

Le coup du tapir

Une histoire d'Amazonie, de football et de hamacs

Leonardo Poggi

Miki Fossati

Laura Molina

Roman traduit de l'italien par —

Titre original : *La mossa del tapiro*

Première édition italienne : novembre 2014

ISBN de l'édition italienne : 978-88-909172-6-4

Photo de couverture : Paul B. Jones (Ottawa, Canada), <https://www.flickr.com/photos/paulbjones/>

Copyright © 2014, Leonardo Poggi, Varazze ; Miki Fossati, Whitstable ; Laura Maria Bosi, Calco

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination des auteurs, ou sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des faits ou des lieux réels, ou avec des personnes réelles, vivantes ou ayant existé, serait purement fortuite.

dédié à tous les non-contactés

zero

Cette histoire finit mal, je le sais.

Tu parles, la nature, tu parles, l'harmonie de l'homme et du cosmos, tu parles, retrouver les rythmes primordiaux, moi j'y crève, dans cette forêt de merde, je crève ici et personne ne saura jamais où j'ai fini, tu parles, la nature, je crève ici de faim et de soif, combien de temps il faut pour mourir, on meurt de soif d'abord, c'est connu, mais il me reste deux doigts d'eau mais les araignées, je n'y avais pas pensé quand je pensais à la nature, si encore ça avait été un jaguar – oh mon dieu il doit y avoir des jaguars ici – plutôt un jaguar mais pas les araignées je ne veux pas mourir mangé par les araignées, alors plutôt un serpent, comme ceux dont me parlait ma grand-mère, t'as même pas le temps de dire le nom de jésuschrist en entier que t'es mort, plutôt ça que les araignées.

Il regarda autour de lui, dans l'herbe épaisse, pour voir si le serpent n'était pas déjà à l'affût. Ses pensées se faisaient décousues, la faim, la fatigue, la soif. Il se prit la tête entre les mains, les coudes sur les genoux, il valait peut-être mieux se laisser mourir là, que pouvait-il faire d'autre, de toute façon.

Chapitre 1

1.0

Tout dépend.

« C'est une question de... avant de juger il faut considérer l'erreur de... » dit Antônio.

« Perspective », proposa Eduardo, l'entraîneur adjoint.

« Oui, voilà. Et dans notre perspective à nous, notre mur semble vraiment mal placé. Mais ce qui compte, c'est la perspective du gardien. »

« Tu crois ? Moi je pense que le mur est vraiment mal placé pour de bon. »

Mais Antônio ne l'écoutait déjà plus. Le tir rasant de l'avant-centre était passé à côté du mur sans même le gratifier d'un regard et semblait destiné au petit filet, en bas à gauche du gardien. Mais le gardien, dont le point fort n'était pas le placement du mur, était en revanche un plongeur agile et s'était détendu avec le bon timing. À cet instant-là, qu'Antônio avait figé en le photographiant par la pensée, dans sa perspective à lui, il semblait qu'il allait réussir à dévier le ballon du bout des doigts. Dans la perspective de l'avant-centre, qui sautillait d'impatience en retenant son envie d'exulter, il semblait probablement que le ballon allait finir au fond des filets. Et dans la perspective des tribunes il pouvait peut-être sembler que le tir allait finir directement sur le poteau, ou dehors.

Tout dépend.

Puis à un moment donné le ballon finit dehors, ou sur le poteau, ou sur les doigts du gardien, ou au fond des filets, et ça ne dépend plus.

1.1 Radio

« Ohé, Antônio ! » le salua João, le concierge de la radio : « Comment s'est passé le match ? »

« Ça dépend », répondit Antônio Carlos Rocha de Almeida, connu de tous simplement comme Antônio, sans même se rendre compte à quel point cette réponse ultra-prévisible faisait aussitôt naître un sourire chez João.

« Si tu me demandes le résultat, tu travailles à la radio donc tu le sauras mieux que moi, le résultat. Donc tu ne me demandes pas le résultat, et alors je te dis que le match s'est bien passé : les schémas ont porté leurs fruits, il fallait voir la tête des gars quand ils ont vu que la pieuvre agressive fonctionnait encore et encore. En revanche les schémas défensifs ont encore besoin de beaucoup de travail. Ça dépend de quel côté tu regardes, en somme. »

Comme toujours, le premier geste d'Antônio en arrivant à la radio, avec les vingt-cinq minutes d'avance habituelles sur le début de l'émission, était d'allumer l'ordinateur. Comme toujours, l'ordinateur était éteint. Et il était lent. Entre le moment où tu appuyais sur le bouton d'allumage et celui où tu pouvais commencer à t'en servir, il s'écoulait une éternité. Comme toujours, Antônio employait cette éternité à penser : l'ordinateur éteint est la métaphore parfaite de votre curiosité envers le monde. C'était une pensée brève, qu'Antônio avait déjà articulée des centaines de fois. Et pourtant, pendant le temps interminable qui séparait l'allumage du moment où l'ordinateur devenait utilisable, Antônio ne pensait à rien d'autre. Pas de manière obsessionnelle, comme le « Un "Tiens" vaut mieux que deux "Tu l'auras" » de Shining. Ni avec des périphrases chaque fois différentes. Non, il appuyait sur le bouton, fixait l'écran et pensait, une seule fois, très lentement : l'ordinateur éteint est la métaphore parfaite de votre curiosité envers le monde.

La seule chose qui changeait était la musique qui accompagnait cette attente, une musique qu'Antônio percevait distraitement, d'une oreille, et qui était chaque fois différente parce qu'Isabel, l'animatrice de l'émission précédant la sienne, avait parié avec elle-même de ne jamais passer deux fois le même morceau. Jamais.

« Et si tu l'aimes ? Pourquoi tu ne le réécoutes pas ? » lui avait demandé Antônio une fois.

« Je le récupère avec la mémoire et je l'écoute avec les oreilles de l'esprit », lui avait-elle répondu.

Puis l'ordinateur s'allumait et Antônio pouvait lancer la connexion à internet. Là aussi il fallait attendre, mais le coassement du modem rendait l'attente plus agréable : c'était le grincement du monde qui venait à sa rencontre, avec toutes ses informations. Antônio entamait son tour du monde habituel : La Nación, Público, CNN, BBC, El Mundo, Repubblica, Le Monde. Il était doué pour les langues : l'anglais et l'espagnol, il les avait appris à l'école, et quand tu parles anglais, espagnol et portugais, lire le français et l'italien devient faisable ; il regrettait pourtant de n'avoir jamais étudié une langue exotique comme l'arabe ou le chinois, parce qu'il comprenait qu'ainsi sa vision du monde, si large fût-elle, restait malgré tout limitée. L'ordinateur chargeait les pages avec lenteur, mais Antônio s'en moquait : à mesure que les nouvelles apparaissaient à l'écran, il commençait à lire et à prendre des notes sur son carnet.

Ce jour-là aussi, comme toujours, au bout de vingt minutes Isabel lui posa une main sur l'épaule, lui dit « À toi » et le laissa seul devant le micro, tandis que résonnait l'énième chanson qu'Isabel avait passée pour la première et la dernière fois de sa vie.

En la regardant s'éloigner, Antônio pensa que cette histoire de passer chaque fois une chanson différente devait être le symptôme d'une grande curiosité intellectuelle (mais où va-t-elle chercher ses idées : l'ordinateur est toujours éteint). Et, d'une certaine manière, changer toujours était aussi un schéma fixe, et Antônio aimait les schémas.

Il s'assit dans le petit fauteuil vert olive, régla le micro, jeta un dernier coup d'œil à ses notes, attendit que les notes de « Smooth », de Santana et Rob Thomas, s'estompent, puis attaqua avec son bulletin globa-local.

« Bon après-midi à tous. Nous commençons notre revue de presse d'aujourd'hui, trois novembre 1999, par une nouvelle qui intéressera les amis du bar Rainha da Inglaterra de l'Avenida General Gurjão : dans quelques jours les Australiens voteront au référendum par lequel ils choisiront de rester ou non sous le règne d'Élisabeth II. Comme ça, à chaud, ça me paraît dingue, vous ne trouvez pas ? Évidemment qu'ils vont la virer à coups de pied, qu'est-ce que la Reine d'Angleterre vient faire en Australie ? Mais après je me dis que le monde a besoin de règles et de certitudes, et que parfois même la plus absurde des règles te reconforte davantage que l'absence de certitudes, et alors je me dis que peut-être, allez savoir, les Australiens choisiront de garder leur Reine. Vous en pensez quoi ? »

Sa voix était chaude et enveloppante, elle l'avait toujours été depuis qu'il était gamin et, passées les premières hontes de l'adolescence, il en avait toujours été très fier. Au cours de ces trois années de radio, il en avait perfectionné le timbre et le style, et désormais ces vibrations dans les graves procuraient immédiatement à tous les auditeurs une sensation de plaisir.

« Les habitants de la Rua Noruega, en revanche, seront heureux d'apprendre que ces jours-ci à Oslo, capitale de la Norvège, s'est tenue la rencontre entre dirigeants israéliens et palestiniens, avec le président des États-Unis Clinton en maître de cérémonie. Clinton a ensuite rencontré aussi le nouveau premier ministre russe, un certain Vladimir Poutine. Vous croyez que ce sera la bonne ? Paix et amour pour tout le monde ? Je ne sais pas, moi je regarde la photo de Barak et Arafat qui se serrent la main et la seule chose que j'arrive à penser, c'est que la même photo, deux de ces trois messieurs l'ont déjà faite il y a quelques années et rien n'a changé. Mais les gens de la Rua Noruega sont des gens qui pensent positif, je le sais, alors continuons d'espérer. »

Il fit une pause et sourit. Il n'était jamais tout à fait sûr de son sens de l'humour, mais celle-là lui avait paru bonne, bravo Antônio. Un clic de souris, une page qui chargeait toujours très lentement et...

« Et maintenant, malheureusement, une nouvelle qui touche de près les habitants du quartier de l'aéroport et nous tous : les recherches d'éventuels survivants du vol EgyptAir 990, impliqué hier dans un accident catastrophique au large de Nantucket, Massachusetts, ont été suspendues. Les tragédies aériennes frappent toujours durement notre imaginaire et l'idée que nous nous sommes faite de nous-mêmes comme dominateurs de la nature par le biais de la science. Et elles frappent encore plus durement une ville comme la nôtre, presque entièrement isolée par voie terrestre et qui a tant besoin des avions pour se relier au reste du pays. Nos pensées vont aux proches des victimes. »

Le silence qui suivit fut, pour une fois, la conclusion naturelle de ce qu'il venait de dire, et non le bizarre intervalle qui, en général, signalait qu'Antônio poursuivait quelque soliloque à l'intérieur de sa propre tête.

« Quoi qu'il en soit », reprit Antônio. Le timbre de sa voix était descendu d'une octave, la rendant encore plus attirante : « La vie est faite de hauts et de bas. Parfois les bas sont très bas, et parfois, pour nous aider à remonter, il y a la belle musique. Et quand la musique est belle, on peut aussi

l'écouter deux fois de suite, chère Isabel, comme ça elle se fixe peut-être mieux dans la mémoire. Dédiée à toi, et à tous les habitants de la ville voisine de Santana : Smooth. »

Les notes de Smooth s'estompèrent et Antônio ouvrit l'antenne aux appels. Ou plutôt : à l'appel. Oui, parce que dans sa vie certains schémas étaient moins voulus que d'autres : certains semblaient avoir un sens universel, pour d'autres tu te demandais « Mais pourquoi ? ». Et le premier appel de l'émission, toujours, était celui de Teresa.

« Antônio, quelles belles paroles. Si tristes mais si touchantes. Et quel choix de musique parfait, laissez-moi vous le dire. »

« En réalité ce morceau, c'est Isab... »

« C'était drôlement bien choisi, vraiment, j'étais sur le point de me mettre à pleurer. En tout cas je n'ai pas appelé pour la tristesse, mais pour la joie. Écoute, tu sais que moi je ne sais rien et que les choses du monde c'est toi qui nous les apprends avec ta belle voix, mais je voulais quand même dire que la Norvège et la Palestine qui font enfin la paix, c'est une nouvelle magnifique, qui nous donne tant de réconfort et d'espoir, merci de nous l'avoir racontée. L'histoire de la reine d'Australie, en revanche, je n'ai pas bien compris, je n'ai pas compris comment un peuple peut dire à un roi "on ne veut plus de toi", mais ça me semble quand même une belle chose. Salut Antônio, passe une bonne soirée. »

Au contraire, pensa Antônio.

« Merci Teresa, bonne soirée à toi. »

1.2 École

À Macapá il y a un bar pour chaque chose. Il y a un bar pour quand on a soif, un bar pour quand on se sent seul, un bar pour quand on a envie d'en découdre. Il y a des bars qui s'efforcent d'être élégants et des bars mal famés. Et puis il y avait le bar en bas de chez Antônio, avec une télé dans un coin qui diffusait toujours un événement sportif quelconque, en direct ou en différé.

Antônio le fréquentait non parce qu'il aimait boire, ni parce qu'il appréciait particulièrement Louis le barman, un grand gaillard suant qui avait l'agaçante habitude d'abandonner ses cigarettes mentholées à moitié fumées sur l'arête ébréchée du comptoir, les laissant se consumer en spirales de fumée bleutée. Les caipirinhas que Louis préparait en forçant sur la glace et le sucre pour économiser sur la cachaça et le citron vert ne l'enthousiasmaient pas davantage. Il y allait souvent simplement parce qu'il aimait regarder les matchs en compagnie, en profitant pour exposer ses théories aux clients. Ce soir-là une télévision locale rediffusait un match de volley. Et quel match ! La finale de la Ligue mondiale entre l'Italie et Cuba, quelques mois plus tôt. Antônio s'assit au comptoir et commanda une bière, qui au moins n'était pas coupée d'eau.

« Voilà. Vous le voyez, le mouvement que ce joueur vient de faire, en se croisant avec l'autre ? » dit Antônio à l'inconnu à sa droite, mais surtout à lui-même. « Vous croyez que c'est le hasard ? Rien n'est le fruit du hasard au volley. Vous allez me demander : mais comment font-ils pour avoir tout décidé en une milliseconde ? Et moi je vous réponds qu'ils n'ont rien décidé du tout, de même qu'on ne décide pas de se jeter par terre quand on entend des coups de feu. Boum ! Par terre. C'est l'instinct. »

Le volley avait toujours été un grand amour d'Antônio, l'équipe nationale italienne en particulier. Plus grand que la moyenne et bien bâti, il avait passé sa jeunesse à alterner le filet du milieu de terrain et celui des buts. Mais le volley est un sport cruel : il faut être vraiment grand, bien plus grand qu'Antônio, et pour jouer il faut beaucoup d'amis, il faut qu'il fasse beau et il faut trouver un terrain libre. Avec le ballon c'est plus facile, quelqu'un comme Antônio était avantagé et il suffisait d'un ami pour commencer un match, même sous la pluie.

« Mais se protéger des tirs est une chose, jouer un deuxième temps au millimètre en zone trois en est une autre, comment ça peut être de l'instinct, ça, allez-vous me demander », dit encore Antônio à l'homme à sa droite, sans se rendre compte que le précédent s'était levé en douce et était parti, et que l'inconnu à qui il expliquait le volley n'était plus le même.

« Et moi je vous réponds que ça *devient* de l'instinct. Tu essaies, tu essaies, tu réessaies tous les schémas possibles et même les impossibles jusqu'à ce qu'ils *deviennent* de l'instinct, jusqu'à ce que ton corps les connaisse comme il sait que le schéma prévoit d'inspirer puis d'expirer, et puis à nouveau d'inspirer et d'expirer en suivant le rythme, mais si tout à coup, inattendu, arrive un corps étranger : atchoum ! Voilà ce qu'est le volley : un éternuement instinctif au bon moment. »

L'inconnu (le même que tout à l'heure ? Encore un autre ? Et qui pouvait le dire, pour le savoir il aurait fallu les regarder avec un minimum d'attention) lui lança un regard perplexe, secoua la tête et continua à siroter sa cachaça.

« Et je vous dis ceci », le lendemain Antônio parlait à ses élèves à l'école pendant qu'ils jouaient en essayant d'appliquer ses schémas, et le flux de pensées de la veille au soir ne s'était pas encore interrompu, « même si ça vous paraîtra surprenant, le Brésil est une nation en pleine croissance. Et rien ne montrera plus clairement notre croissance que la domination au volley – Alvaro ! Je t'ai dit mille fois que la zone un se défend pied droit en avant ! – Tout le monde à penser qu'on sait seule-

ment danser la samba et taper dans un ballon, et on nous loue pour le football spectacle et la fantaisie. Et voilà que maintenant qu'on a enfin compris comment fonctionne le monde, quels sont les schémas qui en règlent l'essence, nous triompherons dans le sport le plus schématique de tous – Bras fixes au contre, Enrique ! – Fini, toutes ces quatrièmes places. L'inventivité nous a menés pendant des années jusqu'aux demi-finales, mais il arrive un moment où l'inventivité ne suffit plus, il faut des schémas. Et je vois que nous l'avons compris. Que vous l'avez compris. Je le vois quand je regarde un match à la télé. Quand je vais au gymnase voir le Macapá. Quand je vous regarde, vous – Bravo George, comme ça, parfait – Les seuls qui n'ont pas encore compris, ce sont ceux de la fédération, hélas ils ont laissé filer Beбето, quel malheur ! Mais quand ils comprendront, quand ils choisiront un entraîneur qui respire les schémas, un comme Bernardinho par exemple, eh bien, à ce moment-là pour les autres nations du monde ce sera une lutte acharnée pour la deuxième place. »

« Et le football ? Allez-vous me demander », changea de sujet au vol Antônio, en entrant sur le terrain avec le ballon de football alors que ses élèves continuaient encore à jouer au volley. Désormais plus personne ne s'étonnait de lui, pas même les élèves de première année le premier jour d'école, déjà dûment informés de l'existence d'un professeur de gym fou qui se mettait à expliquer les schémas du water-polo pendant que ses étudiants jouaient au football, imposait des matchs de volley avec le ballon de rugby et ainsi de suite.

« Le football c'est la même chose, mais c'est encore plus. C'est la plus précise... »

« Métaphore, m'sieur ? » l'interrompit George, son meilleur élève.

« Oui, voilà, la plus précise métaphore de ce que devrait être la vie : lutter ensemble pour un résultat, chacun avec l'apport que ses capacités permettent, se sacrifier pour les autres mais savoir être individualiste, savoir souffrir au-delà des limites que ton corps semble t'imposer, se réjouir ensemble des victoires et apprendre, toujours ensemble, à ne pas se désespérer des défaites. Mais attention, j'ai bien dit : *devrait*. Dans la vie, je le sais, ça ne me plaît pas mais je le sais, il y a une grande place pour l'égoïsme. Mais dans le football, désormais non, heureusement. Et si nous ne le comprenons pas, ou plutôt si vous ne le comprenez pas, la Coupe du monde vous pouvez l'oublier jusqu'en 2100. »

« Mais alors m'sieur, on joue à quoi ? Au volley ou au football ? » demanda George, effronté.

Mais Antônio regardait dehors, perdu dans ses pensées, et n'entendit même pas la question. Il voyait les schémas du volley s'emboîter dans les terrains de football, il entendait les mots de Julio Velasco, l'entraîneur historique des premiers triomphes italiens, résonner dans sa tête : « Les alibis, nos joueurs sont très forts pour se fabriquer des alibis », il imaginait une équipe où la souffrance du rugby, ou du water-polo, serait le moteur de chaque joueur, où la précision tranchante des schémas pourrait se mêler à l'inventivité de son peuple, où...

« M'sieur ? » George agitait une main devant les yeux d'Antônio avec une expression vaguement inquiète, le ramenant d'un coup sur terre.

« Oui ? » répondit Antônio, un peu embarrassé.

« On joue au volley ou au football ? »

« Ça dépend. »

1.3 Stade

L'école quittée et après avoir déjeuné comme chaque jeudi chez sa mère, qui ne manquait jamais de lui fournir aussi un paquet de gâteaux « pour le goûter », Antônio parcourait à vélo l'allée qui sépare les deux parkings du stade Zerão, en direction de la séance d'entraînement de l'après-midi.

Peintes au sol, une ligne jaune et une ligne verte marquent le milieu de la chaussée et surtout, comme tout le monde le sait à Macapá, signalent la présence de cette ligne puissante et imaginaire qu'est l'équateur.

Un équateur qui ne s'arrête devant rien : il survole sans peur le fleuve Amazone, court vite vers le continent, transperce l'horrible monument érigé en son nom devant l'entrée du stade, saute agilement le vieux mur d'enceinte dont le bleu d'origine a désormais été écaillé par la pluie, par la chaleur et par les dizaines de mains qui y ont laissé toutes sortes d'inscriptions, coupe en deux les tribunes construites en 1990 et depuis toujours peu fréquentées et, chose plus importante, remercie celui qui a conçu le stade en faisant en sorte que la ligne médiane passe précisément entre les deux hémisphères, faisant du Zerão un endroit unique au monde.

Antônio avait toujours préféré l'hémisphère sud, il s'était toujours senti plus du sud, peut-être à cause du « Sud » dans « Amérique du Sud » ; la partie sud du stade avait toujours été celle qu'il préférait, bien qu'elle fût la plus ensoleillée : c'est au sud qu'avait été placé le banc de l'équipe locale, et chaque fois qu'elle jouait de ce côté-là il sentait que son équipe ne défendait pas seulement une surface ou un but, c'était l'hémisphère sud tout entier qui était chaque fois en jeu, qui était menacé par les longs ballons adverses et mis en danger par les coups francs du nord. Et même lorsqu'il pédalait, calme et perdu dans ses pensées, d'instinct il parcourait la route ravagée par mille nids-de-poule en roulant à contresens sur la voie de gauche, au sud, justement.

La route qui menait au stade Zerão était le sas de décompression de sa vie ; il s'y engageait en esquivant les lézards et les touffes de mauvaises herbes, en passant entre les murs délavés, jaunes et orange, du quartier pauvre qui entoure le stade ; il la parcourait encore plongé dans ses problèmes à l'école, dans ses factures toujours trop chères, dans les femmes fuyantes qui se lassaient toujours trop vite de lui et de ses longs discours, dans un monde où l'argent valait trop et où les rapports humains ne valaient plus rien.

Mais ensuite la vue du mur bleu du stade l'apaisait ; dans ces quelques centaines de mètres qui le séparaient de la porte d'entrée en fer, son quotidien se purifiait de toute pensée négative et les valeurs idéales du football se frayaient un chemin en lui. Le moment où il descendait de vélo, en sueur, les clés déjà à la main, était le moment où son existence lui semblait la plus complète : voici Antônio, rien de moins que l'entraîneur du Macapá Futebol Clube, dans sa tête l'équipe de football la plus importante de la planète.

Même le bruit sinistre des vieux gonds rouillés était un motif de bonheur : c'était le stade qui l'accueillait de sa voix rauque et lui disait « Salut ». Au-delà du mur le monde changeait, les couleurs changeaient et les odeurs aussi. L'odeur si typique de vestiaire et d'hormones masculines en liberté se mêlait à celle du cuir des dizaines de ballons et à celle de l'herbe, si rare dans le quartier, qui se détachait, piquante, sur tout le reste. Antônio aimait arriver tôt à l'entraînement, il aimait faire un tour des vestiaires où il ramassait souvent les objets oubliés par les gars des autres équipes, il aimait porter lentement les ballons sur le terrain – naturellement dans la partie sud – et contempler depuis la porte d'entrée les tribunes, un unique bloc trapézoïdal construit à l'ouest du terrain.

« Les tribunes vides ont leur propre énergie » était peut-être la phrase qu'Eduardo, son entraîneur adjoint, avait entendu prononcer le plus souvent. Avant chaque entraînement une scène se répétait, toujours identique à elle-même : Eduardo entrait dans le vestiaire où il trouvait Antônio affairé à quelque tâche et demandait : « Tu es déjà là ? »

« J'aime arriver tôt », répondait invariablement Antônio, « les tribunes vides ont leur propre énergie. »

« Et quelle énergie ? » lui répondait Eduardo quand il se sentait d'humeur polémique, fort de ses études à la fac de physique abandonnée des années plus tôt. « Potentielle ? Cinétique ? »

Question à laquelle Antônio réagissait souvent par un haussement d'épaules et parfois par l'énième « discours-fleuve », c'est ainsi qu'Eduardo appelait les longs monologues d'Antônio : « Tu ne dois pas t'ancrer à un concept d'énergie aussi étroit que celui qu'on enseigne sur les bancs de l'école. Quand tu tombes amoureux d'une belle fille, qu'est-ce que tu sens à l'intérieur ? Ce n'est pas de l'énergie, ça ? Et quand tout tourne dans le bon sens et que notre équipe joue bien, je sais que ça n'arrive pas si souvent, mais parfois si, qu'est-ce qui les pousse ? Tu as vu leurs yeux ? Tu veux nier que ce soit de l'énergie, ça ? Tout est énergie ! Tout ! Et je t'assure que les tribunes de ce stade perdu tout en haut de la nation la plus absurde du monde, ces tribunes ont leur propre énergie même quand elles sont vides. Et si tu arrêtais d'avoir cette attitude scientifique sur tous les sujets, je suis sûr que tu arriverais à le percevoir toi aussi ! »

À ce stade le haussement d'épaules d'Eduardo était presque obligatoire, suivi presque toujours d'un sourire, d'une tape sur l'épaule et d'un : « Comment je peux t'aider, Antônio ? »

1.4 Macapá

Les après-midi de Macapá peuvent être de deux types : paresseux ou très paresseux.

Il n'y a pas de silence : il y a toujours des cris d'oiseaux, et les enfants jouent et chahutent sans être dérangés, même à deux heures de l'après-midi. Et il y a toujours, lointaine ou proche, la voix d'une radio ou d'un petit transistor qui diffuse de la musique, toujours. Dans le bus, à la gargote, à l'aéroport, au marché, dans la rue par les fenêtres ouvertes, la musique est partout. Les plus riches et les plus chanceux, qui malheureusement sont souvent aussi les plus crapules, s'enferment dans leurs voitures de grosse cylindrée, mettent la musique et la climatisation à fond et se mettent à circuler lentement dans la ville, pour contrôler leurs territoires ou simplement pour se fuir eux-mêmes.

Macapá se trouve dans la région d'Amapá, et Amapá, dans la langue des Tupis, l'ancien peuple indigène aujourd'hui éteint qui habitait le long de la côte, signifie « lieu de la pluie ». Si tu y débarques entre août et décembre, pendant ce que les habitants appellent la saison de la poussière, tu te demanderas peut-être pourquoi. Il fait chaud, très chaud, et les après-midi sont paresseux. Il ne pleut pas beaucoup, et quand arrive une giclée de pluie on est content parce que la chaleur relâche un moment son étreinte. Mais reste à Macapá jusqu'à la fin de l'année et tu comprendras pourquoi elle porte ce nom : à la saison de la boue il pleut beaucoup, énormément. Quand il pleut, les après-midi deviennent très paresseux. Ce sont de longs après-midi, entrecoupés de cafés ou de guaraná, accompagnés du martèlement de la pluie sur les toits en tôle des maisons et de l'odeur du fleuve, reconnaissable entre toutes. Les voitures climatisées sont contraintes de rester garées parce que souvent les rues deviennent impraticables et au désert du soleil aveuglant se substitue un désert de boue. Un désert imparfait cependant, parce que même sous la pluie, à moins qu'il ne s'agisse d'une véritable tempête, les enfants peuvent jouer au football.

Ils jouent sous la pluie, les enfants du Bairro Central, ils jouent même avec des chaussures et même parfois sur l'herbe. Ils jouent sous la pluie aussi, les enfants du Bairro do Laguinho, où le tristement célèbre Pretinho, fils d'esclaves, en un temps pas si lointain, tournait armé de midi à six heures et, s'il te trouvait dans la rue, te jetait dans un puits. Ils jouent tous sous la pluie dans le Bairro do Trem où siège l'Ypiranga Clube, et petits et grands jouent, malgré l'eau et la boue, sur les passerelles des maisons sur pilotis des *baixadas*, la zone la plus pauvre de la ville, où en dehors du football et de la samba il n'y a pas grand-chose d'autre qui puisse donner de la joie (mais le football, de la joie, heureusement, il en donne beaucoup). En revanche personne ne joue dans la rue dans le quartier de Beirrol : ils sont tous trop sérieux, les rues sont en bon état et ne s'inondent pas, il n'y a pas de place pour le football.

Le seul qui tourne entre midi et six heures, par tous les temps et depuis soixante ans, c'est Mendonça, que tout le monde connaît dans le quartier Pacoba et respecte d'une certaine manière. Pacoba signifie « banane », et c'est justement en échange d'une banane que Mendonça peut vous raconter l'histoire du premier avion arrivé à Macapá. Il dit s'en souvenir en personne mais naturellement ce n'est pas vrai, c'est seulement une tradition orale postmoderne que quelque parent lui a transmise, son père peut-être.

« C'était le 18 mars 1922, la veille de l'assomption de Saint Joseph », raconte Mendonça de sa voix de stentor, « et un hydravion en route pour Buenos Aires fit un atterrissage de fortune, venez, suivez-moi... » ; il s'engage dans l'Avenida Pará, qui malgré son nom n'est guère plus qu'un sentier boueux, et monte jusqu'en haut. Il pointe le doigt vers l'est, on aperçoit à peine le fleuve à l'horizon : « Là, juste là. »

Ses yeux regardent au loin, un geste étudié ; il fait semblant de chercher une histoire dont il se souvient parfaitement et qu'il a dû raconter cent mille fois.

« Il était sept heures du matin et les pêcheurs rentraient comme d'habitude à leurs pontons. Soudain le silence du matin se brise, et il se brise d'en haut. Mes yeux se lèvent vers le ciel et j'entends l'un des pêcheurs crier "Un avion !". J'en avais déjà entendu parler », comme il ment bien, Mendonça, « mais je n'en avais jamais vu un. »

Le vieux reprend : « Une vieille métisse se met à hurler "La fin du monde ! C'est la fin du monde !", tout le monde s'agenouille et commence à demander pardon pour ses péchés. »

Il sourit ; peut-être que l'idée de la ville entière s'agenouillant devant le grand oiseau de métal l'amuse encore.

« Le vieux Marcelo, que tout le monde croyait paralysé, se met à courir en rond en criant des Ave Maria ; le commandant de la Guarda Nacional fond en larmes et avoue à sa femme qu'il l'a trompée ; la femme lui pardonne publiquement dans l'allégresse générale ; les cloches de São José sonnent le glas. C'est Cirilo José Simões qui mène le groupe de courageux sur les canoës ; il atteindra l'avion le premier et trouvera les deux pilotes allemands inquiets de l'arrivée de tout ce monde : l'appareil n'en aurait pas supporté le poids. »

Toujours, à ce point de l'histoire, Mendonça fait une pause, épluche la banane et la mange lentement, en remerciant sans arrêt pour le cadeau. Les bananes pacoba sont les plus sucrées, mais tout le monde ne sait pas les reconnaître.

« L'avion est transporté près de la forteresse et, l'après-midi du lendemain, une véritable procession est organisée pour aller le voir. Il y a toutes les familles en vue, les autorités et toutes les classes sociales. Les sœurs du Colégio de Santa Maria emmènent leurs élèves voir ce prodige d'acier et les enfants ne font que poser des questions. Alexandre Vaz Tavares, le préfet de l'époque, décrète deux jours de fête, et c'est pour cela qu'on s'en souvient encore. »

Et si par hasard quelqu'un devait lui demander ce qu'est devenu l'avion, il couperait court, agacé : « Dix jours. Dix jours il est resté ici, puis le carburant est arrivé et il est reparti au milieu d'une tempête. »

Vous n'en saurez pas plus de Mendonça.

1.5 Isabel

Il pleuvait. En novembre, à la saison de la poussière, il ne pleut presque jamais et pourtant il pleuvait.

Des jours comme ceux-là, le bar aurait tranquillement pu rester fermé au moins jusqu'à midi, parce que personne n'avait envie de boire quoi que ce soit quand il pleuvait ainsi. Ce n'était pas l'avis d'Ana Maria, la patronne, pour qui tenir un bar était une sorte de mission divine : « Qu'est-ce qu'il disait, Jésus-Christ ? Donner à boire à ceux qui ont soif ! Il ne disait pas de rester à la maison à attendre le soleil, si ? Donner à boire à ceux qui ont soif ! »

La pluie de ce matin-là était chaude, grise et battante ; elle portait avec elle l'odeur du fleuve et étouffait les bruits de la rue, de quelque rare automobile, de quelque rare passant qui filait en retenant ses malédictions contre le temps : « Il ne devrait pas pleuvoir autant en novembre. »

Maria Isabel Barbosa, collègue d'Antônio à la radio, se tenait debout derrière la porte du bar, regardait la rue, parlait toute seule, et son souffle se condensait en un cercle parfait sur la vitre. Ses yeux d'un bleu si clair qu'ils en paraissaient presque blancs regardaient avec curiosité la poussière de la ville qui se transformait en boue, la boue qui devenait torrent et s'écoulait vers le fleuve, l'Amazone que tout le monde en ville appelait plus simplement « le fleuve ».

Arrête, Isabel, reste immobile.

Malgré le débardeur turquoise ultraléger qui lui tenait lieu de robe, Isabel avait très chaud. Des gouttes de sueur se formaient à la base de son cou et roulaient paresseusement vers le bas, le long de son dos olivâtre, pour rester ensuite prises dans la longue queue de jais de ses cheveux.

Reste immobile, ne respire pas.

Elle était pieds nus, elle avait laissé ses tongs derrière la caisse. Elle écarta légèrement les pieds à la recherche de carreaux un peu plus frais, inspira profondément et ferma les yeux.

Immobile.

Le tambourinement des gouttes se transforma bientôt dans sa tête en un rythme de samba qui devenait de plus en plus précis, jusqu'à ce que son corps se mette à bouger tout seul, sans qu'elle en ait conscience. Quand le rythme entre en toi, il y a une chaleur qui irradie depuis le bas de la colonne vertébrale et plus rien ne peut t'empêcher de bouger : les jambes deviennent le rythme, les hanches deviennent le rythme, et puis le haut du corps non plus ne peut plus se retenir et se met à bouger. La colonne vertébrale devient un moteur, une centrale d'énergie, et plus la chaleur pompe avec vigueur et se répartit dans le corps, plus la danse « advient » simplement, ce n'est plus un acte conscient.

Combien de temps avant le carnaval ? Encore quatre mois ! Trop ! Trop !

Isabel dansait en suivant le rythme de la pluie, et en dansant elle oubliait la boue et l'odeur de fruits morts, la pauvreté et la tristesse de tant de quartiers, elle oubliait Macapá avec ses maisons trop souvent trop surpeuplées et le Brésil tout entier, elle oubliait tout. Elle dansait autour des quatre petites tables en fer à moitié rouillé, frôlant le congélateur à glaces en panne depuis trois semaines déjà que personne n'était encore venu réparer. Malgré un physique pas exactement longiligne, elle virevoltait avec une légèreté surprenante le long du comptoir en acier constellé de dizaines de bosses grandes et petites, décrivait un long arc pour revenir devant la porte. Danser était une façon de voyager,

parce que voyager avait toujours été son rêve, et les sacrifices qu'elle avait faits pour étudier, pour finir l'université, avaient toujours été faits avec un seul mot en tête : voyager. Et pourtant elle n'était même jamais sortie de Macapá. Pas encore, pensa-t-elle.

Les yeux encore fermés, son souffle haletant embuait une section de vitre de plus en plus large. La sueur lui coulait sur tout le corps, elle sentait que le débardeur s'était collé à sa peau et elle sentait son corps parcouru d'ondes de plaisir. Le feu dans son ventre ne s'était pas encore éteint et la tentation de se remettre à danser était très forte. La chaleur, elle s'en moquait complètement, comme tout le monde à Macapá et peut-être dans le Brésil entier ; ce qui lui importait, c'était de se sentir vivante.

On avait dit immobile, Isabel, on avait dit immobile.

Le bassin s'était déjà remis en mouvement quand le rythme de la pluie fut couvert par un bruit battant plus régulier, comme si quelqu'un lançait des balles en caoutchouc contre la porte, non, comme si quelqu'un frappait !

Isabel ouvrit les yeux : de l'autre côté de la porte, un homme âgé regardait à l'intérieur, en se servant de ses mains comme d'œillères.

« Monsieur Oliveira, entrez donc ! » s'exclama Isabel en ouvrant la porte d'un coup, prenant monsieur Oliveira tellement au dépourvu qu'il faillit s'étaler de tout son long sur le carrelage blanc.

« Excuse-moi Isabel, de dehors je voyais que ça bougeait, je pensais que tu lavais par terre. »

« Que je lavais par terre ? » Isabel sourit. « Pas exactement. »

« C'est que je suis trempé et je ne voudrais pas salir... »

« Ne vous en faites pas monsieur Oliveira, qu'est-ce que je peux vous offrir ? »

« M'offrir ? Non, écoute, aujourd'hui j'ai de l'argent, pas beaucoup mais un peu... »

Monsieur Oliveira s'interrompit net en regardant le corps de la jeune femme, que le débardeur imbibé de sueur ne pouvait plus cacher, tandis qu'elle contournait le comptoir pour aller chercher la liqueur de coco, sa préférée. De belles hanches généreuses, de belles fesses ondulantes, la belle grande fille à tonton Oliveira.

« N'y pensez pas », dit Isabel d'une voix amusée, en faisant comme si de rien n'était, « vous savez ce que dit toujours madame Ana Maria, non ? Donner à boire à ceux qui ont soif ! Vous avez soif, vous ? »

« Eh bien... oui », répondit Oliveira, un peu gêné de n'avoir pas su retenir son regard.

« Alors c'est moi qui offre ! » conclut Isabel avec un sourire. Et tandis que monsieur Oliveira se traînait vers la petite table la plus proche de la vitrine, il ne put empêcher ses yeux de revenir sur la jeune femme, qui remplissait déjà à ras bord un verre du liquide blanc et, toujours avec un beau sourire imprimé sur le visage, le portait rapidement vers la table.

Rien, pensa un monsieur Oliveira resté bouche bée, ce débardeur ne cache vraiment rien.

1.6 Les minimatchs

Antônio était un entraîneur de football *sui generis*.

Quand il avait vingt et un ans, son grand-père était allé rendre visite à un ami de Rio de Janeiro et avait décidé d'emmener aussi son petit-fils. C'était la première fois qu'Antônio quittait Macapá, et l'occasion était de celles qui comptent : c'était le championnat du monde de volley, le Brésil jouait à domicile et était grandissime favori, et l'ami du grand-père avait déniché on ne sait comment trois billets pour la demi-finale contre l'Italie de Julio Velasco, un entraîneur dont Antônio n'avait fait qu'entendre parler mais qui, à partir de ce jour, allait devenir son idole.

C'était le 27 octobre 1990, Antônio ne l'oubliera jamais. La capacité officielle du Maracanãzinho était de dix-sept mille spectateurs, mais personne n'avait douté que les présents fussent au moins vingt-deux mille. Le match devait commencer à quatre heures de l'après-midi, mais dès une heure les tribunes brûlantes étaient bondées et la Torcida avait commencé à chauffer l'ambiance avec sa musique et ses danses.

Le Brésil était merveilleux : il y avait ce génie de Maurício Lima, il y avait Tande, Marcelo Negrão et Giovane Gávio, il ne pouvait pas perdre.

Et pourtant ces six garçons à l'air presque effacé, vêtus de bleu, menés par ce petit bonhomme argentin, avaient montré au monde jusqu'où l'on peut aller en appliquant les schémas à la lettre, sans cesser d'avoir confiance en leur efficacité même quand on perd lourdement le premier set, même quand il y a vingt-deux mille personnes qui soutiennent l'adversaire.

De toute cette expérience, ce qui était resté gravé chez Antônio, c'était le silence qui était tombé sur la salle après le dernier smash de Lucchetta ; surtout le silence dans sa tête, comme si son cerveau avait été réinitialisé par cette défaite stupéfiante et avait eu besoin de quelques minutes d'inactivité pour pouvoir accepter l'impossible.

Velasco. Le responsable de l'impossible, c'était Velasco.

Adolescent, Antônio avait frôlé la carrière de professionnel dans le football : c'était un milieu offensif avec de bons pieds et de longues jambes. Aller jouer dans une équipe de première division aurait cependant voulu dire quitter sa famille, quitter Macapá et peut-être se jeter dans une vie qu'il ne voulait pas vraiment. Il avait laissé tomber, tout en continuant à jouer jusqu'à vingt-cinq ans, quand il avait été contraint d'arrêter à cause d'un mauvais coup (peut-être pas si mauvais que ça, en vérité) reçu pendant la demi-finale du championnat de l'Amapá, championnat que son équipe, le Macapá Futebol Clube, avait fini par perdre en finale, et certains avaient insinué que c'était justement à cause de son absence.

L'année suivante il entraînait déjà : depuis longtemps il fréquentait assidûment le Glicério Marques, l'autre stade de la ville, s'asseyant souvent au premier rang et n'épargnant pas ses commentaires, parfois très démonstratifs, sur tout et sur tout le monde pendant tout le match. Il avait vite été remarqué par un dirigeant du Real Amapá, l'une des équipes rivales du Macapá FC, qui l'avait engagé pour entraîner les jeunes.

Antônio avait pris cette charge avec un grand sens des responsabilités. Après avoir passé toute sa carrière de footballeur en désaccord avec les méthodes et les arguments de tous les entraîneurs rencontrés, y compris ceux de la sélection nationale, dont les interviews à la télé lui provoquaient souvent des brûlures d'estomac, il avait senti que c'était là sa grande occasion de révolutionner les mé-

thodologies d'entraînement mondiales, de donner au football la place qu'il mérite dans l'olympie intellectuel.

Il avait beaucoup étudié, Antônio, et il s'était documenté non seulement sur le football mais aussi sur un large éventail de sports : volley, water-polo, basket, handball. Il s'était aperçu que les dynamiques d'entraînement pouvaient être très différentes, que l'innovation ne correspondait pas toujours à l'obtention de résultats. L'idée avait commencé à se former en lui que la tâche d'un entraîneur était de rendre ses propres joueurs conscients du fait que l'entraîneur était inutile. Il fallait les entraîner à affronter seuls toutes les situations de jeu, dont beaucoup exigeaient de l'inventivité pure parce qu'elles n'étaient pas reproductibles à l'entraînement.

Son modèle était devenu, naturellement, Julio Velasco.

À partir de l'année suivante, 1996, toutes ces réflexions l'avaient conduit à créer une méthode qu'il avait jugée complètement nouvelle : celle qu'il baptisa lui-même la méthode des « minimatchs ».

L'équipe était divisée en groupes et chaque groupe devait jouer un mini-match contre un autre groupe sur une portion limitée du terrain. Les possibilités étaient infinies : jouer deux contre quatre dans un rectangle long et étroit allant d'un but à l'autre, jouer six contre six sur un petit terrain carré de cinq mètres de côté, deux contre deux sur un terrain en forme de L qui prenait le couloir latéral et une seule surface de réparation, huit contre sept uniquement dans la surface, et des dizaines et des dizaines d'autres combinaisons. Les résultats de chaque match contribuaient à créer un classement de joueurs à utiliser pour les convocations aux matchs de championnat.

Le début de saison pour les gars du Real Amapá avait été désastreux. Entraînés de cette façon, ils avaient vite perdu l'habitude de jouer sur tout le terrain, et le peu de vision de jeu qu'ils avaient eu semblait soudain évanoui : les critiques avaient commencé à pleuvoir sur Antônio de toutes parts.

Malgré tout, cette méthode avait montré tout de suite au moins un côté positif : les gars allaient aux entraînements de bon cœur parce qu'en fait ils jouaient tout le temps, s'épargnant toutes ces phases techniques ennuyeuses qui ne plaisent jamais à personne.

Antônio ensuite, raisonnant toujours sur des portions de terrain de forme arbitraire, avait commencé à donner un nom à de nombreuses situations de jeu : « Ça, c'est un L dense », disait-il aux parents de ses joueurs qui, à tour de rôle, l'aidaient en qualité de masseur, de médecin du sport, de magasinier et que sais-je encore. « Le triangle plat », « la grande diagonale », « le piston renversé », « le faux cercle », « le trapèze déchiré » et une multitude d'autres définitions que les parents des gamins, perplexes, faisaient souvent semblant de ne pas entendre.

Mais Antônio ne se décourageait pas et bientôt ce jargon avait commencé à entrer aussi dans les communications avec les joueurs : « André, on commence par une tasse renversée et on voit si on peut développer la grande diagonale. Attention parce qu'eux ils font souvent la veste courte et ne nous laissent pas faire le flipper éclairci, surtout à gauche. »

Ce n'étaient pas des propos susceptibles d'attirer la sympathie de la direction.

Après quelques mois difficiles, un vent différent avait cependant commencé à souffler dans l'équipe de jeunes du Real Amapá, grâce aussi au fait qu'avec la méthode des minimatchs les gars s'étaient vite habitués au match, ils avaient beaucoup joué et beaucoup appris, bien plus que leurs homologues des autres équipes.

Le Real Amapá n'avait pas gagné le championnat des jeunes cette année-là, le début avait été trop désastreux, mais Antônio avait été remarqué par les autres équipes aussi : son jeu n'était peut-être pas le plus spectaculaire ni le plus créatif, mais il était certainement le plus efficace.

Les gars, grâce aussi à la fraîcheur de leurs quinze ans, s'étaient habitués à reconnaître tout seuls les diverses situations de jeu et étaient devenus très habiles à conduire les adversaires dans des situations mille fois répétées où ils se sentaient chez eux. Et plus large était l'éventail de minimatchs qu'Antônio consolidait, plus fréquemment ces pièges se refermaient en match et plus la victoire devenait éclatante.

« Vous êtes bizarres mais vous gagnez » était le plus beau compliment qu'Antônio pouvait s'entendre faire.

1.7 Teresa

Teresa était trop désordonnée pour être une femme d'habitudes. Il y avait par exemple une petite boutique où elle aimait faire ses courses, mais sur le chemin du retour elle s'apercevait qu'elle n'avait pas acheté les œufs, ou la farine de manioc, ou le café, et alors elle allait compléter ses achats dans la première boutique qu'elle croisait. Elle changeait souvent de chemin pour aller au travail, non par coquetterie mais parce qu'il y avait toujours quelque chose qui attirait son attention ou quelqu'un à saluer qui la faisait dévier, parfois même de beaucoup.

Depuis quelque temps, cependant, sa routine quotidienne avait trouvé un point fixe : l'émission de radio d'Antônio. Elle ne savait pas pourquoi elle lui plaisait tant, ni, en réalité, ne se l'était jamais demandé : elle lui plaisait, un point c'est tout. Quoi qu'elle fût en train de faire, à six heures elle allumait la radio et prenait le téléphone en main, prête à appeler. Et oui, parce que si chaque personne que dieu a envoyée sur terre a un don, le don de Teresa était de toujours réussir à avoir la ligne. Quelque amie malveillante insinuait que c'était dû au fait que personne n'appelait cette radio à part elle, mais Teresa savait que ce n'était pas le cas : la sienne était bel et bien une compétence, qu'elle connaissait et exploitait depuis des années. Une fois, quand cette vipère de Luiza l'avait mise en colère plus que d'habitude, elle était rentrée chez elle et, pour se mettre à l'épreuve, avait carrément téléphoné à « Hola, Christina ! », l'ultra-populaire émission de l'après-midi. La satisfaction avait été telle qu'au lieu de saluer Christina, Teresa avait tiré la langue et lâché dans le combiné un retentissant *prrrrt*. Et allez expliquer ensuite que le *prrrrt* n'était pas pour Christina mais pour son amie Luiza. Amie, façon de parler. Bah, des amies comme ça, mieux vaut les perdre que les trouver. Quoi qu'il en soit, Christina et son équipe n'avaient pas semblé très intéressés par la rivalité historique entre Teresa et Luiza, et l'énorme *prrrrrrt* avait provoqué un beau tollé ; malgré cela Teresa le considérait comme un point lumineux de sa carrière de téléphoneuse.

Chez elle, près du lit, il y avait une petite chaise en plastique rouge, passablement rayée mais égayée par un coussin de faux brocart vert et marron. Sur la chaise dormaient à côté d'elle un cahier avec en couverture la photographie d'un drôle de petit cochon en bottes, et Gioni la peluche, un petit cochon lui aussi, qui avait appartenu à sa mère et peut-être, allez savoir, à sa grand-mère avant elle. Le fait qu'un petit cochon soit représenté sur la couverture n'avait rien à voir avec Gioni : Teresa gardait toujours près du hamac un cahier où noter les numéros de téléphone des émissions à appeler et quelques notes pour se rappeler ce qu'elle voulait dire. Celui avec le petit cochon en couverture, quelqu'un l'avait oublié au salon de beauté où elle lavait les cheveux depuis vingt ans, et personne ne l'avait jamais réclamé. Sa chambre avait été jusqu'à quelques mois plus tôt l'atelier d'un mécanicien : un rideau de fer, une fenêtre à barreaux et beaucoup d'huile par terre. L'huile avait désormais été presque entièrement nettoyée, le rideau de fer avait été peint par des amis : un grand soleil levant à l'intérieur et, à l'extérieur, une plage avec une mouette si grasse qu'elle ressemblait plutôt à un pingouin. Les barreaux en revanche étaient restés, on ne sait jamais. Hormis la vieille table bancale sous la fenêtre et la cuisinière à gaz tout aussi vieille, la pièce ne contenait pas grand-chose d'autre, à l'exception des deux objets les plus précieux : un vieux téléviseur dont elle avait dû fixer laborieusement l'antenne à l'extérieur du rideau de fer, et une grande radio à lecteur de cassettes intégré et programmable avec lequel Teresa enregistrerait toutes les émissions radiophoniques auxquelles elle participait comme auditrice au téléphone. Elle accumulait les cassettes dans un grand carton dans un coin ; de temps en temps elle les réécoutait, mais en réalité il lui suffisait de les regarder pour se perdre dans les souvenirs. Celle-ci était la cassette de la fois où elle avait téléphoné à Antônio pour parler du Venezuela, et celle-là celle de son intervention sur les Oscars.

Elle regarda l'heure, remarqua que l'émission d'Antônio allait commencer, sourit et alla allumer la radio. Allez savoir de quoi ils allaient parler aujourd'hui. C'était le crépuscule, une heure de la jour-

née qui lui faisait un peu peur, et c'était aussi pour cela qu'elle aimait la voix chaude d'Antônio, qui venait chasser la tristesse et cette espèce de peur si naturelles à ce moment du jour.

Peur qui soudain se matérialisa quand elle entendit un bruit de pas courant dans la rue juste devant le rideau de fer. Son doigt se figea à quelques millimètres de l'interrupteur, une ampoule solitaire suspendue au plafond par les seuls fils électriques, et son instinct la poussa, à contrecœur, à éteindre la radio. Bientôt des cris venant des deux côtés de la rue commencèrent à converger vers chez elle, et l'homme qui s'était arrêté juste devant le rideau de fer se retrouva pris au piège. Teresa se déplaça en marchant silencieusement vers le coin le plus éloigné de la pièce et se fit toute petite en s'accroupissant par terre. Les bagarres n'étaient pas rares dans son quartier mais dans la plupart des cas tout se terminait par beaucoup d'insultes et quelques coups de poing ou bousculades. Les couteaux non plus n'étaient pas rares, mais ce n'était pas un quartier riche ni un quartier où passaient des étrangers, si bien que d'ordinaire les lames restaient davantage un statut social qu'une véritable arme.

La bagarre dura peu. Beaucoup de cris et d'insultes, deux ou trois coups très violents sur le rideau de fer, puis les pas qui s'évanouissaient dans le soir qui devenait rapidement nuit. Et une voix étouffée : « À l'aide ! », « Que quelqu'un m'aide ! », qui ne s'arrêtait pas, « Aidez-moi pour l'amour du Seigneur Jésus-Christ ! », et qui devenait de plus en plus faible : « Aidez-moi, aidez-moi... »

Teresa n'était pas une femme particulièrement courageuse mais elle était gentille et aussi très curieuse. Ne pas pouvoir voir, ne pas pouvoir savoir ce qui se passait à quelques mètres d'elle derrière ce rideau de fer fermé était tout simplement inacceptable. Elle attendit ce qui lui sembla un temps infini, jusqu'à ne plus percevoir, lui semblait-il, qu'une faible respiration. Il lui semblait entendre la voix de sa mère, pauvre femme : reste loin des ennuis, Teresa, reste loin des bagarres. Elle avait raison naturellement, mais cette fois c'était différent, cette fois ça arrivait juste devant chez elle. Elle boutonna soigneusement son gilet et souleva un peu le rideau de fer, s'attendant au pire. Un homme très corpulent était étendu sur le pavé, il saignait abondamment et émettait un râle à chaque respiration.

Teresa avait pris une serviette — elle n'avait chez elle ni bandages ni médicaments et cette serviette avait été la seule chose qui lui avait paru vaguement utile — et avec elle se mit à tamponner avec précaution la blessure de l'homme.

« Téléphone... » murmura l'homme à terre.

Teresa se retourna vers l'intérieur de la maison et fixa le téléphone, proche mais pas assez pour l'attraper sans cesser de tamponner la blessure.

« Excusez-moi monsieur... monsieur. Je me disais que je pourrais peut-être téléphoner à l'hôpital mais si je lâche prise, qu'est-ce que vous en dites... » commença-t-elle à expliquer maladroitement au blessé, qui l'interrompit cependant, la voix à peine plus qu'un souffle : « Dans la poche ! Dans la poche ! MON téléphone ! »

Un téléphone portable. Teresa pensait qu'à Macapá on pouvait les compter sur les doigts d'une main ; le seul qu'elle eût vu de près était celui de la patronne du salon où elle travaillait — dont elle soupçonnait qu'elle avait d'autres activités que celle d'esthéticienne, pour pouvoir se permettre des caprices aussi coûteux — et qui avait été au centre d'une très longue et très pénible négociation avec TIM Brasil, qui avait mis presque un an à le lui livrer.

« Le numéro... cherche Inácio. »

« Je ne sais pas m'en servir, je ne sais pas m'en servir... » balbutia Teresa en fouillant dans les poches de l'homme et en se salissant les mains et le jupon de son sang. En fait, découvrit-elle, c'était très simple. En appuyant un peu au hasard sur les touches, même avec une main tremblante comme la sienne, apparaissait l'indication pour déverrouiller le clavier ; en appuyant sur le bouton vert où était dessiné un combiné on arrivait à une liste ; en appuyant sur la flèche vers le bas on faisait défiler la liste ; le troisième nom était justement « INÁCIO », écrit tout en majuscules : elle essaya d'appuyer à nouveau sur la touche au combiné vert et en effet le téléphone prit vie.

« Gustavo, qu'est-ce qu'il y a ? Tu sais que je ne veux pas que tu m'appelles à cette heure-ci... » répondit une voix profonde et rauque à l'autre bout.

« Allô ? Allô ? » Teresa ne savait pas bien quoi dire. « Voilà, monsieur Gustavo a été frappé, on l'a peut-être poignardé... »

« Et vous, qui êtes-vous ? »

« C'est... » Teresa hésita un instant : « C'est arrivé devant chez moi, Avenida Piauí, il est par terre, il ne va pas bien, faites vite ! »

Le pick-up noir sans plaque arriva après les cinq minutes les plus longues de la vie de Teresa. Sur le plateau, quatre silhouettes au visage couvert tenaient un fusil entre les jambes ; à leurs frêles épaules on devinait qu'ils étaient à peine plus que des enfants. Un homme gros et chauve qui était au volant descendit en courant et en claquant la portière. Il jeta un coup d'œil expert au corps de Gustavo, le souleva sans aucun effort apparent et le balança sur le plateau sans trop de ménagements. Puis il se retourna pour regarder droit dans les yeux Teresa, qui pendant tout ce temps était restée pétrifiée.

« Vous. Comment vous vous appelez ? »

« Teresa... » répondit-elle, la voix lui sortant à peine de la bouche.

Le colosse remonta en courant dans le pick-up et repartit en faisant crisser les pneus. Ce fut à cet instant que Teresa, la serviette ensanglantée encore à la main et tremblante comme une feuille, pensa : quelle merveille ! Avec un téléphone pareil, plus personne ne pourrait m'arrêter.

1.8 *Inácio*

Inácio Alfonso Império de Oliveira, connu de tous comme Senhor Inácio, comme beaucoup de ses concitoyens n'était presque jamais sorti de Macapá. Comme tout le monde, il attribuait le fait au quasi-total isolement routier de la ville : les bateaux puent, l'avion je ne m'y fie pas. Mais la réalité était que l'isolement lui convenait, parce que le monde extérieur lui importait fort peu : oui, je peux aller en voiture jusqu'à Calçoene, mais combien de fois tu veux les voir, ces deux cailloux alignés ? Oui, avec une jeep je pourrais aller en Guyane, mais qu'est-ce que ça peut me faire, la Guyane ?

Le Senhor Inácio ne croyait pas à la malchance ; il croyait que sa vie était attentivement observée et surveillée par quelqu'un là-haut et, comme il arrive souvent au Brésil, il voyait son dieu constamment mêlé à la myriade de rites et de signes qui composaient son quotidien. Quand les choses allaient bien, quand ses trafics louches se révélaient plus rentables que d'habitude, quand les sbires de ses rivaux se tenaient à distance de ses hommes, c'était certainement grâce à la Vierge dont il ne cessait de vénérer l'image, ou à Jésus, ou plus souvent à quelque saint. Quand quelque chose tournait mal, comme l'année où arriva ce nouveau policier à moitié indien qui se mit à fourrer son nez dans ses affaires, c'était toujours sa faute à lui : il n'était pas allé assez à l'église, l'image de la Vierge avait été trop souvent remplacée par des images bien plus voluptueuses, ou plus simplement il avait ignoré les messages que le Seigneur lui envoyait sans arrêt. Cette fois-là, celle du policier, il avait plu sans interruption pendant plus d'un mois sans jamais s'arrêter une seule minute : c'était un signal, il aurait dû le comprendre, il aurait fallu aller faire pénitence. Mais il ne l'avait pas fait, et à la fin ce policier, il avait dû le faire tuer.

Cet accident arrivé à Gustavo était un signe, il en était certain. Dieu lui parlait continuellement à travers ce genre de signes, il lui faisait comprendre s'il était sur la bonne voie et il lui faisait comprendre s'il se trompait. Dieu n'était cependant pas particulièrement clair, quand il se trompait, sur ce qu'il y avait de fautif dans ses actions. Il contrôlait la moitié de la ville avec (la violence) une autorité sévère mais juste, il avait une famille respectée avec quatre fils (gras) bien bâtis comme lui, il arrangeait ses affaires fiscales dans une équipe de football locale où son argent entrait (très sale) de diverses sources et se nettoyait magiquement. Dieu aurait parfois pu être plus clair avec lui : où est-ce que je me trompe ?

Gustavo, à la différence de son patron, s'intéressait au monde extérieur, il aurait aimé voyager. C'était aussi pour cette bizarrerie que son jeune bras droit fascinait Inácio. Parfois il soupçonnait même qu'il pût être son fils : ce gamin qui, des années plus tôt, avait si effrontément demandé à travailler pour lui avait dans les yeux quelque chose qui lui rappelait lui-même à cet âge. Il n'était pas très attentif au sort de ses maîtresses une fois qu'il en avait quitté le lit, ce n'était donc pas du tout exclu. Quoi qu'il en soit, Gustavo avait donné plusieurs fois la preuve de sa valeur et de sa fidélité, à tel point qu'il était le seul entre les mains de qui le Senhor Inácio aurait eu confiance pour remettre sa propre vie. Celui qui lui avait fait du mal était un homme mort, personne ne devait en douter. Et celle qui l'avait sauvé devait être récompensée.

Ce que Gustavo faisait si loin de son secteur, on ne le savait pas encore précisément, à l'hôpital on le maintenait sous sédatif, mais le Senhor Inácio n'avait aucun doute qu'il allait aux femmes. Mieux : ses agresseurs, ceux-là qui finiront mal, auraient très bien pu être les parents de la fille, le père et les frères. Ce n'était certainement pas cette bonne femme-là qu'il allait voir, pensa Inácio en ricanant, tandis qu'il toisait la coiffure crêpée et les formes pas très gracieuses de la femme qui se trouvait en face de lui.

« Vous êtes Teresa Alves Miguenhes ? »

« Oui, monsieur. »

Inácio lisait sur une feuille froissée et écrite à la main ; Teresa était restée debout, attendant un signe pour pouvoir s'asseoir sur la chaise en face du bureau, signe qui ne vint pas.

« Vous habitez Avenida Piauí et vous travaillez au salon de Madame Samuela ? »

« Oui, monsieur. Excusez-moi, mais vous êtes une sorte de policier ? »

Policier ou hors-la-loi, dans la tête de Teresa c'était presque la même chose, sauf que cet endroit ne ressemblait pas à un commissariat. C'était peut-être un détective privé ? Comme dans les films ?

« Policier ? Non, non. Je suis un honnête citoyen qui veut récompenser une gentille dame pour un geste courageux. Vous avez sauvé la vie de Gustavo, vous le saviez ? Sans vous il serait mort. Je vous dois une faveur, madame, vous pouvez me demander ce que vous voulez. »

« Comment ça, ce que je veux ? »

Hors-la-loi, avait-elle décidé : quelqu'un qui se comporte comme ça ne peut être qu'un hors-la-loi.

« Gustavo est comme un fils pour moi et je suis un homme très généreux, demandez-moi ce que vous voulez. »

Teresa resta interdite. Sa pensée courut à la conversation qu'elle avait eue ce matin-là avec Luiza, qui l'avait traitée de folle inconsciente pour avoir couru un très grand danger sans rien en tirer en échange. Puis elle repensa avec un frisson à l'incident de la veille au soir, à cet homme blessé et sanglant et à la manière dont elle l'avait aidé.

« Un téléphone », dit-elle presque pour elle-même.

« Vous voulez passer un appel ? » demanda Inácio, se méprenant sur ses mots.

« Non, non. Vous avez dit que vous pouviez me donner ce que je veux. Moi je voudrais un téléphone, comme celui de monsieur Gustavo. »

« Un téléphone comme celui de monsieur Gustavo. Je vois. » Inácio ouvrit un tiroir et lui fit signe d'approcher. « Choisissez celui que vous préférez. Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ? »

Teresa jeta un coup d'œil dans le tiroir et vit qu'il contenait au moins une dizaine de portables, de toutes les formes et de toutes les couleurs. Son visage s'illumina quand elle en vit un noir, en forme de banane, si semblable à celui utilisé dans ce beau film de science-fiction qu'elle avait vu quelques mois plus tôt. Elle demanda confirmation des yeux qu'elle pouvait le prendre, puis répondit : « Non, ça me va comme ça. Il faut savoir se contenter. »

1.9 Interrogation

Les cours d'Antônio n'étaient jamais des heures de gym normales.

« Aujourd'hui, interrogation. »

Antônio enfila les gants et se planta au milieu du but. Le premier à se présenter sur le point de penalty fut João.

« Où se trouve Murrayfield ? »

« Euh... en Écosse ? »

« Exact. »

João tira son habituel penalty mou, qu'Antônio arrêta sans problème. C'était peut-être aussi pour cela qu'inconsciemment il lui posait toujours des questions faciles.

« Lucas : donne-moi le nom d'un sport qui se joue sans arbitre. »

« Le frisbee ! »

« Presque. Le sport s'appelle cependant l'ultimate, désolé, pas de penalty. »

George leva la main : « M'sieur ! »

« Oui ? »

« En fait il y a des fédérations qui l'appellent ultimate frisbee et deux ou trois qui l'appellent frisbee. Vu que vous n'avez pas précisé le pays, à mon avis la réponse de Lucas était bonne. »

Antônio dut se déclarer d'accord et Lucas put ainsi tirer son penalty, le prenant à contre-pied et s'adjudgeant son signe « plus » sur le registre.

« Donne-moi un sport où on ne peut pas toucher le ballon avec les mains, Raul. »

Raul, un petit brun tout en longueur et frêle comme une brindille, en était un autre au tir arrêtable :
« Le football. »

Derrière Raul, la plupart des camarades de classe se mirent à ricaner. George se prit la tête entre les mains. Alexandre murmura « Abruti » assez fort pour être entendu de tous.

« Le football, Raul ? Vraiment ? Le gardien ne fait pas partie du football ? »

« Pardon m'sieur, je n'y avais pas pensé... » répondit Raul, mortifié. Pas de penalty pour lui.

Alexandre était le garçon au tir le plus puissant de toute la classe. D'interrogation en interrogation il avait tiré de plus en plus fort pour voir quelle limite le professeur avait posée. Quand il avait compris qu'il n'y avait pas de limites et que tout était permis, comme en première division, il s'était mis à envoyer des boulets à faire trembler les poignets. C'est pourquoi Antônio lui posait souvent des questions absconses sur les règlements du curling, sur le nom des stades en Australie ou autres du

même genre. Mais ce jour-là Antônio se sentait en forme, l'idée d'arrêter un beau penalty ne lui déplaisait pas et de toute façon ça valait la peine d'essayer de donner une leçon à Alexandre.

« Dis-le-moi, toi, Alexandre : un sport où *pendant le jeu* on ne peut pas toucher la balle avec les mains. »

« Le tennis ! » s'exclama Alexandre, sûr de lui, et il prenait déjà son élan.

« Et comment ils la lancent en l'air, la balle, pour servir ? Avec les pieds ? Avec la bouche ? »

Tout le monde ricanait.

« Mais m'sieur, vous avez appuyé sur les mots *pendant le jeu*, je pensais... »

« Le service fait partie du jeu, Alexandre. Désolé, aujourd'hui pas de penalty pour toi. »

George marmonna : « Abruti. »

Raul laissa échapper un rire plus fort. Alexandre se retourna et lui lança un regard de feu qui lui fit aussitôt baisser la tête, mais Raul s'en moquait : le prof et George l'avaient remis à sa place.

George était l'élève le mieux préparé d'Antônio. Son tir n'était d'ordinaire pas redoutable, non parce qu'il n'avait pas la force d'envoyer un bel obus mais parce qu'en lui c'était toujours la blague qui l'emportait. La panenka, la rabona, le talon : une fois il s'était allongé par terre et avait tiré le penalty de la tête. Quoi qu'il en soit, George méritait des questions stimulantes. Mais là Antônio avait remarqué son petit sourire et ne pouvait pas résister à la curiosité de savoir.

« Alors George, tu veux bien nous dire, toi, quel est un sport où personne ne peut jamais toucher la balle avec les mains ? »

« Le hockey. »

Et sans attendre l'approbation d'Antônio il envoya un missile rasant sur sa gauche, qu'Antônio ne vit que lorsque le ballon était déjà au fond des filets.

Quand tous eurent eu leur chance, Antônio rassembla les élèves en demi-cercle devant lui, pour la « morale de l'histoire ».

« Aujourd'hui George nous a donné une belle leçon sur l'importance de penser en dehors des schémas. »

« Mais m'sieur », l'interrompit Alvaro, « vous nous dites toujours que les schémas sont très importants. »

« Bien sûr. Mais les schémas sont les fondations de votre jeu, sur lesquelles repose tout le reste. Ensuite, justement, il y a tout le reste. Vous croyez que Picasso a toujours dessiné comme ça ? Picasso a d'abord appris la technique classique à la perfection et ce n'est qu'ensuite qu'il s'est permis de la bouleverser. Vous devez faire pareil : respirer les schémas jusqu'à les maîtriser complètement, et puis au bon moment – zac ! – les bouleverser et laisser pantois les adversaires qui s'attendaient à *La Joconde* et se retrouvent au milieu de *Guernica*. »

George aurait voulu demander pourquoi diable les adversaires auraient dû s'attendre à *La Joconde*, puisqu'elle n'avait pas été peinte par Picasso, mais pour une fois il jugea qu'il valait mieux ne pas faire le petit malin et se retint.

« Et surtout », conclut Antônio, « ce que j'attends de vous, c'est que vous sachiez comprendre quand il convient de suivre un schéma et quand au contraire c'est le moment de penser en dehors des schémas. Quand vous jouez, quand on vous interroge, quand un jour vous deviendrez des sportifs célèbres. Souvenez-vous de *Guernica*. Souvenez-vous que c'est vous qui choisissez de passer deux fois la même chanson ou au contraire de ne jamais la répéter. »

Voilà, ce que les chansons viennent faire là-dedans, je n'ai vraiment pas compris, pensa George.

1.10 Le bogue de l'an 2000

Une fois par semaine, Antônio utilisait son heure d'émission de radio pour faire des cours d'internet à ses auditeurs. Il n'avait jamais étudié l'informatique, il n'avait pas d'ordinateur chez lui (mais il pensait en acheter un bientôt) et avant de commencer à travailler à la radio il n'en avait jamais utilisé un de sa vie. Mais il avait la curiosité pour lui, et cette demi-heure d'utilisation avant l'émission, répétée dans le temps, lui suffisait amplement pour être « l'expert en informatique de la radio » (où par expert on entendait le seul qui l'allumait) et le plus bidouilleur de ses connaissances, à l'exclusion évidente de Vitor. Vitor était un vrai bidouilleur : il l'aidait quand il y avait un problème et surtout lui refilait les tuyaux sur les sites et les programmes les plus intéressants, ceux qui allaient devenir populaires dans les mois suivants, permettant ainsi à Antônio de passer non seulement pour un vulgarisateur mais aussi pour quelqu'un qui voyait loin (à l'intérieur du cercle restreint de ceux qui écoutaient son émission, bien entendu).

« Aujourd'hui c'est un épisode de folie, je vous préviens. Tenez vos blocs-notes prêts parce que je vous assure que vous ne voudrez pas oublier ce que je vais vous expliquer. Commençons par une nouveauté stupéfiante : un programme qui permet de télécharger n'importe quelle chanson que vous voulez, à n'importe quel moment, gratuitement. Il s'appelle Napster et il fonctionne comme ça : vous l'installez sur votre ordinateur et vous lui dites dans quel dossier vous gardez votre musique. Tous les autres utilisateurs font pareil et Napster vous permet de chercher dans leurs dossiers, dans les dossiers des PC du monde entier ! Quand vous trouvez la chanson qui vous intéresse, un clic et en une vingtaine de minutes vous la retrouverez sur votre ordinateur. Je comprends que ça paraisse incroyable, mais pour vous démontrer que c'est vrai nous allons faire un essai. Le premier auditeur qui téléphonera choisira un morceau à sa guise, je le chercherai et on verra si d'ici la fin de l'émission on arrive à l'écouter ensemble. »

« Allô ? »

« Antônio ? »

« Salut Teresa. »

« Antônio, j'ai un très beau téléphone tout neuf, si tu voyais. Je t'appelle avec, on entend ? Tu l'entends, la différence ? »

Teresa n'avait jamais utilisé d'ordinateur, elle en avait à peine vu un de loin, lui avait-elle candide-ment raconté, et elle ne semblait pas décidée à commencer. Mais, comme elle l'avait déjà expliqué plusieurs fois en direct, à la gêne d'Antônio, Antônio avait une si belle voix que même entendre parler de ces sujets ennuyeux au possible restait agréable.

« Alors, quel morceau tu veux que je cherche ? »

« Eeeeh, je ne saurais pas dire. Moi j'aime beaucoup Caetano Veloso, mais peut-être que dans le reste du monde ils ne le connaissent pas. Tu pourras vraiment chercher dans les ordinateurs du monde entier ? »

« Oui, Teresa, apparemment oui. »

« En Jamaïque aussi ? »

« Oui. »

« Oh mon dieu, quelle émotion. Alors... je dirais une belle chanson gaie. *Could you be loved*, ça pourrait aller ? Je n'ai pas compris comment tu vas faire pour te connecter avec l'ordinateur de monsieur Bob Marley, vu qu'il est mort depuis un bail. Sa famille peut-être ? Enfin, saluez-les de ma part, et salut à toi, Antônio chéri. »

« Bien. Mettons *Could you be loved* en téléchargement et passons entre-temps à la deuxième nouvelle, qui malheureusement n'est pas aussi belle, elle est même très inquiétante. Je vous ai déjà parlé quelquefois du bogue de l'an 2000 : un problème dans les programmes des ordinateurs qui, semble-t-il, quand la nouvelle année commencera, confondront 2000 et 1900. Et on s'en fiche, direz-vous ? Quand mon voisin, le senhor Bastos, rentre ivre à la maison et confond le vendredi et le samedi, pour moi ça ne change rien. Mais j'ai lu plusieurs articles où les experts s'accordaient à dire que beaucoup de structures qui reposent sur l'informatique pourraient donner des messages d'erreur et aller jusqu'à se bloquer. Et si mon ordinateur se bloque, tant pis. Mais si c'est l'ordinateur d'une banque qui se bloque et qu'il transfère l'argent de votre compte sur le mien ? Ou si c'est celui à bord d'un avion qui se bloque, qu'est-ce qui se passe ? Dans un article que j'ai lu aujourd'hui, un expert se dit très inquiet de ce qui peut arriver dans des pays comme l'Inde et le Pakistan qui possèdent un arsenal atomique, et il dit que lui fêtera le nouvel an du Pakistan plus que celui de Rio de Janeiro, parce que c'est du premier que dépendra le fait que nous soyons encore vivants pour fêter le second. Moi je dis : mais quel genre de monde avons-nous construit s'il nous faut avoir peur qu'une erreur dans un ordinateur puisse provoquer un bombardement nucléaire ? Quoi qu'il en soit, les experts cherchent une solution, à ce qu'on dit. »

Antônio s'interrompt pour lancer l'intermède musical. Pour rester dans le thème il passa *Two Suns In The Sunset* des Pink Floyd et *Russians* de Sting.

« À propos de recherche, revenons aux belles choses et à quel point l'humanité sait être inventive quand elle s'y met. Vous voyez quand vous m'arrêtez dans la rue et que vous me demandez où je trouve toutes ces informations ? » Ça ne lui était arrivé que deux fois depuis qu'il travaillait à la radio, mais « deux » justifiait l'emploi du pluriel. « Eh bien, évidemment j'utilise ce qu'on appelle un moteur de recherche. Jusqu'à il y a quelques jours j'utilisais, comme tout le monde, Altavista ou Yahoo, mais maintenant j'en ai découvert un nouveau. Il a un nom très bizarre : Gougueul, écrit G O O G L E, et je peux vous garantir que c'est une bombe. Vous écrivez un mot et sur dix résultats qu'il fournit, soyez sûrs qu'au moins sept ou huit ont à voir avec votre recherche. Et il est rapide aussi. Bon, bien sûr, l'évolution d'internet est si rapide que l'année prochaine il y en aura probablement un encore meilleur, mais tant qu'il ne sera pas arrivé, notez ce nom et commencez à l'utiliser, vous ne le regretterez pas. »

Il vérifia l'ordinateur et vit avec un sourire que son expérience avait réussi.

« Et pour aujourd'hui c'est tout. À la prochaine émission. Mais avant de m'en aller : il y avait une expérience en cours, voyons ce qu'elle a donné. »

Antônio éteignit le micro, lança *Could you be loved*, salua Paco, l'ingénieur du son, salua João et s'en alla satisfait.

1.11 Macapá Futebol Clube

Les deux années de succès qui, avec les jeunes du Real Amapá, avaient suivi le très mauvais début avaient ouvert à Antônio les portes du retour au Macapá Futebol Clube, en qualité d'entraîneur de l'équipe première. Mais en équipe première les choses étaient vite devenues difficiles. Le charisme qu'Antônio était péniblement parvenu à se construire avec des gamins de quinze ans s'était évaporé en un instant face aux adultes, surtout s'agissant de ses anciens coéquipiers. La méthode des mini-matches était très mal vue à tous les niveaux, le jargon d'Antônio ne prenait sur personne, pas même sur Eduardo. Eduardo était un homme pragmatique et amoureux des chiffres, qui lisait dans les statistiques des tendances qu'Antônio ne pouvait ni ne voulait comprendre.

La première saison s'était terminée sans gloire ni déshonneur. Les joueurs s'autogéraient en match sans écouter les conseils d'Antônio et se soumettaient aux minimatches à contrecœur, mais sans jamais aller jusqu'à une véritable rébellion. Au fond on jouait pour s'amuser, il n'y avait pas d'argent en circulation, et si on gagnait quelques matchs malgré cet entraîneur-là, cela voulait dire que les joueurs avaient bien une certaine valeur.

« La méthode fonctionne », disait un Antônio découragé à Eduardo, « vous ne voulez pas voir ce qui pour moi est évident : elle fonctionne. Qu'est-ce qu'elles te disent, les statistiques ? Elles te disent qu'on s'améliore, non ? »

« Les statistiques me disent que les gars jouent mieux *malgré* la méthode d'entraînement. »

« Comment tu peux dire ça ? Moi je dois entraîner les joueurs à se passer de moi, j'ai toujours dit que c'était mon but, non ? Et eux, ils apprennent bien, voilà tout. »

La relation de confiance entre les deux entraîneurs ne décollait pas, celle entre les joueurs et Antônio était inexistante, Eduardo sentait tout le poids de l'équipe sur ses propres épaules : en fin d'année l'équipe était arrivée cinquième, un demi-désastre.

Mais cela s'était produit la première année. Malgré les frictions et les rancœurs, la direction avait décidé de garder Antônio une année de plus et les choses s'étaient lentement arrangées. Personne n'admit jamais publiquement que la méthode d'Antônio eût apporté le moindre bénéfice, mais l'année suivante l'équipe alla effectivement mieux que d'habitude, finissant première dans la première poule éliminatoire et deuxième dans la seconde, jusqu'à ce que, continuant à gagner tous les matchs à élimination directe, elle atteigne la demi-finale. Lentement, Eduardo en était venu à apprécier certains côtés du caractère d'Antônio et même en partie sa préparation, surtout son élan continu à s'intéresser, se documenter, étudier.

Pour Antônio, raconter à Eduardo ce qu'il avait préparé pour l'entraînement n'était jamais facile. Il préparait une liste de situations dans lesquelles, à son avis, l'équipe pouvait mettre les adversaires en difficulté, ou dans lesquelles les adversaires chercheraient à mettre le Macapá en difficulté, puis il la proposait à Eduardo pour une vérification préliminaire.

« Aujourd'hui il faut qu'on fasse le rail fendu, certainement un peu de pieuvre, quelques barquettes sur la droite, et il faut absolument qu'on essaie la *fortaleza* au cas où il nous arriverait de prendre l'avantage rapidement, peut-être aussi avec quelques archers déchaînés. »

« Le rail fendu ? » Eduardo n'était pas parfaitement à l'aise avec le jargon d'Antônio, un peu parce que de nouveaux noms naissaient toutes les semaines et un peu parce qu'il ne s'était jamais vraiment donné la peine d'étudier toutes les définitions.

« Oui, le rail fendu, le dégagement long du gardien avec tous les milieux et les attaquants qui partent vers l'avant. »

Antônio, peut-être concentré sur la manière d'organiser la séparation des différents mini-terrains de jeu, ne remarqua pas l'expression perplexe sur le visage d'Eduardo.

« Le dégagement long ? Tu plaisantes, j'espère ? » Le ton d'Eduardo était devenu très sérieux mais Antônio sembla ne pas s'en apercevoir.

« Oui, enfin non. Et puis maintenant que j'y pense, aussi un peu de piranha. »

« Attends, Antônio. Dimanche c'est la demi-finale, non ? Je ne sais pas quels problèmes tu as, toi, avec les demi-finales, mais ça fait six ans que le Macapá n'arrive pas en demi-finale. Et toi tu veux gaspiller notre temps à faire des dégagements longs ? »

« Eduardo, tu ne comprends pas parce que tu ne veux pas comprendre. Mais ce n'est pas seulement ton problème à toi, c'est le problème de tout le monde, même des politiques. Vous refusez d'avoir du courage, d'essayer d'aller au-delà de ce à quoi vous êtes habitués, vous êtes tous arc-boutés sur vos positions, vous ne voulez pas vraiment obtenir des résultats. Survivre, voilà ce que vous voulez faire, seulement survivre. Et par là vous niez la nature même de l'être humain, son élan naturel vers l'évolution : nous avons été programmés pour évoluer, pour chercher toujours des choses nouvelles, pour nous améliorer. Vous ne vivez pas dans ce temps-ci, vous vivez dans le passé. »

« Mais vous qui, pardon ? Qui vit dans le passé ? »

« Je disais ça comme ça. Cette année l'Ypiranga a encaissé trois buts sur des dégagements longs, pourquoi on ne les essaierait pas à l'entraînement ? Pourquoi on ne chercherait pas à exploiter ce qui est une faiblesse évidente des adversaires ? Qu'est-ce qui se serait passé si, je ne sais pas, pendant la Seconde Guerre mondiale les Américains avaient refusé d'exploiter les faiblesses de l'adversaire ? Ça te plairait qu'il y ait un gouvernement nazi mondial ? »

« Mais quelles faiblesses ? Les nazis ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? »

« Et de toute façon le problème c'est que vous n'êtes pas capables de reconnaître le mérite et de lui donner de la valeur, vous vous sentez toujours en droit de critiquer, même sur la base d'arguments discutables ou sur la base d'une préparation objectivement inférieure... »

Au mot « objectivement », Eduardo cessa d'écouter Antônio, jeta un coup d'œil à ses notes, regarda l'heure, essaya de s'occuper en rangeant par-ci par-là, et enfin, quand il n'entendit plus la voix d'Antônio résonner entre les poutres de béton armé, il dit : « C'est toi qui le leur dis, aujourd'hui. C'est toi qui parles aux gars. »

« On est le douze novembre. Vous y croyez, vous ? On est déjà le douze novembre. Le début du championnat 1999 ? J'ai l'impression que c'était hier. Vous n'avez pas la même impression ? On a vécu des moments de grande énergie, on a vécu des moments couci-couça, on a bien joué et on a moins bien joué, mais on est là. »

Dante et Diego le regardaient, chacun l'épaule appuyée à un montant de la porte d'entrée du vestiaire. Ils fumaient, comme toujours avant un entraînement ou un match, et échangeaient de rapides regards de connivence pour se communiquer l'ennui de devoir écouter l'énième discours d'Antônio, qu'ils connaissaient bien pour avoir été ses coéquipiers pendant des années. Dani et Ricardo lâchaient lentement leurs crampons, hochant la tête en silence. Maurício, avec sa crinière blonde recon-

naissable entre toutes, fit semblant de chercher quelque chose dans son sac, prit en main la bombe de déodorant et la remit dans une des poches, vérifia que le bouchon du nouveau gel douche était bien fermé et contrôla soigneusement toutes les fermetures éclair.

« On est arrivés en demi-finale. Dimanche on joue notre saison, comme on l'a jouée dimanche dernier et comme on l'a jouée il y a deux dimanches. Sauf qu'après-demain on joue contre l'Ypiranga. »

« Ces connards de l'Ypiranga ! » intervint Danilo José, le capitaine de l'équipe, provoquant un éclat de rire qu'Antônio accueillit avec agacement.

« Le respect les gars, le respect. On ne peut pas entrer sur le terrain contre une équipe forte comme l'Ypiranga sans avoir de respect pour eux. Le sport est avant tout une école de vie, on ne peut pas toujours penser qu'on est les meilleurs dans tout ce qu'on fait. »

« Mais coach », c'était encore la voix de Danilo José, « nous, on est les meilleurs ! »

« On verra Danilo, on verra. »

Tout en parlant, Antônio traçait à la craie de couleur, sur le grand tableau d'ardoise où avaient été pré-imprimés quatre terrains de football, les lignes qui délimitaient les terrains pour les minimatchs.

Quand vint le tour de tracer le schéma du « rail fendu », un murmure serpenta parmi les joueurs. Ce fut encore Danilo José qui se fit le porte-parole de son équipe : « Coach ! Ce schéma-là, on ne le connaît pas, comment il s'appelle ? Le livre bouilli ? Le papier toilette interrompu ? »

D'autres rires remplirent le vestiaire.

« Peu importe. À ce stade le nom n'a pas d'importance. Ce qui importe, c'est que vous essayiez cette situation de jeu. L'Ypiranga a encaissé trois buts dans cette situation cette année et je veux que vous l'essayiez. Il faut éprouver du respect pour les adversaires et connaître leurs faiblesses, ces deux choses ne sont pas contradictoires. C'est seulement en apprenant à raisonner sur les faiblesses d'autrui qu'on peut reconnaître et améliorer les nôtres. »

« Quelle situation, coach ? »

« Dégagement long du gardien et pressing dans la zone d'attaque. »

Les gars se regardèrent, un peu résignés et un peu amusés, certains pas même trop sûrs d'avoir bien compris. Le silence dans le vestiaire s'épaissit jusqu'à ce que presque personne n'osât plus respirer. La tension fut rompue par Danilo José, qui se leva d'un bond et sortit du vestiaire en murmurant : « Je vais parler à Eduardo », suivi dans la foulée par ses lieutenants Henrique et Lucas, puis peu à peu par tous les autres.

Seul Thiago, l'un des plus jeunes, resta assis en attente d'instructions. Il portait un appareil dentaire et un bandeau sur la tête qui le faisait ressembler à un joueur de tennis des années quatre-vingt, et il arborait un sourire qui faisait soupçonner à Antônio qu'il n'avait pas pleinement saisi la situation. Quelques instants plus tard, Amauri fit irruption dans le vestiaire avec sa combinaison de mécanicien : « Pardon, pardon, mon scooter est tombé en panne, pardon... »

La phrase resta suspendue au milieu quand il se rendit compte que le vestiaire était vide et réalisa qu'il avait vu les gars déjà tous dehors sur le terrain.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda-t-il timidement.

« Rien », répondit Antônio, « rien. Change-toi vite, on a du travail », conclut-il en franchissant la porte.

1.12 Demi-finale

Le matin du 14 novembre 1999, les portes de l'église São José assistèrent à un va-et-vient inhabituel. Non que l'église restât d'ordinaire déserte le dimanche, bien au contraire, mais ce jour-là beaucoup de gens qui n'avaient jamais mis les pieds dans cette paroisse se présentèrent à la porte, intrigués.

Toute l'équipe de football du Macapá Futebol Clube était alignée devant l'autel, à genoux, le prêtre passant donner la bénédiction à chacun sous les yeux attentifs du senhor Inácio Império, le président, et de l'entraîneur adjoint Eduardo.

« Où est-il ? » demanda Inácio, très irrité.

« Je ne sais pas », répondit Eduardo, « je lui ai téléphoné et il m'a dit qu'il viendrait mais franchement il n'avait pas l'air très convaincu, vous savez comment il est, Antônio. »

« Non, je ne sais pas. »

« Eh bien, c'est quelque'un de difficile à convaincre. »

« Quoi qu'il en soit, il ferait mieux de se montrer, on ne veut certainement pas qu'un malheur s'abatte sur nous, n'est-ce pas ? »

« Non, non, bien sûr que non... » murmura Eduardo, à son tour sans trop de conviction.

Le malheur redouté par le Senhor Inácio s'était annoncé peu après l'aube sous la forme d'une impressionnante trombe marine qui s'était levée à quelques centaines de mètres du petit port de Macapá et était restée là, menaçante, pendant près d'une heure, tandis qu'une vague de panique se répandait comme une traînée de poudre dans la ville. « C'est de mauvais augure ! » fut le commentaire le plus répandu, mais aussi « Nous allons tous mourir » ou, avec une certaine exagération, « C'est la fin du monde ».

Les trombes marines ne sont pas si rares à Macapá : les années malchanceuses on peut même en voir deux ou trois. Ce qui rendait cette trombe-là particulière, c'était sa persistance : d'habitude, au bout de quelques minutes, la trombe se dissolvait et s'éloignait vers l'océan. Mais la trombe de ce jour de novembre ne voulait pas s'en aller : elle restait là à tourner en soulevant des tourbillons effrayants, tantôt se rapprochant de la côte, tantôt reculant légèrement, comme pour se moquer des habitants effrayés.

« Quel malheur si elle s'abat sur nos maisons ! »

« C'est déjà un malheur comme ça, même si elle ne touche pas les maisons : c'est la malchance qui nous regarde avec les yeux de dieu ! »

Et ainsi de suite.

Antônio avait passé une nuit difficile. Après une longue soirée à penser et repenser des schémas de jeu, il s'était écroulé de sommeil, encore habillé, sur l'inconfortable canapé du salon. L'aube l'avait surpris recroquevillé dans une position contre nature, ses notes encore serrées dans la main, et le réveil s'était accompagné de douleurs dans le dos et d'une gêne à la tête que même un café et une douche n'avaient pas réussi à chasser. Il avait appris l'existence de la trombe par la radio qu'il avait

allumée pour avoir un peu de compagnie pendant qu'il remettait de l'ordre dans les feuilles de la veille au soir mais, peut-être parce qu'il était désormais absorbé par la pensée de la demi-finale, la nouvelle n'avait laissé aucune trace en lui, du moins jusqu'au coup de téléphone d'Eduardo.

« Allô, Antônio ? »

« Eduardo ! Qu'est-ce qui se passe ? »

« Tu n'as pas entendu la nouvelle ? » La voix d'Eduardo était étrangement agitée.

« La nouvelle ? Quelle nouvelle ? »

« La trombe, il y a une trombe marine juste devant le port, elle est là depuis presque une heure et elle ne veut pas s'en aller ! »

« Mais il y a de quoi s'inquiéter ? Qu'est-ce qu'elles disent, les autorités ? Ce n'est pas comme d'habitude, qu'au bout d'un moment elle s'éloigne vers le nord-est ? »

« Elle est là depuis presque une heure, tu comprends ? Ce n'est pas une trombe normale ! »

« Et c'est quoi, alors ? »

« Ici tout le monde dit que c'est la fin du monde, un signe de malheur. »

« Et toi tu y crois ? Eduardo, l'homme de science, se découvre soudain superstitieux ? »

« Ce n'est pas moi qui suis superstitieux, c'est la trombe qui ne veut pas s'en aller ! Enfin bref, le Senhor Inácio nous a tous convoqués au siège. »

« Au siège ? Mais il me faut une demi-heure pour y aller, il nous a convoqués pour quoi ? »

« Pour le malheur. Enfin, pour combattre le malheur. »

« Et comment il compte le combattre, pardon ? »

« Écoute Antônio, le Senhor Inácio m'a dit de te dire de venir, ensuite les questions tu les lui poses à lui, d'accord ? »

En reconstituant l'affaire après coup, personne n'aurait réussi à se rappeler précisément qui prononça la phrase « allons nous faire bénir » ; ce qui est sûr, c'est que les yeux d'Inácio s'illuminèrent et qu'il n'y eut aucun besoin de le répéter deux fois. Au fond de lui, Eduardo savait très bien que c'était lui, et il savait très bien qu'il l'avait fait pour débrouiller une situation de plus en plus tendue : le président désespéré par le funeste présage, les joueurs ne sachant pas s'ils devaient le prendre au sérieux ou non, le temps qui passait sans que la tension parvienne à se dénouer, Antônio qui ne donnait pas signe de vie.

Du siège du Macapá, Avenida FAB, à l'église São José il n'y avait que quelques centaines de mètres, mais cet étrange cortège ne pouvait certainement pas passer inaperçu. Un étrange dimanche, ce quatorze novembre, pour les habitants du quartier de Santa Rita : une funeste trombe marine suivie d'un cortège d'hommes adultes en short vert et maillot vert et orange, le visage sombre voire carrément en larmes, se dirigeant vers une petite église du centre.

Antônio était indécis sur la conduite à tenir. Il ne voulait pas manquer à la convocation de son président mais il était certain que le motif en était futile ; et puis, à vélo, le siège du Macapá était à une demi-heure de chez lui et y aller lui aurait certainement fait sauter toute la préparation du match. Enfin, il y avait un signal d'alarme qui retentissait dans les recoins de son esprit et qui était composé des lettres de feu du mot « DEMI-FINALE ».

Antônio était un entraîneur de championnat, bon pour étudier les adversaires et pour utiliser tout le long temps d'une saison à faire des ajustements et des améliorations. Mais l'élimination directe, ça non. Pendant les matchs à élimination directe, toutes ses insécurités se matérialisaient et devenaient réelles, et plus la finale approchait, plus les jambes lui tremblaient.

Huitièmes de finale : premiers doutes ; quarts de finale : introspection critique ; demi-finale : paralysie. Chaque fois son cerveau éprouvait ce moment de court-circuit connu pendant la demi-finale du championnat du monde de volley, celle que le Brésil ne pouvait pas perdre, et pourtant.

Sa dernière année de joueur de football aussi, son dernier match avait été une demi-finale : il aurait fait n'importe quoi pour se fuir lui-même, y compris feindre, comme cela était arrivé, que la légère gêne à la cheville était quelque chose de bien plus grave.

Décidément, Antônio avait quelques problèmes avec les demi-finales.

Et si le quart de finale du championnat 1999 avait été un défi trop facile pour mettre ses convictions en crise, la demi-finale du quatorze novembre serait en revanche contre l'Ypiranga, une équipe forte et motivée.

On ne sut jamais si la faute devait être attribuée aux hosties, que le prêtre avait récupérées en toute hâte dans un placard de la sacristie et qui n'étaient pas vraiment des plus fraîches, ou au vin devenu vinaigre. Toujours est-il que les gars du Macapá sortirent de la bénédiction littéralement transformés : l'un se tenait le ventre, l'autre avait des vertiges, un autre encore se retrouvait la vue brouillée. Certains auraient senti là-dedans davantage l'odeur d'un complot que la force d'un châtiement divin.

Et puis il y avait la colère sourde du Senhor Inácio qui contaminait tout le monde ; même le rationnel Eduardo avait commencé à se demander si l'absence d'Antônio n'était pas l'énième signe d'un destin qui depuis longtemps ne cessait de se mettre en travers.

« Pourquoi le Seigneur », hurlait Inácio, « doit-il s'en prendre à nous ? Ceux de l'Ypiranga viennent d'une favela où ils crèvent tous de faim ? Et ça suffit à en faire ses préférés ? Ce n'est pas comme si les gars de Santa Rita nageaient dans l'or, hein ! Il n'y a pas de façons plus loyales d'organiser cet affrontement ? Notre Seigneur Dieu, il y a des fois où je ne le comprends vraiment pas ! »

Ce que le destin décide, l'homme pourra difficilement le changer. Les premiers joueurs du Macapá arrivèrent au stade quand tout l'Ypiranga était déjà à la moitié de l'échauffement ; dans leurs yeux et dans leurs intestins, un malaise soudain, impossible à contrer. Danilo José, le capitaine, l'homme au tir « horriblement précis » comme le définissaient souvent en plaisantant ses coéquipiers, était au tapis. On raconta ensuite qu'il avait tout juste eu le temps de rentrer chez lui et d'entrer dans les toilettes, où il resterait plié en deux par la douleur pendant tout le match.

Inácio était sur le point de limoger sur-le-champ Antônio, arrivé à ce moment-là ; seule l'intervention d'Eduardo différa ce qui semblait même une bien faible réparation pour un impardonnable affront. Antônio lui-même, dont les nerfs étaient devenus de plus en plus fragiles à mesure qu'appro-

chait le coup d'envoi, ne réussirait à penser qu'à un seul mot pendant tout le match : demi-finale, demi-finale, demi-finale.

Le match ? La demi-finale du championnat de l'Amapá de l'année 1999, jouée le torride après-midi du quatorze novembre, vit la très forte et très motivée équipe de l'Ypiranga balayer ce qui semblait être les fantômes du Macapá FC. Un sec 4 à 0 qui ne laissait place à aucune réplique.

« C'est le football *bailado* qui triomphe enfin contre ceux qui voient dans les schémas et non dans l'âme l'essence du plus beau sport du monde », écrira la Gazeta Esportiva (sous-titre : « Journal de vérité ») le lendemain matin.

« C'est une malédiction », commenteront d'autres.

1.13 Fin des émissions

À peine l'escalier monté, Antônio s'aperçut que quelque chose n'allait pas : la porte était ouverte et depuis le palier déjà on voyait le désordre, des papiers éparpillés, des câbles entortillés, le pot à crayons d'Isabel renversé par terre. Assis sur le petit fauteuil de la console traîné au milieu de la pièce, Paco se tenait la tête entre les mains ; il ne semblait même pas l'avoir entendu entrer.

« Paco, mais qu'est-ce que... qu'est-ce qui s'est passé, bon sang ? »

« Des voleurs », lui répondit-il sans le regarder, « ils ont dû entrer par la petite fenêtre des toilettes, ils ont peut-être appuyé une échelle sur le toit du garage d'en bas, allez savoir. Et on s'en fout de comment ils sont entrés, de toute façon. Ils ont tout emporté. »

Paco leva les yeux, brillants de rage et de consternation : « Tout, tout ce qui a la moindre valeur : la console, l'ordinateur, les micros, les casques, les amplis, tout. Même ce carton de vieux CD qui était dans le débarras depuis des années. »

Antônio était pétrifié. Il promena le regard sur les locaux qui avaient été littéralement dépouillés : il restait des chaises, des bureaux et des placards grands ouverts, les affiches au mur et ces deux ou trois câbles que les voleurs avaient laissés sur le sol.

João arriva de l'autre pièce, les yeux baissés, tenant dans une main une multiprise et dans l'autre un sachet de bonbons, vide : « Quel désastre, Antônio, quel désastre. Allez savoir quand on arrivera à se remettre debout. »

« Si, si on y arrive, ce n'est pas dit du tout. Disons plutôt que ça n'arrivera pas : la radio est finie, terminé, ne nous faisons pas d'illusions à la con. »

« Allez, Paco, ne dis pas ça... on trouvera un moyen, on cherchera un sponsor... »

Paco ne lui répondit même pas, esquissa seulement un geste d'agacement avant de secouer la tête et de la reprendre entre ses mains. La console, cette vieille caisse qu'il tenait amoureusement ensemble avec du ruban isolant et des câbles de récupération, était pour lui comme un fils, une fiancée, un chien. C'était un ingénieur du son de talent et de temps en temps il parlait d'aller faire carrière aux États-Unis ou en Europe, mais il finissait toujours par rester là, à câliner sa radio comme une poupée de chiffon.

Antônio cherchait, sans beaucoup d'espoir, quelque chose à dire pour le consoler quand entra Isabel, qui le mercredi passait à l'antenne après lui. Ou plutôt, elle n'entra pas du tout : elle resta bloquée sur le seuil, les yeux écarquillés.

« Des... voleurs... ? » murmura-t-elle en laissant tomber son sac par terre.

João, qui errait la prise à la main, manifestement sans savoir que faire de lui-même, lui répondit en écartant les bras, désolé.

« Mais vous pouviez me prévenir, téléphoner à la police, je ne sais pas, faire quelque chose ! »

« Je suis arrivé il y a une heure et j'ai trouvé ça, Isabel : même pas le temps de comprendre ce qui s'était passé et Paco est arrivé... » Il baissa la voix, fit un signe de tête vers l'ingénieur du son : « Si

tu savais, Isabelita, tu aurais dû voir comme il a pété les plombs quand il s'est rendu compte, jamais vu une chose pareille. J'ai eu peur qu'il se jette par la fenêtre, tu parles de coups de téléphone. »

C'est précisément à ce moment-là que le téléphone, avec sa sonnerie qui résonnait dans la pièce vidée, les fit sursauter.

« Allô ? »

« Teresa ? »

« Antônio ! Qu'est-ce qui se passe ? Ça fait vingt minutes que j'ai allumé la radio mais votre station ne capte pas. Tout de suite j'ai eu peur parce que j'ai pensé que ma radio était cassée, mais après j'ai vérifié sur une autre station, Jésus très saint, quelles émissions ils font, les autres, il n'y a vraiment pas de comparaison, tu sais ? Vous êtes la meilleure radio de Macapá, je le dis toujours à Luiza, qui elle insiste avec cette autre émission de ce type qui fait semblant d'être un acteur américain, je ne sais pas comment elle fait pour l'écouter. »

« Teresa, pardon mais je ne... »

« Oh, j'ai perdu le fil. Je disais : qu'est-ce qui se passe ? Comment ça se fait que vous n'êtes pas à l'antenne ? »

« Teresa, je crains que tu ne doives t'habituer à écouter l'émission de Luiza. »

« Comment ça ? Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Je veux dire que la radio n'existe plus. Ils ont tout volé. »

Isabel avait déclaré avoir besoin d'une cigarette et Antônio — qui fumait peut-être une ou deux fois par an — était si choqué qu'il décida de lui tenir compagnie. Ils s'assirent sur le trottoir et Isabel ne cessait de secouer la tête ; elle avait les larmes aux yeux et ne savait pas elle-même si elle était plus en colère ou plus accablée : « Quel dommage, quel dommage... on marchait si bien... on marchait vraiment bien, hein Antônio ? On commençait à se faire un vrai public et maintenant, maintenant ça. »

« Ne fais pas comme ça, on dirait Paco, allez, tu n'es pas si pessimiste. On fera quelque chose, on trouvera un sponsor, tu verras. »

« Bien sûr, un sponsor. Comme s'il y en avait autant que des moustiques, qu'il faut les chasser tellement il y en a. Mais même en admettant qu'on ait cette chance, entre le chercher, le trouver et tout remettre en route, il passera des mois. Et dans cinq ou six mois, qui dans le public se souviendra de nous ? »

« Ben, mais... »

« Mais rien. S'il y avait une belle chose dans cette ville de merde, une chose qui me plaisait vraiment, une seule, c'était notre stupide petite radio. Peut-être qu'à sa mesure elle tenait compagnie à quelqu'un, peut-être que pendant quelques instants elle le soulageait de ses problèmes, peut-être qu'elle avait sa petite âme à elle, importante pour cette ville. Maintenant bof, il ne reste plus rien. »

Antônio ne savait pas quoi dire ; Isabel n'avait pas tort mais ça le faisait souffrir de la voir si amère. Soudain, sans s'en rendre compte le moins du monde, il s'entendit dire : « Bon, rester là à nous

plaindre ne sert pas à grand-chose. Allons boire quelque chose, dîner quelque part : au moins si on doit s'apitoyer sur nous-mêmes, faisons-le devant une petite bière. »

Encore émerveillé d'avoir prononcé ces mots — d'ordinaire il n'était pas si direct avec les filles, au contraire — il fut encore plus étonné quand, de façon tout à fait inattendue, Isabel se leva en époussetant son short et en disant : « Mais oui, d'accord. On m'avait invitée quelque part et j'ai dit non parce que j'étais convaincue de passer à l'antenne : maintenant pour ça il est tard, mais je n'ai pas envie de passer la soirée toute seule à ruminer. Allons-y. Tu avais déjà un endroit en tête ? »

Antônio eut un moment de trou noir total : il mangeait dehors presque tous les soirs et pourtant pas un seul établissement ne lui venait à l'esprit. Tandis qu'Isabel le regardait d'un air interrogateur, fouillant fébrilement dans sa mémoire, il réussit enfin à en extraire la gargote d'Armandinha : tout sauf un endroit élégant, mais au moins on y mangeait bien, et de toute façon c'était vraiment le seul auquel il arrivait à penser.

Ils se mirent donc en route, tandis qu'un soleil engourdi couleur papaye descendait sur la poussière du trottoir, sur les cheveux bouclés d'Isabel, sur le pauvre Paco resté seul dans les pièces vides et qui sanglotait éperdument en caressant l'unique câble restant, sur l'idée de cette invitation à dîner dont Antônio commençait déjà à douter qu'elle fût si bonne.

Ils marchèrent longtemps — *je me la rappelais plus près, la gargote* — tandis qu'Antônio en profitait pour détailler à Isabel une théorie à lui, élaborée à cet instant précis, sur la façon dont les émissions de radio pouvaient présenter des parallèles avec certaines activités sportives, notamment le football, et sur la façon dont le schéma de la barquette à rames, pour n'en citer qu'un, pouvait être, en le transposant naturellement, appliqué à la gestion du journal de six heures.

Isabel marchait absorbée ; Antônio était très satisfait qu'elle l'écoutât avec un intérêt aussi concentré, une fille intelligente, pas comme ce vieux capybara d'Eduardo qui affichait cet air de suffisance seulement parce qu'il ne comprenait pas.

Un contact fortuit de leurs hanches fit naître en lui une pensée fugace à propos d'un possible après-dîner. *Ça te dit d'entrer un moment ? Bah, oui, on boira encore un petit quelque chose ensemble, juste un instant. Excuse le désordre, mon lit n'est pas fait...* Mais tu parles : tu vas la raccompagner chez elle et vous vous direz au revoir en parlant de la radio en bons amis et ça finira comme ça, inutile d'y penser.

En revanche, il avait peut-être oublié de bien lui expliquer la différence entre avoir un schéma et y être asservi ; mieux valait qu'il le lui éclaircisse — en prenant peut-être l'exemple du hockey — sinon le raisonnement risquait de ne pas lui paraître complet.

Autant elle avait été taciturne en chemin, autant Isabel devint bavarde quand, enfin arrivés, ils s'assirent à table. Elle ne sembla pas prêter la moindre attention aux espaces exigus de la gargote, aux murs jaunâtres décorés d'images d'*orixás*, d'éclaboussures de sauce et de photos d'acteurs découpées dans les journaux, que pour la première fois, après toutes les fois où il était venu là, Antônio remarqua au contraire, en en restant vaguement embarrassé. *Quel genre d'endroit pour emmener une fille dîner, tu es un crétin*, pensa-t-il en passant sans se faire remarquer la serviette en papier sur le Formica de la table pour ôter une auréole d'un gras indéterminé, en souhaitant qu'elle ne remarquât pas la limpidité douteuse des verres, en espérant qu'elle n'entendît pas les jurons braillards des convives de la table d'à côté, trois hommes et trois bouteilles de cachaça.

La cuisine était comme toujours excellente, même s'il semblait qu'Isabel ne prêtait pas non plus attention à la nourriture ; elle parlait en rafale comme si elle était à l'antenne : la politique, la radio,

les amies, le journal intime qu'elle tenait chaque soir — voilà, là il s'était peut-être un peu décentré — les voyages, surtout les voyages.

« Parce que tu vois, Antônio, moi je n'ai jamais voyagé mais c'est depuis toujours, depuis toujours mon rêve. Apprendre les langues pour voir le monde, pour pouvoir rencontrer des gens différents. Et puis avoir devant les yeux certaines merveilles de la nature, de l'architecture, des choses que tu n'as vues que dans les livres, voilà, pour ça je ne sais pas ce que je donnerais. »

Elle but une autre gorgée de caipirinha et, avant qu'Antônio pût placer un mot, elle recommença, excitée :

« Tu sais, peut-être que ce qui est arrivé a sa raison d'être, après tout. J'y ai pensé tout le long du chemin, pendant qu'on venait ici, tout le temps je n'ai pensé qu'à ça : peut-être que cette histoire de radio est un signe que quelque chose — oh, ne va pas penser à des trucs mystiques, tu sais que je ne suis pas du genre — mais je veux dire, quelque chose qui me fait sentir qu'il est temps de changer, de faire des choses différentes, je ne sais pas. »

« Eh bien, c'est très beau ce que tu dis... ça me fait penser à ce que disait un ami à moi qui a un voilier : "Quand le vent change, tu dois changer de cap toi aussi, sinon tu finis sur les rochers." Voilà, ça m'est toujours resté parce que... »

« Exactement ! C'est tout à fait ça, une phrase qui exprime parfaitement ce que je veux dire. Tu vois, je n'ai pas un sou vaillant et je n'ai même plus la radio, mais peut-être justement pour ça, écoute, quelque chose a éclos en moi, un enthousiasme, une confiance dans l'avenir, je ne sais pas. Je suis convaincue que le moment d'un tournant est arrivé, d'une nouvelle vie, tu comprends ? »

Antônio, frappé par cette explosion de sentiments, par cette vivacité, par ses joues enflammées par la nourriture épicée, eut la fulgurance qu'à ce stade on pouvait peut-être quand même se permettre une toute petite pensée sur l'après-dîner. Les bières avaient été plus d'une et ils en étaient déjà à la deuxième caipirinha ; elle était toute en ferveur et rougie de chaleur, elle le regardait avec des yeux de flamme : « Tu comprends, Antônio ? »

« Mais bien sûr, Isabelita, je comprends très bien, et tu sais, je me disais, moi j'habite juste derrière : on pourrait aller là-bas, on se met à l'aise, on boit encore une petite bière... Il y a des schémas nouveaux dont on peut parler et... »

Isabel l'arrêta en posant une main sur la sienne : « Antônio. Écoute, Antônio : mieux vaut pas. »

« C'est-à-dire, je voulais juste... »

Isabel lâcha sa main ; elle souriait mais ses yeux étaient clairs et décidés : « Mieux vaut pas, je te l'ai dit. On se connaît depuis longtemps, je t'aime bien et je tiens à toi, mais voilà, tu ne fais pas du tout partie de mes projets. Tu es un chic type, je te considère comme un bon ami mais bon, ça s'arrête là. Ne compliquons pas les choses. »

Antônio eut l'impression qu'on lui avait versé dessus un seau d'eau du fleuve ; il en sentit distinctement les filets froids le long du dos. Il avait toujours eu un faible pour cette fille et, sans jamais y penser de façon tout à fait consciente, il avait cru qu'elle aussi éprouvait de l'intérêt pour lui. D'une certaine manière il avait toujours vaguement pensé qu'un jour, dans le futur, il y aurait sûrement quelque chose, un petit quelque chose, entre eux. Peut-être avait-il seulement mal choisi son moment ; il essaya, un peu en pataugeant, de se laisser une porte ouverte : « Non pardon, bien sûr, ce

n'est pas la bonne soirée, la radio et tout, ça a été une journée un peu comme ça. On sortira peut-être ensemble dans quelques jours, on ira au cinéma, on parlera tranquillement de tout, de nous... »

Cette fois Isabel se mit vraiment à rire : « Ahahaha, Antoninho, allez, mais qu'est-ce que tu vas t'imaginer... il ne m'est jamais passé par la tête d'autre "nous" que celui de l'amitié : écoute, je suis vraiment désolée si d'une manière ou d'une autre, je ne sais pas, je t'ai fait croire — mais ça ne me semble pas, je te jure — si je t'ai fait penser à autre chose. Je suis sincèrement désolée, je te souhaite toute la chance du monde mais moi vraiment je ne suis pas faite pour toi, moi je veux partir d'ici, j'ai d'autres projets... Excuse-moi, je ne suis vraiment pas la bonne personne. »

Il ne restait plus rien à dire, et Antônio ne dit rien quand elle se leva pour partir, lui effleurant l'épaule d'une caresse.

Du reste de la soirée il garda toujours un souvenir confus : une nuit humide et chaude, une petite table de Formica bleu, lui et ses trois convives et leurs bouteilles de *pinga*, devenues entre-temps quatre.

1.14 Fin de partie

À la saison de la poussière, même l'observateur le plus distrait ne peut manquer de remarquer un autre passe-temps (en dehors du football) très populaire chez les enfants de la ville. Il suffit de se promener sur les quais pour voir surgir des petites plages en contrebas des dizaines et des dizaines de cerfs-volants très colorés, la plupart fabriqués maison avec des pailles et des sacs en plastique de couleur. La Rua Beira Rio, le quai, pendant quelques mois assommée par les pluies cinglantes et submergée, parfois littéralement, par le brun du fleuve, peut se transformer pour quelques heures en l'un des endroits les plus gais et les plus colorés de la planète.

Le vent dominant est le levant, un vent chaud et par rafales, ami des pêcheurs mais ennemi des cerfs-volants : en parcourant le quai on ne peut s'empêcher d'observer à quel point les fils électriques sont bourrés de vieux cerfs-volants déchirés, restés coincés là depuis on ne sait combien de temps. À certains endroits ils ressemblent à des installations artistiques : on ne reconnaît presque plus le pylône ou le poteau électrique, tant d'épaves s'y sont froissées dessus, tant la couleur cherche à combattre le brun omniprésent.

L'un des endroits où les fils électriques ont fait le plus de victimes est un court tronçon de quai près de la limite nord du Perpétuo Socorro, où les femmes allaient autrefois laver le linge dans le fleuve et se baigner sous les palmiers du quai, loin des regards qui, s'ils étaient devenus indiscrets, se seraient retrouvés devant le canon d'un fusil de chasse épaulé à tour de rôle par l'une d'elles pour sauvegarder la vertu du groupe. Là, l'étroite plage qui longe la route s'élargit soudain, et c'est là que se donnent rendez-vous les petites filles et les gamines du quartier pour faire voler, certains diraient « accrocher », leurs cerfs-volants.

Derrière cette plage, un peu à l'écart de la route et noyé de façon incongrue dans l'épaisseur des jacarandas, se dressait un bâtiment bas de briques poussiéreuses avec de grandes baies vitrées pas très propres donnant sur le fleuve, dont le deuxième et dernier étage abritait le bureau du Senhor Inácio.

Le rendez-vous était le dix-sept novembre à onze heures du matin, mais Antônio sortit de chez lui très en avance : c'était une belle journée et à vélo il remonterait le quai vers le nord, en espérant faire fondre au soleil ses pensées funestes. Les cerfs-volants de chaque quartier sont systématiquement aux couleurs du quartier lui-même : jaune et vert pour le quartier de Santa Inés où habitait Antônio ; bleu et noir pour le Trem, les mêmes couleurs que l'Ypiranga et que l'Inter, l'équipe de cœur du Padre Vítório Galliani, son fondateur ; rouge, jaune et vert, les couleurs du drapeau officiel de Macapá, pour le Bairro Central ; rouge et jaune pour le Perpétuo Socorro. Quand les premiers cerfs-volants rouges et verts de la Cidade Nova étaient déjà en vue, Antônio arrêta son vélo et descendit, cherchant un endroit raisonnablement sûr où le laisser.

Il se rendit compte qu'il ne savait rien du Senhor Inácio, ni quel était son vrai travail, ni quelle était sa vie en dehors du football. Pour lui, et pour tout le monde, il n'avait jamais été que le Senhor Inácio, le Président. La convocation dans son bureau personnel et non au siège du club ne le laissait pas tranquille non plus. Il n'était jamais arrivé qu'une réunion avec la direction se tienne hors des murs du siège, et Antônio lui-même n'avait jamais eu la moindre idée que là, le long du fleuve, le Senhor Inácio eût un autre bureau.

Une heure d'avance ; les cerfs-volants en vol étaient très nombreux : Antônio les regardait, fasciné ; son enfance passée à taper dans un ballon ne lui avait pas permis de jouir assez de cette merveille. Il y avait des garçons et des filles de tous les âges, dont certains vraiment experts pour les conduire en vol. En revanche il y avait très peu d'adultes ; à bien regarder, peut-être lui seul. Assis sur un muret dans l'odeur chaude du fleuve, il observait un gros lézard vert qui poursuivait les mouches, cher-

chant n'importe quelle prise pour ne pas penser à la demi-finale perdue de façon si déshonorante la veille. Au loin, la silhouette d'un garçon s'approcha d'une démarche dégingandée. Il avait la barbe et les cheveux longs et sa façon de marcher était très rythmée, comme s'il était en train de danser. Antônio le reconnut : c'était Douglas, il ne l'avait pas vu depuis des mois.

« Douglas ? C'est toi ? »

« Antônio ? Salut ! Oui, c'est moi ! Quel plaisir de te voir ! »

Ils s'étreignirent, se regardèrent longuement, rirent.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu es maigre, tu es bronzé, tu es... » Antônio hésita un instant, se demandant si ça pouvait passer pour offensant ou non, « ...tu es beau ! »

« Tu veux dire par rapport au garçon gros et pâlichon que tu connaissais ? »

« Ben, oui, peut-être pas vraiment gros, mais regarde-toi ! Tu n'es vraiment plus le même ! »

« Rien, Antônio, qu'est-ce que je peux te dire : j'ai été le long du fleuve, dans la forêt, pendant quelques semaines, un voyage avec deux amis... » Antônio ne se rappelait pas avoir jamais vu Douglas aussi content : « On l'a là, à deux pas, et on ne se rend même pas compte de cette richesse. Combien de fois tu as pensé à le remonter ? Et pourtant on ne se rend pas compte de ce que ça veut dire vraiment. »

« Une infinité. J'ai pensé une infinité de fois à remonter le fleuve et à l'explorer comme il faut, et puis pour une raison ou une autre je ne l'ai jamais fait. »

L'heure d'avance qu'il avait passa vite entre les récits de Douglas. Le mot qu'il prononça le plus souvent fut « beau » ; ses yeux étaient lumineux et perdus dans le souvenir de rencontres avec des gens qu'il qualifiait de « plus vrais » et d'une nature fascinante qui devenait soudain trop grande et trop complexe pour pouvoir être pleinement comprise. Une heure, une heure cinq, une heure dix...

« Excuse-moi Douglas, il faut vraiment que j'y aille ; ça te dit qu'on se voie un soir pour que tu continues à me raconter ? Je veux tout savoir jusque dans les moindres détails, quel parcours tu as suivi, qui t'a accompagné : je veux tout savoir. »

Le Senhor Inácio l'attendait, assis derrière un grand bureau en bois, un cigare éteint à la bouche, la chemise de lin rose collée au corps par la sueur malgré le vent qui pénétrait par la grande baie ouverte sur le fleuve. Sur le bureau, les pages sportives des quotidiens locaux, où trônaient de grands cercles au feutre rouge autour des articles qui parlaient du match de la veille. La lumière provenant d'un énorme écran d'ordinateur — Antônio ne pensait même pas qu'il existât des écrans aussi grands — se reflétait sur la peau grasse et blanchâtre du président, qui se mit à parler sans préambule avec un léger bégaiement qu'Antônio n'avait jamais perçu.

Antônio ne réussirait jamais à le regarder en face, par une sorte de dégoût soudain ; tout ce que ses yeux regardèrent, ce furent les cerfs-volants très colorés qui voltigeaient tout près, juste devant la fenêtre.

« Antônio, je t'ai convoqué parce qu'il a été décidé de ne pas te renouveler ton contrat. »

La nouvelle ne prit certainement pas Antônio par surprise : il regardait les cerfs-volants, ne bougeait pas un muscle.

« Je ne nie pas qu'en partie tu aies fait du bon travail, mais ça n'a pas suffi. Les gars ne sont pas contents et Eduardo non plus n'est pas content ; je ne lui ai pas encore parlé mais je sais qu'il ne l'est pas. »

Eduardo ? Antônio savait qu'Eduardo n'était pas enthousiaste, peut-être, mais entre eux il y avait une relation franche et s'il y avait eu des problèmes il lui en aurait parlé. De toute façon il était clair qu'il n'y avait aucune marge de discussion, et il ne dit rien.

« Je ne voudrais pas que tu penses que c'est une question d'argent, absolument pas ; au contraire, je voulais t'assurer que ton salaire de novembre te sera régulièrement versé. »

Ce n'était pas une question d'argent, aussi parce que le « salaire », comme l'appelait le Senhor Inácio, était si misérable qu'il n'aurait même pas suffi à se racheter une pompe à vélo.

« Mais enfin, ça ne va pas, Antônio. Ta méthode d'entraînement n'est pas orthodoxe, elle n'a pas donné les fruits espérés, nous ne sommes pas contents. »

L'un des cerfs-volants suivait des trajectoires particulièrement séduisantes ; il semblait toujours sur le point de s'écraser mais se reprenait toujours, suivant très rapidement un parcours en forme de huit pour ensuite remonter. Il avait une tension interne, ce cerf-volant, une énergie. Cette pensée fit sourire Antônio, geste que le président interpréta de façon tout à fait erronée.

« Je vois que ça t'amuse, très bien. Nous ferons l'annonce cet après-midi avant l'entraînement ; si tu veux saluer tes gars tu pourras venir : l'entraînement sera conduit par Eduardo, qui restera entraîneur principal jusqu'à ce que nous trouvions un remplaçant. Ah, et je voudrais que tu remettes tout le matériel : le sac, les maillots et le survêtement, merci. »

Encore cette trajectoire en huit du cerf-volant, encore rattrapée au dernier moment.

« Alors, Antônio ? Tu n'as rien à dire ? »

« Oh, Senhor Inácio, j'en aurais, des choses à dire. Je pourrais parler de mes gars et de leur nullité cette année, un groupe de joueurs très faibles sauvé seulement par mon organisation de jeu. Je pourrais parler d'une direction myope dont le geste le plus courageux a été d'emmener les joueurs à l'église se faire empoisonner avant une demi-finale. Je pourrais parler de la tristesse que j'éprouvais en voyant nos tribunes toujours vides et ces mêmes tribunes toujours pleines quand jouait l'Ypiranga. Mais moi je ne suis pas fait comme ça. Vous voulez me renvoyer ? Je le comprends, nous avons perdu la demi-finale et j'en assume toute la responsabilité. Mais il y a peut-être une chose que je veux vous dire. Vous ne gagnerez pas. Vous ne gagnerez plus jamais. Tant que le Futebol Clube vous aura comme président, Senhor Inácio, vous pourriez même prendre, que sais-je, l'entraîneur de Palmeiras et un joueur comme Catu ou Rolando, et vous ne gagneriez quand même plus jamais. »

« Antônio, Antônio, que de rancœur. Si tu veux devenir un entraîneur à succès tu dois apprendre à mettre de côté les questions personnelles, tu sais ? Et puis je veux te dire une autre chose, et je veux la dire à toi seul : l'année prochaine le championnat n'aura pas lieu. L'argent est fini, le Zêro ferme et salut tout le monde. Tu vois comme tu es myope ? Tu vois que tu ne penses qu'au Macapá alors qu'en réalité nous sommes au milieu d'une crise bien plus grande que toi et moi ? »

« Mais président, vous êtes sûr de ce que vous dites ? Qu'est-ce que ça veut dire, que le Zêro ferme ? »

« Ça veut dire que bien qu'elles aient été construites il n'y a même pas dix ans, les tribunes s'écroulent et qu'il n'y a pas d'argent pour les remettre en état ; ça veut dire que cinq équipes de Macapá n'auront plus de stade où s'entraîner ; ça veut dire qu'on arrivera peut-être à jouer dans une coupe du nord du Brésil mais rien de plus. »

« Ils le remettront en état. Le Zerão est trop important pour cette ville, ils trouveront le moyen. »

« Ça te plaît encore de vivre dans le monde des rêves, hein ? »

Antônio se leva d'un bond, retira le petit badge du Macapá Futebol Clube qu'il gardait accroché à son maillot et le laissa tomber bruyamment sur le bureau ; d'un pas contrôlé il sortit du bureau et avec une lenteur emphatique descendit les marches une à une jusqu'à arriver dans la rue. L'éclat du soleil de midi faillit l'aveugler.

Dans le ciel, le cerf-volant qu'il suivait du regard quelques minutes plus tôt encore perdit soudain de l'altitude et alla s'accrocher aux fils électriques juste sous la fenêtre du Senhor Inácio, allant tenir compagnie à d'autres cerfs-volants de la même couleur qui avaient subi le même sort par le passé.

1.15 Le fleuve

Antônio se tenait debout sur le contrefort de la Fortaleza et pensait au suicide. De temps en temps il lui arrivait d'y réfléchir, comme à une possibilité théorique tout à fait détachée de la réalité. Du genre : si un docteur arrivait avec le sérum de l'immortalité et voulait te l'injecter, qu'est-ce que tu ferais ? Je prendrais une barre de fer et je le massacrerai de coups, voilà ce que je ferais. Mais si je n'y arrivais pas, alors je me tuerais sans y penser une seconde. L'immortalité, tu parles.

D'autres fois il avait pensé au suicide comme solution potentielle à ses problèmes. Je suis en retard sur les factures d'électricité ? Eh bien, si je me suicidais ce ne serait plus un problème. Je dois passer ce coup de téléphone dont je n'ai vraiment pas envie ? Idem. Mais chaque fois, sans exception, il lui était clair — dès le début, dès le « si » — qu'il ne prenait pas vraiment cette hypothèse en considération. Et chaque fois la pensée suivante était : quelle pourrait être une raison pour laquelle j'y penserais vraiment ? Puis un vague sentiment de honte lui montait pour avoir associé l'idée du suicide à des pensées aussi banales et, en général, son esprit se mettait à vagabonder, se mettait à réfléchir aux méthodes créatives pour se suicider, et cinq minutes plus tard il pensait déjà à tout autre chose.

Cette fois-là non plus il ne pensait pas vraiment à se suicider. Mais il pensait à sa solitude et peut-être à Isabel, il pensait à la radio, il pensait aux ordinateurs bogués et peut-être à la fin du monde, il pensait à la demi-finale et à cette autre demi-finale, il pensait au mur bleu de son stade bien-aimé. Et puis sa pensée tomba sur le pilote du vol EgyptAir. Sur à quel point tu dois aller mal pour vouloir te suicider, à quel point tu dois aller très mal pour le faire vraiment, et à quel point tu dois aller mal de façon inimaginable pour le faire et emporter avec toi une centaine de personnes. Mais comment on fait ? Mais comment on fait, bordel, pour finir comme ça ? Et pense un peu si le pilote avait déjà pensé à se suicider par le passé, seul dans sa chambre, et qu'un de ses proches avait réussi à l'en dissuader. À le sauver. Pense à la maudite ironie. Peut-être vaut-il mieux se suicider tout de suite, la première fois que ça te vient à l'esprit.

Puis, peu à peu, cette fois-là aussi il se mit à divaguer. Il revint aux aspects pratiques du suicide et pensa, comme toujours, que s'il avait dû le faire il aurait choisi le fleuve. Et ce fut le fleuve qui le distraja, avec sa couleur fantastique, la seule couleur possible pour un fleuve digne de ce nom : le brun.

Il redevint enfant par la mémoire, la première fois où à l'école on les avait mis devant une carte : « Maîtresse ! C'est quoi, ces lignes bleues ? »

« Ce sont les fleuves. Celui qui est dessiné ici, c'est l'Amazone. »

« Les fleuves ? Ça se voit que celui qui les a dessinés n'en a jamais vu un ! »

Les fous rires. Et la maîtresse, patiente, expliquant que la couleur du fleuve est une couleur particulière, due aux caractéristiques qui le rendent presque unique au monde, mais qu'en général les autres fleuves sont vraiment bleus, plus ou moins comme la mer : « Il y a même une chanson qui parle d'un beau fleuve européen : “Le Beau Danube bleu”, un de ces jours je vous la ferai écouter. »

Et puis un bond en avant, Antônio jeune adulte, pour la première fois devant un ordinateur connecté à internet. Ses amis tous à chercher Pamela Anderson et lui « photo Danube ». Et l'incrédulité d'abord et les rires ensuite, en voyant que le beau Danube bleu était brun lui aussi. Photo Tamise, clic : brun. Nil : brun. Mississippi : brun. Hahahah, maudits cartographes, et moi qui vous ai crus tout ce temps, vous et la maîtresse. Puis d'autres clics montraient cependant des photos de fleuves

bleus ; sur certaines photos, même le Danube, le Nil et les autres semblaient bleus. Cela dépendait peut-être de la prise de vue, des endroits du fleuve ? Et donc les yeux écarquillés, l'intuition, la recherche rapide et la confirmation : il existait des photos (et combien !) de l'Amazone qui le montraient bleu, d'un bleu très profond. À y penser c'était évident, mais l'ayant toujours eu sous les yeux il ne s'était jamais arrêté pour y réfléchir, pas même une fois en plus de vingt-cinq ans : le fleuve était bien plus varié qu'il ne le croyait et lui réservait un tas de surprises.

Cette fois lointaine, il avait éteint le PC à contrecœur et s'était promis qu'il irait bientôt les chercher, ces surprises ; mais les mois avaient passé et puis les années, et l'école, la chaleur, la radio, la pluie, le football... et le fleuve avait continué à couler vers lui sans jamais, pas une seule fois, être payé de retour.

1.16 Départs

Isabel, de famille relativement aisée et dont les parents lui auraient volontiers payé les études universitaires, avait choisi par orgueil personnel de se les payer elle-même, en travaillant au bar d'Ana Maria. À la radio en revanche elle consacrait son temps par pure passion. Mais maintenant les études étaient finies et il n'y avait même plus l'excuse de la radio, peut-être morte pour toujours : il fallait décider quoi faire « quand on serait grande ». Et peut-être qu'une partie du fait de devenir grande consistait à apprendre à mettre de côté son propre orgueil.

« Papa, j'y ai réfléchi : j'ai décidé d'accepter votre généreuse offre de me payer les études à l'école internationale d'interprètes à New York. »

« Ça me fait plaisir, Isabelita chérie. Et quand pensais-tu partir ? »

« Après-demain, si ça vous va. J'aimerais commencer dès le prochain semestre. »

« Je vois que tu as travaillé sur l'orgueil. Ça me fait plaisir. Ensuite on travaillera peut-être un peu sur l'impulsivité aussi, hein ? Mais je suis très content pour toi. »

Isabel arriva devant la porte du numéro 1630 de la soixantième rue de Brooklyn alors que le soleil était largement couché. Sept marches menaient à une petite maison de briques claires plongée dans le jaune des réverbères ; son énorme valise à roulettes n'entrerait jamais sans l'aide de quelqu'un. La sonnette était coincée et elle était trop fatiguée ne serait-ce que pour frapper sur les vitres dépolies. Elle avait voyagé vingt-quatre heures d'affilée : pour rejoindre New York depuis Macapá il fallait s'enfoncer dans le profond sud du Brésil, d'abord à Brasília puis à São Paulo, et alors seulement un grand avion d'US Airways l'avait enfin transportée à destination.

De ces vingt-quatre heures elle gardait un souvenir confus : les attentes en file absurdement longues avant tout, le mot « Aliens » à l'aéroport de New York, les choses horribles mangées dans l'avion, l'inscription « 8 000 \$ » imprimée sur le billet, l'anglais qu'elle entendait et ne comprenait pas (je suis diplômée en langues, bon sang !), les gens, une quantité de personnes toutes ensemble qui semblait lui couper le souffle, la peur du premier décollage aussitôt submergée par la curiosité et par le plaisir nouveau de voler, de s'élever et de fendre les nuages, les sourires de ses voisins de siège à l'arrivée à New York, la vue à couper le souffle de la ville depuis le hublot de l'avion d'abord et du taxi ensuite, en particulier des énormes tours jumelles qu'on pouvait vraiment voir de tous les coins de la ville

C'était son premier, son vrai voyage. Pendant les dix heures et demie de vol entre São Paulo et la grosse pomme elle avait enfin eu l'occasion d'écrire un vrai journal de voyage, et de sa plume était sorti un fleuve en crue : un cahier entier acheté pour l'occasion à l'aéroport de Brasília avait été rempli d'une écriture très serrée et de dessins incertains. Elle avait décidé si vite et papa avait accepté si vite (*est-ce qu'il voudrait se débarrasser de moi ?* pensait-elle en riant) qu'il n'y avait pas eu moyen d'éprouver la moindre émotion : juste le temps de prévenir Ana Maria, la patronne du bar, de passer un coup de fil à la radio pour l'annoncer à quelqu'un et de faire les valises. L'école acceptait les inscriptions à condition de commencer à la rentrée du « Mid Term », le 19 novembre. Elle se rappelait avec honte le coup de téléphone presque comique au secrétariat, pendant lequel elle ne comprenait pas et n'arrivait pas à se faire comprendre, tu parles d'interprètes et de traducteurs.

Le froid, elle n'avait sur elle qu'un cache-poussière trop léger, lui donna le courage ou la force de frapper à la porte. La maison appartenait à une cousine au troisième degré de son père, qui s'était installée avec sa famille des décennies plus tôt, avait eu un nombre indéterminé d'enfants, avait per-

du son mari et jouissait maintenant de sa retraite même pas trop misérable en louant l'étage supérieur de cette petite maison perdue dans le sud de la métropole, où Coréens, Chinois, Italiens, Brésiliens, Polonais et juifs orthodoxes se partageaient assez pacifiquement chaque centimètre carré constructible et habitable.

La femme vêtue de noir qui ouvrit la porte avait un énorme nez crochu qui lui ornait le visage et qui la faisait ressembler à un aigle ou, mieux, à un corbeau. Elle se mit à lui parler dans ce qui de son point de vue était du portugais, une langue qu'elle ne fréquentait plus depuis au moins trente ans, et qu'Isabel eut le tact de faire semblant de comprendre. La vieille dame lui ouvrit la voie dans l'escalier raide qui menait à l'appartement du dessus, d'où provenaient une musique et une bonne odeur de quelque chose qu'Isabel n'arrivait pas à reconnaître.

Dieu donne des noix à qui n'a pas de dents, pensait Teresa en tenant en main son téléphone tout neuf. Elle avait passé la moitié des jours précédents à en étudier diligemment le manuel et l'autre moitié à s'en vanter auprès de Luiza. À l'heure où elle téléphonait d'habitude à Antônio, cependant, un sentiment de mélancolie la prenait. *Vais-je vraiment devoir m'habituer à téléphoner à l'émission de ce perroquet déplumé ?*

Elle soupesa encore le téléphone, ouvrit et referma le clapet en se sentant la co-vedette de ce film, prit une forte inspiration et composa le numéro.

« Allô ? »

« Voilà, Senhor Inácio ? C'est Teresa, vous vous souvenez de moi ? Je suis cette dame du téléphone. »

« Quelle dame du télé... »

« Celle qui a aidé Gustavo. Au fait, comment il va ? »

« Il va mieux, merci. Il se remet bien, il a déjà commencé la rééducat... »

« Ça me fait plaisir », l'interrompt Teresa, qui ne pouvait pas rester trop longtemps sans parler, sinon toute la détermination qu'elle avait miraculeusement rassemblée se serait évanouie en un souffle, « je m'excuse pour le dérangement, mais je repensais à ce que vous m'avez dit quand on s'est vus. Vous vous rappelez ? »

« Mhhh, oui... »

« Voilà, vous m'avez offert ce très beau téléphone et je vous en serai éternellement reconnaissante, mais vous aviez dit que c'était peu et que je pouvais demander ce que je voulais. Voilà, il m'est venu à l'esprit une autre chose que je voudrais. »

« Voyons, voyons », l'encouragea Inácio, amusé et presque admiratif devant cette effronterie.

« Voilà, vous voyez Radio Nova Amizade ? Il y a quelques jours il y a eu un cambriolage, ils ont tout volé et maintenant la radio est fermée. Voilà, vous savez, j'aimerais qu'elle rouvre. »

« Haha, vous visez haut, hein, madame Teresa », rit Inácio, à qui entre-temps la rencontre était revenue en mémoire, « je me rappelle que vous m'aviez dit que dans la vie il faut savoir se contenter. »

« Je le pense toujours, Senhor Inácio », dit Teresa, faisant appel aux dernières gouttes de sa réserve de courage et d'impudence, « mais quelquefois il faut aussi savoir oser. Qui ne risque rien n'a rien. »

Presque à l'autre bout de la ville, Antônio était allongé sur sa couche, occupé à regarder le plafond, avec une conviction solide qui s'était formée en lui. *Partir. Je dois partir.* Les récits de Douglas sur son errance dans la forêt amazonienne lui résonnaient dans la tête, et l'amertume qu'il éprouvait pour la façon dont s'était terminée la saison de football et pour le cambriolage de la radio ne faisait que les amplifier et les rendre plus proches, presque à portée de main. Mais il y avait autre chose. La veille il était arrivé à la radio pour faire le point de la situation et décider comment continuer, et Isabel n'était pas là.

« Elle est partie », avait dit un João très abattu.

« Partie ? Et où ? Comment ? » Antônio ne s'y attendait vraiment pas.

« Elle est allée à New York, je n'en sais pas beaucoup plus, elle est partie hier. »

« À New York ? João, ne te moque pas de moi, ce n'est pas possible... »

« Antônio, je ne me moque pas de toi : je te dis qu'elle est partie, elle a dit que le moment était venu de changer, qu'elle avait pris une décision rapide mais juste pour aller étudier. Je n'en sais pas plus. »

Il était rentré chez lui en pédalant lentement ; l'odeur du fleuve était très forte dans l'air humide, presque une douce putréfaction de fruits. Les façades des maisons semblaient trempées par la lumière du soleil déclinant, grises, jaunâtres et roses comme une aquarelle de mauvaise qualité. Antônio avait encore dans les oreilles ce silence qui signifiait une énième réinitialisation complète du cerveau. Isabel était partie. Ces derniers temps elle avait été une présence constante et avait fini par faire partie de son paysage intérieur ; son absence pesait plus qu'il n'était disposé à l'admettre devant lui-même. *J'ai besoin de vacances : demain j'appelle l'école et je prends deux semaines de congé, de toute façon l'année scolaire est finie maintenant, moi je n'ai jamais pris de congés, tu veux qu'ils ne me les donnent pas ?*

Son plafond se remplit de couleurs, de visages, de saveurs, de sons. Il prit le téléphone et composa le numéro que Douglas lui avait laissé.

« Allô, Douglas ? »

« Antônio ? »

« Salut, oui, c'est moi. J'ai décidé que je pars faire un tour en Amazonie et je voulais te demander si tu me donnes quelques conseils, si tu m'expliques bien quel parcours tu as fait et comment tu y es allé. »

« Quand est-ce qu'on se voit ? »

« Tout de suite si tu veux. »

Chapitre 2

2.1 Eau

Monte Dourado, Pará. Le village, si l'on veut l'appeler ainsi, était un simple agglomérat de masures rassemblées autour d'une petite place nue dominée par un modeste bâtiment colonial, derrière lequel la forêt se dressait déjà, qui abritait un microscopique bureau de poste au rideau de bois à demi baissé et une somnolente *pousada* aux volets entrouverts.

Autour du poteau du *pelourinho* jouaient cinq ou six enfants et des chiens, mais pour le reste, une fois reparti l'autobus haletant qui avait amené Antônio jusque-là et disparues dans les ruelles les deux ou trois personnes qui en étaient descendues avec lui, le village semblait désert. Cette paix était un soulagement après le voyage qui avait semblé interminable, écrasé entre des femmes, des bagages, des enfants qui braillaient et des vieilles qui cancanient sans arrêt, avec la radio à plein volume du chauffeur qui hurlait une chansonnette après l'autre.

C'était un soulagement surtout après les jours précédents, quand son désir de s'en aller un moment loin de la vie habituelle avait été contrarié par la foule, par le bruit, par la quantité de gens et de touristes qui encombraient les villes le long du fleuve.

Les excursions organisées pour regarder les fourmiliers ou pour goûter le *jacaré*, sur des bateaux bondés d'Américains et d'Européens qui photographiaient chaque perroquet comme s'il était le dernier au monde, entourés d'enfants qui essayaient de leur vendre des glaces à l'eau et des fruits poisseux, n'étaient pas ce que lui avait attendu de l'Amazonie. Les boutiques, les petites tables avec les vieux qui buvaient de la cachaça dans la chaleur de l'après-midi, les automobiles, les transistors, les voutours qui s'ennuyaient sur les restes de légumes du marché, les garçons aux yeux sombres qui jaugeaient les montres des touristes, les fesses rondes des filles qui traînaient leurs tongs en riant entre elles étaient les mêmes que dans sa ville.

Il avait dûment visité Santarém et Manaus, mais il lui semblait avoir changé de quartier, rien de plus. Ce n'était pas là l'Amazonie qu'il s'était tant de fois imaginée ; ce n'était certainement pas là qu'il aurait pu renouer les fils de ses pensées et de sa vie, immergé dans la nature ; ce n'était pas d'un voyage pareil qu'il aurait pu rentrer chez lui enthousiaste, renouvelé, enrichi.

Déjà sur le chemin d'un retour décevant, il s'était arrêté à Almeirim, indécis : tout laisser tomber et rentrer dans son deux-pièces du premier étage, ou croire à l'énième dépliant qui promettait de fantastiques excursions à la découverte des beautés du fleuve : les très rares dauphins roses ! Le très dangereux anaconda ! La confluence des deux fleuves, les eaux qui sur des kilomètres ne se mélangent pas !

Tandis qu'il se promenait, perplexe, dans les rues torrides de la petite ville, une averse furieuse l'avait fait se réfugier en courant dans une gare routière. En attendant que la pluie cesse il avait traînaillé en buvant son *cafezinho*, jetant un regard distrait aux murs couverts d'affiches et de prospectus superposés qui vantaient des glaces, des spectacles, des offres spéciales de lessive, des écoles de samba et des esthéticiennes aux nombreuses promesses, jusqu'à ce que son œil tombe sur le tableau des horaires. Apparemment, de là partaient des lignes tout à fait secondaires, qui reliaient sans trop de fréquence des localités de l'intérieur dont les noms ne lui disaient rien. Une idée avait commencé à se frayer un chemin dans sa tête et il s'était approché du guichet, où un petit homme en short et en tongs lisait un journal sportif en se mettant les doigts dans le nez.

« Dites voir, j'ai vu qu'il y a un bus qui va à Monte Dourado et qu'il y a écrit entre parenthèses "Rio Jari" : ça veut dire que le village est sur le fleuve, c'est bien ça ? »

« Si c'est écrit comme ça, ça doit être comme ça, non ? »

« Eh eh eh, oui, bien sûr, bien sûr. Mais voilà, d'après vous, une fois arrivé là-bas, y a-t-il moyen de trouver un bateau, de le louer je veux dire, pour remonter un peu le Jari ? »

Le petit homme avait retiré son doigt de son nez, l'avait observé attentivement, puis, satisfait, avait haussé les épaules et dit avec un grand sourire : « Ben, le fleuve est là, il y aura bien un bateau, sinon l'embarcadère, pourquoi ils l'auraient construit ? »

« Eh oui, vous n'avez pas tort. D'accord, alors donnez-moi un billet. Le car part demain à neuf heures, c'est bien ça ? »

« C'est écrit comme ça, mercredi et vendredi à neuf heures, donc vu que demain c'est mercredi ce sera comme ça, non ? Après, neuf heures, neuf heures et demie, parfois s'il y a beaucoup à charger on arrive à dix heures, onze heures, allez savoir. Mais si vous venez à neuf heures soyez tranquille, vous prendrez même la place devant, là où il y a plus d'air. Ça fait trente reais. »

C'avait été une décision prise sur un coup de tête : Antônio s'était soudain senti tout excité, et content comme jamais depuis son départ. *Fini de suivre les itinéraires organisés, ceux qui sont pré-établis pour les touristes, finies les fausses aventures dans une forêt domestiquée ; maintenant je pars de mon côté, je me prends une jolie petite chambre à Monte Dourado et je trouve un gars qui m'emmène sur le fleuve vers l'intérieur, finis les dépliants, le moment est venu de casser les schémas, c'est mon voyage et à partir de maintenant c'est moi qui l'organise.*

Derrière les quatre maisons qui constituaient la somnolente Monte Dourado, il n'eut pas de mal à trouver l'embarcadère, juste un ponton de planches qui s'avancait de trois mètres à peine sur le fleuve verdâtre. Tirées au sec le long de la rive, il y avait six ou sept petites barques en bois grandes comme des baignoires, du matériel de pêcheurs, et amarrés au ponton seulement deux bateaux à moteur, pas beaucoup plus grands mais pourvus d'une ébauche de cockpit et d'une bâche en plastique tendue pour ombrager le pont. L'un des deux était très vieux et penchait visiblement d'un côté ; sur l'autre, un homme avec un grand buisson de cheveux couleur de fer s'affairait autour du moteur.

« Hé ! Dites, c'est à vous que je parle ! Ce bateau-là, vous le louez ? »

L'homme s'essuya les mains sur son short, se gratta les poils sur son torse nu, évalua le maillot d'Antônio et ses chaussures Adidas et s'alluma une cigarette : « Mais bien sûr, mais bien sûr. Location avec pilote, bon prix, très belle excursion. Le pilote c'est moi. Où est-ce que vous vouliez aller ? »

« Bah, je voulais faire un tour sur le fleuve, le remonter un peu pour jeter un œil à la forêt... peut-être rester dehors deux jours, je ne sais pas, s'il y a moyen de dormir... »

« Mais bien sûr, dormir sur le bateau, c'est tout équipé, très confortable, vous serez comme un roi. On part deux ou trois jours, plein de forêt, très belle excursion. Excellent prix, la nourriture comprise, le cuisinier compris, le cuisinier c'est moi. »

« Ah, bien, très bien. On pourrait partir dès demain ou vous devez finir d'arranger le bateau ? »

« Le bateau est absolument nickel, c'est un bijou, je vous dis. »

Il claqua le capot qui fermait le moteur, jeta son mégot à l'eau : « On part demain matin ; vous, en attendant, vous pouvez dormir là-bas à la *pousada*, bel endroit, propre, excellent dîner. Excellent prix. La *pousada* est à ma sœur Gesita. »

Le dîner était vraiment excellent, une *moqueca* de crevettes de rivière à s'en lécher les babines et une bière presque entièrement froide ; en revanche l'addition lui parut un peu salée pour être appelée un excellent prix, compte tenu aussi du fait que le lit était étroit et bosselé et que le haut plafond de la chambre était entièrement couvert de geckos. Un gecko ou deux ne le dérangaient pas, mais ceux-là devaient être au minimum cinq mille, et même si Dona Gesita avait répondu à ses doutes par un large sourire content parce qu'ainsi « il n'aurait pas un seul moustique dans sa chambre », Antônio dormit d'un sommeil un peu inquiet.

Il ne lui parut pas non plus du tout un excellent prix, celui que Gambone — *de mon nom je serais Paulo, mais va pour Gambone, tout le monde m'appelle Gambone, allez montez à bord, attention à cette planche, non le chien est très gentil, il s'appelle Supplice : il ne mord pas, il pète et c'est tout ahahahah ! Regardez-moi cette journée, regardez-moi ce bateau, une très belle excursion* — lui extorqua avant même de le faire monter sur ce rafiot ; mais il était là désormais, apparemment c'était le seul bateau disponible, et désormais ce tour sur le fleuve il mourait d'envie de le faire.

Le voyage commença de façon vraiment gratifiante : après quelques heures de navigation ils arrivèrent en vue d'une énorme cascade, qui interrompait d'un coup la somnolence du courant en bouillonnant d'écume, de vols d'oiseaux et d'arcs-en-ciel d'embruns.

Gambone fit les honneurs tout fier, orgueilleux comme s'il l'avait fabriquée lui-même ce matin-là : « Ça c'est la Cachoeira do Santo Antônio, très belle. Grande cascade, la plus grande de l'Amapá, très belle, hein ? Très belle. Très chanceux vous de la voir. Elle vaut la peine, l'excursion, rien que pour la cascade, elle vaut la peine, très belle excursion. »

Antônio, bien que très frappé par la majesté de cette chute d'eau en pleine forêt, fut un peu déçu : « Mais alors maintenant on rentre ? Il est déjà fini, le voyage sur le fleuve ? »

« Eh, vous croyiez, hein ? » Gambone s'était tourné pour le regarder d'un air matois, l'œil mi-clos à cause de la fumée de la cigarette qui lui pendait à la bouche. « L'excursion est encore longue, encore plus belle. Très chanceux vous parce que moi je connais si bien le fleuve. Vieux filou, le Jari, vieux malicieux, qui ne le connaît pas finit mal, vieux jaune dangereux et filou. »

Il vira pour revenir en arrière, se glorifiant tandis qu'il s'engageait dans un bras latéral plus en aval, secondaire et presque caché entre les branches : « Je connais tous les tours de ce sale fleuve, vous êtes très chanceux de venir avec moi ; il a plus de bras qu'une femme en chaleur, ce vieux jaunasse, mille bras qui changent de parcours entre aujourd'hui et demain. Il n'y a que moi qui les connaisse, ses embrouilles ; moi je sais comment il tourne et retourne et je vous emmène où vous voulez, en remontant le fleuve. Des gens de la ville qui sont venus se sont perdus, sur ce fleuve, un tas de gens. Venus et perdus, des grands professeurs, des gens qui écrivent les livres, perdus au milieu de ses bras sans plus savoir s'ils descendaient ou s'ils montaient. Très chanceux vous de venir avec moi, très beau bateau le mien. »

Et vraiment Antônio se serait perdu, dans ce bifurquer continu entre le vert d'eaux qui semblaient indiscernables l'une de l'autre. Il dut admettre que la vantardise de son nautonier était somme toute fondée quand, au bout de deux heures, ils débouchèrent de nouveau sur le cours principal du fleuve, large et jaune et survolé par des nuées de perroquets, sans plus trace de la cascade, laissée bien loin derrière.

Le reste du voyage se révéla une affaire bien plus ennuyeuse que prévu : le bateau grommelait et tanguait en crachant des gaz d'échappement sur une eau opaque et jaunâtre, la forêt était un mur vert des deux côtés, enchevêtré et incessant, dont la masse monotone et menaçante n'était égayée que par la multitude d'oiseaux qui montaient et descendaient en criant une gamme infinie de cris et, de temps en temps, par les voltiges très rapides de petits singes agités.

Gambone pilotait d'une main en s'allumant des cigarettes ininterrompues de l'autre ; une ou deux fois par jour il amarrait le bateau et se consacrait à de soporifiques séances de pêche auxquelles Antônio ne se sentait pas très inspiré à participer et qui enrichissaient la cuisine monotone du bord — qui pour le reste commençait et finissait par des *empanadas* longuement frites dans une épaisse huile de palme — de poissons oblongs au goût vaseux dont Supplice semblait enthousiaste.

Après avoir tiré quatre pellicules entières sur cette muraille de branches, de feuilles, de lianes et d'orchidées, Antônio perdit l'espoir de cadrer par hasard un jaguar en chasse ou au moins un combat de tapirs, un accouplement de capybaras, une espèce de perroquet qui se serait ensuite révélée inconnue et à laquelle on aurait donné son nom. On comprenait que ce marasme de frondaisons grouillait de vie, mais c'était une vie très insaisissable et, hormis les oiseaux et les singes omniprésents, apparemment invisible. Il prenait paresseusement des notes, se pelotonnait sous la bâche à côté de Supplice pour éviter l'averse de l'après-midi, écoutait Gambone raconter pour l'énième fois la formidable performance avec les jumelles métisses Diamira et Alfonsinha qui avait donné naissance à ce surnom si évocateur. La forêt semblait si à portée de main et pourtant il lui semblait ne pas réussir à la voir vraiment, à la sentir, à la toucher.

Malgré cette vague déception il se sentait bien. Reposé, certainement : ces journées de navigation tranquille dont la seule émotion était la lutte incessante contre les moustiques avaient fait décanter le stress des derniers mois, et Antônio commençait à rêvasser de s'acheter un bateau et un chien jaune banane et de s'installer dans une petite maison à Monte Dourado, peut-être avec une fille (Isabel, peut-être ?), de monter une petite station de radio qui ne diffuserait que du jazz et de la musique indienne, d'écrire peut-être un roman qui parlerait de football, quand le voyage fluvial prit soudain fin.

Un instant plus tôt encore ils naviguaient dans une paix absolue, jouissant de la brise et de l'odeur de mazout, quand tout à coup Gambone ralentit et accosta la rive, où une petite esplanade de terre battue donnait sur le fleuve. Il posa la planche, descendit à terre, attacha le bateau à un arbrisseau puis, tranquillement, prit le sac à dos d'Antônio et le déchargea à terre.

« On descend ! » annonça-t-il, tout joyeux.

Antônio était légèrement perplexe : il n'avait pas compris qu'il y aurait un arrêt et, de plus, il ne semblait rien y avoir là qui le justifiait ; mais il suivit Supplice, qui avait débarqué en remuant la queue, content. Gambone apporta à Antônio une canette de bière en l'invitant à s'installer sur un tronc tombé, attendit que la bestiole fasse ses deux petits besoins au pied d'un yucca, remonta à bord, retira la planche et rappela le chien d'un coup de sifflet ; celui-ci sauta à bord avec élégance tandis que déjà le moteur pétaradait en s'éloignant de la berge.

« Très belle excursion, très belle. L'excursion sur le fleuve est finie, toi tu attends et mon cousin vient te chercher avec la jeep. Très belle jeep, un voyage de retour très confortable. Excellent prix. »

Antônio était stupéfait : « Mais comment ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Mais tu es fou, tu ne peux pas me laisser ici ! Moi j'ai payé pour l'aller et le retour ! Reviens tout de suite ! Tu ne peux pas me laisser ici !!! »

« Tranquille, mon cousin arrive vite. Prix d'aller simple avec le bateau, excellent prix, très belle excursion, très beau bateau. Dans très peu de temps mon cousin arrive, tranquille. Tranquille, un brave gars, très belle jeep. »

La voix de Gambone s'éloignait déjà, la piste à peine esquissée qui débouchait sur la clairière était déserte à perte de vue, la forêt grondait. Supplice aboyait ; on aurait dit qu'il lui disait au revoir.

2.2 *Vacarme*

La jeep cahotait et grinçait, se soulevant et retombant sur les bosses du terrain comme un navire entre les vagues. Ou peut-être étaient-ce ces trois jours d'affilée passés en bateau qui faisaient qu'Antônio se sentait comme s'il était encore sur l'eau. L'odeur qui détrempait l'air était la même, dense et lourde : il avait cru que c'était l'odeur du fleuve, ce fleuve si trouble et si lent qui se nouait comme un serpent jaunâtre entre des parois de feuilles, mais il se rendit compte que c'était au contraire l'odeur de la forêt, comme de la forêt était le vacarme qui l'enveloppait sans cesse depuis son départ de Monte Dourado.

Il avait toujours pensé que Macapá était une ville bruyante, au point de considérer le bref moment entre l'instant où, à la radio, il enfilait le casque et celui où l'émission commençait comme un tout petit cadeau qu'il s'accordait chaque fois : deux, trois secondes de silence parfait. Le seul depuis qu'il ouvrait les yeux le matin et que déjà la radio de la voisine braillait, stridente, à l'étage du dessous, tandis que Maribel, en balayant la cour, roucoulait le répertoire de la cantatrice qu'elle ne deviendrait jamais, et que des fenêtres voisines des siennes le téléviseur du vieux Benito, allumé à toute heure du jour, bourdonnait un fond continu et inintelligible de paroles, de gémissements et de coups de feu.

Et pourtant, en comparaison, c'était du silence, celui de Macapá, un silence dont, dans ce fracas ininterrompu de sons, il commençait presque à avoir la nostalgie. *Tu vois, on n'y pense jamais, à ces choses-là ; on imagine la forêt pendant des années, on regarde les photos, on n'arrive pas vraiment à voir comment c'est en vrai — ça, c'est tout à fait impossible — mais on va assez près de tout ce vert, de cette ombre, de ces lianes et de ces fleurs préhistoriques trempées d'humidité, et pourtant on ne pense jamais aux sons : on ne voit pas le bruit sur les photos, on ne sent pas non plus cette odeur, comme d'un immense animal en sueur et couvert de mousse.*

Le baratin du début pour lui soutirer quelques sous de plus ne l'avait pas surpris, loin de là : à ces choses-là il était habitué depuis sa naissance, même si elles continuaient à l'agacer un peu. Ce qui l'avait presque étonné, au contraire, c'est que la jeep fût arrivée un peu plus d'une heure après la disparition de Gambone : qu'une personne ait deux heures de retard, plus souvent trois, était la norme, et un retard d'une heure et quart seulement une exception inattendue.

Ça l'avait amusé, au début, que Pepè — c'est ainsi qu'il s'était présenté — ait une bouteille de *pinga* à côté du siège et en tire de généreuses gorgées, tout comme il avait trouvé sympathique cette façon fanfaronne de se comporter, son grand chapeau, sa moustache crâneuse : « On y va, chef, allez, on part dans la forêt ! »

L'âge indéfinissable de la jeep cabossée, repeinte tant bien que mal d'un rouge improbable, il l'avait tenu pour acquis, tout comme le fait que le conducteur conduisît avec ses pieds noueux à moitié enfilés dans des tongs : pratiquement tout le monde conduisait de cette façon, même si Antônio n'avait jamais aimé ça.

Elle l'avait fasciné, cette piste dans laquelle Pepè, arrogant, s'était engagé, en réalité seulement une ébauche, un passage sommairement débarrassé des arbres les plus gros, où la jeep devait de toute façon peiner dans le sous-bois en se frayant un chemin entre herbes, arbustes et buissons arrachés. Il avait pensé, tout excité, qu'il était enfin dans la forêt, qu'il la vivait enfin vraiment, voilà qu'on entraînait dans l'épais, même si pour un court tronçon, *enfin je suis ici dans la forêt, seul (avec Pepè, mais lui ça ne compte pas), sans touristes, enfin je peux regarder et jouir de près de ces arbres, de toute cette nature, des odeurs, des oiseaux, des sons.*

Les obstacles fréquents ne l'avaient pas pris au dépourvu, le fait de devoir descendre se frayer un passage à la machette pour contourner un tronc tombé ou un enchevêtrement d'arbustes qui obstruaient le chemin. Il n'avait même pas été étonné — ce n'était pas un touriste, lui, il était né juste derrière — quand ils étaient arrivés devant ce marais qui sûrement n'était pas là avant : on le sait, quand il pleut les fleuves s'élargissent, débordent, créent des ramifications et des marécages qui ensuite, la pluie cessée, disparaissent, ou parfois au contraire restent là des années entières.

Quand Pepè avait dévié pour contourner le marais par une très large courbe vers la gauche, il était resté tranquille : ce sont des choses normales dans la forêt.

Mais il avait commencé à s'inquiéter un peu quand, après des heures, ils longeaient encore le bord incertain de cette eau boueuse. Quand ils étaient partis c'était le matin, et le soleil les éclairait de face, se levant peu à peu des brumes au-dessus des cris de perroquets et de toucans. Puis ils avaient dévié pour contourner ce *pantanal*, se retrouvant le soleil sur la droite, soleil qui peu à peu était arrivé au zénith et avait commencé sa descente : s'ils avaient suivi la direction initiale ils auraient dû l'avoir maintenant dans le dos, et au lieu de ça ils l'avaient à gauche, depuis un bon bout de temps. Antônio y avait réfléchi un bon moment ; il n'était pas doué pour ces choses-là et son sens de l'orientation avait toujours oscillé entre l'épouvantable et le catastrophique. Mais entre deux murs presque indistincts de vert, avec rien à faire sinon balloter sur ces épouvantables sièges bosselés qui lui avaient endolori le postérieur pire que s'il avait reçu des coups de bâton, et tout le temps de regarder autour de soi, au bout d'un moment on le remarque. Alors il avait pris son courage à deux mains pour insinuer à Pepè : « Euh... très long, ce détour, c'est à cause du marais, hein ? »

« Oui, très long. Il est très grand, ce marais, très long oui, très. »

Mais il ne l'avait pas regardé en parlant : Pepè devenait à chaque instant plus taciturne et la fréquence des gorgées de *pinga* croissait de façon alarmante. La boire comme de l'eau est normal pour un tas de gens, mais en fait ce n'est pas de l'eau, et même si tu y es habitué ça n'améliore certainement pas la concentration ni les réflexes.

Une autre heure avait passé, entre grincements et secousses, et le soleil était encore à gauche et continuait à descendre. Il y avait eu de brefs, de brusques écarts (des essais, des tentatives ?) immédiatement avortés devant l'impénétrable bastion de frondaisons, puis c'était reparti, de plus en plus chancelants sur la marge de ce limon opaque. Pepè était courbé sur le volant, les yeux rougis et la bouteille désormais presque vide, et Antônio commençait à s'inquiéter pour de bon : « Vraiment très long, ce détour... bien sûr les pluies, les bras du fleuve... mais enfin, somme toute on arrive, non, sur la route, comment elle s'appelle, la 210 ; on fait juste un tour un peu long, après on arrive, c'est bien ça, on arrive à la route ? »

« Bien sûr, un tour très long. Beaucoup de marais. On arrive, oui... bien sûr, tranquille. Pepè il la connaît, la route, je l'ai faite un tas de fois, je l'ai faite. Ne t'en fais pas, chef, pour le marais : je la sais très bien, la route, tranquille, tu vois, regarde, je la sais. »

Les mains de Pepè de plus en plus incertaines, la bouteille désormais vide qui roulait en tintant d'avant en arrière sur le plancher, le soleil de plus en plus bas, aucune trace de piste, seulement le bord du marais et tout ce résonner de cris, de hurlements, *oh mon dieu mais où je me suis fourré, celui-là est ivre mort et maintenant je suis sûr qu'il a perdu la route, et j'ai vraiment été stupide parce que personne ne sait où je suis, maintenant ce crétin va s'endormir la tête sur le volant, il voulait seulement mon argent mais il ne sait pas la route, il s'est perdu, et plus le soleil descend plus le bruit augmente, ça non plus je ne le savais pas, la forêt ne se repose jamais.*

Si agité qu'il fût, Antônio n'avait plus osé adresser la parole à Pepè, qui maintenant semblait ultra-concentré sur ses mains et le levier de vitesse et le volant, ultra-concentré mais désormais absent ; le soleil était de plus en plus décalé vers la gauche, de plus en plus faux, *il vaudrait peut-être mieux s'arrêter, je vais le lui proposer maintenant, voyons, il est ivre et il a sûrement un couteau, tant pis je le lui propose quand même, ce marais est complètement insensé*. Et soudain le craquement, le choc, peut-être un tronc pas vu ou un trou, une embardée, le fracas terrible, l'écrasement. Et puis tout immobile, un égouttement et le vacarme de la forêt.

2.3 Forêt

Malgré ses efforts, Antônio n'arrivait pas à se rappeler précisément le moment où il s'était éloigné de la jeep renversée : il était certainement en état de choc, il s'était peut-être aussi cogné la tête. Il se rappelait s'être relevé, contusionné, bouleversé, après avoir été catapulté au loin et avoir atterri en désordre au milieu des buissons. Il se rappelait la jeep, les roues qui tournaient encore lentement ; il se rappelait la conscience étrangement assourdie que Pepè ne pouvait qu'être mort, écrasé là-dessous. Mais il ne se rappelait pas comment il avait décidé de se mettre en marche pour rejoindre à pied la 210, ni sur quelle base il avait choisi la direction dans laquelle s'engager.

Son sac à dos avait dû être éjecté en même temps que lui et il avait dû le trouver et le ramasser, parce qu'il se le retrouva sur le dos quand, peut-être une heure plus tard (une demi-heure, deux heures ?), ses pensées redevinrent d'une certaine manière cohérentes et qu'il se trouva à marcher sous une averse torrentielle dans l'épaisseur la plus épaisse qu'il eût jamais imaginée, avec pour seule pensée de rejoindre cette maudite route.

Il se rappela vaguement avoir tourné autour du véhicule en cherchant, de façon incongrue, à retrouver son chapeau, mais n'avoir pensé à la machette qu'après avoir déjà marché quelques mètres. Il était revenu sur ses pas mais avait compris tout de suite qu'il n'y avait pas moyen de l'atteindre, enterrée sous la carcasse de la jeep avec Pepè et sa *pinga*. En y repensant plus lucidement quelques heures plus tard, il se rendit compte qu'il aurait au moins dû essayer : se frayer un passage dans cette forêt était un cauchemar, et maintenant que la nuit tombait, la pensée de n'avoir pour seule défense que son petit couteau de campeur le faisait se sentir fort peu sûr de lui.

Pour on ne sait quelle raison, en quittant la jeep il s'était convaincu qu'en une petite heure, deux au maximum, il arriverait à croiser la route ; mais il commençait maintenant à comprendre que cela pourrait prendre beaucoup, beaucoup plus.

Il remercia le ciel d'avoir conservé deux des *empanadas* grasses que ce filou de Gambone lui avait servies au déjeuner et au dîner pendant les trois jours de leur navigation. Celles-là, une demi-bouteille d'eau et ses bonbons préférés à la cerise étaient tous ses vivres, et tandis qu'il pensait vaguement qu'il devrait peut-être s'arrêter pour la nuit — *la pluie cessera, bien sûr, mais je ne pourrai certainement pas dormir, allez savoir combien d'animaux, écoute comme elles crient, ces singes, est-ce que les jaguars chassent dans le noir ?* — lui revint à l'esprit la *feijoada* telle que la faisait Armandinha, et cette sauce noire et fumante, les morceaux de viande bien cuite, les tranches d'orange en garniture ; mais aussi les deux petites tables de Formica ébréchées, les verres à la propriété douteuse, l'odeur de sueur et d'oignon de la très grosse Armandinha, même sa moustache, lui parurent une vision paradisiaque. *Dès que je rentre, dès que je trouve la 210 et quelqu'un pour me prendre et puis que je rentre à la maison, dès que je rentre je vais me gaver de feijoada et me soûler à la pinga comme même pas le pauvre Pepè, ce sale voyou d'ivrogne qui ne savait même pas la route, paix à son âme, allez savoir s'il avait une famille, le pauvre homme ; je dois rejoindre vite la route, envoyer quelqu'un pour l'enterrer.*

2.4 Rencontre

Il avait marché toute la journée, avec dans le corps seulement une *empanada* désormais desséchée, deux paquets de bonbons gélifiés au goût cerise et deux noix de coco, le seul fruit, parmi tous ceux qu'il avait vus, qui ne lui eût pas donné le soupçon d'être vénéneux. Il avait faim, soif, et il était très fatigué, mais surtout il commençait à avoir vraiment peur. Il avait refait ses comptes un tas de fois mais il était désormais temps d'admettre que si, en partant du lieu de l'accident, il était allé dans la bonne direction, à ce stade il aurait dû rencontrer un signe de civilisation depuis un bon moment. Il ne voulait à aucun prix se dire qu'il s'était perdu — *perdu dans la Forêt amazonienne, dieu de tous les saints, dans la Forêt amazonienne, est-ce que quelqu'un qui s'est perdu ici s'est jamais sauvé, jésus resplendissant, pourquoi moi justement, pourquoi moi* — mais il ne pouvait pas se faire beaucoup d'illusions là-dessus.

Ce qu'il suivait depuis des heures pouvait être une piste, un sentier, une trace, comme pouvait tout aussi bien ne pas l'être du tout. Cela pouvait très bien être une succession tout à fait fortuite de portions de végétation moins dense, de passages d'animaux, de plaques d'herbes pour on ne sait quelle raison plus basses.

Du reste il n'avait pas d'alternative : même s'il avait décidé de revenir, il n'aurait jamais réussi à refaire en sens inverse le chemin parcouru en ce jour et demi. La chaleur trouble et vaseuse de l'air humide lui avait collé la chemise au corps, mais il était impensable de l'enlever et d'exposer aux insectes d'autres centimètres de peau nue : il n'aurait jamais cru qu'il pût exister au monde autant de moustiques.

Il se rendait compte que le soir tomberait bientôt et il n'arrivait pas à supporter la pensée d'une autre nuit comme la précédente, assis sur son sac à dos le dos appuyé à un tronc, enfoncé dans une obscurité aussi complète et absolue qu'il n'avait jamais soupçonné qu'il en existât, les yeux écarquillés à chaque bruit et à chaque frôlement — et il y avait une infinité de bruits et de frôlements et de cris et de pépiements : la forêt semblait plus vivante dans le noir que pendant le jour. Et faire sans cesse jaillir la lampe torche (*combien de temps pourront durer les piles, mieux vaut les ménager*) ne servait à rien : la petite lame de lumière ne montrait jamais que des troncs et un enchevêtrement de frondaisons.

Je devrais me construire un abri, pensa-t-il, avec des branches : ça ne servirait à me protéger de rien, bien sûr, mais je me sentirais peut-être plus tranquille, je pourrais peut-être même dormir. Je pourrais me fabriquer un toit de ramée et puis boire une gorgée d'eau et manger le dernier bonbon gélifié. De l'eau il m'en reste deux doigts au fond de la bouteille, je ne peux pas en boire plus d'une gorgée à la fois (tant que je n'en trouve pas d'autre qui semble potable, tant que je n'arrive pas quelque part, tant qu'il ne pleut pas) mais quand le soleil descendra une gorgée je la bois, pas avant, mieux vaut pas, même si j'ai la bouche qui me semble en bitume et que le sac pèse plus lourd à chaque seconde.

Il sentit quelque chose entre le cou et l'épaule, tendit distraitement la main pour ôter une feuille ou une brindille, et ses doigts rencontrèrent quelque chose d'énorme, de froid et de vivant. Avec un couinement d'horreur il projeta au loin une araignée grosse comme sa main et, presque mort d'épouvante, se mit à courir, pris de panique. Il ne fit que quelques mètres, le sac lui ballottait lourdement sur le dos et le cœur lui battait à tout rompre. Il s'arrêta, laissa tomber le sac et s'assit dessus, tremblant de fatigue, de peur, de dégoût.

Cette histoire finit mal, je le sais. Tu parles, la nature, tu parles, l'harmonie de l'homme et du cosmos, tu parles, retrouver les rythmes primordiaux, moi j'y crève, dans cette forêt de merde, je crève

ici et personne ne saura jamais où j'ai fini, tu parles, la nature, je crève ici de faim et de soif, combien de temps il faut pour mourir, on meurt de soif d'abord, c'est connu, mais il me reste deux doigts d'eau mais les araignées, je n'y avais pas pensé quand je pensais à la nature, si encore ça avait été un jaguar – oh mon dieu il doit y avoir des jaguars ici – plutôt un jaguar mais pas les araignées je ne veux pas mourir mangé par les araignées, alors plutôt un serpent, comme ceux dont me parlait ma grand-mère, t'as même pas le temps de dire le nom de jésuschrist en entier que t'es mort, plutôt ça que les araignées. Il regarda autour de lui, dans l'herbe épaisse, pour voir si le serpent n'était pas déjà à l'affût. Ses pensées se faisaient décousues, la chaleur, la faim, la fatigue, la soif. Il se prit la tête entre les mains, les coudes sur les genoux, il valait peut-être mieux se laisser mourir là, que pouvait-il faire d'autre, de toute façon.

Une file de grosses fourmis coulait comme un ruisseau un peu au-delà de ses pieds ; il s'abrutit à les observer sans vraiment les voir. Elles allaient et venaient, portant des graines et des feuilles, et Antônio les regardait couler et courir et pensait, tandis que les battements de son cœur cessaient et que sa respiration redevenait peu à peu normale, il pensait vaguement qu'on pouvait peut-être les manger, il l'avait vu dans un documentaire — *jésus quelle faim, quelle soif* — peut-être qu'en les attrapant, en les embrochant sur un bâtonnet, on pouvait ensuite les griller avec le briquet ; *maintenant je cherche un bâtonnet un peu long et fin, allez Antônio, toujours mieux que de rester là à mourir, laisse-moi chercher un bâtonnet*. Il leva la tête et à un demi-mètre de lui il vit la sorcière.

Il resta immobile, abasourdi : il ne l'avait pas du tout entendue arriver, il n'avait entendu ni un mouvement, ni un bruit. Un instant il pensa que c'était une hallucination, mais non, elle était vraie et réelle : une vieille immensément ridée et flétrie, nue à part deux feuilles pendues sur les hanches, un enchevêtrement de cheveux blancs et gris tressés avec des brindilles, des baies et de petits os. Une sorte de panier plein d'herbes et d'écorces pendu à un bras, elle le regardait immobile, tout à fait tranquille, à peine un éclair de curiosité amusée dans les petits yeux noirs luisants comme du pétrole. Le premier instinct, celui de la fuite, était trop stupide et il était facile de s'en rendre compte. Il resta là où il était, regardant la sorcière tandis que d'autres pensées (*ce n'est pas un esprit de la forêt, ça n'en est pas un parce que ça n'existe pas, c'est un être humain*) se frayaient péniblement un chemin dans sa conscience et, du moment que c'était effectivement une femme — *de l'eau, de la nourriture, un abri contre les araignées* — il se rendit compte que c'était son unique, sa dernière occasion.

La sorcière le regardait, placide, examinait chaque détail de ses cheveux ébouriffés, de ses lunettes de soleil de travers, de la sueur qui le trempait, de l'odeur de désespoir et d'égarement qu'il transpirait.

Du temps passa, puis la vieille bougea : elle se retourna et partit d'un pas vif vers on ne sait quelle destination. Antônio était encore indécis, un reste de l'intention de se laisser mourir le retenait, mais après quelques pas la femme se retourna et le regarda droit dans les yeux, avec ces yeux luisants qui riaient un peu de lui. Puis elle se remit à marcher et lui ramassa son sac et la suivit.

Ils marchèrent peut-être une heure, peut-être plus ; il avait complètement perdu la notion du temps et se bornait à mettre un pas devant l'autre en suivant ces petites fesses flétries qui bougeaient avec une agilité inattendue. Elle ne se retourna plus, elle n'en avait pas besoin : lui était tellement plus bruyant, la sorcière savait qu'il la suivait sans avoir besoin de le voir.

La forêt semblait indistincte et infinie mais tout à coup elle s'ouvrit : une clairière émergée de nulle part, des huttes et de la fumée et une nuée d'enfants qui couraient partout en piaillant comme des oisillons. Juste le temps d'avoir une vision d'ensemble et quelque chose le frappa en pleine poitrine, un coup de massue qui l'envoya, avec sac et tout, les fesses par terre.

Les enfants riaient, hilares devant cet homme maladroit tombé sous le choc d'une balle de lianes tressées ; mais à mesure que les rires s'éteignaient, la curiosité prenait le dessus : qu'était-ce que cet être, blanc et pâle et ridicule et étrange, allez savoir où la femme-médecine l'avait trouvé.

Ils se firent autour de lui, intéressés et circonspects ; une toute petite fille à la bouche sale de boue et de fruit vint lui toucher, intimidée et effrontée, la peau du bras.

La sorcière couina deux ordres secs et les enfants lui firent de la place : elle lui fit un signe et Antônio, se relevant de la terre battue, la suivit vers l'ombre d'une hutte située à l'autre bout de cette esplanade ronde.

2.5 Contact

La hutte de branches et de boue était très sombre et ce n'est qu'après quelques instants, ses yeux habitués à l'obscurité, qu'il vit qu'elle était bien plus vaste qu'elle ne lui avait semblé et qu'à l'intérieur étaient assises au moins vingt ou trente personnes, diversement ornées de dessins blancs et sombres et de plumes de perroquet. Parmi elles — la seule à porter un long collier de ce qui lui parut être des dents — une femme très vieille, à ce point ratatinée et ridée qu'elle faisait paraître une jeune fille en fleur la vieille qui l'avait trouvé. Celle-ci était en train de faire ce qui semblait un bref discours de présentation, tout en croassements et en trilles, et Antônio pensa qu'il serait peut-être opportun qu'il dise quelque chose : il se pouvait bien que quelqu'un fût déjà passé par là, des missionnaires peut-être, il était peut-être possible que ces indigènes comprennent sa langue : « Euh, je suis très heureux d'être arrivé dans votre très beau village et je suis reconnaissant de votre aimable accueil ; je remercie en outre cette aimable dame qui m'a accompagné jusqu'ici et... et je suis sûr que nous nous entendrons parfaitement, et qu'une belle amitié naîtra. »

Mieux valait être prudent : ils n'avaient pas l'air hostiles mais il avait remarqué, appuyées là au fond, un bon nombre de lances et de flèches, et tous les hommes portaient pendus aux hanches ces grands couteaux de pierre et d'os. Il pensa avoir eu une excellente idée d'insister sur le thème de l'amitié.

Il s'aperçut cependant immédiatement que ses paroles étaient passées tout à fait inaperçues : pas un des présents n'avait sourcillé ni donné le moindre signe de compréhension, ils se bornaient à l'observer avec beaucoup d'attention.

Puis la vieille croassa quelque chose et un homme se leva et lui tira sur le sac à dos, une fois, deux fois. Il comprit qu'ils voulaient qu'il l'enlève et quand il l'eut retiré l'homme le prit et le déposa par terre devant celle qu'il imagina être une sorte de reine. Elle tendit une petite main crochue et commença à s'affairer sur les boucles avec ses petits doigts d'oiseau. Antônio s'approcha, empressé — *montre-toi serviable et déférent, c'est la première reine qu'il t'arrive de rencontrer mais on sait qu'il est de bonne règle de ne pas les contrarier ; allez savoir s'il convient d'esquisser une révérence, allez savoir si ça se fait* — et défit boucles, bouclettes et fermetures éclair. L'homme de tout à l'heure empoigna alors le sac et le renversa simplement, prenant ensuite un objet à la fois pour le tendre à la vieille, qui l'examinait attentivement avant de le passer à qui était assis à côté d'elle.

Chaque article, chaussure, slip, rasoir, chaussette, passa de main en main, touché, secoué, retourné, renflé avec soin. Antônio était très inquiet pour son appareil photo, qui laissa cependant tout le monde plutôt indifférent et fut rapidement mis de côté. Les assistants trouvèrent en revanche très drôles ses pellicules photo : quand ils ouvrirent les petits couvercles et extrairent les petits cylindres aux couleurs vives marqués Kodachrome et Fujifilm, ils les commentèrent longuement, en riant beaucoup.

Maintenant que tout le contenu du sac était passé entre les mains de tous et dûment vérifié, Antônio commençait à se sentir un peu stupide, debout là à regarder ; mais il s'était désormais mis en tête de se trouver devant une souveraine et craignait qu'il ne fût pas de bon goût de s'asseoir sans permission. C'est précisément à ce moment-là qu'elle émit un rapide trille impérieux et qu'il se sentit tirer avec une certaine rudesse par le bord de sa chemise. L'homme, plutôt jeune et musclé (un chambellan, un dignitaire, le chef des gardes ou — carrément — le prince héritier ?), tirait et tirait, et Antônio finit par se rendre compte qu'il devait l'enlever. *Mais bien sûr, voilà. Comment ça, le pantalon aussi ? D'accord, ne tire pas, je l'enlève, attends que j'enlève chaussures et chaussettes, juste un instant, voilà... non mais, le slip... enfin, mais qu'est-ce que tu fais, comme ça tu vas le déchirer...*

d'accord, d'accord, excusez-moi Votre Seigneurie, ne vous fâchez pas, je l'ai bel et bien enlevé, contents maintenant ?

De fait, maintenant qu'il était nu comme sa maman l'avait fait, l'atmosphère devint sensiblement plus détendue. Du reste eux aussi étaient nus, à part ces deux ou trois feuilles et écorces : sans doute un homme habillé devait-il leur sembler quelque chose d'un peu pervers. *Avec toute cette fouille ils voulaient aussi s'assurer que je n'avais pas une arme quelconque*, pensa-t-il, *somme toute ils n'ont pas tort*. De fait, maintenant qu'ils avaient établi qu'il était en gros inoffensif, ils semblaient l'avoir complètement oublié ; ils se passaient les uns aux autres gamelles, pellicules et maillots et plus personne ne lui adressait un regard.

Mais lui, debout comme ça, à poil, se sentait bien trop inoffensif, disons carrément désarmé. Avec précaution et en contrôlant du coin de l'œil que l'impératrice ne trouvât pas la chose inconvenante, il s'assit dans un coin, en serrant ses genoux dans ses bras.

Tandis que les anciens bavardaient aimablement en se tressant dans les cheveux ses lacets et ses stylos à bille, le soir tombait, et du dehors il lui sembla sentir une odeur de viande grillée. Il sentit son estomac gargouiller et sa bouche se remplir de salive. *Ils me donneront bien un petit quelque chose à manger, non ? On est amis maintenant, on a vidé le sac ensemble, on a ri des pellicules, on est tous nus ici, pratiquement on est presque une famille, ils me donneront quelque chose à manger, tu verras. Cela dit je ne sais pas bien quoi, qu'est-ce qu'ils mangent, ces gens, des tapirs, des serpents, des tatous ? Même si c'était un fourmilier avec tout son poil je le mangerais sans faire d'histoires, je n'en peux plus de faim. Et j'ai même eu un instant de terreur, quel idiot ; quand ils ont voulu que je me déshabille il m'est passé par la tête l'image de bande dessinée de la grande marmite avec le Blanc qui bout dedans, pense un peu, quel imbécile, les choses que je vais m'imaginer, les cannibales n'existent plus que dans les illustrés, ou peut-être, mais peut-être, tout au plus dans quelque tribu perdue et inconnue au cœur de la Forêt amazon... Bon, mieux vaut revenir à penser au tapir, allez savoir s'il est tendre, allez savoir comment ils le cuisinent.*

Il s'aperçut que la femme à côté de lui tenait distraitement sur ses genoux un de ses pantalons tout en piaillant avec animation avec une petite vieille à ses côtés, laquelle s'était enfilé dans l'écheveau de cheveux blancs un de ses rasoirs jetables et de temps en temps le rajustait, coquette. Elles semblaient très échauffées et l'avaient tout à fait oublié, aussi osa-t-il tendre une main pour reprendre son pantalon. Il n'avait même pas réussi à le toucher que, rapide comme une couleuvre, un vieillard robuste bondit pour lui bloquer la main, en lui agitant sous le nez trente centimètres de lame de pierre luisante et affûtée.

Antônio se retira en levant les mains et en précisant précipitamment : « Bien sûr ! Mais bien sûr qu'il est à vous ! Mais bien sûr que je vous l'ai offert ! Mais avec grand plaisir, je le jure, tous les vêtements, les chaussures, le savon, les stylos, tout est à vous ; c'est pour moi un honneur et une joie de vous en faire don pour sceller cette belle, cette très belle amitié ! »

Il se retira dans son petit coin, revenant à serrer ses genoux dans ses bras, résigné. *Je vous offre tout, tenez, pourvu que vous me donniez au moins une patte de rat à ronger.*

2.6 Village

Ce n'étaient pas des pattes de rat, même s'il ne réussirait jamais à établir de quel animal était la viande, noire et grasseuse, que trois ou quatre garçons et filles apportèrent quelques minutes plus tard dans la hutte sur des plateaux de feuilles et de branches tressées.

Antônio, presque noyé dans sa propre salive, attendit que tout le monde se serve, puis attendit encore, et encore : il n'avait aucune envie de revoir de près ce grand couteau. Enfin Madame Rasoir s'aperçut de lui et lui fit signe en indiquant la viande ; il jeta un regard alentour et vit que deux ou trois autres parmi les présents lui indiquaient de se servir, la souveraine comprise.

Il se jeta, reconnaissant, sur le plateau : la viande était douceâtre, dure et fibreuse comme de la ficelle, mais il lui sembla n'en avoir jamais mangé de plus délicieuse. Entre-temps les jeunes avaient apporté plusieurs demi-noix de coco, certaines pleines d'eau — *mieux vaut ne pas penser de quel cours d'eau trouble, vaseux, verdâtre et grouillant d'alligators de crapauds et de serpents ils l'ont tirée, mais on s'en fiche, j'ai tellement soif que je n'y penserai pas du tout* — d'autres remplies d'une mixture sirupeuse que ses commensaux semblaient apprécier énormément. Quand ils la lui passèrent il la goûta avec une certaine méfiance mais, étrangement, elle lui plut : parfumée et très sucrée. Il ne s'arrêta pas à se demander de quel végétal elle était la fermentation ; aux choses sucrées il ne savait pas résister, et il en absorba plusieurs longues gorgées.

Il se réveilla l'esprit embrumé alors que le soleil devait déjà être haut et resplendissait hors de la hutte, déserte. *Quelle que soit cette mixture, il faut y aller doucement*, établit-il en essayant de se lever, mal assuré : il n'avait absolument aucun souvenir après celui d'en avoir bu beaucoup.

Il regarda autour de lui : ses affaires, sac à dos compris, avaient toutes disparu, sauf le carnet de notes qui de toute évidence n'avait éveillé l'intérêt de personne et avait été laissé sur le sol de terre battue. Il le ramassa et, la tête encore martelante et confuse, se pencha sur le seuil : des femmes et des jeunes filles allaient et venaient des huttes, et une quantité d'enfants de tous les âges couraient à toute allure de-ci de-là dans un jeu très animé. Un petit groupe d'anciens, dont la Reine Mère et Madame Rasoir, assis au fond de l'esplanade, s'affairaient avec des branches et des écorces, fabriquant probablement quelque chose. Il ne vit pas un seul homme : ils étaient probablement à la chasse ou à la pêche, ou occupés à d'autres affaires d'hommes de la forêt.

Dès qu'ils le virent, les enfants interrompirent leur jeu et se pressèrent autour de lui, curieux ; un garçonnet très brun et maigrichon portait, noués autour du cou, deux de ses chaussettes dépareillées, et une fillette avait sur la tête son slip bleu ciel. Personne ne prêtait la moindre attention à sa nudité, évidemment, mais Antônio se sentait vraiment mal à l'aise, si exposé ; aussi retira-t-il avec délicatesse le slip de la tête de la petite, laquelle poussa un cri suraigu et se mit à brailler à gorge déployée.

Les cris firent apparaître à la porte des huttes deux ou trois mères à l'air menaçant et Antônio, terrifié mais bien décidé à ne pas lâcher prise, arracha rapidement une page du carnet et confectionna en quelques secondes un petit bateau en papier qu'il tendit à la fillette. La petite le regarda, un peu perplexe, mais heureusement les cris avaient cessé d'un coup et les dames, rassurées, étaient retournées à leurs occupations.

Sitôt le slip enfilé, Antônio se sentit mieux, nettement plus à son aise ; mais il s'aperçut que la fillette retournait le petit bateau entre ses mains, l'observant avec application : apparemment il lui plaisait beaucoup mais elle n'avait aucune idée de ce que c'était. À côté de la hutte il y avait une grosse flaque, et lui — imaginant que s'il avait tenté de lui reprendre son cadeau des mains la

mioche aurait relancé la sirène — arracha une autre page et fit un autre petit bateau qu'il posa à la surface de l'eau.

Il suffit de quelques secondes pour que la petite foule d'enfants qui l'observait avec la plus grande attention comprenne de quoi il s'agissait : ils riaient et trillaient, visiblement enthousiasmés par ces petites pirogues blanches. Aussitôt DeuxChaussettes s'avança, tendant une menotte très sale. Une demi-heure plus tard la moitié des pages de son carnet y était passée, chaque enfant avait son petit bateau et Antônio avait reçu en signe de gratitude un bâtonnet écorcé, une poignée de baies, une grenouille turquoise et deux cafards.

Et il s'était acquis l'approbation inconditionnelle de toute la population enfantine de la tribu.

2.7 Exploration

Laissant les enfants s'inventer des régates dans les flaques, Antônio pensa que, puisqu'il avait récupéré son slip, il convenait d'essayer de comprendre où était passé tout le reste de ses bagages. Il se mit donc à se promener dans la clairière en lorgnant de-ci de-là dans l'ombre des grandes huttes qui entouraient presque toute l'esplanade de terre battue. Il se déplaçait avec une certaine prudence : il n'était pas tout à fait sûr que son statut fût celui d'invité ou de prisonnier, et il ne voulait pas risquer de le découvrir de la pire façon.

La première chose qu'il repéra fut le sac à dos, qui, débordant de bois, cachait presque la petite femme qui le portait sur le dos. Aussitôt après ce fut le tour de son maillot préféré qui, noué aux deux extrémités, avait été suspendu comme un petit hamac et oscillait, jaune, en berçant un bébé. Du reste de sa garde-robe il n'y avait pas trace ; allez savoir ce qu'ils en avaient fait : coussins, turbans, chiffons à poussière, sachets à graines, allez savoir. Il trouva cependant dans un coin, jetée de côté, sa savonnette : elle portait l'empreinte profonde d'une morsure, mais le goût d'eau de Cologne n'avait de toute évidence pas été apprécié.

Au fond de la clairière il revit enfin aussi sa montre : elle scintillait, ballante au poignet brun d'une jeune femme qui allaitait un enfant né depuis quelques heures. Il pensa que les anciens lui avaient probablement fait don de ce bijou exotique pour fêter le nouveau-né : comment faire pour le lui reprendre ?

Mais non, je ne leur reprends rien, ce ne sont certainement pas des choses de grande valeur, qu'ils gardent tout, pourvu qu'ils ne se fâchent pas : quand dans quelques jours ils viendront me chercher et que je rentrerai chez moi, on verra ; l'appareil photo au moins, j'aimerais bien le récupérer, on verra.

Cette première inspection du village épuisée sans grand résultat — il ne consistait de fait en guère plus que ces six huttes communes et la clairière qu'elles entouraient — Antônio ne savait pas bien quoi faire. Il décida de s'enfoncer dans la forêt le long d'un sentier qui lui semblait large et battu, par lequel enfants et jeunes gens allaient et venaient toute la journée : si les enfants y allaient, ça ne pouvait pas être trop dangereux, non ? Une différence entre Antônio et les enfants existait bel et bien : lui, en se déplaçant sur le sentier, faisait un bruit assourdissant ; les petits avaient déjà été habitués à se déplacer silencieusement. *S'il y a un animal féroce dans le coin, il doit être en train de se boucher les oreilles avec les pattes, avec tout le bruit que je fais... Mais comment font-ils, eux ? Ce sont des branches sèches, comment je fais pour ne pas marcher dessus ? Et comment font-ils pour ne pas se faire mal aux pieds nus ? Je ferais presque mieux de rentrer avant de marcher sur une épine (un serpent caché sous les feuilles, une scolopendre).*

Antônio entendit soudain des trilles et des braillements qui pouvaient très bien être des voix masculines adultes : *allez savoir, je suis peut-être arrivé dans leur zone de chasse, espérons que je n'ai pas fait de bêtise.* Pendant quelques minutes il resta indécis, craignant que la rencontre avec les hommes ne se transformât en une sorte d'affrontement entre mâles alpha ; mais ne pouvant certainement pas passer le reste de sa vie planté au milieu de la forêt, il prit son courage à deux mains et sortit à découvert.

Il se retrouva dans une large clairière artificielle, grossièrement rectangulaire, délimitée sur deux côtés par une sorte de palissade semblable à celle des huttes du village, et sur le bord de laquelle quelques femmes et beaucoup d'enfants regardaient, attentifs, dans une seule direction. Antônio suivit leur regard et se retrouva catapulté dans une bulle de terreur pure. Il vit un homme pousser des cris alarmés et, au fond de la clairière, une douzaine d'hommes s'enfuir dans toutes les directions. Il

sembla à Antônio sentir une injection d'adrénaline directement dans le cerveau, lequel, en l'espace de trois secondes, élaborait toutes les causes possibles — et quelques-unes des impossibles — qui pouvaient avoir provoqué la débandade générale. *Une invasion de jaguars, l'assaut d'une tribu ennemie, une méga-bagarre (eh oui, pourquoi pas une bagarre ? Ce sont des indigènes mais il doit bien y avoir des imbéciles bagarreurs chez les indigènes aussi, non ?), l'armée qui me croit enlevé et qui vient me libérer, voilà c'est peut-être l'armée, bon dieu ils sont en train de les exterminer par ma faute, regarde-moi cet Indien comme il frappe bien le ballon, si on avait eu chez nous quelqu'un qui centrerait comme ça.*

Hein ? se demanda-t-il.

Tandis que son pouls ralentissait d'un coup et que la paralysie corporelle commençait à le quitter, Antônio remarqua plusieurs choses : que seuls les adultes mâles s'enfuyaient, tandis que les enfants les regardaient attentivement et que les femmes gazouillaient entre elles avec agitation, mais pas du tout terrifiées. Que l'homme qui criait avait frappé une sorte de balle d'une manière qui rappelait de très près un centre long. Que la balle était poursuivie par deux hommes, dont l'un sembla s'en être emparé. Que ce dernier cria à son tour et que tous les autres coururent de nouveau à travers la clairière. Que le nouveau crieur frappa la balle (moins bien que le premier, sembla-t-il à Antônio) et que de nouveau il y eut une lutte pour s'en emparer.

Tu parles d'une urgence. Ils jouent. Bon dieu de bon dieu, ils jouent au ballon.

2.8 Langue

En rôdant dans le village, Antônio avait timidement jeté un œil à l'intérieur d'une des grandes huttes : dans un hamac de lianes tressées un vieux monsieur faisait la sieste, dans un autre dormaient, emmêlés, deux bébés de quelques mois ; quelques autres étaient suspendus et vides, beaucoup étaient roulés par terre. Il s'était aperçu que la hutte était vraiment grande ; il estima qu'une bonne quatre-vingtaine de personnes pouvaient y dormir confortablement, donc elles n'étaient certainement pas réparties par familles. Il se demanda s'il y avait un critère quelconque pour aller dormir dans une hutte plutôt que dans une autre, ou si, le soir venu, on en choisissait simplement une, on accrochait son hamac à une poutre quelconque et on s'endormait là. *Si c'est comme ça, ce n'est pas pour moi ; tant que je n'y comprends rien, moi je dors toujours au même endroit*, décida Antônio. *Et je n'ai même pas de hamac, d'ailleurs, il va falloir que je dorme encore par terre ; je ne sais pas s'il convient d'essayer de m'en faire prêter un, je ne sais même pas si j'arriverais à l'expliquer, comme ça, par gestes.*

Mais le problème se résolut tout seul quand, quelques heures plus tard, à la tombée du soir, deux femmes s'approchèrent de lui et lui mirent en main le ballot d'un hamac, le prenant ensuite par les bras et cherchant à le pousser vers une hutte. Ne comprenant pas pourquoi il ne pouvait pas rester encore un moment dehors — c'était une belle soirée et des millions d'insectes stridulaient sous la lune — il résista, cherchant à expliquer que *merci pour le hamac, très aimable, mais je pensais me retirer dans un moment* ; mais les deux ne semblaient pas décidées à lâcher prise et le poussaient avec une insistance croissante. Très embarrassé, et le fait d'être en slip n'arrangeait rien, il tenta d'esquisser une protestation, mais les deux répondirent par un cri aigu, « Maaaaiaaaa ! », accompagné d'un geste de la main, les doigts qui, du poing fermé, s'ouvraient rapidement comme pour former le chiffre cinq : « Maaaaiaaaa ! »

Quoi que signifiasse ce son et ce geste, Antônio se rendit vite, à la fois parce que sa réticence attirait l'attention de plus en plus de gens du village, qui s'ajoutaient au chœur des « Maaaaiaaaa ! » avec les doigts de la main qui s'ouvraient d'un coup, et parce que leur attitude passait du légèrement amusé au sérieux, jusqu'à arriver à l'inquiet : « Maaaaiaaaa ! »

Dans la hutte il s'aperçut que le dortoir était organisé en cercles concentriques : à l'extérieur dormaient les plus âgés et au centre les enfants, chacun avec son petit hamac d'où dépassaient bientôt bras et jambes, formant un enchevêtrement inextricable de petits corps endormis emboîtés les uns dans les autres. Entre ces deux anneaux dormaient les adultes, apparemment sans aucune règle et dans la plus complète promiscuité. *Je ne fermerai pas l'œil un seul instant*, fut la dernière pensée d'Antônio avant de s'écrouler, endormi comme une pierre.

« Maman, cet homme étrange, il est méchant ? »

« Non, il n'est pas méchant, il est seulement étrange. Et puis il est sans armes et tout mou et blanc, comment pourrait-il être dangereux ? Les vieux disent qu'il en était arrivé un autre, de ces hommes jaunes, il y a très longtemps : mon grand-père m'en avait parlé et je crois que la femme-médecine l'a vu, quand elle était petite. Il n'était pas méchant, mais après il est tombé malade tout de suite, en peu de temps il était mort. »

« Il nous a offert des choses. »

« Quelles choses ? »

« Des pirogues toutes petites, il les a faites lui avec une feuille blanche. Regarde. »

« Jolie. Tu vois qu'il a été gentil, il n'est pas méchant. »

« On peut le garder ici avec nous ? »

« Ce sont les anciens qui décideront, mais oui, je crois qu'on le gardera avec nous. Mais ne t'attache pas trop : je te l'ai dit, ils sont fragiles, ils meurent tout de suite. Après tu as de la peine. »

Au bout de quelques jours la situation s'était en quelque sorte stabilisée, quoique de façon un peu paradoxale. Les anciens et en général les adultes étaient toujours diversement affairés et, même s'ils n'entendaient nullement l'ignorer, au contraire, ils l'observaient avec un intérêt amusé, le fait que l'incommunicabilité fût complète et qu'Antônio, de leur point de vue, ne fût capable de faire absolument rien, en frustrait souvent l'initiative.

Il croyait être doué pour les langues, mais tout ce qu'il arrivait à comprendre, c'étaient les rires, à supposer encore qu'ils fussent en train de rire.

Il l'avait remarqué dès les premiers matins, au moment du réveil : quand les hommes et les femmes autour de lui se levaient l'un après l'autre, il restait longtemps couché, les yeux fermés, ouvrant les oreilles au monde qui l'entourait. Et bien que la population du village fût nombreuse, ce que ses oreilles entendaient n'était pas le son d'une foule ; cela ne semblait presque pas humain. Ils se parlaient en émettant des sifflements, des stridences, en faisant claquer la langue et allez savoir quoi d'autre, et le résultat était effroyablement naturaliste. De l'intérieur de la hutte, tout ce que le cerveau réussissait à reconstruire, c'étaient des chants d'oiseaux, des grenouilles, peut-être des singes, une petite cascade, une rafale de bruits plus secs qui pouvaient rappeler le pic-vert, des feuilles soulevées par le vent, et des dizaines d'autres sons qui, si incroyable que cela parût à ses oreilles, constituaient la langue de ces gens.

Au début il avait pensé que c'étaient les bruits de la forêt et, resté seul dans la hutte, un profond sentiment de solitude l'avait étreint : *ils sont tous partis, ils m'ont laissé ici*. Puis il avait pris sur lui et était sorti à son tour, découvrant qu'il n'était pas seul du tout : les femmes déjà occupées à tresser des lianes, à moudre et à sculpter, les enfants qui revenaient du ruisseau complètement trempés en piaillant comme des rouges-gorges, quelques hommes arrêtés à conférer avec de profonds claquements et croassements avant de quitter le village en direction d'on ne sait où.

Antônio, sans grand-chose à faire et sans pouvoir communiquer, se retrouva la plupart du temps à errer dans le village, tenu attentivement sous surveillance par ses habitants, qui avaient vite adopté une attitude très paternaliste à son égard. Rien que s'enfoncer dans le sous-bois et s'éloigner de quelques mètres du village lui était virtuellement impossible, et les premiers jours ils durent s'occuper de lui de toutes les façons : le nourrir, l'abreuver et souvent le défendre des insectes et des serpents venimeux, jusqu'à ce que les anciens tombent d'accord sur la conduite à tenir. Antônio était comme un enfant, et c'est avec les enfants qu'il devait rester.

Et la première chose qui commença à lui être familière, ce furent justement les rires des enfants dont il se retrouvait toujours entouré : ils étaient nombreux et bruyants comme des moineaux, et avaient le rire facile. Quand il s'approchait du groupe d'enfants occupés à courir après une de ces balles faites de ramée, ceux-ci s'arrêtaient, intrigués, jusqu'à ce que l'un d'eux s'avance, le touche du bout d'un doigt puis se retourne et dise quelque chose à tous de sa petite voix stridente, provoquant des rires irrépressibles. À partir de ce moment-là Antônio était entouré du vacarme de leurs pépiements incompréhensibles.

Il se mit à suivre les enfants partout : ce fut grâce à un enfant qu'il découvrit le bras secondaire et tranquille du fleuve où tout le monde allait chercher l'eau à boire, et grâce au même enfant, un petit

à la course très rapide et aux yeux éveillés, qu'il apprit vite l'usage d'un certain type de feuilles pour boire une eau un peu plus propre ; grâce à deux fillettes il apprit à reconnaître au moins une dizaine de fruits et de baies comestibles, et elles lui montrèrent — avec d'inéquivoques grimaces d'effroi et de dégoût — lesquels il ne fallait absolument pas toucher. Avec les enfants il allait arracher aux plantes les feuilles avec lesquelles on fabriquait les balles ; et grâce à deux garçons plus grands qui le prirent pour cible avec un lancer de pierres bien ajusté alors qu'il les suivait, il découvrit où et comment il était considéré correct de faire ses besoins.

Le soir, dans la forêt, tombait d'un coup. Le soleil descendait vers un horizon qu'on ne voyait jamais et, là où une minute plus tôt un archipel de taches lumineuses éclairait le sous-bois, une minute plus tard, dès que l'angle du soleil changeait de quelques degrés, il faisait presque entièrement noir. Antônio s'était fait surprendre par ces ombres soudaines en revenant du fleuve, où il était allé se rafraîchir et s'était attardé à regarder deux papillons gigantesques qui se poursuivaient à la surface de l'eau. Ce qui, peu de temps auparavant, lui avait semblé un sentier large et d'un accès très facile s'était transformé en quelques secondes en l'entrée d'un antre obscur. *Les yeux doivent s'habituer, ça ne prendra pas longtemps*, se dit-il en s'arrêtant un instant, juste le temps d'entendre un cri strident et de voir surgir de nulle part une jeune femme musclée qui, d'un long bâton, frappa violemment le tronc sur lequel il s'appêtait distraitement à poser la main.

Le bruit que fit le bâton ne fut cependant pas celui du bois contre le bois, mais plus semblable à celui d'un œuf qui se casse et qui gicle de tous les côtés. La vue aiguisée par l'adrénaline qui venait soudain d'entrer dans son sang, Antônio vit sous le bâton la silhouette d'une araignée multicolore à peine plus grande que sa main, écrasée sur l'écorce. Exactement à l'endroit où il allait s'appuyer. Trois ou quatre autres araignées, dont une vraiment énorme, descendaient rapidement le long du tronc. Antônio, paralysé, se tourna vers la jeune femme, qui le regarda avec des yeux de feu en lui prenant la main et en l'entraînant d'une secousse.

En un rien de temps ils furent de nouveau dans la clairière du village, où beaucoup de lumière passait encore par l'ouverture dans l'épais toit d'arbres. La sorcière les attendait avec une appréhension évidente et son visage s'apaisa quand elle les vit déboucher du sentier.

Antônio aurait voulu demander quelque chose mais il n'avait aucun moyen de formuler la moindre question. La jeune femme Yeux de Feu lui lâcha la main lentement — elle l'avait serrée si fort qu'elle le picotait — et continua à le regarder longuement avec une expression indescriptible.

« Maaaaiaaaa ! » lui dit-elle enfin, avec l'habituel geste de la main qui s'ouvre d'un coup : « Maaaaiaaaa ! »

« Maaaaiaaaa ! » tenta-t-il de répéter en imitant son geste. « Maaaaiaaaa ! Ce sont ces araignées, j'ai compris, j'ai compris : le soir on se retire dans les huttes pour se protéger d'elles, maintenant j'ai compris... Maaaaiaaaa ! » répéta-t-il encore une fois, plus faiblement, les jambes tremblantes.

Yeux de Feu continua à le regarder encore un bref instant, puis se tourna vers la sorcière, qui lui dit quelque chose ; elle sembla satisfaite et disparut de la vue.

2.9 Tentatives

Les premiers jours, Antônio les avait passés en simple observateur : il s'était fixé pour objectif principal de ne pas se faire manger par un jaguar, de ne pas se faire broyer par un anaconda, de ne pas mourir empoisonné et mille autres « ne pas », en attendant l'expédition de secours que quelqu'un (ses parents ? L'école ? Le Senhor Inácio ?) avait certainement organisée. En attendant qu'on vienne le récupérer, il avait rôdé dans le village, curieux, profitant de cette occasion unique qui lui était échue de connaître de près les us et coutumes de ces gens si différents de lui.

Mais il s'était aussi posé un dilemme éthique : étant donné qu'il repartirait bientôt, il voulait peser le moins possible sur leurs vies. Il s'était demandé par exemple ce qui se passerait au moment où les secours arriveraient. À la façon dont ils l'avaient accueilli, Antônio n'avait pas été en mesure de comprendre s'il était le premier homme blanc qu'ils eussent jamais vu ou non ; mais ils n'en avaient certainement pas vu beaucoup, et pas récemment : rien dans leur mode de vie ne laissait penser qu'ils fussent entrés en contact avec la technologie du monde moderne.

À mesure que les jours passaient, cependant, il avait commencé à penser que venir à son secours ne serait peut-être pas si simple, tout compte fait. Il faudrait peut-être des semaines, voire des mois avant qu'on le trouve : il avait alors commencé à réfléchir à ce qu'il pouvait enseigner à ses hôtes, en signe de reconnaissance pour avoir été accueilli (peut-être pas avec un enthousiasme particulier, lui semblait-il pouvoir dire, mais du moins sans hostilité).

Mais, justement, ce n'était pas facile du tout. Une des premières choses qui lui vinrent à l'esprit fut l'importance de se laver les mains. Mais allez expliquer à quelqu'un qui ne parle pas un mot de votre langue et qui à certains égards vit dans la préhistoire pourquoi c'est utile. Allez lui expliquer l'existence des germes. L'approvisionnement en eau ne semblait pas être un problème, mais Antônio pensa quand même qu'à leurs yeux se laver les mains pouvait sembler un gaspillage déraisonnable, et il décida de laisser tomber.

Une multitude d'autres choses, presque tous les objets qui constellaient sa vie à Macapá, étaient hors de question : non pas tant parce qu'ils n'en auraient pas compris l'usage, mais parce que lui n'aurait pas su les fabriquer. *Je ne sais rien faire*, pensa Antônio encore et encore durant cette période, parfois en en riant, plus souvent avec une pointe d'amertume.

Il aurait pu proposer quelque innovation dans la méthode de préparation de la nourriture, mais allez savoir, peut-être qu'ils n'avaient pas les bonnes enzymes. *Quel nom t'ont donné les indigènes ? « Celui qui donne la diarrhée au village entier ». Et puis au fond, qu'est-ce que j'y connais, moi, à la préparation d'un iguane ?* Il aurait pu construire un petit barrage sur le fleuve tout proche, mais si ça devenait ensuite un abreuvoir à jaguars ? En pêchant dans ses souvenirs d'adolescence il pouvait peut-être introduire quelques notions sur les nœuds, mais les huttes semblaient déjà solides toutes seules et, de toute façon, il n'avait même pas eu le temps de formuler la pensée que déjà lui venait à l'esprit son nouveau nom indien potentiel : *« Celui qui fit tout s'écrouler »*.

Un cadran solaire. Un cadran solaire ne devrait pas faire de dégâts. Mais qu'est-ce qu'ils en feraient, eux, d'un cadran solaire ? Ils pourraient peut-être s'en servir pour mesurer le temps dans leurs parties du jeu avec la balle ? Voilà, oui. Je pourrais apporter quelque innovation dans leur sport. Je ne vois pas de contre-indications.

C'est ainsi qu'un jour, tandis qu'il réfléchissait au type d'innovation à introduire, la balle de feuilles, de lianes et de boue (il espérait que c'était de la boue), frappée par un enfant, lui roula entre les pieds, et il comprit ce qu'il aurait aimé offrir à ces indigènes si hospitaliers.

Il avait quelque notion de la façon dont on fabriquait les ballons dans l'Antiquité, grâce à un cours sur le sujet qu'il avait préparé pour ses élèves quelques mois plus tôt. Du dire au faire, cependant, il y avait au milieu un capybara, un tapir ou quelque autre animal de dimensions adéquates dont il aurait dû utiliser les entrailles. Il y avait ensuite la question de le capturer, de le tuer, de l'éventrer, de le nettoyer. À vouloir être rêveur, c'étaient là des opérations qui lui semblaient toutes faisables. Mais la dernière, l'essentielle, celle-là non : même avec tout l'optimisme du monde il ne pouvait pas s'imaginer avoir le courage de souffler dans les entrailles d'un tapir.

Antônio s'arracha à ses fantaisies sans issue et remarqua que Joufflu, l'enfant qui avait frappé la balle, se tenait à quelques pas de lui et attendait qu'on la lui rende pour pouvoir continuer à jouer. Antônio la lui tendit avec un sourire triste et s'aperçut qu'il avait les larmes aux yeux.

En tournant légèrement la tête il vit une petite fille qui lui tendait un fruit. *Serait-ce le fruit de la consolation ? Si ça ne l'est pas, ça devrait l'être*, pensa Antônio en savourant le goût de la première bouchée, se sentant déjà mieux mais, en même temps, n'arrivant pas à chasser tout à fait ce sentiment d'impuissance et d'inutilité.

À la deuxième bouchée, alors qu'il retenait le morceau plus longtemps que d'ordinaire pour en étudier le goût, il prêta attention aux pépins et une idée lui vint. Il en prit une poignée en main, les nettoya soigneusement de leur pulpe, et montra sa main ouverte à la petite fille. *Regarde attentivement, petite. Regarde et souviens-toi*. Quand le regard de la petite passa de « j'ai vu » à « et maintenant ? » (ou du moins cela lui sembla), Antônio fit un petit trou dans la terre et y enterra les pépins. De nouveau il chercha son regard, attendit le coup d'œil « d'accord ». Puis il indiqua le soleil, en haut, qui filtrait entre les ramures de la voûte d'arbres, et fit une série de gestes dont il espérait qu'ils pussent être interprétés comme « il passera beaucoup de jours ». Il jeta un dernier coup d'œil au petit monticule sous lequel gisaient les pépins et fit le geste de « une plante poussera » (qu'un cinéphile amateur d'horreur aurait facilement pu interpréter comme « la main d'un zombie va surgir du sol en remuant les doigts »).

Lui revint à l'esprit un film italien qu'il avait vu quelque temps auparavant, où deux types qui remontaient le temps n'arrivaient à rien expliquer, pas même à Léonard de Vinci. *Allez savoir, ma petite ; peut-être que moi j'ai mieux expliqué qu'eux et que tu es plus dégourdie que Léonard, et si tu te souviens, si tu as réussi à comprendre ce que je t'ai montré, tu deviendras peut-être la première paysanne de ton peuple*.

La petite fille lui sourit, et de même, lui sembla-t-il, fit la sorcière, qui l'observait à quelques mètres de distance en parlant avec un homme.

« Tu vois ? Il est gentil. »

« Peut-être, mais il est aussi sot. Il est en train d'apprendre les semailles à Araci. Comme si nous, nous n'en étions pas capables. »

« Mais peut-être qu'il ne le sait pas, peut-être que les Étranges comme lui ne l'ont apprise que depuis peu. Peut-être qu'il cherche seulement à comprendre comment se rendre utile. »

2.10 Fourmi-Jaguar

Yamandé était en train d'évaluer la situation. Ou plutôt non : Yamandé était ostensiblement en train d'évaluer la situation. Ou plutôt même pas : Yamandé était ostensiblement en train de *montrer* qu'il étudiait la situation, alors qu'en réalité il n'y avait rien à évaluer ; la situation était toujours la même que celle dans laquelle ils finissaient par se retrouver chaque fois qu'ils jouaient à Fourmi-Jaguar sans les plus grands : lui et Piata étaient les plus rapides à monter les rangs du règne animal, et quand ils arrivaient à Singe alors que les autres en étaient encore à Papillon, Tortue ou, au mieux, Tatou, il était clair que pour la énième fois la victoire se jouerait à deux, entre lui et Piata.

À vrai dire, il y avait eu récemment deux changements : le premier était que Moacir aussi avait commencé à s'imposer, surtout grâce à son courage et à ses étranges plongeurs. Il n'était pas encore à leur niveau, mais Yamandé étudiait des moyens de l'exploiter d'un point de vue stratégique, pour brouiller les cartes et compliquer la vie de Piata. Le second changement était qu'ils jouaient avec un spectateur : l'Étrange, qui, parmi ses nombreuses étrangetés, avait justement celle de venir souvent les regarder jouer. Quelques-uns des autres enfants étaient intimidés, ils n'avaient pas l'habitude de jouer sous les yeux d'un adulte, mais l'Étrange ne semblait un adulte que physiquement (à part cette couleur absurde qu'il avait). Pour le reste il était en tout et pour tout un petit enfant, plus petit même que Cauê, qui s'obstinait à jouer avec eux mais restait Fourmi parce qu'il n'avait pas encore assez de force dans les jambes pour arriver à toucher l'arbre de la transformation. L'Étrange semblait un petit enfant parce qu'il ne savait pas parler et ne savait rien faire d'utile pour la vie du village. C'était un mystère qu'il eût réussi à survivre assez longtemps pour devenir aussi grand ; c'était peut-être quelque chose qui avait à voir avec sa couleur.

Une autre chose qu'il avait en commun avec les enfants, c'était la curiosité : il semblait que son unique occupation fût de regarder. Chaque fois que tu le rencontrais il était en train de regarder quelque chose : quelqu'un qui tissait, quelqu'un d'autre qui préparait la nourriture ; de temps en temps il te suivait quand tu allais pêcher ou chercher l'eau au fleuve. Mais plus que tout il passait son temps à les regarder jouer. Yamandé se demandait si, en plus de ne rien savoir faire, l'Étrange ne savait pas non plus jouer à quoi que ce soit.

Allez savoir s'il comprend les règles de notre jeu. Peut-être que oui, elles sont très simples. On part tous de Fourmi. Ensuite il faut frapper la balle en cherchant à toucher l'arbre de la transformation. Celui qui le touche se transforme en l'animal supérieur : si tu étais Chenille tu deviens Papillon, puis Tortue, Tatou, Tapir, Capybara, Singe, Caïman et enfin Jaguar. Ensuite il faut courir reprendre sa propre balle et revenir à la maison. À ce moment-là le gardien peut te toucher avec sa balle, et s'il le fait tu redeviens l'animal inférieur et tu deviens le nouveau gardien. Celui qui devient Jaguar le premier a gagné.

Yamandé s'aperçut qu'il était en train d'expliquer mentalement le jeu à l'Étrange ; il se ressaisit et se reconcentra sur la partie en cours, non sans avoir pensé *dommage qu'il ne comprenne pas la Langue ; si je lui expliquais comment on joue, il pourrait peut-être jouer lui aussi, comme ça il s'amuserait un peu !*

Piata, qui pour ce tour-là était le gardien, regardait Yamandé et ricanait tout seul. *Regarde-le, comme il fait semblant d'y réfléchir, comme si je ne savais pas ce qu'il va faire.*

Moacir avait déjà touché l'arbre et s'était donc transformé en Singe, les rejoignant ainsi tous les deux. Mais maintenant c'était à Yamandé de tirer, dernier de ce tour. Sauf imprévu incroyable, Yamandé toucherait l'arbre et deviendrait Caïman. La seule chose qu'il devait décider était de quel côté faire tomber la balle qu'il devrait ensuite aller récupérer. Le plus sage était de la faire finir près

des balles des autres. Piata avait le tir le plus puissant de tout le groupe, et cela provoquait toujours une débandade générale : dans cette confusion il n'était pas simple de viser un joueur en particulier, à plus forte raison s'il était rapide comme Yamandé. Mais là, tout près, il y avait aussi la balle de Cauê, et Piata savait très bien que Yamandé ne voulait pas risquer que son tir, en le manquant, finisse par toucher justement le petit.

Réfléchis-y autant que tu veux, mon cher ami, de toute façon on sait très bien tous les deux où tu vas tirer.

Yamandé savait très bien que s'il faisait tomber sa balle près de celle de Cauê, Piata viserait quelqu'un d'autre pour ne pas risquer de toucher le petit. Mais c'était une tactique qui lui semblait injuste et, comme toujours, il ne voulut pas en profiter. Il visa et frappa sa balle d'un tir sec et précis, l'envoyant cogner sur le côté droit de l'arbre de la transformation et, par conséquent, atterrir assez loin des balles des autres enfants. Tandis qu'il courait la récupérer, se préparant à éviter le tir de Piata, il lança du coin de l'œil un regard vers l'Étrange et il lui sembla le voir sourire.

2.11 Temps

Il habitait sur l'équateur depuis toujours et pourtant il ne s'en était jamais vraiment rendu compte : les jours sont toujours d'égale longueur, l'obscurité arrive toujours à la même heure, il n'y a aucun moyen de s'apercevoir du passage des saisons.

En ville c'était différent : il y avait des horloges et des échéances, des calendriers et des agendas, des rythmes de travail, des championnats, des fêtes et des anniversaires qui découpaient le temps en segments bien définis. Mais là, dans la forêt, les jours s'écoulaient indifférenciés l'un après l'autre, semaine après semaine, mois après mois. Certes, il y avait des différences d'un jour à l'autre, de petits événements quotidiens — cette nuit de pluie torrentielle, la naissance de l'enfant de la jeune femme de la troisième hutte, l'homme mordu par le serpent et ramené au village par les autres chasseurs déjà bel et bien mort, ce jaguar capturé après une très longue chasse — mais dans la mémoire tu pouvais les disposer dans n'importe quel ordre : ils n'avaient aucune place précise dans le temps.

Et cela rendait impossible, Antônio s'en aperçut avec une consternation résignée, de se rendre vraiment compte du passage des jours, dont de fait il cessa de tenir le compte en gravant des encoches dans une poutre de la hutte au bout de même pas six mois. À peu près à l'époque où il pensa qu'il allait devenir fou.

Il avait dû à ce moment-là, après un long temps pendant lequel il avait refoulé la pensée, prendre acte du fait que personne ne viendrait le chercher. Ils l'avaient désormais certainement donné pour mort et, si pendant des jours, pendant des semaines, il avait scruté le ciel en attendant le vrombissement d'un hélicoptère, tendant l'oreille pour entendre une voix, un haut-parleur, une sirène, n'importe quoi qu'une équipe de secours pût utiliser pour se faire entendre, il avait désormais dû se rendre à l'évidence : personne ne viendrait. Peut-être que dans tout ce va-et-vient de bateaux et de jeeps ils avaient perdu sa trace et ne savaient même pas par où commencer à le chercher ; peut-être qu'ils n'avaient même pas essayé, parce que trouver un homme perdu dans la Forêt amazonienne, c'est chercher une aiguille dans le roi de toutes les meules de foin ; peut-être avaient-ils pensé qu'il n'avait pu que mourir en quelques jours de faim et de soif, ou tué par un serpent, par un jaguar (par une araignée).

Non qu'il n'eût pas pensé à se mettre en route pour chercher la jeep : de là, si, si, il avait pris la bonne direction (mais comment savoir laquelle ?) et si, si, il avait réussi à ne pas se perdre de nouveau, à ne pas tourner en rond, à ne pas rencontrer un jaguar ou un serpent, en deux jours de marche il pouvait peut-être espérer arriver à la 210, où il aurait peut-être pu trouver du secours.

Mais rien que d'arriver à la jeep était une entreprise, s'était-il rendu compte, presque impossible. En regardant autour de lui dans la clairière où s'élevait le village, il s'était aperçu dès le début qu'il n'avait pas la moindre idée de la direction à prendre : le trajet qu'il avait fait en suivant la sorcière, il ne s'en souvenait pas du tout ; et même s'il se rappelait plus ou moins l'endroit par lequel ils avaient débouché dans la clairière, rien ne pouvait lui donner la certitude que la vieille eût procédé en ligne droite, au contraire, il était à peu près certain qu'elle ne l'avait pas fait. Et ce n'était là que le dernier tronçon : refaire pendant deux jours la forêt à rebours en réussissant — sans avoir la moindre indication — à retrouver la jeep, il savait bien que c'était substantiellement impensable.

Du reste, on n'était pas mal là-bas : les indigènes étaient affectueux et gentils, ils l'avaient accueilli avec bienveillance et depuis un moment déjà les hommes lui permettaient d'aller chasser avec eux (bien qu'ils ne le laissassent pas encore toucher lances ni flèches), les femmes se faisaient aider à ramasser le bois et les baies, les enfants l'adoraient : aux petits bateaux avaient succédé les petits avions, dont il était évidemment impossible d'expliquer le concept mais qu'ils avaient parfaitement

appris à faire voler ; puis le papier du carnet s'était épuisé (et aussi, du reste, les choses qu'il savait fabriquer avec du papier).

Il y avait même deux ou trois filles, un peu petites mais pas mal du tout, pas mal du tout : de beaux seins, et des fesses toujours en vue, c'était un plaisir de les regarder.

Mais ce qui le rendait fou, c'était de ne pouvoir parler avec personne, de ne pouvoir échanger une pensée, une idée, une opinion, au moins une blague, jésus très saint. Cette langue d'oiseaux qui était la leur, tout en trilles et en couinements et en croassements, lui restait complètement impénétrable même après tous ces mois. Il avait plus ou moins appris quelques noms, même s'il avait rarement l'occasion de s'en servir : à quelle fréquence prononces-tu le nom de quelqu'un si tu n'as ensuite rien à lui dire ? Il avait — il lui semblait avoir — compris que ce gazouillis un peu grasseyé signifiait « viande », mais à vrai dire ça aurait très bien pu signifier « dîner » ou « miam » ou « il faut dire que Fernanda cuisine un tatou de rêve ». Et ce couinement avec une note descendante au milieu, c'était « eau » ; mais d'après ce qu'il en savait, ça valait pour celle de la pluie, celle du fleuve, celle qu'on boit dans les noix de coco et peut-être aussi pour les larmes et l'urine, allez savoir.

D'un autre côté, l'apprentissage de sa langue par eux ne fonctionnait pas beaucoup mieux : ils avaient appris son nom, qu'ils prononçaient à peu près « 'N't'niiiiiii-ho » ; les enfants arrivaient à dire de façon presque intelligible « petit bateau », mais ça s'arrêtait là. Ils ne semblaient avoir aucun intérêt à l'apprendre, et n'en avaient du reste aucun besoin, pouvant bavarder entre eux autant et comme ils voulaient.

Antônio pensait qu'il mourrait de manque de mots, *comment on fait, comment on fait, ne pouvoir parler à personne, c'est pire que d'être muet, pire que d'être sourd, pire que d'être perdu tout seul dans la forêt (oh mon dieu, ça peut-être pas), je vivais de mots et je ne peux même pas dire salut comment ça va, moi je n'y arrive pas, moi je deviens fou, moi je me jette dans le fleuve et je me fais manger par les dauphins roses.*

La vie au village n'avait rien qui clochât, une fois qu'on s'était habitué à faire ses besoins entre un araucaria et un palmier, à être nu et à boire l'eau du fleuve, à se faire piquer chaque minute par des millions d'insectes et à bien mâcher la viande de singe ; mais Antônio la trouvait plutôt fastidieuse. La chasse aurait pu être amusante, peut-être ; mais même en laissant de côté le fait que l'horreur des araignées ne le laissait jamais tout à fait tranquille quand il rôdait dans la forêt, ces expéditions sur les traces d'animaux qu'il connaissait trop peu, les affûts, le sang lui donnaient plus d'angoisse qu'autre chose. Ou peut-être était-ce le fait qu'on ne lui permît pas de manier des armes qui le faisait se sentir emprunté et plus en danger qu'il ne l'était peut-être vraiment. Pêcher l'ennuyait à mourir, et on ne peut pas dire que ramasser du bois, tresser des paniers, chercher des baies, des fruits et des écorces avec les commères, ou tailler la pointe des flèches, fussent des activités si exaltantes.

Et les journées étaient longues, sans rien à lire, sans musique à écouter, sans personne avec qui échanger deux mots. C'est ainsi qu'Antônio se retrouvait de plus en plus souvent à regarder les enfants jouer, à observer ces étranges jeux de balle qui étaient les leurs, certains très simples, d'autres pleins de règles fort complexes. À force de les regarder, il lui semblait les avoir toutes comprises, ou presque. La seule chose qui lui restait incompréhensible, c'était ce qui déterminait la fin des parties. De systèmes pour mesurer le temps court, ils n'en avaient pas ; le nombre de points ne semblait pas compter ; il n'y avait pas non plus d'événement unique, comme le fait d'avoir touché un arbre en particulier, auquel on pût attribuer le sens de « fin de la rencontre ». Et pourtant, chaque fois, de but en blanc, la partie était manifestement finie et les enfants, contents, se donnant d'amicales tapes sur les épaules, couraient goûter avec des papayes.

Il avait remarqué cependant que ces gamins, même les tout-petits, étaient dotés d'une vitesse et d'une adresse extraordinaires, et que deux d'entre eux — DeuxChaussettes et un garçon robuste au visage sérieux — avaient un tir vraiment précis et puissant.

C'est pourquoi, un bel après-midi, Antônio, las de rester seul à regarder ces incompréhensibles virevoltes et hésitant à aller se jeter dans le fleuve, se mit au contraire d'arrache-pied à attacher ensemble trois branches droites, plantant ensuite ce grossier C renversé dans la terre, à la limite de la clairière.

Puis il s'approcha des enfants et leur demanda par gestes de lui prêter la balle. Il la posa par terre et, d'un coup de pied ni trop fort ni trop court, l'envoya dans le but. Il se tourna vers les gamins qui le regardaient attentivement et dit : « But. »

Il n'y eut aucune réaction. Il alla chercher la balle, la remit en position devant ses pieds, tira au but. Et de nouveau il regarda les enfants en répétant : « But. »

« Bu-ùùù ? »

« Non. But. »

Ils semblaient tous très perplexes. Le Sérieux haussa les épaules, reprit la balle, et tous recommencèrent en piaillant leur partie abstruse.

Antônio s'assit sur un tronc, très déçu, reconsidérant l'idée du fleuve ou peut-être celle de s'immoler à un jaguar. Mais voilà qu'au beau milieu du jeu DeuxChaussettes se détacha des autres et — comme sur une idée soudaine — au lieu de tirer contre les arbres visa le but et le trouva d'un boulet parfait. Puis il se tourna vers Antônio et, d'un ton interrogatif et discret, lui proposa : « Bu-ùùù ? »

Antônio eut un pincement au cœur, bondit sur ses pieds, hurla : « But ! BUT ! Oui, bravo, bravo, but, but, BUUUUUUT ! » et il battit des mains et agita les bras, et les enfants, tout contents, l'imitèrent et agitèrent les bras et sautèrent et braillèrent : « BUT ! BUT ! BUT ! »

Antônio était heureux : *il y a peut-être encore de l'espoir, ils pourront peut-être apprendre quelques mots de portugais, on pourra peut-être au moins faire une petite partie de football.*

2.12 Présages

« Il est blanc ! »

Ayindé, la femme-médecine, regardait Kirimà avec son air habituel, moitié sérieux moitié railleur.

« Et tu sais ce qui est blanc ? Le mort ! Seul le mort est blanc ! »

Kirimà était plus petit et légèrement plus trapu que la moyenne des habitants du village, et il avait une peau sombre caractéristique qui le rendait unique dans toute la tribu. Sa voix aussi était unique : plus éclatante, et capable d'atteindre un volume dont les autres ne pouvaient que rêver.

« D'ailleurs tu t'en souviens, des premiers jours ? Tu t'en souviens ? Tout le monde à le toucher, même les enfants, tout le monde à le toucher d'un doigt pour voir s'il était vraiment vivant ou si c'était un esprit de la forêt ! »

D'une claque sèche Kirimà écrasa une guêpe qui s'était posée sur son épaule, un geste si fréquent qu'il le caractérisait désormais. Contrairement à tous les autres habitants du village, il n'était pas complètement immunisé contre le venin d'une espèce particulière de guêpes, dont les membres, depuis toujours, semblaient le savoir et prendre plaisir à le tourmenter. Si pour les autres une piqûre de ce type de guêpe n'était rien de plus qu'une démangeaison sans conséquence à l'endroit touché, pour Kirimà elle devenait la cause d'une gêne prolongée qui pouvait durer plusieurs jours. Aucune des herbes qui dans des cas comme celui-ci procuraient du soulagement ne fonctionnait sur lui. Il s'était habitué dès l'enfance à vivre ainsi, tuant le plus de guêpes possible et supportant la douleur des dards comme personne. Il ne se rappelait pas un seul jour où il n'eût pas tué au moins une guêpe, et à certaines saisons il ne se passait pas de jour sans qu'il fût piqué au moins deux ou trois fois.

Mais il ne s'était pas résigné. Au fil du temps il avait expérimenté des dizaines de solutions différentes pour tenir les guêpes à distance ou pour soulager la douleur des piqûres, et beaucoup des trouvailles de Kirimà étaient entrées dans le bagage de connaissances de la tribu, à tel point qu'il était devenu l'un des adultes les plus estimés pour sa remarquable connaissance des secrets de la forêt.

Il avait aussi accroché son hamac à côté de celui de nombreuses femmes, et de certaines il avait eu quelques-uns des enfants les plus sains et les plus beaux de tout le village.

« Et maintenant ? Ça te plaît, à toi, qu'il aille toujours traîner avec les petits ? Un homme qui ne connaît pas la forêt est dangereux pour lui-même et pour les autres, et nous, on le laisse traîner avec les petits ? »

« Il apprend, maintenant il n'est plus dangereux. »

Ayindé s'était prise de sympathie pour Antônio, non seulement parce que c'était elle qui l'avait conduit au village, mais parce qu'elle avait toujours pensé qu'il était vraiment une sorte d'esprit, un bon esprit, cependant, avec lequel il fallait passer du temps, et que ce temps passé leur reviendrait ensuite sous la forme de quelque grand avantage qu'elle ne pouvait pas encore prévoir mais dont elle était certaine qu'il viendrait. Et si elle parlait toujours d'une manière très posée, elle faisait ainsi peser d'autant plus son autorité.

« Il apprend ? Mais s'il ne distingue pas un tapir d'un fourmilier ! Il y a combien de temps ? Trois jours ? Quatre ? On l'a encore trouvé en train de faire pipi dans le fleuve sans se protéger ! »

« Kirimà, Kirimà, tu dois être patient ; combien de personnes connais-tu qui aient été attaquées par le *candiru* ? Tu sais bien qu'il n'y en a pas tant et qu'ils ne sont pas dangereux pour nous. Les vieux racontent qu'il y a ces poissons minuscules capables de remonter le pipi jusqu'à t'entrer dans le corps, mais je te dis la vérité : moi je n'en ai jamais vu un aussi petit ; ceux qu'on trouve dans les poissons morts sont grands comme mes doigts, ceux-là ne sont pas dangereux. »

« Mais il faut se protéger ! Nos vieux nous l'ont appris comme les vieux des vieux le leur avaient appris ! »

« Oui, il faut se protéger, c'est vrai. Mais les vieux de nos vieux n'étaient pas sur ce fleuve-ci. C'étaient peut-être les vieux des vieux des vieux, maintenant je m'y perds. Sur l'autre fleuve il y avait peut-être plus de *candirus* et c'était plus dangereux. Nos vieux nous ont aussi appris à extraire le jus de *xagua*, mais combien de fois ça a servi ? »

Kirimà le savait bien : un autre talent qu'il avait toujours eu était celui de se rappeler les histoires. Il se rappelait les histoires des premiers vieux qu'il avait connus, ceux qui étaient morts quand il était jeune, et il se rappelait aussi les histoires des vieux d'aujourd'hui. Sa mémoire était si formidable que depuis longtemps tout le village lui demandait de raconter les histoires des vieux ; c'était la façon la plus fréquente de passer les soirées, et Kirimà se jetait toujours dans ces récits de toute son âme : il entendait les voix de ses ancêtres qui trouvaient de la place en lui, il sentait les esprits qui s'arrêtaient pour l'écouter.

L'autre moment où il lui semblait que les esprits de la forêt s'arrêtaient, c'était quand il voyait son fils Yamandé jouer avec la balle. Kirimà n'avait jamais été parmi les plus doués avec la balle ; il se rappelait la cérémonie d'initiation comme l'un des moments les plus tristes de toute son existence. Mais Yamandé était différent : il avait toujours été un enfant curieux et, dès qu'il avait grandi assez pour commencer à jouer avec la balle, ses dons avaient été tout de suite évidents. Pour Yamandé, le bon Kirimà aurait fait n'importe quoi, mais chaque jour qui passait il semblait qu'il en fût de moins en moins besoin : il grandissait bien, il était fort, aimé et respecté de ses amis, il avait les pieds rapides et précis et le sourire toujours prêt.

Les jeunes revenaient de la clairière de jeu en bavardant et en riant à haute voix. À peu de distance derrière eux, Antônio, toujours avec sa démarche incertaine après tout ce temps, produisant toujours le bruit du tonnerre à chaque pas et éprouvant toujours d'énormes difficultés à communiquer même les choses les plus simples. Tu parles d'un bon esprit : aux yeux de Kirimà, Antônio ne semblait qu'un énorme problème non résolu, et le fait qu'il passât tout ce temps avec les enfants ne le laissait pas tranquille ; il avait le pressentiment que quelque chose tournerait mal.

Tchac ! Il écrasa une autre guêpe et s'en alla de mauvaise humeur.

2.13 Figures

Le lever et le coucher du soleil, les cycles de la lune qu'on entrevoyait mince comme un sourire entre les branches ou qui resplendissait, ronde comme une boule de manioc, en éclairant jusqu'aux fougères les plus basses : il n'y avait rien d'autre pour scander le temps en moments.

Antônio avait dû abandonner la tentation, le besoin, presque compulsif les premiers temps, de chercher à subdiviser les jours en heures et en minutes, à les regrouper en bottes insensées portant le nom de semaines ou de mois. Ce n'était pas facile, même au bout d'un certain temps, de se fabriquer une routine, et il commençait à penser qu'il était tout à fait inutile de le faire.

Manger n'était pas un rendez-vous fixe : personne, à un moment précis et récurrent, ne dressait une table avec une nappe de feuilles de palmier, des demi-noix de coco en guise de verres et des outils en os en guise de couverts. Personne n'allait au fleuve à une heure précise remplir les cruches d'eau, personne à midi ne sonnait une cloche faite d'une pierre creusée pour appeler tout le monde au déjeuner : de fait il n'y avait aucun moment qu'on pût appeler « déjeuner », et « dîner » était simplement le moment, avant le coucher du soleil, où l'on se réunissait plus ou moins tous pour manger, mais aussi pour raconter des histoires, boire une demi-noix de mixture enivrante, chanter des chansons de lointaines légendes, écouter les recommandations des esprits par la bouche du chaman, cancaner sur les voisins de hamac.

Les rythmes étaient dictés uniquement par la nécessité, par la disponibilité des ressources, par les décisions que, avant même les gens, c'était la forêt elle-même qui prenait. La chasse pouvait s'arrêter plusieurs jours si la précédente avait été abondante ; elle pouvait être désordonnée ou parfaitement orchestrée, être une affaire privée ou celle du village entier. Il en allait de même pour la cueillette : parfois un petit groupe de quelques personnes disparaissait pendant des heures et revenait avec les paniers pleins de provisions. Parfois les expéditions étaient bien plus nombreuses et bruyantes et ressemblaient presque à de longues parties de campagne.

Le jeu de balle non plus, pour lequel les habitants du village avaient une véritable obsession, ne suivait de routine précise. Il pouvait arriver qu'au retour d'une battue les chasseurs jettent dans un coin sarbacanes, arcs et flèches aux pointes empoisonnées et tout le reste, et se déchaînent dans une partie improvisée de leur étrange jeu. Mieux : il avait paru évident à Antônio dès le début que parfois les battues étaient trop brèves, comme si les chasseurs ne voulaient pas vraiment s'y engager parce qu'ils avaient déjà la tête à la prochaine partie. Même quand il commença à les suivre aux battues, bien qu'il ne comprît pas bien la langue, il lui sembla évident que parfois cet engagement semblait presque un pro forma, comme s'ils voulaient dire : « On marche une petite demi-heure dans la forêt, il y a un animal ? Non, hein ? Vite ! On rentre au village jouer. »

Le plus drôle, c'était qu'ils semblaient tous toujours affairés, et en même temps il semblait qu'il y eût d'infinis, de dilatés moments de pure paresse.

Maintenant, par exemple, l'averse arrivée en milieu de journée s'en était allée en laissant une humidité dense que le soleil, revenu depuis peu, avait chauffée en une touffeur épuisante. La forêt s'égouttait encore de millions de pétales et de feuilles et Antônio, à demi allongé, les épaules appuyées à un tronc, était sur le point de s'assoupir, bercé par les chants des oiseaux qui secouaient la pluie de leurs ailes et par le babil des enfants qui goûtaient autour de lui avec les fruits fraîchement cueillis, humides et chauds.

Il arrivait à saisir quelques mots dont il reconnaissait le sens : « mange », « bon », « sucré », « je veux », « pluie-passée ». Et « opiiì », voilà, opiiì devait être le nom de ces fruits rouges et juteux

dont les enfants se barbouillaient le visage. *Je dois m'en souvenir*, pensa-t-il. *Opiiì*. Et, somnolent et distrait, il traça du doigt les lettres sur la terre molle à côté de sa main : O P I I Ì

Deux secondes plus tard il s'aperçut que le silence s'était fait : les enfants s'étaient tus d'un coup. Il leva les yeux et les vit, tous ces petits visages en cercle, fixer ces signes sur le sol. Puis se relever pour le regarder, une question dans tous les yeux.

Il se redressa d'un coup en position assise : *Jésus mon dieu, l'écriture. Tu parles de vouloir leur enseigner des subtilités technologiques de pseudo-Léonard de Vinci, tu parles de leur apprendre à planter des graines, ce que j'ai découvert qu'ils savent déjà très bien faire, et allez savoir depuis quand. L'écriture, sainte vierge : ces gens ne la connaissent pas, ils n'en ont même pas le concept.*

Exalté par cette intuition vertigineuse et par les possibilités infinies qu'elle ouvrait grand, ce fut d'une main presque tremblante qu'il prit un fruit entre ses doigts et dit : « Opiiì. »

Les enfants le regardaient.

Il le posa par terre, près de l'inscription, la désigna, dit de nouveau : « Opiiì. »

Dans tous ces yeux sombres qui l'observaient il ne lut rien d'autre que de la curiosité.

Alors il traça devant lui dans la terre A N T Ô N I O, dit d'une voix bien claire : « Antônio », puis se désigna lui-même et prononça de nouveau : « Antônio. »

Les enfants connaissaient son nom, aussi, même s'ils ne comprenaient pas du tout ce jeu, ils ricanaient et quelqu'un répéta : « Antônio ? »

« Oui, Antônio. »

Et de nouveau en désignant les lettres, une à une : « A N T Ô N I O »

Puis il se leva, alla devant Joufflu et traça par terre C A U Ê, en désignant d'abord l'enfant puis les signes, puis de nouveau l'enfant. Et il fit de même avec P I R A Í et avec M O A C I R et avec tous les autres, jusqu'à boucler le cercle avec la fillette assise à sa gauche : A M I A J Ê.

Elle le regardait avec application et lui répéta : « A - A - Antônio » puis « A - A - Amiajê », en soulignant du doigt les inscriptions, en soulignant les deux A identiques : « A-ntônio, A-miajê. A, A, A. »

La petite répéta : « A. »

Il lui sourit. Elle lui sourit. Tout le monde souriait. *Quel jeu étrange.*

Le lendemain ce fut justement elle qui, après qu'ils eurent joué toute la matinée avec la balle et se furent rassemblés, fatigués, à l'ombre d'un gros ébénier, s'approcha de lui et, du bout du doigt dans la poussière, traça, hésitante, un

Λ

de travers.

« A ? »

« Très bien, presque ! Regarde, voilà, comme ça : A »

« A. Amiajè. »

« Oui, oui ! A, Amiajè. A, Antônio » ; et regardant autour de lui et voyant qu'ils attendaient tous, il réécrivit devant chacun son nom : « U, U, Ubiratan » « P, P, P, Piata ». Les enfants riaient et répétaient les sons de leurs noms en gribouillant par terre des signes plus ou moins au hasard mais de plus en plus précis, de plus en plus semblables à des A, à des U, à des P, à des M.

2.14 Ipê

Le jeu des figures avait été une nouveauté très appréciée. Chacun des gamins savait désormais très bien tracer son initiale, et il n'était pas rare de voir un enfant dessiner avec soin, à la boue et au roucou, un A ou un É sur les joues d'un petit camarade en chantonnant le son : AAAA A-A A... AA AA-A-A-A !

Antônio se promettait de commencer avec les chiffres, un jour ou l'autre, mais pour le moment rien ne pressait : ils avaient un monde entier de mots avec quoi s'amuser.

Passer des initiales aux mots complets fut moins facile : les plus petits s'ennuyèrent vite et retournèrent jouer avec les lézards et les cailloux, mais les plus grands prirent le jeu très au sérieux : comme en toutes choses, tous les enfants veulent aller au fond de chaque nouvelle découverte jusqu'à l'avoir démontée et remontée depuis le début, jusqu'à sentir qu'ils la maîtrisent.

Antônio, malgré ses efforts, ne réussit pas à se rappeler combien de temps il avait mis, bien des années plus tôt, à apprendre à écrire et à lire son propre nom. Il avait un souvenir confus d'une salle de classe qui lui paraissait énorme, d'une odeur de poussière et de craie et d'enfants en sueur, de doigts poisseux de gâteaux à la noix de coco qui lui barbouillaient la feuille. Et pourtant il se rappelait que pour l'anniversaire de sa mère il en était déjà parfaitement capable, pour l'épeler sur une carte de vœux ornée de dessins d'énormes papillons et de fleurs impossibles : il n'avait donc pas fallu bien longtemps, à l'époque.

Et de fait il ne fallut pas longtemps, dans cette salle de classe si verte, entre les bonds des crapauds et le bourdonnement des insectes, avec des tableaux de terre boueuse qu'on effaçait du pied, pour que chacun sût tracer, fût-ce avec quelque hésitation, son propre nom et, quand il était particulièrement inspiré, celui de ses camarades aussi.

Antônio tenta donc un pas de plus. Il entendit que les gamins parlaient d'aller au fleuve : le mot fleuve, « ipê », il le connaissait déjà depuis un moment ; il attira donc leur attention et dessina par terre I P Ê en scandant bien le mot et en le répétant encore et encore. Mais les enfants ne semblèrent pas comprendre : l'un rit, l'autre haussa les épaules, tous s'enfuirent en courant se baigner dans le fleuve.

Eh oui, trop difficile ; c'est une chose de comprendre que ce signe-là c'est toi et cet autre c'est ton ami, c'en est une autre de comprendre qu'il peut y avoir un signe pour chaque chose, qu'on peut dessiner par terre n'importe quel mot, n'importe quoi, qu'on peut faire apparaître « fleuve » dans la poussière alors qu'il est encore caché derrière les arbres, trop difficile, c'est vrai, dommage.

Antônio se releva et, dans un soupir, se dirigea vers le fleuve : oui, c'était vraiment l'heure d'un bain.

Quelques matins plus tard, Antônio était en train de façonner deux ou trois balles neuves, un processus lent et plutôt ennuyeux qu'il avait appris des enfants eux-mêmes, et les enfants ne se voyaient nulle part. C'était normal : les enfants ne se laissaient pas trouver tous les matins ; de temps en temps ils partaient en groupe pour de très longues chasses aux lézards ou aux grenouilles, parfois ils passaient la journée entière grimpés aux arbres à chercher des fruits et des nids d'oiseaux, de temps en temps ils allaient à la clairière regarder les grands jouer. Un peu las des feuilles et de la boue, il décida d'aller les chercher.

Ils ne jouaient pas à la balle dans les parages et ils n'étaient pas non plus dans l'ombre accueillante du *shabono* ; ils n'étaient pas dans la clairière, où ne régnait que le son incessant des mille voix de la forêt, si semblables à celles de leur langue. Peut-être s'étaient-ils enfoncés dans l'un des lieux infinis où Antônio n'osait pas encore se glisser : des passages qui lui semblaient des murs infranchissables de feuillage et de sous-bois, des sentiers invisibles à ses yeux, des arbres qui semblaient impossibles à escalader.

Un peu déçu, il fit retour à l'esplanade, résigné à passer la matinée seul, quand tout à coup il vit quelque chose par terre, près de l'un des nombreux sentiers qui s'enfonçaient dans l'épaisseur. Il s'approcha sans oser croire à ce qu'il voyait, regardant, le cœur battant fort, les signes gravés dans la terre battue :

ANTONIO IPÊ ☺

Était-ce possible ? Tandis que, le cœur battant, il se précipitait le long du sentier du fleuve, il pensait : *non, ça ne peut pas être vrai, ça ne peut pas être vraiment ce que ça a l'air d'être.*

La première qu'il vit, entre les frondaisons près de l'eau, fut Amiajè, qui le regardait avec des yeux brillants d'excitation, frémissant sur ses petites jambes fines. Elle s'avança en cachant de toute évidence quelque chose derrière son dos, bientôt suivie des autres enfants, qui avaient une attitude entre la timidité et la moquerie, tous avec quelque chose de caché dans la main. L'un des plus grands prit son courage à deux mains et, ricanant d'émotion, prit Antônio par la main en le conduisant vers une anse en amont du fleuve où l'eau était très calme, presque stagnante. Antônio essaya de regarder derrière le dos des enfants mais ne réussit à entrevoir que des feuilles.

Arrivés au fleuve, tous les enfants s'alignèrent le long de la rive, et ce qu'Antônio vit le laissa sans souffle. Chacun d'eux cachait derrière son dos un ou deux petits bateaux faits avec les larges feuilles de quelque plante inconnue. *Antônio, fleuve, petits bateaux : c'était vraiment un message, c'était un message écrit pour moi.* Les yeux pleins de fierté, les enfants posèrent leurs petits bateaux à la surface de l'eau et créèrent une lente procession verte. Les petits bateaux furent pris par le courant paresseux et se dirigèrent vers l'aval, certains flottant légers, d'autres se renversant ou se coinçant les uns dans les autres.

Mais Antônio ne réussit pas à voir ces petits naufrages : il avait les yeux pleins de larmes.

2.15 Femmes

« À votre avis, est-ce qu'il l'accrochera un jour, son hamac, à côté de celui d'une femme ? »

« Il ne l'a jamais... vraiment ? »

« Non, pendant tout ce temps il ne l'a jamais fait, pas une seule fois. »

« Peut-être que ça ne l'intéresse pas, peut-être que c'est un de ceux qui n'aiment que jouer à la balle. »

« Peut-être qu'il n'en est pas capable. Il y a énormément de choses dont il n'est pas capable. Vous avez entendu raconter la fois où il a essayé de chasser le tapir ? Voilà : peut-être qu'à faire cette chose-là il est aussi doué qu'à chasser les tapirs. »

« Ahahahah ! »

« Éhéhéhééh ! »

« Mais peut-être qu'il ne s'est pas passé tant de temps. »

« Oh que si. Il est arrivé qu'on était dans la lune où les fourmiliers mettent bas, et cette lune est déjà revenue et repassée. »

« Tu t'en souviens très bien. Tu as été attentive, ça t'intéresse peut-être ? Tu voudrais peut-être l'accrocher, toi, ton hamac avec lui ? »

« Hihihihhi ! »

« Ahahaha non, qu'est-ce que tu racontes ! Tous les esprits éclateraient de rire ! Même si ça fait tellement longtemps que je n'ai pas accroché mon hamac avec quelqu'un que, presque, presque... »

« Éhéhéhééh ! Et tu crois qu'il voudrait de toi, une guenon desséchée comme toi ? »

« Mieux vaut une guenon que ce vieux toucan déplumé que tu es. »

« Ahaha ! Vieux toucan, moi ? Mais c'est toi la grand-mère de tous les anacondas ! »

Antônio était rapidement devenu le chouchou non seulement d'Ayindé, la femme-médecine qu'il avait prise pour une sorcière, mais aussi de toutes les anciennes du village : sa maladresse et sa différence avaient apporté un agréable vent de nouveauté et, même si des mois s'étaient écoulés depuis son arrivée, il continuait à enchaîner les situations cocasses en alimentant gloussements et commérages. Il peinait encore énormément avec la langue et, bien qu'ayant appris quelques mots, ce n'était pas assez pour tenir un discours même rudimentaire ; mais il comprenait quand même qu'il était pour elles un grand sujet d'amusement. Tout compte fait la chose ne le troublait pas plus que ça : mieux valait certainement susciter des rires que de l'animosité ou d'autres sentiments négatifs, et de toute façon les dames le traitaient bien et l'aidaient quand il se mettait en tête quelque tâche improbable.

Non, ce n'était pas de là que venaient les problèmes. Celles qu'Antônio craignait, c'étaient les jeunes femmes. Durant ces mois de séjour, Antônio avait observé les us et coutumes du village avec

plus de soin que ne l'aurait fait un anthropologue : au pire, une erreur d'anthropologue se serait traduite par une recherche fausse, tandis qu'Antônio craignait qu'une erreur de sa part dans l'approche de quelque sujet délicat ne lui causât de sérieux ennuis. Et quel sujet plus délicat que les rapports avec l'autre sexe ?

Non qu'il n'eût pas aimé se trouver une compagne, mais il ne savait vraiment pas comment se comporter. Déjà à Macapá, dans le milieu où il était né et avait vécu, il n'avait jamais été un don Juan et avait même toujours été plutôt emprunté dans les approches, comme le démontrait l'affaire Isabel qui, après tout ce temps, le brûlait encore un peu. Ici il ne savait vraiment pas par où commencer. La seule chose qu'il avait comprise, c'était qu'il ne semblait y avoir aucune cérémonie de mariage ni rien de tel. La création de nouveaux couples se faisait d'une manière qui le fascinait par sa simplicité : à un moment donné un homme accrochait son hamac à côté de celui d'une femme (ou l'inverse : il avait déjà vu plusieurs cas où c'était la femme qui prenait l'initiative) et à partir de ce moment-là c'était un couple. C'est tout.

Mais comment ces couples prenaient naissance lui restait tout à fait obscur. Placer un hamac ici ou là comme si de rien n'était lui semblait trop fruste ; il était certain qu'il existait une forme quelconque de cour qui précédait ce moment, mais il n'arrivait pas à en repérer la dynamique. *Un jeu de regards suffisait-il, et hop, tout de suite le hamac ? Ou fallait-il se montrer gentil pendant un moment ? Et comment, qu'est-ce qu'on offre à une fille ici, une noix de coco, un serpent mort, un lézard pour le goûter ? Et comment savoir si par hasard un homme mieux en vue que toi (c'est-à-dire tous les autres hommes du village) ne s'intéressait pas déjà à ce hamac-là ?*

Et puis de toute façon elles étaient trop jeunes, beaucoup trop. Antônio pensait aux élèves de l'école où il enseignait : non, il n'en était même pas question. Antônio comprenait que là, au village, c'était un tabou qui n'appartenait qu'à lui ; mais peu importait : tabou c'était et tabou ça restait. Cela l'amenait à chercher à éviter les filles en âge « de se marier », parfois avec des conséquences embarrassantes, comme le soir où il avait vu une jeune femme venir vers lui d'un pas décidé, un hamac dans les bras. Antônio s'était levé d'un bond du sien, trébuchant et manquant de s'étaler par terre ; puis, pris de panique et sans savoir quoi faire d'autre, il avait brisé le crochet de bois qui lui servait de support : « *Ici on n'accroche pas de hamacs.* » La jeune femme avait quand même continué à avancer en souriant vers lui, puis avait dépassé son emplacement sans même le regarder, pour aller accrocher son hamac à côté d'un grand jeune homme aux élégants dessins ocre sur le visage, laissant le pauvre Antônio interdit et provoquant une grande hilarité chez deux anciennes qui avaient assisté à la scène.

Il y avait une jeune femme, à vrai dire, qui avait certainement quelques années de plus que les autres et pourtant n'avait pas d'enfants, et il ne l'avait jamais vue non plus accrocher son hamac avec quelqu'un. Elle avait tendance à se tenir un peu à l'écart, elle avait quelque chose qui la distinguait des autres : les traits avaient quelque chose de différent, les dessins qu'elle se faisait sur la peau avaient un style bien à eux, de même qu'elle avait une façon particulière d'arranger les fleurs dont elle se parait, et les paniers qu'elle tressait avaient eux aussi des nœuds qui... *eh bien, Antônio, tu l'as très bien observée, apparemment, pour quelqu'un qui a décidé de ne pas avoir affaire aux femmes ; très bien pour quelqu'un qui ne veut pas d'ennuis ; un peu trop bien, vu que tu pourrais la décrire centimètre par centimètre. Oui, admettons-le, j'aimerais la connaître mieux. Je pourrais peut-être essayer de lui offrir un peu de ces baies jaunes que tout le monde semble tant apprécier, enveloppées peut-être dans une belle feuille luisante ; je pourrais peut-être même ajouter une fleur, ou une petite grenouille bleue. Maudite langue, si seulement je savais articuler deux mots. J'aimerais rien que savoir quelle est son histoire.*

2.16 Janaína

Il y a des histoires qu'on ne raconte pas, ou qu'on ne raconte qu'à soi-même, quand on est seul, quand on peut penser à quel point un lieu peut sembler lointain, à quel temps très long peuvent être deux fois dix lunes.

Que le lieu d'où venait la jeune femme solitaire, celle qui se peignait autrement, fût assez lointain pour être hors d'atteinte, c'était surtout un espoir à elle. Elle s'appelait Janaína et cela faisait presque deux ans qu'elle avait quitté son village.

« Tôt ou tard je le tue », avait dit Janaína à Guiomar.

« Chhht ! Mais qu'est-ce que tu racontes, tu es folle ? »

« Je ne le supporte plus, je ne sais plus quoi faire. »

« Ce n'est pas à toi de le savoir. Les esprits le savent. Et les esprits ont décidé que tu es la femme de Yarimi, il n'y a rien d'autre à savoir. »

« En vérité c'est Yarimi qui a dit que les esprits ont dit ça ; à moi les esprits n'ont rien dit. »

« Chhhht ! Mais alors tu es vraiment folle ! Qu'est-ce que tu racontes ? Tu sais bien que c'est Yarimi qui parle avec les esprits ; pourquoi auraient-ils dû parler avec toi ? »

« Pour m'expliquer pourquoi je dois rester avec cet animal et faire toujours ce qu'il dit. »

« Les esprits doivent le savoir et ce n'est certainement pas à toi qu'ils doivent le dire, mais au chef du village. Et puis moi je pense que les esprits sont fâchés contre toi parce que beaucoup de lunes ont passé depuis qu'il t'a prise et que tu n'as toujours pas eu d'enfants. »

« Et heureusement qu'ils ne sont pas venus. C'est facile pour toi de parler comme ça. Les dieux t'ont destiné ce brave homme de Tooru, pas ce singe hurleur. S'il essaie encore une fois de me toucher, je le tue pour de bon. »

Mais cette fois-là Guiomar n'avait pas dit « Chhht ». Cette fois-là elle s'était bornée à fixer, terrorisée, un point derrière ses épaules.

Janaína s'était retournée et avait vu Yarimi, surgi de derrière un palmier avec le silence du vent immobile, et qui la regardait avec des yeux mauvais.

Le plan était simple. Elle l'assommerait avec la boisson du changement et, quand il se serait écroulé endormi, elle agirait. Au fond du cœur elle regrettait un peu de ne pas avoir le courage de le tuer pour de bon, mais l'esprit malfaisant, c'était lui, pas elle. Et un village qui se laisse guider par un malfaisant est un mauvais village : s'enfuir était une décision facile, sans regrets ; elle ne comprenait pas pourquoi elle n'y avait pas pensé plus tôt. Elle irait au fleuve, prendrait un canoë et ramèrait tant qu'elle aurait des forces, jusqu'au plus lointain des villages. Bien des lunes plus tôt elle était allée dans deux de ces villages pour des cérémonies de paix et d'échange de dons, et il lui avait semblé qu'ils étaient peuplés de gens gentils. Le sien était le pire village de toute la forêt, avait décidé Janaína ; et si les esprits avaient été assez méchants pour l'envoyer là et l'accoupler à ce singe, eh bien... Janaína n'osait pas achever la pensée, mais au fond de son cœur c'était clair : ces esprits-là ne méritaient pas le respect, et ce n'était certainement plus le moment de supporter ce malheur.

Yarimi aimait la boisson du changement. Ce soir-là Janaína, les yeux baissés, lui en avait versé sans arrêt, lui offrant même sa propre part en signe d'excuse pour les vilaines paroles qu'elle avait dites dans l'après-midi.

Le moment critique était après la quatrième écuelle : en général Yarimi montait alors en régime et il suffisait d'un rien pour le rendre violent. Mais ce soir-là il était resté plus calme que d'habitude. Il avait bu une cinquième écuelle aussi et, à la moitié de la sixième, il était tombé endormi et ivre.

Le destin est de mon côté, avait pensé Janaína, en regardant la lune presque pleine dont la lumière filtrait entre les frondaisons assez pour lui permettre de comprendre où elle marchait, sans faire de bruit et sans réveiller personne. Elle cherchait à ne pas penser à la façon dont on l'accueillerait dans le nouveau village, en se concentrant sur chaque pas, en se félicitant de son propre silence. Elle souriait à l'idée que cette habileté-là et celle de ramer, les deux habiletés qui lui seraient essentielles pour la fuite, lui avaient été enseignées par le singe. Au moins il aurait servi à quelque chose. Elle était si concentrée à écouter son propre silence que, dans un premier temps, elle n'avait pas compris ce qu'avait été ce son très fort, entendu à peine le pied posé hors des limites du village. Quelle sorte d'animal cela pouvait-il être ?

Yarimi avait beaucoup de défauts, dont certains qu'il était parfois disposé à admettre lui-même. Mais ce n'était pas un imbécile. Les esprits n'auraient jamais mis un imbécile à la tête du village. Il s'était longtemps demandé pourquoi les esprits lui avaient collé cette femme irrespectueuse et déso-béissante qui n'arrivait même pas à lui donner un enfant, mais maintenant tout était clair : c'était une épreuve pour tremper son esprit. Ce jour-là il aurait l'occasion de s'en débarrasser et dès le lendemain il pourrait prendre une autre femme ; il ne lui restait qu'à décider laquelle.

Ce soir-là il n'avait pas bu une seule goutte de sa boisson bien-aimée. Chaque fois que la femme lui avait apporté une écuelle, il n'y avait fait qu'appuyer les lèvres, prenant une petite gorgée qu'il recrachait dans l'écuelle dès qu'elle s'éloignait, pour la vider ensuite par terre. Après la sixième écuelle il avait décidé que la comédie était complète et avait fait semblant de s'endormir, en prenant soin de garder son couteau bien à portée de main.

Quand il avait entendu Janaína se lever, il avait serré la main sur le manche et avait attendu l'agres-sion. À sa grande surprise la femme n'avait pas cherché à le tuer, mais s'était dirigée hors de la hutte. Yarimi l'avait alors suivie pour comprendre quelles étaient ses intentions et, quand il avait vu qu'elle sortait du village, il avait compris : cette femme maudite des esprits avait décidé de les abandonner. Un affront pire que tout autre : personne n'abandonnait le village dont Yarimi était le chef. Il avait inspiré profondément puis lancé le cri d'alarme à pleins poumons.

Si elle avait eu le temps de penser, Janaína se serait demandé où elle s'était trompée, pourquoi son plan avait échoué si vite et si misérablement. Peut-être se serait-elle interrogée sur le rôle que les esprits lui avaient réservé, ou peut-être aurait-elle même pensé qu'elle s'était trompée sur toute la ligne, qu'elle aurait dû accepter le message des esprits et vivre la vie qu'on avait mise devant elle.

Mais Janaína n'avait pas eu le temps de penser. Seulement d'agir et de courir. Réveillés par le cri de Yarimi, qu'au bout de deux secondes elle avait reconnu, terrorisée, quelques-uns des guerriers les plus capables du village s'étaient déjà réveillés et commençaient à courir de-ci de-là en cherchant à comprendre ce qui se passait et ce qu'il fallait faire. Dans la confusion elle avait vu que certains d'entre eux se dirigeaient justement vers le fleuve, lui coupant la voie de fuite qu'elle s'était fixée. Elle avait rapidement changé de cap, s'éloignant du fleuve et s'enfonçant dans l'épaisseur de la forêt. Quelqu'un l'avait vue courir et, appelant à l'aide, s'était lancé à sa poursuite. Consciemment elle ne savait pas vers où elle courait, elle courait et c'est tout ; mais l'instinct la guidait vers le

point qui représenterait peut-être son salut ou peut-être sa fin. Assurément le point décisif de son aventure.

Elle avait continué à courir à perdre haleine et, quand elle avait émergé de l'épaisseur des arbres avec encore un peu d'avance sur ses poursuivants, tout était devenu clair, au sens littéral aussi.

La lune éclairait les rochers, l'eau luisante du fleuve et l'impressionnant, très haut et très étroit saut de la cascade. Elle était plus haute que l'arbre le plus haut de toute la forêt : l'eau se précipitait en bas en passant entre deux étroites dalles de roche pour aller se jeter dans un petit lac bien plus bas. Les légendes du village racontaient que quelque ancien avait été assez valeureux pour y plonger, et beaucoup de jeunes fanfarons parlaient souvent d'aller essayer, mais aucun vivant n'en avait jamais eu le courage.

Janaína n'avait pas plongé tout de suite. Elle s'était arrêtée au bord de la cascade à fixer l'endroit d'où sortiraient ses poursuivants, en espérant que Yarimi serait parmi eux pour lui montrer lequel des deux était le plus courageux. Et c'est ce qui était arrivé. La lumière de la lune n'était pas assez forte pour lui permettre de voir ses yeux, mais il n'y en avait pas eu besoin. On pouvait parfaitement deviner le changement d'expression : de la conviction de l'avoir attrapée au doute, puis à l'incrédulité quand elle s'était retournée et avait sauté dans le vide.

Cela faisait des jours désormais qu'elle errait dans la forêt en suivant le cours du fleuve, sans rencontrer personne. Elle n'avait pas de mal à se procurer nourriture et eau, et la réussite quasi miraculeuse de sa fuite lui avait donné une force d'âme énorme. Elle n'était pas en difficulté. Mais cette longue solitude commençait à l'inquiéter un peu : elle ne s'était pas attendue à ce qu'il n'y eût aucun village sur un si long trajet après la cascade. *Tant mieux*, s'était-elle surprise à penser, *plus je vais loin, mieux c'est*.

C'était le crépuscule du cinquième jour, c'était presque l'heure de chercher un endroit pour passer la nuit et, à ce moment-là, par-dessus les cris des perroquets, elle avait entendu des voix d'enfants au-delà des arbres.

2.17 Mots

« Ce que l'Étrange fait avec les enfants, ces figures, c'est de la magie ? »

« Non, Kirimà, ce n'est pas de la magie », dit Itá takûara en bâillant, tandis qu'il se balançait paresseusement dans son hamac. Il n'avait pas l'air très intéressé : « L'Étrange s'appelle Antônio, tu le sais, et il n'est capable d'absolument aucune magie, c'est moi qui te le dis. Dans tout le village il n'y a personne avec qui les esprits aient moins envie d'avoir affaire. Ce n'est qu'un jeu, n'y pense plus. »

« Mais quel jeu stupide est-ce là ? Les figures, on se les peint sur le corps, on ne les dessine pas dans la poussière avec un bâtonnet. C'est un jeu sot, on n'a jamais vu ça, ça ne me plaît pas. »

« Ce doit être un jeu que font leurs enfants Étranges. Ne t'inquiète pas pour un jeu. Ce n'est pas dangereux, non ? »

« Non... non, il ne semble pas qu'ils puissent se faire mal. Mais ça ne me plaît pas. »

« Il y a un tas de choses qui ne te plaisent pas, Kirimà », ricana le chamane en se réinstallant mieux dans son hamac, « laisse-les tranquilles, ce ne sont que des enfants, ils ne font que jouer. »

Ce jeu s'était révélé très utile à Antônio qui, sans l'avoir aucunement prévu, se retrouva, devant les écrire, à apprendre un tas de mots nouveaux, faisant des progrès dans la Langue bien plus vite qu'auparavant.

Mais les enfants avaient très vite découvert, à mesure qu'ils se familiarisaient avec les signes — et bien que leur langue fût fort peu adaptée à être écrite — que ce jeu leur fournissait un extraordinaire moyen de communication secret, dont les adultes et les anciens ne savaient rien : un formidable instrument pour se soustraire à leur contrôle.

Tu pouvais tracer IPÊ devant le *shabono* et les enfants qui s'étaient réveillés plus tard que les autres sauraient que leurs camarades étaient allés jouer en bas au fleuve. Si tu voyais OPIÏ près du sentier, tu savais que les amis étaient partis faire provision de fruits ; si tu trouvais PUTÚ gravé dans la boue molle de la rive, tu pouvais courir à la clairière jouer à la balle avec les autres.

C'était commode de voir près du feu AYÏNDÉ SUCRÉ, parce que tu comprenais que la femme-médecine avait préparé sa délicieuse bouillie de manioc et de miel et qu'avec un peu d'adresse tu pouvais réussir à en chiper au moins une poignée ; et c'était utile de lire près de l'entrée de la hutte YBOTYRA COLÈRE, parce que tu savais que la vieille Ybotyra était dans une de ses journées de mauvaise humeur et qu'il valait mieux que les enfants se tiennent à distance s'ils ne voulaient pas recevoir des pierres.

Un peu moins utile — mais qu'Antônio, par ailleurs très fier des progrès des gamins, savait inévitable — était l'usage de cette arme nouvelle dans leurs querelles : à un offensant CAUÊ TAPIR tracé en plein milieu de la place avait succédé un sanglant MOACIR CACA écrit encore plus gros, juste avant qu'Antônio n'obligeât les deux, également offensés, à faire la paix.

Aussi ne s'étonna-t-il pas plus que ça quand, un après-midi, il les entendit ricaner et que, s'étant approché du groupe qui riait de façon désordonnée jusqu'aux larmes, il vit que juste sous le hamac d'Itá takûara était tracé avec grand soin ITÁ GROS VENTRE. Il aurait dû les gronder, bien entendu ; mais en regardant l'abdomen — objectivement imposant — du chamane qui, tandis que celui-ci

était béatement plongé dans le sommeil, se balançait lentement en débordant du hamac, semblable à une énorme mangue trop mûre, il ne réussit à rien faire d'autre qu'étouffer un rire, tandis qu'autour de lui les gamins se roulaient par terre, hilares.

Il rit cependant beaucoup moins — il s'empourpra même, rougissant d'embarras, et remercia le ciel de n'avoir enseigné ce jeu très dangereux qu'aux enfants — quand, quelques jours plus tard, en sortant de bon matin de l'ombre du *shabono*, il vit fuir à la dérobée, s'égaillant dans toutes les directions pour aller se cacher en ricanant dans les broussailles, une nuée de gamins, et se trouva devant les pieds, juste sur le seuil, décorée de trois cailloux ronds, l'inscription ANTÔNIO AIME JANAÍ-NA.

2.18 Loin

« Je te dis que c'est celle-là, j'en suis absolument sûr », insista Yamandé, « je ne te l'ai pas déjà raconté mille fois ? Leenā m'a dit : regarde-la bien. Regarde-la bien, parce que cette chenille n'est pas comme toutes les autres. C'est la meilleure chose que tu mangeras de ta vie. Elle a fait un trou dans le manioc, elle l'a mise dedans, et elle avait raison. Je n'ai plus jamais rien mangé d'aussi bon et je n'ai plus jamais oublié à quoi elle ressemblait ; tu ne sais pas depuis combien de temps j'espère la retrouver. Je te dis que c'est celle-là. »

« Je sais que tu me l'as raconté encore et encore », rétorqua Piata, « et je te répète que ce n'est pas ça le problème. Le problème c'est qu'il ne la mangera jamais. »

« Mais puisque c'est délicieux, je te dis. Pourquoi il ne la mangerait pas ? »

« Parce que les chenilles le dégoûtent. »

« Les chenilles le dégoûtent ? »

Cette fois ce ne fut pas seulement Yamandé à s'étonner, mais presque tous les autres enfants aussi : « Et comment tu le sais, toi ? »

« Parce que je l'ai observé et j'ai remarqué qu'il n'en mange jamais. »

« Mais tu as dû te tromper ; d'accord, c'est l'Étrange, mais même lui ne peut pas être étrange à ce point, les chenilles plaisent à tout le monde. Moi je dis qu'on la lui apporte et tu verras qu'il sera content. Dis la vérité : tu ne veux pas la lui apporter parce que tu veux la manger toi. »

Piata réfléchit à la conduite à tenir puis décida que la situation était assez grave pour mériter le dévoilement de son grand secret.

« Non. Je te dis que les chenilles ne lui plaisent pas. Et tu sais pourquoi ça ne me semble pas étrange ? Parce qu'elles ne me plaisent pas à moi non plus. »

« Les chenilles ne te plaisent pas ? »

« Non. Et non seulement elles ne me plaisent pas, elles me dégoûtent carrément. »

« Les chenilles te dégoûtent. »

« Oui. »

« Et pourquoi tu en manges ? »

« Parce que je dois. »

La révélation fut d'autant plus choquante que Piata était le plus gros de tous, celui qui mangeait le plus et de tout, ou du moins ils l'avaient toujours cru.

Un long silence tomba parmi les enfants.

Ce fut Moacir qui l'interrompit : « Moi non plus je ne les aime pas. Mais moi je n'en mange jamais. »

« Et comment tu fais ? » lui demanda Piata, les yeux illuminés par l'espoir.

« Je fais semblant d'en manger, et puis quand personne ne me voit je les cache parmi les os rongés ou n'importe où. »

« Malin ! »

« Mais alors, d'après toi, il y a vraiment le risque que ça ne lui plaise pas ? » demanda un Yamandé déçu.

« Oui. »

« Dommage. Je voulais vraiment lui faire un cadeau en échange du drôle de ballon qu'il nous a préparé, lui. »

« Moi aussi. Tu verras qu'on trouvera autre chose. Et ne sois pas triste : tu es sur le point de goûter à nouveau cette saveur que tu dis que tu aimes tant. »

Eh oui, la chenille spéciale. Ils regardèrent autour d'eux, mais elle semblait avoir disparu. Puis ils remarquèrent que Cauê s'était éloigné du groupe et ils le virent de l'autre côté de la clairière, en train de s'approcher d'Antônio en lui tendant quelque chose. À cette distance ils ne pouvaient pas voir quoi, mais ils étaient tous certains que c'était un manioc farci. Ils se mirent à courir en criant le nom de leur ami.

Antônio observait Cauê lui tendre une racine avec, à l'intérieur, une énorme et répugnante chenille. Il était presque sûr que c'était un geste de bonne volonté de l'enfant, peut-être un remerciement pour la balle de caoutchouc qu'il avait construite la veille. Mais manger la chenille ? Jusque-là il avait toujours réussi à les éviter, en pêchant viande, poisson et végétaux dans les plateaux et en laissant les chenilles de côté, ce qui devait sûrement faire plaisir aux indigènes, vu qu'ils semblaient en être friands. Mais maintenant il n'avait pas d'échappatoire. Peut-être pouvait-il la soulever, la donner à l'enfant et manger le manioc ? Pendant qu'il y pensait, Cauê donna un bon coup de dent dans cet inhabituel sandwich fourré, mâcha, dit « Ang-ouàààà », qu'Antônio avait fini par apprendre que ça voulait dire « délicieux » (comme le confirmait la tête de l'enfant), et, avec un grand sourire, mit le reste de la friandise dans les mains d'Antônio.

Antônio avait depuis longtemps perdu la notion du temps. Il avait une vague idée du temps écoulé depuis son arrivée au village ; mais si quelqu'un lui avait dit qu'en cet instant il était 9 heures, heure de Rio de Janeiro, du onze septembre 2001, Antônio, en observant la chenille écrasée dans le manioc, lui aurait certainement répondu (dans un portugais de plus en plus incertain faute d'usage) : « Et qu'est-ce que ça peut me faire ? J'ai des problèmes bien plus pressants à résoudre, moi. »

Cinq mille kilomètres plus au nord, dans un endroit si lointain à tous les points de vue qu'il aurait aussi bien pu se trouver à l'autre bout de l'univers, Isabel fixait, stupéfaite, le téléviseur. Cela faisait longtemps qu'elle ne pensait plus à Antônio. L'année précédente elle était retournée à Macapá régler quelques affaires et avait appris qu'il était toujours porté disparu dans la forêt, et qu'il n'y avait désormais plus d'espoir de le retrouver.

Maintenant, de but en blanc, lui revint à l'esprit à quel point l'avait frappé la tragédie de cet avion dont le pilote avait décidé de se suicider en s'écrasant en mer avec tous les passagers, et elle pensa : *heureusement que tu es mort, cher Antônio. Comme ça tu n'as pas eu à voir cette horreur.*

À l'énième rediffusion du deuxième avion qui s'écrasait contre le WTC, Isabel se ressaisit, prit un petit sac à dos, y mit son portable, deux bouteilles. *Les médias du monde entier doivent être devenus fous. Allons voir s'ils ont besoin d'une interprète.* Dans un rire hystérique elle acheva la pensée : « *S'ils ont besoin ?* » *Ha ha.* Et elle courut hors de chez elle.

2.19 Mondial

Mesdames et messieurs, bonsoir. En direct de Tokyo nous vous retransmettons Pays-Bas-Argentine, pour les quarts de finale de la Coupe du monde de football 2002. Les équipes entrent déjà sur le terrain, les Pays-Bas avec le traditionnel maillot à pois ocre et l'Argentine avec sa belle tenue à rayures marron. Le public est celui des grandes occasions : au moins 30 enfants, une multitude de perroquets et un nombre indéterminé d'insectes et d'animaux dangereux. Mais silence, c'est le moment des hymnes nationaux.

Antônio interrompit le commentaire qu'il se faisait à lui-même, ordonna : « A'iybò », et les enfants se mirent en rang, ce qui était précisément ce qu'il espérait qu'ils fassent. Un élan de fierté le traversa, tempéré par le fort soupçon qu'ils l'avaient fait non pas grâce à l'impeccabilité de sa prononciation, mais parce qu'ils avaient déjà compris quoi faire. C'était le troisième quart de finale. Dans le premier, le Japon avait étonnamment battu l'Italie, au grand déplaisir d'Antônio qui ne voulait pas piloter les rencontres mais espérait secrètement des résultats plus réalistes. Dans le deuxième, l'Allemagne avait réglé le Danemark 8 à 5. Pour compléter le tableau viendrait ensuite Brésil-Croatie. Antônio dit « Pays-Bas ! », désigna les pois ocre et se mit à chanter l'hymne, accompagné avec grand enthousiasme par les joueurs néerlandais : « Poropò, poropò, poropoppopoppopopò. Poropò, poropò, poropoppopoppopopò. »

Depuis quelque temps déjà les enfants semblaient avoir bien assimilé les principales règles du football, et Antônio avait même déjà organisé quelques tournois du village, même s'il s'agissait de tournois qui se déroulaient plus dans sa tête que dans la réalité, étant donné qu'Antônio avait vite renoncé à expliquer les concepts de poules, de classements, de points, et que ce qu'il avait appris de leur langue n'était certainement pas adapté à l'usage.

Peut-être n'y avait-il pas de mots adaptés à cet usage dans toute leur langue, qu'ils appelaient « Aca-aaaaa ! », simplement « Langue ». Quoi qu'il en soit les enfants jouaient, lui reconstituait les classements de son côté et tout le monde était content ainsi. On pouvait faire quelque chose pour améliorer encore, on peut toujours améliorer encore, mais Antônio ne voyait pas quoi.

Jusqu'à ce qu'un soir, un de ces soirs relativement rares où il repensait au monde qu'il avait laissé derrière lui, l'idée lui vint de quoi faire. Sa pensée s'était envolée vers le Mondial de Corée et du Japon. Antônio avait calculé, en tenant compte des grossesses qu'il avait vues menées à terme, qu'il était probablement dans la forêt depuis deux ans et demi ou trois : donc le Mondial 2002 devait s'être déroulé récemment, ou peut-être même était-il en cours en ce moment. Antônio pensa qu'introduire des éléments rituels comme les couleurs des équipes et les hymnes nationaux pouvait être à la fois amusant et compréhensible pour les enfants.

Le lendemain matin, à peine réveillé, il aplanit avec soin un morceau de terre bien abrité où il traça, avec un bâton pointu, la grille des matchs du premier fanta-Mondial amazonien. Pour ne pas trop compliquer les choses il avait décidé de sauter la phase de poules et de passer directement aux quarts de finale. Il avait choisi toutes les grandes équipes, sauf la France, dont la victoire contre le Brésil au Mondial 98 était un affront encore trop frais et trop douloureux pour pouvoir être pardonné. Dans l'imagination d'Antônio, donc, la France du maudit Zidane avait été éliminée avec fracas par le pays hôte.

En outre, pour rendre compréhensible l'association entre le tableau et les matchs, il avait décidé de ne pas utiliser les drapeaux nationaux, mais les couleurs des équipes. Couleurs qu'il peindrait ensuite directement sur les corps encore verts de ses joueurs.

C'est ici que surgit le premier problème : après avoir créé les deux premières équipes, il avait décidé de peindre les joueurs du « Japon » avec un beau cercle rouge sur la poitrine, ce dont Yamandé et ses camarades semblèrent enthousiastes. Le cercle rouge était si beau que les joueurs « Italiens » aussi auraient voulu s'en faire peindre un, et il fallut une patience non négligeable pour les convaincre de se faire peindre des rayures noires ondulées.

Le deuxième problème sortit au moment des hymnes nationaux : Antônio s'était rendu compte qu'il ne savait pratiquement rien de la sélection japonaise, à commencer justement par l'hymne, et il avait décidé qu'à sa place il utiliserait la Marseillaise. Mais il avait d'abord attaqué avec Fratelli d'Italia, qui était le seul hymne, à l'exception du brésilien, dont il se rappelait bien la musique et même quelques paroles. Et le « Poropò, poropò » du début avait suscité un tel enthousiasme chez les enfants qu'il n'y avait pas eu moyen de les convaincre d'accepter d'autres musiques que celle-là. La Marseillaise avait été aussitôt accueillie par des cris de protestation : les enfants du « Japon » se sentaient injustement discriminés et firent comprendre qu'eux aussi voulaient le « Poropò, poropò » du début. Et c'est ainsi qu'Antônio transforma Fratelli d'Italia d'hymne national en chanson d'ouverture des matchs. Le générique du Mondial, en somme.

En initiant ses jeunes amis au football, Antônio était très résolu à éviter qu'ils fussent seulement effleurés par le concept d'erreur d'arbitrage, et s'était promis d'être le plus impartial possible. Après la défaite de l'Italie contre le Japon — jamais de la vie — il se rendit compte cependant que, s'il voulait s'amuser davantage lui aussi, il devait intervenir au moment de composer les équipes.

Un autre point ferme de son action était en effet d'éviter comme la peste la formation d'équipes fixes : il ne voulait courir le moindre risque de créer des bandes et des factions dans un village de cinq cents personnes. Puisque la composition des équipes devait varier de match en match, autant la piloter un peu, non pour créer des favoritismes, mais pour augmenter le réalisme (à ses yeux) du jeu de rôle.

Les joueurs à sa disposition étaient une trentaine de garçons et six filles, entre six ans et l'âge de l'initiation. Dans le quart de finale suivant il avait composé les équipes de manière que l'Allemagne fût un peu plus forte et « musclée », tandis qu'il avait destiné au Danemark les enfants les plus agiles. Pays-Bas-Argentine devait en revanche être une rencontre plus équilibrée, aussi Yamandé et Moacir avaient-ils atterri dans la première équipe et Piata et Ubiratan dans la seconde, et les joueurs les plus faibles ou les plus petits avaient eux aussi été répartis à peu près équitablement.

Yamandé et Piata, en plus d'être les deux joueurs les plus forts, étaient aussi très liés et avaient fait une légère grimace de contrariété à l'idée de jouer séparés. *N'ayez crainte, vous verrez que pour le prochain match, avec le maillot vert et or, vous serez de nouveau ensemble*, pensa Antônio en ricanant.

2.20 Cendre

Antônio était à une dizaine de mètres de hauteur ; tout le long de l'écorce de l'arbre où il avait agilement grimpé, il avait pratiqué des incisions verticales avec les robustes griffes d'un gros fourmilier, opportunément travaillées pour les rendre tranchantes. Des incisions une précieuse résine jaune clair avait commencé à sourdre et, opportunément canalisée par la forme même des incisions, à confluer dans une grande écuelle au pied de l'arbre. Deux énormes chenilles jaunes à gros pois rouges et blancs, qui parurent à Antônio de dimensions modestes, marchaient paresseusement sur une branche non loin de là. *Oh, celles-là sont bonnes*, pensa Antônio, *je les offre à quelqu'un*.

Regarde-toi, Antônio, tu es l'un d'entre nous, les gens du village n'avaient pas de mot pour se désigner eux-mêmes, *tu descends d'un arbre dont tu ne connais pas le nom portugais*, avec dans la main deux énormes chenilles gélatineuses que tu as l'intention de manger avec tes amis. Ses pensées coulaient désormais dans la langue locale, ne laissant place au portugais que pour les mots qui n'existaient pas ou qui étaient d'une manière ou d'une autre intraduisibles.

Le tumulte commença juste au moment où il avait entamé la descente, opération compliquée par le fait qu'il tenait les chenilles dans la main droite. Un cri inhumain était parti de l'arrière d'une des plus grandes huttes et déjà de nombreuses personnes accouraient en abandonnant leurs occupations.

Antônio comprit tout de suite que quelqu'un était mort, il le sentait au-dedans de lui : un cri pareil ne pouvait rien signifier d'autre.

Ils n'avaient pas un beau rapport avec la mort, ils la considéraient comme une intruse. Dans leurs récits figurait un temps où la mort n'existait pas et où le peuple du village pouvait vivre éternellement. À cette époque-là ils avaient rencontré une tribu adverse puissante qu'ils avaient réussi à vaincre, et la mort était la punition pour avoir osé tant. C'était là le récit fondamental, celui qu'on répétait toujours : la mort est la punition pour avoir combattu contre d'autres êtres comme nous ; il ne faut plus combattre, et un jour peut-être la mort nous abandonnera et s'en ira.

Mais pas ce jour-là. Arrivé à terre, Antônio était désormais certain que la mort était quelqu'un d'important et d'aimé. En général la réaction à la mort était d'autant plus brutale et rageuse que le défunt était important au sein de la communauté, et le comportement de ceux qui étaient accourus ne laissait pas place au doute : ils semblaient devenus fous et aveuglés par la fureur.

Les cris atteindraient bientôt tout le monde, même ceux qui chassaient et jouaient loin de là, et en une heure au maximum le village entier se serait rassemblé dans la phase de violente réaction à la mort. Personne ne cherchait à canaliser ni à arrêter cette rage ; au contraire, souvent les plus âgés étaient aussi les plus enragés, et leur comportement excitait les plus jeunes et même les enfants. Ils continueraient ainsi à hurler et à ruer dans le vide, à s'agiter et à se secouer, à se frapper la poitrine et les jambes de violentes claques jusqu'à tomber épuisés par terre, ce qui, pour certains des plus résistants, signifiait plusieurs heures de passion.

La forêt réagit au vacarme en l'amplifiant d'abord : oiseaux et singes de toute espèce ajoutèrent leur cri à celui des hommes et des femmes, créant un grondement vraiment impressionnant. Puis, la douleur se prolongeant sans contrôle, les animaux abandonnèrent le terrain et laissèrent un anneau de silence autour des explosions de rage, créant un énième effet extraordinaire : une sorte d'écho lointain et grave engendré par les arbres eux-mêmes.

Non !

La première chose qu'Antônio vit, ce furent les pieds. Pour une raison quelconque, Antônio, sans même s'en rendre pleinement compte, était capable de distinguer presque tout le monde en ne voyant que les pieds, des pieds à la plante solide mais incroyablement souple, calleux mais exceptionnellement sensibles.

Non !

Il n'avait pas de doutes mais voulut se convaincre que ce n'était pas vrai, que ça ne pouvait pas être, qu'on pouvait très bien se tromper.

« Non ! » Le cri en portugais se perdit parmi les hurlements de ceux qui l'entouraient. « Non ! Non ! Non ! »

Étendue à terre, les yeux fermés, gisait Ayindé, l'expression curieusement détendue, les cheveux éparpillés autour de la tête à former une sorte d'auréole.

La sorcière.

Combien de choses lui avait-elle apprises, Ayindé, la femme-médecine, la sorcière ? Tout. Antônio sentit monter en lui la même rage que les autres exprimaient déjà. Cela ne lui était jamais arrivé auparavant : d'ordinaire il se bornait à assister à l'écart à cette première expression de la douleur, mais cette fois c'était différent. Il se mit à hurler et à s'agiter comme les autres et perdit bientôt la notion du temps et de l'espace.

Quand il rouvrit les yeux il était allongé sur la terre humide ; l'air chaud de l'après-midi enveloppait le village tandis que beaucoup des plus résistants, hommes et femmes, vibraient encore dans ce qui s'était transformé en une sorte de danse funèbre. Les anciens étaient déjà en train de composer le corps et de construire le bûcher funéraire : entre quatre grandes pierres fut entassée une grande quantité de bois, sur laquelle on posa une dalle de la même pierre pour y étendre le corps. Tous les biens de la défunte seraient brûlés dans le bûcher et les choses qui ne prendraient pas feu seraient ramassées et jetées dans le fleuve. Une fois la chair brûlée, les os seraient ramassés et brûlés à part jusqu'à être réduits en cendre.

Antônio observa avec un étrange détachement toute la procédure : le feu qui partait de la résine et inondait le bois, qui montait haut et enveloppait la femme-médecine en se confondant avec le rougeolement du couchant, le corps qui lentement noircissait et disparaissait de ce monde, les os.

Les cendres furent prises par quatre jeunes, deux hommes et deux femmes, et portées au sommet du toit d'arbres qui couvrait en partie le village, à au moins vingt mètres du sol, puis lentement laissées tomber en neige sur les huttes, sur les gens, sur tout. Sous cette terrible chute de neige, les premiers chasseurs qui étaient partis pour la chasse spéciale rentraient déjà. Ils banquetteraient et boiraient tous jusqu'à ce que les forces les abandonnent. La durée du banquet dépendait de la notoriété du défunt et, dans ce cas, il ne durerait pas moins de trois jours et trois nuits.

Les premiers chants s'élevaient déjà : les femmes et les plus jeunes allaient vers les anciens en entonnant des chansons très anciennes, dont Antônio ne saisissait que quelques mots, dans le but explicite d'en soulager l'esprit. Les adultes qui n'étaient occupés à aucune tâche écoutaient passivement ces mélodies et s'accordaient rarement un demi-sourire, les yeux pleins de larmes. Bientôt la viande serait cuite et la boisson alcoolisée, l'eau de la forêt, commencerait à couler.

Les parents les plus proches de la femme mélangèrent une poignée des cendres à leur portion d'eau de la forêt, et Antônio fut invité à en boire une gorgée : cela n'était jamais arrivé auparavant.

Ce qu'Antônio éprouva fut une sensation de complétude : l'âme de la sorcière était entrée en lui. Il mangea et but sans peur pendant trois jours et trois nuits et, quand il se réveilla à l'aube du quatrième jour, il comprit que quelque chose en lui avait changé pour toujours.

2.21 Bonheur

Cher cahier... Antônio passait souvent un moment avec lui-même à se parler tout seul, non, il y avait un mot plus juste, carnet ? Cher carnet... non, pas ça non plus. Journal ! Cher journal ! Donc : cher journal, je me trouve ici allongé dans un hamac, entouré de gamins qui courent et qui rient, et pour la première fois je dois t'avouer que je suis heureux. Je n'arrive pas à croire que j'aie aussi bien. Je joue au football tous les jours, ou à leur jeu de la balle que je snobais au début et qui maintenant me paraît magnifique, je suis devenu une espèce d'éducateur officiel des enfants du village et, eh bien, je suis heureux. Mon plus gros souci ces jours-ci, c'est que je n'arrive pas à trouver un moyen de leur expliquer le concept de froid. J'en suis arrivé à leur parler de la glace en leur disant que de temps en temps l'eau devient pierre, sous les éclats de rire, mais le froid, je n'ai toujours pas compris comment le raconter.

« Bal-le ? »

Yamandé, que pendant longtemps Antônio avait appelé en lui-même DeuxChaussettes, le demanda avec son sourire habituel, en employant le mot portugais.

« Je voulais me reposer un instant », répondit Antônio dans la langue du village.

« Bal-le ! » insista Yamandé en montrant le ballon.

Bon sang, ces gamins ne se fatiguent jamais... comme tous les gamins du monde, du reste, mais ceux-là me semblent vifs et remuants comme j'en ai vu peu.

« D'accord, d'accord, balle, balle », dit-il en portugais, comme il le faisait encore de temps en temps. C'était une sorte de geste d'affection ; parfois ça lui venait spontanément, et parfois il éprouvait carrément le besoin de se lancer dans de longs monologues dans son ancienne langue, tout en sachant parfaitement qu'ils ne pouvaient pas le comprendre.

« Mais pas de sprints, hein ? Ça fait toute la matinée que je vous fais faire des sprints et des accélérations, je ne voudrais surtout pas que vous vous fassiez mal. Je sais, vous êtes jeunes, et quand on est jeune on se croit toujours invulnérable ; mais vous devez comprendre vite quand c'est le moment de forcer et quand c'est le moment de se reposer. »

Yamandé le regarda d'un air amusé, comme toujours lorsqu'il écoutait cet idiome inconnu : « Vite, les grands sont à la chasse, les petits attendent au terrain ! » dit-il dans la Langue.

« Au terrain, hein ? Donc match, donc on se reposera demain... »

Antônio n'était pas vraiment inquiet : ces gamins, avec lui ou sans lui, auraient joué toute la journée de toute façon, et ils le faisaient probablement depuis des générations. S'il se sentait responsable, c'était plutôt parce qu'il essayait d'orienter leur préparation physique et technique, et qu'il n'aurait voulu casser aucun équilibre, et encore moins aucune fibre musculaire.

En arrivant au terrain, pourtant, les premiers adultes rentraient déjà de la battue. La règle était qu'en présence d'adultes les plus jeunes n'avaient pas accès à la clairière : ils pouvaient seulement rester à l'écart. Antônio leur avait appris à encourager un peu, parce que traditionnellement les rencontres de balle se suivaient en silence, en bavardant à la rigueur, mais certainement pas en criant. L'arrivée des grands avait laissé sur les garçons un voile de déception : ils allaient devoir rentrer au village et céder la place aux ayants droit. Cette fois pourtant ce fut différent : un des chasseurs s'approcha

d'Antônio et lui dit, en parlant lentement : « Les autres sont encore à la chasse, on joue avec les petits ? »

Ça n'était jamais arrivé. Il pouvait se produire qu'un des garçons les plus doués participe à une partie, pour remplacer quelqu'un qui s'était blessé ou qui était occupé ailleurs, mais grands contre petits, on ne l'avait jamais vu, sinon sporadiquement, deux contre deux ou trois contre trois.

« Jouez doucement, s'il vous plaît », lui répondit Antônio, craignant qu'un contact physique un peu trop violent ne fasse mal à l'un de « ses » garçons.

« Pas doucement, fort, très fort, comme ça ils deviennent des hommes plus tôt », répondit l'adulte d'un ton qui n'avait rien d'ironique, « mais à ton jeu, au football, pas au jeu de la balle. »

Oui, pensa Antônio, je sais, le jeu de la balle est sacré.

Les garçons comprirent aussitôt et devinrent l'image même du bonheur : ils criaient, ils couraient à travers le terrain, ils s'embrassaient, ils étaient la joie personnifiée, et tout cela avant même le coup d'envoi.

« On fait comme tu dis, Antônio, on fait les flèches empoisonnées et l'arc trop tendu, d'accord ? »

Antônio acquiesça, un grand sourire imprimé sur le visage ; il lui suffisait qu'ils jouent et qu'ils s'amuse. Il n'était même pas certain qu'ils aient tous en tête les noms des schémas qu'il avait introduits depuis très peu, et plus comme un jeu que comme une chose sérieuse. Et puis ils n'étaient plus des enfants, mais c'étaient encore tous des gamins, quand même trop petits : c'étaient des concepts trop difficiles.

Les petits commencèrent timides et empruntés, il fallait les comprendre, ils avaient en face d'eux les grands chasseurs du village, les hommes les plus forts et les plus respectés. Ils rataient les passes, ils perdaient la balle, les schémas d'Antônio ne produisaient qu'une grande confusion. À chaque but encaissé ils devenaient plus penauds ; deux ou trois d'entre eux étaient tout près des larmes.

Puis d'un coup quelque chose se déclencha dans la tête des garçons et l'arc trop tendu commença à fonctionner. Les extérieurs aidaient les centraux dans la phase défensive et les adultes se retrouvaient constamment deux ou trois petits dans les jambes ; garder le ballon devenait de plus en plus difficile. Et dire qu'aujourd'hui je les ai fait courir et qu'ils devraient être fatigués, pensa Antônio. Ils continuèrent à rater les passes et à perdre la balle, mais la défense tenait désormais, et à quatre ou cinq à zéro les grands chasseurs n'arrivaient plus à marquer, ni même à trop s'approcher du but.

Antônio vit Yamandé qui n'arrêtait pas de conciliabuler avec deux ou trois camarades : il est en train de leur rappeler les flèches empoisonnées, comprit-il. Il attendait aussi la bonne occasion. Un chasseur perdit la balle au milieu du terrain, assiégé par trois petits adversaires endiablés ; le ballon arriva dans les pieds de Yamandé qui, par deux fois, produisit une accélération et un changement de direction qui laissèrent son adversaire à plusieurs mètres. Arrivé en vue du but, il feignit le tir et déposa au contraire une passe d'une précision absolue vers l'un de ses trois camarades qui, avec un timing parfait, s'étaient glissés entre les défenseurs adverses : les flèches empoisonnées.

Antônio contempla la longue parabole de la passe en éprouvant une sensation entièrement nouvelle : ce fut un moment de beauté, de silence, de croissance. Les yeux des adversaires étaient perdus dans la surprise, les yeux de ses garçons étaient comme ceux du jaguar. Ce n'est pas vrai que tout dépend : quand tout est aussi précis, quand il y a toute cette envie et toute cette joie, ça ne dé-

pend plus. La demi-retournée de Jaci, l'un des plus grands, sortit de son pied à une vitesse incroyable, fille d'un timing parfait. Le gardien resta immobile et n'eut peut-être même pas le temps de voir la balle entrer. Yamandé exultait déjà comme le lui avait appris Antônio, les bras en l'air, courant vers un camarade pour l'embrasser. Au fond de lui, d'une manière ou d'une autre, il savait déjà bien à l'avance que la balle allait entrer ; au fond de lui il savait déjà que ça ne dépendait plus.

C'est la meilleure équipe de football que j'aie jamais eue, pensa Antônio, heureux comme jamais.

2.22 *Récits*

« Antônio, tu es capable de construire tout ? »

La voix mince de Janaína interrompit un long monologue sur le football fait de souvenirs imprécis et de schémas tracés au bâton sur le sol. Antônio se retourna, surpris, et la regarda d'un air interrogateur pendant que les garçons qui l'entouraient se levaient et partaient en courant.

« Tu racontes toujours ton village et les choses qu'il y a dans ton village ; ces choses, tu sais les construire ? Par exemple, tu es capable de construire le grand oiseau lumineux ? »

« L'avion ? » demanda Antônio en portugais. « Non, je n'en suis pas capable, je ne suis même pas capable de construire vos huttes », conclut-il en passant à la langue locale.

« Mais tu as vu toutes ces choses, non ? Pourquoi tu ne sais pas les construire ? » insista Janaína, qui avait la particularité de gesticuler beaucoup plus que ses camarades en parlant, parce que la langue du village n'était pas non plus sa langue maternelle. Cela donnait un ton emphatique à tout ce qu'elle disait et soulignait sa présence physique, son corps, sur lequel Antônio ne pouvait pas éviter de poser les yeux.

« Parce que ce sont des choses difficiles », Antônio était parfois étonné de tout ce qu'il arrivait à dire avec un vocabulaire encore relativement limité, « il faut beaucoup d'hommes et beaucoup de pensée. »

Un peu plus loin, deux femmes plus âgées s'appliquaient à allumer un feu ; l'une d'elles intervint en riant : « Antônio n'est même pas capable d'allumer le feu ! »

« Si, j'en suis capable ! » répondit-il. « J'y mets beaucoup de temps, mais j'en suis capable ! »

Un rire collectif fit naître chez Antônio le doute d'avoir dit quelque chose de travers.

« Raconte quelque chose de beau de ton village », demanda encore Janaína en s'asseyant à côté d'Antônio, très près, les genoux qui se frôlaient presque.

« Une chose belle ? »

Presque tous ses récits tournaient autour du football, des coupes du monde, des grands joueurs, de telle ou telle de ses expériences. Il ne le faisait pas exprès : il se sentait limité par la langue, et le football était un sujet assez simple à traduire et qui intéressait tout le monde. Là où les mots ne suffisaient pas, il pouvait arriver en montrant, par gestes, en dessinant. Le football avait été sa porte pour apprendre la langue. Mais maintenant il voulait raconter à Janaína une chose qu'il jugeait belle dans son monde, une chose dont il ressentait le manque.

« Dans mon village, mais pas seulement, dans le monde entier, il y a des fils... » Comment raconter cette chose dans une langue développée à l'intérieur de la Forêt d'Amazonie, adaptée et façonnée pour un peuple de chasseurs ? « Et dans ces fils passe la pensée des autres, nous appelons ça "Internet" ; si tu t'accroches à l'un de ces fils, tu peux voir ce que pensent les autres. »

« Voir ? » demanda l'une des femmes qui se moquait d'Antônio un instant plus tôt, fascinée.

« Oui, voir, parce que dans ces fils passent les pensées, qui finissent ensuite sur une chose que nous appelons “écran”, et si nous regardons l’écran, nous voyons les pensées. Ah, c’est comme quand nous dessinons par terre : la terre est l’écran et elle vous fait voir ce que je suis en train de penser, non ? »

« Je n’y avais jamais pensé... » intervint Janaína.

« Oui, quand tu dessines tu fais sortir une chose que tu as à l’intérieur », comme c’est difficile à dire dans cette langue, « à travers les fils qu’il y a dans le monde tu peux même être très loin, et ta pensée arrive quand même sur l’écran. »

« Mais loin comment ? Comme jusqu’au fleuve ? Comme jusqu’aux arbres à bacaba ? »

Antônio savait que la notion de distance était assez vague pour les habitants du village ; plus d’une fois déjà il avait eu d’énormes difficultés à leur parler du monde entier.

« Loin, aussi loin que tu veux. Pense à la chose la plus loin que tu connais. »

« La lune. »

« Voilà, loin comme la lune. »

« On peut entendre les pensées de la lune ? »

« Non, les pensées de la lune, non ; je ne sais pas si la lune a des pensées. Mais une fois des hommes sont allés sur la lune et nous pouvions entendre leurs paroles à travers des fils invisibles spéciaux. »

« Des fils invisibles ? »

« Oui. »

« Qui vont de la terre à la lune ? »

« Oui. »

Antônio se rendit compte à quel point ces mots devaient sonner incroyables, sachant qu’il y avait des gens qui utilisaient ces fils-là et qui pourtant ne croyaient pas que l’homme fût allé sur la lune. Il s’attendait à une manifestation de scepticisme, et il observa au contraire, stupéfait, Janaína regarder autour d’elle d’un air rêveur et lui demander : « Il y en a aussi ici, des fils invisibles ? »

Antônio mit quelques secondes à se remettre de la surprise avant de répondre : « Oui. »

« Mais nous, nous n’arrivons pas à les voir parce que nous ne sommes pas capables de construire l’écran, c’est ça ? »

« C’est ça. »

« Dommage », conclut Janaína, « j’aimerais bien le voir. Et il n’y a aucun espoir que tu apprennes à le construire, hein ? »

« Non, je suis désolé. »

2.23 Révélations

La nouvelle qu'Antônio connaissait les histoires les plus étranges jamais entendues au village se répandit, et une curiosité qu'ils ne savaient même pas avoir s'empara de ses habitants.

Il semblait impossible de les rassasier, la Langue y étant pour quelque chose puisqu'elle obligeait Antônio à d'interminables paraphrases pour tenter de décrire ce qui était très difficile, sinon impossible à décrire. Le résultat tenait toujours du drôle et du magique ; à chaque histoire le public grossissait, et bientôt Antônio se retrouva, pendant ses récits, entouré du village entier à l'écoute.

Au fond ce n'est pas très différent de l'époque de la radio ; mieux, il se pourrait bien qu'ici j'aie plus d'auditeurs. À propos...

« Il n'existe pas seulement les fils qu'on voit, il existe aussi les fils invisibles... »

« Comme celui qui va jusqu'à la lune ! » intervint Janaína avec ses gestes amples et une note de fierté dans la voix.

« Voilà pourquoi la lune reste au ciel ! Elle est accrochée à un fil ! » renchérit une autre voix.

Antônio reprit : « À travers ces fils invisibles passent les voix des gens... »

« Mais ce n'était pas les pensées qui passaient ? » demanda une femme âgée.

« Non, ma sœur », intervint encore Janaína, « les pensées passent dans les vrais fils, ceux que tu peux voir ! Dans les fils invisibles il ne passe que la voix ! »

Et les images aussi, ma chère, mais ça, je l'expliquerai peut-être une autre fois...

« Chaque jour je parlais dans un piège à voix qui prenait mes paroles et les distribuait aux fils invisibles. Nous l'appelons "radio" et ça sert à parler avec les gens, comme je suis en train de le faire avec vous. Sauf que celui qui écoutait n'avait pas besoin d'être devant moi : il pouvait aussi être dans sa hutte, il pouvait même être dehors, même loin. »

« Loin comment ? Comme jusqu'aux arbres à bacaba ? » lui demanda une jeune fille exactement au moment où Antônio se repenit d'avoir encore touché au sujet « distance ».

« Jusqu'à la lune ! Jusqu'à la lune ! » répondit Janaína en y mettant plus d'emphasis que jamais.

« Ma voix, pourtant, n'arrivait pas jusqu'à la lune ; disons qu'elle arrivait à peu près aux arbres à bacaba, peut-être un peu plus loin », conclut Antônio, tandis que la déception s'emparait de Janaína qui, dans son cœur, espérait qu'Antônio fût capable de parler à la lune.

« C'est notre manière à nous de raconter des histoires. Chacun continue à faire ce qu'il est en train de faire et pendant ce temps il écoute ma voix. »

« Mais écouter tous ensemble, c'est beau ! » intervint un adulte, un des chasseurs.

« Les jeunes apprennent mieux ! » dit un ancien.

« Si tu entends la voix, tu n'entends pas les bruits ; comment tu fais pour chasser ? » argumenta le premier chasseur, clôturant la question.

Antônio regarda autour de lui, il sentait sur lui le regard de tous, en particulier celui de Janaína qui, remise du choc de la nouvelle qu'Antônio ne parlait pas à la lune, était en train d'élaborer une de ses idées saugrenues.

« Qu'il est étrange, ton village », dit-elle enfin avec un grand sourire, « il y a les fils où passe la pensée et les fils invisibles qui portent la voix. Vous ne pouviez pas mettre la pensée directement dans les fils invisibles ? »

« Mais tu sais que c'est une bonne idée ? Mieux : je suis sûr que tôt ou tard ce sera exactement comme ça, les pensées voyageront dans les fils invisibles. »

« Antônio », c'était une robuste et maternelle grand-mère de nombreux enfants qui parlait, « mais il ne te manque pas, ton village, ta tribu ? »

Antônio ne s'attendait pas à une question aussi directe, une question que pendant tout ce temps il ne s'était jamais posée de manière aussi simple, et qui l'émut plus qu'il ne s'y attendait.

« Non, pas beaucoup, je suis bien ici, maintenant ma tribu c'est vous. Voilà, mes parents et mes sœurs, bien sûr, ils me manquent un peu... et peut-être une fille que je connaissais... » dit Antônio en se rendant compte tout à coup à quel point sa vie précédente était désormais lointaine.

« Elle mettait son hamac à côté du tien ? »

« Non, non, euh... » répondit Antônio avec un sourire embarrassé en regardant Janaína, « elle ne voulait pas... »

« C'est pour ça que tu es parti ? »

« Je me suis perdu, c'est la vérité. Dans mon village on n'aurait plus laissé jouer à la balle les garçons avec qui j'étais, alors j'ai décidé de le quitter pour un temps, mais je me suis perdu. »

Cette affirmation provoqua un sursaut chez tous les membres du village, qui se mirent à discuter entre eux avec animation. Deux membres anciens se levèrent, très renfrognés, et se placèrent au centre du cercle : « Jouer à la balle ! Comment peut-on interdire de jouer à la balle ? »

« Peut-être que le terrain a brûlé ? Mais même dans ce cas il suffit d'attendre quelques jours ! »

Le tumulte parmi les auditeurs ne s'interrompait pas et Antônio en profita pour se remettre de la vague d'émotions qui l'avait submergé.

« Au fond vous aussi vous m'avez empêché pendant longtemps de jouer à votre jeu de la balle ; dans mon village ce n'était pas très différent. Un homme âgé ne permettait plus de faire jouer mes garçons. »

« S'il t'avait empêché de jouer, toi », dit le premier des deux anciens, « l'homme âgé aurait été sage : tu n'es pas bon avec la balle ! Mais il a empêché de faire jouer tes garçons, et ça, ce n'est pas sage. »

« Je suis vraiment content de vous avoir rencontrés », conclut Antônio en secouant la tête.

2.24 Saudade

Il y avait bien longtemps, Antônio avait lu un article sur les mots uniques dans les diverses langues du monde, ceux qu'il est difficile de traduire parce qu'il est difficile d'en rendre le sens. Le seul mot portugais qui figurait dans les dix premiers était *saudade*, et Antônio se rappelait avoir trouvé la chose amusante, parce qu'en effet ce mot lui avait toujours paru peu compréhensible à lui aussi.

Le sens lui en était parfaitement clair, évidemment, mais il avait du mal à se l'approprier et à comprendre comment on pouvait éprouver de la *saudade* pour n'importe quoi, comme semblaient le faire beaucoup de ses connaissances. Il avait supposé que cela tenait au moins en partie au fait de n'avoir jamais quitté Macapá ; mais ses sœurs aussi faisaient toujours les mêmes choses et vivaient même dans la maison de famille où elles étaient nées, et pourtant elles parlaient sans arrêt de *saudade*, pour un ami qu'elles n'avaient pas vu depuis longtemps, la maîtresse d'école, un plat qu'elles mangeaient enfants, un jouet...

Et maintenant qu'il vivait dans la forêt depuis Dieu sait combien de temps, il en avait eu la confirmation définitive : la *saudade* ne dépend pas de l'endroit où l'on vit. Certaines choses lui faisaient de la peine : ça lui faisait de la peine de penser que ses parents et ses sœurs le croyaient mort, mais étrangement il n'en avait pas de *saudade* (et de cela il avait un peu honte). Les premiers temps, ça lui faisait de la peine de ne plus enseigner, de ne plus expliquer le football, de ne plus parler à la radio ; mais une fois passée la terrible période de l'incommunicabilité, maintenant qu'il pouvait parler avec ses nouveaux amis, il n'avait pas le moindre regret pour le bon vieux temps. Il n'y avait que deux choses pour lesquelles il éprouvait de la *saudade*.

L'une était le futur. Antônio se sentait désormais très bien dans son nouveau monde et il ne s'ennuyait certainement pas, il y avait toujours des choses à faire ou des histoires à raconter ; mais dans le mode de vie du peuple chez qui il vivait, le progrès manquait presque entièrement. Dans dix ans ils feraient les mêmes choses à peu près de la même manière qu'ils les faisaient maintenant.

C'était le plus souvent apaisant, mais de temps en temps Antônio ne pouvait pas s'empêcher de penser avec un soupçon de mélancolie au rythme vertigineux du progrès dans le monde qu'il avait abandonné. Qui sait quelles innovations il y avait eu dans le domaine de l'informatique, par exemple. Presque à coup sûr les pages internet se chargeaient maintenant deux fois, voire trois fois plus vite ; et avec ce truc, Napper ou je ne sais plus comment ça s'appelait, on pouvait peut-être écouter des albums entiers maintenant, ou même carrément voir les films ! Mais il y avait sûrement eu aussi de nouvelles guerres, et vu que l'homme trouvait toujours le moyen d'utiliser la technologie pour faire du mal aussi, peut-être que quelqu'un avait déjà réussi à trouver et à exploiter le côté obscur des nouvelles technologies ? Cette pensée pointait le nez chaque fois et l'aidait à maintenir en sourdine le regret du monde hors de la forêt.

La forme la plus pure de *saudade*, en revanche, il l'éprouvait pour son grand-père. Ricardo Paulo Almeida Carvalho était né à Macapá en 1918. L'état de semi-isolement de la ville, qui pour tant de ses concitoyens avait été une excellente excuse pour rester plantés là par terre, avait au contraire stimulé chez Ricardo l'envie de voyager, de connaître le Brésil et le monde. La guerre venue, en 1943, il s'était aussitôt engagé dans l'armée. Comme mourir au combat aurait fait obstacle à son projet de connaître le monde, il avait choisi une spécialisation qui le tienne raisonnablement loin de la première ligne. Et c'est ainsi qu'il s'était retrouvé en Italie comme trompette de la fanfare de la *Força Expedicionária Brasileira*, à combattre dans l'Apennin émilien et à jouer l'hymne du Brésil et celui de l'Italie à Montese, puis peu à peu dans toutes les autres villes libérées.

Antônio se souvenait très peu de ses histoires de cette époque, parce que la plupart du temps elles ne concernaient pas les batailles, qu'il aurait volontiers écoutées, mais le charme des filles de Bologne et de Modène, et les entendre raconter devant sa grand-mère l'embarrassait passablement. Aujourd'hui il aurait écouté volontiers ces récits-là aussi, mais il n'y avait plus le grand-père pour les raconter, et c'était peut-être le motif principal de sa *saudade*. Quoi qu'il en soit, Ricardo était ensuite rentré au Brésil à la fin de la guerre, en poste à Rio de Janeiro, où il avait connu une femme dont le charme dépassait de plusieurs longueurs celui des Émiliennes (de combien de longueurs il le dépassait dépendait du fait que la grand-mère fût présente pendant le récit ou non) et où, surtout, il était monté dans les rangs de la fanfare militaire en vue de la première Coupe du monde de football de l'après-guerre, qui allait se tenir précisément au Brésil en 1950.

L'histoire de ce Mondial et de son épilogue tragique est connue de tous les Brésiliens. Antônio se rappelait parfaitement, comme s'il l'avait entendue une minute plus tôt, la fois où il l'avait entendu la raconter par son grand-père : c'était en 1978, et le Brésil venait d'être spolié de la finale par l'Argentine, après le match scandale contre le Pérou. Ricardo avait appelé Antônio, onze ans et profondément déçu, à son premier Mondial vécu en téléspectateur conscient, et l'avait installé sur ses genoux. Il avait appelé aussi à ses côtés son fils Italo, le père d'Antônio, et il avait commencé à raconter.

« Vous croyez que c'est ça, une déception ? Maintenant je vais vous raconter l'histoire d'une vraie déception. Mieux : l'histoire qui devrait figurer dans le dictionnaire à l'entrée "déception". Je ne te l'ai jamais racontée avant, mon cher Italo, parce que c'est une histoire trop douloureuse et j'avais décidé que je ne la raconterais qu'une seule fois dans ma vie : aujourd'hui, le moment me semble bien choisi. »

Ricardo était un grand conteur et Antônio aimait beaucoup écouter ses histoires de sport, mais il aimait plus encore en vivre de nouvelles avec lui année après année et se les entendre raconter d'une manière si passionnée et si passionnante qu'il en venait presque à douter d'avoir vu le même match. Malheureusement les histoires récentes finissaient toutes mal : le vol de 78, la défaite surprise contre l'Italie en 82, la défaite aux tirs au but contre la France en 86, de nouveau la maudite Argentine en 90. Puis enfin, en 94, une nouvelle victoire était arrivée. Ricardo adorait les matchs contre l'Italie, parce qu'ils lui rappelaient le temps de la guerre, de sa jeunesse et des sympathiques Émiliennes. Et puis parce qu'en général ils finissaient bien. Quand Baggio avait expédié le dernier tir au but au-dessus de la barre, Ricardo avait souri du sourire de celui qui a vu au cinéma la fin qu'il désirait et il avait dit à la famille réunie autour du téléviseur : « Maintenant que j'ai enfin vu une fin heureuse avec Antônio, je peux mourir heureux. »

Ça n'avait pas été une façon de parler : Ricardo s'en était allé quelques semaines plus tard, avec sur la bouche ce sourire qui ne l'avait plus quitté.

Quatre ans après, le Brésil s'était écrasé en finale, de nouveau contre cette damnée France. Antônio avait éprouvé une sensation de pure, douce, très amère *saudade* : à certains égards il était content que son grand-père se soit épargné cette nouvelle déception, mais en réalité ses récits les plus drôles avaient été ceux qui portaient sur les défaites, et Antônio aurait bien aimé entendre quelles insultes pleines de fantaisie il aurait réservées au maudit Zidane.

« Antônio a de nouveau les yeux à histoires », dit Yamandé à Piata, « allons nous faire raconter une histoire. »

« Antônio, tu as les yeux perdus dans le ciel, mais c'est un bel après-midi. Tu nous racontes une de tes histoires ? »

« Hein ? Ah, oui. D'accord. »

« Ouiiiii ! » hurlèrent, enthousiastes, les plus petits.

« Une avec un méchant, hein, je compte sur toi ! » demanda Moacir.

« Mais un méchant sympathique... » supplia Cauê, qui avec le temps n'avait pas perdu ses joues rondes.

« Vous voulez une histoire avec un méchant sympathique ? Bon, d'accord. Mettez-vous à l'aise, je vais vous raconter l'histoire de Paolorossi. »

2.25 Adultes

« Toi, quand tu seras un Homme, qu'est-ce que tu veux faire ? »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Ce que je t'ai demandé. Qu'est-ce que tu veux faire à partir de demain, quand nous serons devenus des Hommes ? »

Ils étaient réunis dans leur endroit préféré de toute la forêt, un immense ébène à mi-chemin entre le village et le fleuve : assis sur les grandes branches qui faisaient office de sièges confortables, blottis sous les énormes feuilles qui les protégeaient de la pluie, laquelle ce jour-là tombait avec une insistance inhabituelle dans cette zone où la végétation était relativement plus clairsemée. Une pluie qui avait fait se poser les perroquets comme des fleurs bariolées sur les branches, d'où ils les observaient en croassant à voix basse entre eux. Les pétales des héliconias étaient luisants et rouges comme jamais. C'était un moment parfait.

Piata répondit comme si Yamandé lui avait demandé ce que ferait le soleil après s'être couché. Le soleil se lèverait puis se coucherait de nouveau, la pluie cesserait de tomber puis recommencerait, et pendant ce temps les plantes continueraient à pousser, les animaux à manger les plantes ou à se manger entre eux : « Je ferai ce qu'on fait quand on devient un homme : je continuerai à faire partie du village, avec les responsabilités des hommes. Pourquoi, toi, qu'est-ce que tu veux faire d'autre ? Je ne comprends même pas pourquoi tu me le demandes. »

« C'est facile pour toi de parler comme ça. D'accepter la vie comme elle vient. Tu es le plus gros et le plus robuste d'entre nous et tu n'es même pas trop bête », Yamandé s'interrompit brièvement pour esquiver le coup de pied que Piata avait tenté de lui décocher, « tu es même plus gros que beaucoup de ceux qui sont nés avant nous et tout le monde te respecte. C'est naturel que, le moment venu, ce soit toi l'Ancien du village. »

« Mais qu'est-ce que tu racontes ? Mais on s'en moque. Mais tu sais combien d'eau descendra du ciel avant que ça puisse arriver ? Moi je ne veux pas devenir Ancien et surtout je ne veux pas y penser maintenant. Tu sais bien que devenir Ancien veut dire qu'il ne manque plus grand-chose avant ta mort. Pourquoi je devrais y penser maintenant ? Quelles pensées tu te fais, tu as si peur de demain ? »

« Je n'ai pas peur de demain, tu le sais. C'est ce qui arrivera après-demain qui ne me laisse pas me reposer quand je dors. Nous serons des Hommes. Et après ? Qu'est-ce qu'on fait quand on est des hommes ? Pourquoi ça doit être différent, de devenir des hommes ? »

« Moi je sais ce que je veux faire après être devenu un Homme », dit Moacir, assis deux branches plus bas, interrompant la laborieuse incision de son nom qu'il était en train de graver sur le tronc. Il attendit que tous se tournent vers lui, puis il ajouta : « Je veux aller voir le monde. »

Certains écarquillèrent les yeux, d'autres se mirent à rire.

« Mais quel monde ? » Yamandé comprit tout de suite que Moacir parlait sérieusement, et il comprit aussi d'où était née cette idée. Aussi parce que, sans vouloir l'admettre, il y avait pensé lui aussi. « Tu veux aller voir le village d'Antônio, voir Macapá ? » continua-t-il.

« Oui. Et pas seulement. Je veux marcher dans le monde qu'il y a hors de la forêt, je veux aller au Maracanã, je veux utiliser tous les instruments dont Antônio nous a parlé, je veux voir les gens qui jouent à tous ces jeux étranges. Je veux monter sur le grand oiseau lumineux. »

À mesure qu'il parlait les autres avaient cessé de ricaner, mais la hardiesse de cette dernière affirmation les avait complètement réduits au silence, les avait laissés sans voix et sans souffle. On n'entendait plus rien que l'habituel tapis sonore de la forêt qui, au-dessus des feuilles de l'ébène, semblait même amplifié.

« Mais tu es devenu fou ? Tu as bu la boisson des rêves avant même d'être un Homme ? »

Ce fut Piata qui recommença à parler (et Yamandé pensa aussitôt : et voilà son premier discours d'Ancien). « Arriver à Macapá est impossible. Et même si c'était possible, pourquoi est-ce que quelqu'un devrait le vouloir ? Antônio est venu ici depuis Macapá et il est resté ici. Ça veut dire qu'ici c'est mieux. »

« Peut-être. Mais lui il a vu les deux villages et ensuite il a choisi. Moi aussi je veux voir, avant de choisir. »

« Et la pauvre Araci ? Tu sais bien qu'elle a hâte d'accrocher son hamac à côté du tien. Tu veux l'abandonner comme ça ? » Piata savait que Moacir était gêné de parler des filles, et c'était l'astuce à laquelle il recourait toujours quand il voulait le faire taire. Mais pas ce soir-là.

« Si elle veut, elle viendra avec moi », riposta, sûr de lui, un Moacir qui ce soir-là était décidé à les étonner jusqu'au bout.

Mais il avait cessé de pleuvoir, les perroquets s'étaient de nouveau envolés et Yamandé en profita pour rompre la gêne qui s'était installée dans le groupe : « Assez parlé, la pluie est finie, allons nous faire donner les derniers conseils par Antônio pour demain. »

2.26 Initiation

Le rite d'initiation des garçons se faisait en groupe et consistait en une partie du Jeu de la Balle entre l'équipe des adultes (pour laquelle on sélectionnait les plus forts, comme une véritable équipe nationale du village) et une équipe composée des dix garçons les plus grands parmi ceux qui n'avaient pas encore été initiés. Près de l'entrée du *shabono* se trouvait le palmier de l'initiation : à mesure qu'un garçon devenait assez grand, il cueillait une noix de coco et entraînait dans le groupe des prochains initiés. Quand le dixième garçon cueillait le fruit, l'équipe était formée et les préparatifs du rite commençaient ; celui-ci avait lieu trois jours plus tard.

Piata et Yamandé étaient les deux plus âgés parmi ceux qui n'avaient pas été inclus dans la fournée précédente, et leur année-là il y avait eu une légère baisse des naissances ; il s'était donc écoulé pas mal de temps depuis la cérémonie précédente. Mais lorsque, quelques jours plus tôt, Ubiratan avait été le neuvième à cueillir le fruit, ils avaient eu un frisson : ils savaient qu'il ne manquait plus grand-chose.

Tout le monde pensait que la dixième noix de coco serait cueillie par Ubirajara, ou peut-être par Taini ; mais un matin un Cauê rayonnant se présenta devant Itatakûara, le chamane des cérémonies, une noix de coco à la main.

« Merci, Cauê, mais je n'ai pas faim maintenant », lui répondit Itatakûara, se méprenant sur ce qui était en train de se passer.

« Non », fit Cauê en secouant la tête, « ce n'est pas pour manger. C'est la noix de la cérémonie. »

« Cauê ! » l'avait admonesté Itatakûara en fronçant son front peint de rouge. « Tu sais bien qu'avec ces choses-là on ne plaisante pas. »

« Je suis heureux, mais je ne plaisante pas. »

« Et tu sais aussi qu'il est interdit de se faire aider ou de grimper à l'arbre. »

« Personne ne m'a aidé, j'ai tout fait tout seul. »

Cauê savait que sa petite taille, plus encore que son jeune âge, justifiait l'incrédulité d'Itatakûara ; aussi se sentit-il obligé d'ajouter : « J'ai fait une petite montagne de cailloux, je suis monté dessus et j'ai sauté. »

C'était un fait sans précédent. Même dans les récits les plus anciens transmis de génération en génération, on ne racontait rien de semblable, à tel point que les règles ne l'avaient même pas envisagé. Les garçons se contentaient de passer sous le palmier, ils tendaient la main, certains faisaient un saut, mais d'ordinaire sans conviction particulière : on n'était pas pressé de devenir adulte. Cauê, lui, ne voulait pas se séparer de ses compagnons de jeu de toujours, et la nécessité avait développé ce qui était déjà, de toute évidence, un intellect brillant.

Après une brève consultation entre les anciens, il fut décrété que Cauê s'était correctement gagné le droit d'accéder au rite, même si tous le plaignaient, sachant ce qui allait arriver trois jours plus tard.

Les neuf autres furent contents d'apprendre que le dixième, c'était lui. Il était petit, oui, mais il avait un démarrage foudroyant et un sens du placement inégalé. Antônio aussi était convaincu que c'était un bien pour l'équipe des garçons.

Une équipe pour laquelle il était passablement inquiet : des années avaient passé désormais, mais le souvenir du jour où le rite lui était échu était encore net, comme une cicatrice sur un bras.

Ç'avait été l'un des moments les plus intenses depuis qu'il se trouvait au village. Étant adulte, il n'avait eu à cueillir aucune noix de coco : à un certain point les anciens avaient simplement établi qu'il n'était plus aussi inepte qu'un enfant et qu'il pouvait être admis parmi les hommes. Au départ l'émotion dominante avait été le bonheur, parce que c'était la consécration de son acceptation comme membre de la tribu à part entière. Puis l'inquiétude avait pris le relais. À l'époque il était déjà en mesure de communiquer, encore que grossièrement ; et bien qu'il ait cru avoir déjà compris les règles en regardant les rencontres, il avait passé les trois jours précédents à les réviser.

On jouait à dix contre dix dans la clairière principale, qui pour l'occasion était préparée et nettoyée. Le joueur qui avait la balle ne pouvait pas bouger. Le plus proche des adversaires pouvait se placer devant lui, mais le possesseur de la balle avait le droit de l'écarter d'une poussée. Quand il estimait avoir la vue dégagée, le possesseur de la balle la frappait du pied en direction d'un camarade. Le premier à toucher la balle avec les mains ou avec les pieds devenait le nouveau possesseur, et ainsi de suite. Le but du jeu était de parvenir à frapper les deux arbres sacrés au fond du terrain. Chaque fois que les deux étaient touchés, l'équipe marquait un point.

À l'inquiétude, enfin, avait succédé le sentiment final : l'attente de l'humiliation. Pour les initiés c'était la première partie au Jeu, auquel jusqu'alors ils n'avaient pu qu'assister. Cela, joint au fait que l'équipe des Hommes était la meilleure possible tandis que les initiés étaient dix garçons quelconques, entraînait une très grande disparité dans les forces en présence, ce qui se traduisait par des défaites dévastatrices.

Ou plutôt, à proprement parler on ne pouvait même pas parler de défaites : l'écart était tel que les points n'étaient pas comptés. On tenait seulement le compte des points marqués par l'équipe des initiés, et la cérémonie prenait fin lorsque ceux-ci étaient parvenus à en atteindre dix, ce qui d'ordinaire survenait après des heures et des heures de jeu, durant lesquelles les Hommes ne ménageaient aucun coup et marquaient des points en grappes. Le message était clair : maintenant vous êtes des Hommes, mais ce n'est que le tout premier pas, il vous reste du chemin à faire pour devenir comme nous. Le rite auquel Antônio avait participé avait duré presque une journée entière, et il n'était pas besoin d'être très vieux pour se souvenir de rites plus longs encore, comme celui auquel avait participé Kirimà, qui avait duré plus de deux jours.

Maintenant le sentiment dominant chez Antônio était de nouveau l'inquiétude. Grâce aussi aux « Coupes du monde de football » qu'il organisait régulièrement toutes les deux lunes, c'était peut-être le groupe d'initiés le plus fort qu'on eût vu depuis bien des années ; ils avaient à coup sûr un solide esprit d'équipe. Mais n'avoir jamais pratiqué le Jeu (Moacir lui avait plusieurs fois demandé de les entraîner en cachette, mais Antônio avait catégoriquement refusé) était un gros handicap ; et Antônio craignait en outre que de les avoir habitués au football finisse par les embrouiller.

Ce fut donc avec une grande surprise qu'il assista aux premiers moments du rite. Les garçons et les hommes, peints des couleurs de l'initiation et de la maturité, étaient concentrés et tendus ; le son rythmé des pierres et des bâtons amplifiait le battement de leurs cœurs pendant que les femmes et les anciens chantaient les notes hautes et profondes du Chant du Devenir Homme.

Itatakûara, orné de la coiffe cérémonielle de plumes, chanta fort la dernière strophe et donna le départ de la cérémonie par un très long coup de pied, qui fut aussitôt intercepté par Moacir dans une sorte d'arrêt fêlin. La balle fut immédiatement passée à Piata, et de là partit un long lancer en direction de Yamandé, qui la frappa à la volée et l'envoya rebondir entre les deux arbres sacrés. Point

pour les initiés. Le temps de se remettre de la surprise et les initiés revinrent à l'attaque, pour en ressortir avec un deuxième point, marqué par Cauê, surgi d'une mêlée avec la vitesse de l'éclair.

Les adultes n'en croyaient pas leurs yeux. Les initiés, tout en respectant les règles, bouleversaient un style de jeu enraciné dans le village depuis qui sait combien de temps, peut-être des siècles. Quand la balle était à eux, ils la frappaient le plus possible à la volée pour ne pas laisser aux adversaires le temps de se placer devant eux. Quand elle était aux mains des adultes, ils se plaçaient devant eux, oui, mais à une distance telle qu'ils ne pouvaient pas être repoussés. Ils couraient de-ci de-là sur le terrain comme des possédés, empêchant les adversaires de fixer des points de repère précis. Et certains d'entre eux, en particulier Yamandé et Cauê, avaient un tir si précis qu'ils réussissaient à marquer du premier coup même de loin, alors qu'en général la procédure pour marquer prévoyait une lente approche de la cible et plusieurs tentatives.

Les adultes s'efforçaient de paraître contents de la grande performance des garçons, mais beaucoup d'entre eux en réalité étaient furieux, et ils cherchèrent bientôt à ramener la rencontre sur le seul plan où ils étaient encore supérieurs : celui du contact physique.

Les garçons cherchaient à l'éviter le plus possible, mais quand cela se produisait les poussées qu'ils recevaient étaient terribles. Cauê fut à une occasion catapulté en arrière de presque deux mètres et se cogna la tête, heureusement sans grands dommages. Et Jaci, Itaúna et Piata lui-même prirent des coups qui n'étaient pas rien.

Le seul qui semblait danser indemne au-dessus de toute cette confusion était Yamandé. Et ce fut à lui qu'échut la balle du dixième point. Piraí lui avait servi un excellent ballon et entre lui et les arbres il n'y avait plus que Jaguariuna, l'un des adultes les plus robustes et les plus expérimentés, qui se jeta sur lui presque avec violence mais avec un léger retard. Yamandé évita son corps musclé d'un saut et se retrouva seul, la balle dans les pieds, devant les arbres des points, mais tourné dos à eux.

Peu de temps auparavant, Antônio lui avait parlé d'un footballeur brésilien, un certain Sócrates, qui adorait frapper la balle du talon pour prendre les adversaires à contre-pied. Yamandé s'était enthousiasmé pour cette nouveauté et s'était aussitôt mis à essayer et réessayer. Maintenant Antônio priait pour que Yamandé ne veuille pas utiliser ce coup-là pour clore la cérémonie, *je t'en prie non, d'accord pour ne pas être humiliés, mais humilier les adultes, ça non, s'il te plaît*. Yamandé resta un instant indécis, puis fit un tour sur lui-même, perdant ainsi un peu de temps et donnant à Jaguariuna la possibilité de revenir sur lui. D'une légère touche du pied il passa la balle à Piraí, qui entre-temps était venu vers eux en suivant l'action et n'eut aucun mal à frapper les deux arbres et à mettre fin à la rencontre.

Les fêtes pouvaient commencer.

Pour la première fois dans l'histoire du village, l'équipe des adultes n'avait pas écrasé les initiés. Jannaína dit à Antônio que c'était dommage qu'on ne compte pas les points des Hommes : « Qui sait combien de points ils ont faits. Imagine un peu qu'ils en aient fait moins que les garçons, ce serait fantastique. »

« Qui sait », répondit Antônio. Et tandis qu'il observait les expressions des adultes sans arriver vraiment à les interpréter, il se dit qu'il ne révélerait jamais à personne, pas même à elle, pas même aux garçons, que la rencontre s'était terminée 10 à 8 pour eux.

2.27 Présages

« On ne peut pas continuer demain matin ? »

Yamandé regarda encore une fois son père d'un air suppliant. Antônio avait commencé à parler alors que le soleil était encore haut dans le ciel, mais il commençait à faire sombre et les feux avaient été allumés. Kirimà avait obligé le jeune homme à l'aider à dépouiller deux gros caïmans pêchés quelques heures plus tôt, même si tous deux savaient parfaitement qu'en réalité c'était un prétexte pour tenir Yamandé loin d'Antônio. Dépouiller les caïmans était un travail long et assez pénible auquel les jeunes, surtout dans le cas de spécimens de cette taille, se dérobaient volontiers. Mais Yamandé était désormais adulte, et à Kirimà il n'avait pas pu dire non.

Il avait commencé à parler football avec un petit groupe de garçons, Antônio, mais ensuite quelqu'un l'avait interrogé sur sa langue maternelle et l'affaire s'était éternisée.

Il était parti des anciens Romains, un grand empire au-delà d'une grande mer, et de la façon dont ils avaient cherché à conquérir tout le monde connu. Chaque chose était pour eux source de surprise et d'une pluie de questions, la grande mer (comment fait-on pour expliquer la mer), le monde, l'empire : la notion même de l'immensité du monde et de tous les peuples et de tous les gens qui l'habitaient leur était quelque chose d'étranger. Plus il arrivait de questions, plus le récit s'enrichissait, même lorsque, pour expliquer quelque chose, il devait entreprendre de longues circumnavigations verbales pour parvenir à décrire des objets ou des événements inexprimables dans leur langue. Le temps passait, et arrivé au moment du départ des Portugais pour la conquête du nouveau monde, toute la tribu était rassemblée autour d'Antônio à l'écouter. Ils étaient magnifiques à voir : les yeux noirs écarquillés et les bouches entrouvertes de stupeur ; grands et petits serrés les uns contre les autres et silencieux, si pris par ces récits fantastiques qu'ils en oubliaient presque de respirer.

Toute la tribu, sauf Kirimà et le pauvre Yamandé, contraint de trancher dans la longueur le ventre de l'un des deux reptiles, d'en libérer les entrailles puantes et épaisses, d'entamer la longue et laborieuse opération du détachement de la peau d'avec la chair, peau qui par endroits semblait collée à la résine, ne venait pas même à coups de dents, pas même avec la plus affûtée des griffes de fourmilier. Et ensuite de couper la chair blanchâtre et fibreuse en lanières, de la pendre sur les petites branches spécialement préparées pour la faire sécher, de recommencer avec une autre partie du corps du caïman, un caïman grand, énorme, jamais vu un caïman aussi gros, ou plutôt si, il y en avait un autre encore plus gros juste à côté qui n'attendait que d'être dépouillé à son tour.

« Le premier est presque fini, on doit seulement nettoyer la grande roche, on continue demain matin, hein ? »

Beaucoup de sentiments se disputaient la tête de Kirimà. Il y avait l'envie devant une audience aussi vaste, certes, mais il n'était pas capable de l'avouer à personne, pas même à lui-même. Il y avait la colère contre les récits d'Antônio, qu'il jugeait inutiles, ça, oui. Les récits utiles étaient ceux sur la chasse, sur la pêche, sur les animaux dangereux, même sur le jeu de la balle (encore qu'il n'en fût pas trop convaincu), mais les récits d'Antônio, absolument pas. Des grands oiseaux lumineux, d'immenses pirogues qui fendaient une chose inconcevable appelée « océan », des pensées qui voyageaient dans des fils ressemblant à des lianes, et puis ce nouveau jeu, le « football », tous ces noms, ces événements incompréhensibles. Toutes choses absolument inutiles pour le village et, Kirimà le sentait au-dedans de lui sans réussir à bien l'exprimer, certainement nuisibles aussi.

Ils étaient un peu à l'écart du village, devant une grande pierre lisse située en direction du fleuve, utilisée depuis des générations comme plan de travail pour ce genre d'opérations de nettoyage des

prises. Après ce qui avait semblé à Yamandé un temps interminable, le premier caïman avait été entièrement dépouillé et nettoyé, et ils étaient en train d'enlever les restes de la pierre pour y poser ensuite l'autre bête et tout recommencer. Il s'était fait tard, cependant, et bientôt l'obscurité ne leur permettrait plus de rien voir. De temps en temps Kirimà avait tendu l'oreille pour tenter de saisir des fragments du récit d'Antônio, mais chaque fois il avait fini par s'en repentir avec une grimace de dégoût.

« Il fait presque nuit, dans un moment on ne verra même plus nos mains, on n'arrivera jamais à le nettoyer en entier ! »

Kirimà savait que Yamandé avait raison. Il avait voulu dépouiller le premier avec beaucoup de soin, peut-être trop ; ils y avaient mis un temps infini et il s'était effectivement fait tard.

« Écoute ton père, Yamandé », il n'était pas rare qu'il commence ainsi les phrases adressées à son fils, « tu lui ouvres seulement le ventre et tu le nettoies ; tu sais que c'est dangereux de le laisser fermé, il pourrait éclater. Pendant ce temps je creuse un trou, comme ça quand tu as fini on l'enterre et on continue demain matin. »

Yamandé acquiesça et commença à contrecœur mais de bon cœur à ouvrir le ventre du gros reptile. Les ombres du soir enveloppaient tout très vite et en quelques minutes il ne serait plus possible de continuer. En mettant la main à l'intérieur de la carcasse pour en extraire les entrailles, Yamandé sentit quelque chose résister, quelque chose de lourd qui dans l'autre animal n'y était pas. Yamandé attira l'attention de son père, qui au début ne comprit pas bien à quoi son fils faisait allusion, tant à cause du peu de lumière que du volume de ces entrailles si visqueuses et si emmêlées. Il finit par comprendre qu'il s'agissait de l'estomac du caïman, prit la griffe affûtée et l'ouvrit. En même temps qu'une puanteur écœurante, il sortit de l'estomac un petit singe presque intact, que le caïman avait manifestement mangé peu de temps avant d'être à son tour capturé par les pêcheurs. Kirimà fit presque un bond en arrière, horrifié, en hurlant : « Non ! »

Yamandé le regarda sans comprendre.

« Les caïmans ne mangent pas ces singes-là ! Jamais ! Ils ne les mangent pas ! »

Il se tourna vers le reste de la tribu et comprit : « C'est un signe des esprits de la forêt ! Ils ne sont pas contents ! Antônio doit arrêter avec ces récits ! Regarde ! »

Yamandé avait un grand respect pour son père et pour sa connaissance de la forêt — même s'il le trouvait parfois ennuyeux — et il n'avait aucune raison de douter que ce qu'il disait fût vrai. Il lui était même arrivé plusieurs fois d'assister à des groupes de singes qui hurlaient et lançaient des pierres aux caïmans du haut de leurs arbres.

« Il sera tombé d'une branche », dit Yamandé, « elle aura cassé. »

« Écoute ton père, Yamandé, ces singes-là mangent les mêmes choses que nous, ils vont sur les mêmes arbres que nous, mais ils sont beaucoup, beaucoup plus habiles que nous. Tu la comprends, la calamité ? Si une branche s'est cassée sous ce petit poids-là, qu'est-ce qui pourra arriver sous nos corps à nous ? »

« Tu as raison, je comprends, mais ce n'est pas la faute d'Antônio, si ? »

« Je ne sais pas. »

2.28 Naissance

Poranga Pagé est le bon esprit de la forêt. Ceux qui l'ont vu ont du mal à le décrire : il est certainement blanc, peut-être rond, parfaitement silencieux, lourd (mais cela n'a jamais été un problème). C'est un esprit joyeux mais fuyant, primordial mais timide, qui poursuit ses nobles buts sans plan, au hasard, et pourtant avec une systématique qu'aucun autre esprit de la forêt ne possède.

Il ne craint pas la lumière parce qu'il est presque invisible, mais il préfère l'obscurité et l'ombre, qui dans la forêt ne manquent pas. Il est très habile à se cacher et à se déguiser, il échappe aux esprits rivaux avec légèreté et ténacité, il semble gauche mais il est très rapide, insaisissable.

Il se glisse dans les espaces infinitésimaux laissés libres par les feuilles et s'enroule au-dessus des lianes, il saute, il plonge et il nage comme le plus rapide des poissons. Il parcourt la forêt en long et en large en changeant continuellement de forme et de nom, et seul celui qui ne le regarde pas et qui a l'esprit vide de pensées tristes réussit, très rarement, à le voir.

Chaque touche de Poranga Pagé laisse une trace, un voile plus léger que la poussière et de la consistance même de l'air, dans lequel l'esprit existe tout entier. Oui. Poranga Pagé peut être énorme, mais il peut aussi être petit comme un grain de sable, et même beaucoup plus petit. Mais peu importe qu'il soit un voile, un grain ou un géant : chacune de ses empreintes et chacun de ses souvenirs le contiennent entièrement.

Il errait dans la forêt, Poranga Pagé, en suivant un petit cours d'eau secondaire. Il effleurait avec parcimonie les branches basses des arbres, les œufs des poissons prédateurs ou des araignées dangereuses. Et tout ce qu'il touchait, comme cela a toujours été et sera toujours, éclosait, changeait, devenait vivant.

La forêt entière résonnait en lui : les prédateurs, les proies, les plantes inanimées. Mais plus que tout résonnaient au-dedans de lui les âmes des femmes et des hommes qui habitent la forêt, toutes les âmes : les passées, les présentes et les futures. Car à leurs enfants les habitants de la forêt avaient donné la chair, mais pas leur âme ; celle-là, comme cela a toujours été et sera toujours, venait de Poranga Pagé.

La petite anse du fleuve cachait presque à la vue les feuilles de bananier étendues à terre et la petite femme accroupie sur elles, qui respirait avec peine. Elle aurait voulu qu'on la laisse seule mais elle n'avait pas été écoutée. Plusieurs enfants tournaient autour d'elle, fascinés comme seuls les enfants peuvent l'être par la souffrance d'autrui. Beaucoup de têtes pointaient, curieuses, derrière le premier rang de plantes, et deux ou trois adultes allaient et venaient, affairés ou plus simplement impatients.

Poranga Pagé entendait la mélodie de toutes leurs âmes qui autrefois avaient été en lui et il fit l'équivalent d'un sourire. Un petit enfant à peine capable de se tenir debout le vit et le montra du doigt en émettant quelques sons désarticulés. Personne n'y prêta attention dans la confusion générale et l'enfant lui-même perdit vite tout intérêt. L'une des âmes lui était inconnue : c'était comme un instrument accordé dont il ne reconnaissait pourtant pas le timbre, elle ne lui avait jamais appartenu. Il essaya de s'approcher pour mieux l'entendre, il tourna autour d'elle en dansant la danse des esprits de la forêt, et il décida qu'elle lui plaisait : elle était différente mais belle.

Si pour faire éclore une fleur ou s'ouvrir un œuf un voile suffisait, pour cette tâche-là Poranga Pagé devait s'appliquer davantage : il devait chercher au-dedans de lui l'âme juste, la tirer dehors doucement, s'approcher de la femme accroupie et profiter de son souffle profond et haletant pour la lui faire respirer. Quand l'âme parcourut rapidement les ganglions de la femme, se distribua dans son

corps à la recherche de son objectif et entra enfin dans l'enfant, Poranga Pagé comprit, avec un autre sourire, qui s'était uni à la femme : c'était l'étranger.

Quand il sentit les premiers battements de vraie vie sortir de ce nouvel être, Poranga Pagé sourit pour la dernière fois et s'éloigna, effleurant tantôt une racine, tantôt une écorce, tantôt la queue d'un oiseau. La forêt imprégnée de son esprit le rappelait et il ne pouvait pas attendre davantage.

« La tête ! La tête ! »

Antônio fut submergé par l'émotion et toutes les peurs qui l'avaient tenaillé jusqu'à cet instant disparurent.

« Peut-être qu'on devrait faire bouillir de l'eau », avait-il demandé. « Pourquoi ? » lui avait-on répondu. « Peut-être qu'on devrait bien laver cette griffe », avait-il insisté. « Pourquoi ? » lui avait-on encore répondu. « Au moins nettoyer les feuilles de bananier », avait-il pleurniché. « Les nettoyer de quoi ? » lui avait-on demandé.

Maintenant la tête était sortie et il aurait voulu la prendre dans ses mains et tirer, mais non, tirer surtout pas ; il aurait voulu qu'elle sorte toute seule, mais Janaína ne poussait plus, lui semblait-il, ou peut-être poussait-elle mais ça ne se voyait pas. Combien de temps pouvait-il rester comme ça ? Ce n'est pas dangereux ? Ce n'est pas mortellement dangereux ? Et puis cette couleur ? C'est normal que les enfants soient bleus ? Violets ?

Janaína avait semblé pendant tout ce temps si tranquille, souffrante mais tranquille. Elle n'avait pas émis une plainte, sinon quelques souffles rauques, mais à cet instant elle paraissait éprouvée, elle avait les poings serrés et un air épuisé, la respiration aussi s'était faite plus sourde. Antônio était paralysé par ses propres doutes. Il regarda autour de lui pour chercher une confirmation à ses peurs, mais les femmes présentes étaient sereines : elles chantaient à voix basse la Chanson du Naître et regardaient la scène avec un détachement confiant.

« Mais qu'est-ce qu'il fait ici, Antônio ? » avait demandé au début l'une des femmes, étonnée de sa présence.

« Antônio est avec nous depuis longtemps maintenant, mais rappelle-toi qu'au début nous l'appelions l'Étrange. Ce sera quelque chose qui remonte à ses anciens usages », lui avait répondu une deuxième femme en souriant.

La seule chose qu'Antônio réussit à dire, en se sentant immédiatement très stupide, fut un « Respire... » incertain, en portugais.

Janaína leva son visage strié de sueur et le regarda droit dans les yeux avec un regard de détermination qui le frappa au plus profond. Puis elle sourit, ou elle grimaça, Antônio n'en était pas certain, et elle recommença à pousser avec beaucoup plus d'énergie qu'avant. En peu de temps, peu, comparé à tout ce qui à Antônio semblait s'être écoulé, l'enfant sortit complètement, le premier vagissement fut poussé et Janaína se détendait déjà.

« C'est un garçon, Antônio, tu as vu ? »

« J'ai vu, j'ai vu. »

Le nouveau-né tenait les yeux et les poings étroitement fermés et ne pleurait pas ; sa couleur était enfin redevenue normale et beaucoup de membres du village se rassemblaient autour d'eux avec des sourires satisfaits.

« Espérons que Poranga Pagé ait apporté une belle âme. »

« Espérons, oui », répondit Antônio sans comprendre.

2.29 *Cris*

Les cris et les rires qui résonnent d'un bout à l'autre de la clairière. Les mille bruits de la jungle semblent évanouis, couverts par le bruit de la jeunesse et de l'insouciance. Et dans sa tête, il sait déjà que les cris les plus rayonnants et les plus exaltés de tous seront ceux qui sortiront de sa gorge dans quelques minutes.

Il n'est pas encore assez haut pour dominer la canopée de la forêt pluviale, mais il est près. Seuls les plus forts et les plus courageux montent assez haut pour pouvoir promener le regard sur l'infini vert de la forêt et comprendre que tu es arrivé au sommet, que plus haut que ça on ne peut pas aller. Il n'a encore jamais éprouvé cette sensation, mais il se l'est entendu raconter tant de fois. Et aujourd'hui c'est lui le jeune homme le plus fort et le plus courageux du village. Aujourd'hui c'est lui qui va percer le plafond vert qui les entoure et dès demain c'est lui qui racontera aux enfants ce qu'on éprouve à monter sur le toit du monde.

Le son des rires et des cris d'encouragement couvre tout : le son de son souffle pendant qu'il monte, décidé, de branche en branche. Le son des animaux qui continuent la vie, indifférents à l'exploit épique qui s'accomplit près d'eux. Et le son d'une branche qui plie sous la poussée puissante de ce jeune homme, puis qui casse. Puis il y a un instant de silence, et puis les sons sont laids, ils deviennent des bruits. Des bruits qui ne devraient pas être là : bruits de branches qui se brisent, bruits de peur, bruit d'un fracas terrible. Et puis les cris de douleur et de désespoir.

2.30 Adieu

Antônio arriva sur les lieux alors qu'un attroupement désespéré s'était déjà formé autour de Yamandé et, comme cette maudite autre fois avec la femme-médecine, il le reconnut à ses pieds.

Il se sentit défaillir, puis il en vit un bouger et il lui sembla même entendre la voix du garçon. Peut-on reconnaître la voix d'une personne pendant qu'elle hurle, ravagée par la douleur, plongée dans un chœur d'autres hurlements terrifiés, se demanda-t-il. Apparemment oui. S'il hurle il ne peut pas être mort, mon Dieu, heureusement, heureusement qu'il n'est pas mort, je n'aurais pas pu le supporter.

Quand les autres s'écartèrent pour le laisser passer, le soulagement s'évanouit et il se sentit défaillir de nouveau. Les entailles un peu partout sur le corps n'étaient pas un gros problème, on voyait qu'elles étaient superficielles et elles en augmentaient presque la beauté ; ce biceps éclaboussé de sang faisait penser à un vaillant guerrier tout juste sorti vainqueur d'une bataille.

Mais la jambe gauche était en mauvais état. Très mauvais état. Aucune jambe gauche n'aurait dû être dans cet état. Ce n'est pas possible, c'est sûrement un cauchemar, je n'aurais pas dû goûter cet étrange ver hier soir ; maintenant je ferme les yeux un instant et quand je les rouvre je me réveille et la jambe gauche de Yamandé est de nouveau comme avant, avec un seul genou, qu'est-ce qu'il fait là, un autre genou au milieu de la cuisse, ce n'est pas possible...

Quand Antônio reprit ses esprits, il vit au-dessus de lui les visages de Piata et de Moacir.

« Yamandé ! Comment il va ? Il est... ? »

« Il est dans le *shabono*, il dort. Itáakûara lui a donné l'herbe de l'évanouissement », l'informa Piata.

« Et la jambe ? »

« La jambe, tu as vu comme moi dans quel état elle est. »

« Mais il va s'en remettre ? Qu'est-ce qu'il dit, Itáakûara ? »

« Itáakûara dit d'attendre et d'espérer. D'espérer beaucoup. »

« Non ! » s'interposa Moacir avec rage. « Il n'y a rien à espérer. Et encore moins à attendre. La seule chose à attendre, c'est sa mort. »

« Moacir, calme-toi. »

« Non, je ne me calme pas, et ne me prends pas dans tes bras ! Tu le sais très bien toi aussi. Tout le monde le sait. D'une blessure pareille, personne ne s'est jamais remis. Jamais. »

Ses paroles ne trouvèrent pas de réponse, jusqu'à ce que Piata prenne sur lui le poids de ce qu'il fallait dire : « Itáakûara a dit d'espérer et nous espérons. Si Itáakûara dit d'aller chercher une herbe jusqu'au bout du fleuve, nous irons. Mais s'il n'y a rien d'autre à faire, nous ne ferons rien d'autre. Nous dirons au revoir à Yamandé, nous pleurerons et nous porterons en avant la vie du village. »

Moacir le regarda d'un regard qui aurait pu être pris pour de la haine, et peut-être en était-ce. Puis il tourna les yeux vers Antônio et là il n'y eut plus de doute : c'était de la haine à l'état pur. Peut-être qu'aucun jeune homme, jamais, dans l'histoire du village, n'avait regardé un ancien avec une haine aussi ouverte et aussi effrontée.

« Et toi ? Tu ne dis rien ? Tu as fini les mots ? »

Comme pour confirmer l'accusation de Moacir, Antônio continua de se taire. Sans baisser les yeux, mais sans ouvrir la bouche non plus.

Le jeune homme continua : « Combien de mots tu as versés, pendant tout ce temps, à nous raconter Macapá et le monde hors de la forêt. Hein ? Combien ? Et le grand oiseau lumineux, et le chariot qui bouge tout seul, les fils invisibles, l'écran des pensées. Je m'en souviens de tous, un par un, tu sais ? Et maintenant ? Maintenant justement que tes mots pourraient servir à quelque chose, tu te tais ? Tu ne dis plus rien ? »

« Mais je ne... » Antônio pensa que Moacir espérait réveiller en lui quelque notion médicale oubliée et il chercha la voix la plus calme qu'il pût avoir : « Je ne suis pas un homme-médecine, Moacir. Tu le sais, à Macapá je connaissais et je savais utiliser toutes ces choses dont je t'ai parlé, mais je ne sais pas les construire. Il n'y a rien que je puisse faire mieux qu'Itátakûara pour aider Yamandé. »

« Je sais que tu n'es pas un homme-médecine. Je sais que tu ne sais rien faire. »

Moacir reprit son souffle pour mieux enfoncer le coup : « Tu n'as jamais su faire quoi que ce soit qui ne soit pas ton stupide jeu avec la balle. Et tu es tellement sûr d'être inutile qu'il ne te vient même pas à l'esprit que maintenant tu es le seul qui puisse vraiment faire quelque chose pour aider Yamandé. »

Antônio continua de le fixer, presque hébété, sans proférer un mot. Et Moacir n'ajouta rien.

Quand il sembla qu'aucun des deux ne parlerait plus jusqu'à la fin des temps, ce fut Cauê qui s'interposa et expliqua ce que Moacir voulait dire, et qui pour lui avait été très clair dès la première minute.

« Moacir veut dire que tu dois nous aider à emmener Yamandé à Macapá, Antônio. »

« Il n'en est même pas question », tenta d'intervenir Piata, mais Moacir ne se laissa pas intimider.

Il était beaucoup moins musclé que son ami, mais légèrement plus grand, et il chargea sa rage sur cette taille en fixant Piata de haut en bas comme s'il avait été deux fois plus grand que lui : « Toi, ne t'en mêle pas. Si tu ne veux pas venir avec nous, ça n'a pas d'importance. Tu fais bien, le village a besoin de toi, il est juste que tu restes. »

Puis, comme si Piata n'existait plus, il se retourna et posa de nouveau son regard sur Antônio : « Alors ? »

Antônio avait décidé depuis longtemps qu'il conclurait sa vie au village. Il se trouvait tellement en paix avec lui-même qu'il avait accepté de bon gré jusqu'à l'espérance de vie réduite que ce choix comportait très probablement. Mais s'il était tranquille à l'idée de sacrifier sur l'autel de la sérénité même de nombreuses années de sa propre vie, il ne pouvait pas en faire autant avec la vie de Ya-

mandé. Et s'il avait passé le reste de sa vie avec le soupçon de n'avoir pas fait tout le possible pour sauver son adoré DeuxChaussettes, alors adieu la sérénité.

Il regarda autour de lui, il regarda son hamac, les parois du *shabono*, la voûte d'arbres qui lui servait de toit. Il regarda chez lui. Puis il poussa un énorme soupir, revint poser son regard sur Moacir et Cauê et dit : « D'accord. Vous avez raison. Mais le problème, c'est que même si je voulais l'aider, je vous jure que je ne cherche pas d'excuse, je ne sais vraiment pas comment faire pour retourner à Macapá. »

« Nous, nous le savons », répondit Cauê, fier.

« Nous avons trouvé le Grand Fleuve », avaient dit Moacir et Cauê, « le Grand Fleuve, celui qui est dans les histoires et dans les chansons, nous l'avons trouvé. »

Et ils l'avaient dit avec assurance, sans laisser paraître le moindre doute. Ils avaient bien expliqué en quoi il était différent des fleuves des environs, les seuls que le village connaissait, tentacules perfides et tortueux d'un inextricable enchevêtrement d'eaux qui changeaient de cours et de forme à chaque pluie. Ils avaient employé le mot grand le plus grand qui fût dans la Langue, ils avaient dit qu'ils l'avaient vu de leurs yeux, qu'il était grand jusqu'à ce groupe de palmiers là-bas au fond.

Ils avaient dit que son eau courait, courait droit, que l'eau du grand fleuve savait vers où elle courait. Pas comme un de leurs fleuves aux eaux lentes, engluées de lianes et de frondaisons, pas un de ceux où, si tu ne fais pas attention et qu'en pêchant tu te laisses porter trop loin, tu ne retrouves plus le chemin de la maison parce qu'ils tournent autour, ils tournent en rond, et le courant ne sait pas où aller. C'était le Grand Fleuve, celui qui connaît la route.

Ils l'avaient dit avec fougue, presque les larmes aux yeux dans l'angoisse d'être crus. Et Antônio les avait crus.

Tout à coup il s'était rendu compte que, sans y avoir vraiment réfléchi, il avait toujours tenu pour acquis que, malgré les déviations et les incertitudes, aussi bien le long trajet avec Pepê que le sien ensuite à pied avaient suivi la direction initiale, celle qui — plus ou moins perpendiculaire au fleuve — s'en éloignait. Il s'était toujours représenté mentalement un parcours qui, en dépit de tous ses détours, avait grosso modo laissé le Jari derrière lui, toujours plus loin. Mais, mon Dieu, ç'avait été une pensée vraiment stupide. Au fond il avait toujours su que Pepê s'était perdu, et lui à plus forte raison, avec son errance sans repères : il pouvait très bien se faire que ce parcours de hasard fût au contraire resté toujours plus ou moins parallèle au fleuve, il pouvait se faire qu'à force de tourner et de retourner il l'eût même ramené tout près. Il pouvait se faire que le Jari ne fût vraiment pas loin, qu'il fût à moins d'une journée de marche. Mieux : maintenant que la forêt lui parlait et qu'il comprenait son langage et beaucoup de ses secrets, il en était certain, le Grand Fleuve ne pouvait pas être trop distant.

Et s'il en était ainsi, alors peut-être, avec un peu de chance, peut-être que Yamandé pouvait vraiment être sauvé. S'il en était ainsi, Antônio savait ce qu'il devait faire.

Il s'aperçut qu'il était terrorisé à l'idée de retourner dans son monde, le monde d'avant : d'une certaine manière, pendant toutes ces années, il s'était convaincu que cela n'arriverait plus jamais, c'était comme s'il avait été débarqué sur une autre planète d'où le souvenir de la terre natale, des choses, des gens qu'il avait aimés était parfois nuancé de nostalgie, oui, mais de la nostalgie d'un exilé sans retour.

C'était comme si ce monde-là avait cessé d'exister, vaporisé en matière à raconter des histoires qui même à lui semblaient désormais presque inventées ; et maintenant l'idée de le revoir, d'y être de nouveau plongé, lui faisait transpirer les mains.

Mais ces garçons avaient confiance en lui, il ne pouvait pas les décevoir, il ne pouvait pas les trahir. Il ne pouvait pas trahir Yamandé, le laisser mourir ou, au mieux, rester horriblement estropié : son Yamandé vif comme un singe, lui qui courait plus vite que tous. Ils n'ont pas une vie longue ni belle, les estropiés dans la forêt ; il ne pouvait pas faire ça à Yamandé. S'il y avait ne serait-ce qu'une possibilité, alors il n'y avait qu'un seul choix. Il devait essayer.

2.31 *Au revoir*

Un radeau, la seule façon c'est de construire un radeau. Nous sommes huit, moi plus les six garçons qui veulent venir à tout prix, et Yamandé qu'il faut transporter. Les troncs creusés que nous utilisons pour la pêche sont impensables pour voyager à huit sur le grand fleuve pendant des jours — combien, et qui peut l'imaginer, peut-être deux, peut-être trois ? — et il faudra emporter de l'eau aussi, quelque chose à manger... Il faut un radeau et il doit être assez grand.

Antônio, la tête encore embrumée par les fumées, les sons et les boissons de la cérémonie qui avait duré presque toute la nuit, revenait du fleuve où il s'était rincé le visage et où il avait regardé se lever l'aube entre les feuilles des fougères arborescentes. Il avait regardé la forêt s'éveiller et écouté ce moment de silence suspendu, quelques instants à peine, entre le moment où se tait la foule des animaux nocturnes et celui où les diurnes prennent possession de l'air, des arbres, de la journée, dans un crescendo toujours plus fort de sons, de cris et de battements d'ailes.

Je m'en vais, pensa-t-il, dans quelques jours, si tout va bien, je serai ailleurs, je verrai une autre aube dans un endroit complètement — mon Dieu, à quel point complètement — différent. Mais je ne m'en vais pas vraiment — il en était certain tandis qu'il se dirigeait vers la hutte pour saluer Jannaína et l'enfant — je vais seulement essayer de sauver Yamandé, et après je reviens.

« Et après tu rentres à la maison, quand Yamandé est guéri, après tu reviens, Antônio ? »

« Mais bien sûr que je rentre à la maison, j'aurai du mal à rester loin, ton hamac à côté du mien va beaucoup me manquer », dit Antônio, sans avoir pourtant la force de la regarder dans les yeux : *trop de risques, trop d'imprévus pour pouvoir te le jurer, je le sais et tu le sais.*

Il sourit à la femme accroupie qui allaitait l'enfant, il lui caressa la joue ronde et les cheveux, et la caresse descendit sur le sein et sur la petite tête d'Ybyráatã qui, les yeux fermés, tétait, béat.

« Et puis je veux voir grandir ce petit fourmilier, tu le sais. Tu sais que c'est aussi pour ça que je pars, je sais que tu le sais. Si un jour il se faisait mal, moi je voudrais qu'il y ait quelqu'un qui fasse tout ce qu'il peut pour lui sauver la vie, pour sauver ses jambes fortes et le faire courir comme avant. »

« Je le sais. Moi je veux que tu partes et que tu sauves Yamandé. Mais je veux que tu reviennes, je ne veux pas être sans mari, je ne veux pas que ton fils grandisse sans te connaître. »

« Je reviens, bien sûr que je reviens : ne t'inquiète pas, petite grenouille bleue. »

« Et fais attention. Moi j'ai très peur du grand fleuve et de tous les esprits de ton village que personne ne connaît. »

« Le chamane a parlé avec eux, il a écouté les voix de tous les dieux, il a dit qu'ils ont tous donné leur permission. Ils nous accompagneront pendant le voyage, tu ne dois pas avoir peur. »

« Oui. Mais toi, fais attention. Qui sait combien il y a de jaguars, dans ton village. »

Cauê, Itaúna, Moacir, Ubiratan, Jaci et Pirai s'approchèrent en silence. Ils ne voulaient pas interrompre, mais il n'y avait plus le temps : Yamandé avait commencé à gémir et ils s'étaient alarmés. Il fallait partir.

Au revoir, arbres aux cimes d'une hauteur impossible, tous différents les uns des autres et pourtant tous si connus, aussi faciles à se rappeler que les membres de ta tribu ; fleuve dont on entend le bruit comme la voix d'un ami ; huttes à demi cachées dans les clairières comme de timides animaux nocturnes : au revoir !

Qu'il peut être triste, le pas de celui qui, grandi parmi vous, s'en éloigne ! Toute espérance de ceux qui, pour un motif si généreux, partent volontairement semble pâlir, et aussitôt la confiance les abandonne ; ils s'étonnent d'avoir pu se décider et ils reviendraient sur leurs pas s'ils ne pensaient que c'est leur plus grand ami qui est en danger. Plus ils avancent dans la forêt, plus les yeux s'abaissent, déjà las de cette uniformité nouvelle ; l'air semble déjà lourd et mort ; ils s'enfoncent dans des forêts inconnues ; les arbres s'ajoutent aux arbres, les sentiers débouchent sur des sentiers ; il leur semble qu'on leur ôte le souffle, et devant des frondaisons nouvelles dont ils ne connaissent pas le nom, ils pensent à leur village, à leur hamac et aux rires qui résonneront quand ils reviendront vainqueurs vers leurs arbres.

Au revoir, hutte qui les a depuis toujours protégés et d'où, allongés dans le hamac, ils apprirent à distinguer du bruit des pas ordinaires le bruit d'un pas attendu avec une crainte mystérieuse. Au revoir, huttes encore inconnues, tant de fois regardées à la dérobée, en passant, et non sans honte, dans lesquelles la pensée s'imaginait déjà pouvoir trouver une compagne. Au revoir, anciens du village grâce à qui tant de fois ils avaient retrouvé la sérénité, par les paroles des esprits et par le jeu de la balle par lequel ils étaient devenus adultes : au revoir !

Chapitre 3

3.1 Départ

Ils partirent juste après l'aube, peints des figures du courage, de l'aventure et de l'aider-un-compagnon, ornés des plumes et des amulettes qu'Itatakûara avait prescrites sur le conseil des esprits de la forêt, des esprits du fleuve et des déesses du Grand Fleuve.

Yamandé, bien qu'il parût assoupi, gémissait doucement, sans interruption, déjà prêt dans son hamac, des cataplasmes de feuilles, de boue et d'herbes-médecine serrés étroitement autour de ce carnage de jambe.

Les femmes avaient chanté le chant des grands exploits et les garçons frémissaient, excités, décidés et morts de peur. Comme des astronautes qui doivent partir pour Mars, pensa Antônio : on part pour un voyage incertain et dangereux vers un endroit extraterrestre, où rien, rien de rien, ne ressemble à ce que tu as vu toute ta vie.

« Allez, on y va. Cauê, Itaúna, c'est vous qui portez le hamac en premier. »

Le premier tronçon, à travers la forêt, était le plus facile, relativement, Antônio le savait bien. Moacir et Cauê s'étaient montrés certains de savoir retrouver le grand fleuve et ils avançaient en effet sans trop d'hésitations ; la peine qu'il fallait pour progresser en s'ouvrant un passage dans la forêt n'était en rien différente de celle de n'importe quelle battue de chasse. Yamandé n'était pas une charge trop lourde à porter et l'exaltation du départ faisait dépenser aux garçons leurs énergies les meilleures et les plus vibrantes.

« Ce n'est plus très loin », disaient les deux éclaireurs, convaincus, « ce n'est plus très loin, bientôt nous verrons le Grand Fleuve. »

Et ils y arrivèrent en effet, alors que le soir tombait déjà : ils virent les arbres s'ouvrir et entre eux le cours très large et jaune du rio Jari, qui court plus large que tous les fleuves de la forêt, le fleuve qui sait où aller.

Ils campèrent là sur la rive et lorsqu'ils se servirent des braises pour allumer le feu, en les prenant dans la coupe de pierre et d'argile que le village avait préparée pour eux, ils se sentirent déjà presque arrivés : ils avaient trouvé le plus grand fleuve qu'ils eussent jamais vu, tout était comme les dieux l'avaient garanti.

Vous n'avez même pas encore vu l'Amazone, celui-là oui qu'il est grand, pensa Antônio. Ce n'est que le tout premier pas, ce n'est que le coup d'envoi, les garçons : la ville est encore très loin, Yamandé va mal et il faut faire vite et moi je ne sais rien du cours du fleuve, je ne sais même pas si c'est le bon, vous croyez que je peux vous y emmener mais moi je n'en sais rien, je ne sais rien de cette route d'eau qui relie deux mondes, je n'ai jamais construit de radeau et demain matin il va falloir que j'en construise un. Espérons que les dieux de l'eau nous soient vraiment propices, espérons que je ne vous aie pas emmenés vous perdre, mourir égarés, nous fracasser dans la cascade. La cascade. Je ne sais pas du tout où elle est mais espérons, espérons et dormons maintenant, parce que demain il faut partir et faire vite.

Le matin les réveilla avec le bruissement du fleuve, avec des oiseaux et des singes qui semblaient déjà différents, et une fois changé le cataplasme de Yamandé — il est livide, il brûle de fièvre, il faut aller vite — ils se mirent, attentifs aux instructions, à construire le radeau.

Antônio ne savait pas grand-chose des radeaux, il se rappelait ceux qu'il construisait enfant avec des brindilles et des bâtonnets de glace pour les courses avec ses petits copains dans les ruisseaux boueux, il se rappelait vaguement un documentaire sur le Kon-Tiki — allez savoir à quel point romancé —, il avait en tête quelques photos, quelques images. Mais les garçons attendaient des directives et il en fournit, il faut des troncs, des branches droites, il faut des lianes pour les attacher comme ça.

Les doutes lui venaient en masse, il faudra un truc, comment ça s'appelle, une pale perpendiculaire, une dérive, voilà, pour qu'il aille droit, ou bien les radeaux n'en ont pas du tout ? Dans le doute mettons-en une, quel mal ça peut faire, les garçons, il faut un morceau de bois fait comme ça. Et puis comment on le dirige, il ne faudrait pas qu'on s'échoue au premier méandre, et comment on fait pour revenir à la rive si le courant du fleuve nous emporte ? Il faut des branches, des perches longues et solides, il faut qu'on puisse le guider au moins un petit peu.

Le radeau était magnifique, disaient les garçons enthousiastes : ils n'avaient jamais vu autant d'ingénierie que dans la construction des plus grandes huttes, et même s'ils étaient visiblement effrayés par le fleuve, ils avaient tout aussi visiblement envie d'essayer la course sur l'eau à bord de ce prodige technique. Antônio n'en était pas aussi convaincu, mon Dieu quelle affaire de fabriquer une des embarcations les plus primitives du monde, allez savoir si ça tiendra, allez, on y va, on part.

3.2 *Le radeau*

Être fasciné par la construction du radeau était une chose, monter dessus et se jeter dans les bras du fleuve en était une tout autre. Ce fut compliqué rien que d'y monter tous, après avoir chargé le peu de vivres et le pauvre Yamandé presque inconscient, sans que ce précaire assemblage de troncs penchât trop et les renversât à l'eau. Et ce ne fut qu'après mille recommandations de rester assis et le plus immobiles possible — les dieux nous protègent, mais pas si nous faisons les imbéciles — qu'Antônio se sentit assez sûr de son équipage pour appuyer les perches contre la rive, couper les lianes avec lesquelles ils avaient amarré le radeau pendant l'embarquement, et oser gagner le large.

Pendant un bon moment, l'émotion de glisser vite sur le grand fleuve les réduisit tous au silence : les garçons, bien agrippés aux troncs, regardaient défiler les rives, n'échangeant qu'un geste de temps en temps pour montrer quelque chose d'intéressant, le tronc d'un ébène très haut, un énorme toucan qui les survolait, une silhouette furtive entre les frondaisons, peut-être un fourmilier, une ombre sous l'eau disparue trop vite pour qu'on pût être certain que c'était un *jacaré*.

Antônio regardait les rives, le fourmilier, le toucan, mais surtout il pensait à la cascade. Il n'en avait pas parlé aux garçons (du reste il ne s'était rappelé son existence que lorsqu'ils étaient déjà en route) mais il n'arrivait pas pour autant à ne pas y penser. Il avait essayé de rassembler tous ses souvenirs, le peu qu'il en restait, vagues, après tout ce temps, pour tenter d'établir plus ou moins où elle devait se trouver. Mais ce qu'il avait récupéré, c'étaient des fragments délavés, c'étaient les bavardages de Gambone pendant qu'il somnolait, c'était Supplice qui aboyait à chaque perroquet, c'étaient les millions d'insectes auxquels il n'était pas habitué, c'étaient des kilomètres et des kilomètres de rives en apparence toutes pareilles : pas assez. Trop difficile de reconstituer avec précision combien de temps ils avaient voyagé en remontant le fleuve après le détour pour éviter la cascade, sans parler de calculer à quelle vitesse allait le bateau à moteur et à quelle vitesse allait en revanche le courant qui les portait à présent. Sans même parler de tout le trajet fait en jeep avec Pepè, dont il n'avait aucune idée précise ni de l'orientation ni de la direction : le radeau avait été mis à l'eau — il fallait bien en prendre acte — en un point quelconque du fleuve, sans qu'il fût possible de lui trouver le moindre rapport avec la Cachoeira et son fracassant danger.

Antônio se creusait la tête et les heures passaient ; le choc de la nouveauté de la navigation une fois amorti, les garçons s'étaient détendus — sauf Itaúna, qui ne semblait pas encore à son aise et n'avait jamais lâché les troncs — et s'étaient mis à bavarder et à plaisanter tranquillement, sans négliger de verser de temps en temps quelques gouttes d'eau entre les lèvres de Yamandé.

Quand le soleil commença à descendre vers un couchant opalescent, le groupe se consulta pour choisir s'il fallait accoster afin de passer la nuit à terre ou bien dormir à bord, et il fut décidé à l'unanimité de rester sur le fleuve : plus ils auraient parcouru de distance, mieux cela vaudrait ; vu l'état de Yamandé, la priorité était de se dépêcher. En outre, le fleuve avait aussi l'indéniable avantage de dispenser de penser à se défendre des animaux nocturnes : à moins qu'un *jacaré* devenu fou ne sautât sur le radeau comme une grenouille, il était bien plus sûr de dormir là que par terre dans la forêt. Mais l'idée qu'ils pussent se retrouver aux abords de la cascade en pleine nuit n'était pas de celles qui laissaient Antônio tranquille, aussi dut-il, dans un soupir, se décider à parler de la Cachoeira aux garçons.

Il essaya de leur expliquer à quel point elle était grande — sans grand succès — mais le fait qu'il l'eût décrite comme la demeure d'une déesse du Grand Fleuve particulièrement capricieuse et peut-être affamée les impressionna juste assez pour qu'ils accueillissent sans tarder sa proposition de dormir à tour de rôle, de façon qu'il y eût toujours quelqu'un d'éveillé et l'oreille bien tendue : « Un bruit comme un coup de tonnerre, même lointain, même à peine perceptible, et celui qui est de

garde réveille tout le monde immédiatement. Faites bien attention, les garçons, les déesses ne dorment pas. »

Bien qu'il ne l'eût pas prévu, Antônio dormit bien, et quand il se réveilla le soleil dans les yeux, il trouva l'équipage réveillé et vif qui déjeunait de la viande grillée apportée du village : « Aucun tonnerre, Antônio, seulement les oiseaux et les singes et le grand fleuve qui chuchote même la nuit. »

Pour l'instant tout s'est bien passé, allez savoir, peut-être avons-nous eu la chance de nous engager dans un bras latéral comme celui qu'avait pris Gambone, peut-être que nous ne la verrons même pas, cette sacrée cascade qui ne me sort pas de la tête.

Et pendant de longues heures la navigation sembla lui donner raison, si lisse que l'unique préoccupation fut de garder autant que possible la tête de Yamandé à l'ombre. Le garçon semblait presque toujours assoupi et Antônio n'était pas sûr que ce fût bon signe : quand il avait renouvelé le cataplasme sur la jambe, il l'avait trouvée dans un état auquel il préférerait ne pas repenser.

Ce fut justement Itaúna qui l'entendit le premier : le plus intimidé par le fleuve, et pour cela même le plus en alerte. Il leva la tête et murmura : « Le tonnerre. »

Puis il le répéta en criant : « Le tonnerre, écoutez, écoutez ! » et tout à coup ils l'entendirent tous, encore lointain mais bien distinct, un grondement et un fracas, une vibration dans l'air.

« À la rive, à la rive ! Vite, il faut accoster, servez-vous des perches, cherchons le fond ! »

Mais les perches, si longues fussent-elles, ne semblaient trouver aucun appui, le fleuve devait être plus profond qu'ils ne le pensaient et allez savoir si c'était seulement leur agitation ou si vraiment le courant était déjà plus rapide et plus fort.

Le bruit de la cascade se distinguait à présent même sans y prêter attention et semblait se rapprocher à chaque instant. Nous sommes trop au milieu du fleuve, trop loin de la rive, les perches ne touchent pas le fond, nous n'arriverons jamais à accoster comme ça : Antônio comprit qu'il fallait décider vite : « Moacir », (le plus athlétique, le plus intrépide) « Moacir, il faut entrer dans l'eau et pousser le radeau vers la rive, il faut le faire tout de suite, maintenant ! »

« Oui Antônio, mais je ne suis pas très bon pour faire comme les poissons dans l'eau... »

« Tu n'as qu'à bouger les pieds et bien rester accroché au radeau, ne le lâche surtout pas, et bats des pieds le plus fort que tu peux, viens, on y va, il n'y a pas de temps, on y va. »

Antônio se laissa glisser à l'eau le premier, en essayant de ne pas penser à tous les êtres qui peuplaient le fleuve : la natation n'était pas un sport pratiqué, dans la forêt, et pour beaucoup de bonnes raisons. Mais il n'y avait pas le choix, la cascade signifiait la mort certaine pour tous, alors accroché aux troncs (ne pense pas aux poissons, ne pense pas aux serpents, aux caïmans) il nagea de toutes les forces qu'il avait. Moacir était déjà à côté de lui et aussitôt après Ubiratan, le taciturne Ubiratan aux jambes solides, qui descendit à l'eau sans un mot en moulinant ses grands pieds avec l'énergie d'un *pirarucu*. Le fleuve était frais et même agréable — si l'on exceptait la sensation continue que quelque chose de vivant frôlait les jambes, la peau — mais le courant était vraiment fort, on n'y arrive pas, non, n'y pense pas, bouge les jambes, bouge les jambes. Ils étaient presque à bout, les dents serrées, les phalanges blanches d'effort, quand enfin la trajectoire oblique qu'ils avaient réussi à imprimer à l'embarcation l'amena assez près de la rive pour que les perches trouvent le fond : « On touche, Antônio, on touche ! »

Dans un dernier arrachement convulsif ils parvinrent à s'agripper aux plantes, à bloquer le radeau contre la rive : entre des arcs-en-ciel de gouttes et un grondement désormais assourdissant, le fleuve disparaissait dans le vide à cent mètres à peine devant eux.

Il fallut une longue pause, allongés haletants sur la rive boueuse, pour laisser retomber l'émotion du risque, se restaurer et se débarrasser de toute une légion de sangsues. Il fallut surtout décider comment procéder : le vague espoir d'Antônio de s'engager par hasard dans un bras latéral qui contournerait la cascade s'était trop visiblement évanoui et, à ce stade, d'une manière ou d'une autre, la Cachoeira devait être affrontée.

La première hypothèse fut de transporter simplement le radeau à dos d'homme et de le remettre à l'eau en aval du saut, mais une rapide reconnaissance suffit à vérifier que la forêt, à cet endroit, trempée par des siècles d'embruns et de vapeurs, était encore plus luxuriante que d'habitude : réussir à s'ouvrir un passage dans cet enchevêtrement humide et escarpé en transportant, outre le blessé, cet engin extrêmement encombrant, aurait tenu du miracle.

D'un autre côté, Antônio avait un souvenir assez précis de la distance qu'il y avait entre Monte Dourado et la cascade : à l'époque il venait tout juste de partir et il était encore attentif à ce qui l'entourait, il se rappelait bien qu'ils n'avaient pas voyagé plus d'une demi-journée. On pouvait donc penser, avec une bonne approximation, que cela faisait vingt-cinq, peut-être trente kilomètres : ce n'était pas trop à faire à pied, une journée de marche forcée pouvait suffire. Mais il fallait d'abord y arriver, au pied de ce fichu saut, et rien que pour descendre au milieu de ce fouillis il aurait fallu des heures : cela signifiait devoir s'arrêter une nuit de plus dans la forêt, mais cela signifiait surtout arriver en ville un jour plus tard. Personne n'osait le dire ouvertement mais tous se rendaient compte que l'état de Yamandé empirait à vue d'œil : un jour de plus aurait peut-être été de trop, pour lui.

« On peut descendre à pied et laisser le fleuve emporter le radeau. Après on le récupère une fois la cascade passée. »

« Il va se fracasser, Piraí. »

« Peut-être pas. »

« Je te dis qu'il partira en mille morceaux, elle est haute cette cascade, il ne pourrait jamais... »

Et à ce moment-là Antônio se rappela — où et quand l'avait-il vu, dans un journal, à la télé ? — ces types qui s'étaient jetés des chutes du Niagara dans un tonneau de bois et qui, incroyablement, s'en étaient sortis. Si imposante que fût la Cachoeira, elle n'était certainement pas aussi haute : il y avait peut-être une chance que le radeau ne vole pas en éclats. Et s'ils ne voulaient pas perdre un jour, cela semblait être la seule possibilité.

« Tu as peut-être raison, il ne se fracassera peut-être pas. Il faut essayer. Et s'il finit en petits morceaux, eh bien nous ferons à pied. »

« Mais comment on le récupère, après ? Comment on fait pour le récupérer au milieu du fleuve ? »

« Je ne sais pas, Moacir, je ne sais pas. Les courants provoqués par la cascade créent un mouvement qui porte les objets les plus encombrants vers les bords et... du moins je crois, plus ou moins. De toute façon on y pensera quand on y sera. »

Ils décidèrent que deux d'entre eux resteraient avec le radeau, pour ne le confier au courant qu'une fois les autres arrivés en aval : ils ne pouvaient pas le laisser tomber sans que quelqu'un regarde et essaie au moins de voir où il finissait.

Ils se mirent donc tous en route sauf Moacir et Cauê, qui durent attendre presque trois heures, à chercher des baies et à chasser des lézards, avant d'apercevoir le filet de fumée et la lueur du feu allumé par les autres. Ils avaient déjà éloigné le radeau de la rive autant que possible à l'aide des perches, en ne le retenant plus qu'avec deux longues lianes. Ce ne fut qu'en apercevant le signal et en le libérant, coupant les amarres, qu'ils se rendirent compte qu'ils allaient manquer le spectacle de le voir voler : ils le virent courir sur l'eau de plus en plus vite et — tout à coup — disparaître dans le néant.

3.3 *Le saut*

Je ne sais pas quel esprit je dois remercier, pensa Antônio en voyant que le radeau, après ce vol qui avait paru interminable, presque au ralenti, était resté pratiquement intact. Ou peut-être ne le pensa-t-il pas, car Ubiratan se mit à invoquer tant d'esprits, tant de divinités, tant de noms d'arbres ou d'oiseaux ou de choses jamais entendues, chacun ponctuellement remercié, qu'Antônio en eut le doute d'avoir pensé à voix haute, et la certitude que beaucoup de ces noms, le garçon était en train de les inventer sur-le-champ.

Le radeau avait tenu. La dérive s'était fracassée sur un éperon de roche et le gouvernail était perdu, mais la structure, quoiqu'un peu de guingois, avait résisté à l'impact avec l'eau et voguait à présent en dansant vers eux, poussé par la turbulence de la zone d'impact de la cascade qui, comme Antônio l'avait supposé, le portait vers la rive. Moacir et Cauê rejoignirent le groupe alors qu'un nouveau gouvernail avait déjà été préparé, guère plus qu'une longue perche un peu tordue. Ils décidèrent d'un commun accord qu'il n'y avait pas le temps de reconstruire la dérive, il aurait fallu démonter et remonter tout le radeau pour pouvoir en insérer une nouvelle, et ils s'embarquèrent donc aussitôt, se laissant de nouveau porter par le fleuve, chacun au fond de lui très fier de l'épreuve surmontée grâce à leur courage et à leur intrépide embarcation.

Les heures de navigation qui suivirent furent si faciles qu'Antônio, épuisé, s'endormit plus d'une fois, presque hypnotisé par le clapotis de l'eau sur les troncs et par le bruit de fond de la forêt, toujours si différent et pourtant si semblable à lui-même. Le radeau, quoi qu'il en soit, semblait animé d'une vie propre et les conduisait avec décision entre les longs méandres du fleuve, dont le lit s'élargissait désormais de façon perceptible.

Yamandé se mit à gémir depuis son hamac, attirant l'attention de tous. Le moment était peut-être venu de lui donner une nouvelle dose d'herbe de l'évanouissement.

3.4 Regards

Ce fut alors que, après l'énième méandre du fleuve, Antônio vit au loin le scintillement d'un toit de tôle, la silhouette de constructions entre les arbres, et peu après il put distinguer clairement l'embarcadère, aussi branlant qu'il l'avait laissé, et désert. Il n'y avait pas de bateaux amarrés, seulement les habituelles petites barques délavées échouées au sec et un hors-bord rouillé sans hélice du haut duquel un *urubu* perché les regarda amarrer et débarquer d'un air somnolent.

Les garçons s'étaient faits très silencieux, ils entrèrent dans le bourg avec précaution, les mains allant inutilement chercher les lames qu'Antônio leur avait interdit d'emporter. Massés autour du hamac, ils le laissèrent leur servir d'avant-garde, regardant autour d'eux les yeux écarquillés, curieux mais aux aguets. À ce qu'il sembla à Antônio, il n'y avait pourtant aucun danger : les rues, avec quelques voitures de plus qu'il ne s'en souvenait garées contre les maisons, étaient, chiens et lézards mis à part, poussiéreuses et vides. Les gens devaient être à table, des fenêtres ouvertes venait un cliquetis d'assiettes, des voix et des génériques de journaux télévisés. Les deux ou trois enfants qui les virent arriver — six garçons nus qui portaient un ballot de hamac et un homme plus grand, nu et barbu, qui les précédait — avaient écarquillé les yeux, muets, et avaient couru se réfugier à la maison.

La petite place était restée presque identique au souvenir qu'il en avait ; on avait ajouté autour du *pelourinho* un parterre un peu pelé, et un bâtiment qui avait l'air de n'avoir jamais été inauguré avait été rénové avec des volets roulants et un crépi plastique, et portait la plaque « Parc national du Tumucumaque - Administration ». La boutique avait installé dehors un présentoir où pendaient des tongs colorées et des petites robes en nylon, trois lampadaires au design d'aluminium bien trop audacieux offraient aux chiens de nouvelles et futuristes occasions de pissette, la *pousada* avait été repeinte couleur cyclamen et dotée d'une enseigne au néon, éteinte pour l'heure, qui proclamait sans trop d'originalité « Au pelourinho - Pousada - Café - Cerveja Brahma ».

Dans la salle en pénombre, la patronne lavait les verres, le dos tourné à l'entrée et à l'unique client, un vieux qui caressait une petite bière en regardant avec attention, sur un énorme téléviseur accroché au mur, une vive altercation à plein volume entre deux dames très maquillées qu'un corpulent animateur en veste bleu marine cherchait à la fois à calmer et à exciter.

En les voyant entrer nus et peints, dans un silence parfait, le petit homme écarquilla les yeux et croassa : « Gesita... »

« Oui, Armando, qu'est-ce qu'il y a ? Vous avez déjà fini votre *cervejinha* ? »

« Gesita, euh... il y a... du monde. »

Gesita se retourna et resta un instant interdite, le verre dans une main et le torchon dans l'autre, mais elle se reprit vite : « Et vous, qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ici ? Dehors, allez, allez, ce n'est pas un endroit pour vous. »

Antônio s'avança, en rajustant les deux plumes de perroquet dans ses cheveux ébouriffés : « Madame Gesita, bonsoir. Ne vous inquiétez pas, nous ne faisons rien de mal : nous avons besoin d'aide, il y a un garçon blessé, il nous faut de l'aide. »

« Mais vous, dites voir, vous n'êtes pas l'un d'eux. Je ne comprends pas, qu'est-ce que vous faites avec ces Indiens ? »

« Ce serait une très longue histoire, madame... je m'appelle Antônio Carlos Rocha de Almeida. Voyez-vous, vous ne vous souvenez certainement pas de moi, mais je suis déjà venu ici, il y a quelque temps. Je connais votre frère, Gambone... »

« Oh, Gambone ! Ça doit faire deux ans que je ne l'ai pas vu. Paulo a pris le bateau et il est parti là-haut le long du fleuve, il voulait faire des affaires, vendre, acheter, Dieu sait quoi. Monte Dourado n'offrait pas de perspectives, qu'il disait. En deux ans il m'aura téléphoné trois fois, cette âme de capybara. »

« Je connaissais aussi votre cousin, le pauvre Pepè qui malheureusement... »

« Pepè ? Et qui ça serait ? Jamais eu de cousins : Paulo et moi on a sept cousines, rien que des filles, et dire que l'oncle Armando aurait tellement tenu à un garçon, mais c'est peut-être mieux comme ça, il en serait sorti un coureur de jupons et un bon à rien comme lui... Mais vous, je n'ai toujours pas compris qui vous êtes ni ce que vous voulez : un garçon blessé, vous dites ? Où ça ? Faites voir un peu. »

« Vous avez raison, ce garçon va très mal, il faut qu'un médecin le voie vite. »

« Peut-être avec un bateau... »

« Il n'y a plus de bateaux à moteur convenables ; le sien, Gambone l'a emmené, et l'autre était tellement délabré que le fleuve l'a fait pourrir il y a des années déjà. Tout le monde prend la voiture, maintenant : il va falloir chercher quelqu'un pour transporter le garçon. »

« Mais nous sommes trop nombreux, il faudrait deux voitures, peut-être même trois... »

« Quelles sottises, le garçon va à l'hôpital et les autres retournent dans la forêt. Vous n'allez tout de même pas emmener toute la troupe en ville. »

« À vrai dire... je crois bien que si, madame Gesita, il va falloir faire comme ça : eux ne se sépareront pas, et moi non plus je ne veux pas les laisser ici, je veux qu'ils viennent avec moi en ville. Et puis je voudrais aller à Macapá, pas à Almeirim. C'est une longue histoire, je vous l'ai dit. »

« Moi ça me paraît de la folie, mais bon, si ça vous chante, on verra à trouver les voitures, même s'il ne sera pas facile de trouver quelqu'un pour prendre toute une tribu... Ah ! Mais voilà : demain matin de bonne heure, le car qui va à Macapá passe par Laranjal : là vous tiendrez tous et vous voyagerez tranquilles. Laranjal est de l'autre côté du fleuve mais ça, ce n'est pas un problème, nous traversons toujours avec les petites barques. Tout compte fait c'est le moyen le plus rapide de vous faire arriver en ville, vous mettrez moins de temps et vous voyagerez plus confortablement qu'en faisant toute la route en voiture. »

« Oh, je vous remercie, c'est une excellente idée ! Bien sûr il faudra que nous nous arrêtions ici pour la nuit, mais nous ne vous dérangerons pas : nous nous installons en dehors du bourg, sous les arbres... »

« Mais non, mais non, quels arbres. Vous n'êtes pas dans la forêt, ici. Vous dormirez là, dans la salle, je descendrai des hamacs pour tout le monde. Et ce garçon, on le met dans un vrai lit : il a été ballotté bien assez comme ça, il a besoin de rester tranquille. »

« Je vous remercie, vous êtes vraiment très aimable. Je n'ai pas d'argent sur moi, mais une fois en ville je peux aller à la banque et... »

Gesita haussa les épaules : « On verra ça plus tard. Moi je ne manque pas de quoi vivre, et question sangsues, dans la famille, mon frère Gambone suffit déjà. Ne vous en faites pas. Vous voudrez plutôt manger, non ? »

« Effectivement, eh bien, oui. Vous savez, ce sont des garçons, ils ont toujours faim : nous avons emporté des provisions mais elles sont finies... oui, merci beaucoup, en effet la première chose c'est de mettre Yamandé au repos, et ensuite de manger quelque chose. »

« Non », dit Gesita en le toisant de la tête aux pieds, « la première chose c'est de vous mettre quelque chose sur le dos. »

Pour la première fois depuis bien des années, Antônio eut conscience d'être sans vêtements : le regard amusé de Dona Gesita le fit se sentir, comme c'est étrange, passablement... comment était-ce, ce mot, il ne lui revenait pas, il n'existait pas de mot correspondant dans la langue de la tribu : voilà, nu, le mot était nu.

Dans la salle, le petit vieux, sa bière oubliée, fixait les garçons. Les garçons, serrés les uns contre les autres en un groupe brun et compact, les yeux grands ouverts, fixaient le téléviseur, mesmétrisés.

3.5 Gesita

Dona Gesita devait avoir un grand instinct maternel qui n'avait pas trouvé le moyen de s'exprimer car, après la brève méfiance du début, elle s'occupa d'eux comme une mère poule. Elle est tout sauf une femme laide, pensa Antônio, un peu bavarde peut-être mais elle a l'air très affectueuse, allez savoir pourquoi elle n'a pas réussi à fonder une famille. Sans doute les prétendants disponibles n'étaient-ils pas nombreux dans ce trou, ou peut-être n'en avait-elle jugé aucun à la hauteur de son rang de propriétaire de *pousada* avec enseigne au néon, s'il vous plaît.

Toujours est-il qu'elle les prit sous son aile protectrice, comme s'ils étaient tous — Antônio compris — des enfants dont il fallait s'occuper. Ce qui, tout compte fait, n'était pas loin de la vérité : chasseurs aguerris et parfaitement adaptés dans la forêt, dans cet environnement entièrement nouveau ils étaient démunis comme des bébés.

Gesita installa d'abord Yamandé dans un vrai lit à l'étage, non sans l'avoir bien bourré de cachets divers pris dans une armoire à pharmacie grande comme un dispensaire. Et bien que matelas et oreillers fussent une expérience entièrement nouvelle pour le blessé, après une première impression de gêne et de stupeur devant cette mollesse, ce blanc lisse et odorant, le sourire de béatitude qui se peignit sur son visage malgré la fièvre fit comprendre sans le moindre doute qu'il la trouvait tout sauf désagréable.

Pour obtenir l'attention du groupe il fallut éteindre le téléviseur — à l'enchantement duquel, sans cela, pas même la Grande Anaconda n'aurait pu les arracher — au grand dépit de monsieur Armando, que Dona Gesita éloigna avec gentillesse mais sans trop de manières : « Ce soir c'est fermé, Armandinho. J'ai du monde. »

Le vieux s'en alla en secouant la tête, peu convaincu. Si on ne peut même plus boire sa petite bière sans qu'arrive toute une tribu d'Indiens nus se planter devant la télé, quel monde. Où va-t-on.

Le terrain dégagé, la femme prit en main l'organisation : les garçons semblèrent accepter de bon gré ses attentions — surtout Moacir, qui lui adressait sans arrêt de lumineux sourires — et, à la surprise d'Antônio, se montrèrent plus intrigués qu'intimidés par ce déluge de nouveautés. Après avoir laissé un bon moment les jeunes s'arroser les uns les autres au tuyau d'arrosage et avoir offert à Antônio l'usage d'une salle de bains avec baignoire, Gesita mit à la disposition du groupe une vaste commode débordant de vêtements en tout genre.

« Vous n'avez pas idée de tout ce que les gens oublient dans les chambres », avait-elle marmonné, mais si vrai que cela pût être, Antônio trouva que ces vêtements étaient vraiment un peu trop nombreux, surtout ceux d'homme, par rapport à la quantité de clients distraits qu'une auberge pareille pouvait bien avoir eue. Peut-être y avait-il eu un mari, après tout, mais apparemment Gesita n'aimait pas en parler.

Les garçons, après un moment de crainte méfiante — du reste le meilleur reflet d'eux-mêmes qu'ils eussent jamais vu était celui d'une flaque trouble — tombèrent amoureux du grand miroir en pied qui, avec son coquet cadre rococo, trônait dans la chambre de Dona Gesita : ils passèrent une heure entière à se pavaner en chaussettes et en tee-shirts, se poussant les uns les autres pour réussir à se mirer, riant, vaniteux et hilares.

Tout en préparant le dîner — en écartant d'un côté puis de l'autre Piraí, qui lui était continuellement dans les jambes, fasciné par la cuisine, par les fourneaux, par la vaisselle, par les ingrédients dans lesquels il enfonce les doigts pour les goûter, gourmand — Gesita songeait à organiser le départ :

« Après le dîner j'irai demander à João et Vicente de vous accompagner demain matin de bonne heure en barque de l'autre côté du fleuve. Du reste il faudra bien que je dise quelque chose de vous, on vous aura vus arriver. Et même si ce n'était pas le cas, monsieur Armando est plus commère que ma cousine Gilberta. »

La solution la plus simple se révéla de servir le dîner au groupe dans la cour intérieure : les chaises de la salle, ils les avaient beaucoup appréciées et les avaient essayées toutes l'une après l'autre en ricanant, satisfaits, mais ils avaient trouvé les tables, à ce qu'il semblait, une invention surtout incommode. Ils mangèrent donc dans la cour, parmi les pots de géranium, de coriandre et d'origan, assis par terre comme il se doit, bien vêtus des tee-shirts qu'ils s'étaient choisis.

Il faudra que demain, au départ, on arrive à leur faire mettre aussi un short, bon sang, quant aux chaussures il est parfaitement inutile d'y penser, on verra plus tard, peut-être que des tongs leur plairont, mais les shorts sont absolument indispensables. Et il faudra à tout prix convaincre Cauê d'enlever cette combinaison lilas à dentelle qui a l'air de lui plaire énormément.

Le ragoût que la patronne posa au milieu d'eux dans une grande marmite, bien riche en haricots et renforcé de tranches de banane plantain frites, fut apprécié avec enthousiasme : ils n'avaient jamais goûté de poulet mais ils le trouvèrent excellent, un peu moins savoureux que le serpent, mais certainement plus que le *jacaré*.

Il n'y eut en revanche pas moyen de leur faire boire l'eau dans des verres : le verre, si transparent, les troublait, on aurait dit de l'eau solide, c'était incompréhensible et franchement inquiétant. Ils ne se décidèrent à boire que lorsque Gesita apporta quelques bols de faïence récupérés à la cuisine, mais ils trouvèrent très intéressant et un peu drôle que cette eau n'ait aucun goût. Ils étaient en plein débat animé sur le fait qu'il était bien étrange que l'eau n'ait le goût ni de boue, ni de feuilles, ni de terre, ni de roseaux pourris, quand Antônio fut foudroyé par un souvenir qu'il avait complètement refoulé : la bière. Jésus mon dieu, la bière existe !

Gesita fut ravie de lui en décapsuler une bouteille et quand la première gorgée froide lui descendit dans la gorge, Antônio pensa que ça, voilà, ça valait la peine non pas de trois jours, mais bien de trois mois à monter et descendre les cascades à bord d'un radeau trempé et bancal. À la deuxième gorgée il ferma les yeux, perdu dans le délice. Mais il les rouvrit d'un coup à la troisième, frappé par une pensée soudaine : « Madame, mais en quelle année sommes-nous ? »

3.6 *Quatorze ans*

1. Mon Dieu, le dix mars 2014. Antônio réfléchissait à cette bouleversante découverte, plongé dans la baignoire dont Dona Gesita lui avait aimablement offert l'usage. Baignoire. Chasse d'eau. Carrelage. Savonnette au parfum de rose : combien peut-il y avoir de choses dont, en quatorze ans, on finit par oublier l'existence ? Quatorze ans, c'était beaucoup, beaucoup plus qu'il ne l'avait cru. Bien sûr, il avait vu les enfants devenir de jeunes hommes, il avait vu les fillettes qui étaient désormais des mères, mais pour une étrange raison — peut-être à cause de ce défilé des jours sans saisons — il n'avait jamais formé une pensée précise sur les années. Si on le lui avait demandé à brûle-pourpoint, sans réfléchir, il aurait dit cinq ou six, sept tout au plus.

Il se regarda dans le miroir du lavabo et se trouva si changé qu'il n'était pas sûr de se reconnaître s'il s'était croisé. Maigre et bronzé, sombre désormais autant qu'eux, et un grand écheveau humide de barbe et de cheveux. Il prit un rasoir en main, il huma l'arôme de la mousse à raser, il en fit passer un flocon entre ses doigts. Puis il décida qu'il valait mieux ne pas se raser complètement, un peu parce qu'avec une demi-figure bronzée il aurait été ridicule, un peu parce qu'il avait fini par s'habituer à se sentir barbu, alors il se mit à égaliser barbe et cheveux avec les ciseaux — toujours mieux que de les tailler de temps en temps au hasard avec une lame en os — et à cet instant, inattendue et violente, la conscience qu'il allait bientôt revoir sa famille le frappa comme un coup de poing.

Il avait caché, sans même s'en apercevoir, au fond de son estomac, de son cœur, de son esprit, le chagrin de ne plus jamais les revoir, et c'est seulement maintenant qu'il savait qu'il allait les revoir qu'il se rendait compte à quelle profondeur il l'avait enterré. Et là, parfumé à la rose devant le lavabo, les ciseaux à la main et un caleçon de deux tailles trop grand, il s'accorda après tout ce temps la joie de penser à eux.

Qui sait si Janita avait encore grossi, et si elle s'était finalement faite religieuse comme elle le disait de temps en temps, qui sait pour Amanda, qui sait si elle avait épousé ce gandin de fiancé — il ne m'est jamais passé, ce garçon, avec son air de tire-au-flanc — qui sait, elle avait peut-être déjà deux ou trois enfants, ou peut-être était-elle déjà divorcée, et Gabriela, Gabrielita qui marchait à peine et qui était maintenant une jeune fille, comment a-t-elle bien pu devenir, qui sait si elle va bien à l'école. Une pointe de peur le glaça un instant : et papa, et maman ? S'ils étaient morts ? Mais non, qu'est-ce que tu vas chercher, ils étaient à peine entre deux âges quand tu es parti, papa était solide et maman débordait de santé et de rondeurs : elle doit encore être en train de chamailler à longueur de journée avec l'oncle Ernesto et la tante Norminha, qui sait s'ils ont encore cet horrible chien qui ressemble à un tapir pelé. Qui sait pour les amis, aussi, qui sait si Paco a rouvert la radio, si Jaquinho s'est trouvé une femme, qui sait pour ses élèves, ce George si je-sais-tout et tous les autres adolescents qui étaient maintenant des hommes. Qui sait pour cette fille, celle de la radio, comment s'appelait-elle, Isabella, Isadora, qui sait ce qu'elle est devenue.

Ils ne me reconnaîtront pas, pensa-t-il en souriant au miroir. Ils ne me reconnaîtront pas mais moi je les reconnaîtrai, je les reconnaîtrai tous.

3.7 *Le réveil*

Tout est relatif. Tout dépend, pensa Antônio dans la salle en pénombre, en écoutant les yeux mi-clos les garçons bavarder entre eux, peu avant de s'endormir, allongés dans les hamacs fournis par Gesita. Puis il lui vint à l'esprit, avec étonnement, que l'expression « tout dépend » était une vieille manie à lui, mais que pendant le temps passé dans la forêt il avait cessé de l'employer. Et maintenant qu'il y pensait, il lui semblait qu'il n'existait même pas un mot pour exprimer ce concept, en Langue. Qui sait, c'est peut-être le signe que tout, dans la forêt, est plus simple et plus net, se demanda-t-il, puis il revint se concentrer sur les paroles des garçons, en souriant de leur naïveté.

« Mais vous, vous les imaginiez si grandes, ces huttes ? » C'était Jaci qui avait parlé.

« Moi oui », répondit quelqu'un.

« Moi non. Et je n'avais même pas compris qu'un village pouvait être aussi grand. Enfin, Antônio le répétait tout le temps, grand, grand, mais je ne pensais pas grand comme ça. »

« Si j'ai bien compris, ce village n'est même pas le plus grand qu'ils ont. Celui d'où vient Antônio est encore plus grand. »

« Impossible. »

« Je te dis que si. »

« Demandons à Antônio. »

« Je crois qu'il dort. Il est vieux, il se fatigue avant nous. »

« Hahaha. »

« Moi au contraire je suis étonné parce qu'il y a très peu de gens », c'était Ubiratan qui avait parlé, « regardez autour de vous : cette hutte est immense, mais quand nous sommes arrivés il n'y avait que cet homme qui buvait la boisson jaune... »

« Il buvait de la pisse ! » l'interrompt Cauê, déchaînant une grande hilarité.

« ...et la femme Gesita. Et c'est tout. Ces villages doivent être des endroits très ennuyeux. »

« Moi j'avais compris qu'il y avait beaucoup plus de gens. »

« Il est peut-être arrivé quelque chose de terrible et ils sont tous morts ! » proposa Cauê pour plaisanter, mais en provoquant quelques frissons de trop chez ses amis et chez lui-même aussi.

« Antônio ! » appela Jaci. « Tu dors ? »

« Non, mais je devrais. Et vous aussi vous devriez. »

« Pourquoi il y a si peu de gens dans le village ? Il est arrivé quelque chose de terrible ? »

« Non, Jaci, ne t'inquiète pas. Ce village est comme ça. Et puis quand nous sommes arrivés c'était presque le soir, ils étaient déjà presque tous dans leurs huttes. Demain nous prenons le bateau à

roues et nous allons dans mon vieux village, tu verras qu'il y aura beaucoup plus de gens. Maintenant dormez, parce que demain il faut nous réveiller tôt. »

« Qu'est-ce que ça veut dire, nous réveiller tôt ? Nous nous réveillons quand nous nous réveillons. »

« Non, parce que le car, c'est-à-dire le bateau à roues, ne nous attend pas. Il faut nous réveiller avant qu'il s'en aille. »

« Et comment on fait ? »

Antônio leur montra le réveil que Gesita lui avait donné peu avant : « Cet objet compte avec précision le temps qui passe et quand c'est le moment il fait un bruit et il nous réveille. »

« Vous avez un objet pour vous réveiller pendant que vous dormez ? » demanda Jaci, incrédule.

« Oui. »

« Vous êtes fous. »

« Tu as peut-être raison. »

3.8 Mots nouveaux

À l'aube ils étaient déjà tous réveillés, avant même que le réveil sonnât, surexcités à l'idée du car dans lequel ils allaient monter. La veille au soir ils avaient lorgné avec révérence les quelques voitures garées dans le bourg, si luisantes et colorées et différentes de tout ce qu'ils avaient jamais vu. Antônio leur avait expliqué que le car était comme l'une d'elles, seulement beaucoup plus grand, qu'ils monteraient dedans et qu'il les transporterait comme un bateau, mais sur la route. Ils n'avaient probablement pas tout compris mais ils avaient hâte d'expérimenter ce prodige de mouvement et de métal.

Du métal comme les choses dont se sert Dona Gesita pour faire à manger, comme la marmite, sauf que nous irons dedans et qu'elle bouge et qu'elle nous emmène au village d'Antônio, tu as peur ? Peur d'une marmite qui bouge ? Moi je n'ai peur de rien, quand je serai vieux comme Antônio j'aurai un car moi aussi, tout en métal et coloré comme un perroquet.

Ils goûtèrent tous au café — qu'Antônio sirota presque en extase — trouvant qu'il avait le goût de bois brûlé et que le sucre était bien, bien meilleur mangé tout seul plutôt que gâché à le dissoudre dans cette lavasse ; puis, une fois passée l'inspection de Gesita, qui avait vérifié qu'ils avaient tous un short et un tee-shirt sur le dos, ils prirent le chemin de l'embarcadère, Yamandé souffrant mais déjà un peu moins fiévreux, allongé dans le hamac dans un ample pyjama à fines rayures.

João et Vicente étaient déjà là : quand la veille au soir Gesita leur avait expliqué la situation ils n'avaient pas fait d'objections, un garçon blessé bon sang, mais bien sûr, il ne manquerait plus que ça. Dans les bourgs aussi isolés on est habitué à être solidaire, il est rare qu'on refuse son aide à quelqu'un. Mais dans les bourgs aussi isolés on est aussi très curieux, si bien que ce matin-là Monte Dourado tout entière s'était réunie autour de l'embarcadère pour les regarder partir : les enfants un peu déçus parce qu'ils avaient entendu parler d'Indiens nus — ceux qui vivent là-bas, dans la forêt — et qu'ils ne voyaient que des garçons en tee-shirt, les adultes très frappés par cet Antônio resté quatorze ans hors du monde, mais comment il a fait, mais moi je serais morte, mais bien sûr que tu serais morte le premier jaguar qui serait passé par là t'aurait mangée, tu serais morte rien que parce que tu ne pouvais pas voir le feuilleton de l'après-midi, qu'est-ce que tu y connais, toi, à la forêt, ah parce que toi au contraire, tu vis à côté depuis toujours à trois mètres de chez toi et tu n'y as jamais mis les pieds, regarde-moi ces garçons, ils ont grandi à chasser le jaguar et toi tu es là, plus gras et plus indolent qu'un capybara.

Les petites barques se détachèrent de l'embarcadère, le bourg les saluait en agitant les mains, Gesita — dans ce trou mortel les imprévus étaient aussi rares qu'un jour sans pluie — avait déjà de la nostalgie.

« Quelle belle femme, très belle. »

« Hein ? Mais qui ? Très belle qui ? »

« Cette femme, Gesita, celle qui nous a donné à manger dans sa maison. »

« Elle est beaucoup trop vieille pour toi, Moacir. »

« Oui, elle est très vieille. Mais belle, avec tous ces cheveux jaunes, de beaux cheveux jaunes », soupira-t-il.

« Oui, bon, ils étaient teints, Moacir, teints. »

« C'est quoi teints. »

« Teints, c'est colorés, peinturlurés, peints, ce n'est pas leur vraie couleur. »

« Ça ne fait rien, ne dis pas ça, tu es jaloux parce que tes cheveux à toi ne sont pas aussi beaux. Elle est une femme très belle, elle a une odeur de fleurs, elle a des peintures sur les yeux, elle a un vêtement très beau plein de couleurs, elle a les cheveux jaunes comme le soleil. Moi je pense qu'elle est comme la déesse du fleuve, la Grande Anaconda Jaune, elle est très belle, tu ne comprends rien. »

Moacir soupira encore, les yeux lointains qui regardaient la rive s'éloigner.

Cauê serrait dans son poing la combinaison lilas qu'on lui avait permis d'emporter à condition qu'il ne la mette pas ; il pensait au car et il avait très peur, mais il serait mort avant de l'admettre.

3.9 Larmes

Le conducteur s'appelait Fernando et quand il repartit en crissant sur le gravier de Laranjal il était un peu méfiant, ceux-là c'étaient des Indiens, lui il les reconnaissait à un kilomètre, ils ne savaient même pas la langue à part le barbu, et allez savoir d'où celui-là a bien pu sortir, et puis ce garçon blessé... Lui il ne voulait pas d'ennuis, déjà conduire ce buffet roulant sur ces routes plus boueuses qu'asphaltées, déjà c'était une peine que pour ce qu'ils payaient sa femme avait peut-être raison, mieux valait peut-être aller mettre le poisson en boîte à l'usine, à Belém. Mais ensuite il était revenu sur son idée : tout compte fait ils ne créaient pas de problèmes, ils étaient silencieux et tranquilles — ils regardaient par les vitres, fascinés de voir la route courir, courir.

Quand ils entrèrent en ville Antônio remarqua à peine ce qui l'entourait, il était étourdi mais surtout il était inquiet — comment faire pour emmener tout le monde jusqu'à l'hôpital, avec un bus, un taxi, avec quel argent — quand le conducteur, une fois débarquée à l'arrêt la dernière ménagère qui était pressée, dit : « Mais vous, où c'est que vous allez, ce garçon blessé vous devez l'emmener au Senhora dos Anjos, n'est-ce pas ? »

« Oui, mais je ne sais pas, il y aura peut-être un bus... »

« À mon avis ce n'est pas si commode, vous devriez changer Rua Paraná et peut-être attendre, avec celui-là qui ne tient même pas debout... Bah, de toute façon j'ai fini mon tour, tant qu'on y est je vous emmène, allez. »

« Mais vous êtes sûr ? Nous avons de quoi payer le billet seulement jusqu'à la ville (il faut absolument que je trouve un moyen de rembourser Gesita), c'est en dehors de votre trajet d'aller jusqu'à l'hôpital. »

« Ah, mais l'hôpital est pratiquement sur la route du dépôt... Ils sont bien, ces garçons, polis, et celui-là le pauvre, j'ai un fils de vingt ans moi aussi, vilaine chose à cette jambe, je vous emmène jusque-là, après vous verrez. »

Il y eut un certain remue-ménage à l'accueil des urgences quand entrèrent six Indiens portant un hamac, intimidés par tout ce blanc et ce vert, par cette odeur inconnue et suspecte, guidés par un type barbu qui réclamait à grands cris un docteur, un comment ça s'appelle celui qui répare les jambes, les os, il y a un garçon blessé, il faut un, un... un orthopédiste. Vite.

« Alors comme ça vous me dites que vous êtes resté quatorze ans dans la forêt, c'est une chose très... bizarre, une chose vraiment particulière, vous savez. »

« Oui, docteur, je le sais. C'est une histoire un peu longue, mais ce qui m'intéresse c'est que le garçon, la jambe, aille bien. »

« Oui, oui, bien. Lui il va bien, mais vous avez bien fait de l'amener ici : c'était vraiment une vilaine fracture et il était très mal en point, il serait mort si on ne l'avait pas pris à temps. La jambe se remettra, il ne s'apercevra même pas qu'il s'est fait mal, mais ce sera une longue affaire, il faudra une bonne période de rééducation. Mais vous, parlez-moi de vous : comment ça s'est fait que, enfin, ces quatorze ans... »

« Écoutez, oui, je vous raconterai, mais maintenant soyez gentil, est-ce que je pourrais passer un coup de téléphone ? »

Au téléphone c'est Janita qui avait répondu — elle ne s'était pas faite religieuse, tout compte fait — et ce fut une chance, parce que la façon dont elle en resta bouleversée laissait penser que si c'était maman qui avait répondu ils se seraient retrouvés face à un infarctus : elle suffoqua, elle haleta, elle bégaya, elle demanda par sécurité — on ne sait jamais, il y a un tas de gens bizarres qui circulent — le nom de l'arrière-grand-mère paternelle, puis elle fondit en larmes en sanglotant : « Antoninho, oh, Antoninho ! On arrive, on vient tout de suite, une demi-heure et on est là. »

Ils venaient tout juste de transférer Yamandé dans la chambre, opéré et sous sédation, et Antônio essayait de comprendre quoi faire de ces garçons debout depuis un bon moment déjà dans le hall des urgences, même s'ils semblaient encore tranquilles, collés aux baies vitrées à regarder en bas dans la rue avec une inépuisable curiosité les voitures, les fourgons, les enseignes, les magasins, les vélos et les motos, les feux et les mendiants, les femmes en talons, l'asphalte, les ordures et les bouches d'égout, les pantalons et les jupes et les lunettes, les chiens en laisse, les volets roulants, les cigarettes, les parapluies.

C'est alors qu'ils arrivèrent, tous ensemble, maman se frayant un passage pour l'embrasser la première en le serrant à lui couper le souffle, pleurant comme une fontaine et brandissant le paquet des quarante *beijinhos* que, emportée par l'agitation, elle avait préparés avant de sortir, et puis Janita et Amanda, à le caresser toutes les deux en même temps et qui pleuraient elles aussi, et le mari d'Amanda qui heureusement n'était pas le gandin et qui ne l'avait jamais vu mais qui le serra virilement, en poussant les deux petits qu'il tenait par la main : « Allez, allez, faites un bisou à tonton ! » et Gabrielita en minijupe qui ne se souvenait pas du tout de lui et qui restait un peu à l'écart mais qui, gagnée par la contagion, pleurait elle aussi. Et la tante Norminha qui l'inondait de larmes en lui pressant les joues entre les mains, et l'oncle Ernesto qui n'arrêtait pas de lui donner des claques sur les épaules et qui reniflait, et Antônio qui ne savait pas s'il devait rire ou pleurer un petit peu lui aussi.

« Comme tu t'es fait beau, Antoninho à sa maman, mon enfant, avec cette barbe de *garimpeiro*... Qui sait quand papa te verra, lui il n'aime pas la cohue, tu sais comme il est ours, mais il t'attend à la maison : je ne l'ai pas vu ému comme ça depuis qu'il t'a vu naître... Mon bel enfant ! Tu as l'air plus grand, mais tu es maigrichon, fais voir, qui sait ce que tu mangeais, quelles vilaines bêtes et mauvaises herbes... Et ce que j'ai pu pleurer en te croyant mort, j'ai fait dire je ne sais combien de messes, tu vois que Nossa Senhora dos Meninos m'a écoutée, tu dois tout me raconter, tout... Mais ceux-là, ce sont eux tes amis ? Mais quels beaux garçons ! »

Et, folle de gratitude et de joie, elle embrassait les garçons, un peu déconcertés par cette masse douce trempée de larmes et parfumée à l'iris, elle leur caressait les cheveux, elle leur remplissait les mains de *beijinhos* tout juste sortis du four, puis elle revenait arracher Antônio des bras de ses sœurs pour l'embrasser de nouveau, elle embrassait ses filles, elle embrassait Norminha et Ernesto comme si elle ne les avait pas vus depuis des années, elle embrassa en pleurant et en riant un infirmier moustachu qui passait par hasard.

L'oncle Ernesto déboucha deux bouteilles de mousseux italien après avoir expédié une infirmière chercher des verres, « Allez, soyez gentille, faites vite, il faut qu'on trinque ! », les garçons s'empifraient de sucreries, les femmes trempaient un mouchoir après l'autre, les petits entonnèrent pour tonton une chansonnette apprise à la maternelle, la tante Norminha battait des mains : l'accueil des urgences du Senhora dos Anjos n'avait pas vu autant de remue-ménage, de larmes et de joie depuis que, treize ans plus tôt, madame Anita Madeira de Andrade y avait mis au monde, sans avoir eu le temps d'arriver en salle de travail, ses quatre jumeaux, deux blonds et deux bruns.

3.10 La maison

Les heures qui suivirent furent un tel tohu-bohu de sensations et de visages, bouillonnant de voix dont il ne se souvenait pas et poisseux de sucreries à la noix de coco, qu'Antônio ne réussit jamais à les reconstituer avec précision.

On les avait cueillis, lui et les garçons, avant qu'ils sortent de l'hôpital, pour les vacciner pratiquement contre tout : « C'est le protocole standard, les natifs de tribus qui ne sont jamais entrées en contact avec nous sont extrêmement exposés, une grippe peut vous tuer, sans parler de la rougeole et de la varicelle. »

« Mais moi la varicelle je l'ai eue enfant, et la grippe je l'ai attrapée au moins mille fois... »

« Allons, allons, ne faites pas tant d'histoires, on vous fait tout à vous aussi, par sécurité. »

La chose l'agaça bien plus que les garçons, qui étaient surtout intrigués par les blouses, les lits, les seringues, et qui furent enthousiasmés à l'idée que cette petite piqûre — *Moins qu'une guêpe, moins qu'une de ces grosses fourmis !* — les protégerait à jamais contre toutes les maladies du monde.

« Ce n'est pas tout à fait ça, les garçons, vous êtes protégés de certaines maladies mais... »

« Tu as dit que cette chose était un remède qui nous protégera des maladies. Tu as dit que ça servait à ne plus jamais tomber malades. »

« D'accord, Cauê, d'accord. Je n'ai pas dit exactement ça mais d'accord quand même. Maintenant voyons comment réussir à partir d'ici. »

Ils durent d'abord passer saluer Yamandé qui, à peine réveillé de l'anesthésie et encore hébété, ne semblait pas bien comprendre où il était ni pourquoi, et ne comprenait certainement pas du tout qui étaient tous ces gens, en particulier la dame âgée et dodue qui lui retapait les oreillers et ces deux petits qui lui firent un bisou sur la joue : « Dites au revoir à l'ami de tonton qui est malade ! » Mais pour la première fois depuis des jours il avait le visage détendu et non plus crispé par la souffrance, et dans le dur petit lit blanc il paraissait à son aise ; alors, une fois rassuré qu'ils reviendraient très vite, il suffit de récupérer Cauê, parti explorer les couloirs du troisième étage, pour être prêts à quitter l'hôpital.

Il fallut trois voyages dans la voiture d'Ernesto pour transporter tout le monde chez Marcela, la mère d'Antônio, où une foule en fête de parents et de voisins les attendait pour embrasser le ressuscité, voir la tribu de la forêt qui l'accompagnait et profiter de l'occasion pour manger, boire, mettre un peu de musique, danser, cancaner, discuter de politique, de football, des prix qui montent tous les jours et de cette série télé qui venait de se terminer, quel dommage.

« Dommage que tu ne sois pas rentré un samedi, Antoninho, il serait venu encore plus de monde pour te fêter ! »

Samedi, tiens donc. Se rappeler que le samedi et le dimanche étaient des jours différents des autres, que chaque jour avait un nom et une particularité — le jeudi il y a le marché Rua Mendes, le mardi il y a le jeu télévisé, le lundi les hebdomadaires arrivent chez le marchand de journaux, ou peut-être le mercredi ? — amusa beaucoup Antônio, c'était une chose qu'il avait complètement oubliée et qui lui parut à présent passablement ridicule.

Au milieu de cette cohue d'inconnus les garçons s'en tirèrent très bien, ils souriaient à tout le monde, ils gazouillaient poliment dans leur langue inconnue et se laissaient bourrer de gâteaux, de chips et d'*empanadas* brûlantes, en buvant un bol de Coca-Cola après l'autre : la boisson les avait fait tomber amoureux au premier instant, tandis qu'ils gardaient toutes leurs réserves à l'endroit du verre. Ubiratan n'avait plus bougé de la véranda, d'où, assis sur la balancelle grinçante que madame Marcela renouvelait chaque année avec de nouveaux coussins — pour l'heure des hortensias acryliques rose dragée — il contemplait sans se lasser le panorama de la ville, les toits, les rues, l'inextricable enchevêtrement de fils électriques et d'antennes, un chantier voisin hérissé de grues très hautes.

Gabrielita, assise à un coin du canapé, montrait à Itaúna, qui ne comprenait pas un mot mais acquiesçait avec admiration au déploiement de chaque nouvelle fonction, un petit engin fuchsia qui ressemblait à un téléviseur miniature — elle parle de téléphone, d'internet, de jeux et de musique et de films, mais qu'est-ce qu'elle raconte, elle se moque de lui, il ne peut pas encore exister des téléphones pareils, ce doit être un jouet, une de ces choses pour gamins qu'on voit dans les réclames des illustrés, dans un instant elle va lui dire qu'il permet de voir à travers les vêtements — pendant que Piraí riait dans la cuisine avec un groupe de matrones qui s'étaient mis en tête, le voyant s'intéresser aux sauces et aux casseroles, de lui apprendre à cuisiner la *moqueca* de crabes.

Janita ne resta à la maison que le temps strictement nécessaire pour préparer un sac pour Yamandé et retourner à l'hôpital le lui porter : « Pauvre garçon, il n'a même pas de pyjama avec lui, une paire de pantoufles, une robe de chambre... Je lui apporte aussi un paquet de biscuits et quelques bonbons, à l'hôpital ils ne cuisinent certainement pas comme nous ici à la maison, ça lui fera plaisir de se sucrer la bouche. Je prends peut-être aussi deux ou trois revues, un grand garçon comme ça toute la journée au lit, qui sait comme il s'ennuie. »

Antônio était sur le point de lui dire que lire des journaux en portugais n'était pas le passe-temps qui convenait à Yamandé, mais il pensa ensuite qu'en revanche les images des revues lui plairaient énormément, et qu'au fond c'était une excellente idée. Si bonne qu'il ne se donna même pas la peine de discuter avec sa sœur de l'opportunité des pantoufles et de la robe de chambre.

Il avait été établi que les garçons dormiraient sur la véranda — à l'abri de la pluie incessante mais pas enfermés dans une pièce, ils préféraient comme ça — et, efficacement, Janita, Amanda et Marcela avaient pensé, sans se le dire l'une à l'autre, qu'il vaudrait mieux emprunter quelques hamacs aux amis, obtenant pour résultat d'en avoir empilé au moins trente sur les fauteuils du salon.

Antônio commençait à être épuisé, les émotions, la confusion et non des moindres les deux ou trois bières auxquelles il n'était plus habitué le tenaient suspendu dans un hébètement souriant, sauf à tressaillir chaque fois qu'une porte claquait, qu'une moto vrombissait dans la rue, qu'une ambulance passait : des bruits qu'autrefois il ne remarquait même pas et qu'il lui fallait maintenant quelques instants rien que pour identifier.

Mais il reconnut immédiatement le son qui vint du téléviseur que quelqu'un avait allumé : le commentaire d'un match, évidemment, c'était impossible à oublier. Quand il entra dans le salon, échappant à l'étreinte poisseuse d'une cousine éloignée arrivée en retard dont il ne se rappelait pas le nom, Moacir venait à peine de courir appeler tout le monde et les garçons étaient surexcités : « Antônio, regarde, regarde cet objet avec les gens dedans, regarde ! Ils jouent comme nous avec la balle, ils jouent au football ! »

3.11 TV

« C'est un écran, hein ? » demanda Cauê en retrouvant le mot portugais qu'Antônio avait si souvent prononcé dans ses récits. « Les gens qui sont en train de jouer ne sont pas vraiment là-dedans, ils sont dans un endroit lointain, très lointain. Ah, oui, ils sont sur la lune ! »

Antônio sourit et acquiesça, laissant ses yeux se poser sur ces garçons qu'à certains égards il avait l'impression de voir pour la première fois.

Ils n'avaient aucune notion de la fonction des meubles ; pour eux un fauteuil n'était qu'un amas encombrant, qui n'était associé en rien au concept de « s'asseoir ». Moacir, en voyant le canapé, s'y allongea, pensant qu'un objet vaguement semblable à un lit d'hôpital pouvait aussi avoir vaguement la même fonction. Piraí eut la même idée mais avec la table, soulevant des murmures de protestation et des petits rires de la parentèle. Les autres étaient perchés à divers titres sur les meubles, l'un sur un coffre, l'autre sur le dossier du fauteuil. Seul Jaci restait debout dans un coin, fasciné par les pendeloques de verre du lustre, que plus d'une fois Antônio lui avait dit de ne pas essayer de cueillir, craignant qu'il ne les prît pour des fruits.

Les images du match défilaient trop vite pour réussir à capter l'attention des garçons, sans cesse distraits par les trop nombreuses nouveautés qui les entouraient ; Antônio lui-même avait complètement perdu l'habitude de concentrer son attention sur un objet de ce genre. Il était en outre fasciné par la technologie : ce téléviseur était énorme par rapport à ceux dont il se souvenait, l'écran était extrêmement plat et extrêmement mince et la qualité des images à couper le souffle.

Piraí, chassé de la table, fut le premier à se mettre à imiter les mouvements des joueurs qu'il voyait sur l'écran, bientôt suivi par tous les autres. Une feinte, une passe, un démarrage sur place. Chacun d'eux choisissait un joueur à l'image et copiait ses mouvements. Antônio était en extase. Vus du dehors, ils avaient l'air de danser une danse sans rythme ; en réalité Antônio comprenait qu'ils faisaient la démonstration d'une vision de jeu à laquelle il ne s'attendait pas. Ils n'imitaient pas le porteur du ballon mais les autres joueurs, ceux qui participaient à l'action défensive ou offensive : c'était leur façon de percevoir et de commenter les stratégies de jeu.

À un moment donné le numéro 10 de l'équipe en jaune, Antônio avait mis un bon quart d'heure à comprendre qu'il s'agissait bel et bien d'un match de la sélection du Brésil, prit le ballon un peu en dehors de la surface adverse et se glissa sans peur dans le guépier de la défense, se déplaçant avec une agilité et une puissance effrayantes malgré sa taille minuscule. En peu de temps il avait débordé trois ou quatre adversaires mais s'était trop excentré sur la droite pour pouvoir déclencher une frappe puissante. Tandis qu'il tombait en vrillant sur lui-même pour éviter l'énième défenseur, de son pied gauche sortit une trajectoire magique, un ballon lent à la parabole très courbe qui passa au-dessus du gardien et alla se loger dans la lucarne, à sa droite.

« BUT ! » hurlèrent les garçons en chœur. « BUT ! »

Pour la première fois de leur vie ils voyaient appliqués les gestes qu'Antônio leur avait enseignés : les bras en l'air, les accolades, les poings serrés en signe de victoire. La réalisation s'attarda en gros plan sur le visage de ce petit génie en maillot jaune qui venait d'accomplir ce miracle de technique. Les garçons cessèrent de s'embrasser, se turent et se tournèrent d'un coup vers Antônio. Le premier à parler fut Cauê : « Celui qui a marqué le but... » Il ne savait pas bien comment le dire (ce n'était pas nécessaire, ils l'avaient déjà tous remarqué). « Tu as vu, Antônio ? Tu as vu comme il ressemble à Yamandé ? »

Antônio n'en croyait pas ses yeux : Yamandé et le génial numéro 10 du Brésil, sur le maillot duquel se détachait le nom « Foguete » écrit en vert, se ressemblaient effectivement comme des frères.

3.12 *Zerão*

« Où est-ce qu'on va, Antônio ? »

Réveil ou pas réveil, Antônio était debout dès le lever du soleil, comme du reste tous les garçons. Il avait longuement réfléchi à la façon d'organiser les journées ; il lui tenait à cœur surtout que Yamandé ne restât pas trop seul. Mais les règles de l'hôpital étaient très strictes, avant midi on ne les laissait pas entrer, et les heures de visite étaient de toute façon limitées : le temps libre était considérable.

Il avait passé des heures entières à expliquer aux garçons l'usage et le sens des objets de la maison, mais ce monde-là, il s'en était aperçu, était bizarrement trop différent du leur, et il lui aurait fallu bien plus que quelques matinées pour les y habituer. Moacir était l'un des plus curieux : il avait passé dix bonnes minutes à ouvrir et refermer le réfrigérateur, à toucher, fasciné, toutes les choses froides qu'il contenait et à chercher avec succès à comprendre comment fonctionnaient l'allumage et l'extinction de la lumière à l'intérieur. Antônio avait décidé de les laisser faire au moins tant qu'ils ne se mettraient pas dans une situation potentiellement dangereuse. Pendant que les autres l'écoutaient parler de serrures, de tapis, d'interrupteurs, de livres et de toutes les autres choses qui leur tombaient sous les yeux, Moacir était passé à l'examen du robinet. Il ouvrait et fermait l'eau chaude et froide, il la touchait, il réglait le jet au minimum, il la goûtait ; deux ou trois fois il faillit se brûler.

Ce matin-là, frais et inopinément inondé de soleil après la pluie de la nuit, Antônio se rendit compte qu'il ne pouvait plus retenir à la maison six jeunes gens robustes et vifs à parler de lustres et de chasses d'eau, et il fit de nécessité vertu.

Il y avait un endroit qu'il voulait absolument revoir et qui, comme une sorte de ver, s'était frayé un chemin dans son esprit jusqu'à se mettre au centre de chaque pensée : il voulait aller au Zerão, il voulait voir ce qu'il était devenu après toutes ces années, au fond de lui il savait qu'il n'avait pas pu être abandonné.

Ce ne serait pas facile, il le savait très bien, même pas pour lui-même. Trop d'étrangetés, trop de différences. Pour parcourir les quelques kilomètres qui les séparaient du stade il pouvait falloir des heures (ou il pourrait falloir des jours, ou nous pourrions nous perdre et ne plus jamais retrouver le chemin, il y a mille dangers ici).

« Vous m'avez appris tous les secrets de la forêt. Celle-ci est ma forêt, et elle est pleine de secrets que vous ne connaissez pas. Vous devez faire très attention, parce que dans ma forêt il y a des choses beaucoup plus dangereuses que le jaguar et le caïman. »

Les sourires narquois des garçons s'éteignirent au premier autobus qui passa dans une flaque à quelques centimètres d'eux en les éclaboussant sans interrompre sa course, et ils devinrent bientôt des expressions de panique : scooters, automobiles, et même les vélos et les charrettes devenaient des menaces mortelles. « Il ne s'arrête pas ! » était le commentaire le plus fréquent, « l'homme sur ce grand animal de métal nous regarde dans les yeux mais il ne s'arrête pas ! »

« Le grand animal de métal ne peut peut-être pas s'arrêter. »

« Si », précisa Antônio, « il peut s'arrêter, mais le conducteur ne le fait pas s'arrêter. »

« Pourquoi ? Et pourquoi il n'attaque pas, alors ? »

« Ces animaux-là n'attaquent pas d'habitude, vous devez penser que l'esprit de ces animaux, c'est l'esprit du conducteur. Quand ils attaquent, c'est que le conducteur s'est trompé. »

Les réponses d'Antônio ne les satisfaisaient pas et il lui fallut un bon moment pour les convaincre de le suivre ; à la fin il coupa court : « Si vous faites comme moi il ne vous arrivera rien. »

L'avalanche de sensations contradictoires qu'il avait si souvent éprouvée depuis son retour laissa Antônio de nouveau ébranlé. Il avait l'impression d'avoir atterri dans une de ces séries de science-fiction où il y avait des Terriens en maillots de toutes les couleurs, il ne se rappelait plus le titre, qui exploraient les planètes les plus étranges : les modèles des voitures et des scooters lui étaient pour la plupart inconnus, les magasins, les gens, même l'odeur dans l'air n'était plus la même, la puanteur des gaz d'échappement lui semblait suffocante. Il avait l'impression d'avoir crevé un mur invisible et d'avoir atterri dans un autre univers, semblable à celui où il avait grandi et pourtant profondément différent. Malgré ce sentiment d'étrangeté, cependant, il y avait aussi de vieilles habitudes, manifestement jamais oubliées, qui remontèrent spontanément et le laissèrent profondément étonné.

Déboucher sur la Rodovia Juscelino Kubitschek et regarder à gauche pour voir si Alfonso est là à fumer, appuyé contre la véranda depuis toujours peinte en jaune de sa poissonnerie (la poissonnerie est encore là ! Avec l'enseigne et tout ! Il y a peut-être même Alfonso !) ; prendre la Rua da Bacia même si le chemin est plus long, seulement parce qu'il y a les arbres le long du canal (les arbres sont encore là ! Et comme ils ont l'air petits et rabougris !) ; reconnaître les maisons basses à un étage et les éternelles baraques en équilibre au bord des rues boueuses, les très longues enfilades de bâtiments blanchâtres et gris ponctuées çà et là d'éclats de couleur avec les palmiers en guise de points d'exclamation ; se rappeler un robinet d'eau derrière l'angle d'une maison, mais aussi s'étonner de quelque bâtiment nouveau ou d'un carrefour modifié.

Enfin voici le Zirão, méconnaissable. Le parking d'en face réduit à une énorme esplanade en terre battue, sa chère clôture bleue entièrement repeinte, que dis-je, refaite dans un blanc criard entrecoupé de piliers verts. Et les tribunes, s'aperçut-il, entièrement neuves, reconstruites : à deux étages et avec un toit en pente, plus larges que les précédentes, fraîchement peintes, magnifiques. Ils avaient donc fait les travaux de rénovation, pensa Antônio. Il ne réussit pas à transmettre son enthousiasme aux garçons ; il eut déjà du mal à leur expliquer que c'était là le terrain dont il avait si souvent parlé, il ne savait pas ce qu'ils attendaient mais certainement pas cette clôture, ces rues et ce qu'ils étaient en train de voir.

Malgré les travaux, la partie nord du stade était encore fermée par un grillage interrompu par un portillon branlant à demi ouvert. Pendant qu'il faisait entrer les garçons, il vit qu'il y avait sur le terrain une équipe qui s'entraînait, et en voyant quelques maillots noir et blanc il n'eut aucun doute : c'était le Macapá Futebol Clube.

Voilà, certains de ces garçons pourraient avoir été mes joueurs, mais il s'est écoulé trop de temps, je n'arrive pas à les reconnaître et eux ne me reconnaîtront certainement pas.

Un adjoint s'approcha en courant, l'air souriant, tandis qu'Antônio ne trouvait pas les mots pour s'excuser : « Je ne pensais pas trouver quelqu'un à cette heure-ci du matin... »

« Nous sommes des professionnels », répondit le jeune homme d'un air très affable, « nous devons être là par contrat, non ? »

Des professionnels, pensa Antônio, le Macapá est maintenant une équipe de professionnels !

Les garçons étaient restés littéralement bouche bée. Cauê dit : « C'est grand. » Et Piraí, presque en même temps : « Qu'ils sont bizarres, ces arbres blancs que vous utilisez... » et il s'approchait déjà pour les toucher. « Ce ne sont pas des arbres ! C'est du métal ! »

L'adjoint regarda Antônio d'un air stupéfait et demanda : « Mais ils sont en train de parler ? C'est une langue ? »

Antônio lui sourit et dit à Piraí : « Bien sûr que ce ne sont pas des arbres, je suis sûr de vous l'avoir raconté. »

« Je ne m'en souvenais pas », répondit le garçon.

Puis Antônio se tourna vers l'adjoint : « Oui, c'est une langue. Nous ne voulons pas vous casser les pieds, de toute façon : j'étais venu montrer le terrain à ces garçons, nous pensions qu'il n'y aurait personne et taper quelques ballons, mais écoutez, nous partons tout de suite. »

« Pourquoi, ils jouent au football ? »

L'adjoint avait remarqué qu'il y avait quelque chose d'étrange dans ce groupe de jeunes. Ce n'était pas le fait qu'ils fussent indiens, il n'était pas rare du tout que des groupes d'Indiens circulent dans Macapá ; ce n'était pas non plus la façon dont ils étaient habillés, shorts courts et pieds nus étaient la norme. Pourtant il y avait quelque chose, à part la langue, qui ne collait pas. C'était peut-être la façon qu'ils avaient de se tenir près les uns des autres, épaule contre épaule, c'était peut-être la façon dont ils gesticulaient en chuchotant entre eux. L'adjoint les observa encore et encore et se convainquit que oui, il y avait quelque chose de différent chez eux.

« Oui, ils ne parlent pas portugais mais ils jouent, et même assez bien. »

« Si vous voulez », dit l'adjoint sans perdre son air amical, « nous étions justement sur le point d'organiser une petite opposition ; si vous voulez vous joindre à nous ça nous fait seulement plaisir. Vous pensez qu'ils sont capables de jouer avec nous ? »

« Écoutez, je n'en sais rien. Essayons et on verra, d'accord ? »

De toutes les choses qui avaient fasciné les garçons pendant ces quelques jours, rien n'avait semblé à leurs yeux aussi extraordinaire que leur semblaient à présent les ballons. Souples, lisses, parfaitement sphériques : ils les palpèrent, ils les reniflèrent, ils les léchèrent pour en sentir le goût, ils les posèrent en équilibre sur leur nez ou sur leurs pieds, provoquant plus d'un éclat de rire dans le groupe du Macapá.

« Qu'est-ce qui se passe ? » chuchota l'adjoint, amusé, à Antônio. « On dirait qu'ils n'ont jamais vu un ballon de leur vie. »

« Je peux vous dire un secret ? » chuchota Antônio à son tour. « Oui, c'est la première fois qu'ils voient un ballon. »

L'adjoint donna un léger coup de coude à Antônio, convaincu que c'était une blague, et Antônio ne fit rien pour le convaincre du contraire. Il alla plutôt trouver ses garçons et commença à leur expliquer deux ou trois choses. Les athlètes du Macapá avaient entre-temps fait les équipes et un petit groupe de cinq joueurs s'approchait timidement d'Antônio et de ces inconnus.

À peine Antônio eut-il dit aux garçons que ces cinq joueurs joueraient avec eux qu'une protestation vibrante se déchaîna : « Nous, nous sommes nous ! » éclata Moacir. « Nous ne pouvons pas jouer avec eux, ils ne nous comprennent pas ! » renchérit Ubiratan, et ainsi de suite.

Antônio se vit contraint de retourner voir l'adjoint, qui à ce moment-là parlait avec celui qui semblait être l'entraîneur : « Excusez-moi, vraiment, je ne voulais pas vous causer tous ces ennuis. Je suis entraîneur... enfin, je l'étais, et je sais bien à quel point ces situations sont pénibles. Quoi qu'il en soit, mes garçons voudraient jouer entre eux, si ça ne vous dérange pas. »

« Vous êtes combien ? Six ? Sept avec vous ? Si vous voulez on joue à sept contre sept. »

« Voilà, oui, merci, merci beaucoup, disons dix minutes et après nous partons, d'accord ? Comme ça ils voient ce que c'est que de jouer. »

« Comment ça, ils n'ont jamais joué ? » demanda l'entraîneur.

« Si, ils ont joué. Bref, oubliez la dernière chose que j'ai dite, d'accord ? »

« Autre chose », dit encore l'entraîneur, un homme grisonnant d'une quarantaine d'années, « ils n'ont pas de crampons ? »

« Non, eux ils jouent pieds nus. »

« Alors nous aussi ! » dit l'adjoint dans un éclat de rire, et en un rien de temps tous les joueurs étaient déjà alignés sur le terrain déchaussés, y compris les joueurs du Macapá, amusés.

Le coup d'envoi fut laissé aux visiteurs et Antônio prit soin de rappeler à tous quelle était exactement la règle de la première passe : « Vers l'avant, attention. »

Ubiratan toucha à peine le ballon vers Cauê, qui se produisit dans un démarrage droit vers le but, tête baissée, avec une expression de conviction animale dans les yeux que personne au Zerão n'avait jamais vue. Arrivé à une trentaine de mètres du but adverse, il lâcha une frappe d'une puissance inouïe qui finit haut, très haut. Le ballon semblait ne plus vouloir s'arrêter : il survola la barre, la piste d'athlétisme dont les travaux ne seraient jamais achevés, les grillages de clôture et même les premières maisons du *bairro*.

Les joueurs du Macapá éclatèrent tous de rire, même si certains ne purent cacher, au moins à eux-mêmes, leur effroi devant toute la puissance développée dans ce coup de pied. Antônio se précipita vers Cauê en cherchant à lui expliquer la différence entre ces ballons-ci et les balles de feuilles qu'ils utilisaient dans la forêt. Les yeux de Cauê lançaient des flammes tandis qu'il lui répondait entre ses dents : « J'ai compris, j'ai compris. »

Le jeu reprit avec un autre ballon, et ce ne fut pas la seule fois : les Indiens avaient des pieds extrêmement rapides et arrivaient toujours les premiers sur le ballon, mais la dernière frappe était toujours un obus qui finissait loin, souvent hors du stade.

« Plus bas », se contentait de dire Antônio, en se retenant de dire « moins fort », en essayant de dramatiser par des sourires et des tapes sur l'épaule. Au bout de quelques minutes les rires des joueurs du Macapá s'étaient éteints. Même si aucune des frappes n'avait inquiété le gardien, la supériorité physique et technique de ces garçons, malgré leur gabarit menu, était évidente, et la gêne qu'ils éprouvaient avec ces ballons diminuait de minute en minute.

Au bout de huit minutes l'entraîneur poussa son premier cri furibond à l'encontre d'un de ses hommes qui pour l'énième fois avait perdu le ballon au milieu de terrain. Le Macapá n'avait en pratique pas encore réussi à dépasser la ligne médiane, sinon avec deux ou trois longs ballons qui s'étaient perdus en sortie de but.

Les passes des Indiens ne suivaient pas de trajectoires paraboliques, leurs ballons voyageaient droits comme des projectiles, ils étaient frappés avec une violence jamais vue et leur jeu était complètement dépourvu de fioritures : agressivité pure en défense et conclusions rapides en attaque.

À la neuvième minute on jouait une touche dans la zone défensive du Macapá. Cauê était à dix mètres au moins du joueur qui recevait le ballon, mais sa rapidité fut impressionnante et ces dix mètres furent parcourus en un éclair. Une fois le ballon intercepté, ils commencèrent à se le passer rapidement entre eux jusqu'à ce que Jaci vît du coin de l'œil le démarrage d'Ubiratan et le trouvât avec une précision millimétrique par une passe à mi-hauteur qui coupa le terrain à toute vitesse. Ubiratan n'y réfléchit pas à deux fois et frappa le ballon à la volée, réussissant cette fois à contrôler parfaitement son geste. Le ballon se logea imparablement dans l'équerre droite, le gardien, parti en retard, se surprenant à jurer dès qu'il se rendit compte de l'inutilité de son vol.

« La flèche empoisonnée », sourit Antônio en lui-même, nommant le schéma qu'ils venaient d'exécuter. Il était habitué à cette agressivité et à ces vitesses, mais la confrontation avec ces joueurs formés était vraiment impressionnante. La différence était si abyssale que les garçons du Macapá semblaient à l'arrêt.

« BUT ! » hurlèrent ensemble les garçons, « BUT ! » et ils s'embrassèrent et levèrent les bras au ciel en imitant maladroitement l'explosion de joie des footballeurs vue la veille à la télé.

L'adjoint décida de siffler la fin des dix minutes alors que les garçons exécutaient encore ces pantomimes. Antônio s'approcha avec un sourire d'une oreille à l'autre et leur annonça que le match était terminé et qu'ils avaient gagné, donnant le départ à l'exultation, cette fois à leur manière, avec les chants et les danses de la victoire, tandis que les athlètes du Macapá se dirigeaient en catimini vers l'entraîneur qui était déjà en train de les enguirlander : « Honte à vous ! Les champions 2013 ! Honte à vous ! »

Antônio, désormais visiblement gêné bien qu'énormément content, alla arrêter les festivités de ses joueurs sans ménager les compliments à personne. L'adjoint de l'entraîneur vint à sa rencontre, stupéfait mais toujours jovial, et alla féliciter Antônio.

« Jamais vu une chose pareille », dit-il, « jamais vu. »

« Merci. Comment vous appelez-vous ? »

« Carlos, et vous ? »

« Antônio. Merci pour les compliments, Carlos, mais écoutez, nous avons aussi eu beaucoup de chance. »

« Mais quelle chance, allons donc, ces garçons sont formidables ! Antônio, vous avez dit ? Je connaissais un Antônio mais c'était il y a bien des années... Enfin, vous me donneriez votre numéro, j'aimerais rester en contact ? »

« Un numéro ? » demanda Antônio sans comprendre tout de suite qu'il s'agissait du téléphone. « Je n'ai pas de numéro. »

Carlos le regarda d'un air interrogateur puis regarda les garçons : « Vous êtes vraiment étranges, vous, hein ? Dites-moi la vérité, Antônio, ils sont indiens, c'est ça ? Je veux dire vraiment indiens, ils viennent de la forêt, c'est ça ? »

Antônio regarda autour de lui avant de répondre : la pelouse, les tribunes, le panneau avec une grosse horloge qui indiquait une heure. Yamandé !

« Oui, Carlos, nous sommes indiens, mais maintenant nous devons y aller. »

Et puis, dans leur langue : « Les garçons, vite, nous devons aller voir Yamandé, vite, vite ! »

Nous ? pensa Carlos en les voyant s'éloigner en courant.

3.13 *Vision de jeu*

Les cris du chef de service s'entendaient du fond du couloir. Son bureau était caché derrière une porte à la plaque peu lisible, qu'Antônio avait toujours vue fermée.

Ils avaient trouvé Yamandé assis dans son lit en train de manger une pomme, et cela avait été une joie de voir enfin son sourire. Une infirmière énergique avait dit que le docteur l'avait examiné peu avant et avait établi qu'ils pourraient bientôt commencer la kinésithérapie ; Antônio, content, s'était donc précipité dans le couloir pour essayer de parler au médecin.

Entre-temps les garçons s'étaient déjà mis à raconter à leur ami le terrain de football, les ballons et les buts, avec cette façon si inhabituelle de parler et de gesticuler qui amusait tous les autres patients et leurs visiteurs : ils ne comprenaient rien mais c'était tout de même un spectacle.

Les cris du chef de service ne s'apaisaient pas ; Antônio avait déjà fait deux tentatives pour frapper à la porte sans obtenir de réponse et il était revenu, impatient, devant la porte de la chambre de Yamandé, en attendant que le médecin se calmât pour pouvoir lui parler.

Les garçons racontaient le match contre le Macapá avec une exubérante abondance de détails. En ces dix minutes de jeu, chacun d'eux avait recueilli une quantité impressionnante d'informations et il était maintenant en train de les déverser en avalanche sur Yamandé. Ils avaient remarqué comment étaient habillés leurs adversaires et les entraîneurs, ils avaient remarqué les différences entre un ballon et l'autre, les endroits des tribunes où il manquait des sièges, et même où se trouvaient les tas de terre abandonnés qui auraient dû servir à refaire la piste d'athlétisme. Mais plus que tout, ils se rappelaient moment par moment la position de tous les adversaires.

« Pendant que je passais le ballon à Jaci », était en train de dire Cauê, « l'adversaire avec les cheveux très courts et le maillot jaune était à trois pas de la ligne du milieu, celui qui est grand et sombre était devant moi à dix pas, celui qui riait tout le temps courait lentement vers Piraí mais il y avait beaucoup d'espace entre eux... »

« Et le gardien était un peu décalé sur la droite, tu pouvais déjà tirer ! » intervint Itaúna.

« Oui, je pouvais déjà tirer, mais l'espace pour faire passer le ballon était de moins d'un demi-pas et avec ces balles si légères je pouvais me tromper, alors j'ai passé à Jaci. »

« Être peureux, ce n'est pas bien », conclut Moacir, faisant taire Cauê, qui baissa les yeux sans savoir quoi répondre.

Mais Ubiratan avait déjà recommencé à raconter une autre phase de jeu, et lui aussi avait enregistré la position et les directions de déplacement des coéquipiers et des adversaires avec une précision à la limite de l'incroyable.

Antônio acquiesçait, connaissant bien cette qualité des garçons. Jusqu'à ce jour il ne s'était jamais demandé la raison de ce don, il lui avait semblé des plus normaux. Mais maintenant qu'il était de nouveau plongé dans la réalité de Macapá, il se rendait compte à quel point c'était spécial. Peut-être parce qu'ils sont chasseurs ? Ce doit être la forêt qui les a faits ainsi, conclut-il.

La jambe de Yamandé était encagée dans un réseau de tiges métalliques qui lui sortaient de la chair et qui faisait grande impression, mais il disait ne pas sentir beaucoup de douleur et, à part quelques grimaces, sa bonne humeur semblait le confirmer. Il suivait les récits en posant toutes sortes de

questions et en participant comme il pouvait à la gestuelle de ses amis. Lui aussi est en train de tout enregistrer, compris Antônio, il est en train de reconstruire tout le match dans sa tête.

Comme pour confirmer ce que pensait Antônio, Yamandé demanda : « Ubiratan ! Pourquoi tu n'as pas passé à Cauê ? », contraignant Ubiratan à une longue et incroyable explication faite d'angles et de directions de course des adversaires, au terme de laquelle ils convinrent tous que la frappe, la solution choisie par Ubiratan, avait été la meilleure option.

Antônio décida de faire une nouvelle tentative auprès du chef de service et s'approcha de nouveau de la porte derrière laquelle l'algarade n'était pas encore terminée. Malgré lui il se retrouva à écouter ce que le médecin était en train de dire, il n'était pas possible de faire autrement vu le volume de sa voix.

« La Coupe du monde ! La Coupe du monde mon cul ! Ici, si un de nos patients attrape une infection il est pratiquement mort, et on me parle de Coupe du monde ! Regarde ! Regarde combien d'argent ils ont dépensé pour ces stades ! Tu veux savoir combien d'hôpitaux on faisait avec ces dollars-là ? Tu ne veux pas le savoir, je vais te le dire, moi ! Et on me parle de Coupe du monde ! »

Les yeux d'Antônio se dilatèrent, fixant un point lointain, indéfini, qui se trouvait quelque part au-delà de la porte en aluminium anodisé. 1998 France, puis 2002, 2006, 2010...

« Deuxmillequatorze ! » se retrouva-t-il à hurler. « Deuxmillequatorze ! »

Il fit le couloir en courant, il devait le dire à quelqu'un et sous la main il n'y avait que les garçons. « Deuxmillequatorze ! »

Quand il entra dans la chambre tous se tournèrent vers lui et Antônio fit un effort sur lui-même pour se recomposer. Dans le lit voisin de celui de Yamandé, un jeune homme avec ce qui devait être sa femme et ses deux filles l'observèrent tout le temps qu'il expliqua aux garçons, dans cette langue débordante de sons et de gestes, que cette année-là justement il y aurait la Coupe du monde de football, et qu'elle se tiendrait dans quelques mois. Le jeune homme, qui avait un bras dans le plâtre et un côté du visage plein d'écorchures, reconnut le « Poropò, poropò ! » que Moacir entonna en riant et regarda Antônio en quête d'une explication.

« Deuxmillequatorze », lui dit Antônio, encore porté par l'enthousiasme, « il y a la Coupe du monde de football ! »

Le jeune homme sourit et dit du ton le plus bonhomme qu'il put : « Vous étiez peut-être les seuls au monde à ne pas savoir que cet été il y a la Coupe du monde au Brésil ! »

Antônio mit un moment à absorber la nouvelle : non seulement il y aura bientôt la Coupe du monde, mais elle se déroulera au Brésil. Son cœur se mit à battre plus vite et les poils de sa nuque se dressèrent comme la première fois qu'il avait vu un jaguar.

Tout le monde autour de lui s'aperçut qu'il lui était arrivé quelque chose : le jeune homme au bras cassé émit un son guttural et Yamandé fit de même, mais peut-être à cause d'un élan dans la jambe. Cauê s'approcha et demanda : « Antônio ? »

« Les garçons », il essaya de rassembler ses idées, « la Coupe du monde... » Il se rendit compte que pour eux ça ne changerait rien. « Elle sera au Brésil ! »

Pour eux ça ne changeait rien. Pour eux, « Brésil » était un concept abstrait comme tant d'autres qu'ils avaient dû accepter sans discuter ces derniers temps. Seul Yamandé y réfléchit un peu et demanda ensuite : « Nous, nous sommes du Brésil, c'est ça ? »

« Oui, Yamandé, nous sommes brésiliens. »

« Et ça veut dire... », le garçon réfléchit brièvement, « que nous pourrons jouer à la Coupe du monde ? »

« Non, Yamandé, ce sont les meilleurs qui joueront. »

Antônio sourit tandis que Cauê disait : « Il veut dire ceux comme Foguete. »

« Voilà, oui », confirma Antônio, « ceux comme Foguete. »

3.14 Nouvelles

Janita était en larmes. La première pensée d'Antônio fut : Yamandé. Il est arrivé quelque chose à Yamandé. Puis il remarqua que Janita regardait la télévision et il se rasséra aussitôt. Elle pleurait probablement pour un feuilleton ou quelque chose de ce genre.

« Pourquoi tu pleures, Janitinha ? »

« Pour la mort de Nelson Mandela. »

Antônio se rappela un jour de très nombreuses années plus tôt, quand il avait trouvé Janita en larmes pour la disparition de Tchaïkovski, dont elle venait de lire les tragiques circonstances de la mort.

Il pensa que c'était un des nombreux moments historiques qu'il avait sautés en ces quatorze ans et que, dès qu'il aurait un peu de temps libre, il voulait se mettre à rattraper.

« Quand est-il mort ? » lui demanda-t-il.

« Il y a trois mois », répondit Janita en reniflant, à la stupéfaction d'Antônio, « il y a un documentaire sur ses funérailles, là. »

Antônio s'assit dans le fauteuil sans parler. Pour la première fois depuis son retour il était en train de comprendre, de vraiment comprendre quelle aventure extraordinaire il avait vécue pendant ces années et à quel point, dans l'intervalle, le monde était allé de l'avant sans lui, sans l'attendre. Il pensa aux innovations qu'il y avait sûrement eu sur internet, il se rendit compte qu'il n'avait pas encore eu le temps de bien observer ces téléphones à l'aspect futuriste que tout le monde semblait avoir en main et qui, apparemment, servaient à des choses bien plus importantes que téléphoner. Et il avait bien conscience de n'avoir aucune idée de la façon dont avaient évolué la politique locale ou la géopolitique mondiale.

Tandis qu'il faisait ces considérations, la télé montrait le défilé des divers chefs d'État qui étaient allés rendre un dernier hommage à Madiba. « Voici la Présidente du Brésil, Silvina Mello... » disait la voix off.

La présidente ? « Janita, nous avons une présidente, une femme ? »

« Oui. »

Tiens donc. Et quoi d'autre encore, se demanda Antônio.

Le téléviseur, comme s'il lui avait lu dans la pensée, fut prompt à lui répondre : « ...et l'on s'émut du cas de cet homme, qui s'était fait passer pour interprète en langue des signes... »

« Hahahah, magnifique ! » rit Antônio.

« On le voit ici pendant qu'il feint de traduire en langue des signes les paroles du président des États-Unis Barack Obama. »

« Janita, j'ai bien compris ? Celui-là c'est le président des États-Unis ? Un Noir ? »

« Oui, Toninho, c'est lui. »

Insensé. Mais je suis resté parti combien de temps, quatorze ans ou cent quarante ?

Le père d'Antônio avait toujours été un homme réservé et maintenant que l'âge avançait il était devenu encore plus taciturne. La plus grande partie de la journée, il restait dans le fauteuil du salon ou sur la chaise de la véranda, à caresser le chien ou à le regarder jouer dans la cour. Depuis son retour ils avaient échangé peu de mots et ils n'avaient pas encore eu l'occasion de parler en tête à tête.

Ils avaient toujours rarement parlé de sport : Italo était né un an après la tragédie du *Maracanaço*, tandis qu'Antônio était né un an avant le triomphe de l'Azteca, et si sot que cela pût paraître, cette chose semblait avoir marqué leur relation.

Antônio s'était promis d'utiliser l'histoire et la politique comme sujets brise-glace, mais il s'était rendu compte qu'il en savait désormais vraiment trop peu pour en faire matière à bavardage sans engagement et, s'asseyant sur la véranda à côté de son père, il décida de se lancer sur le sport.

« Alors, papa. Puisque je viens d'apprendre qu'il va y avoir la Coupe du monde ici au Brésil, raconte-moi ce que j'ai raté toutes ces années. Quelques triomphes sportifs du Brésil ? L'énième déception ? »

« Ça dépend, Toninho, ça dépend. » Italo resta quelques instants à réfléchir, puis proposa : « On parle de gymnastique artistique ? »

« Haha, tu veux commencer par les bases, papa ? »

« Non, je veux parler de triomphes sportifs du Brésil. »

« Sans blague ? »

« Oui, Toninho. Il y a deux ans il y a eu les Jeux olympiques à Londres et pour la première fois nous avons gagné la médaille d'or en gymnastique, aux anneaux. »

« Incroyable ! »

« Eh oui. Et nous en avons gagné une autre au judo et une troisième au... volley ! »

« Au volley ?! Vraiment ? Fantastique ! Je l'avais toujours dit que tôt ou tard ce serait nous qui gagnerions. »

« Volley féminin, cela dit. »

« Ah. Bien. Et le volley masculin ? »

« Argent. »

« Aaaah, dommage ! Bon, au moins nous avons vaincu la malédiction de la demi-finale. Qui sait si tôt ou tard... »

« La malédiction de la demi-finale, ça fait déjà un moment que nous l'avons vaincue. »

« C'est-à-dire ? Allez papa, ne te fais pas arracher les nouvelles avec des pinces. »

« Nous avons pris l'argent à Pékin aussi, en 2008. Mais à Athènes en 2004 nous avons gagné l'or. »

« L'or ? »

« Oui. Mais surtout... »

« Surtout ? »

« Nous avons gagné les trois derniers championnats du monde d'affilée. Le volley, c'est notre terrain, désormais, Toninho. Et tu sais qui est l'entraîneur qui nous a menés à ces triomphes ? Bernardino, exactement comme tu le souhaitais », sourit son père, content comme s'il lui avait fait un cadeau.

Comme cerise sur le gâteau ils passèrent à parler football. Italo raconta le triomphe brésilien de 2002, la victoire italienne de 2006, s'attardant avec une grande abondance de détails sur la sortie inglorieuse du capitaine français. Et puis il raconta l'ascension du tiki-taka et le triomphe des Espagnols en 2010.

Puis, après quelques minutes de silence, tandis qu'Antônio était encore en train de retraiter toutes ces informations, Italo poussa un profond soupir et dit à son fils : « Je n'ai jamais cru que tu étais mort, tu sais ? »

Il pleurait, mais la voix était ferme comme toujours.

« ... »

« Et tu sais pourquoi ? Tu te rappelles ce que ton grand-père a dit peu avant de mourir ? “J'ai vu une fin heureuse avec Antônio, je peux mourir heureux.” Moi aussi je veux voir une fin heureuse avec un petit-fils à moi, tu ne pouvais pas être parti avant. »

Antônio écarquilla les yeux. Dans la confusion de ces jours-là, avec mille choses auxquelles penser, mille à raconter et mille autres à redécouvrir, il lui était complètement sorti de la tête de communiquer à sa famille la nouvelle la plus importante. Mon Dieu, quelle honte, comment ai-je fait pour ne pas y penser ?

3.15 Surprises

Ils étaient tous à table, Antônio assis avec ses parents et Janita, les garçons diversement éparpillés avec leurs assiettes de ragoût et leurs bols de Coca-Cola. Le vent tiède et gonflé de pluie faisait danser les rideaux de nylon à fleurs, la radio jacassait en fond sonore tandis que sa mère et Janita discutaient pour savoir s'il fallait apporter le lendemain à Yamandé des *cajuzinhos* ou de nouveau des sucreries à la noix de coco, quand il s'éclaircit la voix et dit : « Euh, voilà, je voulais vous dire que... jusqu'ici il n'y a pas eu le moment mais... bref, j'ai un fils. »

« Mère de Dieu ! Antoninho ! Tu t'es marié ! » Marcela avait laissé tomber ses couverts et failli renverser son verre, portant les mains à ses joues, rouges d'émotion.

« Non... voilà, pas exactement, mais enfin... »

« Mon Dieu, oh Jésus, quelle joie ! Un petit-fils ! Je dois appeler Amanda tout de suite, lui dire qu'elle est devenue tante, que les enfants ont un petit cousin ! »

Elle se leva, agitée, faisant voler sa serviette et se précipitant vers l'entrée et le téléphone, mais à mi-chemin elle fit demi-tour et revint se laisser tomber sur sa chaise, en s'éventant le visage échauffé : « Sainte Vierge, je me sens presque défaillir, tu étais mort et au lieu de ça tu es vivant et en plus tu t'es marié !!! »

« Maman, ce n'est pas exactement... »

« Mais vous avez entendu ? Un enfant d'Antônio ! Il faut fêter ça ! Janita, tu es tante de nouveau ! Italo, va chercher une bouteille, ou même deux, je dois appeler tout de suite Amanda et la tante Norminha... Et comment il s'appelle ? Et quel âge il a ? »

« Non, pas des années, il est tout petit, il a seulement quatre lun... quatre mois, plus ou moins. Il s'appelle Ybyráatã. »

« Mais quel beau nom, on dirait celui d'un colibri. Et ta femme, comment elle s'appelle ? Qui sait quelle belle fille ! »

Janita s'était levée pour l'embrasser en riant, le serrant fort : « Que c'est beau, Antônio, comme je suis heureuse ! Maintenant il ne reste plus que moi, il va falloir que je me dépêche ! »

Son père se contentait de le regarder, droit sur sa chaise, le couteau et la fourchette encore à la main, un sourire d'une oreille à l'autre, et il reniflait, les yeux tout brillants. Les garçons n'avaient rien compris, sinon qu'on était en train de fêter quelque chose, alors ils riaient eux aussi, et applaudissaient, et embrassaient tout le monde, tandis qu'Ubiratan et Piraí battaient à l'unisson des mains sur la table le rythme très rapide de la Chanson de Fête.

La voisine parut sur le seuil, encore la serviette à la main : « Tout va bien ? Il est arrivé quelque chose ? »

« Genovefa, nous sommes redevenus grands-parents ! Mon Antônio nous a donné un petit-fils ! Viens, viens boire quelque chose, il faut fêter ça, appelle Ronaldo et les garçons aussi, dis-le aussi à monsieur Meñares de la cour d'à côté, qui sait comme il sera content ! »

Antônio passait d'un toast à l'autre — les voisins de l'autre cour étaient arrivés eux aussi — et à tous il devait répéter que non, il n'avait pas de photographies, pas même une vidéo, non, rien : peut-être la prochaine fois, la prochaine fois promis, promis.

« Et tu l'as laissée là-bas toute seule, ta femme ? Tu devais nous l'amener pour qu'on la connaisse, bonté divine quelle tête tu as. Oh, mais je dois lui envoyer un cadeau, Janita il faut aller le chercher : quelque chose pour l'enfant et pour elle des boucles d'oreilles, peut-être une liseuse. Italo, dès demain tu dois ouvrir au petit un livret d'épargne postale, oh voilà Amandinha, bravo Janita de l'avoir appelée ! Les enfants, vous avez une tante et un petit cousin, venez faire un bisou à tonton ! Antônio, le beau garçon à sa maman, qui est devenu papa ! Et comment tu as dit qu'elle s'appelle, ta femme ? »

« Ce n'est pas exactement... Janaína, elle s'appelle Janaína. »

« Un beau nom elle aussi, et dis-moi, comment vous vous êtes connus, ça fait combien de temps que vous êtes mariés ? Jésus mon dieu, j'ai hâte de voir l'enfant, le petit colibri à sa grand-mère. »

La tante Norminha, arrivée avec un grand plateau de pâtisseries et une paire de chaussons bleus tricotés — je les avais faits quand j'attendais Gabriela, je les ai gardés de côté, tu ne te vexes pas, hein ? Un petit cadeau de tata — l'embrassa en même temps que Gabrielita, qui demandait si ce serait elle la marraine, très déçue parce qu'il n'y avait même pas une photo à mettre sur Facebook.

Amanda se mouchait, toute contente : « Mais bravo Antônio, et en plus un autre garçon ! Papa, tu as vu, tu es content ? Mais Antônio, il faut absolument que tu téléphones à Teresa. »

« Teresa ? Teresa qui ? »

« Comment ça, tu ne te rappelles pas, ton auditrice, celle qui appelait tout le temps : écoute, écoute, elle est à l'antenne en ce moment ! »

« À l'antenne ? Mais où, mais comment ? »

Amanda monta le volume : « Mais oui, c'est elle qui a remis la radio sur pied, c'est toute une longue histoire que je ne connais pas bien, mais bref, c'est entièrement grâce à elle. Elle fait une émission magnifique de recettes et de nouvelles du monde, on l'écoute toujours : écoute comme elle est bien, on ne comprend jamais rien, elle est excellente, écoute ! Ou plutôt appelle-la, appelle-la tout de suite ! »

Le téléphone déjà poussé dans sa main, Antônio rit : presque un vertige de se retrouver ainsi de l'autre côté du fil.

« Allô ? »

« Teresa ? »

« Oui, bonsoir mon cher, d'où est-ce que vous appel... Mais cette voix, cette voix je la reconnaîtrais entre mille, entre mille millions... Antônio ?! »

« Oui, Teresa, c'est moi, Antônio. »

« Dieu du ciel, Antônio, quelle émotion ! Tant qu'on n'est pas mort, on se revoit ! Je le savais que tu ne pouvais pas être mort, Antônio, tu ne pouvais pas, avec une voix pareille. Sainte Vierge mes

chers auditeurs vous ne pouvez pas imaginer, tenez je mets une belle chanson pour me remettre de l'émotion : mes chères et mes chers, voici pour vous, de Barbra Gaynor, "I will survive". »

3.16 *Gazeta*

Marcela arriva hors d'haleine, en s'essuyant les mains dans son torchon, tandis qu'Antônio cherchait à comprendre comment fonctionnait le portable que sa sœur Amanda lui avait prêté et qu'il avait à peine réussi à allumer : « Antônio, Antônio, viens au téléphone ! Il y a un journaliste ! Un journaliste pour toi ! »

« Quel journaliste, maman ? Qu'est-ce qu'il veut ? »

« Je ne sais pas, la Gazeta de quelque chose, allez dépêche-toi, ne le fais pas attendre ! »

Antônio ne partageait pas du tout l'agitation de sa mère et à vrai dire il n'avait pas très envie de parler à un journaliste, pour quoi faire, d'ailleurs ? Bon, écoutons ce qu'il veut, sinon maman va me tourmenter.

« Oui, allô ? »

« Très cher Antônio ! Quel plaisir de vous entendre ! »

« Excusez-moi, qui est à l'appareil ? »

« Je suis José Geremia Opispo de Mervelhos, mais vous pouvez tout à fait m'appeler José ! Je suis journaliste à la Gazeta Esportiva de Amapá, vous la connaissez sûrement. »

« À vrai dire non. Mais il est vrai que j'ai été un peu hors du coup, ces derniers temps... »

« HAHHAHAHA ! Un peu hors du coup ! Quatorze ans hors du coup, hein Antônio ! Quel numéro ! »

« Écoutez, j'aurais à faire, alors si... »

« Mais bien sûr ! Mais bien sûr, Antônio, vous devez être hyper-pris ! Je ne vous vole que cinq minutes, une petite interview au vol, mais quand vous la verrez publiée vous en resterez baba ! En cinq minutes je vous fais l'interview de l'année, vous verrez, Antônio, vous verrez ! »

« Bah, je ne sais pas, je ne comprends pas... une interview pour parler de quoi ? Mais d'ailleurs, avant tout, qui vous a donné mon nom ? »

« Eh, cher Antônio, un journaliste ne révèle jamais ses sources, tout le monde sait ça ! En l'occurrence c'est le docteur Traverso, celui du Senhora dos Anjos, qui par le plus grand des hasards est mon cousin ! On ne peut même pas considérer son propre cousin comme une source, si ? Et puis de toute façon je vous l'ai déjà dit, hahahah ! »

« Et qu'est-ce que diable vous a raconté le docteur ? »

« Ah, tout, très cher Antônio, tout ! Que vous êtes arrivé après quatorze ans perdu dans la forêt accompagné d'une tribu d'Indiens, dont un blessé, il m'a tout raconté ! »

« Un beau fouineur, ce Traverso. »

« Eh, lui il me tient toujours au courant, c'est une de mes sources les plus intéressantes, et puis bref, c'est mon cousin, je vous ai déjà dit qu'il est mon cousin, non ? Si vous saviez tout ce qui se passe dans un service d'urgences, c'est une source en or, je vous le dis ! »

« Bien, alors si le docteur vous a déjà tout raconté, je dirais que nous pouvons nous dire au revoir et... »

« Mais non Antônio, mais non ! Lui il m'a raconté les faits bruts, mais les faits ne sont que les os : la chair, Antônio, la chair du journalisme, ce sont les impressions des protagonistes, leur voix ! Alors, première question. »

« Mais je ne suis pas sûr de vouloir être interviewé, je ne sais pas, je voudrais y réfléchir un moment parce que... »

« Hahahahah ! Il ne veut pas être interviewé ! Vous êtes vraiment sympathique, cher Antônio : qui au monde ne voudrait pas être interviewé ? Alors nous disions, première question : qu'avez-vous éprouvé en rentrant dans la civilisation après quatorze ans ? »

« Mais quelle question c'est ? Je ne sais pas, je ne saurais pas dire, ce n'est pas une chose qu'on peut dire comme ça en deux mots... »

« Fantastique. “Je ne sais pas. Je ne sais pas exprimer par des mots ce que je ressens, c'est une chose qui m'a traumatisé en profondeur, un jour peut-être je réussirai à exprimer les sentiments violents que j'éprouve.” Fantastique. Deuxième question. »

« Mais je n'ai pas dit ça ! J'ai dit que c'était une question stupide, comment peut-on demander ce qu'a éprouvé quelqu'un qui... »

« Deuxième question. Qu'avez-vous éprouvé en revoyant vos proches qui vous croyaient mort ? »

« Écoutez, je ne crois pas que ce soit le moment de continuer, l'affection pour mes proches est une affaire privée, par conséquent... »

« Splendide, splendide. “L'émotion de ce moment m'a complètement submergé. L'infinie affection que j'éprouve pour les miens a jailli de mon cœur comme un fleuve en crue, je sanglotais comme un enfant.” Parfait. »

« Au revoir. Je suis désolé, cette interview n'a aucun sens. »

« Nous avons fini, Antônio, nous avons fini ! Ça n'a pas été difficile, vous avez vu ? Pour conclure, dites-moi, j'ai appris que ces garçons à vous jouent au football, c'est vous qui les entraînez, n'est-ce pas ? Ils sont bons, à ce qu'on me dit, de belles petites jambes ! »

« Et ça, qui vous l'a dit ? Je ne crois vraiment pas que ce soit le docteur. »

« Hahahaha, non, non, Antônio ! Ça, c'est le gardien du terrain qui me l'a dit, une autre de mes sources que je ne devrais pas révéler mais bon, une de révélée, toutes de révélées ! Il me prévient toujours quand il y a quelque chose d'intéressant, une dispute entre les joueurs, une blessure, un potin... En échange je lui donne une place au premier rang pour la répétition de l'école de samba Piratas da Batucada — il a cette petite passion pour les danseuses, le coquin — ça ne me coûte rien, c'est ma cousine qui dirige l'école, vous savez, la femme du docteur Traverso, vous vous le rappelez le docteur, mon cousin, non ? »

« Écoutez, je ne sais pas de quoi vous parlez, au revoir. »

« Et le gardien m'a dit que les petits Indiens ont mis une bonne petite raclée au Macapá, hahaha-hah ! Quelle force ! Ils sont doués, hein ! Alors Antônio, qu'avez-vous éprouvé quand... »

Clic.

Antônio était épuisé et étourdi, mon Dieu mais qui est cet imbécile, j'aurais dû raccrocher plus tôt, quel idiot, allez savoir ce qu'il a en tête d'écrire. Heureusement que cette Gazeta de malheur, qui veux-tu qui la lise.

Les garçons avaient été extrêmement frappés, moins par la victoire que par le match en soi, par le fait de jouer avec des gens différents d'eux, de jouer pour la première fois de leur vie avec des inconnus. Et ils étaient enthousiasmés par le terrain, par les buts, par les lignes tracées au sol, par les tribunes : ils le supplièrent de retourner là-bas, ils mouraient d'envie de réessayer de jouer sous ces gradins, ces lumières, sur cette herbe douce comme le poil d'un petit singe.

Antônio, de son côté, n'en avait pas moins envie ; aussi passa-t-il un matin chez le gardien pour demander s'ils pouvaient venir taper quelques ballons à un moment où il n'y aurait personne, ils ne voulaient pas déranger, peut-être aux heures creuses. Joaquim, le gardien, ne fit pas de difficultés : il ouvrit tout grands les bras et un large sourire édenté et proclama : « Mais bien sûr ! Mais quel dérangement ! De trois à cinq il n'y a jamais personne, venez quand vous voulez. »

Il était quatre heures pile, et depuis une bonne demi-heure déjà les garçons et Antônio gambadaient sans se soucier de la pluie, trempés jusqu'aux os, en sueur et heureux sur le terrain, jonglant et courant et s'allongeant souvent sur cette herbe magnifique, Antônio, une herbe aussi belle je n'en avais jamais vu, je veux en mettre tout autour du *shabono* quand je rentrerai chez moi, tout en herbe verte et douce comme ça.

À ce moment-là Antônio vit du coin de l'œil un mouvement dans les gradins et se retourna pour voir descendre en sautillant, en agitant les bras en signe de salut, un petit bonhomme frisé en short jaune : « Très cher Antônio ! C'est José, vous vous rappelez, José Opispo de la Gazeta ! »

« Me rappeler, je me rappelle, mais vous, qu'est-ce que vous faites ici ? »

« Mais le gardien, très cher Antônio ! Il m'a prévenu tout de suite — je le lui avais dit, de me prévenir : journalisme d'investigation, Antônio, journalisme d'investigation ! — et il a bien mérité sa place pour la répétition spéciale, toutes les danseuses en costume, de quoi frissonner, Antônio. Mais nous disions, vraiment bons, ces garçons, quelles jambes ! »

« Je ne comprends pas, l'interview nous l'avons déjà faite, qu'est-ce que vous me voulez ? »

« Les photos, Antônio, les photos ! Nous sommes la civilisation de l'image, un article ne vaut rien s'il n'y a pas les photos ! J'ai fait des clichés fantastiques, ça va faire un reportage spectaculaire, voilà, un gros plan aussi, comme ça. »

« Mais qu'est-ce que vous faites, mais qui vous a donné la permission de me photographier, mais allez-vous-en ! »

« Voilà, les garçons aussi, oui, oui, comme ça, regarde comme ils sont photogéniques, ces petits Indiens, bravo, comme ça, toi aussi, fantastique, fantastique. »

« Les garçons, mais qu'est-ce que vous faites, ne l'écoutez pas ! Et vous, allez-vous-en, dehors, hors d'ici ! »

« C'est fait, nous avons fait, ça y est, un article fantastique cher Antônio, vous verrez ! »

Et en un tournemain il lui avait tourné le dos et remontait déjà les gradins en sautillant, l'appareil photo à la main qu'il agitant en faisant au revoir.

3.17 Leçons

Il aurait dû y penser et la leur faire avant, la petite leçon qu'il fut au contraire contraint de tenir aux garçons au marché, devant l'étal de fruits et légumes auquel Jaci avait pris un melon en offrant en échange, au vendeur indigné, deux capsules de Coca-Cola. Ils n'avaient même pas tort : sortis pour acheter shorts et tee-shirts, ils avaient vu Antônio donner en échange à l'Arabe moustachu de l'échoppe deux ou trois billets, puis au vendeur de poisson une poignée de pièces pour avoir un cabas de poisson mêlé destiné à la soupe de maman Marcela. Il était logique qu'ils eussent compris qu'en échange de ces choses il fallait offrir quelque chose d'autre, et que des capsules brillantes leur eussent semblé un troc convenable.

« On ne peut pas donner en échange n'importe quoi, il faut absolument donner en échange ceci, vous voyez ? Ça s'appelle de l'argent. Vous le donnez en échange quand vous voulez quelque chose. »

« Mais pourquoi eux ils veulent ça ? Les petits ronds là sont beaux, brillants, mais ceux-là sont laids, tout sales avec dessus le dessin d'un homme antipathique. »

« Parce que ça marche comme ça, ici, Jaci. Si tu veux un melon tu dois donner à cet homme un de ceux-là, pas n'importe quoi, sinon il se fâche. »

« D'accord. Si ça lui plaît, d'accord. Et où on les prend, ceux-là ? »

« On ne les prend pas, on les mérite. En portugais on dit qu'on les gagne. Par exemple toi tu as beaucoup de bananes, alors tu viens ici et celui qui les veut te donne en échange quelques-uns de ceux-là. Ça s'appelle vendre, et ensuite cet argent qu'on t'a donné devient à toi et tu peux t'en servir pour prendre d'autres choses à une autre personne, ça s'appelle acheter. »

« Mais je n'ai pas compris, si moi je veux une banane je dois donner un de ceux-là à cet homme ? »

« Oui. »

« Mais pour avoir un de ceux-là je dois donner une banane à un autre homme ? »

« Oui, enfin, plus ou moins. »

« Mais alors pourquoi je ne la garde pas, la banane, au lieu de la donner pour en prendre une autre après ? »

Oh Jésus, qui aurait dit que ce serait si difficile d'expliquer le commerce, l'économie. Antônio ne se rappelait pas du tout comment ça s'était passé quand, enfant, il l'avait appris : même s'il savait que ce n'était pas possible, il lui semblait l'avoir toujours su. Il tenta une autre approche.

« Voilà, disons que tu dois creuser un trou très gros, ou construire une grande hutte, et que tout seul tu n'y arrives pas. Alors tu te fais aider, d'accord ? » Les garçons acquiescèrent à l'unisson. « Bien, alors aux personnes qui t'ont aidé tu donnes un peu de cet argent pour les remercier, en échange de leur travail, compris ? »

« Et eux ils vont chez cet homme prendre les bananes ? »

« Oui, s'ils veulent des bananes, oui. »

« Et ils lui donnent en échange ceux-là que moi je leur ai donnés ? »

« Voilà, oui, bravo !!! » Allez, on y est arrivés, ils ont compris.

« Et pourquoi je ne leur donne pas carrément les bananes, si c'est ce qu'ils veulent en échange ? Et pourquoi ils ne les prennent pas tout seuls, les bananes ? »

Antônio se prit la tête entre les mains. Dieu saint.

Si frustrant que ce fût parfois, du reste, il savait très bien qu'il ne pouvait pas s'étonner des difficultés que les garçons rencontraient de temps en temps, parce que pour lui aussi, bien qu'il y fût né, comprendre vraiment ce monde était tout sauf facile. Beaucoup de choses dans lesquelles il s'était toujours cru ferré lui échappaient à présent, et c'était lui-même qui avait besoin d'un guide.

Pour l'initier aux nouvelles merveilles technologiques du monde moderne, c'est évidemment la sève nouvelle de la famille qui avait été désignée. Gabrielita s'assit avec lui à côté de l'ordinateur de la maison, un bel ordinateur avec un écran mince et bien plus grand que ceux dont il se souvenait.

« Tu veux voir quoi, tonton ? »

« Eh bien, jetons un œil à internet. Il y a encore internet, non ? » dit Antônio en plaisantant, mais avec une pointe de crainte dans la voix qu'il ne réussit pas à dissimuler tout à fait.

« Haha, tonton. Bien sûr qu'il y a. » Gabrielita cliqua sur une icône qu'Antônio ne reconnaissait pas, mais apparut ensuite un logo familier qui le déçut beaucoup.

« Google ?! Vous utilisez encore Google ? »

« Évidemment. Tout le monde utilise Google. Pourquoi tu demandes ? »

« Bah, c'est que je l'utilisais moi aussi il y a quatorze ans, je m'attendais à ce qu'il y ait eu quelque changement entre-temps. Bon. Dis-moi, le programme pour télécharger les chansons gratuitement du monde entier, il existe encore ? »

« BitTorrent ? Oui, oui, on l'utilise tout le temps. »

« Non, je parlais d'un autre, mais je ne me rappelle plus comment il s'appelle. Napper, il me semble, ou quelque chose comme ça. »

« Jamais entendu. »

« Eh. Mais ce Bittoren, ça marche comment, tu cherches une chanson et tu la télécharges ? »

« Hum, oui et non. Les chansons c'est difficile de les trouver, en général on télécharge des discographies entières. »

« C'est-à-dire que toi tu veux écouter un morceau de... euh... de... Santana et pour l'écouter tu télécharges toute sa discographie ? »

« Non, pour écouter un seul morceau en général j'utilise YouTube. »

« Tu utilises quoi ? »

La séance d'étude ne se passait pas très bien. À part Google, tout semblait avoir changé. Au fond c'était ce à quoi Antônio s'attendait et ce qu'il espérait, mais s'y attendre était une chose, s'y retrouver confronté en était une tout autre. Antônio se sentait presque plus dépaycé que les garçons : pour eux, au moins, tout était à apprendre de zéro ; pour lui il y avait la charge supplémentaire de devoir désapprendre tout ce dont il se souvenait.

Gabrielita essaya de lui expliquer quelque chose qui pût plaire à un adulte, comme Facebook et Twitter : Antônio acquiesçait mais on voyait bien qu'il ne comprenait pas vraiment. Pendant qu'ils parlaient, il ressortit de la conversation qu'il n'avait jamais entendu parler de Wikipédia.

« Tu ne connais même pas Wikipédia ? »

« Non. Je devrais, non ? »

« Jésus très saint, tonton, mais où est-ce que tu as vé... » Gabrielita s'interrompit en riant avant de compléter sa gaffe, mais Antônio ne le lui fit pas payer et déplaça la conversation sur un terrain plus simple.

« Fais-moi un peu revoir ce site pour la musique, allez. Et fais-moi écouter quelque chose de populaire aujourd'hui. »

Gabrielita lui fit écouter *Na Linha do Tempo* et *Livre*.

« Tu me fais écouter de la musique qui te plaît à toi, ou de la musique qui d'après toi pourrait me plaire à moi ? »

« Euh... les deux », répondit Gabrielita, diplomate.

« Et les stars mondiales d'aujourd'hui, qui c'est ? Sois honnête. »

Antônio n'osait pas poser de questions plus précises ; surtout, il ne voulait pas demander ce qu'étaient devenus ses groupes préférés, il craignait que ça ne se traduise par une longue liste de « jamais entendu » entrecoupée d'une liste de morts, et il n'avait aucune envie de l'écouter.

« Hmm... je ne saurais pas dire, moi j'aime beaucoup Katy Perry et Lady Gaga. »

« Allez, fais-moi écouter quelque chose. »

Antônio ne put, en toute honnêteté, dire qu'il partageait les goûts de sa nièce, mais en revanche il apprit vite l'usage de la colonne des vidéos suggérées et il plongea dans une exploration des vidéos les plus vues du réseau. Certaines lui plurent, certaines le firent beaucoup rire, d'autres il ne les comprit pas. Puis l'image spectaculaire d'une explosion l'attira. Pendant qu'il cliquait, il lui sembla sentir Gabrielita se raidir à côté de lui. Pendant quelques dizaines de secondes il regarda le film sans rien dire.

« C'est quoi ce truc ? C'est vraiment arrivé ? » lui demanda-t-il, la voix brisée.

« Oui », murmura-t-elle, en faisant une moue.

Antônio réfléchit à la chose quelques secondes puis dit : « Fais bien attention, les garçons ne doivent jamais rien en savoir. Tu as compris, Gabrielita ? Pour aucune raison. »

Mais Gabrielita le regardait d'un air désolé. Antônio se retourna, et à quelques mètres derrière lui il vit Itaúna qui regardait l'écran. Ils se fixèrent quelques secondes, puis le garçon, sans dire un mot, se retourna et retourna dans la cour.

3.18 Rédaction

La petite salle de rédaction de Rete Norte était bondée de gens, de feuilles de papier, de tablettes et de portables, d'emballages de bonbons roulés en boule, d'échéances qui approchaient, d'ennui et d'agacement.

« Allez, les enfants. Allez. Cette émission est molle comme les fesses d'une vieille. Allez. Il faut des idées neuves, un peu de vie, un peu de couleur. Quelque chose de vif, de frais. Alfonso, des propositions ? »

« On pourrait penser à quelque chose sur la Coupe du monde, peut-être un aspect un peu latéral... »

« La Coupe du monde. Sainte Madone. Je parle de quelque chose de frais et lui il me sort la Coupe du monde. Tu t'es aperçu, dis-moi, tu t'es aperçu qu'il y a déjà deux reportages sur la Coupe du monde dans la grille ? Un sur les maillots des équipes — sainte Madone — et un sur ce que mangeront nos athlètes — double sainte Madone — entre deux matchs. Mais même s'il nous venait une idée géniale — et à voir vos têtes j'en doute — nous ne pouvons pas parler TOUJOURS ET UNIQUEMENT DE LA COUPE DU MONDE : AI-JE ÉTÉ CLAIR ? »

« Oui, oui, bien sûr. »

« Très clair, chef. »

« Oui, très clair. »

« Excellent. Toi, Amélia, des idées ? »

« Eh bien, il y a cette histoire de cocus qui... »

« Aujourd'hui je vous fais tous licencié. Tous. Vous êtes plus empaillés et plus inutiles qu'une momie égyptienne. Ou alors c'est peut-être moi qui ne parle pas portugais. Je ne parle pas PORTUGAIS, moi ? J'ai demandé quelque chose de NOUVEAU, nom d'une Madone : les histoires de cocus étaient déjà vieilles du temps d'Homère. Tous, je vous fais licencié. »

« Euh... il y aurait... dans la revue de presse... »

« Allez, Esmeralda, allez, ne soyez pas timide. Il y aurait quoi ? »

Esmeralda s'éclaircit la voix, qui passa de l'extrêmement faible au faible : « Euh, voilà, dans la revue de presse il y a ce petit journal local qui... voilà, il y aurait l'histoire de ce type qui est revenu après quatorze ans dans la forêt, avec une équipe d'Indiens qui jouent au football. Et lui on le donnait pour mort. Et eux ils sont bons, on dit qu'en amical ils ont battu le Macapá et... voilà. »

« Mh. Ça me plaît. Nouveau, différent. Le type, le Robinson Crusoé de la forêt, les sarbacanes et les ballons de football, les Indiens tout nus et peints : sympathique, coloré, ça me plaît. Bravo Esmeraldinha, je devrais faire de toi la rédactrice en chef et envoyer Alfonso faire le secrétaire de rédaction à ta place. Ou mieux encore laver les escaliers. Dites merci à Esmeralda si pour aujourd'hui vous n'êtes pas licenciés, tous autant que vous êtes. Et allons tout de suite interviewer le type, là, le resuscité, comment est-ce qu'il s'appelle ? »

« Antônio Carlos Rocha de Almeida, chef », dit Esmeralda.

George, jusqu'alors presque entièrement distrait — il était en train d'historier de décorations très compliquées un petit dessin qui ressemblait très vaguement à un chapiteau corinthien — laissa tomber son stylo d'un coup.

« Antônio Rocha de Almeida ? » s'exclama-t-il, stupéfait. « Mon Dieu, mais moi je le connais ! »

« Ah oui ? Et comment ça ? »

« C'était mon prof de gym, chef... Jésus, j'étais sûr qu'il était mort ! »

Il ne dit pas que lorsqu'il avait appris qu'il était porté disparu et désormais condamné, il avait un peu pleuré dessus : c'est vrai qu'il était un grand gamin de quinze ans, mais il ne s'était pas rendu compte qu'il s'était attaché à ce point à un professeur, pour fou qu'il fût. « Je peux l'interviewer, moi, chef ? Je peux ? »

« Mais bien sûr, au moins tu te rends utile une fois de temps en temps. Si tu le connais c'est encore mieux : plus de passion, plus de couleur. Appelle-le tout de suite. Et emmène Manuel avec la caméra, qu'on prépare un reportage, et une petite vidéo de résumé qu'on met en attendant sur le site. Un petit truc sympathique, court, quelques minutes, mais frais, pétillant, attention. Et attention : de la couleur, beaucoup de couleur. »

3.19 Rues

Trop de couleurs, était en train de penser Antônio, écrasé dans le bus entre une adolescente gras-souillette habillée de rose et un petit homme qui parlait tout seul en s'adressant à une certaine Ernesta qui semblait l'avoir déçu.

Les orchidées, les héliconias, les baies, les fruits, les oiseaux étaient des coups de pinceau bariolés et éblouissants, mais le fond, la couleur vraie et fondamentale de la forêt, c'était le vert, c'étaient les millions de nuances de vert qui semblaient teindre l'air, la lumière. Là-bas c'était comme d'être au fond émeraude d'un étang ou d'une piscine, tandis qu'ici le fatras de tous ces rouges et de ces jaunes, des bleus profonds des murs écaillés et des fuchsias acryliques des tee-shirts, des rouges et des bleus des voitures, des orangés, des violets, des bleus électriques des enseignes l'étourdissaient ; tout était trop coloré et semblait entassé au hasard, des couleurs qui étaient comme des bruits.

Il devait encore faire un certain effort pour circuler seul dans cette ville qui avait été la sienne ; il lui semblait encore ne pas pouvoir s'orienter, que tout fût trop compliqué et confus, une cacophonie presque illisible.

Trois filles jacassaient, assises un peu plus loin ; leurs rires étaient sympathiques mais Antônio s'était déjà rendu compte qu'il n'était plus en mesure d'établir si une fille était jolie ou non : il peinait à déchiffrer leurs vêtements, qui lui semblaient toujours soit trop effrontés soit trop élégants, et souvent les deux à la fois. Et puis elles étaient toujours trop, beaucoup trop habillées. Comment veux-tu comprendre si une femme est belle quand elle est ainsi tout enharnachée d'étoffe, je me le demande, allez savoir.

Il se tortilla sur son siège ; le pantalon, la chemise, les chaussures le mettaient mal à l'aise : il se sentait attaché, serré, contraint, et il avait l'impression d'être toujours un peu sale et en sueur. Comme sale et surchauffée lui semblait de plus en plus la ville, d'une saleté dont il ne se souvenait pas, faite d'eau souillée et de vieilles peintures, d'immondices négligées, d'à-peu-près, de dignités fatiguées qui devenaient de la misère, de l'odeur omniprésente de gaz d'échappement et de nourriture, de gens.

Du reste il ne pouvait évidemment pas rester enfermé toute la journée à la maison, nu et tranquille ; les garçons eux-mêmes ne le faisaient plus : ils sortaient chaque matin, en groupe, faire des tours prudents mais toujours plus longs dans le quartier, en observant chaque chose avec l'intérêt concentré de l'explorateur sur une planète étrangère. La vitrine de la coiffeuse contenait un monde entier de parfums et de stupeurs, de mèches crêpées et de boucles, d'ongles laqués. Et juste après il y avait la station de lavage, et comment ne pas s'arrêter même une heure entière à savourer les brosses bleues qui montent et descendent et tournent, l'eau, la mousse, l'éclat des voitures qui en ressortaient étincelantes comme des bijoux, le rire rauque de l'homme au gros ventre qui faisait marcher ce manège d'éclaboussures. Puis le marchand de primeurs, avec des montagnes de fruits et de légumes jamais vus que Dieu sait qui avait cueillis sur Dieu sait quelle plante et qui se fanaient lentement au soleil, la musique qui sortait du bar où l'ombre, à l'odeur étrange et un peu rance, scintillait de verres et de bouteilles, puis une femme à talons rouges, deux chiens qui se couraient après, un policier à l'air mauvais qui secouait un gamin et une ambulance qui passait comme l'éclair en hurlant. Et les parapluies, une nouveauté stupéfiante pour qui a vécu des millénaires de pluie : Cauê et Ubiratan en avaient voulu un chacun et ne s'en séparaient même pas quand il ne pleuvait pas du tout.

Moacir, en revanche, avait oublié à l'instant tous les parapluies du monde quand il avait vu filer un garçon en selle sur une bicyclette. Il avait presque pleuré d'enthousiasme quand il était apparu que

la vieille bicyclette d'Antônio était encore dans le hall d'entrée et qu'on lui avait donné la permission d'apprendre à s'en servir, confié à Janita pour les premières expérimentations sur les pédales dans la cour poussiéreuse et ensoleillée.

L'imaginer circulant à vélo dans Macapá laissait Antônio tout sauf tranquille, et il cultivait l'espoir que Yamandé guérisse et qu'ils s'en retournent tous dans la paix de la forêt avant que la passion cycliste ne devienne un problème. Ensuite, bien sûr, les garçons étaient en moyenne très prudents et pour l'instant ils faisaient en sorte de traverser la rue le moins possible : même à Antônio les voitures semblaient trop nombreuses et toujours trop rapides ; gérer un anaconda ou un jaguar était une chose, mais oser descendre du trottoir pour se jeter entre ces bolides bruyants et imprévisibles en était une tout autre. Il ne manquait plus que la bicyclette.

Il regarda par la vitre, un peu tendu ; il avait toujours le doute de ne pas réussir à reconnaître les arrêts, de se tromper de rue et de se perdre entre un supermarché, une ruelle et une salle de jeux ; et pendant qu'il écoutait le marmonnement relatif aux nombreux péchés d'Ernesta, il cherchait à s'imaginer l'aspect de George, après tout ce temps. Il était content qu'il l'ait appelé, qu'il veuille le voir, qu'il se soit déclaré si heureux de l'avoir su vivant et rentré en ville. Je ne devais pas être si mauvais que ça comme enseignant, en fin de compte, si après tant de temps un de mes élèves se souvient encore de moi et avec tant d'affection. L'histoire qu'il veut une interview, qu'il veut filmer les garçons en train de jouer, qu'il a une proposition magnifique, je ne sais pas, ça a l'air un peu bizarre, allez savoir ce qu'il a en tête, nous verrons bien. Mais décider de nous retrouver à la radio était une bonne idée, je meurs de curiosité de voir ce que Teresa a bien pu fabriquer ; qui aurait jamais dit que ce serait justement elle qui la remettrait sur pied, elle, la reine du coup de fil confus.

3.20 Radio

Il s'était attendu à revoir le vieux mur un peu délabré, mais le quartier était manifestement monté en gamme et le petit immeuble qui abritait la radio était peint d'un beau turquoise qui faisait ressortir, aux fenêtres du premier étage, de modernes adhésifs de vitrine en quadrichromie avec un logo indistinct et l'inscription Radio Nova Amizade en jaune et noir.

À l'entrée, au-delà de la porte peinte en jaune, on avait aménagé une petite réception avec des fauteuils d'osier et des coussins de chintz. Une jeune fille frisée assise devant un ordinateur et devant l'inscription passablement pompeuse de « secrétaire de rédaction » accueillit Antônio avec enthousiasme : « Oh, bien sûr, Teresa m'avait dit que vous viendriez ! Teresa ! Teresa ! » cria-t-elle vers une porte vitrée. « Il est arrivé, le monsieur ! »

Teresa arriva à l'instant, le casque encore autour du cou : boucles d'oreilles en plastique rose fraise, rouge à lèvres cerise et un carré couleur banane, elle avait l'air d'une corbeille de fruits. Travailler à la radio avait dû lui faire du bien, comme elle le confirma elle-même en enveloppant Antônio dans une étreinte à la violette : « Antônio, comme je suis heureuse ! J'ai tellement prié pour toi, j'ai allumé un tas de cierges à Nossa Senhora da Conceição et j'ai même donné une poule en offrande à ma voisine qui fait le *candomblé*, parce qu'on ne sait jamais, plus il y a de dieux dans le coup mieux c'est, et tu vois que ça a servi ! Tu t'es sauvé ! Et que c'est beau de te connaître enfin, et ici à la radio en plus. Si tu savais comme ça m'a changée, cette histoire de radio, comme ça m'a réveillée, tu sais qu'il faut aussi se faire une culture, être à jour. Et tout ça grâce à toi, à ta voix, mais regarde-moi ce beau garçon, je le savais, avec cette voix-là. Je t'imaginais un peu plus baraqué, voilà, mais tu n'es vraiment pas mal, si j'avais dix ans de moins, tiens. »

« Merci pour les compliments, mais... »

« Ahah, ne t'inquiète pas, je ne veux pas te faire la cour, je sais que tu es marié en plus, tu penses. »

« Et comment diable tu peux le savoir ? »

« Mais c'est ta maman qui me l'a dit, non ? Hier quand j'ai appelé pour confirmer l'horaire on a bavardé un peu, quelle femme sympathique. Elle m'a dit que tu as épousé une belle fille, que tu as un très bel enfant et que bientôt il sera temps de mettre le deuxième en chantier, félicitations, ta mère était tellement contente ! »

« Oui, enfin, ce n'est pas exactement... enfin bref, laissons tomber. Parle-moi de toi, de la radio, comment tu as fait pour la remettre sur pied ? »

« Oh, c'est une longue histoire, tiens, ce Senhor Inácio a été généreux, on ne peut pas dire. Et puis il n'a même pas eu le temps de voir le succès qu'on a eu, il a eu des ennuis avec la police, à ce qu'on dit, moi je ne sais pas bien : il est allé s'installer à Bogotá, où il a une filiale de son entreprise qui avait besoin de sa présence. Gustavo par contre, tu sais ce que c'est, bien mal acquis ne profite jamais : il est en prison, le pauvre, un bon garçon mais mal élevé, les mauvaises fréquentations, tu sais comme sont ces choses-là. Et donc voilà comment on a remonté la radio, tu comprends ? »

Antônio n'avait pas compris un traître mot, mais il jugea inutile de chercher à interrompre Teresa qui, entre-temps, l'avait fait s'installer sur les coussins de chintz et parlait sans interruption en agitant des ongles couleur abricot : « Et on a eu un beau succès, tu sais ? Mon émission fait un tas d'audience, recettes et politique, ça marche très bien, si tu savais. Bien sûr je travaille encore chez Madame Samuela — on ne quitte pas la vieille route pour la neuve, c'est bien connu — mais je ne

fais plus les shampooings, maintenant je fais les couleurs et les brushings, mais toute la journée je ne fais que penser à mon émission, j'ai une passion, tiens. Et l'audience va très bien, Luiza est même un peu jalouse. »

« Luiza ? »

« Mais oui, mon amie Luiza, tu te la rappelles, non ? Elle tient la rubrique gossip, ça s'appelle comme ça maintenant, ce n'est plus les potins, tu sais bien, non ? Voilà, elle sait tout des chanteurs et des vip et de comment ils s'habillent et se fiancent et se quittent, elle fait une belle petite émission, elle est vraiment douée. Bien sûr elle n'a pas l'audience de la mienne, le seul qui s'en approche c'est João. »

« Mais João qui, le gardien ? » Antônio était de plus en plus déconcerté.

« Oui, oui, lui, lui ! Il continue à faire le gardien évidemment, mais à neuf heures il tient l'émission d'astrologie et à dix heures le courrier du cœur. Si tu savais comme il est bon, il donne des conseils qui te font venir les larmes aux yeux, j'aimerais presque avoir des problèmes d'amour pour me faire conseiller par lui. Il faut absolument que tu te fasses faire ton horoscope, tiens, allez savoir quelles influences astrales elle a, cette histoire d'Amazonie. »

« Mais bien sûr, j'ai hâte. Quoi qu'il en soit, félicitations, vous avez vraiment bien travaillé. Mais je n'ai pas bien compris ce truc des recettes et de la politique, tu t'y connais en politique maintenant ? À l'époque il ne me semblait pas que... »

« Moi, en politique ? Mais non, tu penses ! C'est que la cuisine je suis bonne et j'ai toujours eu la passion — et les émissions de cuisine ça marche toujours fort, tiens — mais je me suis dit qu'il fallait élargir un peu le positionnement, pas seulement les grands-mères et les ménagères, alors j'ai mis la politique dedans. Mais c'est facile, tu sais ? Je regarde deux ou trois sites d'actualités, des sites internet, tu vois, mais bien sûr que tu vois : c'est toi qui me l'as apprise, l'internet, avec ton émission, mon Dieu, ça a l'air d'être passé il y a si longtemps ! Voilà, je lis les titres puis je vais sur gougueule et je mets les mots-clés, non ? Je mets les mots-clés avec le mot “recettes”, par exemple je ne sais pas : “Irak, recettes” ou “Ukraine, Poutine, recettes”. Ou si j'ai déjà en tête la recette d'un plat je mets celui-là et puis les mots-clés : “*Moqueca* de crevettes, Obama, chemtrails”. Il en sort toujours quelque chose d'intéressant, si tu savais. C'est Paco qui m'a appris à utiliser gougueule, tu te le rappelles Paco, l'ingénieur du son ? Il a épousé une Allemande et il est allé s'installer en Europe, à Berlin ou Amsterdam ou une autre ville en Allemagne, là je ne me rappelle plus. Peut-être Sydney. »

Antônio s'efforça de boire une autre gorgée du jus de fruits trop sucré que Teresa lui avait mis dans la main : « Eh bien, je suis content : il a toujours désiré l'Europe. »

« Oui oui, tiens, je suis heureuse moi aussi, même si au début on ne savait pas comment faire pour le remplacer, puis heureusement on a trouvé Saverio, il enseigne le piano à l'école pour aveugles, il est excellent, je te le présenterai après, c'est lui qui m'a donné l'idée du nouveau logo, il te plaît ? C'est moi qui l'ai dessiné. »

« Mh. Très joli, oui. Un... un perroquet. Avec dans le bec un... râteau ? »

« Ahah, mais non, quel perroquet : c'est un cygne, un cygne aux ailes déployées sur un globe terrestre, avec dans le bec le rameau d'olivier de la paix entre les peuples. Je me suis inspirée de cette belle chanson que j'aime tant, tu sais, “Imagine all the people”, celle de Paul Lennon, tu vois ? »

« Comment donc, comment donc. Et le logo est vraiment charmant. »

« N'est-ce pas ? J'ai toujours été douée pour le dessin. Saverio l'a dit aussi, lui il ne voit pas, bien entendu, mais je le lui ai bien décrit et il m'a dit qu'il est vraiment joli. Oh, mais regarde, il est arrivé ton ami ! Je vous laisse tranquilles, qui sait combien de choses vous avez à vous dire, vous le voudriez peut-être, un *cafezinho* ? »

3.21 Individualités

Antônio continuait à les appeler « les garçons ». Les garçons ont fait ceci, les garçons ont besoin de cela, comme s'ils étaient un unique corps indistinct. Et dans les premiers temps ils l'avaient presque été, en effet : intimidés par la quantité de nouveautés, pour ne pas se laisser submerger ils s'étaient serrés les uns contre les autres en se donnant mutuellement du courage. Cela avait rendu plus simple aussi la tâche d'Antônio, qui était de les avoir à l'œil et de les protéger des nombreux dangers de la vie hors de la forêt.

Mais à mesure que les semaines passaient et qu'ils s'adaptaient au monde nouveau, et Jésus saint, ils le faisaient vite, les individualités revenaient à la surface et les tenir tous ensemble à chaque instant n'était plus possible : les gaucheries, les méfiances, les craintes se dissolvaient de jour en jour dans une aisance toujours plus grande et une envie d'expérimenter ce monde nouveau. Antônio avait dû accepter le fait qu'il ne pouvait plus les contrôler, ou du moins qu'il avait besoin de l'aide de sa famille pour le faire.

Moacir et Cauê étaient retournés à l'aéroport voir les avions atterrir et décoller de près, un passe-temps qu'ils avaient commencé à cultiver depuis quelques jours. Antônio n'avait pas envie d'y aller pour la quatrième fois consécutive, mais Gabrielita s'était proposée pour les accompagner : les garçons avaient de toute façon dit qu'ils connaissaient le chemin, et du reste ce n'était pas loin ; aussi, après force recommandations, s'était-il résigné à les laisser partir. C'était de toute manière toujours un plaisir pour lui de voir que la passion avec laquelle, quand ils étaient dans la forêt, ils écoutaient ses récits sur la modernité avait tenu à l'épreuve de la confrontation avec la réalité.

Jaci et Itaúna, accompagnés de Janita, étaient allés en revanche au cinéma voir ce dessin animé qui se passe dans un royaume glacé. Qui sait ce qu'ils allaient comprendre, compte tenu du fait que, la langue mise à part, il y avait aussi ce détail que leurs seules expériences du concept de froid étaient le réfrigérateur de la maison d'Antônio et les glaces à l'eau — pas mal, à vrai dire — qu'ils avaient mangées.

Antônio se rappelait avoir eu très peur le jour où Itaúna l'avait surpris en train de regarder les images du onze septembre : il ne pensait pas qu'Itaúna aurait pu comprendre ce qui s'était passé, mais pour aller au plus sûr il avait fait aux garçons un cours sur le concept de « film », racontant que les gens aimaient jouer et enregistrer sur l'écran des histoires et des événements étranges de toutes sortes, parfois tristes aussi, qui n'étaient absolument pas vrais, non non, rien de vrai du tout, voilà, vous voyez, dans ce film cet acteur meurt mais dans le film suivant il est de nouveau bien vivant. Tous ne s'étaient pas montrés très intéressés, notamment à cause de la barrière de la langue, mais Jaci et Itaúna s'étaient révélés des cinéphiles passionnés et avaient commencé à dévorer un dessin animé après l'autre. Antônio n'y voyait aucun inconvénient, au contraire : après tout ce sont de belles histoires, instructives, faciles à comprendre et pas sanglantes, et tant pis s'il lui semblait les traiter comme des enfants de cinq ans.

D'un autre côté il savait bien qu'ils n'étaient pas des enfants du tout, goûts cinématographiques mis à part : c'étaient des jeunes gens d'une vingtaine d'années ou à peu près, et du reste, dans la forêt, après l'initiation ils étaient considérés comme des hommes à part entière. Ici les choses étaient un peu différentes ; dans cet autre monde on se considère comme des garçons jusqu'à quarante ans, comme le démontrait le fait que lui-même, à cet âge, se faisait appeler ainsi par maman Marcela (quand ce n'était pas carrément « enfant », un peu déplacé, mais les mamans sont ainsi faites). Et à propos de Marcela : qui sait ce qu'elle était en train de fabriquer en ce moment avec Piraí, qui l'avait accompagnée au marché apprendre les secrets des courses.

Antônio se surprit à penser : mes garçons grandissent. Et il lui vint un soupçon de mélancolie, ce qui l'amena à rire de lui-même et des pensées étranges qu'il était en train de faire. À ce moment-là il leva les yeux et vit Ubiratan sortir sur la véranda avec deux bières à la main et s'asseoir à côté de lui. Ils restèrent un moment en silence à siroter les bières et à regarder la rue au-delà de la grille. Ce fut Ubiratan qui rompit le silence le premier.

« Tu sais, quand nous sommes partis du village je n'étais pas sûr que Yamandé s'en sortirait. C'est étrange. Je ne sais pas comment le dire, je croyais tes paroles mais quand même ça me semblait étrange. Trop étrange. Et au lieu de ça tu as réussi. Je ne t'ai pas encore remercié. »

« Ce n'est pas moi que tu dois remercier. Je ne l'ai pas sauvé tout seul. Nous l'avons sauvé tous ensemble. Et quelle folle entreprise ça a été. Tu te rappelles quand nous avons réussi à éviter la cascade d'un cheveu ? »

« Oui. » Ubiratan rit deux secondes, mais la mélancolie, évidente, revint aussitôt l'assombrir. « C'est beau ici et ils sont tous très gentils. Ils nous aident beaucoup. Et ils n'étaient pas obligés de le faire. »

« Vous non plus vous n'étiez pas obligés de me sauver et de m'aider, quand vous m'avez trouvé. Tout le village m'a accueilli comme si j'en faisais partie depuis toujours. À ma famille il paraît normal de faire la même chose avec vous. »

« Ta famille, oui. Tu sais, Antônio, quand nous étions au village je n'y avais jamais pensé ; toi tu es arrivé quand nous étions des enfants, je ne me rappelle presque pas le temps où tu n'étais pas là. Pour moi tu as toujours été quelqu'un de la tribu. Mais maintenant que je vois ta famille, je me demande comment tu as fait pour supporter de rester au village tout ce temps, en sachant que ta famille était ici. »

« Eh. Ça n'a pas été facile. Surtout les premiers temps, quand je ne savais même pas parler votre langue. Mais c'est vous, les enfants, qui m'avez aidé, et je ne vous remercierai jamais assez. Et puis tu sais : le destin du fils, c'est de s'en aller. Moi j'avais la nostalgie, mais grâce à vous j'ai continué à bien vivre. Plus que pour moi, j'avais de la peine pour ma mère et pour mon père : ce sont ceux qui restent qui souffrent le plus. »

Antônio s'aperçut qu'il avait touché une corde sensible. « La » corde sensible. Il s'empressa d'y remédier : « Mais ne t'inquiète pas, Ubiratan. Ma situation d'alors et la nôtre d'aujourd'hui sont très différentes. Ceux qui restent souffrent davantage quand ils ne savent pas. Ils ne savent pas ce qui est arrivé à celui qu'ils aiment, ils ne savent pas s'il reviendra. Nos femmes savent ce qui nous est arrivé, elles savent pourquoi nous sommes partis et elles savent que nous reviendrons. Et ton fils est encore trop petit pour comprendre ce qui se passe, je suis sûr qu'il est là-bas à tenir compagnie à Ybyráatã. »

Comme il arrive souvent, le remède fut pire que le mal.

« Tu as dit tous les motifs pour lesquels je suis triste, tu sais ? Kinératan me manque beaucoup mais lui peut-être qu'il m'a déjà oublié. Et Amiajè sait seulement pourquoi je suis parti, mais elle ne sait pas ce qui m'est arrivé. Elle ne sait pas si nous avons trouvé la bonne route, elle ne sait pas si nous sommes encore vivants, elle ne sait même pas qu'il y avait une cascade à laquelle survivre mais je suis sûr qu'elle s'est imaginé des dangers encore pires. Et elle ne sait pas si nous avons réussi à sauver Yamandé et elle ne sait pas quand nous reviendrons ni si nous reviendrons. Personne ne le sait. Quand est-ce que nous reviendrons, Antônio ? »

« Yamandé guérit bien mais il lui faut encore un peu de temps, ont dit les docteurs, au moins une lune, puis nous rentrerons à la maison : ce n'est plus très loin maintenant. Et ce sera encore plus beau, pour ceux qui nous ont attendus, de nous voir revenir tous sains et saufs et avec tant de choses à raconter », sourit Antônio.

Ils se remirent à observer le va-et-vient de la rue. La conversation leur avait fait du bien à tous les deux et la deuxième bière accompagna un échange plus gai, centré sur les nombreux aspects drôles de leur séjour ici, dont le sous-texte était : oui, la forêt me manque, mais au fond c'est une magnifique aventure dont je me souviendrai toujours.

Les premiers à rentrer furent Marcela et Piraí. Le visage sombre, ils ne s'adressaient pas la parole. C'était une expression étrange pour décrire deux personnes qui parlent sans se comprendre deux langues différentes, et pourtant dans leurs séances de cuisine d'habitude aucun des deux ne se taisait un instant et on aurait dit une mère et un fils, tandis que maintenant ils s'ignoraient pratiquement. Antônio crut entendre sa mère marmonner quelque chose à propos de chenilles et de saletés, mais en les regardant en face, Antônio comme Ubiratan décidèrent d'éviter de demander des informations détaillées sur le motif de leur dispute manifeste.

Peu après arrivèrent aussi Jaci et Itaúna, suivis d'une Janita qui ne se taisait pas une seconde. Les deux garçons, visiblement ébranlés, se hâtèrent d'entrer dans la maison sans parler. Eux aussi sont troublés, pensa Antônio, en notant qu'ils n'avaient certainement pas la tête de deux personnes qui viennent de voir un dessin animé. Il est vrai que les concepts de glace et de neige leur étaient étrangers, mais il n'était pas possible que ça leur eût fait cet effet-là : « Janita ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Vous n'êtes pas allés voir *La Reine des neiges* ? »

« Si, et ils se sont énormément amusés. Tu aurais dû voir comme ils riaient chaque fois qu'apparaissait à l'écran ce bonhomme de neige si comique. C'était vraiment amusant. »

« ...Moi ils ne m'ont pas l'air de deux garçons qui ont passé un après-midi amusant. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? »

« Ah, ça, oui. Eh, je voulais les emmener manger une glace, mais à peine sortis ils ont vu les affiches de cet autre film, celui avec ces beaux guerriers grecs à gros pectoraux, les 300 Spartiates. Ils étaient très curieux, ils m'ont fait comprendre qu'ils voulaient le voir. »

« Janita, mais je t'avais dit... »

« Je me suis dit, bon, c'est un film de guerre, ça ne sera pas difficile à suivre même s'ils ne comprennent pas la langue. Assez de tous ces dessins animés, ce ne sont pas des enfants. »

« Janita... »

« Sauf que le film était un peu trop violent, moi je n'arrêtais pas de leur dire "film, film", mais eux ils ont été un peu troublés et au bout d'une demi-heure ils ont voulu partir. Excuse-moi, Antônio. »

Tu parles d'un peu troublés, pensa Antônio, je ne les ai jamais vus comme ça, même pas quand nous avons affronté la cascade. Mais il comprit que Janita s'en voulait déjà toute seule et qu'il n'y avait pas lieu de retourner le couteau dans la plaie : « Mais non, ça va. Ce n'est pas grave, tu verras que ça leur passera. Tu as été gentille de les accompagner, je vais aller voir si j'arrive à les calmer un peu. »

Antônio se leva, fit signe à Ubiratan de le suivre, et à ce moment-là il vit, au-delà de la grille, Moacir, Cauê et Gabrielita arriver d'une direction complètement différente de celle par laquelle on revenait d'habitude de l'aéroport.

Cauê avait une expression féroce sur le visage, cela aussi une nouveauté. Moacir était visiblement en proie à des sentiments semblables mais il était plus habile à les garder sous la surface. Gabrielita les suivait en tenant la tête basse et de temps en temps elle levait les yeux pour un rapide regard tantôt à l'un tantôt à l'autre. Un regard dans lequel Antônio crut voir de la gratitude mêlée de peine. Quand ils furent plus près, Antônio remarqua que le tee-shirt de Cauê était déchiré et que les deux garçons étaient passablement boueux. Et ce qu'il avait sur la joue, Cauê, était-ce un bleu ? Et les phalanges de Moacir avaient-elles toujours été aussi écorchées ?

Antônio fut contraint d'exercer de nouveau ses capacités déductives, qui n'étaient pas excellentes, parce qu'apparemment ce petit groupe-là non plus n'avait pas très envie de parler. Possible que Cauê et Moacir se soient battus ? Cauê et Gabrielita entrèrent tout droit dans la maison sans même saluer. Moacir s'arrêta un instant, posa une main sur l'épaule d'Antônio et lui dit : « Elle va bien, ne t'inquiète pas. Et nous aussi. Les autres vont un peu moins bien », et il continua derrière ses amis.

Antônio et Ubiratan restèrent interdits à se regarder l'un l'autre, et Antônio pensa : voilà, quand est-ce qu'on s'en va ?

3.22 Proposition

« Allez les garçons, allez chercher les ballons et mettez-vous au travail, parce que dans un moment un ami à moi arrive pour vous filmer pour la télévision. »

« C'est quoi, filmer ? »

« Quelle télévision, celle qui est dans l'écran ? »

« Alors, filmer c'est... eh bien, comme des photographies, vous vous rappelez quand on vous a fait les photographies, non ? Voilà, filmer c'est des choses comme ça, mais ce sont des photographies qui bougent et elles servent à être mises dans l'écran, oui, comme ça tout le monde les voit. »

« Alors après nos photographies tout le monde les voit dans l'écran comme quand nous regardons la télévision ? »

« Oui, exactement. »

« Moi ça me plaira beaucoup de me voir tout petit dans l'écran. »

« De toute façon personne ne te regardera dans l'écran, ils me regarderont moi parce que je suis plus beau. »

« Mais moi je suis meilleur. »

« Mais moi je cours plus vite. »

« Les garçons, allez jouer, allez. À l'écran on pensera plus tard. »

Voilà, à l'écran on pensera plus tard. Sauf qu'à l'écran il fallait au contraire penser tout de suite : George avait été vraiment affectueux et gentil, et l'interview avait été agréable et intelligente — pas comme celle de ce gros frisé idiot — mais apparemment l'affaire avait paru très intéressante au public, et George l'avait rappelé pour lui proposer un numéro spécial centré sur les garçons, avec beaucoup d'images des garçons en train de jouer, qu'ils devaient justement tourner ce jour-là dès que George arriverait avec l'opérateur. Et ça, ça allait très bien, naturellement.

Ce qu'il avait dit ensuite, en revanche, était une chose à laquelle il devait bien réfléchir. Et y réfléchir maintenant, mon vieux, parce qu'il est plus que probable que George veuille une réponse aujourd'hui et moi je ne sais toujours pas, je n'arrive pas à décider. Antônio se fit distraitemment passer le ballon d'un pied à l'autre, en réfléchissant, tandis que les garçons braillaient d'un bout à l'autre du terrain en se disputant pas moins de six ou sept ballons.

C'était la proposition qu'il lui avait faite qui le laissait incertain. Apparemment la chaîne pour laquelle travaillait George s'intéressait beaucoup à eux : ils avaient l'audience un peu en baisse et avaient besoin de quelque chose de nouveau — de frais, avait-il dit — et ils s'étaient donc proposés de lui organiser une tournée de matchs dans la région, six ou sept villes, des équipes de niveau régional, tous les déplacements et les frais payés et un cachet pour l'engagement, en échange des droits télé. Et en plus des tenues de sport pour tous les garçons — avec le logo de la chaîne, cela s'entend — chaussures comprises. Voilà, rien que les chaussures s'annonçaient comme une affaire épineuse : les garçons jouaient depuis toujours pieds nus et Antônio était sûr qu'ils n'apprécieraient pas du tout de changer de système. Mais il n'était évidemment pas envisageable de les faire jouer

pieds nus contre des adversaires chaussés, une question qu'il n'avait aucune idée de comment résoudre. Et ce n'était pas du tout la seule qui l'inquiétait : tous ces cars, ces déplacements, des villes différentes, des hôtels, un tas d'inconnus, le fait de jouer non pas pour jouer mais parce qu'il s'agirait dès lors d'une sorte d'obligation, c'étaient autant de choses dont il ne savait pas comment les garçons les prendraient.

D'un autre côté il se rendait compte que pour eux ce pouvait être une occasion unique de faire des expériences nouvelles et sûrement intéressantes, de connaître d'autres lieux et d'autres personnes, de se confronter à des joueurs qu'ils ne connaissaient pas et qui jouaient autrement qu'eux, presque certainement de beaucoup s'amuser. Et il ne pouvait pas nier d'en avoir lui-même une grande envie : s'en aller un peu voir du pays aux frais de la princesse, voir d'autres villes, jouer avec sa petite équipe en se payant quelques bons matchs comme il se doit, ça l'attirait beaucoup.

Il fallait en outre tenir compte de ce qu'ils avaient appris des médecins : Yamandé aurait besoin d'au moins un mois de plus pour la rééducation, et passer encore tout ce temps à Macapá risquait de devenir problématique. Les garçons étaient habitués à une vie active, et rester immobiles un mois de plus sans rien d'autre pour occuper les journées que traîner et jouer deux heures par jour sur le terrain d'entraînement — pour l'instant concédé de bonne grâce, mais allez savoir jusqu'à quand — ce n'était certainement pas l'idéal.

Il y avait déjà eu l'affaire de Cauê, qui avait dit vouloir accrocher son hamac à côté de celui de Gabrielita. Quel hamac, elle n'a même pas quinze ans, Dieu saint.

« Il n'en est pas question, elle est trop jeune. »

« Ma sœur est aussi jeune qu'elle et elle vient d'avoir un enfant. »

« Ta sœur n'a rien à voir. Ici les choses sont différentes. »

« Pourquoi ? »

« Parce que. Parce que c'est moi qui te le dis. Écoute, Cauê, je comprends que tu aies envie d'une fille : tu pourrais — laissons le hamac de côté un instant — tu pourrais te lier d'amitié avec la fille des voisins, Fernanda est sympathique et très jolie. »

« Mais elle est vieille ! »

« Mais vieille quoi, elle a dix-huit ans ! »

« Je ne sais pas ce que c'est, des ans. Mais elle est vieille. Et laide aussi, elle est sèche comme une patte de sauterelle. Je n'en veux pas. »

« Bon, tant pis pour toi. »

« Et Gabrielita me regarde tout le temps, à mon avis elle veut beaucoup mettre son hamac à côté du mien. »

« Et finissons-en avec ces hamacs ! Toi, ma nièce, tu la laisses tranquille, discussion close. »

Mais Antônio savait qu'elle n'était pas close du tout : ils étaient jeunes, il était évident que les filles fussent pour eux une préoccupation de premier plan — surtout compte tenu du fait qu'ils n'avaient

pratiquement rien à faire — et il craignait que ce ne fût qu’une question de temps avant qu’un pépin ne surgisse.

Sans parler de Moacir et de sa bicyclette : il en était désormais au « sans les mains » et il se lasserait bien vite de tourner en rond autour de la cour ; à la minute où il sort dans la rue il va se mettre dans un mauvais pas, je le sais, je n’ai aucun doute. Ensuite Ubiratan, qui a parfaitement appris à manœuvrer la télécommande et reste toute la journée cloué devant le téléviseur à s’abrutir de publicités et de telenovelas, il va me devenir idiot (et grâce à Dieu il n’a pas encore découvert les pornos). Et Piraí qui est toujours à la cuisine et qui, à force d’expérimenter des plats et des gâteaux avec maman et tante Norma, est en train de prendre du poids : encore un mois de sauces et de biscuits et il lui viendra un gros cul de tapir, on pourra oublier le jeu de balle. Non, non, il faut les distraire, les décoller d’ici, les tenir occupés : voilà, surtout les tenir occupés. Et les faire courir.

Du fond du terrain il vit arriver George, accompagné du cadreur : Antônio, souriant, le salua de la main. Il avait décidé.

3.23 *Finances*

En réalité il y avait aussi un autre aspect qui l'avait convaincu, pensait Antônio en buvant son café dans la lumière brune du matin, en observant les garçons prendre leur petit déjeuner de gâteau de maïs, de pastèque et de papaye et féliciter Piraí parce que ses *beijinhos* étaient presque aussi bons que ceux de maman Marcela. L'argent, auquel pendant presque quinze ans il n'avait pas accordé une seule pensée, était en revanche, tiens donc, une chose dont il fallait tenir compte. Six jeunes gens de bon appétit à nourrir, plus lui, ce n'était pas une dépense négligeable, et d'une manière ou d'une autre il fallait aussi les habiller, que cela leur plût ou non.

Quand il avait été donné pour mort — et son compte en banque clôturé — les quatre sous d'économies qu'il avait étaient allés sur le compte de ses parents, lesquels naturellement les avaient ensuite remis à sa disposition : ils sont à toi, Antoninho, il ne manquerait plus que ça. Jusqu'ici il les avait employés à contribuer aux dépenses ; ses parents étaient déjà bien assez généreux de prendre en charge chez eux une bande d'inconnus bizarres arrivés en prime avec le fils ressuscité.

Mais les économies s'amenuisaient, le séjour à Macapá se prolongeait, la rééducation et la kinésithérapie de Yamandé allaient entraîner des frais non négligeables : la tournée et l'engagement afférent offerts par Rete Norte, que George lui avait proposés — proposition généreuse, celle de les emmener en tournée, étant donné qu'ils n'étaient personne — pouvaient contribuer à résoudre le problème.

Elle en créait cependant un autre : même en comptant déduire les frais médicaux de Yamandé et le coût d'un minimum d'équipement qu'il faudrait procurer aux garçons — et à lui-même — pour partir un mois en tournée, si l'on tenait compte du fait que pendant les semaines à venir ils auraient tous les frais payés, il en résulterait un petit pécule qui, bien que non encore chiffré et sûrement dérisoire aux yeux de beaucoup, inquiétait Antônio.

Le fait était que cet argent serait à tous les effets la propriété des garçons : c'étaient eux qui jouaient, l'engagement était à eux.

Après la confusion du début ils n'avaient pas mis très longtemps à maîtriser convenablement le fonctionnement de l'argent, grâce aussi au fait que, pour le leur faire comprendre, chaque fois qu'ils sortaient Antônio confiait à tour de rôle quelques pièces à chacun d'eux pour acheter une glace ou des bonbons, dont ils avaient appris les noms portugais avec une promptitude surprenante.

Antônio était préoccupé parce qu'il savait que, même sans être énorme, cette somme n'était pas de celles qu'on dépense en sucreries et en lacets de réglisse. Et pourtant il n'arrivait pas à trouver quoi en faire. Il était hors de doute qu'une fois rentrés dans la forêt cet argent ne servirait à rien, mais il était tout aussi vrai qu'il était leur propriété et qu'il faudrait bien le mettre quelque part.

Ce fut Teresa qui lui donna l'idée.

Elle avait voulu à tout prix qu'il revienne à la radio avec les garçons et les avait accueillis avec un enthousiasme chaleureux ; elle avait été extrêmement affectueuse, avait offert cafés, limonades et pastilles à la menthe, les avait présentés à Luiza, à João et à Saverio et avait même voulu qu'ils ouvrent l'émission, bien qu'Antônio ne fût pas convaincu : « Ils ne parlent pas portugais, Teresa. »

« Oh, ça ne fait rien. Même quand c'est moi qui parle on comprend peu de chose, et pourtant le portugais je le sais. Ça voudra dire que ce sont leurs amis qui les comprendront, leurs mamans là-bas dans la forêt. »

« Je ne crois vraiment pas que dans la forêt ils puissent les entendre, ce n'est pas... »

Mais personne ne l'écoutait déjà plus, les garçons étaient déjà en train de s'arracher le micro les uns aux autres, tout contents d'entendre leur voix de trilles et de sifflements rebondir depuis les amplificateurs.

« Comme c'est mignon ! On dirait des oiseaux qui chantent ! Je le garderais presque comme générique, qu'est-ce que tu en dis ? »

Quand, quelques jours plus tard, il était retourné la voir avec un bégonia en pot pour la remercier de sa gentillesse et de son hospitalité, il l'avait trouvée en compagnie d'une femme petite et ronde, noire et luisante comme un *açaí*, qui s'était présentée avec un très large sourire blanc : « Bonjour, quel plaisir de vous connaître. Moi c'est Mariana. »

« Elle travaille avec les baleines », précisa Teresa.

« Je travaille pour Greenpeace, à vrai dire. Nous ne nous occupons pas seulement des baleines, comme vous devez le savoir. »

« Eh bien, comme Teresa a dû vous le dire je ne suis plus très au courant, mais bien sûr, Greenpeace je sais très bien ce que c'est. »

Mariana sourit : « Je tenais beaucoup à vous connaître, vous savez ? Nous avons plusieurs projets en cours qui concernent les Indiens et la question du déboisement de l'Amazonie. D'après ce que j'ai compris, vos amis viennent d'une tribu de non-contactés, n'est-ce pas ? Donc heureusement le problème du déboisement ne les a pas encore touchés. C'est un vrai drame, malheureusement. »

« Oui, je me rappelle qu'on commençait déjà à en parler avant mon départ. J'imagine que les choses ont empiré... »

« Hélas. On a fait quelque chose mais c'est toujours trop peu, une goutte d'eau dans la mer. Il reste énormément à faire. »

« Mais oui les pauvres, Antônio, tu te rends compte : ils leur coupent tous les arbres autour, ils arrachent tout et eux ils ne savent plus où aller. Ils devraient se l'acheter, la forêt, en entier, je voudrais bien voir qui irait ensuite leur arracher les arbres dans le jardin de chez eux. »

« Teresa se passionne beaucoup pour nos causes, c'est une grande soutenance, surtout quand il y a les baleines. Mais j'aimerais vous revoir, Antônio, plus tranquillement. Peut-être parler avec vos amis : la voix des peuples natifs concernés est très importante pour nous. »

« Mais bien sûr, Mariana, avec grand plaisir : les garçons ne parlent pas portugais mais je peux faire l'interprète, il n'y a pas de problème. Là nous partons en tournée pour quelques semaines, mais nous nous organiserons sûrement pour nous voir à notre retour. »

« Tu vois, Mariana, comme il est gentil et sympathique ? Et puis il aime beaucoup les plantes, il ne veut pas qu'on les déboise, n'est-ce pas, Antônio ? Il a la main verte, exactement comme moi. Regarde le beau bégonia qu'il m'a apporté, ce n'est pas une merveille ? Tu sais quoi, en l'honneur des plantes j'ouvrirai l'émission avec la chanson "Where are all the flowers gone" dans la version chantée par... Baez, tu es contente, Mariana ? »

« Joan. Joan Baez. »

« Voilà, oui, Johnny Baez, je ne me rappelais pas le nom, allez savoir pourquoi. »

Ce ne fut qu'une fois dans la rue, encore étourdi par le parfum de violette de Teresa, qu'il comprit quelle était la bonne manière d'employer cet argent. Dès que nous rentrerons de la tournée j'en parlerai avec Mariana, elle saura comment faire. Teresa a raison : nous achèterons la forêt, toute la forêt tout autour du village.

3.24 Contrat

Antônio traversa la rue et sourit tout seul en repensant à l'entretien qu'il venait d'avoir avec le directeur général de Rete Norte, qu'il était allé voir pour définir les accords de la tournée, en particulier l'aspect économique.

Le directeur l'avait entretenu de très longs discours, en lui expliquant que l'idée était de diffuser sept matchs, chacun d'eux précédé d'un mini-spécial d'un quart d'heure sur chacun d'entre eux. À la fin, de l'ensemble, ils tireraient aussi un documentaire, en l'étoffant de quelques autres séquences filmées pendant la tournée.

« Nous avons déjà pris contact avec quelques équipes locales de Belém et d'Altamira. Malheureusement il est difficile d'être pris au sérieux, parce que personne ne vous connaît. Pour l'instant on ne nous propose que des équipes mineures ou de gamins. Mais j'ai déjà parlé avec l'entraîneur du Macapá, qui veut une revanche pour la petite opposition du mois dernier. Nous commencerons par celui-là : si vous vous en tirez bien, en arrachant peut-être un match nul, il sera plus facile d'obtenir des rencontres intéressantes pour les matchs suivants. »

« S'ils jouent comme je les ai vus jouer l'autre fois, ce sera au Macapá d'essayer d'arracher le match nul », avait dit Antônio, surpris de sa propre effronterie. Le directeur n'y avait pas prêté attention et avait continué : « Ce sera une histoire de football, mais pas seulement. L'aspect humain des différents membres de l'équipe nous intéresse aussi. Quel a été l'impact de notre société avancée sur vous autres... sur vous. »

Avancée ? avait pensé Antônio avec une grimace, mais sans l'interrompre.

« Ce que vous faites, comment vous mangez, où vous dormez. Disons que ce sera une histoire d'Amazonie, de football et de hamacs. »

Bah, avait pensé Antônio, dubitatif, en se gardant bien d'exprimer ses réticences. La chaîne, après tout, c'était lui qui la dirigeait.

« Vous devrez vous habituer à avoir une caméra autour de vous la plus grande partie de la journée, mais vous verrez que ça ne vous dérangera pas, au contraire, vos garçons vont peut-être même s'en amuser. Et, comme je le disais, pour les spéciaux il faudra des interviews. Naturellement un petit extra est prévu pour votre rôle supplémentaire d'interprète. »

Naturellement. Antônio, se bornant à le regarder, était resté dans l'attente que l'autre continue.

Le directeur avait appuyé sur l'interphone et appelé la secrétaire, en lui demandant de lui apporter le contrat, qu'il avait aussitôt fait glisser vers Antônio en lui indiquant où signer.

« Je vous demande pardon », avait fini par dire Antônio, agacé par l'attitude expéditive du directeur, « je ne voudrais pas paraître vénal, mais nous n'avons pas encore abordé la question économique. Vous venez de mentionner un extra, mais je ne sais pas à combien s'élève cet extra. Et je ne sais même pas l'extra de quoi. Le cachet de base, c'est quoi ? J'imagine que tout est là, dans le contrat ? »

Le directeur avait fait une tête qui voulait dire « eh bien, évidemment ».

« Ça vous ennue si je le lis rapidement ? »

« Bien sûr que non », avait répondu le directeur, avec une gestuelle corporelle qui voulait dire : bien sûr que si.

Fou comme tout est relatif, comme tout dépend du côté par lequel on le prend, pensa Antônio en descendant les marches à la sortie du siège de Rete Norte, satisfait de lui-même, presque fier. Ou plutôt, sans le presque : fier de la façon dont il avait affronté le directeur de front en lui imposant ses conditions. Le fait de n'avoir tout compte fait rien à perdre avait certainement compté.

Le contrat qu'on lui avait mis sous les yeux prévoyait pour Antônio un cachet de 2 000 reais, environ le quadruple de son ancien salaire d'enseignant. Bien sûr quatorze ans avaient passé entre-temps, 2 000 reais valaient moins qu'alors, mais étant donné que le gîte, le couvert et les transports seraient à la charge de Rete Norte, cela voulait dire empocher le pécule presque en entier. Pas mal. Il avait presque signé quand un doute lui était venu et qu'il s'était mis à tout relire depuis le début. Le directeur avait soufflé sans cacher un certain agacement, mais Antônio n'y avait pas pris garde. Il avait relu le passage en question, écarquillé les yeux, puis avait fait défiler rapidement le contrat à la recherche de quelque chose qu'il n'avait pas trouvé.

« Excusez-moi, mais ici on ne parle que de mon cachet. Je ne vois pas celui des garçons. »

« Vous ne le voyez pas parce qu'il n'est pas prévu. Naturellement nous y avons réfléchi, vous savez, ne pensez pas à mal. Seulement, d'après ce que je sais, l'état civil de vos garçons n'est pas clair du tout. À quel nom devrions-nous l'établir, cet argent ? Nous ne savons même pas comment ils s'appellent ni où ils résident. Nous établissons le paiement au nom de Monsieur Indien, Forêt d'Amazonie n° 2 ? »

Le directeur avait émis un petit toussotement qui était peut-être un rire, mais Antônio n'y avait saisi aucun humour.

« Naturellement je me suis consulté avec notre service comptabilité et avec notre service juridique et tous deux disent que l'affaire serait trop compliquée, le fisc nous tomberait dessus. »

« Et donc, vu que l'affaire est compliquée, vous avez décidé de ne pas les payer. De toute façon ce sont des Indiens, dans un petit mois ils repartiront dans la forêt, qu'est-ce qu'ils en feraient, de l'argent ? »

« Exactement », avait acquiescé le directeur, en se rendant compte avec un instant de retard fatal que ce que disait Antônio était un sarcasme dirigé précisément contre lui et qu'il aurait dû faire n'importe quoi sauf se déclarer d'accord.

Antônio avait posé le contrat non signé sur le bureau, s'était levé et avait tendu la main au directeur : « Écoutez, je veux aller au-devant de votre service juridique, de votre comptabilité et de tous les autres. Puisque la chose est un peu trop compliquée pour vos moyens, disons qu'il n'en sera rien. Chacun sa route et bien le bonjour. »

Le directeur avait peut-être quelques défauts, mais des années de négociations commerciales lui avaient appris à reconnaître un bluff quand il en voyait un, et celui d'Antônio n'en était pas un. Il avait essayé de relancer en proposant un cachet de 4 000 reais, deux mille pour Antônio et deux mille pour les garçons, mais une autre chose qu'il savait faire était de reconnaître le moment où il ne fallait pas trop tirer sur la corde. Antônio était resté tranquille, ferme dans son intention d'obtenir ce qu'il estimait simplement juste. Le directeur, troisième talent, savait faire ses comptes même au vol : il se rendait compte que même avec un engagement de deux mille reais par tête plus les frais,

la chaîne aurait tout de même une belle marge, et il avait appelé une assistante pour une modification en cours des conditions contractuelles.

Deux mille reais à monsieur Antônio Carlos Rocha de Almeida, et douze mille autres, toujours à monsieur Rocha de Almeida en qualité de fiduciaire de l'équipe... « Voilà, nous n'avons pas encore décidé du nom de l'équipe. Nous pensions ici à Amazonia Futebol Clube, qu'en dites-vous ? »

« C'est un beau nom pour une équipe de Manaus », avait rétorqué Antônio, qui se sentait envahi d'une assurance jamais éprouvée jusque-là. « Mais nous, nous venons de la forêt et nous avons une langue à nous. Nous nous appelons Asu Ka'a Futebol. »

« Ah. Bien. Joli. Qu'est-ce que ça signifie, si je peux me permettre ? »

« Ça signifie Grande Forêt. Et de toute façon les reais supplémentaires sont quatorze mille. »

« Pardon ? »

« Quatorze mille. Yamandé aussi fait à tous les effets partie de l'équipe, même s'il ne joue pas. Allez l'interviewer lui aussi, vous verrez que vous ne le regretterez pas. L'extra de mon cachet d'interprète, je vous en fais cadeau, vu comme vous avez été aimables. »

3.25 Mannequin

Fort de l'assurance que lui donnait l'excellente tournure des négociations avec Rete Norte, Antônio décida d'impulsion de se rendre à l'Office pour la Protection de la Forêt amazonienne afin de commencer à mettre en pratique son idée de protéger la forêt autour du village.

Pour l'accompagner, ce fut Cauê qui vint, en qualité de porte-parole des garçons, auxquels il avait succinctement expliqué qu'il y avait des gens méchants qui voulaient abattre les arbres de la forêt. Ou du moins son intention avait été de donner une explication succincte, mais les « pourquoi » avaient évidemment commencé. Pourquoi ils veulent abattre les arbres ? Parce qu'ils veulent utiliser le bois. Eh bien la forêt est immense, ils peuvent abattre quelques arbres, il ne se passe rien. Mais les arbres qu'ils abattent sont nombreux, très nombreux, trop nombreux, un jour ce pourrait être tous. Pourquoi tous ? Parce qu'ils sont méchants. Pourquoi ils peuvent le faire, alors ? Parce qu'ils pensent que la forêt est à eux. Cette information avait clos la discussion, parce que l'absurde, l'inconcevable idée que quelqu'un pût considérer la forêt comme « sienne » avait provoqué chez les garçons une telle hilarité qu'Antônio était sorti de la pièce en les laissant rire encore à s'en décrocher la mâchoire de cette sottise.

Une fois franchi le seuil en faux marbre du petit immeuble, Antônio et Cauê se trouvèrent devant un monsieur trapu et chauve, casquette de planton sur la tête, qui, assis à un bureau trop petit, se livrait à l'élimination systématique des mouches au moyen d'une revue roulée. À la demande d'Antônio, qui voulait savoir quel bureau il devait contacter pour soumettre sa question, l'homme secoua la tête sans interrompre ses coups et décréta : « Vous n'êtes pas au bon endroit, il me semble. »

« Mais ce n'est pas l'Office pour la Protection de la Forêt amazonienne ? »

« Bien sûr que si. » VLAN !

« Bon, mais alors il doit bien y avoir un bureau compétent, non, qui s'occupe des dossiers de protection... »

« Bah. Pas que je sache. Mais si vous y tenez vraiment vous pouvez essayer au Bureau des Relations publiques. Deuxième étage. » VLAN ! VLAN !

Le Bureau des Relations publiques ne semblait pas à Antônio le plus adapté, mais comme on ne semblait rien pouvoir tirer de plus du planton, il se dirigea vers l'ascenseur, suivi d'un Cauê passablement perplexe. Le bureau en question se révéla habité par un jeune homme nerveux en cravate qui supervisait une escouade de garçons et de filles assis devant des ordinateurs qui parurent antiques même à Antônio. Le jeune homme les poussa pratiquement hors de la pièce en disant qu'eux n'avaient pas le temps, et puis quelle idée, s'adresser ici. Qu'ils aillent, s'ils y tenaient vraiment, au premier étage, au Bureau des Cartes et du Cadastre.

De là ils furent orientés, par un petit homme chauve et suave qui sentait la lavande et la poussière, vers le troisième étage, au Bureau de la Reddition de comptes, puis de nouveau vers le deuxième, au Bureau de la Gestion des particuliers. Ils passèrent ensuite par le rez-de-chaussée, où un sympathique préposé au Service Entretien leur offrit un *cafezinho*, et par le quatrième étage où un fonctionnaire sanguin chercha à les convaincre d'acheter, au lieu de la forêt qui est vraiment très humide, un lot bien ventilé du côté de Santa Mariana, une zone à grandes perspectives de développement, un investissement sûr. Le fonctionnaire leur mit dans la main la carte de visite de l'agence immobilière de son beau-frère en répétant qu'il vaut toujours mieux se faire conseiller par un expert quand il s'agit d'acheter des terrains.

Antônio était fatigué et exaspéré, et il commençait à trouver énervant de devoir répondre continuellement à Cauê qui regardait chaque interlocuteur d'un œil torve en demandant, combatif, si c'était lui qui voulait abattre la forêt, lorsqu'ils se retrouvèrent, sans raison précise, devant le Bureau des Affectations, qui au moins par son nom laissait espérer qu'il fût la bonne destination.

La porte était ouverte et à l'intérieur on voyait, assis au bureau, un homme en chemise à manches courtes qu'une plaque signalait comme le docteur Thomas S. Mello Aluguer. À part lui et un mannequin en uniforme d'explorateur posé sur une chaise dans un coin, il n'y avait personne. Antônio frappa et l'homme lui fit signe de prendre place en salle d'attente, c'est-à-dire sur les chaises juste devant la porte, où Antônio trompa l'attente en feuilletant avec Cauê quelques décrépites revues d'ornithologie et en observant à travers la porte l'homme qui fixait, immobile, quelques feuilles sur son bureau, sans donner l'impression de les lire ni de faire autre chose.

Après une demi-heure d'attente, monsieur Aluguer parut se réveiller de sa léthargie et leur fit signe d'entrer et de s'asseoir. Dans le bureau il n'y avait qu'une seule chaise libre, sur laquelle Cauê se plaça rapidement, et Antônio dut donc décider s'il restait debout ou s'il déplaçait le mannequin de son siège. Un nouveau geste de monsieur Aluguer le poussa vers la seconde option.

À peine furent-ils assis en face de lui qu'Aluguer leur fit signe de s'écarter un peu, en mimant le geste de la chaleur. Outre le fait qu'il ne semblait pas à Antônio qu'il fit particulièrement chaud dans le bureau, la chose la plus préoccupante de son point de vue fut l'évidence qu'il avait affaire à un muet. Comment va-t-il faire pour m'expliquer ce qu'il y a à faire ? Quoi qu'il en soit ils étaient là, autant essayer. Antônio s'éclaircit la gorge et commença à parler en articulant bien les mots.

« Donc, nous aurions l'intention d'acquérir un lot de terrain dans la Forêt amazonienne et... »

Monsieur Aluguer se leva d'un bond et alla vite prendre un dossier dans l'armoire, dont il extirpa deux ou trois brochures et une carte qu'il déroula devant Antônio et Cauê en indiquant un point de la forêt à la frontière avec le Pérou.

« Excellent ! » dit monsieur Aluguer d'une belle voix profonde, faisant sursauter Antônio de surprise. « Je suis très heureux d'entendre parler de cette intention qui est la vôtre. Nous avons lancé il y a peu un programme de ce genre, le PPFACP, mais si vous êtes ici c'est sans doute que vous le connaissez. Avec 50 reais vous pouvez protéger — pas acquérir, ahahah, il n'est certainement pas question d'acquisition — 50 mètres carrés de forêt aux sources du Rio Uapés, où vivent plusieurs tribus de non-contactés ou d'ex-non-contactés. Votre ami vient de là, j'imagine ? Combien de forêt voulez-vous protéger, cinquante mètres carrés ? Cent ? »

« Euh, non, nous venons de bien plus près, notre village est du côté du Rio Jari, je crois à l'intérieur du Parc national du Tumucumaque. »

« Le vôtre ? Vous, monsieur... ? »

« Antônio Rocha de Almeida, enchanté. Et voici Cauê. »

« Enchanté. Excusez-moi, monsieur Almeida, je ne voudrais pas vous offenser, mais vous n'avez pas l'air d'un indigène. »

« Non, si, enfin c'est compliqué. Je représente un peuple indigène. »

« Quel peuple précisément ? Comment s'appelle-t-il ? »

Antônio fut pris au dépourvu. Parmi les nombreux mots dont un peuple qui vivait isolé dans la forêt n'avait pas besoin, il y avait certainement le mot pour se désigner lui-même. Cauê, qui frémissait d'envie de comprendre ce qui se passait, profita de la pause pour demander des éclaircissements à Antônio, lequel lui traduisit la demande.

« Il veut savoir comment nous nous appelons ? Tous les habitants du village un par un ? »

« Non, il veut savoir comment s'appelle la tribu. »

« Quelle question stupide c'est ? Nous, nous sommes nous, nous sommes les gens. »

Antônio n'était pas sûr que le nom d'un peuple qui s'appellerait « les gens » pût convenir au fonctionnaire, mais l'attentif docteur Aluguer avait déjà saisi le vocable et était parti pour son propre compte : « Manguari ? Jamais entendu parler. Quoi qu'il en soit il y a plusieurs programmes de protection de la forêt en cours, mais actuellement le seul qui prévoit une prise en protection par des tiers concerne la zone dont je vous ai parlé. »

« Mais si nous voulions au contraire acquérir matériellement la forêt qui entoure le village ? »

« Ahaha. Acquérir, il n'en est même pas question. La forêt est un bien domanial, elle est à l'État, elle est la propriété de tous. De fait, en tant que Brésiliens, elle est déjà la vôtre, mon cher monsieur. En parlant en revanche de protection, nous disions donc que cette zone très intéressante à la frontière avec le Pérou... »

« Mais cette zone-là ne nous intéresse pas, c'est une tout autre qui nous intéresse ! Si un programme de protection n'existe pas encore, on pourrait peut-être en lancer un, non ? Que faudrait-il pour le lancer ? »

« Eh. Ce sont des choses compliquées. Des choses complexes. Vous n'avez pas idée. Mais si vous y tenez vous pouvez présenter une proposition au Ministère, en l'assortissant de toute la documentation cartographique, hydrogéologique et bien entendu des relevés floro-fauniques. Le business plan à joindre, naturellement authentifié auprès d'un Officier public habilité, devra reporter en tableaux appropriés toutes les mesures et les données des relevés, y compris les fiches d'état civil de recensement ethnographique de toutes les populations éventuellement présentes en ces lieux, ainsi qu'un plan, comprenant des hypothèses de reddition de comptes à un, trois et cinq ans, qui atteste, de préférence avec la validation de l'Institut de... »

Antônio posa ses deux mains sur la table, s'éclaircit la voix en interrompant le fonctionnaire qui, tout en parlant, extrayait de tiroirs et de dossiers des liasses de formulaires, inspira et dit d'une voix forcément calme : « D'accord, oublions ce que j'ai dit, j'ai compris. Allez savoir ce qui m'est passé par la tête. »

Il se leva et sortit du bureau en fermant la porte avec un peu plus de force que nécessaire.

Cauê et monsieur Aluguer restèrent à se fixer quelques secondes, tandis que le fonctionnaire commençait à se sentir inquiet du regard de puma que le jeune homme braquait sur lui. Puis la porte se rouvrit, Antônio entra, remit la chaise dans le coin, y déposa le mannequin et dit, glacial, au garçon : « Viens Cauê, on s'en va. Retournons jouer au ballon, c'est ce que nous savons faire. »

Le garçon le suivit, non sans avoir sifflé quelques mots au docteur Aluguer, qui les regarda sortir, interdit, les bras encombrés de formulaires.

« Qu'est-ce que tu lui as dit ? Qu'est-ce que ça veut dire, ambûá eçaí ité ? C'est un mot dont je ne me souviens pas. »

« Ça veut dire visqueux-mille-pattes-aux-yeux-de-grenouille-venimeuse. »

Oui, très approprié.

3.26 Amis

Yamandé allait récupérer complètement l'usage de sa jambe, l'accident n'allait laisser de conséquences pas même sur ses capacités sportives. Il faudrait certes encore un peu de temps, au moins un mois, notamment parce que la kinésithérapeute qui le suivait avait pris l'affaire à cœur et s'était fixé pour objectif non seulement la récupération complète du tonus musculaire mais aussi le retour à l'activité athlétique. Mais c'était une excellente nouvelle, les médecins s'étaient dits très surpris par la vitesse à laquelle il récupérait et par les qualités physiques du garçon. Et Yamandé n'avait même pas trop mal réagi à la nouvelle que dans quelques jours ses amis et Antônio partiraient pour une tournée pendant laquelle ils joueraient de vrais matchs de football contre de vraies équipes, à sept contre sept : il s'était d'abord assombri, puis il avait réfléchi quelques secondes pour finalement décroquer : « Mais le septième, c'est qui ? C'est toi qui joues, Antônio ? Ahahah c'est ça, sinon nous sommes trop forts ! Mais que c'est beau ! Si je guéris vite j'arriverai peut-être à en jouer quelques-uns moi aussi ! »

Dès le début, chaque jour, la troupe se divisait pour aller à tour de rôle à l'hôpital par petits groupes de deux ou trois, et ce jour-là c'était à Antônio et à Jaci qu'il était revenu d'écouter les paroles du chef de service : le chemin du retour avait été une succession de rires et d'anticipations enthousiastes à propos de ce voyage pour jouer au football qui commencerait bientôt.

Arrivé à quelques centaines de mètres de la maison, Antônio entendit clairement un « Jaci ! » venir du terrain vague en terre battue, entouré de mauvaises herbes, de l'autre côté de la rue.

Un groupe de gamins jouait au ballon et le plus petit d'entre eux, pieds nus comme tous les autres, avec un marcel jaune canari trop long qui lui faisait aussi office de short et peut-être de pyjama, et la pluie qui lui rayait le petit visage boueux où éclatait l'absence de trois ou quatre dents, agita la main en signe de salut.

Antônio se tourna vers Jaci qui, avec ce qui lui parut être une expression de gêne, se dirigea vers le terrain vague et l'enfant en traversant la rue sans se soucier le moins du monde de l'éventuelle arrivée de voitures, et en provoquant chez Antônio un demi-infarctus qui ne lui laissa même pas le temps d'ouvrir la bouche.

Le reproche s'éteignit dans sa gorge quand il vit l'enfant et Jaci se saluer avec les gestes de la tribu, petite cérémonie qui se répéta avec trois ou quatre autres garçons un peu plus grandelets. Ils se connaissent ?

Jaci se détacha du petit groupe pour rejoindre Antônio de l'autre côté de la rue, toujours sans regarder le moins du monde autour de lui, frôlé de fait par un scooter monté par deux hommes qui se produisirent en une décharge d'injures que même Antônio ne réussit pas à saisir correctement.

« Je reste jouer un peu au ballon avec Marcos et les autres. »

(Marcos ? Les autres ?) Ce n'était pas une question, et Antônio éprouva une étrange sensation : il s'était auto-proclamé leur protecteur, mais ces garçons avaient une autonomie à eux et tout le droit de vivre comme ils l'entendaient.

« Mais bien sûr, Jaci... Seulement je t'en prie, fais attention quand tu traverses la rue. »

« La rue ? Oh oui bien sûr, la rue, la rue. »

Jaci la retraversa avec la même insouciance et au bout de quelques instants il était déjà entouré de gamins qui comptaient à voix haute ses jonglages : tête, tête, genou, talon, pied gauche (plusieurs touches), pied droit, épaule, encore talon et ainsi de suite. Antônio le regarda en commençant à sourire tandis que Jaci s'asseyait par terre sans interrompre ses jonglages — provoquant un applaudissement spontané de la part des garçons — pour se relever ensuite.

La chose la plus surprenante pour Antônio n'était pas sa technique mais le fait que, des lèvres, il était indubitablement en train de compter, et il en avait désormais fait au moins cinq cents. Dans la langue de la tribu il n'existait que les nombres jusqu'à vingt, puis quelques mots pour désigner différents ordres de grandeur mal définis : « beaucoup » comme les jours vécus par les anciens, « beaucoup » comme les poissons dans le fleuve, « beaucoup » comme tous les arbres de la forêt. Jaci, lui, était en train de compter et, cette pensée frappa Antônio au plus profond, il était forcément en train de le faire en portugais.

Vers le millième jonglage les garçons perdirent leur intérêt et Jaci lui-même se lassa. Il pourrait continuer à l'infini, pensa Antônio tandis que commençait une petite partie dans laquelle Jaci et le petit joueraient contre tous les autres. Les deux communiquaient : quelques gestes, beaucoup de sourires, certainement le football comme langue commune et... quelques mots ? Antônio s'aperçut que Jaci avait enseigné les rudiments de certains de leurs schémas à cet enfant, qui semblait apprécier particulièrement la double flèche, une sorte de une-deux en vitesse qu'ils essayaient continuellement et qui, quand elle réussissait, à un dixième de la vitesse à laquelle Jaci l'exécutait d'habitude avec ses camarades, leur valait de fêter ensemble en sautant et en faisant à plusieurs reprises le geste de tendre et de relâcher la corde d'un arc.

C'est une chance, au fond, pensa Antônio : que ces garçons puissent à vingt ans vivre une seconde enfance, pas très différemment de ce qui m'est arrivé à moi dans la forêt.

Il était resté planté à observer la scène dans la même position pendant un quart d'heure environ, et la conscience de ce fait commençait lentement à poindre en lui quand un des garçons agita de nouveau la main en signe de salut.

« Moacir ! Moacir ! Il est venu arrêter les penaltys, Moacir ! »

Ah non, ça c'est trop.

Moacir arriva à contresens à une vitesse folle sur la vieille bicyclette grinçante d'Antônio et se produisit en un freinage maladroit en contre-braquage sur le terrain glissant du terrain vague, qui l'envoya les quatre fers en l'air sous les rires des garçons. S'il se blesse lui aussi nous sommes fichus. Heureusement il se releva sans conséquences et même avec une expression de joie pure peinte sur le visage. Bien qu'il ne fût qu'à peine plus grand que ses camarades, au milieu de ces gamins son sourire et ses yeux malicieux dominaient tout le monde. Au bout d'une minute à peine il était dans les buts à arrêter les penaltys.

Le but était un vieux mur écaillé sur lequel on avait mal gravé dans le crépi deux montants et une barre transversale. Tout le mur était plein de petits trous, le plus grand de la taille d'un poing, et d'inscriptions faites à la craie de couleur, délavées par la poussière et la pluie. Moacir se plaça devant le but. Il accueillait chaque tireur par un petit rugissement et par le geste des griffes fait avec les mains, souvent suivi d'un rire qui dédramatisait. Aucun des garçons n'était en mesure d'inquiéter ce gardien d'une agilité extrême qui, de fait, pour arrêter certains penaltys, attendait la frappe accroupi ou même assis par terre.

Secoué par l'arrivée de Moacir, Antônio traversa la rue à son tour et alla se placer à côté de Jaci, qui suivait les penaltys légèrement à l'écart.

« Regarde le petit », lui dit Jaci avec un sourire.

Face à Marcos, Moacir se prépara en restant debout comme s'il avait eu devant lui un vrai adversaire. Deux pas d'élan et une frappe de la pointe. Ce fut peut-être la légèreté du ballon, ce fut peut-être l'adresse réelle de l'enfant : le ballon fut adressé avec une grande précision dans la lucarne, à droite de Moacir, lequel s'exhiba en une détente d'une plasticité folle qui lui permit de le dévier au-dehors, précisément du bout des doigts. Si la frappe avait été un tout petit peu plus rapide il n'y serait pas arrivé.

« Il est très bon », lui répondit Antônio, « il te ressemble un peu quand tu étais petit... »

Mais déjà tout le monde l'appelait en portugais : « Jaci, Jaci, viens tirer un penalty ! »

Une phrase que Jaci montra comprendre parfaitement, pour la stupeur renouvelée d'Antônio.

Jaci ne se fit pas prier. Il prit le ballon, compta les onze pas qu'Antônio lui avait enseignés il y a si longtemps (qui sait s'il compte en portugais, se demanda Antônio) et posa soigneusement le ballon par terre comme un professionnel accompli (mais où a-t-il bien pu voir ça ? Je suis vraiment en train de perdre le contrôle). Moacir, devant lui, rugissait et griffait l'air avec plus de conviction, et ses yeux étaient devenus des yeux de jaguar. Jaci ne se retint pas et décocha une frappe extrêmement puissante qui alla détacher un gros morceau de crépi d'une trentaine de centimètres de diamètre, précisément à la hauteur de l'équerre où le petit avait cherché à glisser son penalty. D'un côté joie et exultation, de l'autre le geste de défaite de Moacir, qui avait tout de même réussi à effleurer ce ballon-là aussi.

Aussitôt un des garçons les plus grands courut sous ce grand trou, de loin le plus grand de tout le mur, et écrivit à la craie rouge « JACI » d'une écriture hésitante.

C'est seulement alors qu'Antônio comprit que les inscriptions étaient des signatures, que c'étaient des tirs que les garçons avaient décochés et qui avaient fait tomber des morceaux de mur (tous ou presque à l'intérieur du but), que c'étaient des trous qui rappelaient les petits exploits de ces jeunes. Et maintenant Jaci lui aussi avait laissé sa marque.

Quand Antônio décida qu'il était l'heure de rentrer à la maison, Jaci était encore en train d'observer avec fierté son nom écrit sous le plus grand trou.

3.27 *La forêt*

« Maintenant ils sont tous au village d'Antônio, c'est ça ? »

Janaína essayait de ne pas être anxieuse — l'inquiétude passe dans le lait et fait du mal à l'enfant, les anciennes le disaient toujours — mais elle n'arrivait pas à ne pas penser continuellement à où il était, à ce qu'il était en train de faire, à quels dangers il courait, son homme.

« Bien sûr qu'ils sont là-bas. En ce moment ils sont tous dans le grand *shabono* où vit Antônio, autour du feu comme nous, et ils mangent de la tendre chair de caïman que les guerriers du village ont capturé dans le très grand fleuve qu'il y a là-bas. Ce sont des caïmans beaucoup, beaucoup plus grands que les nôtres, mais ils ne sont pas dangereux, ils n'ont pas une seule dent, ils ne mangent que des papayes et des orchidées. »

L'assurance que Kirimà affichait était bien loin de celle qu'il éprouvait en réalité : ils étaient partis depuis deux lunes et on ne savait rien d'eux, on n'avait aucune idée de s'ils étaient sains et saufs ni d'où ils étaient. Mais il ne voulait pas que Janaína s'inquiète, que personne au village ne s'inquiète. Surtout, il ne voulait à aucun prix s'inquiéter, lui. Il avait déjà passé des nuits entières sans dormir, devant les yeux la vision de la jambe de son fils si dévastée qu'il avait dû faire un effort presque insoutenable pour se convaincre qu'une blessure pareille ne devait pas forcément mener à la mort.

Il s'était trouvé à devoir faire confiance à un homme qu'il avait toujours cru haïr, l'homme qu'il tenait encore aujourd'hui, confusément, pour responsable d'une manière ou d'une autre de la défaite des esprits qui avait provoqué l'accident de Yamandé. Mais, incroyablement, il s'était aperçu qu'il lui faisait vraiment confiance. Peut-être parce qu'il n'avait pas le choix, certes, mais peut-être aussi parce que tout compte fait, à ses récits, si immense que lui eût coûté de l'admettre devant lui-même, il avait toujours cru.

C'était un conteur, Kirimà, il savait certaines choses. Il savait distinguer quand quelqu'un racontait une histoire vraie et quand au contraire il en racontait une inventée. Quand tu racontes une histoire que tu inventes, tes yeux se perdent en haut, sur le ciel, sur les cimes des arbres, pour voir voler les images de ton récit, les voir se former à partir de rien dans l'air comme des flocons de fumée. Mais quand tu racontes une histoire vraie, les images tu les as déjà toutes en toi, tu n'as pas besoin de les chercher. Quand tu racontes une histoire vraie tu regardes en face ceux qui sont en train de t'écouter, tu veux voir ce qu'ils pensent, être sûr qu'ils comprennent bien. Quand tu inventes une histoire, peu t'importe que celui qui t'écoute en voie une un peu différente : c'est de toute façon une histoire inventée, et même elle en est plus belle. Mais si une chose existe vraiment, tu veux que les autres la comprennent juste. Et Antônio regardait toujours le village dans les yeux quand il parlait ; c'est pourquoi Kirimà, bien malgré lui, avait toujours su qu'il n'inventait pas.

Il regarda les nuages au-dessus des frondaisons : lui, en revanche, il devait un peu inventer, maintenant, parce qu'Antônio avait raconté beaucoup de choses mais qu'il n'avait pas parlé de beaucoup d'autres ; s'il voulait raconter où étaient leurs garçons, ce qu'il ne savait pas il allait devoir le créer avec son imagination. Il était sûr que la tribu entière le savait très bien, mais personne ne s'en souciait : ils étaient contents quand même, une histoire bien inventée apaisait les angoisses autant qu'une vraie.

« Sur le grand feu au milieu d'eux cuisent aussi d'autres animaux de hors de la forêt, des animaux qui courent avec d'innombrables pattes de grenouille, des animaux qui volent à reculons et qu'il faut frapper d'une flèche juste au milieu de leurs trois yeux, sinon ils sont immortels. Mais ils ont une chair exquise, au goût de chenille et de baie mûre. »

Tout le groupe des auditeurs rassemblés autour du foyer déglutit, l'eau à la bouche : leur dîner de chair de fourmilier ne pouvait même pas se comparer à tant de délices exotiques.

« Une fois qu'ils auront fini de manger ils écouteront les chants portés par les fils invisibles et ils danseront tous, toute la nuit, en buvant des jus doux comme le miel, Yamandé dansera au milieu d'eux, sa jambe plus droite et plus forte qu'avant. » La voix de Kirimà se fêla un instant.

Janaína vint à son secours : « Antônio dansera avec eux aussi, n'est-ce pas ? »

« Oh, lui c'est celui qui bat le rythme sur le tambour avec des plumes de colibri tressées dans les cheveux, il y a des femmes très belles tout autour d'eux, des femmes de hors de la forêt avec de très longs cheveux jaunes et verts... »

Kirimà, remis de son moment d'émotion, n'avait pas résisté au désir de taquiner un peu Janaína, et il poursuivit en souriant tout seul, la voyant écarquiller des yeux déjà flamboyants de jalousie : « ... mais Antônio ne regardera pas les femmes jaunes ni leurs hamacs de fleurs tressées, parce qu'il regardera dans les flammes et il verra sa Janaína et son Ybyráatã qui le saluent en agitant les mains. »

Voilà, Janaína souriait déjà de nouveau, en berçant le petit.

« Il ne nous a jamais parlé de ces femmes très belles, Antônio », releva Piata, très intéressé.

« Oh eh bien, il a dû oublier. Il préférerait raconter des histoires de jeux de balle, tu le sais. »

« Et qui sait combien de nouvelles histoires il nous racontera, ils nous raconteront, à leur retour. »

« Énormément d'histoires, oui. Des récits de jeux à la balle, ils ne font que jouer toute la journée, là-bas dans le grand village. Mais ils raconteront aussi le jour où ils ont volé très haut sur le dos des grands oiseaux lumineux, avec tous les fils invisibles qui les effleuraient comme des doigts dans les cheveux et... »

Les oiseaux lumineux étaient intéressants mais Piata s'était distrait, en pensant qu'il avait hâte de demander à Moacir et à Yamandé plus de détails sur ces femmes aux cheveux multicolores et fluides.

3.28 Bouche-à-oreille

Isabel se sentait prisonnière dans une tour d'ivoire. Après avoir passé cinq ans de sa vie à Genève (j'ai du mal à lui trouver une âme, répétait-elle à sa mère pendant leurs rares conversations téléphoniques), elle avait envisagé avec enthousiasme son retour à New York, mais une fois le sol touché à JFK et fredonné, comme toujours, l'inévitable morceau des U2, elle s'était vite retrouvée en proie au découragement. C'était vraiment ça, sa vie ? Elle allait vraiment faire l'interprète pour toujours ?

Professionnellement elle n'avait qu'à être heureuse. Rien que travailler pour les Nations unies, avec leur système de sélection très dur, était la démonstration de ses qualités ; avoir remporté tout de suite le concours pour un second cycle de cinq ans, et au siège de New York encore, aurait dû la rendre extrêmement satisfaite. Et après tout, celui d'interprète était un métier merveilleux, indispensable pont entre des cultures différentes : de temps en temps, quand elle était de bonne humeur, elle se présentait en disant qu'elle était une collègue de la pierre de Rosette.

Mais à présent elle sentait le poids d'avoir parlé, pendant des années, des problématiques les plus variées, des plus petites aux plus considérables, et de n'en avoir jamais touché aucune du doigt pour de vrai. Elle était en contact avec tous les problèmes du monde et pourtant elle s'en sentait aussi éloignée que si elle avait été sur une autre planète.

Et puis la *saudade*, ce sentiment si uniquement brésilien. Quand elle vivait à Genève elle l'avait prise — comment avais-je pu commettre une erreur pareille ! — pour la nostalgie du dernier endroit qu'elle avait appelé chez elle, son appartement de la 36e Avenue. Mais maintenant que son regard se posait sur la silhouette familière du Roosevelt Bridge, son esprit s'était éclairci : penser que la *saudade* puisse s'éprouver pour un pays autre que le Brésil, c'est comme croire qu'on puisse avoir le mal d'Afrique pour l'Asie : si fascinantes que puissent être Oulan-Bator ou Katmandou, c'est simplement impossible.

Elle croyait avoir appris à la tenir en respect, à coups de voyages et d'une vie occupée et frénétique, mais l'éloignement de chez elle revenait toujours se faire sentir, comme cette amie-ennemie dont nous ne savons pas nous détacher, pensait-elle. Les instruments fournis par le progrès technologique ne faisaient que souffler sur le feu : depuis qu'elle avait repris son service au palais de verre, sa tablette était connectée de plus en plus souvent aux agences de presse brésiliennes, aux médias de la région de Macapá.

La petitesse des événements de chez elle lui réchauffait le cœur et lui arrachait souvent un sourire et parfois — il lui semblait être devenue plus sentimentale, ces derniers temps — une larme : elle n'avait jamais entendu parler de monsieur Jaco Sainz, mais lire qu'une vague de *pororoca*, la marée fluviale hors saison, avait dispersé le bétail de sa ferme l'avait attristée. Pauvre Jaco. Et pauvres ses vaches. L'école de samba Maracatu da Favela, fraîche vice-championne 2014, commençait déjà les préparatifs du carnaval de l'année suivante. Qui sait si Silvinha était encore au comité d'organisation, quelle belle personne, si solaire. Une nouvelle secrétaire extraordinaire aux politiques féminines venait d'être nommée par le gouverneur de l'État d'Amapá : une femme jeune aux traits sympathiques, voilà une bonne nouvelle.

Chaque fois qu'Ana, une interprète serbe qui parlait un très beau portugais et avec qui elle s'était tout de suite liée d'amitié, voyait Isabel manipuler sa tablette, elle s'approchait, intriguée.

À part les nouvelles locales, la presse parlait de femmes et de coupe du monde, en associant de toutes les façons possibles les deux sujets. En un peu plus d'une semaine, dans la zone de Macapá, on avait nommé : « Miss Coupe », « la Muse de la Coupe », « la Panthère de la Coupe », « la Mar-

raîne de la Coupe » et une dizaine d'autres titres, tous accompagnés des photographies de jeunes femmes plus ou moins dévêtues et plus ou moins jolies.

Ana trouvait la chose extrêmement drôle : « Vous êtes incroyables, vous les Brésiliens ! »

Isabel n'était pas aussi enthousiaste ; plus le temps passait, plus elle trouvait ce genre d'articles discordant.

« Oui, nous le sommes. Mais je préfère quand notre singularité se manifeste autrement. Regarde ça », rétorqua Isabel : « un homme est rentré à Macapá après quatorze ans passés dans la Forêt amazonienne », lut-elle à voix haute.

« Et écoute : “Accueilli par une tribu de non-contactés, il a refait surface avec un groupe d'Indiens pour porter secours à un membre de la tribu.” Regarde-moi ces photos ! »

Les photos étaient fantastiques, elles montraient le groupe d'Indiens en train de jouer au football pieds nus, avec cet homme plus grand et barbu.

En le regardant mieux, Isabel eut le soupçon de le connaître. Elle cacha d'un doigt la barbe pour ne bien regarder que les yeux : il lui rappelait quelqu'un mais elle n'arrivait pas à le situer. Ce fut en lisant l'article que la mémoire lui revint très clairement.

Antônio Carlos Rocha de Almeida.

« Antônio ! » s'exclama Isabel.

« Pourquoi, tu le connais ? » demanda Ana.

« Oui, je le connais, je le connais », répondit Isabel, abasourdie.

« Non mais, c'est incroyable ! Tu m'envoies le lien par mail ? » demanda Ana. « C'est une histoire bien trop belle pour ne pas la partager sur Facebook. »

Le lendemain, Ana assistait à une réunion de la Troisième Commission et, comme à son habitude, elle arriva bien en avance pour organiser ses affaires et, si possible, bavarder un peu. Son post sur Facebook avait déjà reçu une centaine de like et elle parcourut la liste pour voir qui l'avait repartagé. À côté d'elle, une des huiles, une ambassadrice membre du Conseil permanent et du cabinet personnel du Président, lorgnait ostensiblement les images qui défilaient sur l'écran. Ana savait qu'elle et Isabel se connaissaient bien : Isabel avait été une précieuse collaboratrice de l'ambassadrice avant de passer le concours de l'ONU.

« C'est un ami d'Isabel », lui dit-elle en indiquant une image sur l'écran, « voilà, celui-là. Il semble qu'ils se connaissent même assez bien. »

« Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Ce sont des Indiens ? »

« Oui, il paraît qu'il a disparu il y a quatorze ans dans la Forêt amazonienne et qu'il a réapparu ces derniers mois dans leur ville natale en emmenant avec lui quelques membres de la tribu chez laquelle il a vécu. Et la nouvelle amusante, c'est qu'ils sont excellents au football ! »

« Au football ? »

« Oui, il semble qu'ils jouent très bien. »

« Mais c'est un spot de la Coupe du monde ? »

« Non, non, c'est vraiment arrivé : je vous dis que celui-ci, il s'appelle Antônio, est un ami d'Isabel. »

« Vous m'envoyez le lien de l'article ? »

« Sur votre mail personnelle ? »

« Oui, s'il vous plaît, c'est une très belle histoire. »

L'ambassadrice rencontra Isabel quelques jours plus tard, à l'occasion d'une réception à l'ambassade du Brésil, mais elles eurent tout juste le temps d'échanger un salut et quelques mots avant que la foule ne les sépare.

Isabel, jouant machinalement avec son verre de *batida*, était en train de penser, amusée, qu'il faisait dans cette salle exactement aussi chaud qu'à Macapá, quand elle s'entendit interpeller.

« Vous ne vous ennuyez pas ? »

Elle vit que c'était un inconnu d'environ quarante-cinq ans qui s'adressait à elle, le seul sans cravate dans la salle où se tenait la réception, l'air très sûr de lui.

« Moi, dans ce genre de choses, je m'ennuie toujours », ajouta-t-il dans un portugais fluide mais un peu fruste.

« Non, je ne m'ennuie pas », répondit Isabel dans un anglais sans accent, « je me sens seulement un peu fatiguée, la semaine a été chargée. Nous nous connaissons ? »

« Nous n'avons certainement jamais été présentés, je m'en souviendrais. Robert, enchanté. »

« Maria Isabel Barbosa », répondit Isabel, en attendant quelques instants avant d'ajouter l'obligatoire « enchantée. »

Robert ne put pas ne pas remarquer le sourcil levé d'Isabel, et il recalibra son approche, en passant lui aussi à l'anglais.

« Le nom de famille, c'est juste. Hubert, Robert Hubert. Vous travaillez pour l'ambassade ? J'ai entrevu que vous parliez avec l'ambassadrice. »

« Non, je suis interprète et je travaille pour les Nations unies, mais l'ambassadrice et moi nous nous connaissons depuis de longues années et nous nous voyons toujours avec plaisir. Attendez un instant, Hubert ? »

« Oui, Robert Hubert », répondit l'homme en souriant.

« “Ce” Robert Hubert ? »

« Oui, je suis “ce” Robert Hubert, celui des stades à des centaines de millions de dollars. Et pendant le dernier Workshop international j'ai présidé le groupe de travail “Durabilité” : si vous voyez

quelque chose d'ironique dans tout cela, je voulais vous confirmer qu'il y a beaucoup d'ironie, même si ce n'est peut-être pas là où vous pensez. »

Le dialogue fut interrompu par l'ambassadrice qui s'était approchée en souriant, son habituel verre d'eau gazeuse à la main.

« Tu es en train de raconter l'histoire de ton ami ? Cette histoire est sur toutes les lèvres, ici. »

« Quel ami ? » demanda Hubert, intrigué.

« Vous êtes prêt pour un peu d'ironie là où vous ne pensez pas qu'il puisse y en avoir ? » demanda Isabel, et elle poursuivit : « Un ami à moi qui était porté disparu dans la forêt est rentré au bout de quatorze ans, en emmenant avec lui les membres de la tribu chez laquelle il a vécu tout ce temps. »

« Et l'ironie serait où ? » dit Hubert d'un ton légèrement trop brusque.

« L'ironie tient au fait que les membres de cette incroyable tribu savent jouer au football, je n'ai pas compris si c'est Antônio, ma connaissance, qui le leur a appris, ou quoi, et qu'ils sont en ce moment en tournée à travers le Brésil du nord. »

« Oh, je vois. Vous savez si par hasard ils vont aussi à Manaus ? » demanda en retour Hubert, qui continuait à ne voir aucune ironie dans cette histoire, mais qui évita d'insister sur ce point.

« Il me semble que oui, mais je n'en suis pas sûre », répondit Isabel, « de toute façon j'en ai pour une seconde à vérifier. »

Deux minutes plus tard l'attention de tous les trois était concentrée sur la tablette d'Isabel, sur laquelle apparaissaient des images et des vidéos de plus en plus bizarres. Apparemment, jusque-là, les Indiens avaient gagné tous les matchs, certains même avec un écart très large (c'était tellement incroyable que ça faisait penser à un coup publicitaire) et oui, effectivement, c'est à Manaus que se jouerait le dernier match de la tournée.

« C'est le match d'inauguration du stade ! » s'exclama Robert en voyant la date. « Je ne savais pas que c'étaient des Indiens qui devaient jouer, mais enfin, ça me paraît plus que juste. Moi, naturellement, en qualité de concepteur, je devrai participer à la cérémonie ; pourquoi ne viendriez-vous pas vous aussi ? Mes invitées, naturellement. Mrs. Barbosa pourrait me donner un coup de main avec mon portugais boiteux, je lui en serais reconnaissant. »

« Je suis désolée, moi je ne peux pas être là », répondit l'ambassadrice, « la semaine prochaine je pars pour Genève et ensuite j'ai une série de rendez-vous au Moyen-Orient, je ne rentrerai pas en Amérique avant fin juin. »

« Et vous ? » demanda Hubert en se tournant vers Isabel.

Isabel sentit de nouveau le serrement de cœur que lui causait à cette période la nostalgie de chez elle, et en même temps un autre sursaut qui pouvait aussi être dû au regard de l'homme, à vrai dire très enveloppant ; si bien que lorsqu'elle répondit les mots lui sortirent tout seuls : « Votre portugais ne m'a pas paru si mauvais, je ne crois pas que vous ayez besoin d'une interprète. Mais il est vrai que j'ai pas mal de congés en retard et que le Brésil me manque beaucoup. Je suis tentée, j'y réfléchirai. Mais je vous préviens : si je devais venir, ce sera pour moi l'occasion de vous faire savoir ce que je pense de tous ces millions de dollars qui ont été dépensés pour des stades de football. »

« D'accord. Mais promettez-moi qu'avant de me le dire vous vous laisserez emmener faire un tour du stade. »

3.29 *Tournée*

Antônio avait ouvert la fenêtre avant de s'asseoir sur le lit, l'ordinateur portable sur les genoux. Le bruit tambourinant de la pluie lui plaisait, et lui plaisait l'odeur chaude du fleuve au-delà duquel l'humidité voilait les contours des maisons entassées sur la rive. Elle avait vraiment l'air d'une belle ville, Manaus, et il regrettait un peu de n'avoir eu qu'une demi-journée pour la parcourir, mais les délais de la tournée avaient été fixés à l'avance par Rete Norte et il fallait évidemment s'y plier.

Il était content aussi d'avoir une chambre pour lui seul ; les garçons se débrouillaient désormais plus que bien pour des choses comme dormir de leur côté, et lui, qui devait admettre avoir trouvé la tournée plus fatigante qu'il ne s'y attendait — la vie dans la forêt l'avait beau maintenu en excellente forme physique, jouer au football avec des jeunes de vingt ans était un engagement non négligeable, et puis tous ces voyages, ces routes défoncées et inondées, ces terrains barbouillés de boue — il savourait avec plaisir quelques moments de paix. Il avait fini par comprendre qu'il n'arrivait à se sentir tranquille que lorsqu'il savait les garçons sous contrôle et en sécurité, dire que j'avais tant d'instinct paternel sans le savoir.

Mais l'hôtel où ils se trouvaient ce soir-là était charmant et tranquille, dépourvu des dangereux attraits de discothèques ambiguës et de salles de jeux enfumées entre lesquels il avait dû slalomer à certaines des étapes précédentes, en cherchant un équilibre difficile entre la légitime curiosité et l'envie de s'amuser des jeunes gens et les risques que pouvaient comporter des situations et des milieux auxquels ils n'étaient absolument pas préparés. Une vieille tante plutôt qu'un entraîneur, pensait-il : cette liqueur est trop forte, fais attention, ces machines-là avalent l'argent, ne te laisse pas ensorceler par les petites lumières, non ces filles-là ne sont pas pour toi, elles sont là, elles sont là pour travailler voilà, laisse-les tranquilles, et toi mets un tee-shirt, on ne peut pas aller manger torse nu ici. Une vieille tante, un chaperon, une mère abbess.

Mais maintenant tout était en ordre : probablement, bien qu'ils fussent répartis dans trois chambres, ils étaient tous entassés dans une seule à se disputer la télécommande du téléviseur et le smartphone sur lequel ils ne se lassaient pas de regarder leurs photos, que Gabrielita, avec une admirable constance, tirait des vidéos de Rete Norte pour les mettre sur le compte Instagram qu'elle avait ouvert à leur nom, et auquel Moacir contribuait en chargeant de temps en temps une photo prise par lui-même.

Antônio se réarrangea les oreillers derrière la tête. Eh bien, celle-ci aussi est passée, pensa-t-il. Et très bien passée, excellemment même. Gagner tous les matchs était devenu la norme et Antônio se demandait de temps en temps si les équipes contre lesquelles ils avaient joué n'étaient pas plus faibles qu'on ne les lui avait présentées. Quoi qu'il en soit, demain dernier match puis retour à Macapá. Yamandé, si tout s'est passé comme prévu, sortira de l'hôpital juste après notre arrivée : encore quelques jours pour nous organiser et plier bagage, et puis enfin on rentre à la maison, dans la forêt.

Il sourit en allant chercher la forêt sur l'ordinateur : ce Google Maps que sa nièce lui avait appris à utiliser lui semblait encore une magie, il ne se lassait pas de reparcourir le Jari, de suivre le cours de la fameuse route 210 qu'il n'avait jamais trouvée, de revoir les étapes de la tournée, Belém, Tucuruí, Altamira, Santarém, d'élargir la carte et de regarder d'en haut le Brésil entier, l'Amérique du Sud tout entière. Et puis de resserrer le cadre, de plus en plus, de plus en plus, sur le vert dense de la forêt, comme si, en regardant bien, il pouvait réussir à voir Janaína qui allait au fleuve avec Ybyráatã accroché à son cou, Piata qui rentrait de la chasse, Itatakûara assoupi dans son hamac.

Il rit tout seul en pensant que tout ce regard sur le monde d'en haut aurait fait envie même à Poranga Pagé.

Qui sait si nous trouverons un moyen de protéger au moins ce petit bout de monde qui est le nôtre ; qui sait, se demanda-t-il en regardant ce vert interminable, combien d'autres tribus comme la nôtre il y a. Il lança une recherche, cliqua sur un lien, puis sur un autre et un autre encore, de plus en plus inquiet et perplexe : il y avait des dizaines et des dizaines de pages qui parlaient d'une « question indienne » dont il n'avait jamais soupçonné l'ampleur.

Pendant sa vie antérieure à celle de la forêt il en avait entendu parler, naturellement, mais il n'y avait pas consacré trop de pensées, comme il arrive pour tant de choses dont on entend parler mais qui ne nous touchent pas du tout. Il ne s'était pas du tout rendu compte qu'il y avait derrière des problématiques aussi complexes et aussi débattues.

Le fait d'être pratiquement devenu un Indien lui faisait lire ces pages avec un certain effroi : d'un côté il lisait la question en Brésilien instruit et citadin, comme il l'avait été pendant la plus grande partie de sa vie, en cherchant à démêler informations et opinions avec détachement et froideur ; de l'autre il s'en sentait concerné au premier chef, lui, sa famille, ses amis et il avait du mal à ne pas se laisser emporter par la colère et le trouble. Il éteignit l'ordinateur, s'étendit sur le lit pour écouter le ruissellement de la pluie. Une fois rentrés à Macapá il faut que je voie cette femme de Greenpeace, cette Mariana : elle a beaucoup travaillé là-dessus et elle pourra peut-être m'aider à y comprendre un peu mieux quelque chose, sans me laisser trop emporter par les émotions.

Et à propos d'émotions, pensa-t-il tandis qu'il glissait dans le sommeil, j'ai été content mais beaucoup moins ému que je ne l'aurais cru de réentendre Isabel après tout ce temps. Ça lui avait fait plaisir qu'elle l'ait retrouvé et appelé, et encore plus plaisir qu'elle soit justement là, à Manaus, et qu'elle lui ait proposé de dîner ensemble après le match du lendemain. Mais s'il pensait à quel point il avait été blessé par son refus tant d'années auparavant, et à quel point il avait été bête et gauche ce soir-là, tout cela lui semblait si lointain, il lui semblait voir agir dans sa mémoire un autre Antônio, entièrement différent. Et il se rendit compte tout à coup que jusqu'à cet instant il avait pensé que le lendemain il reverrait la fille en vert de ce soir-là, quel idiot, il est évident que les années passent pour elle aussi : elle a maintenant plus de quarante ans, ce sera une dame mariée et posée. Il s'endormit en pensant qu'il ne se rappelait pas du tout son nom de famille.

3.30 Manaus

Isabel n'avait jamais dormi dans un avion de sa vie. Elle n'éprouvait pas de peur, au contraire voler lui plaisait beaucoup, et elle avait toujours pensé qu'il était en quelque sorte excitant de planer si haut au-dessus du monde, libres de toutes les contraintes du poids et de la gravité. Elle s'asseyait tranquillement à sa place et, même sur les trajets les plus longs, elle restait éveillée à contempler le panorama ou, la nuit, les autres passagers. Elle regardait rarement les films qu'on proposait et lisait plus rarement encore. L'avion, pour Isabel, était un lieu d'observation et d'introspection.

Hubert, lui, s'était déjà endormi pendant le décollage et, à part deux brèves pauses pour manger la nourriture « horrible » servie par des hôtes « bruyantes », il n'avait fait que se tourner et se retourner sur son siège incliné en ronflant bruyamment. Depuis plus d'une heure ils survolaient uniquement de la forêt et Isabel était à la fois horrifiée et fascinée. La mer verte est vraiment une mer, regarde, un océan même, elle s'étend à perte de vue dans toutes les directions, si régulière que la moindre irrégularité polarise complètement l'attention. Antônio a été un naufragé, se rendit-elle compte, qui sait ce qu'il a dû éprouver là-dessous pendant quatorze ans, perdu là-dedans. Isabel avait passé sa jeunesse aux marges de ce monde vert, elle l'avait effleuré plusieurs fois, et maintenant il lui donnait des frissons. Qu'est-ce qui m'arrive, se demanda-t-elle, qu'est-ce que c'est que toutes ces fragilités soudaines ?

Hubert se tourna d'un coup en exhalant l'énième grognement et posa sa joue sur le bras généreux d'Isabel, qui sourit et ne bougea pas d'un millimètre ; elle réprima même la tentation de lui rajuster un peu la mèche en bataille avant de refixer son attention sur les cimes des arbres.

La chaleur et l'humidité suffocante de Manaus l'accueillirent comme deux vieilles connaissances, avec l'odeur engourdie de fleuve et de fruits. Robert n'était pas du même avis, lui qui se mit à souffler et à transpirer abondamment dès la sortie de l'aéroport et de la protection de l'air conditionné. Isabel se sentait chez elle, elle se sourit à elle-même en pensant comme il était doux que toute la chaleur de sa terre lui coule à travers les pieds et lui vibre dans le corps. Son euphorie croissait de moment en moment et atteignit son sommet dans le taxi qui passait par des rues qui lui parurent familières bien qu'elle ne fût jamais venue à Manaus : les couleurs, les sons, les visages, tout contribuait à la sensation de se sentir chez elle et à son bonheur.

Et, elle devait l'admettre, y contribuait aussi d'une manière légèrement perverse le malaise de Robert, qui lui donnait un sentiment de supériorité et de contrôle.

Mais le lendemain matin Hubert était transformé. Il avait cessé de transpirer et un sourire radieux lui illuminait le visage.

« Ça me fait toujours ça, depuis que je suis venu travailler au Brésil. Les premières heures sont extrêmement pénibles, puis je ne sais comment mon corps s'adapte et je me sens très bien. »

« Mais tu as dormi cette nuit ? »

Il semblait impossible à Isabel qu'il eût réussi à trouver le sommeil après avoir dormi presque toutes les dix heures de vol de la veille ; elle-même était restée éveillée jusqu'à très tard.

« Oui, oui. Moi je suis un gros dormeur, il n'est pas rare que je fasse des dormettes de vingt heures. Et là je me sens vraiment bien, je me sens presque brésilien. »

« Effectivement ton accent s'est amélioré lui aussi ! » plaisanta Isabel.

La conversation continua agréablement pendant la matinée, quand ils prirent le petit déjeuner ensemble puis se déplacèrent tranquillement vers la zone du stade municipal. Mais tandis que dans toute la ville on respirait un climat paresseux et serein, dans la zone du stade quelque chose était en train de se passer. Les premiers petits attroupements de gens s'organisaient avec leurs pancartes de protestation le long des avenues qui menaient à l'enceinte, surveillés à vue par trop de policiers en tenue anti-émeute.

« Honte », « But pour la Coupe du monde - Brésil éliminé », « Respect ! », « La Coupe, pour qui ? » n'étaient que quelques-unes des banderoles qu'Isabel et Hubert, un peu inquiet d'être reconnu, observèrent ensemble.

« Maintenant dis-moi qu'ils ont tort », dit Isabel à un moment donné.

« Ils ont tort s'ils croient que ces deux pancartes, qui n'auront de visibilité que dans la presse locale ou presque, peuvent vraiment changer quelque chose. »

« Je voulais dire sur le fond, au sens où toutes ces centaines de millions dépensées pour les stades, on pouvait les dépenser autrement. Il y a des enfants qui meurent de misère et d'abandon, ici, tu sais. »

« Eh bien, ils ont tort là-dessus aussi. L'argent était pour les stades, il n'y avait pas d'autres projets. Et ça, ils l'ont eu : des stades, beaux et modernes. Les Brésiliens aiment le football ? Oui. C'est le seul argument sur la table. Je ne suis pas en train de te dire que je suis content de voir la pauvreté répandue dans ce pays et toutes les contradictions que tu connais mieux que moi. Je suis en train de te dire que cette fois-ci un grand système de pouvoir a touché le Brésil et que ni moi ni personne peut-être ne pouvait rien y faire. Ce que j'ai fait, ce que j'avais en tête de faire depuis que je me suis installé au Brésil pour suivre ces chantiers, c'est de donner au Brésil le meilleur : la durabilité maximale possible avec les technologies actuelles, le réemploi des matériaux, le plus faible impact environnemental possible. Voilà ce qu'aura le Brésil : les plus beaux stades du monde. »

« Que personne n'utilisera. »

« Je le sais, ce sont des choses qui peuvent arriver, mais dans ce cas il n'y avait rien en mon pouvoir que je puisse faire pour l'empêcher. »

La cérémonie d'inauguration proprement dite se déroula de manière très simple. Le gouverneur de l'État d'Amazonas dévoila une plaque en souvenir de ce jour, Rete Norte couvrit l'événement par un numéro spécial, mais Hubert resta au second plan, n'apparaissant que de dos sur quelques-unes des photos officielles. La protestation n'eut pas l'effet désiré et à la fin les un peu plus de mille manifestants furent nettement dépassés en nombre par les supporters accourus, environ vingt mille.

Comme le match devait se jouer à sept contre sept, le terrain avait été aménagé en le faisant pivoter de 90° dans la moitié sud du stade, avec les buts sur ce qui deviendrait ensuite les lignes de touche. La moitié nord du terrain était encore partiellement inutilisable, en attente de l'achèvement des travaux.

Avant le coup d'envoi eut lieu une deuxième petite cérémonie qu'un discours du capitaine de l'équipe des Indiens devait couronner.

Quand les joueurs entrèrent sur le terrain, Isabel se rendit compte de l'affaire que Rete Norte avait en main. Bien exploité, cela aurait pu être un phénomène médiatique de niveau mondial. Les Indiens arrivèrent torse nu, le corps et le visage peints de différentes couleurs : ils étaient tous très

jeunes, fiers, avec une démarche si fluide qu'elle avait l'air d'une danse. Antônio — le voilà ! Comme il avait changé ! — tenait un micro à la main et invita l'un des garçons, manifestement le capitaine, à dire quelque chose. À peine le garçon eut-il parlé qu'Antônio se tourna d'un coup pour le regarder.

La langue des Indiens ne ressemblait à aucune langue qu'elle eût jamais entendue. C'était un ensemble de sons très aigus, entrecoupés de claquements de langue et de longues vocalises. Le tout accompagné de gestes amples et très spectaculaires. Qui sait si, il y a des siècles, avant de perdre le contact avec la nature, nos ancêtres à nous aussi étaient aussi théâtraux en parlant, pensa Isabel. Et quand Antônio se mit à parler en portugais pour traduire ce qu'avait dit le garçon, elle ne put s'empêcher de sourire. Toi aussi interprète, Antônio, tu vois, le destin ?

« On nous a expliqué ce que c'est que l'argent, ce que veut dire vendre et acheter. Et nous, nous l'avons compris, même si ça nous semble une chose étrange. »

Il sembla à Isabel que la voix d'Antônio était hésitante ; elle ne comprenait pas si c'était l'émotion ou quelque autre sentiment qu'elle n'arrivait pas à reconnaître.

« Ensuite on nous a dit que la forêt n'est pas à nous. Que des hommes peuvent venir couper les arbres comme si la forêt leur appartenait. Mais qu'elle ne nous appartient pas, à nous qui y vivons depuis que la lune était petite et jeune. »

Isabel en eut des frissons : qu'est-ce qu'il a dit ? Chaque fois que le garçon parlait, Antônio prenait des pauses de plus en plus longues, comme s'il réfléchissait aux mots qu'il s'apprêtait à traduire. Le garçon dit encore une chose ; Antônio se tut quelques secondes et ce n'est qu'après un geste d'invitation décidé du garçon qu'il se résolut à ouvrir la bouche.

« Nous ne pouvons pas acheter la forêt. Mais personne ne peut acheter la forêt. Comment pouvez-vous acheter ou vendre le ciel, la chaleur de la terre ? L'idée nous paraît étrange. Si nous ne possédons pas la fraîcheur de l'air, le miroitement de l'eau sous le soleil, comment quelqu'un peut-il les tenir pour siens ? »

Après la phrase suivante du garçon, Antônio lui éloigna le micro de la bouche et lui dit quelque chose, à quoi le jeune homme répliqua avec fermeté. Les deux continuèrent à gesticuler et à se parler un certain temps, jusqu'à ce qu'Antônio conclue par deux gestes beaucoup plus brusques et moins élégants que les autres : le capitaine sembla hésiter mais finit par décider de continuer en faisant une grimace de mécontentement.

Isabel se surprit à jouer avec sa déformation professionnelle : sans rien connaître de cette langue, elle se surprit à chercher à deviner ce que se disaient Antônio et le garçon d'après le ton, d'après leurs gestes et d'après ce qu'ils avaient dit avant. Si on lui avait demandé sur-le-champ d'en hasarder une traduction, elle aurait attribué à Antônio les mots « Maintenant ça suffit, ce n'est ni le lieu ni le moment pour ces discours », mais naturellement en réalité cela aurait pu être n'importe quoi d'autre : malgré toutes ces années passées à l'ONU, elle n'avait jamais rien entendu de semblable à cette langue.

Antônio recommença à traduire, visiblement rassuré : « Mais aujourd'hui nous sommes ici pour jouer les premiers dans cette nouvelle maison du football, la plus grande maison du football de toute la forêt, et nous sommes très heureux. Pour l'occasion nous avons revêtu les couleurs des grandes fêtes et nous sommes très émus parce que énormément de gens nous regarderont jouer ; nous espérons que pour eux tous ce sera aussi amusant que ça le sera pour nous. »

« Pour eux ça le sera à coup sûr », dit Hubert à l'oreille d'Isabel, un geste un peu trop intime pour la relation qu'ils avaient eue jusque-là, mais qui ne lui déplut pas du tout.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? » demanda-t-elle.

Robert lui montra une revue qu'il était en train de feuilleter, achetée peu avant, sur la couverture de laquelle trônaient les garçons de l'Asu Ka'a (« À l'intérieur, le poster de Moacir ! ») : « Dans le match qui s'est le plus mal passé pour eux, le premier d'ailleurs, ils ont gagné quatre à zéro. Bien sûr qu'ils vont s'amuser, ils ne jouent pas avec des gens de leur niveau, regarde ça : quatre à zéro, cinq à zéro, huit à un, six à un... »

« Mais pourquoi ont-ils organisé cette tournée contre des équipes aussi faibles ? »

« Faibles ? Pas tant que ça. Apparemment ce sont toutes les meilleures équipes des championnats du nord du Brésil, championnat Amazonense, championnat Paraense, championnat Amapaense. Étant donné que dans la Série A brésilienne ne jouent que des équipes du centre-sud, je dirais que c'est le mieux qu'ils pouvaient trouver. »

Entre-temps le premier but de l'équipe des Indiens était déjà arrivé, sur une action si rapide qu'Isabel, distraite par le dialogue avec Robert, n'avait pas eu le temps de la voir. La sensation que ces garçons dansaient en permanence se renforça en les voyant jouer : ils semblaient extrêmement légers et extrêmement fragiles, et pourtant de leurs pieds sortaient des frappes et des passes d'une puissance peu commune ; ils avaient un instinct, ou peut-être une rapidité, qui les faisait toujours arriver les premiers sur le ballon, et avec ces couleurs peintes sur le corps ils étaient hypnotiques, elle n'arrivait pas à détacher les yeux du terrain.

Et ils fêtaient d'une manière vraiment étrange, en faisant le geste d'un archer qui bande son arc, et regarde, déjà quelqu'un dans le public les imitait.

3.31 Accords

« Pardonne-moi mais je ne me suis pas encore complètement réhabitué à manger comme vous. »

Il n'était pas facile de comprendre ce qu'il y avait d'indien chez Antônio : il n'avait pas leurs traits, ses cheveux étaient d'un châtain clair très rare dans la forêt, sa peau était moins sombre que celle des Indiens et une barbe négligée pointait effrontément sur son menton. Et pourtant il était indiscutablement devenu un Indien, c'étaient peut-être ses mouvements ou le ton de sa voix ou allez savoir quoi d'autre, Isabel n'arrêtait pas de se le demander.

« Je veux dire... comme nous, c'est-à-dire comme nous avant que vous ne deveniez vous... »

Isabel sourit. Antônio et elle étaient dans un restaurant assez raffiné de Manaus, et se revoir après tant d'années pour passer une soirée ensemble était encore plus agréable après la victoire retentissante des garçons d'Antônio dans le match de l'après-midi.

Quand Isabel avait annoncé à Robert (depuis quand étaient-ils passés, avec Hubert, aux prénoms ? Étrange, elle ne s'en souvenait même pas) ses projets pour la soirée, il avait commenté : « Ça me semble un endroit un peu trop élégant, il va peut-être se sentir mal à l'aise. »

C'était mignon que Robert se soucie des sentiments d'Antônio, mais Isabel avait noté, flattée, la pointe de jalousie contenue dans la remarque.

Elle était en réalité extrêmement curieuse, trop curieuse, de l'avis de Robert, de connaître tous les dessous de l'incroyable aventure que vivait Antônio.

« Qu'est-ce que vous mangiez, dans la forêt ? » demanda Isabel en mordant dans une excellente *costela* cuite à la braise. « J'imagine de tout, même les insectes ! »

« Mais pas tous les insectes », répondit Antônio, « seulement les bons. »

Isabel rit de bon cœur en pensant qu'Antônio avait fait une blague : « Non allez, sérieusement. »

« Mais je suis sérieux. Nous mangeons de tout, insectes, larves, poissons, oiseaux, reptiles, amphibiens, mammifères, une quantité de végétaux que je n'arrive même pas à énumérer... Et c'est peut-être la nostalgie, je ne sais pas, mais ces saveurs-là me manquent et ces choses que vous mangez, vous, il me semble qu'elles ont toujours un peu le même goût. Et elles sont toutes un peu trop salées. »

Isabel regarda Antônio droit dans les yeux pour la première fois, peut-être pour la première fois de sa vie.

« C'est incroyable ce que tu as changé. Mon Dieu, c'est très croyable, vu ton naufrage dans cet océan vert, mais c'est tout de même stupéfiant de le voir de ses propres yeux. »

« Toi aussi tu as pas mal changé. Tu es... tu parles d'une drôle de façon, voilà. »

On dirait toujours qu'elle est en train d'écrire un article de journal, pensa Antônio, je ne me rappelais pas ces élans rhétoriques chez elle. Et je ne me rappelais pas qu'elle avait une carrure aussi matronale, c'est peut-être un effet du temps qui a passé, comme ces petites rides au coin des yeux.

Il y eut quelques instants de silence, puis Antônio reprit : « Enfin bref, les chenilles... » mais il fut interrompu par un sourire d'Isabel : « Assez parlé de saletés, d'accord ? »

« Écoute, ce n'est pas du tout sale... »

« Raconte-moi plutôt quelque chose de curieux sur ces incroyables garçons à toi. Ils ont eu du mal à s'adapter à notre monde ? »

« Beaucoup moins que je ne l'aurais cru. Le fait de leur en avoir parlé pendant des années les a peut-être aidés. Bien sûr, il y a des choses qu'ils ne comprennent toujours pas, les ordures, par exemple : dans la forêt les déchets sont une poignée d'os rongés et de noyaux de fruits, ils ne s'expliquent pas les papiers, les bouteilles, les mégots, les ordures dans la rue. Mais d'autres choses qui devraient les déconcerter ne les troublent pas du tout. Un épisode significatif, c'est l'histoire des chaussures de football. Moi j'étais extrêmement inquiet, je m'étais préparé tout un long discours pour expliquer que jouer pieds nus était magnifique, évidemment, mais aussi très dangereux si les adversaires jouaient avec des chaussures à crampons. Figure-toi qu'il y a même une légende sur la sélection de l'Inde qui n'aurait pas participé à la Coupe du monde de 1950 parce qu'on ne les laissait pas jouer pieds nus... pardon, j'ai divagué. Je disais : j'ai passé des jours à réfléchir à la meilleure façon de les convaincre, et au lieu de ça, quand nous sommes arrivés au rayon sport du centre commercial, ils se sont jetés dessus pour les essayer et la seule chose qu'ils m'ont demandée a été : “Mais tu es sûr que Rete Norte nous les achète ? Nous ne devons pas payer de l'argent ?” »

« Hahah, mais comment ça se fait, à ton avis ? »

« Eh bien, ils voulaient ressembler le plus possible aux grands footballeurs qu'ils ont vus à la télé ; depuis qu'ils sont ici ils ne ratent pas un match. »

« Qu'ils sont mignons. Mais dis-moi, à propos d'“acheter” et d'“argent” : ils t'ont vraiment dit ça ? Et le discours du garçon, sur l'achat de la forêt ? »

« Ça, ç'a été un épisode qui... qui m'a pris au dépourvu, voilà : j'étais concentré sur la traduction et depuis la langue de la tribu ce n'est pas facile, c'est une langue parfaitement adaptée à la vie de la forêt mais qui ne l'est pas du tout à cette vie-ci, tu me comprends, non ? »

« Je te comprends très bien, ça m'arrive souvent à moi aussi, et pourtant le portugais, l'anglais, l'espagnol et le français sont beaucoup plus proches les uns des autres. »

« Quand je me suis aperçu de ce qu'il était en train de dire je lui ai demandé d'arrêter. »

Les pupilles d'Isabel, légèrement dilatées par la *caipirinha*, le fixèrent intensément (un peu trop intensément, aurait dit Robert).

« Oui, mais si j'ai bien compris ils viennent, vous venez, d'une tribu de non-contactés. Gagner, acheter la forêt me semblent des concepts “occidentaux”, pour ainsi dire. En quatorze ans tu leur as donné des cours de finance ? »

Antônio avait développé une sorte de système d'alarme : quand on parlait d'Indiens, ou de forêt, ou des différences entre la civilisation occidentale et la civilisation indigène, le sentiment de supériorité qui transparaissait régulièrement chez ses interlocuteurs le faisait facilement sortir de ses gonds. Il prit un moment pour observer les traits arrondis du visage d'Isabel et son sourire à peine esquissé.

L'alarme ne se déclencha pas.

« C'est une chose à laquelle j'avais pensé moi-même quand Rete Norte nous a proposé le contrat, une chose si naïve que j'en ai presque honte. Au bout du compte il nous restera en main quelques milliers de reais, insuffisants même pour payer le premier fonctionnaire à qui demander des informations. »

Le portable d'Isabel sonna, faisant sursauter Antônio, qui n'arrivait toujours pas à s'habituer au fait que les gens aient toujours et à chaque instant leur téléphone sur eux.

Isabel, légèrement rougissante, répondit au téléphone en parlant anglais. C'était une langue qu'Antônio n'avait jamais très bien connue et qu'il ne pratiquait plus depuis quatorze ans, mais il n'y avait pas besoin de connaître la langue pour remarquer que le ton de sa voix était devenu léger et pétillant.

C'est un homme, devina-t-il, et bientôt Isabel accrochera son hamac à côté du sien.

Et de toute façon il lui était resté en tête quelques mots d'anglais : *buying the rainforest*, ça ne veut pas dire acheter la forêt ? Elle était peut-être en train de lui raconter qu'Antônio voulait se l'acheter ? Il ne comprenait pas bien. Étaient-ils en train de se moquer de lui ?

L'alarme ne se déclencha pas cette fois non plus.

À la fin du coup de téléphone il demanda des éclaircissements : « Vous voulez vous acheter un bout de forêt vous aussi ? Pour en faire quoi ? »

Isabel se recomposa et redevint sérieuse, même si la lumière dans ses yeux ne s'en allait pas : « Antônio. C'est peut-être l'atmosphère magique de Manaus, ou peut-être simplement la *caipirinha*, mais je vais te faire une proposition hasardeuse. »

Antônio ne comprit pas et, de peur de dire une bêtise, resta silencieux, se bornant à un signe pour l'inviter à continuer.

« Je crois savoir comment t'aider dans cette affaire d'achat d'un morceau de forêt. Il y a quelque temps j'ai travaillé sur un projet de l'ONU concernant la recherche de modèles de *project financing* propres à la sauvegarde de la Forêt amazonienne. J'étais l'interprète et non pas une des expertes, mais j'ai appris deux ou trois choses et je crois savoir comment mettre sur pied une fondation à cette fin. »

Elle ignore l'expression stupéfaite d'Antônio et poursuivit : « Je ne sais pas exactement de combien d'argent vous disposez, mais au moins pour lancer le projet il en suffit de peu. »

Il sembla à Isabel voir les millions de pensées qui se battaient dans la tête d'Antônio pour arriver les premières à sa bouche : « Mais tu es sûre ? J'ai essayé de me renseigner mais j'ai cru comprendre qu'avec quelques milliers de reais on ne peut vraiment rien faire, sinon se raccrocher à des projets déjà en cours à un tout autre endroit, qui ne nous intéressent que relativement. Sans parler du délire bureaucratique. »

« Les obstacles bureaucratiques se franchissent, et c'est précisément là-dessus que je peux t'aider. Et évidemment plus il y a d'argent mieux c'est, je ne dis pas le contraire, si tu gagnais un milliard de reais à la loterie tout serait plus simple. Mais pour commencer, votre argent, je pense vraiment qu'il suffira. Ensuite il faudra trouver un sponsor ou une voie de financement, et là aussi j'ai déjà quelques idées ; peut-être même que Rete Norte pourrait être intéressée. En tout cas je suis absolu-

ment sûre que la belle fable du groupe d'Indiens qui surgit de nulle part et joue au football mieux que quiconque touchera le cœur de beaucoup de gens. Le mien, par exemple, a été touché. »

« Tu es en train de me dire qu'avec ton aide nous pourrions nous acheter notre forêt. C'est ça que tu es en train de me dire. »

« Oui. Je ne t'en voudrai pas si tu ne me faisais pas confiance, mais je te le dis quand même : fais-moi confiance. Votre argent ne finira ni dans mes poches ni dans les poches de personne d'autre. Il restera toujours directement sous ton contrôle ou, si tu as besoin d'aide pour l'administration, sous le contrôle de quelqu'un en qui tu auras confiance. »

« Pourquoi tu le fais ? Je veux dire, ta vie est à New York, ce n'est pas ce que tu as toujours désiré ? »

« Je ne sais pas, tu sais, pour arriver à mener cette vie j'ai étudié et peiné beaucoup, j'ai aussi renoncé à beaucoup de gens et de choses. Maintenant je sens le poids de cette peine. Et le Brésil me manque. La poésie me manque, l'énergie de ces gens. Et il me semble être dans une position où je peux faire quelque chose pour améliorer les choses qui ne vont pas. Alors ton apparition soudaine m'a semblé un signe, comme m'a semblé un signe l'arrivée de Robert dans ma vie... »

« Celui du coup de téléphone ? »

« Oui », dit Isabel en souriant, « ça s'est vu à ce point ? »

« On a compris que tu as accroché ton hamac à côté du sien. »

« Ah ah, elle est belle, cette expression ! »

« Oui. »

« Non. »

« Non quoi, pardon ? »

« Je n'ai pas accroché mon hamac à côté du sien. »

« Mais tu voudrais. »

« Qui sait. »

La conversation se poursuivit, détendue, le reste de la soirée, et Isabel s'amusa énormément à entendre raconter aussi bien les aventures d'Antônio dans la forêt que celles de leur arrivée en ville, riant jusqu'aux larmes quand Antônio lui raconta Teresa et la radio. Ils se quittèrent sur la promesse de se rappeler au plus vite pour définir tous les détails : Antônio avait exprimé le désir de retourner le plus tôt possible dans la forêt, auprès de sa famille. Et le fait que cette famille existât et qu'il en parlât avec tant d'affection piqua Isabel d'un tout petit pincement de déception, qu'elle chercha à oublier au plus vite.

3.32 Retours

« Ajoute encore un peu de haricots, Janita. Depuis qu'ils sont rentrés de ce voyage de football il me semble que les garçons ont toujours plus faim, ça doit être qu'ils se sont beaucoup dépensés. »

Marcela s'essuya la sueur au-dessus de la lèvre ; il avait toujours fait très chaud dans cette cuisine : « Et peut-être encore quelques poivrons, les légumes ça fait du bien. »

Elle remua soigneusement la sauce, tout en cherchant à se rappeler si elle avait dit à Italo de passer au magasin prendre deux ou trois caisses de bière : « Janita, quelqu'un a étendu le linge ? Il faut lancer tout de suite une autre machine, le panier de linge sale est sur le point d'exploser. »

« Oui, la lessive c'est Ubiratan qui l'a étendue. Il est toujours attentif à ces choses-là. »

« Bien, brave garçon. Piraí, elles doivent être plus fines, ces oignons. Regarde, comme ça. Voilà, parfait. »

Il devient vraiment pas mauvais en cuisine, ce garçon, pensa Marcela en lui effleurant l'épaule d'une caresse, il pourrait même en faire un métier, je suis sûre que ça lui plairait. Antônio n'avait jamais voulu en entendre parler, Amanda était un vrai désastre, Janita en revanche était très précise et fiable mais sans la moindre fantaisie. Oui, c'est vraiment le plus doué pour la cuisine parmi — Marcela interrompit sa pensée à moitié, stupéfaite et un peu troublée — elle allait se dire : parmi mes enfants.

Elle secoua la tête en souriant et en plongeant la louche dans la casserole ; il faisait vraiment chaud dans cette cuisine. Et il restait encore la *farofa* à préparer, au moins un kilo pour qu'il y en ait assez pour tout le monde. La machine à laver, il fallait vraiment penser à la lancer, sinon où est-ce qu'on les trouvait après, sept shorts propres. Elle rajusta une mèche de cheveux trempés de sueur en soupirant : eh, tu n'es plus une gamine, Marcela, ce n'est pas si étrange que le soir tu sois fatiguée après avoir été derrière une famille de dix personnes. Non, onze, onze, maintenant il y a aussi Yamandé sorti de l'hôpital, et remercions le ciel qu'il aille bien, un si beau garçon, ç'aurait vraiment été dommage.

Yamandé avait un sourire d'un bout à l'autre du visage depuis qu'on l'avait laissé sortir : enfin, après tout ce temps passé à ne pouvoir qu'écouter les récits de mille merveilles et de choses étranges, et si tu savais ceci et si tu voyais cela, enfin il pouvait voir de ses propres yeux et expérimenter tout ce dont les autres étaient déjà même un peu lassés ; et il déambulait en testant le ressort de sa jambe remise en service, avec les yeux heureux d'un enfant à la fête foraine. Ils avaient dit que maintenant qu'il était guéri ils rentreraient dans la forêt, mais lui n'en avait aucune envie, pas avant d'avoir vu et essayé tout ce qu'avaient fait ses amis.

Il s'était presque disputé avec Ubiratan et Itaúna, la veille au soir, parce qu'ils n'en finissaient plus de parler de comment ils rentreraient bientôt au village, très bientôt, et qu'ils avaient hâte de revoir la femme, l'enfant, la maman, le frère, l'ancien et le dernier-né et peut-être même ce casse-pieds d'Itatakûara et pourquoi pas le fourmilier ou l'araignée, quels amis ennuyeux.

Il avait de son côté Moacir et Cauê, qui ne semblaient pas si pressés que ça de rentrer dans la forêt. Jouer au football comme ils l'avaient fait ces derniers temps leur plaisait beaucoup et ils se berçaient de l'allusion qu'Antônio leur avait faite — sans savoir à quel point il s'en mordrait la langue, après — quant au fait qu'après les avoir vus jouer pendant la tournée deux ou trois équipes l'avaient contacté pour savoir si les garçons pouvaient être intéressés par un contrat.

Et puis, au cas où ils lui sembleraient hésitants, Yamandé avait déjà compris qu'il suffisait de nommer la bicyclette pour faire faire la grimace à Moacir à la pensée de l'enchevêtrement de la forêt, et de parler de Gabrielita pour voir se rallumer sur le visage de Cauê l'espoir de ce fameux hamac.

Et en réalité, à propos de hamacs, Yamandé lui-même avait une demi-idée de retourner voir Joana, la kinésithérapeute, qui, si grande et si forte et avec ces mains larges et légères, aurait peut-être, peut-être eu envie de continuer à lui enseigner le portugais.

Antônio proposa à Isabel une autre bière avant de rentrer à la maison pour le dîner : il se serait senti un peu mal à l'aise de laisser ses parents dîner seuls avec les garçons, en cherchant à démêler leurs mauvaises humeurs et leurs petites disputes sans même en comprendre la langue. Ils faisaient déjà beaucoup, énormément pour eux tous, et Janita elle-même, qui s'était retrouvée à faire la grande sœur d'une bande entière de grands garçons qui en faisaient une et en pensaient cent, commençait de temps en temps, si patiente et affectueuse fût-elle, à donner des signes d'impatience.

Isabel accepta volontiers ; elle aussi avait d'autres projets pour le dîner et voulait avoir le temps de repasser à l'hôtel où elle avait décidé de loger avec Robert pour se changer : Antônio, visiblement, ne prêtait pas la moindre attention à la tenue de ses interlocuteurs — peut-être que dans sa tête il les voit tous nus et libres avec seulement la brise sur la peau, pensa-t-elle avec un petit rire rêveur — mais Robert appréciait une femme bien habillée, et elle appréciait qu'il apprécie.

La conversation se poursuivit, détendue ; désormais Antônio avait décidé que la proposition d'Isabel de s'occuper des aspects juridiques et pratiques de la mise sous protection de leur petite portion de forêt était non seulement la seule voie effectivement praticable mais aussi la meilleure qu'il pût trouver. Il l'avait déjà mise en contact avec Mariana et, puisque grâce au ciel les deux femmes s'étaient très bien entendues, leurs compétences réunies seraient efficaces, du moins Antônio l'espérait.

Certes, mener toute l'affaire à son terme prendrait un peu de temps et il faudrait repousser le retour au village, mais Antônio devait nécessairement être joignable, au moins pour signer les papiers et approuver le travail d'Isabel et de Mariana : s'il disparaissait de nouveau dans la forêt le projet ne pourrait même pas démarrer.

Devoir attendre le contrariait un peu ; il s'était déjà fait à l'idée que, maintenant que Yamandé était entièrement remis sur pied, ils pourraient dans très peu de temps programmer le départ, et l'urgence de revoir Janaína et Ybyráatã, de revoir le vert parfumé et sonore du village, de rentrer victorieux à la tribu après avoir accompli leur mission s'était faite forte : à certains égards il avait vraiment hâte de partir.

Mais pour le consoler, et c'était une consolation si valable que rien qu'à y penser ses yeux s'illuminaient, il y avait le fait que rester encore un peu à Macapá voulait dire pouvoir voir la Coupe du monde, et eh bien, on ne peut vraiment pas dire que ce fût rien du tout. Rien qu'à y penser, pourtant, ça le fit rire : sa mère, sa sœur et son père assis avec lui au salon en compagnie de sept Indiens poliment disposés en cercle devant le téléviseur, fenêtres ouvertes et drapeaux prêts, en caleçon, cacahuètes et bière pour tout le monde, à encourager l'équipe.

3.33 *Cris*

Les cris et les rires qui résonnent d'un bout à l'autre du car. Les mille bruits de la route semblent évanouis, couverts par le bruit de la jeunesse et de l'insouciance. Et dans leur tête, ils savent déjà que les cris les plus rayonnants et les plus exaltés seront ceux qui sortiront de leurs gorges dans un mois. Ils ne sont pas encore assez haut pour dominer le monde, mais ils en sont près. Seuls les plus forts et les plus courageux arrivent assez haut pour pouvoir promener le regard sur l'infinie immensité des tribunes et comprendre qu'on est arrivé au sommet, que plus haut que ça on ne peut pas aller. Ils n'ont encore jamais éprouvé cette sensation, mais ils se la sont entendu raconter tant de fois. Et aujourd'hui c'est eux, les hommes forts et courageux qui devront accomplir l'exploit. Bientôt ce sera à eux de trouer les filets blancs qui les entourent, et ce sera à eux de raconter aux enfants ce qu'on éprouve quand on monte sur le toit du monde.

Le son des rires et des cris d'auto-encouragement couvre tout : le son de la musique qui sort des écouteurs de celui qui voulait seulement se détendre, le son de celui qui bavarde avec son voisin, insouciant de la tâche qui les attend. Et le son de quelque chose de métallique qui plie sous la poussée puissante du véhicule, et qui ensuite se brise.

Puis il y a un instant de silence et puis les sons sont laids, ils deviennent des bruits. Des bruits qui ne devraient pas être là : bruits d'autres parties métalliques qui se brisent, bruits de peur, bruits d'un fracas terrible. Et puis les cris de douleur et de désespoir.

Chapitre 4

4.1 *Cela dit*

Le car s'était retourné sur lui-même et gisait les roues en l'air au bord de la chaussée, un flanc éventré comme si quelqu'un était passé le rayer avec une tronçonneuse au lieu d'une clé.

Les premiers automobilistes qui arrivèrent sur les lieux et descendirent de voiture pour aider remarquèrent les couleurs du Brésil peintes sur le flanc. Quelqu'un remarqua ensuite que le car avait l'air flambant neuf et que le dessin n'était pas celui des nombreux cars qui faisaient la réclame de la Coupe du monde de football imminente, et quelqu'un d'autre lut l'inscription « Préparez-vous ! Le sixième arrive », qui avait été choisie comme phrase officielle de la sélection, soulevant bien des polémiques chez tous ceux qui se rappelaient la débâcle de 1950.

« Ils l'ont peut-être écrit sur tous les cars ? »

« Je ne sais pas, je ne sais pas, moi je l'avais dit que ça portait malheur. »

À mesure que le doute grandissait, les opérations de premiers secours se faisaient plus fébriles.

Trois hommes robustes se mirent de bon cœur à forcer la portière pour s'ouvrir un passage à l'intérieur, et quand le premier réussit à entrer et posa les yeux sur ce visage qu'il avait vu tant de fois à la télévision, puis sur un autre et sur un autre encore, la confirmation arriva, et les cris désespérés des secouristes couvrirent en intensité ceux des blessés qui appelaient à l'aide.

Personne n'était mort. Cela dit, c'était une tragédie absolue : à bord du car voyageait la sélection brésilienne au grand complet, qui aurait dû faire ses débuts à la Coupe du monde deux semaines plus tard, et presque tous les athlètes semblaient s'être coupé ou cassé quelque chose. Dès les premiers reportages télévisés et les premiers articles des journaux en ligne, dès les premières discussions dans la rue, dans les bars, sur les lieux de travail, tout le monde semblait être du même avis : une fois expédié en début de propos le devoir de se sentir soulagé qu'il n'y ait pas eu de suites plus tragiques encore, on passait à l'examen des graves conséquences qu'un coup aussi dur pouvait avoir sur la sélection brésilienne. Si bien que l'expression devint rapidement une rengaine : « Personne n'est mort. Cela dit... »

4.2 Like

Comme tous ses compatriotes, Yaia elle aussi avait été emportée par le tourbillon d'incrédulité et de désespoir qui avait suivi la Nouvelle (c'était tout de suite devenu la Nouvelle, il n'y avait nul besoin de préciser laquelle). Un petit message de Dani sur WhatsApp, plein de frimousses en larmes et de points d'exclamation, lui avait fait allumer la télé, et pendant deux heures elle avait regardé tous les journaux télévisés, tous les reportages depuis l'autoroute, depuis l'hôpital, les réactions de l'étranger, le message d'encouragement de la Présidente, le tout ponctué par le bip incessant qui signalait l'arrivée de nouveaux messages de ses amis via WhatsApp, Facebook, Twitter et toutes les autres applis qu'elle avait installées sur son téléphone. On en parlait même dans le chat de Ruzzle, et une vieille discussion sur Orkut était même revenue à la vie. Puis, d'un coup, elle avait éteint la télé, l'ordinateur et le portable, en quête de paix. Elle voulait dormir mais la paix ne venait pas, troublée par le vacarme qui montait de la cuisine où ses parents et son frère se disputaient à propos d'une quelconque loi sur la sécurité routière à laquelle elle n'avait rien saisi et qui, à ce moment-là, ne l'intéressait pas.

La tête posée sur son adoré coussin rembourré d'épeautre, elle avait laissé son regard errer dans la pénombre sur les images accrochées au mur, qui signalaient l'évolution en cours dans sa petite chambre de fille de seize ans. Le seul poster de la vieille garde qui résistait encore, plus par attachement historique qu'autre chose, était celui de Justin Bieber que Fábio lui avait offert trois ans plus tôt. Les autres avaient été remplacés par des photos et des découpages qui montraient une Yaia plus mûre et plus consciente des problématiques du monde qui l'entourait. Une affiche de Greenpeace, le billet encadré d'un concert des Titãs, les photos de Camila Vallejo et de Kennedy. Le côté sportif était couvert de découpages de magazines avec les trois joueurs les plus canons de la sélection qui, ballon en main et pas grand-chose sur le dos, mettaient en valeur leurs qualités extra-footballistiques et, à côté, une photo de Moacir, ce jeune Indien qui n'était pas mal du tout lui non plus (pas mal du tout du tout) et qui, d'après ce qu'elle avait vu à la télé, se débrouillait très bien sur le terrain aussi.

Son regard revint brièvement sur JFK, qui l'invitait à se demander ce qu'elle, elle pouvait faire pour son pays. Et puis de nouveau sur les trois canons de la Seleção et sur Moacir, Seleção et Moacir, avec cette sensation d'une idée qui se forme non pas dans la tête mais dans la poitrine et qui ensuite, enfin, monte et se manifeste dans toute sa clarté.

Elle ralluma le Mac en pianotant sur le bureau de son ongle verni de vert, frémissante d'attente, et dès que ce fut possible elle se connecta à Facebook. Une brève recherche lui révéla plusieurs groupes de condoléances pour l'accident, parmi lesquels « Prions pour la Seleção et pour le Brésil tout entier » comptait déjà plus de vingt mille membres. Et d'innombrables pages avaient déjà été créées en faveur de la convocation de tel ou tel joueur, pleines de discussions où des personnes raisonnables exposaient leur point de vue avec le calme habituel : « Oreste est très fort, c'était une injustice qu'on ne l'ait pas convoqué avant, c'est le destin qui l'a gardé pour cette occasion. » « S'ils le convoquent j'espère que le car aura un nouvel accident. » « On voit bien que tu n'as jamais vu un match de football de ta vie ;-) » « On voit bien que tu es aveugle :-D » et ainsi de suite.

Yaia rajusta sa mèche couleur mandarine et constata avec plaisir que personne n'avait encore eu son idée. Elle cliqua sur Créer une Page, écrivit « Envoyons l'Asu Ka'a à la Coupe du monde », choisit pour couverture une belle photo d'un des garçons en plein retourné acrobatique spectaculaire, appuya sur Entrée et regarda son œuvre avec satisfaction. Pendant qu'elle réfléchissait à l'étape suivante, elle vit que les deux premiers « Like » étaient déjà apparus sur la page : celui de Fábio (tu parles ! Qu'il ait mis vingt bonnes secondes était presque suspect : est-ce que son béguin serait en train de lui passer ?) et celui de sa cousine Patricia.

Puis avaient suivi les autres Like des amis habituels avec qui elle interagissait le plus, y compris celui de sa grand-mère, que Yaia lui rendit par un petit cœur en se demandant ce qu'elle faisait encore debout à cette heure-là (mais c'est peut-être mamie qui se demande la même chose de moi, LOL). Trente-neuf Like en une demi-heure, à une heure du matin : c'était nettement son plus grand succès depuis qu'elle était sur Facebook. Elle hésita un moment sur le bouton « suggérer cette page à tous vos amis », auquel elle était en général tout à fait hostile, mais cette fois c'était pour une bonne cause. Elle cliqua sur Envoyer et en un quart d'heure elle était arrivée à soixante-sept Like. Les deux premières marques d'appréciation venues d'inconnus, amis d'amis, une certaine Fernanda Greenpeace et un certain Victor Menezes, lui donnèrent beaucoup de satisfaction, et avec la satisfaction vint enfin le calme aussi. Elle éteignit de nouveau l'ordinateur et à peine eut-elle posé la tête sur le coussin qu'elle sentit qu'elle allait déjà s'endormir, mais elle eut le temps d'une dernière pensée : ce serait trop la classe si demain matin je me réveille et qu'il y a cent Like.

À son réveil les Like étaient presque mille et quelques discussions étaient déjà apparues sur ceux des six Indiens qui étaient les plus indiqués pour aller renforcer la Seleção, et à quel poste. Yaia était électrisée et décida de sauter le petit déjeuner pour mieux soigner la page. Elle trouva une photo de chacun des six (Antônio, elle l'écarta sans même une pensée. Si elle y avait réfléchi, du reste, la pensée aurait été « trop vieux et puis ce n'est même pas un vrai Indien ») et créa six posts dédiés, en les enrichissant des rares informations qu'elle réussit à trouver en ces vingt minutes. Puis elle sortit de chez elle et courut à l'école.

Au Colégio Sagrado Coração de Maria de Brasília régnait l'interdiction stricte d'utiliser son portable en classe. En deux ans Yaia ne l'avait jamais enfreinte, mais ce matin-là résister à la tentation fut bien plus dur que d'habitude. À la première récréation elle courut aux toilettes avec ses amies de confiance et alluma le portable, mais elle fut accueillie par un résultat décevant : mille douze Like. Dani poussa un cri incrédule et Leticia en fit autant, mais celle-ci remarqua l'expression déçue de Yaia : « Mille Like ? Mais c'est trop la classe, c'est dingue ! C'est quoi cette tête ? »

« Non, c'est qu'on était déjà à mille ce matin quand je suis sortie de chez moi, j'espérais que le truc prendrait plus vite. L'élan est peut-être retombé. Bon, tant pis. »

« Mais tu es folle ? Tu connais quelqu'un avec mille Like sur une page qui ne soit pas J'adore Justin Bieber ou LeoDiCaprio Épouse-moi ? Tu devrais te la raconter d'ici à la semaine prochaine, et pas qu'un peu ! » essaya encore de la soutenir Leticia, aussitôt foudroyée par le regard des deux autres : comment Leticia osait-elle oublier l'affront subi du fait de leur ennemie jurée Maria Eduarda, qui détenait le record de l'école avec plus de trois mille Like sur une page de présentation de l'école d'une flagornerie achevée.

« Ah, oui. J'oublie toujours. Bon, mais la page d'Eduarda, tout le monde sait que les Like étaient achetés par son père. »

« Quoi qu'il en soit », coupa Dani, plus pragmatique, « tu ne dois pas t'avouer vaincue. Tu l'as mis, le lien, sur Twitter ? WhatsApp ? Non, hein ? Allez, faisons-la tourner, cette page, que je voie une autre grimace sur la tête d'Eduarda. »

De : fernanda.silva @ greenpeace.br — Heure : 10 h 39

À : [copines greenpeace + Amigos da Terra]

Objet : Belle idée

Hé les filles,

hier soir je traînais à moitié désespérée sur Facebook quand je suis tombée sur cette page : « Envoyons l'Asu Ka'a à la Coupe du monde ». C'est une belle idée, non ? Qu'est-ce que vous en dites, on essaie de la diffuser et on voit jusqu'où on arrive ?

Bises

F

Vers midi, réveillé depuis vingt minutes à peine, Victor Menezes prenait son petit déjeuner devant l'ordinateur, en quête d'une idée pour un papier à envoyer au Jornal de Taguatinga, le site d'informations locales avec lequel il collaborait. Évidemment il voulait parler de la Nouvelle, mais il cherchait à lui donner un angle différent des milliers d'autres papiers qui ne parlaient que de ça, quand lui revint en mémoire cette page Facebook qu'il avait marquée d'un Like la veille au soir. Il la retrouva, jeta un œil au profil de la fille qui l'avait créée, pensa : ça peut aller, et en dix minutes il envoya son papier.

À une heure cinq, dès que la sonnerie retentit, Dani alluma son portable et chercha aussitôt la page créée par Yaia. Au premier coup d'œil elle fit une grimace de déception, mais elle comprit ensuite qu'elle avait mal lu et que le nombre d'abonnés comptait un chiffre de plus que le matin. Sans même montrer l'écran à ses amies, elle courut jusqu'à la classe d'à côté, juste à temps pour croiser Maria Eduarda et lui jeter à la figure la dure réalité : « La page de Yaia a onze mille abonnés et pas un seul payé par son papa ! »

À trois heures et demie Jaci, depuis sa petite chambre du centre de Manaus, tomba sur la page de Yaia, qui avait seize mille abonnés. Jaci avait treize ans. Jusqu'à deux mois plus tôt son prénom, dont ses parents lui avaient dit que c'était un ancien nom indigène, ne lui avait jamais beaucoup plu. Mais depuis qu'on avait appris l'existence de ces Indiens qui jouaient très bien au ballon et dont l'un s'appelait même comme lui, il en était devenu très fier et il s'était même inventé toute une série d'histoires abstruses de liens du sang avec d'anciens guerriers de la forêt. Il avait enregistré tous leurs matchs diffusés à la télé et il prépara maintenant un montage de leurs actions les plus spectaculaires. Il le mit en ligne sur la page de Yaia, avec ce commentaire : « Avec des champions pareils, la coupe est à nous. »

À sept heures du soir Yaia n'arrivait pas à détacher les yeux de l'ordinateur. La page qu'elle avait créée moins de vingt-quatre heures plus tôt avait plus de trente mille abonnés, grâce aussi à la très belle vidéo mise en ligne par Jaci00, un gamin dégourdi avec qui elle avait fini de chatter quelques minutes plus tôt.

Le lendemain Dani et Leticia vinrent la chercher dans l'après-midi, puis elles passèrent tout près prendre sa cousine Patricia et allèrent fêter ça. Yaia se sentait euphorique, mais aussi un peu ridicule, parce qu'elle n'arrivait pas à réprimer la sensation d'être une personne célèbre incognito. Ah, si vous saviez qui je suis...

Pendant que les filles dansaient, dans les rédactions du monde entier des milliers de journalistes sportifs cherchaient à reproduire l'exploit matinal de Victor Menezes : réussir à trouver un angle inédit pour parler de la retentissante nouvelle de l'accident du car de la sélection brésilienne. Elmar Stod, un jeune rédacteur de CNN fiancé à une étudiante en anthropologie de l'Emory University d'Atlanta, en Géorgie, repensa à quelques conversations qu'il avait eues les semaines précédentes avec Jill à propos de cette tribu amazonienne récemment sortie de l'ombre. Il chercha quelques informations en ligne et tomba d'abord sur la vidéo de Jaci00, puis sur la page de Yaia. Il y a un bon petit article à tirer de là, pensa-t-il, satisfait.

Yaia rentra à la maison à deux heures du matin et, par superstition, décida de ne regarder ni son portable ni de rallumer l'ordinateur, et alla droit se coucher. On verra demain, fut sa dernière pensée.

Au réveil elle fit encore durer le plaisir. Il manquait un professeur, l'entrée à l'école était donc repoussée de deux heures : elle prit une longue douche puis un abondant petit déjeuner avec du lait, du pain au kamut et de la confiture de citron vert. Elle était en train de décider d'aller allumer l'ordinateur quand elle entendit une grêle de coups à la porte. Elle ouvrit, pour être aussitôt emportée par Patricia qui, dans sa hâte, ne s'était même pas lissé les cheveux : « Mais tu ne me dis rien ? Mais tu te rends compte ? »

« Je ne te dis rien quoi ? La page ? »

« Oui ! Tu n'as pas encore regardé, ce matin ? »

« Non... », lui répondit Yaia, déjà frémissante d'excitation.

Elles coururent dans la chambre et attendirent que le Mac s'allume, Yaia ricanant en regardant l'agitation de sa cousine. Elle ouvrit Facebook et cessa net de rire.

Deux millions quatre cent mille sept cent dix-huit Like. La page avait été citée dans une dépêche de CNN.com, et de là reprise en cascade par tous les grands quotidiens du monde, à mesure que la ligne de l'aube se déplaçait sur la terre en réveillant ses habitants.

Le premier réflexe de Yaia fut de vérifier combien de Like avait la page de la Présidente : 450 000. Ha ! Et dire qu'hier encore je faisais la course avec Maria Eduarda. Puis elle vérifia celle du président précédent : 765 000. La sienne avait même plus de Like que la page de la Seleção elle-même.

Le tour des comparaisons terminé, elle se sentit vidée, sans savoir quoi faire d'autre. Elle pouvait passer le temps à se faire hypnotiser par le compteur des Like, qui montait par bonds de cent à la seconde, mais elle se tourna ensuite vers Patricia, qui entre-temps s'était mise à pleurnicher, et la serra dans ses bras : « Et maintenant ? »

Quelques minutes plus tard, sa mère entra dans la chambre, hors d'haleine, en lui tendant le téléphone : « C'est un rédacteur de Rete Globo. Ils veulent te parler. »

4.3 Convocation

Du portable posé sur la petite table à côté du lit partit l'hymne national que le coach, avec un sarcasme que ceux qui le connaissaient peu auraient pu prendre pour de la servilité, avait attribué à un seul numéro bien particulier.

« Ohjésusrédempteur. Et qu'est-ce qu'elle veut encore, celle-là ? Qu'est-ce que je pourrais bien lui dire de différent d'hier soir ? »

« Elle veut peut-être seulement savoir comment vous allez », proposa l'infirmière qui venait de finir de le réinstaller dans le lit.

« Bienvenue sur la planète Terre, jeune extraterrestre », l'apostropha le coach, « dans votre galaxie il existe des politiques désintéressés ? »

Il se redressa avec peine, en prenant appui sur le bras qui n'était pas cassé et en cherchant à réveiller le moins possible la douleur aux côtes, baissa le volume de la télé, qui le montrait en train d'informer la nation de ce qu'il avait dit la veille au soir et qu'il allait répéter maintenant, et répondit : « Madame la Présidente ! Quel plaisir de vous entendre aujourd'hui encore ! »

Après un long et inutile échange de politesses, le coach la mit au courant de l'état de la situation, qui était du reste le même que la veille et que l'avant-veille. Vu le caractère exceptionnel de l'événement, la FIFA, avec l'accord unanime de tous les autres pays participants, avait décidé d'accorder au Brésil la plus grande souplesse pour arrêter la liste des sélectionnés, qui devait désormais être fixée au plus tard le onze juin, la veille du début de la Coupe du monde.

Des vingt-trois joueurs impliqués dans l'accident, trois s'en étaient tirés presque indemnes, à part quelques contusions ou coupures sans importance. Cinq autres, dont Foguete, avaient des blessures plus sérieuses, qui les empêcheraient de participer aux premiers matchs, mais peut-être — peut-être — étaient-ils récupérables pour la phase finale du tournoi. Les quinze autres étaient inutilisables : entre les jambes, les bras, les têtes et les côtes cassées, ils avaient tous des délais de guérison qui allaient de deux à six mois.

« C'est une tragédie, mais cela dit ça me semble encore un miracle que vous soyez tous vivants », dit presque en chuchotant la Présidente.

Le coach acquiesça avec un frisson et poursuivit son compte rendu : « J'ai déjà dressé, en accord avec mes collaborateurs, la liste des joueurs à convoquer et nous sommes en train de les contacter en ce moment même. Évidemment ils sont tous désolés du sort qui a frappé leurs camarades... » oui, bien sûr, absolument désolés, pensa le coach, tu parles, « mais ils sont en même temps honorés d'avoir été appelés pour tenir haut notre drapeau dans ce moment de grande difficulté. Ce sont tous des joueurs d'un tel niveau que je n'ai aucun doute : avec l'aide de Dieu et de la *torcida* brésilienne, le trophée sera nôtre malgré tout. »

Le coach mit son cerveau sur pause, prêt à laisser se dissoudre l'inutile litanie de vœux et d'encouragements finals, le pays compte sur vous et blablabla, et il fut au contraire surpris par le petit tousotement de la Présidente, qui s'éclaircit la voix et dit : « Hum. Voilà, à ce propos... »

« Mais ils sont tous idiots ? Ils sont tous COMPLÈTEMENT IDIOTS ? Toi, là, machin, comment tu t'appelles ! » le coach apostropha l'infirmière qui, dans un coin, promenait un regard stupéfait de la bosse dans le mur aux restes du portable éparpillés dans la moitié de la chambre.

« Natália, monsieur. »

« Natália, dis-moi un peu : après notre accident, pendant que j'étais évanoui, est-ce que par hasard toute la nation se serait cogné la tête sur la table et est-ce que nous serions maintenant entourés de deux cents millions d'imbéciles ? »

« Je ne... je ne crois pas, monsieur. »

« Non, parce que je ne me l'explique d'aucune autre façon, trèssaintemadone dedieu. »

Il fit le geste de prendre le portable sur la petite table et se rappela avec dépit qu'il venait de le lancer contre le mur.

« Rosita, tu me prêterais un instant ton téléphone ? »

« Je ne le prends pas avec moi quand je travaille, monsieur », mentit Natália, les yeux fixés sur les restes de l'iPhone (qui sait si Chico arrive à le remonter et à le faire remarcher, pensa-t-elle).

« Ça ne fait rien, de toute façon je ne connais même plus un seul numéro par cœur, maudite technologie ! Écoute, rends-moi un service : va voir un des joueurs qui sont hospitalisés ici et dis-lui que le coach a dit de téléphoner à Thiago et de le faire venir ici au plus vite. »

« Bien, monsieur. »

« Et fais-lui dire aussi de m'apporter un téléphone neuf ! » lui cria dans le dos le coach, qui se remit ensuite à parler tout seul, tandis que Natália sortait en hâte de la chambre.

« Facebook. Twitter. Internet. Mais put... Mais qu'est-ce qu'elle raconte, bordel ? Ahhhmmm mais moi je casse tout, je casse. Dieu, fais-moi mettre la main sur le crétin qui a eu cette idée ! »

4.4 *Thiago*

Thiago aida le coach à enfiler le costume élégant qu'il venait de lui apporter.

« Mais tu te rends compte ? Il reste très peu de jours avant le début du tournoi, nous devons pratiquement tout recommencer de zéro et ces déments me forcent à perdre mon temps avec cette... cette... une pétition pour envoyer les Indiens à la Coupe du monde ! Tu te rends compte, dieutré-saint ? Aïe, fais un peu attention ! »

Le coach était un fleuve en crue, Thiago se bornait à l'aider à s'habiller et à acquiescer, quoi qu'il dît.

« Ceux-là font une pétition sur Facebook et moi je dois les écouter, comme si c'était une chose sérieuse. Mais le monde est devenu complètement fou, moi je vous le dis ! Ouch ! »

Thiago acquiesça et lui noua sa cravate du mieux qu'il put, étant donné que le coach ne restait pas immobile un instant.

« Et quelle pétition ! Une bande de gamins qui ne parlent même pas portugais et qui n'ont jamais joué un vrai match de leur vie. Mais pourquoi ne pas faire carrément une pétition pour offrir la FIFA aux Italiens ou aux Allemands, moi je vous le dis. Aïe. Tiens, j'aurais pris plus au sérieux une pétition qui demandait de convoquer Ronaldo, Zico et Pelé. Mais je ferais peut-être mieux de me taire, mieux vaut ne pas leur donner d'autres idées. »

L'hypothèse « me taire » n'aurait pas déplu à Thiago, qui ne se fit cependant pas trop d'illusions. Et en effet.

« Bon, ça va, Thiago, merci. Écoute, aux studios de la télé j'y vais en taxi, pas besoin que tu m'accompagnes, tu me sers sur un autre front : accroche-toi au téléphone, à internet, à n'importe quoi et trouve-moi une accroche juridique qui m'empêche de les convoquer, on ne sait jamais, ces incapables pourraient bien être sérieux. »

Le coach signa de son bras malhabile les documents de sortie anticipée, salua chaleureusement le personnel médical qui s'était occupé de lui et demanda qu'on lui appelle un taxi.

Thiago était au téléphone et parlait déjà avec quelqu'un. Brave garçon, pensa le coach, et il s'accorda enfin un sourire.

4.5 Direct

Mille kilomètres plus loin, la mère de Yaia ouvrit grand la porte de sa chambre : « La voiture de Rete Globo est arrivée. Tu es prête ? »

« J'arrive tout de suite. » Yaia se donna un dernier coup d'œil dans le miroir, une toute dernière touche de rouge à lèvres, puis se tourna vers Patricia, Dani et Leticia et en reçut l'approbation et trois baisers d'encouragement. Elle jeta encore un œil au portable, resté sur sa page Facebook. Quatorze millions de like. Page officielle de la Coupe du monde 2014 largement dépassée. Et en tout dernier lieu elle jeta un œil au poster de Justin Bieber : tu le sens, le souffle dans ton cou, mon petit ? Elle lui fit un clin d'œil et sortit.

La circulation le long de la W3-Norte était encore plus embrouillée que d'habitude et Yaia arriva aux studios de Rete Globo en retard sur le programme. On la fit entrer en hâte dans le cagibi du maquillage, où une maquilleuse aussi cordiale que professionnelle la fit asseoir dans un petit fauteuil et, le temps de lui dire : « Oh, ma petite, mais quel maquillage merveilleux, on voit bien que c'est ta première fois à la télé et que ça te tenait à cœur, hein ? Tu es parfaite comme ça, juste une petite retouche et après l'émission on bavarde un peu et tu m'expliques exactement ce que tu as utilisé », l'avait déjà démaquillée, remaquillée et recoiffée d'une manière complètement différente.

À peine eut-elle fini que Yaia fut poussée par l'assistant de production dans le studio, équipée d'un micro et installée sur l'un des deux petits fauteuils. Elle salua distraitement la dame en tailleur déjà assise dans l'autre fauteuil et se mit à regarder autour d'elle avec la curiosité d'un enfant : les caméras, les divers opérateurs qui se pressaient autour, les trois écrans géants, l'un relié au studio central et les deux autres à des studios plus petits, semblables à celui où elle se trouvait.

Domage que le public soit seulement dans le studio central, pensa-t-elle ; mais c'est peut-être mieux comme ça, au moins je ne panique pas. Ce qui est bizarre, d'ailleurs, parce que pourquoi avoir peur de paniquer devant cent personnes dans un studio, quand tu sais qu'il y a des millions de gens qui te regardent à travers la télé ? Et ce n'est qu'à ce moment-là qu'il lui vint à l'esprit que les millions de gens attentifs devant la télé existaient vraiment et faisaient beaucoup plus d'impression que les millions de gens qui avaient mis un like distrait sur sa page Facebook. Oh mon Dieu ! Des millions de gens ! Pourvu que je ne me couvre pas de ridicule, je suis sûre que Maria Eduarda est là et qu'elle n'attend que ça.

« Tu es nerveuse, ma petite ? » lui demanda avec gentillesse la dame. « Ne le sois pas. Tu es jeune et vous les jeunes vous êtes tous beaux, vous rendez toujours très bien à la télévision. Et tu m'as l'air d'une jeune fille dégourdie, en plus d'être belle. Tout ira bien. »

« Hein ? Ah, merci », répondit Yaia avec un sourire. Pour rendre la gentillesse elle décida d'entrer dans cette tentative de conversation et elle allait demander à la dame si elle, en revanche, était déjà passée d'autres fois à la télévision, quand elle la reconnut enfin : « Ohjésus ! Excusez-moi, je ne vous avais absolument pas reconnue. En vrai vous avez l'air beaucoup plus jeune », ajouta-t-elle, en se demandant aussitôt pourquoi elle avait dit une phrase pareille.

« Alors il va falloir que je fasse licencier quelqu'un », rétorqua la Présidente en lui faisant un clin d'œil.

« Elle est belle, votre page Facebook », dit alors Yaia, en se demandant toujours : mais qu'est-ce que je raconte ? Oh mon Dieu, j'ai perdu le contrôle de mon cerveau.

« Venant d’une super experte comme toi, c’est un très grand compliment. »

Avant que Yaia pût continuer son délire, l’assistant de réalisation fit une série de signes, tout le monde bougea avec une dextérité consommée, les lumières changèrent d’intensité et l’émission commença.

« Mesdames et messieurs, bonsoir et bienvenue à cette édition spéciale de “Bom Dia Copa do Mundo” », déclama l’animateur depuis le studio central de Rio de Janeiro, savourant déjà par avance le record d’audience que ferait l’émission, « en plateau avec nous, Gerson Louis Ribeiro Cardoso, président de la Fédération brésilienne de football, et le professeur Everaldo Conrado de Mello Dias, anthropologue de l’Universidade do Rio de Janeiro. »

[Applaudissements]

« En duplex de São Paulo, le coach Alexandre Sergio Gonçalves, entraîneur de la Seleção, que nous voudrions applaudir tout de suite très fort pour être avec nous malgré le grave accident d’il y a trois jours. »

[Applaudissements nourris]

« En duplex de Macapá, monsieur Antônio Carlos Rocha de Almeida et ses garçons de l’équipe de l’Asu Ka’a Futebol. Nous cherchons aussi à établir un contact avec le président de la FIFA, Hans Mallor, qui est cependant en route pour Rio de Janeiro en ce moment même : nous verrons si nous réussissons à le récupérer. En duplex de Brasília, enfin, la jeune et entreprenante Yaia Anita Guermães Pereira et, pour finir en beauté, rien de moins que la Présidente du Brésil Silvina Mello. Bienvenue à tous et merci d’être avec nous. »

[Applaudissements]

« Avant d’entrer dans le vif du sujet, un salut chaleureux aux malheureux héros de la Seleção : nous vous attendons plus vaillants et plus forts qu’avant ! »

Les applaudissements furent fracassants et émus. Après une nouvelle série d’interminables préambules, l’animateur en vint enfin au fait.

« Mais partons tout de suite de la raison pour laquelle nous sommes ici. Yaia, tu veux nous parler de ton idée et du succès qu’elle a eu ? Rappelons à nos aimables téléspectateurs qu’en ce moment la page Facebook “Envoyons l’Asu Ka’a à la Coupe du monde” compte plus de 19 millions d’abonnés, en croissance constante et très rapide. »

Une fois que Yaia eut terminé son récit sans s’embrouiller une seule fois (récit dans lequel Maria Eduarda aussi trouva la place d’un bref caméo), la parole fut donnée au coach pour un commentaire.

« La tragédie qui s’est abattue sur nous est, précisément, une tragédie. Et comme responsable de l’équipe et au nom de tous les joueurs je voudrais d’abord remercier le Brésil tout entier pour l’affection et le soutien que vous nous avez donnés ces jours-ci », dit Gonçalves en regardant droit dans la caméra, « nous avons besoin de l’aide de tous, et des initiatives comme celle-ci sont l’exemple de tout ce que vous êtes prêts à prodiguer. Mais si l’accident est une tragédie humaine, je veux rassurer mes compatriotes : ce n’est pas une tragédie sportive. »

[Brouhaha]

« Certes, nous ne pourrions pas aligner beaucoup de nos hommes de pointe et je le regrette pour eux, pour nous et pour le monde entier qui ne pourra pas profiter de leurs prouesses. Mais nous ne sommes pas un pays qui, en 2014, a eu par hasard la chance d'avoir quelques cracks dans son équipe. Nous, nous sommes le Brésil. C'est nous, tous, les cracks du football mondial. Même notre troisième équipe serait favorite pour la victoire finale, alors imaginez la confiance que j'ai dans le fait que les nouveaux sélectionnés nous permettront de lever la coupe pour la sixième fois. »

« Et pourquoi n'ont-ils pas été convoqués plus tôt, pourrait demander quelqu'un ? » demanda l'animateur, tenant lieu de ce quelqu'un.

« Parce que, comme beaucoup le savent, on peut convoquer vingt-trois joueurs au maximum. Le Brésil au football, c'est comme l'Autriche en descente ou la Chine au ping-pong : il n'y a pas assez de place pour tout le monde, nous sommes trop forts », conclut le coach avec un petit sourire.

[Applaudissements tièdes]

« Mais pourquoi ne pas donner une chance à quelques-uns de ces garçons aussi ? » insista l'animateur, tandis que les caméras cadraient le petit groupe d'Indiens, avec Antônio assis derrière eux qui faisait l'interprète simultané. La plupart des garçons avaient tout l'air de s'ennuyer ferme, mais le gros plan de Yamandé et de Moacir suscita tout autre chose que de l'ennui chez Yaia et dans des centaines de milliers de cœurs dans tout le Brésil. Le réalisateur s'attarda le plus possible sur eux, mais quand il vit que Yamandé était sur le point de bâiller il envoya en surimpression un montage de quelques actions de leurs rencontres précédentes, que l'animateur souligna en s'adressant à Gonçalves : « Il me semble qu'ils se débrouillent très bien, tout compte fait, non ? »

« Mais bien sûr qu'ils se débrouillent bien. Ils sont brésiliens eux aussi, non ? Ce doit être quelque chose dans notre air. »

[Rires]

« Blague à part, s'ils continuent à s'appliquer il n'est pas impossible d'imaginer pour eux un avenir radieux. »

Le coach avait choisi de laisser de côté le bâton et de n'utiliser autant que possible que la carotte : « Mais c'est, précisément, un avenir possible, certainement pas le présent. Non seulement ces garçons n'ont aucune expérience internationale, mais comme nous le voyons sur ces images ils n'ont même jamais joué à onze de leur vie. »

Cette phrase, à peine traduite par Antônio, provoqua des murmures d'indignation dans le studio de Macapá.

« Nous ne pouvons même pas savoir s'ils connaissent toutes les règles et... » Yamandé se leva d'un bond quand Antônio traduisit, mais celui-ci fut prompt à le rasseoir avant que l'opérateur ne le cadre.

Ce fut de toute façon l'animateur qui interrompit de nouveau le coach : « Dans l'après-midi nous avons recueilli quelques autres avis : écoutons ce qu'en pensent ces messieurs, que certains d'entre vous reconnaîtront peut-être. »

Un film partit, où quelques anciens cracks du football interviewés pour l'occasion tressaient les louanges des jeunes footballeurs indiens. D'une vieille gloire brésilienne on avait retenu l'extrait où il disait que le retourné acrobatique de Cauê lui rappelait le sien, tandis qu'un ancien champion ar-

gentin s'était fait filmer en train de cliquer sur Like sur la page de Yaia. Le coach foudroya l'animateur du regard.

Le film terminé, l'animateur chercha à donner la parole à Antônio, mais Gonçalves s'imposa pour terminer la pensée qu'il avait commencée et, tant qu'à faire, donner un avis sur le film.

« Le football, c'est l'inspiration et la fantaisie, oui, mais il a beaucoup évolué depuis l'époque où jouaient ces champions, il s'est écoulé énormément d'années. » (Et toc !) « Aujourd'hui la fantaisie ne suffit pas et surtout, même si c'est étrange à dire, elle ne s'improvise pas. Il faut beaucoup d'autres choses, dont la préparation et l'habitude de jouer ensemble. Ce serait déjà un problème d'intégrer à l'équipe quelques grands champions de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Argentine. Alors imaginez d'y intégrer six garçons qui ne savent presque rien du football, ne connaissent pas les autres joueurs et ne parlent même pas leur langue. »

[Murmures]

L'animateur annonça qu'il voulait passer l'antenne à Macapá, mais qu'il y aurait d'abord une brève page de publicité. Cela donna le temps à Antônio et aux garçons d'échanger quelques idées sur ce qu'il fallait dire.

Quand il eut enfin l'occasion de parler, Antônio rapporta ce qui avait été convenu, en prenant soin de laisser de côté les insultes que Cauê et Moacir surtout avaient adressées à Gonçalves : « Je voudrais dire d'abord que je suis d'accord avec mon confrère. »

Bien ! pensa le coach, surpris. Mais aussi : confrère ? Mais où ça ? Mais pour qui se prend-il ?

« Le football ne s'improvise pas », continua Antônio en reprenant les mots du coach, « les schémas et la préparation sont fondamentaux. Mais il n'est pas vrai du tout que ces garçons ne connaissent pas le football. Ces garçons-là, le football, ils le connaissent parfaitement. Bien sûr ils n'ont jamais joué au Maracanã devant deux cent mille spectateurs, mais ils jouent depuis qu'ils sont enfants exactement comme n'importe quel autre footballeur brésilien, et ils connaissent toutes nos histoires de football et ils détestent Paolo Rossi et Zidane comme tout Brésilien qui se respecte. »

[Rires]

« Et bien sûr qu'ils savent jouer à onze. Ces derniers mois ils ont été contraints de jouer à sept, et par-dessus le marché en supportant un petit vieux comme moi, parce que le groupe qui a courageusement quitté le village pour secourir Yamandé... »

[Pause à effet. Applaudissements nourris. Très gros plan de Yamandé. Des milliers de cœurs brisés dans tout le Brésil]

« ...devait être restreint. Mais sur le terrain du village ils ont toujours joué onze contre onze. Et je peux vous assurer que leur rendement à onze est égal sinon supérieur à celui que vous avez pu voir à la télé ces derniers mois dans le jeu à sept. Certains d'entre eux, individuellement, comptent parmi les plus forts footballeurs actuellement en circulation... »

[Brouhaha dans le public]

« ...et comme équipe, eh bien, il est difficile d'en imaginer une plus unie. Quant aux insinuations sur la langue, sur le terrain on parle surtout avec les pieds, et cette langue-là ils la comprennent parfaitement. »

L'animateur allait ajouter quelque chose mais Antônio éleva un peu la voix et continua : « Et nous voudrions qu'une chose soit claire : nous, nous n'avons rien demandé à personne. Jusqu'à il y a deux jours nous étions tranquilles et heureux à vivre notre vie. Si quelqu'un veut demander leur aide, ces garçons seront fiers de l'offrir, parce que même s'ils ne sont pas nés à Rio de Janeiro ou à São Paulo ils sont aussi brésiliens que n'importe qui d'autre dans ce studio, et fiers de l'être. Si l'on estime que leur aide ne sert à rien, il n'y a aucun problème : nous regarderons la Coupe du monde dans mon salon à Macapá, nous supporterons le Brésil et puis nous rentrerons à notre village. »

« Je crois que nous devons garder notre calme. »

Ce fut le président de la Fédération de football qui prit la parole : « Il n'y a ni insinuations ni ingratitude, mais il faut comprendre que c'est aussi une question d'opportunité. Les footballeurs que le coach Gonçalves a convoqués sont tous des professionnels qui ont fait des classes très dures, et... »

Antônio l'interrompt : « Mais qu'est-ce que vous croyez, vous croyez qu'en Amazonie la vie s'écoule facile et sans problèmes ? Vous appuyez sur le mot professionnels, mais vous n'imaginez même pas la peine et le dévouement qu'il faut pour jouer au ballon au cœur de la forêt. Il n'y a pas de classes qui tiennent devant vingt-deux garçons qui, pour jouer au ballon, doivent entretenir le terrain de leurs propres mains et se fabriquer eux-mêmes le ballon ! »

« Mais oui, oui, je n'entendais certainement pas offenser », concéda le président de la Fédération, « mais c'est aussi une question de règlements, que nous ne pouvons certes pas ne pas prendre en compte simplement parce que ça nous fait plaisir. »

[Rires moqueurs du public à la maison]

« Ces garçons, je ne sais même pas s'ils possèdent des papiers à proprement parler, mais ils ne sont certainement pas licenciés auprès de notre Fédération, je doute que la FIFA accepte leur participation. »

L'animateur reprit la parole : « Merci, monsieur le Président. Je vous interromps un instant pour saluer justement le président de la FIFA, Mallor, qui vient d'atterrir et a eu la courtoisie de nous appeler directement depuis l'aéroport. »

[Applaudissements timides]

« Monsieur Mallor : d'abord, remercions la FIFA d'avoir accordé un report du calendrier des convocations. »

« C'était vraiment le minimum que nous puissions faire. »

L'animateur fit un rapide résumé des positions exprimées jusque-là, que Mallor commenta, dans un bon portugais aux légères inflexions espagnoles et anglaises :

« L'action de la FIFA tourne autour de la diffusion universelle et de la préservation de ce jeu merveilleux. C'est pourquoi, d'un côté, nous sommes toujours réticents à modifier les règles, parce que le football est déjà magnifique tel quel. De l'autre, nous accueillons à bras ouverts quiconque veut entrer dans notre grande famille. C'est la politique de la FIFA d'interférer le moins possible avec les décisions des Fédérations nationales, et nous ne voulons certainement pas mettre notre nez dans la décision sur les joueurs à convoquer. Mais je veux rassurer tous les présents et tous les téléspectateurs sur un point : les règles pour la conservation desquelles nous luttons avec acharnement sont celles du jeu. Les questions bureaucratiques sont au service du jeu et ne doivent pas être un obstacle

pour qui joue avec fair-play. C'est pourquoi je veux rassurer le président de la Fédération : nous avons été souples sur les dates et nous le serons, si nécessaire, sur d'autres questions réglementaires aussi. Que le Brésil convoque les joueurs qu'il juge opportun de convoquer. À condition qu'ils soient brésiliens », conclut Mallor sur un trait d'esprit.

Le coach accueillit ces paroles avec incrédulité et chercha sur l'un des moniteurs le regard du président de la Fédération, qui avait l'expression d'un enfant à qui l'on vient de démonter l'excuse qu'il s'était préparée pour ne pas faire ses devoirs. L'émission touchait à sa fin et la Présidente Silvina n'avait pas encore parlé. En vertu de son rôle institutionnel on lui avait laissé le dernier mot.

« Le Brésil est un grand Pays dont je suis fière, chaque jour que Dieu fait, d'être la Présidente. L'Amazonie est l'une de nos principales richesses et nous sommes heureux d'avoir l'occasion de démontrer à quel point nous en sommes conscients. Il ne fait aucun doute que ces courageux garçons sont nos compatriotes et qu'ils sont brésiliens tout autant que moi et que cette entreprenante jeune fille assise à mes côtés. Il ne fait pas de doute non plus que chacun doit faire son travail et que le travail de recomposer l'équipe après cet incroyable malheur revient au président de la Fédération Cardoso, au coach Gonçalves et à leurs collaborateurs. Mais il ne fait pas de doute non plus que c'est là une situation d'urgence, dans laquelle la Nation tout entière a senti qu'elle devait apporter son soutien. Et c'est en représentation de la Nation que je leur ai demandé de prendre en considération l'idée de la jeune Yaia, idée que la Nation a si chaleureusement soutenue. »

La Présidente sourit et se tut, donnant à entendre que son intervention était terminée, même si personne ne montrait en avoir interprété le sens. Voulait-elle dire que les Indiens devaient être convoqués ? Que le coach était libre de ses choix ?

Pour rompre l'impasse, l'animateur lança les appels téléphoniques des téléspectateurs.

« À propos du pouls de la nation : tâtons-le encore un peu. En attendant, une mise à jour sur le site : nous en sommes à vingt-six millions de like, trois millions de plus arrivés au cours de cette émission. Mais écoutons aussi la voix de l'un de ces vingt-six millions. Allô ? »

« Allô ? »

Antônio écarquilla les yeux un instant puis éclata de rire.

« Oui, bonsoir. Votre nom ? »

« Bonsoir à tous. Sainte Mère de Dieu quelle émotion. Je m'appelle Teresa, et j'appelle de Macapá. »

« Oh, une concitoyenne du Senhor Almeida ! »

« Oui. Et pas seulement concitoyenne, mais aussi sa grande fan et, j'oserais dire, son amie. Je l'écoutais toujours, toujours, à la radio il y a déjà quinze ans, vous avez entendu quelle belle voix ? Je dois confirmer qu'à la télé il est encore plus beau qu'en vrai. »

[Rires en plateau. Gêne d'Antônio, qui ne traduisit pas la phrase aux garçons]

« Dites-nous, Teresa. »

« Voilà, oui. Je voulais dire que je ne comprends pas bien toutes ces discussions. Comment on établit qui gagne la Coupe du monde ? En jouant, non ? Voilà, pourquoi vous ne faites pas un beau

match, les garçons d'Antônio contre l'équipe choisie par cet autre monsieur, et celui qui gagne va à la Coupe du monde représenter le Brésil. Qui ne risque rien n'a rien. »

La géniale naïveté de Teresa laissa tout le monde pantois. Les premiers à se reprendre furent Mallor et la Présidente Silvina, qui ouvrirent la bouche en même temps pour dire que c'était une très belle idée. Le coach se déclara aussitôt d'accord, se frottant les mains à l'idée de liquider cette énorme emmerde sans passer pour un raciste, et d'offrir en plus un entraînement décent à ses nouveaux sélectionnés.

Dans le petit studio de Macapá il y eut un conciliabule agité, à la suite duquel Antônio prit la parole et dit : « Pour nous ça va très bien. Mais s'il s'agit d'établir quelle équipe doit être envoyée à la Coupe du monde, à notre avis il vaut mieux qu'on joue à onze. »

« Mais vous n'êtes que sept », objecta l'animateur.

« Pas de problème. Nous retournons au village chercher les autres. »

4.6 Bureaucratie

Parmi les millions de spectateurs occupés à suivre le spécial « Bom Dia Copa do Mundo » il manquait Thiago, occupé à sauter en scooter d'un établissement à l'autre dans la brise du soir à la recherche de sa cible, un certain César Azevedo, désigné par son réseau de contacts comme l'homme qu'il leur fallait. Comme on était vendredi soir, on ne pouvait pas le trouver à son poste de haut dirigeant de l'état civil central de São Paulo et il ne répondait pas non plus au portable ; à Thiago était donc échue cette opération de recherche à l'ancienne qui, tout compte fait, l'amusait plutôt — d'autant que dans plus d'un établissement la demande de renseignements s'était accompagnée d'une *cervejinha* — et quand il le trouva enfin il en fut presque déçu.

« Le Senhor César Azevedo ? »

« Oui ? » lui répondit César sans détacher les yeux du téléviseur sur lequel il regardait, avec les autres clients du petit bar, le spécial sur la Coupe du monde.

Thiago s'assit à sa table et se présenta comme assistant de la Fédération brésilienne de football. César lui jeta un très rapide coup d'œil de côté, avant de ramener son regard sur l'écran : « Oui, je sais qui vous êtes. Qu'est-ce qu'il vous faut ? »

Et avant que Thiago pût commencer à parler, il ajouta aussitôt : « Il est évident qu'il vous faut quelque chose qui, à ce qu'il paraît, ne peut pas attendre, mais moi je voudrais regarder l'émission, alors faites vite et venez-en au fait. »

Thiago n'était pas enthousiaste à l'idée d'en parler comme ça, en public, mais l'attention de tout le bar semblait captée par la télé et il se rapprocha donc pour lui dire à voix basse : « Hum, voilà, nous craignons qu'être contraints d'intégrer ce groupe d'indigènes à l'équipe puisse nuire à l'équipe elle-même. »

« Mmh... »

« Et donc nous nous demandions si... voilà... s'il est légal de les convoquer ou si par hasard il n'y aurait pas une loi, un règlement qui pourrait nous en empêcher. »

César ne dit rien pendant quelques secondes ; le seul signe qu'il eût écouté Thiago était, peut-être, un léger balancement de la tête.

« Vous avez mis longtemps à me trouver ? » lui demanda-t-il ensuite.

« Un peu, oui. Pourquoi ? »

« Vous avez mis longtemps parce que du vendredi après-midi au lundi matin je n'aime pas parler de travail, je n'emporte pas mon portable et je ne dis à personne où je vais me reposer. Vous n'imaginez pas combien de gens ont besoin de faveurs, en permanence. »

Thiago choisit de jouer la carte du *vous ne savez pas à qui vous parlez* : « Avec tout le respect que je vous dois, Senhor Azevedo, nous ne sommes pas des "gens". Les responsables de la Seleção, à dix jours de la Coupe du monde, ne demandent pas une faveur pour eux-mêmes. Ils demandent une aide pour la Nation tout entière. »

« Donc en pratique c'est comme si tous les gens qui me demandent des faveurs en permanence s'étaient présentés ici tous ensemble, avec toute la parentèle. Exactement ma soirée de repos idéale. »

« ... »

« Écoute, petit : gagnez la Coupe du monde et si ton patron veut un document attestant son statut d'empereur du Brésil je le lui prépare en une minute. Mais nous ne sommes pas en 1950. Des chèques en blanc, on n'en signe plus. Et regarde-moi un peu ça », dit César en montrant le coach que cadrerait le téléviseur, « ça te semble la tête de l'empereur du Brésil ? À moi ça me semble la tête de quelqu'un qui n'est même pas capable de dire à la femme de ménage de passer la serpillière avec plus d'énergie. »

Thiago leva les yeux et se dit que le type n'avait pas tout à fait tort.

« À moi ça me semble la tête », continua César, « de quelqu'un qui est sur le point de faire exactement ce qu'une gamine de seize ans lui a dit de faire. Alors imagine s'il peut venir me dire à moi ce que je dois faire. »

« Mais moi... mais nous ne... »

« Et maintenant excuse-moi, petit, mais je voudrais finir de regarder l'émission. »

Thiago se leva, vaincu, et sortit de l'établissement en emportant sa *cervejinha*. Il s'assit sur le scooter et se mit à la siroter, en regardant distraitement vers le téléviseur à l'intérieur du bar et en réfléchissant à ce qu'il fallait faire. La bière finie, il remarqua que l'émission aussi semblait finie. Il tira de sa poche le portable avec un soupir, prévoyant correctement que d'ici très peu il allait sonner.

« Coach ! »

« Thiago ! Tu as trouvé le type ? »

« Oui. Voilà... »

« Arrête tout ! Il n'y a plus aucun problème. Ces crétins, finalement, ne se sont pas révélés nuisibles, au contraire. Nous continuons les convocations comme prévu. »

Il n'y avait rien à arrêter, mais ça, le coach n'était pas obligé de le savoir, pensa Thiago. Mieux valait lui laisser l'impression d'avoir mené à bien sa première mission et d'avoir maintenant une nouvelle complication à résoudre. Il remonta sur le scooter et partit, soulagé, faire un tour dans la plus grande ville d'Amérique.

4.7 Photoreporter

Il ne s'était pas écoulé deux minutes depuis la fin de l'émission que le portable de Moacir sonna.

Théoriquement c'était le portable de l'équipe, mais Moacir se l'était de fait approprié. Il était devenu un photographe enthousiaste et, à la stupeur d'Antônio, il était même plutôt doué : son audience sur Instagram grandissait de jour en jour et, à ce qu'il paraissait, ce n'étaient pas seulement des passionnés de football ou de questions indigènes.

Quand il s'agissait de téléphoner il tendait l'appareil à contrecœur à Antônio, qui pour sa part le prenait tout aussi à contrecœur, n'étant pas encore complètement habitué à cette espèce d'ubiquité téléphonique.

« Allô ? »

À l'autre bout il y avait le directeur de Rete Norte.

« Antônio, très cher. Je viens de voir l'émission, mes compliments les plus vifs. Et mes compliments les plus vifs à moi-même aussi, pour le flair dont j'ai fait preuve, ha ha. Naturellement il faudra que je félicite George également, il faudra peut-être même que je lui donne une augmentation, bon sang. Il aurait mieux valu que nous ne vous rencontrions pas, ha ha ! »

Antônio ne sut comment commenter et l'autre continua.

« Je plaisante, naturellement : comme vous le savez bien, nous, à Rete Norte, nous aimons traiter convenablement nos collaborateurs et nos partenaires. »

Naturellement, pensa Antônio.

« Et à ce propos, je me suis dit que notre récente collaboration a été satisfaisante pour les deux parties, ne croyez-vous pas ? »

« Si, si, bien sûr », dut admettre Antônio.

« Voilà. Si j'ai bien compris, on vient de vous fournir une occasion formidable, mais vous avez le problème pratique de la mettre en œuvre. Les délais pour retourner dans la forêt chercher le reste de l'équipe et voler jusqu'à São Paulo sont très serrés : vous avez déjà une idée de la façon de faire ? »

« Hum, non, mais tout ça s'est passé il y a quelques minutes, je suis sûr que nous trouverons bien quelque chose, je suppose que la Fédération nous aidera... »

« Je n'y compterais pas trop, à votre place. À les voir à la télé, les têtes des représentants de la Fédération ne me semblaient pas très amicales. Non, Antônio, moi je vous propose de collaborer avec ceux qui ont déjà montré qu'ils étaient dignes de votre confiance : vos chers amis de Rete Norte. Puis-je vous faire une proposition ? »

« Je vous en prie. »

« Nous louons un hélicoptère. Avec ça nous faisons quelques allers-retours et nous transportons l'équipe entière du village à Macapá. Et ensuite nous vous payons aussi le vol pour »

« Il n'en est pas question », l'interrompit Antônio.

« Ne soyez pas si prompt, je voulais d'abord vous exposer l'aspect pratique : je vous garantis que j'en serais venu à l'aspect économique, j'ai retenu la leçon. »

« Non, ce n'est pas ça. C'est que je ne veux pas que l'emplacement exact du village soit révélé, certainement pas avant d'en avoir discuté avec ses habitants. »

« Je comprends », le directeur pensa rapidement à une solution de rechange, « alors écoutez celle-ci : d'une manière ou d'une autre vous voudrez bien y arriver, au village, non ? Alors nous vous aidons à organiser le retour, selon vos exigences, et ensuite nous nous occupons du déplacement jusqu'à São Paulo. En échange vous nous fournissez l'exclusivité pour vous accompagner tout au long du voyage, sur les tronçons où vous nous en donnerez la permission... »

« Mmh... présenté comme ça, en effet... »

Le murmure d'Antônio était sur le point de se transformer en oui et le directeur en profita pour lâcher sa dernière exigence.

« ...et vous nous fournirez en exclusivité des documents photo et vidéo de votre retour au village. »

« Excusez-moi, mais il me semblait avoir été parfaitement clair sur le fait de ne pas vouloir révéler la position du village. Nous ne conduirons aucun journaliste au village, pas même George. »

« Non, non, je n'entendais pas cela. Les documents photo et vidéo, c'est vous qui les produirez, comme ça vous aurez la garantie qu'ils respecteront vos exigences. »

« Ah. » Antônio considéra avec admiration l'habileté du directeur.

Il semblait avoir pensé à tout. Ou à presque tout : « Hum, cela me paraît une proposition raisonnable, même si je devrai de toute façon en parler avec les habitants du village. Malheureusement je dois être honnête : je ne vaudrais pas grand-chose comme photographe et encore moins comme cadreur. »

« Oh, mais je ne veux pas que ce soit vous qui fassiez les prises de vue. Je pensais à ce Moacir. Ça fait un moment que je suis son Instagram, il est vraiment doué. »

4.8 Gambone

Quand Dona Gesita reposa le combiné elle avait la main tout en sueur. La Coupe du monde de football, rien que ça. Mais regardez-moi ces quatre pelés arrivés nus comme des vers avec des plumes dans le nez, regardez-moi un peu ce qu'ils avaient réussi à monter. C'est une occasion à ne pas manquer, si tout va bien l'année prochaine je repeins la façade en vieux rose et je fais la véranda avec la terrasse. Elle s'essuya la main sur sa robe et souleva de nouveau le combiné.

« Allô, Paulo ? Toujours moi qui te téléphone, hein, je veux bien mourir si tu appelles ne serait-ce que pour savoir si je suis encore vivante. Mais non, je n'appelle pas pour savoir comment tu vas, la mauvaise herbe comme toi se porte toujours bien. Non, c'est que j'ai entre les mains quelque chose d'intéressant : dis un peu, tu l'as encore, ta vieille barcasse ? Oui ? Très bien, écoute-moi : c'est une grosse affaire, je te dis seulement qu'il y a Rete Norte et la Seleção là-dedans. Oui, la sélection de football, exactement celle-là, si je te dis football c'est parce que c'est celle du football. Qu'une chose soit bien claire : c'est moi qui gère tout, parce que tu es digne de confiance comme un jaguar, mais si tu écoutes ta petite sœur et que tu fais les choses proprement, le mois prochain tu t'achètes le hors-bord. »

Gesita connaissait son frère mieux que quiconque au monde, elle l'avait tenu dans ses bras quand il était né, et elle savait bien qu'il n'y avait au monde que trois choses capables de le faire bouger, et vite. La première, c'était l'argent, la deuxième les femmes. La troisième, l'arme la plus puissante de toutes, l'invincible, celle qu'on dégage en cas d'urgence, c'était l'émouvant souvenir de leur pauvre maman qui, à l'article de la mort, en lui caressant la frange, avait dit : « Promets-moi, Paulinho, que tu obéiras toujours, toujours à ta sœur. Sinon après ta maman au ciel elle pleure. »

Des femmes, dans les circonstances présentes, il n'y en avait pas ; mais de l'argent, oui, et en quantité plus que suffisante pour rendre superflu le recours au lit de mort de maman.

Aussi, quand le car de Macapá déposa le détachement de l'Asu Ka'a devant l'embarcadere de Laranjal, ils trouvèrent Gambone amarré et prêt, au garde-à-vous. On avait passé sur le bateau une couche de peinture jaune et Supplice — un autre chien, évidemment, mais pourquoi se donner la peine de chercher chaque fois un nom neuf — portait fièrement un collier à paillettes, naguère jarretière de la dernière strip-teaseuse avec qui Gambone avait été en amitié.

Quant à Gambone, il arborait une casquette de capitaine de la Marine anglaise : une touche un peu redondante, mais quand sa sœur lui avait parlé des chiffres il s'était senti aussitôt tout à fait disposé à mettre en jeu toute la redondance qui se révélerait nécessaire. Il avait de fait demandé à Gesita une avance conséquente : « Mais à quoi ça te sert, tout cet argent ? Le bateau, tu l'as déjà, et le gasoil coûte le dixième de ça. »

« J'ai des dépenses à faire. Des frais de représentation. J'ai un chapeau à acheter. »

Antônio avait garanti à toutes les personnes concernées, du directeur de Rete Norte aux huiles de la Fédération de football, qu'il n'y avait pas de problème : une fois réglée la question du bateau et d'un guide qui connût parfaitement le fleuve, tout était absolument sous contrôle, vous n'êtes peut-être pas capables, vous, de trouver le chemin de chez vous ? Mais en réalité il en était tout sauf convaincu. Gambone lui avait joué un vilain tour quatorze ans plus tôt, mais pour ce qui était de la connaissance du fleuve, Antônio était certain qu'il était imbattable. L'habileté avec laquelle, aux abords de la déviation qui permettait d'éviter la cascade, il avait semé deux ou trois bateaux qui avaient essayé de les suivre, probablement des journalistes, avait encore renforcé cette conviction. Mais où débarquer ? Antônio se rappelait parfaitement que, peu après avoir mis le radeau à l'eau, ils

avaient dépassé une bizarre confluence de trois cours d'eau qu'il était assez sûr de savoir reconnaître. Mais de là à retrouver le point précis où ils avaient débouché de la forêt — en trois mois la végétation devait avoir effacé les traces de leur passage — et à réussir à refaire le chemin à l'envers jusqu'au village, eh bien, cela restait dans le royaume de l'incertitude absolue.

Nous y penserons quand nous y serons, se dit-il, en se demandant non sans une pointe d'angoisse si Janaína, entre-temps, ne l'avait pas donné pour perdu et n'avait pas accroché son hamac à côté de celui de quelqu'un d'autre. Il fut interrompu dans ses pensées par Gambone qui l'avertissait que l'apéritif était servi : si on fait les choses, on les fait bien, voilà. Ce n'est pas un bateau de pauvres, ça, un très beau bateau, le meilleur choix pour qui voudrait visiter la Cachoeira do Santo Antônio et remonter le cours du Rio Jari. Parce que pour remonter le Jari il ne faut pas seulement un très beau bateau mais aussi un homme qui sache le piloter, conclut Gambone en regardant droit dans le téléphone que Moacir tenait à la main. Il est allumé, oui ? Tu filmes ? Antônio, demandez-lui s'il filme. Et ce n'est pas du tout pour l'argent, il ne manquerait plus que ça, ça va très bien, bien sûr, mais ce qui compte c'est d'apporter ta très belle contribution à l'Équipe, d'apporter ta contribution au Pays. Même Supplice s'en aperçoit, regarde comme il est assis élégamment, il ne manque plus que ce soit lui qui serve la *caipirinha* pour l'apéritif.

À plusieurs égards il aurait été plus logique que dans la forêt, pour récupérer les joueurs manquants de l'équipe, ne retournent que deux ou trois personnes, Antônio et un ou deux des garçons peut-être. Mais personne n'avait voulu perdre l'occasion de revoir les siens, de leur donner des nouvelles de première main, de raconter en personne toutes les choses vues, éprouvées, découvertes, de décrire les merveilles du monde au-delà de la forêt (quitte à passer un peu plus sous silence les choses inquiétantes, incompréhensibles, effrayantes). Personne à part Pirai, bien entendu. Lequel avait bougonné quelque chose sur son envie de rester encore quelques jours pour se remettre en cuisine avec Dona Marcela et apprendre enfin à faire les *beijinhos* comme il faut. Les délais étaient si serrés et les choses à faire si nombreuses qu'Antônio n'avait pas eu envie de se lancer dans une discussion : il s'était borné à lui demander s'il était vraiment sûr de vouloir rester et, à sa réponse affirmative, il avait demandé à sa famille de lui faire encore cette dernière faveur, garder le garçon à l'œil et l'accompagner à l'aéroport quand viendrait le moment de partir pour São Paulo.

Les autres jeunes étaient si excités et si impatients qu'ils auraient porté le bateau sur leurs épaules si cela avait permis d'arriver plus tôt. Ils ouvraient et refermaient les sacs de cadeaux pour les parents et les amis, ils étalaient, contemplaient et rangeaient sans arrêt tee-shirts et casquettes, colliers et pendentifs, sacs en plastique et écuellles, parapluies pliants et fourchettes, miroirs, couteaux et cannettes de Coca-Cola.

Yamandé emportait aussi un sac avec un équipement spécial préparé exprès par Janita : des désinfectants de toutes sortes, des bandes et des pansements, des collyres et des pommades antibactériennes (elle avait hésité jusqu'au dernier moment à y glisser une boîte de préservatifs, on ne sait jamais, mais la gêne à l'idée d'en expliquer l'usage à Yamandé l'en avait dissuadée).

Moacir avait dû renoncer à regret à emporter la bicyclette (commence par déboiser assez de forêt pour pouvoir tourner le guidon et puis on verra, on verra la prochaine fois qu'on reviendra), tandis que Cauê piaffait d'envie de raconter aux amis la collection de filles qu'il avait rencontrées pendant la tournée et avec lesquelles, avec beaucoup de sens pratique, ne pouvant pas faire la conversation, il était passé aux actes, découvrant que même des filles un peu vieilles, au-delà de dix-sept ans, pouvaient procurer de grandes satisfactions.

Malgré les doutes sur l'itinéraire et l'impatience des garçons, remuants comme des guêpes, Antônio savourait le voyage, l'odeur retrouvée de la forêt, le vol des perroquets, la courtoisie impeccable du capitaine qui arrivait presque à compenser sa cuisine, restée exécrable. Mais il lui restait un souci,

une déraisonnable ombre de sentiment de culpabilité qui ne le laissait pas tranquille : « Mais dis-moi, Gambone, ce cousin à toi, celui de la jeep... »

« Des cousins, je n'en ai pas, moi, seulement sept cousines plus ennuyeuses les unes que les autres. Pas de cousins, et pourtant ça aurait plu au pauvre oncle. Ces messieurs désirent un autre petit verre ? »

« Non, mais je parle de celui de la jeep rouge, ce Pepè qui, le pauvre... »

« Ah, Pepè ! Ce n'est pas mon cousin, celui-là. Je l'ai connu là-bas à Santarém, à l'Anaconda Vortex Night Club, un joli petit endroit, tu connais ? »

« Non, je n'ai pas ce plaisir. Mais je voulais dire, voilà, si c'était un ami à toi, je voulais dire que je suis vraiment désolé qu'il soit mort comme ça... »

« Mort ? Mais quoi mort, je l'ai croisé le mois dernier : il est représentant en corseterie à Belém. »

4.9 Pirai

Allongé sur le lit d'Antônio, Pirai savourait le goût doux de la liberté. C'était un goût dont il n'avait commencé à soupçonner l'existence que récemment, mais maintenant qu'il l'éprouvait il se demandait comment il avait pu s'en passer toutes ces années. Il y avait toujours eu quelque chose qui ne lui plaisait pas dans la vie du village, mais ce n'est que maintenant qu'il comprenait enfin bien ce que c'était. Quelquefois, quand il était petit, en écoutant les récits d'Antônio, il avait supposé que c'était lié à ce qu'il s'entendait raconter. Mais contrairement à Moacir et à Cauê, ce n'étaient pas les incroyables inventions qui le frappaient, et ce n'étaient pas non plus les récits sur le football qui fascinaient tant Yamandé, Piata et tous les autres. C'était quelque chose de plus indéfini. Et puis Pirai se rappelait avoir éprouvé ce malaise même tout petit, avant l'arrivée d'Antônio : comment ses récits auraient-ils donc pu parler de ce dont il ressentait le manque depuis toujours ?

Au fil du temps passé à Macapá et en tournée avec les autres, il avait enfin commencé à se faire une idée claire, à comprendre ce qui l'attirait dans ce monde nouveau et ce qui l'oppressait dans son monde natal : l'espace, et son absence.

La vie au village était tranquille et elle avait ses qualités, Pirai ne le niait pas. Mais, il le comprenait à présent, elle avait toujours été trop peuplée. C'était étrange, très étrange, si l'on considérait qu'à Macapá il y avait beaucoup, beaucoup, énormément plus de gens qu'au village, mais au village on était toujours ensemble, trop ensemble, trop serrés, tandis qu'à Macapá, paradoxalement, il y avait plus d'espace. Et il n'y avait pas cette sensation, qu'il avait toujours trouvée vaguement énervante, que tout le monde sache toujours où tu es, ce que tu es en train de faire, à côté de qui tu accroches ton hamac, et même où et quand tu fais caca. C'est étrange, pensait-il, c'était comme s'il y avait plus d'air en ville, comme si respirer était plus facile. Et on pouvait aussi rester seul, un moment, sans que personne trouve ça bizarre.

Non que les moments de solitude eussent été nombreux, au contraire. Antônio était un grand homme, l'exploit du sauvetage de Yamandé serait transmis pendant des générations, mais il était aussi un peu accaparant. Pirai n'avait jamais connu sa mère et un jaguar lui avait pris son père très tôt aussi, il s'en souvenait à peine, il savait donc n'être pas le mieux qualifié pour faire cette comparaison, mais Antônio, ces temps-là, avait semblé leur faire à tous de mère et de père en même temps. Ou plutôt, c'était peut-être justement la bonne comparaison : Antônio n'était pas leur vrai père et, pour quelque raison, cela le poussait à redoubler d'attentions, une chose que Pirai avait déjà éprouvée en vivant dans sa chair l'expérience d'une tribu entière qui te fait de père et de mère.

Mais Antônio avait beau s'efforcer, il ne pouvait pas être partout, et quelques éclaircies de liberté il avait bien dû les lui concéder. Et quelle sensation incroyable ç'avait été, la première fois : le souffle lui manquait encore quand il y pensait. C'était pendant une des premières promenades dans Macapá, quand ils étaient allés pour la première fois au bord du fleuve. L'immensité du fleuve, la rive opposée très lointaine, presque invisible, de l'autre côté.

Il y avait eu un problème quelconque entre Jaci et un marchand de fruits, Antônio avait dû intervenir et les autres l'avaient suivi, tous sauf lui et Ubiratan, qui étaient restés là, à quelques pas l'un de l'autre, à admirer tout cet espace. Comme c'est étrange, il y avait tellement d'air à respirer et lui il sentait une chose étrange dans la poitrine, il sentait presque le souffle lui manquer. Mais c'était une sensation heureuse, il l'avait compris en y repensant.

Antônio était vite arrivé briser ses pensées confuses, il avait rassemblé le groupe et les avait ramenés à la maison, pour leur faire une leçon sur l'argent. Intéressant, comme beaucoup des choses qu'il expliquait, mais Pirai aurait voulu rester regarder le fleuve encore un peu.

Et puis tous les parents d'Antônio étaient toujours affectueux et gentils, mais ils les traitaient comme s'ils étaient de petits enfants. Et, à en croire les paroles d'Antônio, ils semblaient tous bien trop soucieux de leur donner à chacun un rôle bien précis : Yamandé c'est celui qui a la jambe cassée, Itaúna celui qui a peur de tout, Cauê celui qui n'a peur de rien. Et moi je suis celui qui fait la cuisine.

C'est pour cela qu'il avait saisi au vol l'occasion qui s'était présentée. Les deux jours qui avaient suivi le passage à la télévision avaient été très confus, Antônio était encore plus affairé qu'avant. Il avait suffi de lui dire « Moi je reste ici » et de marmonner quelque chose sur son désir d'apprendre à bien faire les *beijinhos* pour que l'autre n'ait presque pas eu le temps de répliquer : « Tu es sûr ? Alors on se voit à l'aéroport de Macapá quand nous rentrons. » « Oui, d'accord », et il avait été enfin libre.

Mon Dieu, libre. Il y a encore cet autre petit problème à régler, pensa-t-il avec un frisson. Je suis un chasseur, au nom de la Grande Anaconda. J'ai tué un caïman tout seul avant tous les autres. Et maintenant j'ai peur d'une vieille dame, peur de blesser ses sentiments. Mais comment je fais pour lui expliquer ce que je veux, si je ne connais pas sa langue ? Il regarda par la fenêtre. Il pleuvait encore, mais on voyait bien que ça allait s'arrêter d'ici peu. Il se leva du lit et se dirigea vers la cuisine.

Marcela était occupée à s'affairer autour d'une casserole. L'entendant arriver elle le salua avec son élan habituel : « Piraí ! Tu t'es reposé un peu ? Bien. Je commence à préparer le *vatapá*, viens, que je t'explique une chose sur l'huile de *dendê*. »

Piraí lui posa délicatement une main sur l'épaule, attendit qu'elle se retourne tout à fait et qu'il ait toute son attention. Il se dirigea vers le plateau de *beijinhos*, qui, comme on l'avait désormais établi, étaient de très loin sa nourriture préférée. Il en mangea un et fit la tête du « c'est trop bon ». Il en mangea encore un autre, de nouveau avec la même tête, puis lui fit signe d'attendre.

Marcela le fixait avec attention.

Alors Piraí fit semblant d'en manger encore un, puis un autre et un autre et un autre encore. Après avoir répété le même geste un grand nombre de fois, il fit mine d'en manger encore un, mais s'arrêta, en se mettant une main sur le ventre et en inclinant les coins de la bouche vers le bas. Puis il regarda Marcela pour vérifier si elle avait compris.

Marcela fit mine de parler, mais Piraí se ravisa et l'arrêta. Il se dirigea vers le plateau de tarte au *maracujá*, autre passion à lui, et fit le geste d'en manger une part, cette fois avec l'air heureux de nouveau. Puis il montra les *pudim de leite*, bons, l'*arroz doce*, vraiment pas mal, et les *churros*, ouuuh, quelle envie. Enfin il revint au plateau de *beijinhos*. Il en mangea vraiment un, de nouveau avec l'air heureux.

Il regarda Marcela pour vérifier qu'elle le suivait et fit un dernier geste : des mains il chercha à désigner toute la cuisine et Marcela elle-même, puis il montra les *beijinhos*. Alors il s'arrêta et regarda de nouveau Marcela, l'air interrogatif.

Marcela lui sourit : « J'ai compris ce que tu veux me dire, tu sais ? Faire à manger, ça te plaît, mais ce n'est pas ton unique, ta seule passion. Tu as raison. Mon Antônio aussi a toujours été comme ça : la radio, l'école, le sport. Les sports. Bravo, Piraí, je suis contente. »

Piraí, évidemment, ne comprenait pas plus d'un mot ou deux, mais le ton de la voix et l'expression de Marcela ne laissaient aucun doute : elle avait compris. Il la serra dans ses bras, puis poussa un

soupir de soulagement et se prépara à sortir : depuis leur départ en tournée il avait envie d'aller se promener jusqu'à la Fortaleza, au bord du fleuve. Mais Marcela avait encore une chose à lui demander : elle montra le plateau de *churros* et lui lança un regard interrogatif.

Pirai eut un instant de doute, mais il comprit tout de suite après qu'elle lui demandait quels étaient ses autres intérêts. Il ouvrit la fenêtre, à laquelle le soleil commençait déjà à se montrer, et prit une grande inspiration.

4.10 Frissons

Qui aurait dit que le conte du Petit Poucet, raconté allez savoir quand, des années plus tôt, allait se révéler utile. Et surtout qu'Itaúna — qui avait certes bonne mémoire, mais Antônio ne l'avait pas imaginée bonne à ce point — s'en souviendrait au moment opportun.

Retrouver l'endroit où ils avaient mis le radeau à l'eau avait été, démentant ses inquiétudes, plutôt facile, parce qu'il était apparu que, outre la reconnaissable confluence des trois bras du fleuve qu'Antônio avait en tête, chacun avait son souvenir, son repère : « Près d'un ébène très haut », « Il y avait un méandre étroit avec un vieux tronc dans l'eau », « À peine partis il y avait un groupe de *jacarandas*, ça doit être là, juste derrière ». Mais allez savoir s'ils auraient réussi, une fois débarqués, à prendre tout de suite le bon chemin dans la forêt si Itaúna n'avait pas gravé à l'aller de profondes encoches dans les arbres : « J'ai pensé à cette histoire de Petit Pouce, je me suis dit que comme ça nous saurions revenir en arrière. »

Il avait été malin d'y penser : les marques sur les troncs les guidèrent sur un bon bout de chemin dans la bonne direction, juste ce qu'il fallait pour que Moacir et Cauê — qui avaient déjà parcouru ce trajet à l'aller comme au retour, quand ils avaient trouvé le Grand Fleuve — retrouvent avec assurance leurs points de repère.

Tandis qu'ils marchaient d'un pas désormais assuré vers le village, Antônio réfléchissait à tout ce qui avait changé en ces trois mois, à quel point tout était différent de quand ils étaient passés sous ces mêmes arbres en portant Yamandé à moitié mort, lancés au milieu de mille dangers vers l'inconnu.

Il était heureux de l'avoir fait : il suffisait de regarder le garçon gambader, vif, au milieu du petit groupe, pour n'avoir pas le moindre regret de l'avoir sauvé. Mais il se rendait compte à présent que rien ne serait plus comme avant. Dans quelques jours ils seraient de nouveau en ville, d'autres garçons qui n'étaient jamais sortis de la forêt feraient l'expérience de la prétendue civilisation et eux aussi en seraient fascinés et troublés ; ensuite ils essaieraient tous ensemble de jouer cette absurde possibilité de participer à la Coupe du monde — il n'arrivait toujours pas à croire qu'une chose pareille fût en train d'arriver — et puis, et puis ils rentreraient à la maison, dans la forêt. Ou pas ? Auraient-ils vraiment pu revenir à la vie d'avant ?

Et de toute façon ce n'aurait pas été la vie d'avant, cela n'aurait jamais plus pu l'être après avoir apporté au village des vêtements et des couteaux, après avoir vu des automobiles et des avions et des téléviseurs. Il se rendit compte que, quelle que fût la tournure des choses, ce mode de vie millénaire avait été changé, contaminé pour toujours. Allez savoir si ce sera un bien, allez savoir. Mieux vaut ne pas y penser, c'est une responsabilité trop grosse, à y penser ça donne des frissons.

Mais un frisson lui venait aussi en repensant à ce que lui avait raconté Gambone : « Mais quoi mort. Ces gens-là ont le cuir dur, des gens qui viennent des bas-fonds. Pas comme nous. Ceux-là on ne les tue pas si facilement. La chance, ça a été qu'il avait cette jeep de ce très beau rouge. Un hélicoptère de ceux du parc faisait une patrouille. Ils ont vu le rouge et ils sont descendus jeter un coup d'œil. Ils ont remonté la jeep au treuil, ce fils de tatou de Pepê était écrasé comme une noix mais vivant. Il lui est resté une jambe un tantinet plus courte, et la figure cabossée, mais de toute façon il n'avait jamais été beau. Pas comme nous. Et puis celui de la corseterie c'est un secteur en croissance, il dit que ces dames raffolent de la dentelle, toujours au milieu des culottes, un beau métier. »

Antônio était heureux que ce brigand ne fût pas mort ; il lui était toujours resté un peu le souci de n'avoir peut-être pas fait assez, de n'avoir pas réussi à trouver de l'aide : le savoir au milieu des

dentelles à Belém, tout estropié qu'il fût, lui ôtait un poids du cœur. Mais le frisson, le trouble, c'était pour cette pensée-là : que s'il ne s'était pas éloigné, s'il était resté près de la jeep, il serait rentré à Macapá au bout d'un jour au lieu de quatorze ans. Et tout, tout aurait été différent. Allez savoir où je serais maintenant, à faire quoi, avec qui. À coup sûr, à coup très sûr, je n'aurais pas dans une semaine un match de barrage pour participer à la Coupe du monde.

4.11 Surprise !

La scène, il se l'était imaginée cent fois en cent versions différentes, et à mesure qu'ils approchaient de la maison elles se pressaient dans sa tête, superposées les unes aux autres. Sa préférée les montrait tous les sept marchant côte à côte, lui au milieu, au ralenti, comme dans les films de Hollywood. Mais dans la forêt on a du mal à marcher côte à côte à deux, alors à sept, et ce scrupule réaliste lui gâchait la rêverie. Puis il y avait d'autres scènes, faites de regards silencieux et très longs : lui et Janaína, Yamandé et Kirimà, Moacir et Piata. Ou bien une liesse bruyante et incontrôlée. Il se l'était imaginée de cent façons différentes et aucune ne se révéla la bonne : plus qu'avec l'imagination, il s'en approcha avec le souvenir.

Le village ne devait plus être bien loin — il me semble avoir reconnu un arbre. Possible ? Combien peut-il y avoir d'arbres en Amazonie, un milliard ? Cent milliards ? Et moi il me semble que je viens d'en reconnaître un ! — et Antônio se retrouva à repenser à ses premiers instants au village, et au coup de ballon qui l'avait accueilli. Allez savoir qui l'avait tiré. C'était peut-être Yamandé, DeuxChaussettes. Ou Cauê. Non, ça ne pouvait pas être Joufflu, à l'époque il était trop petit pour avoir une frappe pareille. Quand il avait appris à bien parler la Langue il avait demandé qui la lui avait envoyée, mais plus personne ne s'en souvenait. C'était peut-être Piata, qui avait une sacrée patate déjà tout gamin. Imagine qu'on entre dans le village et que la première chose qui m'arrive soit de recevoir un ballon dans le ventre.

Il n'y eut aucun ballon dans l'estomac, mais le retour de la bande, comme beaucoup des aventures d'Antônio au village, fut marqué par la balle.

« Chut ! » Ce fut Moacir qui, en les faisant taire, décida de la façon dont ils allaient se représenter : « J'entends des voix. Il y a quelqu'un dans la clairière, ils jouent à la balle. »

Yamandé fit mine de s'élancer, mais Moacir le retint par un bras : « Attends, approchons sans nous faire entendre. Je veux faire le film sans qu'ils s'en aperçoivent. »

Moacir avait pris avec un grand sérieux et un grand enthousiasme son rôle de documentariste de l'expédition. Rete Norte l'avait doté de cinq portables modernes et d'autant de batteries de rechange, chargées. N'ayant ni à téléphoner ni à se connecter à internet, en faisant un minimum attention cela devait suffire à mener à bien son reportage photo et vidéo. Il avait déjà vidé un premier portable pendant le voyage en bateau, en interviewant tous ses amis et en faisant d'innombrables photos de Supplice. À la demande d'Antônio, il avait évité de documenter les dernières parties du trajet en bateau et les premières du parcours à pied (« Pourquoi tu ne veux pas qu'on sache où se trouve le village ? » « C'est trop compliqué à expliquer. Je te le demande comme une faveur, Moacir : sur ce morceau-là, ne fais pas le film, Rete Norte est déjà d'accord »), et même quand Antônio lui avait donné le feu vert pour recommencer il n'avait pas beaucoup photographié, un peu pour ne pas ralentir la marche du groupe, un peu parce qu'il s'était vite rendu compte que les animaux étaient difficiles à portraiturer et que les arbres, à la trentième photo, n'étaient pas si passionnants.

Mais maintenant il avait enfin la possibilité de faire une prise phénoménale. Un groupe d'habitants du village qui jouent au ballon, ignorant qu'un œil extérieur les filme. Moacir se dit que c'était peut-être seulement à cet instant, pour la première fois de sa vie, qu'il approchait de comprendre ce qu'Antônio avait éprouvé en arrivant au village. Puis il chassa cette pensée, fit les derniers pas dans le silence le plus absolu et se concentra sur la scène qu'il avait sous les yeux.

Piata s'apprêtait à tirer un coup franc.

« Le mur est très mal placé », commenta Yamandé à voix basse, tout en fouillant dans son sac à dos pour en extraire le cadeau qu'il avait acheté pour ses amis du village.

« Chut ! » les fit taire de nouveau Moacir. Qui ne sut pourtant pas se retenir d'ajouter : « Le mur me gêne plus qu'autre chose, il bloque la vue du ballon. »

« N'empêche qu'il est mal placé. »

« C'est une question de... », intervint Antônio, « avant de juger il faut considérer l'erreur de... ça dépend du côté d'où tu le regardes. »

« C'est-à-dire ? S'il est mal placé, il est mal placé », ajouta Itaúna.

« Chuuuut ! »

Piata aimait faire durer avant de tirer un coup franc. Il aimait prendre tout son temps pour étudier de quel côté faire passer le ballon, même si, avec le mur si mal placé, il n'y avait pas grand-chose à étudier : il suffisait d'envoyer une caillasse dans le but et c'était but assuré. Acamim n'était pas mauvais comme gardien, mais rien à voir avec... bon. Cette fois-là, pourtant, il fit durer plus que d'habitude : il regarda autour de lui, il y avait quelque chose d'étrange, tout à l'heure il lui avait semblé entendre des bruits et maintenant, au contraire, d'un côté de la clairière il y avait un étrange silence, comme si tous les animaux de ce côté-là avaient décidé de se taire ensemble. Puis il haussa les épaules et prit son élan, soupirant déjà en lui-même parce que quelques secondes plus tard il allait devoir aller chercher le ballon dans l'épaisseur de la forêt.

Le ballon avait disparu entre les arbres, comme toujours. Ils l'avaient tous vu. Quand Piata tirait un coup franc, tout le monde pointait les yeux vers la forêt derrière le but, pour accélérer les opérations de recherche. C'est pourquoi l'apparition au milieu du terrain de cet étrange objet qui ressemblait à un ballon mais rebondissait beaucoup plus fut accueillie avec un surcroît de surprise et de perplexité. Lentement tous les garçons s'en approchèrent, tandis qu'il finissait de rebondir. Les plus grands des enfants qui regardaient le match s'approchèrent aussi, tandis que les plus petits étaient retenus par les mamans, intimidées.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Jerujeru.

« Un fruit ? » proposa Icicaribá.

« Un fruit comme ça, je n'en ai jamais vu », dit Piata, qui continuait à regarder autour de lui, « et je n'ai pas compris d'où il est tombé. Quelqu'un a vu d'où il est tombé ? »

« Il est peut-être tombé du grand oiseau lumineux de l'après-midi ? » suggéra Taini, sans savoir à quel point il était près du but.

« Si nous jouons encore, c'est qu'il n'est pas encore passé, non ? » lui rétorqua Icicaribá.

« Moi il me semble qu'il est venu de là-bas ! » retentit la petite voix d'une des fillettes du public.

Piata fut le premier à tourner le regard dans la direction indiquée par la petite, et donc le premier à se sentir presque défaillir quand les feuilles bougèrent, que les branches s'écartèrent et que de la forêt surgit le fantôme de Yamandé.

4.12 Ongles

À mesure que les autres membres du petit groupe débouchaient dans la clairière, certains portant une chose étrange sur le corps qui empêchait d'en voir la poitrine, la stupeur muette des présents fut remplacée par des cris de joie. Quelques enfants coururent au *shabono* en criant : « Yamandé ! Yamandé est revenu ! Antônio, Moacir, ils sont tous revenus ! », et en quelques minutes il y eut dans la clairière une telle confusion qu'à côté le carnaval était un passe-temps pour amateurs de silence. Antônio vit le visage de Janaína et le profil d'Ybyráatã dans ses bras, et éprouva une sensation de chaud bien-être, aussitôt remplacée par une sensation plus désagréable. Janaína avançait d'un pas tranquille, en regardant autour d'elle avec calme. Elle souriait, elle riait même, et à côté d'elle, à sourire, à rire même avec elle, il y avait Kirimà. Possible ? De la jalousie. Cette sensation désagréable était sans aucun doute de la jalousie. Possible ? se demanda Antônio une seconde fois, mais ensuite les yeux de Janaína croisèrent les siens et le plus beau sourire de la forêt dissipa tous les nuages. Janaína l'embrassa et lui passa Ybyráatã dans les bras. Bien sûr que ce n'est pas possible, qu'est-ce que je suis allé imaginer.

Ce seraient, on le comprit tout de suite, deux jours de grandes fêtes et d'émotions intenses, arrosés d'abondantes rations de boisson du changement.

À la jalousie s'était cependant substituée chez Antônio, après une brève parenthèse de bonheur, une nouvelle sensation désagréable : le sentiment de culpabilité. Expliquer qu'ils n'étaient là que pour deux jours et qu'ils devraient repartir aussitôt ne fut pas facile du tout.

Il avait apporté en cadeau à Janaína deux marmites brillantes qui l'avaient laissée bouche bée, des dizaines de colliers et de bracelets, les plus colorés qu'il avait réussi à trouver et par lesquels elle avait immédiatement remplacé ceux de graines et de plumes qu'elle portait, et un très beau hamac en grosse toile à rayures rouges et bleues, qui lui avait énormément plu. Mais les cadeaux n'avaient pas du tout suffi à faire disparaître complètement une moue mélancolique qui lui assombrissait le visage.

« Mais nous serons partis un mois au plus et ensuite nous revenons pour toujours, je te le promets. »

« C'est quoi, mois ? Tu es parti trois lunes et tu as déjà recommencé à parler comme l'Antônio d'il y a longtemps. »

« Pardonne-moi. Un mois, c'est comme dire une lune. »

« Et alors pourquoi tu n'as pas dit lune ? »

« Excuse-moi, hein. Je suis fatigué, ému et perdu, nom d'un chien, aie un peu de compréhension ! »

Janaína le regarda pour comprendre s'il le faisait exprès. C'est seulement alors qu'Antônio se rendit compte qu'il avait parlé en portugais. Et il essaya de tourner ça en plaisanterie et en demande de patience.

« Je plaisante, ma petite grenouille. Je t'aime, j'aime Ybyráatã et je veux revenir auprès de vous le plus tôt possible. Avant je dois seulement faire cette chose-là. »

Il lui caressa une joue et, prenant un des colliers de graines qu'elle avait abandonnés sur le hamac, il en défila vingt-deux grosses graines marron et huit rouges et les renfila avec soin sur une longue tige : « Voilà, regarde. Ces rouges, ce sont les jours des matchs, et ces marron, ce sont les jours entre

l'un et l'autre. Maintenant nous l'accrochons à la porte du *shabono* et chaque jour tu enlèveras une graine. Comme ça tu sauras quand nous jouerons, et tu sauras, tout le village saura qu'après chaque match, si nous ne sommes pas revenus au bout de trois jours, cela voudra dire que nous avons gagné et que nous ferons aussi le suivant. Et tu sauras combien de temps il reste avant que nous revenions : tu vois, même si nous gagnions toujours nous ne serions pas partis plus d'une lune. Ensuite je reviendrai auprès de vous et nous dormirons pour toujours ensemble sur ce beau hamac neuf, tu es plus contente maintenant ? »

Une fois la paix rétablie avec Janaína, Antônio la prit par la main et l'emmena vers le fleuve, en quête d'un coin tranquille. Quand il se fut assuré qu'ils étaient seuls, Antônio dit : « Tu te rappelles mes récits sur l'écran et sur les choses qu'on peut voir dedans ? »

« Bien sûr que je me rappelle. »

« Voilà. Pendant le temps où je suis resté ici, ils ont inventé des écrans qu'on peut transporter et dans lesquels on peut se souvenir des images que ces mêmes écrans ont vues dans le passé. »

« Je ne sais pas si j'ai compris. »

« Regarde, je vais te montrer. »

Antônio tira de son sac à dos un iPad. Il le mit dans la main de la femme, qui le prit avec une certaine appréhension, puis il lança l'application pour voir les films. Et ce fut ainsi que, ébahie et fascinée, Janaína fit la connaissance de Marcela, de papa Italo et de tout le reste de la bariolée famille d'Antônio, qui lui envoyaient beaucoup, mais alors beaucoup de salutations et regarde comme il est beau notre petit-fils, mais qu'est-ce que tu racontes, c'est eux qui nous verront, ce n'est pas nous qui les voyons maintenant, ça ne fait rien je suis sûre qu'il est magnifique, n'est-ce pas Norminha ?

Parler avec Itátakûara et lui expliquer que non seulement ils repartiraient très vite mais qu'en plus ils avaient besoin d'emmener avec eux beaucoup plus de joueurs ne fut pas non plus très simple. De nouveau Antônio eut recours à son iPad, en montrant quelques images de la tournée qui venait de s'achever.

Le chef du village, bien que cet engin le laissât très perplexe, se montra fort compréhensif : « Antônio, tu vis avec nous depuis longtemps, tu es une part de nous. Tu le sais, n'est-ce pas ? »

« Oui, je le sais. Je le suis. »

« Et alors tu devrais savoir que je ne suis que l'Ancien du village, je ne suis maître du destin de personne d'autre que moi. Je suis heureux que tu me racontes votre plan, mais vous n'avez à demander la permission à personne. Si vous sentez que vous devez accomplir cet exploit, je ne peux que vous souhaiter que les esprits soient avec vous. »

La partie la plus difficile de la conversation fut de garder sobriété et humilité tandis que dehors, devant le *shabono*, le pandémonium se déchaînait.

Moacir avait parfaitement compris les demandes de Rete Norte. C'est pourquoi il avait aussi demandé à ses compagnons d'aventure d'attendre un peu avant de remettre les cadeaux : il voulait d'abord photographier et filmer les habitants du village occupés à leurs activités de tous les jours. Mais une fois sorti un de ses portables du sac à dos, quelques photos prises et le résultat montré sur l'écran, la vie du village avait changé pour toujours. Moacir devait maintenant affronter l'assaut de dizaines de personnes qui rivalisaient pour se faire prendre en photo dans les poses les plus impro-

ables. Puisque désormais le mal était fait, autant les calmer un peu : Moacir fit signe à ses amis qu'ils avaient le feu vert, ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient.

Passée la première vague de stupeur et d'émerveillement pour tous les cadeaux, « Magnifique, ça c'est à moi », « Et ça, c'est quoi ? », « Mais alors tout ce qu'Antônio nous a raconté toutes ces années est vrai ! », ce fut le moment des récits. Kirimà raconta le fourmilier qui avait mis bas juste sous l'arbre aux fleurs rouges, Piata les mit à jour sur le rite d'initiation qui s'était déroulé une lune plus tôt et où beaucoup de jeunes, de nouveau, avaient fait très bonne figure. « Même si pas à notre niveau. »

Les rapides sélections, conduites par Piata, Antônio, Yamandé et Ubirajara, pour décider qui seraient les seize autres qui composeraient le groupe destiné à défier le Brésil, suscitèrent elles aussi beaucoup d'intérêt. Les visages heureux des protagonistes du premier voyage étaient une grande publicité pour la nouvelle aventure qu'ils proposaient : « Pirai s'est tellement amusé qu'il est resté là-bas à nous attendre. » Très peu, parmi les élus, se montrèrent hésitants, et à la fin eux aussi acceptèrent, contaminés par l'enthousiasme général.

Mais ce furent naturellement les aventures du groupe des garçons qui tinrent le haut du pavé : un concert de louanges pour la famille d'Antônio, pour Macapá et pour le Brésil en général. Et comme dans tout chœur, immanquable, la voix hors du chœur : celle d'Itaúna. À tous ceux qui avaient la patience de l'écouter, Itaúna racontait une version de la vie à Macapá bien différente du portrait idyllique que peignaient les autres.

« Le vide. C'est très étrange : il y a en même temps du vide et de la confusion. Il y a énormément de gens, beaucoup plus qu'au village, et à chaque instant du jour et de la nuit il y a un bruit très fort, mais c'est quand même comme si c'était vide, comme si les gens étaient loin les uns des autres. Il y a énormément de huttes gigantesques et dedans il ne vit que peu de gens, parfois deux ou trois ou même une seule. Il y a très peu d'arbres. Et ces quelques arbres sont tous petits, mous comme quand un homme a la fièvre. Et il y a aussi peu d'animaux. Et dans ce vide, il y a la chose la plus étrange de toutes : une chose qu'ils appellent le vent. C'est de l'air qui bouge, mais pas comme ici. Il bouge fort, il plie les arbres, si tu te mets une plume sur la tête il te l'emporte avec une main invisible, il a même une voix à lui.

« Et puis les gens ont la passion de faire des films, mais pas comme ceux de l'écran d'Antônio. Parfois dans les films ils font semblant de s'entretuer, et les gens vont dans une sorte de *shabono* voir les gens qui font semblant de s'entretuer, et ils sont contents.

« Et ils jouent à la balle, oui, mais ils sont beaucoup plus nuls que nous. Notre équipe des enfants gagnerait contre leurs adultes.

« Mais surtout : les gens sont différents. Beaucoup sont pâles. Tu sais qu'on dit qu'Antônio aussi était blanc quand il est arrivé ici. Mais ceux-là sont encore plus clairs, plus pâles qu'un poisson mort. D'autres au contraire sont sombres comme le bois après le feu. Ils sont noirs comme la nuit, même le jour. Tu les regardes et tu n'arrives même pas à comprendre s'ils ont une figure ou non. Et tous nous regardaient comme si les étranges, c'était nous. »

Il fut donc naturel pour Itaúna, au moment de partir, de communiquer sa décision à Antônio : « Moi je ne viens pas. »

« Comment ça, tu ne viens pas ? Et le match contre le Brésil ? Et la Coupe du monde ? »

« Le match, vous le gagnerez même sans moi. La Coupe du monde, je préfère celle que tu nous as appris à jouer ici, quand nous étions enfants. Que les esprits soient avec vous. Portez mes salutations à Piraí. »

Maudite hâte, pensa Antônio. J'ai passé quatorze ans dans le calme le plus absolu et maintenant je dois tout faire en courant. De même qu'à Macapá il n'y avait pas eu le temps de parler avec Piraí et de le convaincre de rentrer dans la forêt, maintenant il n'y avait pas le temps de parler avec Itaúna et de le convaincre de venir avec eux à São Paulo.

« D'accord, Itaúna. Comme tu préfères. Je le regrette beaucoup. Là je ne peux pas, mais nous nous reverrons bientôt et nous parlerons longuement. »

« Oui. »

Quand ils repartirent à l'aube, deux jours et demi après leur arrivée, Itaúna était au premier rang pour les saluer, la main tendue vers le haut et le regard fier, d'une fierté telle que quiconque aurait vu la splendide photo prise par Moacir aurait pensé que c'était lui le chef du village. Mais à peine le groupe des vingt-trois eut-il disparu de leur vue que cette même main finit dans la bouche d'Itaúna, qui passa les deux heures suivantes à se ronger les ongles comme il ne le faisait plus depuis l'enfance.

Ce furent deux heures d'agitation croissante, qu'Itaúna passa à repasser encore et encore dans son esprit tout ce qui l'avait troublé au cours des trois mois précédents. Mais aux images des huttes gigantesques et vides, des gens aux figures étranges, des trois cents Spartiates qui se massacrent, se superposaient sans cesse les images de ses amis, des matchs de ballon, du nombre croissant de spectateurs à leurs matchs. Au souvenir du bruit des automobiles se superposait la rumeur du public à chaque but.

Itaúna regarda le ciel, beaucoup plus lumineux que quand ses amis étaient partis. Ils sont partis depuis longtemps, pensa-t-il. Mais il pensa aussi qu'un groupe de vingt-trois personnes avance dans la forêt beaucoup plus lentement qu'un homme seul. Surtout si cet homme est celui qui a eu la grande idée de marquer le chemin comme Petit Pouce. Et puis ils perdront pas mal de temps à construire la... Gambone ! Il n'y a aucun radeau à construire ! Il prit le petit sac à dos qu'il avait rapporté de Macapá, y fourra précipitamment un peu de nourriture, courut chez Iracema en trouvant enfin le courage de l'embrasser, puis alla trouver Itátakûara : « Je vais les rejoindre. Ils auront peut-être besoin de moi. »

« Sans aucun doute », dit Itátakûara, tandis que le jeune homme, courant, s'enfonçait déjà dans l'épaisseur de la forêt.

4.13 Monte Dourado

Un Itaúna hors d'haleine mais satisfait réussit à rejoindre le groupe peu avant que celui-ci n'arrive au fleuve. Antônio fut soulagé de le voir, mais ce n'était rien à côté du soulagement qu'il éprouva en voyant que Gambone, on ne sait jamais, les avait vraiment attendus.

À peine le pied posé sur le grand bateau, premier contact avec le monde extérieur, le groupe se divisa aussitôt en deux. D'un côté les bleus, ceux qui pour la première fois mettaient le pied hors de la forêt, de l'autre les experts. Maintenant qu'il y repensait, Antônio se disait que les garçons avaient été vraiment courageux, dès les tout premiers instants. Courageux d'abandonner leur monde et intrépides d'en embrasser un nouveau sans révérence particulière. Mais ils n'étaient jamais apparus aussi sûrs d'eux qu'ils l'étaient maintenant, comparés aux autres. C'était drôle de voir comme ces quelques voyages en bateau le long du fleuve et du Jari suffisaient à les faire se sentir les plus grands experts mondiaux de navigation fluviale. Sans parler du reste de leur séjour à Macapá et de la tournée, qui les avait transformés en nouveaux Magellan. Le concert de voix était incessant, le thème principal une variation sur le classique « Ah, le Jari n'est plus ce qu'il était », ce qui amusait énormément Antônio et Gambone aussi, à qui Antônio traduisait de temps en temps des bouts de conversation.

« Ah, cette fois nous avons le bateau tout prêt, mais l'autre fois nous avons dû nous le construire nous-mêmes. Tu te rappelles, Jaci ? » dit Ubiratan.

« Bien sûr, il faudrait être fou pour l'oublier. Et quel bateau. Naviguer là-dessus, c'était très différent. Plus dangereux, mais aussi plus amusant. »

« Et quand le hamac avec Yamandé dedans a failli glisser à l'eau et qu'on l'a rattrapé de justesse ? » proposa Cauê.

Ça, Antônio ne s'en souvenait pas, mais c'était peut-être arrivé pendant qu'il dormait.

« Et après nous avons passé toute la nuit à veiller pour chasser les *jacaré* », ajouta Moacir.

Ça, je suis sûr que ce n'est pas arrivé, pensa Antônio, qui ne s'en mêla pourtant pas parce qu'il était curieux d'écouter.

Quand ils arrivèrent au récit de la cascade il fut presque impossible de comprendre quoi que ce fût, parce que tous — y compris un improbable Yamandé — voulaient raconter leur propre version de l'histoire, en s'interrompant les uns les autres et en couvrant les voix de leurs camarades. Dans cette nouvelle version du récit, chacun d'eux s'était jeté à l'eau pour sauver le radeau ou avait fait quelque chose de tout aussi déterminant pour le succès de l'expédition. Et le fait est que, petits détails mis à part, cela s'était vraiment passé comme ça. Ils avaient tous été héroïques et déterminants, et Antônio dut lutter contre la boule qui était en train de se former dans sa gorge.

La cascade fut cependant aussi la cause de la première désillusion pour le groupe des nouveaux. Gambone l'avait soigneusement évitée et, bien qu'il eût proposé de faire un détour, une fois qu'ils l'avaient déjà dépassée, pour aller l'admirer, Antônio s'y était opposé parce qu'il entendait arriver à Monte Dourado le plus tôt possible : les temps de marche étaient déjà on ne peut plus forcés et il voulait fatiguer les garçons le moins possible. La décision fut acceptée par tous, mais chez les bleus commença à se répandre le doute que « les experts » en aient profité pour exagérer un peu.

Ce fut Piata qui donna voix à ces doutes dès que pointèrent les premiers toits de Monte Dourado.

« C'est tout ? À vous entendre on aurait cru je ne sais quoi, et au lieu de ça c'est seulement un peu plus grand que notre village. Vous êtes sûrs de n'avoir pas tout rêvé ? » dit-il, à moitié en plaisantant et à moitié sérieusement.

Les autres bleus, compacts comme un seul homme derrière leur porte-parole, acquiescèrent, convaincus. Mais Yamandé et les autres se contentèrent de ricaner : « Tu verras. Vous verrez. »

L'arrivée à Monte Dourado n'aurait pas pu être plus différente de la fois précédente. Alors ils étaient arrivés en silence, presque en catimini. Maintenant, à les attendre sur l'embarcadère, il y avait un attroupement de curieux assez fourni — qui grossit rapidement dès que se répandit la rumeur de leur débarquement imminent — et aussi un bon nombre de caméras. Heureusement Antônio avait pensé à l'avance à cette éventualité et avait décidé de prendre la situation à bras-le-corps. Si le premier petit groupe des sept avait dû s'adapter assez vite à la vie brésilienne, ceux-ci allaient devoir le faire encore plus vite : la seule solution était peut-être de ne pas même leur laisser le temps de comprendre ce qui se passait. C'est pourquoi, sur le bateau, il avait distribué shorts et tee-shirts pour tout le monde, de façon à éviter au moins le problème de la nudité de masse, et il avait aussi commencé à faire essayer les chaussures à crampons aux nouveaux arrivants.

Avant même qu'ils accostent, de l'embarcadère partit le chant : « Jaci ! Piraí ! Cauê et Moacir ! Plus forts que l'Espagne et l'Argentin ! » Antônio ne comprit pas tout de suite, puis il sourit et se mit à saluer de la main, tandis que beaucoup de garçons se pressaient, intimidés, vers la poupe du bateau, comme pour éviter le plus longtemps possible le contact avec cette foule hurlante.

À peine débarqué, Antônio chercha George dans la foule. Il le repéra presque aussitôt, un peu à l'écart, occupé à donner des directives à l'un de ses collègues. Ils se saluèrent, mais d'un signe ils décidèrent d'un commun accord qu'ils attendraient de se trouver dans un endroit plus tranquille pour les premières interviews. Dans la foule il sembla à Antônio voir aussi le regard halluciné de ce journaliste fou qui l'avait interviewé, ou plutôt qui avait inventé l'interview dès leur retour à Macapá, Pippo, Pispo, comment s'appelait-il déjà. Au fond, tout ce qui était en train d'arriver était d'une certaine manière aussi grâce à lui, se retrouva à penser Antônio, même si éprouver de la reconnaissance pour un personnage pareil était au-delà de ses capacités.

Entourés du cortège de supporters, ils se dirigèrent avec George et son équipe vers la *pousada*, sur l'enseigne de laquelle on avait accroché pour l'occasion la banderole « Au pelourinho - Pousada officielle de la Sélection indienne du Brésil ». À les attendre sur le seuil, comme deux gardiens, il y avait d'un côté le médecin qui allait s'occuper des vaccinations et de l'autre le Senhor Armando, à qui Gesita, en mémoire de la fois précédente, avait accordé l'honneur d'être l'unique client de la *pousada* étranger à l'expédition.

« Bienvenue ! » dit Armando en soulevant sa *cerveja*. « Attendez, je vais appeler Gesita. »

Mais il n'y en eut nul besoin. Quelques secondes plus tard, rappelée par le bruit de la foule, la patronne de la *pousada* apparut sur le seuil avec un large sourire qui chercha et trouva aussitôt les caméras de Rete Norte. Elle fit de grands gestes d'entrer à toute la bande et les salua tous un par un tandis qu'ils entraient, qui timide, qui fanfaron.

Le dernier à entrer, quand l'équipe de télévision était déjà à l'intérieur elle aussi, fut Moacir, qui tira de son petit sac à dos une très belle fleur cueillie au village et lui dit, dans un portugais qui trahissait des dizaines de répétitions : « C'est pour vous, Dona Gesita », accueilli par une clameur venue de l'intérieur de la *pousada*.

« C'est pour vous, Dona Gesita » était rapidement devenu la rengaine du groupe. Déjà sur le bateau, pendant qu'ils assistaient aux répétitions de Moacir, certains avaient demandé plusieurs fois qu'on leur décrive cette Gesita et l'avaient aidé à apprendre la phrase portugaise, en la répétant ensemble, avec différentes intonations. D'autres s'étaient bornés à observer avec curiosité ce qui se passait ; d'autres encore, surtout les membres de la première expédition, avaient eu une attitude plus moqueuse, et chaque fois qu'on en arrivait à la description de Gesita de nombreux détails s'y ajoutaient, surtout sur l'aspect du vêtement, dont ils savaient qu'il ne serait pas pleinement compris par les nouveaux explorateurs. « Oui, belle, dommage pour ces grandes feuilles de palmier qui lui sortent des oreilles... » ou bien « Belle ? Vous êtes sûrs ? Tant qu'elle reste cachée dans ce tronc d'où ne dépassent que les mains et les pieds, je ne saurais pas dire... » et ainsi de suite.

Mais quand ils furent tous à l'intérieur, Eçaí s'approcha de Moacir et lui dit, à voix basse : « Tu avais raison, elle est belle. Très étrange, mais belle. »

« Le reste du monde est comme ça aussi, tu verras. »

4.14 Calme

« Thiago ! »

« Oui, coach. »

« Regarde-moi bien. »

Thiago le regarda, sans comprendre ce qu'il y avait à voir mais flairant déjà l'arrivée d'une mission plus ou moins absurde.

« Je te semble différent ? »

« C'est-à-dire ? »

« Je ne sais pas, je te semble comme avant ? Comme il y a un mois ? »

« Excusez-moi, coach, mais je ne comprends pas. »

« Non, Thiago, c'est moi qui ne comprends pas. Je me regarde dans le miroir et il me semble que je suis toujours le même, à part ce maudit bras cassé. Mais à l'intérieur je ne suis plus moi, j'ai peur que les extraterrestres m'aient enlevé et remplacé par une version plus calme, plus posée, plus tranquille. »

« Ah, je comprends. Non, je vous garantis que vous êtes toujours le même. »

« Dans le sens où je suis toujours en rogne ? »

« Mais non, je ne voulais pas di... »

« Eh bien non, Thiago. Eh bien non. Je ne me fous pas en rogne pour un sou. Alors que je devrais. Dans trois jours la Coupe du monde commence et je ne sais toujours pas avec quelle équipe je vais jouer. Enfin, je le sais, mais on ne m'a pas encore donné l'autorisation formelle de les convoquer. Et rien que le fait que je doive demander l'autorisation de quelqu'un pour choisir qui emmener à la Coupe du monde, tiens, ce serait déjà bien assez pour que je te demande d'aller m'acheter une batte pour tout casser. Mais ce n'est pas fini, ah non. Ces déments exigent que moi, 48 heures avant les débuts, je leur fasse en plus jouer un match contre une équipe de... de... de... gens qui n'ont jamais vu un terrain de football de leur vie. Mais tu te rends compte ? »

Thiago se taisait ; il savait que son rôle, dans ces cas-là, consistait seulement à être là pour éviter au coach l'impression de parler tout seul.

« Moi je pensais que c'étaient des bêtises pour se concilier la nation. Et je pensais qu'au moins l'autre, ce Tarzan du football, aurait eu ce minimum de bon sens de retourner d'où il vient et d'y rester. Et au lieu de ça, rien. Allô, on arrive ce soir, on se voit au terrain demain à deux heures, comme des gamins. Et moi, au lieu de tout casser, je suis là tranquille comme Baptiste. »

Bref, pensa Thiago sans ouvrir la bouche.

« Je regarde ces imbéciles qui essaient de tout gâcher, et je les regarde avec détachement, comme si la jambe sur laquelle ce chien est en train de pisser n'était pas la mienne. »

Quel chien, allait demander Thiago, qui se retint juste à temps.

« Bon, au moins j'ai réussi à les convaincre de ne jouer qu'une mi-temps, comme ça, qui que ce soit qui gagne (qui que ce soit, tu parles), il ne sera pas trop fatigué quand il jouera contre la Croatie. Mais si un de ces indigènes fait du mal à un des miens, je jure que je prends du napalm et que je la brûle entièrement, cette maudite forêt. »

4.15 *Grand oiseau lumineux*

Les instructions d'Antônio n'auraient pas pu être plus claires : « Immobiles et silencieux. Immobiles comme quand on repère une proie et silencieux comme quand on repère une proie. Simple, non ? »

Non, pas simple. Très difficile, même.

L'émotion incroyable du premier vol, voir Monte Dourado devenir de plus en plus petite sous leurs yeux, la vue de l'immense forêt d'en haut, avait remis tout le monde sur le même plan : il n'y avait plus d'experts et d'inexpérimentés, aucun d'eux n'était jamais monté auparavant sur le grand oiseau lumineux et Antônio lui-même ne l'avait pris que deux fois, énormément d'années plus tôt. Mais le premier vol avait été bref et le bruit du petit avion, qui craquait presque autant que le bateau de Gambone, avait été si fort et si désagréable qu'il avait étouffé toute autre émotion. Ils avaient fait escale à Macapá, où ils avaient récupéré un Piraí très ému, et un autre vol bref, passé presque tout entier les mains sur les oreilles, les avait conduits à Belém.

Dans le moderne aéroport de Belém la distance entre vétérans et bleus était redevenue large et visible. Le plan d'Antônio pour survivre aux quatre heures d'escale, une éternité, était de confier à la garde de chaque vétéran deux ou trois des nouveaux arrivants, de façon à les tenir sous contrôle.

La grande baie vitrée donnait sur la piste, sur laquelle se déplaçait paresseusement quelque avion. Si grands, si brillants, si puissants, on aurait pu les regarder pendant des heures. Mais en levant les yeux on pouvait assister au spectacle nouveau et terrible de l'horizon : une ligne sombre délimitait le visible, la marge de la forêt, et tout au fond sur la gauche une mince colonne de fumée grise interrompait le regard, donnant de la profondeur à la vue.

La première heure passa ainsi, à se familiariser avec la présence d'une vitre si grande et avec le fait que, comme on le leur répétait souvent, il n'y avait pas d'arbres partout, que tout cet espace sans plantes était presque inconcevable. Nous pouvons y arriver, se répétait souvent Antônio en continuant de regarder l'horloge et en sentant plus d'un pincement de nostalgie pour la vie dans la forêt.

La deuxième heure commença par un miaulement auquel aucun des présents ne prêta attention, sauf naturellement ce groupe de chasseurs très habiles qu'étaient les garçons à peine sortis de la forêt. Ils se déplacèrent avec circonspection autour des fauteuils du terminal, incapables de distinguer la provenance du cri à cause de l'ampleur de l'espace, qui produisait un écho qui les embrouillait. Ce fut finalement Jeru Jeru qui la repéra, lui déjà célèbre pour son ouïe fine et pour ses grandes mains, bien cachée dans le panier d'osier que sa maîtresse avait laissé un instant sur un fauteuil. Antônio, en voyant ses garçons se déplacer de cette façon, avait aussitôt pris l'alerte, mais un rapide coup d'œil à Cauê et à Yamandé le rassura : à leur jugement non plus ce n'était rien de sérieux. Puis il entendit soudain le miaulement, vit le panier d'osier et le groupe de plus en plus nombreux qui se pressait autour, et comprit.

« C'est un petit de jaguar ! »

« Noir ? »

« Il existe des jaguars noirs, j'en ai entendu parler. »

« Mais il est petit ! »

« Il doit venir de naître. »

« Pourtant il a l'air grand, je ne sais pas comment l'expliquer, il a l'air d'un petit adulte. »

« Il fait aussi un cri très étrange. »

« Pourquoi il est enfermé là-dedans ? »

« Je vais le libérer... »

Antônio arriva trop tard, tout comme l'inconsciente maîtresse, sortie des toilettes peut-être à cause du remue-ménage et retrouvée au milieu d'une douzaine de garçons occupés à poursuivre de façon rocambolesque son chat, lequel entre-temps avait jugé bon de grimper sur l'une des poutres de soutien de la structure et de se cacher derrière un panneau métallique à cinq mètres de hauteur au moins.

« J'y vais ! » L'inimitable voix de Yamandé résonna dans le grand hall.

« Non, Yamandé... », commença à dire Antônio d'une voix très inquiète.

« Ne t'inquiète pas, il ne m'arrivera rien. »

« Yamandé, je te le dis avec tout l'amour que j'ai pour toi. Si tu essaies de monter sur cette poutre je te tu... »

Antônio ne finit pas sa phrase. Yamandé avait déjà rejoint le chat, qui lui avait aussitôt démontré tout son mépris à grands coups de griffes sur les avant-bras.

Il fallut une bonne demi-heure d'excuses pour que tout revienne à la normale. Antônio pensa à un millier d'arguments pour reprocher son geste à Yamandé, mais il décida de tout garder pour lui. Pourquoi l'autre fois ça ne m'avait pas paru si difficile ?

Mais ce furent les toilettes qui occupèrent le centre de l'heure suivante, quand commencèrent à arriver à Antônio les premiers rapports sur les divers besoins des garçons. Bien que les jeunes de la première vague fissent office de superviseurs, et bien qu'Antônio répât comme un mantra « Immobiles et silencieux. Immobiles comme quand on repère une proie et silencieux comme quand on repère une proie », l'enthousiasme devant les robinets qui crachaient l'eau tout seuls — et déjà ceux de la *pousada* les avaient laissés pantois, jamais ils n'auraient pensé qu'il pût exister une façon encore plus étrange de voir jaillir de l'eau —, devant les miroirs énormes, la forme des cuvettes d'une blancheur éclatante (mais si nous les utilisons elles vont toutes se salir, on va se faire gronder !), les bouches d'air chaud pour se sécher les mains, semblait incontrôlable, à tel point que certains ne se rappelleraient leurs besoins qu'une fois montés à bord de l'avion.

Le cri qu'on utilise au village pour donner l'alarme retentit soudain dans le terminal : un très grand avion lumineux était en train d'atterrir, resplendissant du reflet du soleil ; les garçons coururent en désordre vers la baie vitrée, certains allèrent carrément se cogner contre la vitre, certains étaient en extase, certains effrayés, certains demandèrent où était leur arc. Heureusement Moacir et Cauê prirent la situation en main et entamèrent une mini-conférence, démontrant à Antônio qu'ils avaient très bien compris divers aspects aéronautiques que lui-même aurait eu beaucoup de mal à raconter dans la Langue.

Le moment était chargé de magie : deux Indiens expliquaient, dans une langue dense de gestes, de trilles et de couinements, tout ce qu'ils savaient des avions à un public composé d'un groupe de non-contactés qui venaient de quitter leur village pour la première fois. Les autres voyageurs, les gardiens et les employés avaient depuis des heures déjà concentré leur attention sur ce groupe si anormal et assistaient maintenant à une scène qui aurait été du grand théâtre, n'était que personne ne jouait la comédie.

Antônio, à l'écart, avait retrouvé confiance ; il s'amusait même franchement, fort surtout d'être le seul à comprendre toutes les explications et à pouvoir les remettre correctement en contexte.

« Ils sont en train d'expliquer comment marchent les avions, c'est ça ? » demanda George, qui voyageait avec eux et qui s'était approché entre-temps.

« Ils font de leur mieux », répondit Antônio en souriant.

« Les gestes, on les comprend plus ou moins ; ce sont les sons qui sont vraiment étranges. »

« Ah oui ? Tu trouves qu'on les comprend ? Moi j'ai eu un mal fou à les apprendre, ils font partie de la Langue, tu sais ? Le même son accompagné d'un geste différent peut vouloir dire tout autre chose. »

« Oui, je veux bien croire. Mais quand ils montrent l'avion, quand ils ouvrent les bras pour indiquer le vol, ça, on le comprend. »

La maîtresse du chat s'approcha à son tour, intriguée, et trouva le courage de poser la question qui lui était restée enfermée depuis plusieurs heures : « Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous êtes ? »

Antônio y réfléchit quelques secondes puis répondit : « Une équipe de football, madame. »

« Oh, vous êtes cette équipe-là ? Celle dont a parlé la télévision ? »

« Je crois bien, ces derniers temps je n'ai pas regardé la télévision, vous savez, mais je crois bien : s'ils ont parlé d'une équipe, je pense que ce pourrait être nous. »

« Mais j'ai mal compris, ou vous allez jouer la Coupe du monde ? »

« Nous allons essayer, madame, nous allons essayer. »

« Et les garçons sont... », elle fit un geste de la main pour désigner à peu près tout le groupe, « ceux-là ? »

« Oui, ce sont ceux-là. »

La dame parut satisfaite de la réponse, rumina un instant seulement et s'éloigna. Puis elle se ravisa et revint vers Antônio, lui prit une main, lui dit « Bonne chance. Vous me plaisez. Je suis sûre que vous réussirez. Bonne chance vraiment », et c'est seulement alors qu'elle retourna au petit fauteuil près de son chat, contente.

Quand leur avion arriva enfin et qu'ils se mirent en file pour l'embarquement dans la brise torride, Antônio se détendit : nous y sommes presque, encore un dernier effort.

« Nous allons de nouveau près du soleil, maintenant ? » demanda Jaguariuna à Moacir, qui fut un peu pris au dépourvu par la question et y réfléchit un moment.

« Tu sais que je pense que le soleil est magique ? Tout à l'heure, de l'intérieur de l'avion, je l'ai regardé et il n'était ni plus gros ni même plus chaud. Nous nous approchons mais lui reste pareil : ça veut dire qu'il est magique, non ? »

Jaguariuna fit le geste qui signifie « je ne sais pas », tandis qu'Antônio se mettait à les compter pour la deuxième fois.

« Il y a quelque chose qui ne va pas, Antônio ? » demanda George.

« Il m'en manque un », dit Antônio, perplexe, « je recompte parce que je ne suis pas sûr. »

« Si tu veux je t'aide. »

« Oui, merci. »

Et ainsi, après toutes ces heures d'attente, ils durent compter et recompter trois fois pour parvenir ensemble à la conclusion que oui, effectivement, il en manquait un.

Ils trouvèrent Icaribá enfermé dans l'une des toilettes, assis le dos contre une des cloisons, les yeux striés de larmes — événement rare chez les adultes du village.

« Nous devons y aller, Icaribá, nous devons aller jouer à la balle. »

Icaribá regarda Antônio d'un regard vide et mit un moment à recevoir ses paroles.

« Antônio... » Il y avait quelque chose qu'il voulait dire mais qu'il n'arrivait pas à exprimer, il faisait de grands gestes des mains comme pour désigner quelque chose : « Antônio... » Puis il réussit enfin à mettre au point ce qu'il voulait savoir : « Là où nous allons, il y a des arbres ? »

Antônio l'aida à se relever, passa le bras autour de ses épaules et l'accompagna lentement vers la porte.

« Il n'y en a pas beaucoup, mais il y a plein d'autres choses qui peuvent nous protéger. Tu penses que tu peux y arriver ? »

Icaribá marchait lentement et tête basse, en pensant intensément.

« Elles nous protègent ? Elles arrivent à nous protéger ? »

« Oui, je te donne ma parole. »

« Alors oui, je pense que je peux y arriver. »

4.16 Histoire

Un match peut-il être sans histoire et entrer en même temps dans l'histoire ? Les spectateurs présents au stade Morumbi de São Paulo auraient convenu que oui, c'est possible.

Le délai ultime pour arrêter les convocations, comme chacun le savait, avait été fixé au 11 juin, la veille du début de la Coupe du monde. Mais dans l'attente de savoir si et quand le groupe d'Antônio reviendrait de la forêt, la machine d'organisation était restée en stand-by (jargon technique pour dire que personne n'avait rien fait) : aucune date n'avait été fixée pour le match qui devait décider qui irait à la Coupe du monde, et les billets n'avaient pas non plus été mis en vente.

Désormais même une guerre avait du mal à rester la nouvelle principale pendant dix jours, alors un groupe bariolé d'Indiens qui étaient retournés dans la forêt deux jours après avoir surgi sur le devant de la scène nationale. L'attention à court terme du public avait été captée par le compte à rebours de la Coupe du monde, à présent dans ses derniers instants, et par l'intensification des manifestations anti-Coupe dans les grandes villes. Dès que l'Asu Ka'a fut — contre les prévisions de beaucoup — ressorti de la forêt, on chercha en toute hâte un stade disponible, radio et télé recommencèrent à marteler la nouvelle et aux guichets on opta pour un prix symbolique, mais le résultat fut qu'au coup de sifflet initial le Morumbi était à moitié vide et que devant la télé il y avait un nombre de spectateurs typique d'un match amical.

Au bout de dix minutes, cependant, les lignes téléphoniques brésiliennes commencèrent à transporter et à répéter des millions de fois le même message : tu regardes le match ? C'est dingue, allume tout de suite la télé. Et une grande quantité d'habitants du quartier accourut vers le stade, en espérant arriver à temps pour assister à au moins une minute d'un événement qui était en train d'entrer dans l'histoire du football.

Dans les cinq premières minutes de jeu l'équipe des Indiens avait déjà collé deux buts au Brésil, aux joueurs professionnels qui, deux jours plus tard, devaient revêtir le maillot vert et or à la Coupe du monde. Certes, toutes les stars manquaient, c'étaient les remplaçants des remplaçants, mais ils n'en restaient pas moins des joueurs de niveau international : le fait qu'une équipe d'inconnus fût en train de les liquider avec cette facilité était stupéfiant. Les Indiens avaient beaucoup misé sur l'effet de surprise : ils s'étaient lancés à l'attaque dès les premières secondes de jeu et avaient aussitôt marqué sur une phénoménale frappe de loin de Jaci. Le temps de remettre en jeu et de comprendre ce qui venait de se passer, et le Brésil avait pris le deuxième but, marqué par Cauê et né d'une action collective menée selon un schéma qu'aucun des Brésiliens sur le terrain n'avait jamais vu auparavant.

Puis l'Asu Ka'a avait un peu repris son souffle et le Brésil avait essayé d'attaquer, mais beaucoup de ces Indiens qui, cinq minutes plus tôt, se comportaient en attaquants, défendaient maintenant comme s'ils étaient nés dans leur propre surface de réparation, et cela avait ajouté à la confusion des Brésiliens déjà déconcertés. Un arrêt facile de Moacir suivi d'un contre foudroyant avaient porté sans forcer le résultat à trois à zéro pour les Indiens à la quinzième minute.

Avant le match, les deux entraîneurs s'étaient mis d'accord sur la proposition du coach Gonçalves de jouer le match de barrage sur 45 minutes. Ce qui avait paru un choix tactique avisé de l'expérience coach, pour ne pas épuiser son équipe en vue des débuts mondiaux, était maintenant le clou du cercueil de la possibilité de participer à cette Coupe du monde. Trente minutes ne semblaient pas suffire pour renverser le résultat, et à vrai dire l'impression était que même s'ils avaient joué trois heures de plus la seule chose qui aurait pu en résulter aurait été une victoire encore plus éclatante

des Indiens. Et ce fut le cas : au coup de sifflet final le résultat était monté à quatre à zéro pour l'Asu Ka'a, sans que le Brésil eût plus réussi à inquiéter ses adversaires.

Et tandis que tous les vingt-deux sur le terrain et tous les remplaçants regardaient autour d'eux, hébétés, quoique pour deux motifs opposés, on commençait déjà à entendre dans les tribunes les premiers chants désordonnés à la gloire des garçons de l'Asu Ka'a.

Au bord du terrain, l'envoyé spécial de « Bom Dia Copa do Mundo » interviewait le coach Gonçalves ; à côté d'eux le président de la Fédération et Antônio attendaient leur tour de parler.

« Non, je ne suis pas d'accord », expliquait Gonçalves, « ceci n'est pas une défaite du Brésil, c'est plutôt une nouvelle démonstration que notre seul problème au football, c'est l'embarras du choix. »

Antônio écouta les paroles du coach — auquel il fallait reconnaître de l'avoir prise avec une grande philosophie — mais distraitement, occupé qu'il était à tenir en bride les émotions qui lui tourbillonnaient dans le cerveau. Et occupé surtout à essayer de préparer en quelques secondes un discours qui ne sonnât ni trop vaniteux ni trop effacé : au fond, depuis quelques minutes il était — c'est dingue, il faut que je me le répète parce que je n'arrive pas à y croire — l'entraîneur qui allait mener le Brésil à la Coupe du monde. Quelque chose sur les Indiens, quelque chose sur le Brésil, quelque chose sur la valeur des vaincus ; je ne dis pas un discours qui reste dans l'histoire, mais pas non plus quelque chose d'embarrassant. Pense, Antônio, pense.

Entre-temps le micro passa au président de la Fédération.

« ...et les justes paroles du coach Gonçalves doivent nous guider dans les quatre semaines qui viennent. Aujourd'hui il n'y a pas un Brésil vaincu et un Brésil vainqueur ; aujourd'hui un groupe de joueurs a démontré qu'il méritait plus qu'un autre de représenter notre grand Pays à la Coupe du monde, et il en sera ainsi. »

Bravo, belles paroles, pensa Antônio.

« Naturellement la langue est un obstacle, mais en accord avec le coach Gonçalves nous pensions proposer au Senhor Almeida de se joindre à l'équipe dans le rôle d'interprète et, plus généralement, d'expert des affaires indigènes. Nous sommes certains que de cette façon nous réussirons à valoriser au mieux les compétences de chacun des protagonistes et que nous permettrons à ces fantastiques garçons de nous représenter au mieux. »

Hein ?

Tous les mots qu'Antônio s'était préparés s'évanouirent à l'instant, il lui sembla les voir s'évaporer devant ses yeux. Il comprit qu'il avait parlé seulement en entendant l'envoyé le remercier et rendre l'antenne au studio, mais il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il avait dit.

Chapitre 5

5.1 Règles

C'est comme si on te disait que tu as gagné à la loterie mais qu'ensuite, pour retirer le gain, il faut que tu te laisses donner un coup de bâton en pleine figure. Ou plutôt non, comme si tu pouvais habiter la plus belle maison du monde mais que l'entrée pue et qu'il n'y ait pas moyen de faire disparaître cette odeur infecte. Non, pas ça non plus.

L'esprit d'Antônio, en état d'hébétude depuis presque une heure, revint à la lumière en s'accrochant à une théorie qu'il avait de longue date : les comparaisons ne tiennent que jusqu'à un certain point, passé lequel elles deviennent rapidement des conneries. Et puis à quoi bon en faire ? Les comparaisons devraient servir à expliquer quelque chose de difficile à comprendre. Sa situation était pourrie, mais elle n'était pas difficile à comprendre.

Mon Dieu, dans le vestiaire les regards interrogatifs ne manquaient pas. Les garçons de la deuxième vague avaient du mal à comprendre ce qui se passait : pour eux la Coupe du monde était encore cette chose dont Antônio avait souvent parlé et dont ils avaient fait un beau jeu quand ils étaient enfants, et le Brésil était cet endroit où il fallait de temps en temps dire « C'est pour vous, Dona Gesita », la rengaine lancée par Moacir.

Ceux de la vieille garde, en revanche, comprenaient très bien, et leurs réactions oscillaient entre la stupeur, l'indignation et la colère.

« Mais qu'est-ce que ça veut dire exactement, qu'à partir de maintenant notre chef c'est celui-là et que nous devrons faire ce qu'il nous dit ? »

« Ça veut dire ce que ça veut dire, Moacir. Ou alors je ne connais plus notre langue ? » Antônio savait que les garçons n'y étaient pour rien et qu'être caustique ne servait à rien, mais il avait du mal à se retenir.

« J'imagine que dans un moment le coach Gonçalves va venir ici avec ses assistants », continua Antônio, « et qu'il nous expliquera ce qu'il faut faire maintenant. Dans quel hôtel aller, comment s'entraîner, quoi manger, avec quelle tactique jouer les prochains matchs, tout. »

« Quoi manger ? » dit Itaúna, avec un étonnement destiné surtout à provoquer la réaction de Pirai, qui le regarda au contraire d'un air mi-résigné, mi-« qu'est-ce que tu me veux ».

L'attention de Yamandé, elle, était tout entière à l'aspect footballistique : « Et avec quelle tactique tu veux jouer ? On y va et on gagne, comme nous avons toujours fait jusqu'ici. »

« C'est la Coupe du monde, Yamandé, c'est très différent. Les adversaires sont beaucoup, beaucoup plus forts. »

« Mais on a battu le Brésil 4 à 0 en une seule mi-temps ! »

Antônio n'eut pas le temps de lui faire comprendre que ce Brésil-là n'était certainement pas un Brésil de légende mais une copie pâle et éteinte, car déjà Brejauva et Eçaí avaient déplacé la discussion ailleurs.

« Pourquoi devons-nous changer de logement ? Là où nous avons dormi hier c'était magnifique ! »

« Voilà ! Nous sommes le Brésil, maintenant ! Le Brésil doit dormir dans le plus bel endroit. »

Antônio sourit à l'idée que le petit hôtel où ils avaient logé (le budget de Rete Norte ne permettait pas de luxes excessifs) leur parût, à eux qui n'avaient pour unique étalon de comparaison que la *pousada* de Gesita, le comble du luxe. Il n'expliqua rien, ils comprendraient d'eux-mêmes en quelques heures, mais il constata avec amertume qu'il en fallait bien peu, à certains, pour devenir des champions gâtés.

Puis, comme prévu, on frappa, et dans le vestiaire entrèrent le président de la Fédération, le coach Gonçalves et une nuée d'autres inconnus, accueillis par deux ou trois « C'est pour vous, Dona Gesita », à cause peut-être du malentendu qui leur avait fait prendre cette formule pour un salut générique, ou peut-être de la confusion générale due à tous ces brusques dialogues en portugais. Toujours est-il que, pendant que Gonçalves parlait, la conviction d'avoir en face de lui un groupe d'idiots s'était définitivement consolidée dans son esprit.

Les garçons écoutèrent en silence complet les paroles du président et du coach, et la traduction d'Antônio. Mais à peine la porte se fut-elle refermée et se retrouvèrent-ils seuls que le pandémonium se déclencha dans le vestiaire.

« Cette nuit nous devons aller dormir tôt ? Mais moi je voulais faire la fête ! »

« Moi je voulais aller voir le village. Quand nous volions dans l'avion j'ai vu des huttes très hautes, je veux les voir de près. »

« Et cette folie qu'on ne peut pas se peindre ? »

« C'est vrai ? Moi je croyais que c'était une blague. »

« Regarde la tête d'Antônio, il ne m'a pas l'air de plaisanter. »

« Mais moi je n'ai toujours pas compris qui a dit que nous devons faire ce que dit celui-là et que nous ne pouvons pas faire comme bon nous semble. »

« C'est ce monde-ci qui est fait comme ça », coupa Cauê. « J'ai compris qu'eux ils appellent ça des règles. Moi je les trouve tous idiots. »

Le portable de l'équipe sonna. Moacir le passa à Antônio, qui le prit encore plus à contrecœur que d'habitude. Avant qu'il eût réussi à répondre, la porte du vestiaire se rouvrit et la figure de Gonçalves reparut, avec ce fichu petit sourire à lui, accompagnée de cet autre jeune homme qui était toujours avec lui et dont on ne savait pas s'il semblait plus résigné ou plus obséquieux.

« Almeida, ou plutôt : Antônio. Puis-je vous appeler Antônio ? Nous sommes dans la même équipe désormais. Pouvez-vous dire à mes joueurs qu'ils ne peuvent pas encore quitter le stade ? Je voudrais les emmener à l'hôtel au plus vite mais il y a malheureusement toute une série de formalités bureaucratiques à régler. Nous avons convoqué en toute hâte le directeur de l'état civil central de São Paulo, il sera là le plus tôt possible. Merci. »

Antônio fixa la porte qui venait de se refermer derrière Gonçalves.

MES joueurs ?

Puis le téléphone sonna de nouveau. Antônio le regarda presque sans le voir, le soupesa dans sa main et le projeta contre le mur de toute la force qu'il avait.

De l'autre côté de la porte, le petit sourire de Gonçalves s'accentua.

« Tu as entendu ce bruit, Thiago ? On dirait qu'Almeida et moi avons au moins une chose en commun. »

5.2 *Confiance*

« Tout à l'heure il ne répondait pas, maintenant ça dit qu'il est déconnecté », dit Isabel en reposant le téléphone.

« Il doit avoir d'autres chats à fouetter en ce moment. Réessaie plus tard », lui dit Robert, assis sur le canapé à regarder les reportages à la télé, encombrés de commentateurs encore incrédules devant ce qui venait d'arriver.

« Oui, je réessaierai plus tard. Quelle injustice, quand même. Quelle épouvantable injustice de lui retirer le rôle d'entraîneur. Pauvre Antônio, quand ils l'ont interviewé il avait l'air en transe. À mon avis ils ne lui avaient rien dit et il l'a découvert là, sur le coup. »

« En compensation, tu viens de régler le problème du financement de la Fondation. »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Eh bien, aussi absurde que ça sonne, l'Asu Ka'a Futebol vient de gagner le droit d'aller à la Coupe du monde. Je ne sais pas exactement combien d'argent lui reviendra, mais on parle sans aucun doute de grosses sommes. Je regrette presque de ne pas faire déboursier quelques petits sous à mes patrons, j'avais plus qu'une demi-idée de leur proposer un sponsoring... »

Isabel ouvrit le navigateur de son téléphone et fit une recherche rapide : « Tu as raison. Comme ça, sur le coup, je n'ai pas trouvé pour le Brésil, mais ici ça dit que les équipes qualifiées touchent environ six millions de dollars. Bon sang ! C'est vraiment une belle quantité d'argent. Je ne sais pas si ça va à la Fédération ou directement aux joueurs, mais une belle part leur reviendra sûrement. »

« Ou du moins je l'espère », ajouta-t-elle aussitôt après.

« Pourquoi tu dis ça ? »

« Eh bien, Antônio m'a raconté qu'au début, avec Rete Norte, il y avait eu des problèmes pour le paiement des garçons : le directeur avait même essayé de ne pas les payer du tout. »

« Quel salaud ! »

« Eh oui. Et puis il y aura sûrement des problèmes bureaucratiques, tu sais, avec le fait que ces garçons n'ont même pas formellement de papiers, d'acte de naissance, de compte en banque... »

« Ils n'ont pratiquement même pas de nom ! »

« C'est-à-dire ? » À cela Isabel n'avait jamais pensé.

« Enfin si, ils en ont un, mais tu sais, la tradition de se choisir le nom à mettre sur le maillot. C'est une chose que j'ai toujours admirée chez vous, les Brésiliens : elle en dit long sur la façon dont vous abordez le sport, comme si c'était encore le jeu de quand on était enfant. »

Isabel fut flattée par le compliment. Elle aimait quand Robert, architecte allemand tout d'une pièce, soulignait une qualité de son Brésil ; cela lui rendait présentes les racines communes de cette humanité dont le sens, trop souvent, lui échappait des mains.

« Oui mais, tu sais, ils ne sont brésiliens qu’au sens où ils sont nés à l’intérieur de nos frontières ; je doute qu’ils connaissent cette tradition qui nous est propre. »

« Vu la façon dont ils jouent au ballon, je serais étonné qu’ils ne la connaissent pas. Je suis sûr qu’Almeida leur en a parlé. Mais dis-moi plutôt, tu viens de dire qu’ils n’ont même pas de compte en banque. Alors l’argent de Rete Norte, comment le leur a-t-on versé ? »

« Tout a été versé sur le compte d’Antônio. »

« Ah », fit Robert. Un « ah » au sens très clair.

« Non, ha ha ha, ne pense pas à mal ! Tout a été viré jusqu’au dernier real sur un compte que nous avons ouvert pour la Fondation. »

« Mmh, d’accord. »

« Pourquoi tu fais cette tête ? Qu’est-ce qui ne te convainc pas ? »

Robert y réfléchit quelques secondes. Il avait compris presque tout de suite (presque) qu’entre Antônio et Isabel il n’y avait rien dont il eût à s’inquiéter. La passion qu’Isabel mettait dans les discours qui le concernaient tenait à sa nature sentimentale au point de frôler la rhétorique (et de tomber dedans, pas rarement), et bien sûr à l’intérêt qui s’était rallumé chez elle, ces derniers temps, pour sa terre natale. Pour Isabel, Antônio n’était que le soufflet qui attisait cet intérêt renouvelé. Robert le comprenait, et c’est pour cela que jusque-là il avait gardé pour lui toutes ses perplexités à son égard. Mais maintenant il s’agissait de quelque chose qui concernait la Fondation plus qu’Antônio, aussi décida-t-il de parler.

« Pardonne-moi la question, mais les garçons sont-ils au courant de l’existence de la Fondation ? »

« Mais bien sûr qu’ils sont au courant ! » répondit Isabel, indignée, presque sans le laisser finir sa question. Mais Robert ne se laissa pas intimider.

« Je me suis mal exprimé, excuse-moi. Ce que je veux dire, c’est que de jeunes Indiens qui ont vécu toute leur vie dans la Forêt amazonienne et n’en sont sortis qu’il y a trois mois... Voilà, il me semble étrange qu’ils aient à ce point conscience de leur situation. Ce n’est pas dans la forêt qu’on trouve le Petit Journal de l’Amazonie pour les informer du problème de la déforestation ou de la condition des Indiens dans le Brésil d’aujourd’hui. »

« Et donc ? » demanda Isabel, d’un ton à la fois défensif et agressif.

« Et donc ça me frappe qu’ils décident d’investir leur premier argent dans la solution d’un problème dont, il y a trois mois, ils ne savaient probablement pas qu’ils l’avaient. »

Avant qu’Isabel pût dire quelque chose, Robert poursuivit : « Et même, maintenant que j’y pense, ça me frappe encore plus qu’ils aient une idée claire du concept d’argent. En particulier qu’ils aient une idée claire du concept de quantité d’argent. Que, à supposer qu’ils sachent compter, ils comprennent concrètement, et je souligne concrètement, quelle est la différence entre trois mille reais et trois cent mille. »

Le visage d’Isabel ne promettait rien de bon. Robert leva les mains et se sentit tenu de préciser encore sa pensée.

« Écoute, je ne veux rien insinuer. Je te le jure. Je ne sais pas bien moi-même ce que je voulais dire. Je suis certain que votre initiative, que ton initiative, est la meilleure chose pour eux. Qu'elle est... mais nous venons de le lire, non ? Nous venons de lire qu'il va leur arriver un tas d'argent. Et s'ils avancent dans la Coupe du monde — et ils viennent de montrer qu'ils en ont les moyens — il en arrivera encore plus. Et je suis sûr à cent pour cent qu'en ce moment même, dans les principales agences de publicité du monde, on se frotte les mains. Si par hasard ils battent la Croatie après-demain, tu crois que les agents de la moitié de la planète ne vont pas rappliquer pour essayer de les mettre sous contrat ? Et je ne parle que des gens honnêtes. Tu sais combien de requins, là dehors, s'aiguisent les dents à l'idée de vingt-trois garçons qui n'ont même pas le concept d'argent et qui sont devenus riches d'un coup ? »

Isabel se leva, rajusta ses cheveux et se dirigea vers la fenêtre du bureau de Robert. Il s'inquiétait surtout pour elle, comprit-elle. Les vers d'*Hamlet* lui revinrent en mémoire : « Ne sois ni emprunteur ni prêteur : car le prêt fait perdre souvent et l'argent et l'ami, et l'emprunt émousse l'esprit d'économie. »

Mais ce que Robert n'avait pas, ou avait et ignorait, c'était son instinct à elle. Elle savait, elle sentait comme une voix qui parlait à son cœur de femme et de Brésilienne, que c'était là la chose juste à faire. Elle sentait que protéger le village, défendre ce petit bout de forêt intact, était la meilleure façon de protéger ces garçons et leur monde, leur environnement, leurs familles, précisément contre les requins dont parlait Robert. Mais elle ne pouvait pas lui en parler : l'instinct n'était pas un argument pour Robert.

« Fais-moi confiance », se borna-t-elle à dire après un long silence. « Je sais ce que je fais. »

Robert prit ces mots comme le signal qu'il était temps de déplacer la conversation sur un autre terrain. Mais il n'avait pas réussi tout à l'heure à exprimer complètement une idée, et clarifier sa pensée était une exigence supérieure.

« Voilà, c'était exactement cela qui me rendait perplexe : protéger leur forêt est la chose juste à faire. Mais protéger quelqu'un d'un danger dont il n'a pas pleine conscience, c'est ce que font les parents avec leurs enfants. Ce sont des hommes. Des hommes qui viennent d'une situation particulière, mais des hommes. Sommes-nous, êtes-vous sûrs qu'ils ne désirent pas dilapider tous leurs biens en femmes et en grosses cylindrées comme leurs collègues des autres nations ? Ce serait sûrement un gâchis, mais ce serait leur plein droit si telle était leur volonté. C'est à cela que je voulais t'inviter, vous inviter : à vous assurer de leur volonté. La leur, pas la vôtre, si bien intentionnée soit-elle. »

« Tu as raison. Je suis sûre qu'Antônio le leur demandera ou le leur a déjà demandé, et pour aller au plus sûr je le leur demanderai moi aussi. Mais tu as raison aussi sur le fait que ce sont des hommes et pas des enfants. Je suis absolument certaine qu'ils ont déjà très bien compris tout seuls qu'à partir de maintenant il n'y aura plus beaucoup à rire. »

5.3 Paolorossi

« Mais comment ça, Paolorossi ? Cet idiot est en train de se foutre de ma gueule, en plus ? »

L'accomplissement des formalités bureaucratiques, grâce à l'aide du directeur de l'état civil de São Paulo, César Azevedo, s'était déroulé sans accroc. Étonnamment sans accroc. À ce qu'il paraissait, il existait déjà une procédure standard pour doter d'une pièce d'identité et de la citoyenneté brésilienne les Indiens sortis de la forêt. Antônio avait noté en lui-même qu'il n'avait jamais eu si peu de mal pour une démarche administrative de sa vie, et rien ne lui aurait ôté de la tête l'idée que tout cela était dû exclusivement à leur nouveau statut de joueurs de la Seleção. Un instant, il lui avait même semblé qu'Azevedo et l'assistant de Gonçalves se connaissaient, mais quelle que fût la raison de cette procédure sans anicroche, à cheval donné on ne regarde pas les dents.

Puis, cependant, était venu le moment de la bureaucratie footballistique : attribuer les numéros de maillot et indiquer le nom que chacun d'eux porterait dans le dos le mois suivant. C'est là qu'Antônio avait découvert que le travail d'interprète pouvait être épuisant. Oui, cela faisait plus de trois mois qu'il traduisait du portugais à la Langue et inversement, mais maintenant c'était très différent. Outre le fait que venir de signer un contrat changeait toute la dynamique, et que les personnes pour qui traduire étaient sept avant et vingt-trois maintenant, ce qui le mettait le plus en difficulté était de traduire en atténuant ou en censurant complètement les insultes que Gonçalves et les garçons s'échangeaient à l'insu les uns des autres.

« Il dit qu'il veut savoir si tu es sérieux ou si tu te moques de lui. »

« Bien sûr que je suis sérieux, je ne suis pas un bouffon, moi, comme lui. »

« Il dit qu'il est sérieux. »

Après une série d'échanges, il avait été clair que Yamandé serait inflexible. Grâce à Antônio il connaissait très bien la tradition brésilienne d'utiliser les surnoms plutôt que les noms, et toujours grâce à Antônio il connaissait aussi l'histoire de Paolo Rossi qui, rentré après une longue absence quelques jours avant le début de la Coupe du monde 1982, avait ensuite porté l'Italie jusqu'au triomphe : Yamandé espérait qu'en prendre le nom serait de bon augure.

« Ce prétentieux se voit déjà champion du monde, hein ? Il veut refaire toute l'histoire de Paolo Rossi, hein ? Alors refaisons-la en entier : dans les trois premiers matchs Paolo Rossi a très mal joué, donc, comme nous sommes malins et que nous savons déjà tout à l'avance, après-demain toi, mon beau jeune homme, tu vas sur le banc. »

À peine Antônio eut-il fini de traduire la décision de Gonçalves qu'un froid glacial tomba sur le vestiaire. De nombreux regards de défi furent lancés à l'entraîneur, mais Gonçalves soutint le regard de tous, et quand il demanda si quelqu'un d'autre avait une belle idée pour le nom à mettre sur le maillot, personne ne répondit pendant quelques secondes et beaucoup d'yeux se baissèrent vers le sol du vestiaire.

Puis Jaci se leva et dit : « Moi, sur le maillot, je voudrais écrire Marcos. Je suis sûr que ça lui fera plaisir. »

Antônio chercha dans ses archives mentales de grands champions du sport qui pouvait bien être ce Marcos, puis il se rappela les gamins des *baixadas* avec qui Jaci jouait au ballon, et ce petit bon-

homme qui tirait bien les penaltys. Il expliqua la chose à Gonçalves, qui n'eut rien à y objecter, et cela ramena un peu de sérénité dans le vestiaire.

« Quelqu'un d'autre ? »

« Quelqu'un d'autre ? »

Cauê remarqua l'harmonie rétablie et leva le bras pour troubler de nouveau l'eau : « Moi je voudrais écrire Yaia. C'est grâce à elle que nous sommes ici. Et puis elle est très belle. »

Antônio se tourna, penaud, vers Gonçalves : « Il veut s'appeler Yaia. »

« Et pourquoi ? »

« Je n'ai pas compris. »

« ...Mais il plaisante ? »

« Espérons. »

« Mon Dieu. Aide-nous, toi. »

« Cauê, tu es sérieux ? »

Cauê répondit, d'un regard éloquent : « Mais tu crois vraiment que je veux me mettre un nom de femme sur le maillot ? »

5.4 Murs

Moacir
Marcos
Piata

Ubirajara
Itaúna
Taini

Ubiratan
Jaguariuna
Icicaribá

Cauê
Piraí

« Je n'avais pas compris que nous devrions jouer contre les anciens. »

« Ce ne sont pas des anciens, ils sont tous beaucoup plus jeunes qu'Antônio. »

« Ce sont des anciens. Certains ont même ces poils sur le menton, comme Antônio. Et puis qu'est-ce que ça change, ils sont plus jeunes qu'Antônio mais Antônio est très ancien : si vous y réfléchissez c'est comme s'il avait vécu deux vies et que dans la première il était déjà ancien. »

« En tout cas Antônio a dit de les respecter parce que ces... »

« Anciens ? »

« ...joueurs sont tous très forts et jouent tous dans l'Europe, qui est un endroit très vieux et très loin. »

Antônio gardait les yeux fermés dans le soleil de l'après-midi. Les bavardages qui venaient des garçons assis sur le banc à quelques mètres de lui, bavards comme des commères, le distraient agréablement d'une certaine angoisse : il ne se sentait pas très tranquille à cause des polémiques qui avaient continué jusqu'à cinq secondes avant de quitter les vestiaires.

« Elle est comment, cette Europe, hein ? Et il est comment, cet endroit, la Croatie... »

« Que de gens il y a, ils viendront tous du même village ? »

« Non. »

« Si. »

« On dit une ville. »

« Peut-être que les blancs et rouges viennent tous de la même ville. Ils sont très peu. »

« Ils ne sont pas très peu, ils sont beaucoup plus que nous, je veux dire que nous au village. »

« Peut-être que la Croatie est un village très grand. »

« On dit une ville. »

« Silence, silence, une musique commence ! »

« C'est quelle musique ? »

« C'est le chant des fêtes de la Croatie, je ne me rappelle pas comment on dit en portugais... »

« Quelque chose national, comme “son national”, “chant national”... »

« Hymne », souffla Yamandé, « hymne national. »

« Ah, c'est ça. »

« C'est ça. »

« Voilà. »

« Maintenant c'est au tour de celui du Brésil, vous vous en souvenez ? »

« Antônio l'avait chanté de temps en temps. »

« Moi je ne m'en souviens pas. »

« Chut, ça commence. »

« Chut ! »

Debout, Antônio chantait l'hymne national un peu incertain. Incertain parce qu'il ne se rappelait pas bien toutes les paroles, parce qu'il était submergé par l'émotion de l'événement, d'un stade plein de gens qui chantaient avec lui l'hymne d'ouverture de la Coupe du monde, et aussi parce qu'il se rendait compte que ses garçons étaient les seuls à ne pas connaître les paroles de l'hymne, sauf Piraí et Cauê qui, d'une façon ou d'une autre, s'en rappelaient quelques-unes, et que cette scène, à la télévision, ne serait pas une bonne publicité pour eux.

« Ils chantaient tous, c'était très beau. »

« Les jambes me tremblent d'émotion, je crois que c'est parce que nous ne nous sommes pas peints le corps. »

« Moi aussi, sans le corps peint je me sens vide, faible. »

« Oui. »

« Moi aussi. »

« Moacir s'est peint. »

« Il s'est peint ? Vraiment ? »

« Oui, pas sur la figure mais sur le corps et sur les bras. Avec un de ces feutres d'Antônio. Lui il doit porter le vêtement qui le couvre tout entier, il a dit que personne ne s'en apercevra. »

Il a dû profiter de la bagarre qui a eu lieu dans le vestiaire, pensa Antônio, je ne m'étais pas aperçu qu'il l'avait fait.

Les garçons avaient été alignés par le coach Gonçalves dans un classique 4-4-2 mais, malgré les efforts d'Antônio pour traduire du mieux possible ses indications, plus d'un grognement et plus d'une plainte avaient jailli des joueurs.

« On ne joue pas comme ça », avaient-ils protesté, « ce n'est pas ça, le Jeu de la Balle ! »

Antônio ne s'était pas senti de rapporter fidèlement ce genre d'arguments à l'entraîneur de la sélection la plus titrée de l'histoire, et il s'était borné à dire à ses garçons que même avec cette disposition sur le terrain ils devraient donner le meilleur d'eux-mêmes.

« Elles ne vous gênent pas, ces chaussures avec des dents ? »

« Crampons », corrigea Yamandé.

« Beaucoup. »

« Moi pas beaucoup, mais je regrette d'être tombé quand ils nous ont arrêtés avant d'entrer sur le terrain. »

« Ça glissait. »

« Beaucoup. »

« Moi aussi j'ai failli tomber. »

« Quelqu'un de la Croatie s'est mis à rire. »

« Je n'ai pas vu ! »

« C'est parce que nous ne nous sommes pas peints. »

« Tu as raison. »

« C'est vrai. »

Ils étaient drôles à voir, bien fermés dans leurs sweats et les capuches tirées jusque sur les yeux : pour la première fois ils faisaient l'expérience d'une température inférieure à vingt-cinq degrés et ils avaient dû accepter l'explication d'Antônio, non, ils n'étaient pas malades, cela s'appelait « frais » ou, s'ils préféraient, « froid ». Et pour la première fois ils avaient compris quelle pouvait être une fonction sensée du vêtement. Mais tandis que les garçons sur le banc commentaient, ceux qui étaient sur le terrain semblaient plus concentrés à se conformer aux instructions et à compter jusqu'à quatre qu'à jouer contre les Croates, qui commencèrent par un véritable abordage. Jaci en particulier, habitué à couvrir énormément d'espace, semblait gravement mal à l'aise de devoir faire l'arrière latéral pur, de devoir suivre toujours le même homme, de devoir se limiter à une zone à ses yeux si restreinte du terrain. Et c'était peut-être aussi la faute d'Antônio, qui lui avait dit qu'il devait

s'assurer que les défenseurs fussent toujours quatre et qu'ils formassent toujours une ligne : il passait plus de temps à appeler et à compter et à aligner et à recompter qu'à jouer.

À la cinquième minute de la première mi-temps, Gonçalves était déjà debout, cramoisi, à vociférer des insultes qu'Antônio, depuis le banc — il ne lui était pas permis de se lever (ni, techniquement, de parler aux joueurs, hormis la nécessité de traduire) —, cherchait comme il pouvait à rapporter. À partir de ce moment-là, le leitmotiv « IDIOTSIDIOTSIDIOTS ! » allait servir de fond sonore à la première mi-temps toutes les quelques minutes.

« Ceux-là frappent les nôtres. »

« Et l'arbitre ne siffle jamais. »

« Voilà, regarde, un autre coup de pied à Taini. »

« Celui-là était fort. »

« Quand Taini fait cette tête-là, ça veut dire qu'il a très mal. »

« Et pourtant regarde comme il court ! »

« Bravo, Taini ! »

« Allez ! »

« Un coup de coude ! »

« Ubiratan ! »

« Il perd du sang ! »

« L'arbitre lui fait les gestes de sortir. »

« Oui », intervint Antônio, « il faut le faire cesser de saigner, sinon il ne peut pas jouer. »

« Vraiment ? »

« Et pourquoi ? »

« Oui, pourquoi ? »

« Antônio... », demanda Ubiratan, perplexe, pendant qu'on lui soignait le nez, « comment on fait ? Ils nous frappent et l'arbitre ne siffle pas ! »

« Vous n'êtes pas concentrés ; pendant la tournée aussi certains sont entrés durement, mais vous ne vous étiez jamais plaints. »

« Aujourd'hui c'est différent. »

« Oui, ça je le vois. »

À la dixième minute de la première mi-temps, une action croate se développa le long de la ligne de touche gauche. Piata glissa aux abords de la ligne médiane (il ne s'était pas encore complètement adapté au fait de devoir porter des chaussures) et laissa filtrer une passe vers Kovadric qui, presque sur la ligne de but, envoya un centre très tendu. Jaci convergeait vers le centre en cherchant à couvrir deux attaquants qui s'étaient promptement décrochés. Le ballon, qui s'était glissé dans une forêt de jambes et avait été touché et dévié par des coéquipiers et des adversaires, surgit devant ses pieds et lui, qui n'avait pas moyen d'arrêter sa course, le frappa et l'envoya au fond de ses propres filets.

« Non ! »

« Comment il a fait ! »

« Il ne l'a pas vu passer ! »

« Un à zéro ! »

« Pour eux ! »

« Non ! »

Un silence étranger tomba sur le stade de São Paulo et sur la nation tout entière. Les quelques milliers de Croates présents dans les tribunes explosèrent d'une joie inespérée et incontenable. Gonçalves s'effondra sur le banc avec un regard torve, Jaci gesticula et hurla dans sa langue on ne sait quoi. Antônio regarda ses joueurs perdus, sur le terrain et sur le banc : ce qui se passait n'était pas juste, ses garçons pouvaient jouer beaucoup mieux que ça. La situation dans laquelle il se trouvait ne lui laissait presque aucune marge de manœuvre, mais il devait faire quelque chose.

Le jeu reprit avec une Croatie plus prudente, ce qui permit au Brésil de respirer et à Gonçalves de se calmer.

« Un troupeau d'idiots », souffla-t-il à Antônio dans un grognement retenu, « nous sommes venus jouer la Coupe du monde avec un troupeau d'idiots. »

« Qu'est-ce qu'il dit, le coach ? »

« Il continue à répéter toujours le même mot. »

« Qu'est-ce que ça veut dire ? »

C'est à ce moment-là qu'Antônio comprit ce qu'il fallait faire. C'est une idée folle mais ça pourrait marcher, pensa-t-il. Je dois seulement attendre le bon moment.

« Tu as vu qu'ils sont anciens ? Je te l'avais dit ! »

« Ils ne jouent plus, ils nous attendent au milieu du terrain pour nous frapper. »

« Ils ne courent plus comme avant. »

« Ils sont fatigués. »

« Oui, parce qu'ils sont anciens. »

De fait, en dépit du départ confus, on était arrivé à la vingt-cinquième minute sans autres grosses frayeurs : Jaci semblait avoir décidé d'ignorer les consignes qu'on lui avait données et de se mettre à jouer plus haut, et plus le temps passait plus il prenait de courage ; il arrivait désormais à monter au centre avec régularité tout en restant présent en couverture.

Le premier à suivre son exemple fut Cauê qui, las de rester là devant, isolé, se mit à redescendre récupérer des ballons. Et deux joueurs d'Antônio sur le côté gauche suffisaient largement pour monter une « flèche empoisonnée ».

À la vingt-neuvième, l'énième relance de Jaci amena l'entraîneur croate, inquiet de son évidente fraîcheur physique, à déplacer le centre de gravité de son équipe vers lui. Cela donna à Cauê plus d'espace qu'il ne lui en fallait : une passe précise, un démarrage soudain, et la flèche partit, droite et imprenable, vers le petit filet, en bas à gauche du très grand mais lent gardien croate.

La fête éclata. Le public brésilien, qui après le but encaissé semblait en état de choc, reprit son souffle d'un seul coup et un cri libérateur secoua les fondations mêmes du stade. Le banc se dressa d'un bond et les garçons commencèrent à fêter ça à leur manière, tandis qu'Antônio, très concentré, ne laissa pas échapper l'occasion. Il prit à part Ubiratan et Piraí et, en l'espace d'une minute, en feignant de traduire les indications de Gonçalves, il leur donna toutes les consignes qu'il pouvait. Quand le jeu reprit, les garçons ne suivaient plus le 4-4-2, même si Gonçalves ne parut pas s'en apercevoir.

« Comme ça c'est mieux. »

« Oui. »

« On peut faire le jaguar silencieux. »

« Et une autre flèche empoisonnée. »

« Et là-bas il y a de la place aussi pour un arc trop tendu. »

« Bravo Ubiratan ! Lui aussi s'en est aperçu ! »

« Oui ! »

À la quarantième minute, le milieu croate Modolic prit le ballon au centre du terrain et, dans un démarrage surprise, arriva jusqu'aux trente mètres où il fut contré par Jaguariuna et finit à terre.

« Il s'est jeté. »

« Ce n'est pas faute. »

« L'arbitre a sifflé ? »

« Mais ce n'était pas faute ! »

« Ce sont des anciens, ils tombent plus facilement. »

« Mais il n'est pas tombé, il s'est jeté ! »

Les joueurs brésiliens se regardaient les uns les autres, incrédules, sans trop savoir quoi faire. Pour compliquer les choses, Moacir hurlait de ne pas mettre le mur et de laisser la vue du ballon dégagée. Les joueurs croates eux-mêmes n'en croyaient pas leurs yeux.

« Qu'est-ce qu'il raconte, l'idiot dans les buts ? » demanda Gonçalves, connaissant déjà la réponse.

Antônio l'ignore ostensiblement, mais depuis le banc ses garçons hurlaient déjà, inutilement : « Le mur ! Le mur ! Moacir ! Mets un mur ! Fais attention, ceux-là tirent presque aussi fort que nous ! »

Le coup franc, sans personne devant, partit rapide et précis vers la lucarne. Moacir, avec tous ses réflexes quasi surhumains, réussit à se détendre et à effleurer la sphère juste assez pour la faire finir, de façon retentissante, sur la barre transversale. Cela s'était joué à un centimètre.

Gonçalves semblait désormais l'ombre de lui-même. Il était assis sur le banc, tourné sur un flanc, à marmonner tout seul, ne jetant que de rares regards vers le terrain.

Pendant la mi-temps, Antônio perfectionna son idée. Au lieu de traduire diligemment les paroles de feu de Gonçalves, il inventa un revirement du coach et donna aux garçons des indications sur la façon de se disposer sur le terrain beaucoup plus proches de celles auxquelles ils étaient habitués, en profitant aussi du remplacement de Taini, encore douloureux du coup reçu en début de partie, par Brejauva.

La seconde mi-temps commença par une incursion de Piraí sur la droite : après avoir sauté deux hommes il s'infiltra dans la surface où Lovruka réussit à lui souffler le ballon par une intervention désespérée en tacle glissé, un centième de seconde avant la frappe. Intervention parfaitement régulière, même si Piraí, emporté par son élan, s'écroula spectaculairement. L'arbitre, pourtant, n'eut aucun doute : il siffla penalty en faveur du Brésil.

Les garçons d'Antônio avaient joué toute la première mi-temps avec une attitude très effacée, aussi bien envers les adversaires qu'envers les décisions arbitrales, qu'ils avaient parfois subies sans en comprendre le sens. Mais en seconde mi-temps quelque chose avait changé. Ils se précipitèrent en masse vers l'arbitre en protestant vigoureusement et, malgré l'incommunicabilité, la nature des protestations fut vite claire pour les spectateurs présents et pour ceux qui suivaient en mondovision : ils soutenaient que ce n'était pas penalty, que l'arbitre s'était trompé parce que Piraí était tombé tout seul, ils criaient : « Pas penalty ! Non, non ! »

Cauê cria aussi : « Injuste ! Injuste ! »

Le public en fête ne comprenait pas ce qui était en train de se passer, et Gonçalves, dressé d'un bond au coup de sifflet, ne le comprenait pas non plus.

L'arbitre, lui, pris complètement au dépourvu par une situation qui ne s'était probablement jamais produite sur un terrain de football, réagit d'instinct en avertissant Piata et en expulsant Icaribá, dont les protestations étaient particulièrement vives, avant de se consulter avec le juge de touche et le quatrième arbitre : le penalty devait être tiré dans tous les cas.

Ce fut Cauê qui se chargea du tir, tandis qu'un stade et une planète entière s'interrogeaient sur ses intentions. Gonçalves, debout, ne hurlait plus désormais que des voyelles sans autre articulation, tandis que Cauê, les yeux flamboyants, ne prit même pas d'élan et poussa lentement le ballon vers le gardien, qui l'arrêta en le bloquant d'un pied et l'expédia aussitôt en touche.

Le public retint longuement son souffle, Cauê ne bougea pas : les Croates, les Brésiliens, personne n'osait souffler mot, Gonçalves lui-même resta pétrifié. Jusqu'à ce que, dans un secteur des tribunes de l'anneau le plus haut, un gamin se mît à battre des mains, rompant le charme et provoquant une réaction en chaîne qui produisit les plus longs applaudissements dont on eût souvenir dans le stade de São Paulo. Gonçalves lui-même se surprit à applaudir, et une minute plus tard les agences de presse du monde entier allaient faire de cet événement le plus populaire de toute l'histoire du football.

La victoire finalement acquise 3 à 1 par les garçons d'Antônio, le bonheur de Yamandé qui joua les dix dernières minutes et toucha même deux fois le poteau d'une seule frappe (Gonçalves aurait juré qu'il l'avait fait exprès) et les festivités qui suivirent passèrent presque au second plan.

Le symbole du match, et peut-être de toute la Coupe du monde, c'étaient déjà les yeux flamboyants de Cauê.

5.5 *Opispo*

Opispo n'était pas homme à garder rancune. Garder rancune fait perdre du temps et obscurcit l'esprit ; lui, il était plutôt pour la rapidité de jambes et de pensée. S'il avait regardé en arrière, mais il n'était pas homme à regarder en arrière, le fait que la découverte médiatique des garçons d'Almeida fût attribuée à Rete Norte et non à sa Gazeta aurait pu le contrarier. Mais Opispo était homme à croire que le succès sourit à qui regarde devant soi. Ce n'est qu'en regardant devant soi qu'un journal aux moyens aussi limités que le sien pouvait arriver le premier, surtout maintenant que les Indiens devenaient vraiment célèbres et que les gros calibres de l'information entraient en jeu. En regardant devant lui, il avait vu ce qu'ils deviendraient, du point de vue médiatique, s'ils réussissaient à se qualifier pour la Coupe du monde : et comme bien d'autres fois il avait vu juste, se répétait-il, satisfait.

Mais parfois, pour regarder devant soi, il faut regarder beaucoup plus loin en arrière : c'est pour cela qu'il était allé à Monte Dourado, à la recherche d'informations sur l'origine de l'équipe de l'Asu Ka'a Futebol. Les tribus d'Indiens non-contactés étaient en général une matière intéressante ; ceux-ci, en plus, étaient entourés de ce halo de mystère qui fait toujours du bien à une belle histoire : être le premier à en révéler le lieu de provenance exact aurait été un coup de maître.

L'idée initiale avait été de les suivre en cachette jusqu'au village — journalisme d'investigation, cela avait toujours été son fort — mais il s'était vite ravisé : trop dangereux, il peut y avoir des jaguars, des bêtes venimeuses, des tribus de cannibales et allez savoir quoi encore. Il avait donc décidé d'exercer ses capacités d'investigation sur un terrain plus confortable et il était resté à errer entre Monte Dourado et Laranjal à la recherche d'une piste. Mais là il y avait déjà trop de concurrence ; pour trouver une histoire vraiment originale il fallait regarder encore plus devant, plus en arrière, plus au fond, plus à droite, plus à côté. Il fallait offrir des bières, parler et faire parler et écouter, surtout écouter : le commandement de tout vrai journaliste de choc.

C'était peut-être en réalité cela qui le distinguait des autres, pensait-il : non pas la rapidité de jambes, qui n'était pourtant pas négligeable, mais au contraire la patience. Les autres arrivaient avec l'histoire préfabriquée et ne cherchaient que des informations pour l'étayer. Lui non, lui avait la patience d'attendre que le bon contact, et surtout la bonne idée, se présente à lui. Et à force de parler et de reparler, elle venait de se présenter. Il deviendrait peut-être l'homme le plus détesté du pays : juste au moment où le Brésil semblait avoir trouvé une Seleção de rêve, briser le rêve d'un pays tout entier pouvait être risqué. Mais à une belle idée un vrai journaliste ne renonce pas.

C'est pour cette raison qu'il se trouvait maintenant à Santarém, dans l'espoir de parler avec celui qui l'aiderait à regarder en arrière au bon endroit. En attendant, pourquoi ne pas regarder devant soi et jouir des grâces de cette demoiselle en approximatif costume d'anaconda qui se démène si habilement là, à deux pas ? Après l'avoir admirée tout son soûl, il lui fit signe d'approcher et lui demanda : « Ma chère, vous êtes formidable ! Vous avez déjà pensé à faire du cinéma ? Moi j'ai beaucoup d'entrées, je peux glisser un mot. Mais tant que nous y sommes, mon trésor, vous ne connaissiez pas par hasard un certain Pepè ? C'est un représentant en corseterie, à ce qu'on me dit... »

Qu'est-ce que le génie ? C'est l'intuition, la ténacité, un soupçon de chance. C'est avoir une idée gagnante et avoir la capacité d'arriver là où personne n'était arrivé avant. Le village indien de cet Almeida, où se trouve-t-il ? Dans la forêt, d'accord, mais quelqu'un s'est-il demandé où il se trouve vraiment ? Parce que, disons-le, les frontières dans la forêt ne sont pas si précises. Un instant tu es au Brésil et l'instant d'après, sans t'en apercevoir, te voilà au Suriname. Il n'y a pas de gardes-frontière au plus épais de la forêt.

« De la corseterie ? De ces choses-là c'est mon beau-père qui s'occupe, vous savez, c'est lui qui m'achète ce que je mets sur le dos, il a bon goût, vous ne trouvez pas ? Si vous voulez attendre la fermeture de l'établissement, il viendra me chercher, vous n'aurez qu'à lui demander. Comme ça vous lui parlerez aussi de cette histoire de cinéma. »

Ténacité et chance. Et si le village de cet Almeida se trouvait au Suriname ? Qui, sinon un reporter des vrais, de ceux comme on n'en fait plus aujourd'hui, pourrait découvrir une vérité aussi brûlante ?

Dans les deux heures passées à transpirer et à boire de la bière médiocre, Opispo avait couché sur le papier une grande quantité de notes, l'ébauche de ce qui serait le plus grand article de sa vie. Il n'avait pas besoin de confirmations, même s'il était certain qu'il les aurait, oh oui. Ce Pepè confirmerait tout, il en était sûr, le flair du journaliste ne trompe pas.

« Pepè ? Pepè ? Ce vieil ivrogne, bien sûr que je le connais. Mais plus qu'aux dentelles de la corseterie, celui-là est accroché à la bouteille du matin au soir, croyez-moi. »

Le beau-père de la jeune fille était un type courtaud et grassouillet, plein de tatouages et de cicatrices, pas un type qu'on rencontre volontiers après la tombée de la nuit.

« Son aventure dans la forêt ? Ce fou en raconte, des bobards ! Bien sûr qu'il m'a raconté son aventure dans la forêt, laquelle vous voulez entendre ? Celle du caïman tué à mains nues ? Celle de la tribu de femmes seules qui l'a enlevé pendant une semaine ? Celle de la statue de deux mètres en or massif qu'il n'a jamais retrouvée ? »

« Non, à vrai dire non, une autre fois peut-être », Opispo réfléchit un instant, « je voudrais entendre celle du touriste de Macapá qu'il a perdu de vue à la frontière du Suriname. »

L'homme se produisit en un rire sec impossible à distinguer du cri d'un *urubu* : « Celle-là, je ne la connais pas, mais je suis sûr qu'avec la juste dose de reais vous pourrez en avoir une confession signée, si vous en avez besoin. »

« Ha ha ha, je m'en doutais, mon cher, je connais le personnage ! »

Il donna à l'homme un coup de coude amical ; il aimait installer une atmosphère cordiale. « Mais où puis-je le trouver ? »

« Et qui sait, il est peut-être en train de vendre des culottes en haut du fleuve, ou de trimballer quelque gogo sur une piste perdue du Pará. Sur dix voyages qu'il invente, il en fait un pour de vrai. Mais soyez tranquille, tôt ou tard il reviendra ici. »

L'homme — pas si cordial, tout compte fait — remonta en voiture et démarra, refermant la vitre sur les protestations de la jeune fille qui soutenait qu'elle avait à parler cinéma. Opispo les regarda s'éloigner entre deux ailes de poussière dans une nuit très noire.

Il repassa mentalement son article. C'était comme s'il le voyait déjà écrit, un article détonant, de ceux qui font basculer une carrière, oui. Mais malheureusement les lecteurs, si disposés fussent-ils à avaler n'importe quoi, avaient besoin d'un digestif d'accompagnement : un film, une image, quelque chose qui à leurs yeux puisse servir à dire « C'est sûrement comme ça, j'ai vu la photo ! » Dieu, quelle bande de nigauds. Tu vas au cinéma et tu vois un dragon ailé se transformer en T-Rex aux commandes d'un vaisseau spatial, ensuite tu sors et tu vois une photo dans le journal et tu la traites comme les tables de la Loi, il ne te vient même pas le doute qu'on se paie ta tête. Mais c'est

le public, et le public il faut le contenter, mes amis : une belle photo de Pepè à bord de sa jeep aurait été parfaite.

Bien sûr, le problème était de savoir où diable se trouvait maintenant ce Pepè et quand il reviendrait. Mais au fond, à bien y penser, si le scoop sortait vers la fin du tournoi il aurait une résonance encore plus grande : « Les champions brésiliens sont en réalité tous du Suriname ! » De quoi déclencher une guerre.

L'important était de le lancer avant que le Brésil ne soit éliminé, mais contre la Croatie ils s'en étaient très bien tirés : la qualification ne semblait pas en discussion. Opispo repensa aux filles qui s'étaient succédé sur la scène au cours de la soirée : toutes très prometteuses, il n'y en avait pas une qui n'eût un avenir au cinéma. Je peux attendre, décida-t-il.

5.6 Estran

Voilà ce qu'ils appellent la mer, Jerujeru, le grand océan.

Jerujeru était un grand et courageux chasseur, peut-être le plus grand que le village eût jamais connu, et il avait toujours pensé qu'il ne connaissait pas la peur. Mais il s'était trompé.

Les pieds dans l'eau tiède, les petites vagues qui lui caressent les chevilles, ce qu'il éprouvait était une peur profonde, qui le paralysait presque. Toute cette eau, toute cette eau.

Deux filles passèrent sur la plage, main dans la main ; elles étaient jeunes, souriantes, de la couleur des fruits mûrs. Elles le regardèrent d'un regard narquois : il portait la tenue de repos de la sélection brésilienne, mais qui ne portait pas quelque chose de la sélection brésilienne en ces jours-là ? Si elles l'avaient reconnu elles n'en laissèrent rien paraître, mais c'était improbable : ceux d'entre eux qui étaient sortis récemment de la forêt n'étaient pas encore si célèbres. Jaci, Cauê, Yamandé si ressemblant au champion blessé étaient désormais en couverture de tous les journaux ; mais lui, Jerujeru, lui non : on pouvait voir son regard perdu sur la photo officielle de l'équipe, et pas beaucoup plus.

Antônio t'aidera à surmonter cette peur-là aussi, tu verras, mais maintenant les autres s'éloignent, tu dois y aller, la journée de liberté est sur le point de finir, bientôt vous rentrerez au *shabono* où vous vous entraînez tous ensemble.

Le soleil se couchait sur la plage de Fortaleza, les garçons de toute la ville convergeaient, ballon sous le bras, pour commencer l'habituelle soirée de football. Quelques privilégiés joueraient sur les terrains à l'intérieur des grillages ; l'immense majorité des autres improviserait les buts avec deux sacs à dos ou, pour les plus organisés, avec de petites cages achetées au bazar. Ils joueraient toute la soirée, de nouvelles amitiés se créeraient, de nouveaux amours naîtraient.

Le groupe des camarades de Jerujeru s'était arrêté devant une baraque d'où venait un parfum de grillade. Un petit attroupement suivait sur un téléviseur minuscule le match Cameroun - Croatie que le coach était sûrement en train d'enregistrer. Il le leur proposerait ensuite une douzaine de fois, comme cela avait été le cas, inutilement, pour Mexique - Cameroun.

Enregistrer, c'est comme la mémoire, Jerujeru, seulement ça se passe sur l'écran. C'est plus précis que la mémoire — déjà les sensations de la forêt quittée il y a quelques jours seulement sont en train de s'effacer — mais plus incomplet : il manque les odeurs, la chaleur, l'esprit.

Un groupe de garçons et de filles s'organisait pour jouer une petite partie : ce n'était pas comme au village, sur la plage les filles qui jouaient au football (et bien !) étaient des centaines, peut-être des milliers, et la tentation de se joindre à elles était trop forte, assez pour l'éloigner de ses camarades et de l'estran vers lequel il éprouvait une attraction magique.

« Tu veux jouer ? » lui demandèrent-elles, mais Jerujeru ne comprit pas. Il prit un ballon et se mit à jongler de la tête et des genoux, et cela fut plus que suffisant. La veille au soir, contre le Mexique, il n'était entré que pour jouer à la fin, très peu de temps, quand Ubiratan avait pris un coup très violent et s'était mis à boiter. Il avait regardé dans les yeux ce démon de gardien mexicain et il en avait eu peur, comme cela était arrivé à tous ses camarades. Il ne pensait pas souffrir de la peur, il ne l'avait jamais connue avant de sortir de la forêt.

Jouer sur le sable était étrange, il était difficile de courir, de sauter, de bien frapper le ballon. Mais jouer de nouveau pieds nus était bon, sans ces terribles chaussures qui l'avaient fait tomber (encore !) pendant qu'il entrait sur le terrain de jeu. Les Mexicains n'avaient pas ri, ils avaient quelque chose dans les yeux et dans la couleur de leur peau de familier, ils lui avaient plu, sauf naturellement ce démon de gardien.

Terminer un match zéro à zéro avait pourtant été une sensation dégoûtante ; à aucun d'entre eux ce n'était jamais arrivé auparavant. Beaucoup de ses camarades voulaient continuer à jouer, ils ne croyaient pas que cela pût finir ainsi. Le coach s'était de nouveau conduit en malade, même si moins que pendant le premier match. Jerujeru savait que du coach il fallait regarder les yeux et ignorer ce que faisait le reste de son corps ; le coach était le chef, il devait être sage même s'il faisait se conduire son corps comme celui d'un malade.

La brise de mer rafraîchissait la journée très chaude, la partie sur la plage se jouait entre une équipe « avec maillot » et une « sans maillot ». Par chance Jerujeru se retrouva avec les sans-maillot ; l'enlever fut un vrai soulagement. Une des filles qui jouait avec eux aurait très bien pu venir de la forêt, ses traits trahissaient son origine indienne : Jerujeru l'avait longuement regardée et il aurait voulu lui demander pourquoi elle ne restait pas torse nu comme eux, mais il ne connaissait pas les mots pour le dire.

La veille au soir, quand Antônio l'avait appelé pour entrer sur le terrain, il avait éprouvé un très long frisson le long du dos. Yamandé — il l'avait entendu — avait déjà répété plusieurs fois : « Je suis faible, je suis faible », quand le gardien adverse avait repoussé plusieurs de ses tirs qui contre n'importe qui d'autre seraient entrés au fond des filets ; « ce n'est pas le gardien qui est fort, c'est moi qui suis encore faible. »

Le joueur qui avait le plus subi la présence du démon mexicain dans les buts était pourtant Moacir. L'agile Moacir, le vif Moacir, semblait soudain redevenu enfant. La vitesse et les réflexes extraordinaires du démon lui avaient ôté ses forces et, à plus d'une reprise, seul un esprit bienveillant avait empêché le but pour le Mexique.

Jouer avec les filles était amusant. Elles raisonnaient d'une autre manière, elles étaient plus lentes mais plus rusées, parfois pas beaucoup plus lentes. Elles échafaudaient des passes difficiles à prévoir, elles défendaient avec une vision du terrain peu commune ; à Jerujeru elles rappelaient un peu Yamandé. Il se laissait souvent distraire à les regarder, comme il se laissait distraire à regarder les bateaux, les oiseaux de métal et bien d'autres choses. Mais quand il avait le ballon entre les pieds il redevenait le chasseur de la forêt, impitoyable et courageux. La petite cage était difficile à viser, mais lui y arrivait de n'importe quel endroit du terrain. La fille aux traits semblables aux leurs l'embrassa quand Jerujeru réussit à marquer d'un lob très croisé qui prit tout le monde par surprise, les joueurs comme les spectateurs, dont le nombre n'avait cessé de croître pour assister au spectacle de cet étranger qui ne parlait même pas portugais et qui jouait au football si bien. Tout le monde applaudissait, ils s'amusaient comme des fous.

La veille au soir aussi il avait été embrassé. Les joueurs mexicains, à la fin du match, étaient très heureux, ils s'embrassaient entre eux, certains étaient même en larmes. Quand ses camarades étaient allés vers eux pour cette étrange coutume de l'échange des maillots, trois ou quatre adversaires l'avaient embrassé d'étreintes convaincues, réelles, comme on embrasse un frère rentré de la chasse, une fille à côté de laquelle tu viens d'accrocher ton hamac.

Ils sont comme nous, avait pensé Jerujeru. Naturellement ils sont tous comme nous, les gens dans le stade, les gens qui vivent dans les villes. Mais eux, ils sont plus comme nous que les autres. Il avait rendu les étreintes en espérant pouvoir absorber un peu de la force de ces hommes, et il lui avait

semblé que c'était bien le cas, il s'était senti tout de suite plus fort, plus sûr. Le plus embrassé de tous était pourtant le gardien-démon. Il avait sauvé le résultat plusieurs fois, il avait été un vrai héros, le public brésilien lui-même l'applaudissait sans arrêt. Jerujeru avait décidé d'aller l'embrasser lui aussi ; il voulait absorber un peu de la force du démon, il voulait devenir imbattable comme lui. Mais quand il l'avait rejoint et l'avait serré dans ses bras, il avait compris que le démon était parti : le gardien était redevenu un homme faible et tremblant. Jerujeru avait regardé autour de lui pour essayer de voir où le démon s'était envolé, mais tout ce que ses yeux avaient vu était la lumière aveuglante des projecteurs. Il voulait demander à Yamandé, lui il voyait toujours tout, mais il était à l'écart à parler avec Antônio d'allez savoir quoi, peut-être qu'il répétait encore « Je suis faible, je suis faible ».

Au but du dix à zéro, l'étreinte vint de tous ses camarades, garçons et filles. C'était beau de jouer sur la plage ; pourquoi ne faisaient-ils pas la Coupe du monde sur la plage ? Le monde est un endroit étrange.

« Antônio, dis à cet idiot que s'il se foule une cheville en jouant sur le sable, c'est moi qui viendrai l'achever pendant qu'il est encore à terre ! » fut la phrase qui interrompit la partie, tandis que Gonçalves, accompagné d'Antônio, du staff et des garçons, s'approchait entre deux haies de foule devenue soudain révérencieuse et silencieuse. Comme par enchantement tout le monde reconnut Jerujeru ; la fille au visage indien elle-même resta bouche bée à le regarder, un bras en l'air figé dans un geste de salut.

C'était Jerujeru, l'inconnu qui avait sauvé le Brésil. La veille au soir, à deux minutes de la fin, de l'entrée de la surface, le redoutable Peraldez avait lâché une frappe très croisée. Le Moacir de toujours y serait arrivé facilement, mais la veille au soir Moacir était ensorcelé, tout le monde l'avait compris, les adversaires aussi. Jerujeru revenait vers la défense à toute vitesse et beaucoup auraient juré qu'au moment de la frappe il était encore hors de la surface, trop loin. Et pourtant ses jambes étaient devenues de foudre et son pied, comme la plus forte des racines, avait réussi à dévier sur la ligne de but même le tir qui était sûrement destiné à finir au fond des filets. À partir de ce moment-là, aucune des deux équipes ne se serait plus approchée du but, et quelques minutes plus tard le match se serait terminé zéro à zéro.

Jerujeru rejoignit son groupe et, à cet instant, il se rappela l'étrange coutume de l'échange des maillots. On lui avait expliqué que le maillot devait s'échanger avec un adversaire, mais lui il voulait justement l'échanger avec la fille au beau visage. Et pendant qu'elle, perplexe, lui donnait en échange du sien un débardeur jaune acheté quelques jours plus tôt au marché, Jerujeru comprit ce qui s'était passé. C'était le démon. Pendant qu'il faisait son entrée sur le terrain, il avait fixé le gardien adverse : le démon avait abandonné l'homme du Mexique et il était sorti du stade en passant à travers lui. Il l'avait entraîné vers le sauvetage du but, il n'y avait pas d'autre explication.

Il devait en parler à Yamandé, ils devaient faire plus attention : pendant ces deux dernières minutes le gardien adverse était redevenu un homme normal et ils auraient pu en profiter et gagner, mais ils ne l'avaient pas fait. Cela ne devait plus jamais arriver.

5.7 *Interprète*

« Yamandé — ou devons-nous peut-être t'appeler Paolorossi —, très grande performance, félicitations. Tu veux nous raconter le but ? »

Être le seul homme au monde capable de parler avec certaines des personnes les plus populaires de la terre le mettait dans une position unique, et Antônio commençait à y prendre goût.

La veille au soir, tandis qu'il était étendu, l'esprit tourbillonnant, ce qui rendait difficile de s'endormir, il s'était rendu compte avec stupeur que l'objet de ses élucubrations n'était pas le match du lendemain contre le Cameroun, décisif pour le passage du premier tour, mais bien la gamme de possibilités qu'ouvrait son rôle d'interprète. Dommage de ne pas avoir eu plus de temps pour y penser, j'aurais pu créer vingt-trois personnages complètement inventés, leur faire dire tout ce qui me passait par le cerveau, et personne n'aurait rien pu me dire.

Qu'ambassadeur ne porte peine, c'est chose connue ; ce à quoi il n'avait jamais réfléchi jusque-là, c'est qu'ambassadeur pouvait aussi dire ce qui lui chantait et qu'il était difficile (ou, dans son cas, impossible) de vérifier si c'était exact ou non.

Bien sûr, si la célébrité des garçons grandissait encore, et il y en avait toutes les chances, tôt ou tard un anthropologue s'intéresserait à eux, en étudierait la langue et son jeu serait découvert. Mais à cette époque-là il serait de toute façon rentré dans la forêt. Et de toute manière il ne voulait pas vraiment en profiter pour faire on ne sait quoi : il n'avait que deux objectifs, dont le plus facile — et le plus irrésistible — était de régler quelques petits comptes.

« Il te félicite et il demande si tu lui racontes le but. »

Yamandé regarda Antônio avec stupeur : « J'ai vu un angle libre et j'ai tiré là en pensant que le gardien n'y arriverait pas. Qu'est-ce qu'il y a à raconter ? »

« Il dit qu'il regrette que vous n'ayez pas vu le but, vous étiez peut-être en train de travailler ? Mais il sait qu'il existe la coutume de les enregistrer, il dit de ne pas s'inquiéter, vous réussirez à le voir ce soir. »

Le journaliste continua sans accuser le coup.

« Dans l'ensemble, que penses-tu de la Coupe du monde jusqu'ici ? Est-elle comme tu l'attendais ? Y a-t-il quelque chose qui t'a frappé en particulier ? »

C'était une question sensée, et Antônio choisit de traduire correctement la réponse de Yamandé, d'autant que cette fois c'était lui qui y avait mis l'ironie directement.

« Il dit qu'il s'amuse beaucoup. Une chose qui le frappe, c'est qu'il suffit d'effleurer un de ces grands gaillards pour le faire tomber par terre à l'agonie. Même quand il s'est cassé le fémur il n'a pas éprouvé autant de douleur que ceux-là semblent en éprouver. Mais il est aussi impressionné par leur capacité de récupération : en très peu de temps ils sont de nouveau debout, alors que lui il a mis trois lunes à guérir. »

Pendant qu'ils parlaient, le journaliste regardait continuellement autour de lui ; peut-être qu'il n'écoutait même pas les réponses. Antônio fit donc une petite expérience. À la question suivante, quelque chose sur les perspectives pour le reste du tournoi après cet excellent 4 à 1 collé au Came-

roun, après avoir traduit la question à Yamandé il fit semblant de se tromper et en rapporta l'incompréhensible réponse en Langue.

Le journaliste ne broncha pas : « Merci beaucoup. L'antenne au studio ! »

L'autre objectif, beaucoup plus compliqué à atteindre, était d'exploiter la situation pour diriger l'équipe malgré les interférences de Gonçalves.

Traduire « Assez de cette bêtise de ne pas avoir de postes » par « Jouez libres, comme vous savez le faire et comme vous l'avez toujours fait » était simple. Mais Gonçalves n'était pas un crétin et, même s'il ne lui avait encore rien dit ouvertement, il avait clairement deviné ce qui se passait. Mais, toujours parce qu'il n'était pas un crétin, l'excellente prestation qu'il avait vue dans la seconde mi-temps du match contre la Croatie l'avait déjà convaincu de faire contre mauvaise fortune bon cœur, et la conférence de presse qui avait suivi n'avait été qu'un éloge du football total pratiqué par les garçons, ponctué du récit faussement modeste de la façon dont lui et le staff s'étaient bornés à les aider à s'adapter au football mondial (ce qui était en partie vrai, Antônio devait le reconnaître).

Si intercepter et modifier au moment de la traduction les consignes tactiques était relativement aisé, intervenir sur la composition de l'équipe était en revanche une entreprise bien plus compliquée.

Antônio avait envisagé la possibilité de créer de la tension entre Gonçalves et les joueurs qu'il valait mieux, selon lui, laisser sur le banc, en inventant des réponses cinglantes ; mais il l'avait ensuite écartée comme une idée trop tordue. Il devait en réalité faire plutôt l'inverse : adoucir les paroles de Yamandé, et surtout de Cauê, qui avaient pris le coach en grippe et continuaient à l'insulter (Cauê, d'un autre côté, commençait aussi à développer, en parallèle, une certaine admiration pour le fait que Gonçalves continue à le faire jouer malgré les insultes).

Après le match nul contre le Mexique, Gonçalves avait eu l'intention de changer quelques joueurs ; Yamandé, en particulier, ne l'avait pas convaincu du tout. Mais Antônio savait que pour le garçon ce n'était qu'une question de temps : il avait besoin de continuer à jouer pour redevenir au plus vite la star potentielle de la Coupe du monde. À force d'y penser et d'y repenser, pour le garder sur le terrain il avait fini par inventer une série de légères courbatures à tous les autres attaquants possibles : Quicé, Piraí et Sanhaçu, à leur grande stupeur, avaient été soumis à des visites médicales et à des séances supplémentaires de massage et de kinésithérapie, et Yamandé était descendu sur le terrain contre le Cameroun. Terrain qui lui avait ensuite donné raison.

Au premier but de Cauê avait succédé une égalisation fortuite du Cameroun. Mais quelques minutes plus tard Cauê avait redonné l'avantage au Brésil sur un palmier incliné, l'un des nombreux schémas étudiés au fil des années avec Antônio, qui surprenaient autant le public que les adversaires.

Le troisième but était venu à la suite d'un coup franc de Jaci qui s'était glissé pile dans le petit filet. Pendant que tout le monde exultait, Jaci s'était dirigé calmement vers le but et, du doigt, avait fait le geste d'écrire dans l'air M A R C O S à l'endroit où le ballon était entré. Cela se voulait un hommage à ses camarades de jeu du *bairro* de Macapá, mais les joueurs du Cameroun l'avaient interprété comme un geste de moquerie, et seul le fait d'avoir remarqué que Gonçalves l'avait aussi mal pris qu'eux, et semblait encore plus furieux et plus hurlant, avait évité que la bagarre n'éclate.

Le but du quatre à un final, c'est justement Yamandé qui l'avait marqué, en concluant un arc trop tendu : le public du Mané Garrincha de Brasília semblait n'attendre que cela et soixante-dix mille spectateurs avaient exulté en décochant à l'unisson une flèche imaginaire dans les dernières lueurs du crépuscule. Une scène à laquelle, pendant des années, Antônio ne réussit pas à repenser sans se couvrir d'une couche de chair de poule d'un mètre d'épaisseur.

5.8 Sueur

Assise sur le canapé marron du salon de Leticia, trop mou pour être vraiment confortable, Yaia songeait que depuis cette histoire de page Facebook, inviter quelqu'un chez elle était devenu une entreprise : ses amies préféraient l'emmener quelque part ou l'inviter chez elles, pour l'exhiber comme un trophée à leurs parents et à leurs amis. Non que ça déplût à Yaia, sûrement mieux comme ça que de se faire chamberer comme Eduarda. Et puis de cette façon on rencontrait un tas de gens, certains même intéressants, quoique évidemment personne d'aussi intéressant que... oh mon Dieu ! Yaia bougea la main à côté d'elle pour récupérer son portable, mais elle ne le trouva pas là où il aurait dû être et buta aussitôt sur la cuisse de Fábio, assis près d'elle. Elle se leva d'un bond pour aller vérifier dans son sac : et pourtant je suis sûre de l'avoir sorti... et en effet dans le sac il n'y est pas. D'un regard rapide elle scanna le salon : qui pouvait le lui avoir pris ? Mes amies devraient avoir compris, depuis le temps, que je suis prête à tuer si on touche à mon téléphone.

« Yaia, il y a quelque chose qui ne va pas ? » lui demanda Fábio, prévenant, en se levant du canapé et en écartant ce faisant légèrement le coussin. Le voilà ! Ouf, il avait seulement glissé entre les coussins.

« Rien, rien, tout va bien, merci. »

Elle lui adressa un beau sourire, sans prêter attention à l'effet que ce sourire lui faisait, entra le code de sécurité sur le portable et, en se plaçant de façon que personne ne pût y jeter un œil, ouvrit l'application des photos.

« Voilà, voilà ! » dit Dani. « L'émission commence. »

L'animateur de « Bom Dia Copa do Mundo » salua le public à la maison et en plateau, présenta les invités puis lança le premier reportage, une interview de Yaia et de Cauê par George, enregistrée la veille au soir avec l'habituelle traduction d'Antônio.

Le rapport privilégié entre George et Antônio s'était révélé très avantageux pour Rete Norte : de chaîne à demi inconnue du Brésil septentrional, elle était devenue l'un des principaux points de référence de la télévision nationale. En particulier, un accord conclu par son directeur avec Rete Globo avait fait que George était souvent invité comme consultant dans l'émission sportive du soir et qu'on lui commandait des sujets sur mesure, comme celui qui passait à l'antenne en ce moment. Le directeur, naturellement, estimait qu'une telle popularité supplémentaire remplaçait parfaitement une augmentation de salaire, et tout compte fait George était d'accord.

« Il est mignon, ce George, hein ? » dit Leticia en se tournant vers Yaia et en lui faisant un clin d'œil.

« Mais qu'est-ce que tu racontes ? Il doit avoir au moins trente ans ! » la contesta Patricia.

« Eh bien, de temps en temps on trouve aussi des trentenaires mignons », continua son amie.

« Pas mal non plus, Cauê », commenta Dani.

« À mon avis il est un peu petit », décréta Leticia. « Dommage qu'ils l'aient interviewé lui et pas ces canons de fous de Yamandé ou Moacir. »

« N'empêche qu'hier il a marqué deux buts », s'immisça Matheus, un ami de Fábio invité pour l'occasion. « Le deuxième surtout, en se servant du poteau pour faire rebond, c'était un but de rêve. Et en général, jusqu'ici c'est lui le principal artisan de la qualification pour les huitièmes de finale. C'était juste de l'interviewer lui. »

Matheus s'était tu jusque-là et, depuis le début de la soirée, il cherchait une façon de dire quelque chose et de faire remarquer sa présence. Le regard des filles lui fit comprendre qu'il aurait mieux fait de continuer à se taire.

« Moi j'espérais qu'après t'avoir invitée à voir le match en tribune d'honneur ils t'inviteraient aussi à une réception le soir après le match, et qu'on pourrait s'infiltrer nous aussi, tous bien habillés ! » soupira Leticia.

« Mais non, arrête ! » Yaia émergea un instant de son téléphone. « Ce ne sont pas des acteurs à une soirée de gala, ce sont des footballeurs en mise au vert. On verra, je suis sûre qu'ils se souviendront de moi à la fin de la Coupe du monde. »

« Moi je le redis, ce Cauê a l'air de quelqu'un qui, au lit, sait comment t'amuser », insista Dani.

« Chut ! Idiote ! Baisse la voix. Mon père est à côté ! » la sermonna Leticia.

Tu ne sais pas à quel point tu as raison, ma chère Dani, pensa Yaia en contemplant une fois de plus le selfie qu'elle s'était pris la veille au soir, quelques heures après le match et l'interview. On ne voyait que son visage en sueur, une clavicule et le visage de Cauê, tout aussi en sueur, pressé contre le sien. Et à la rougeur de ses joues et à l'éclat de ses yeux on comprenait qu'ils n'étaient pas en sueur parce qu'ils venaient d'aller courir ensemble.

5.9 Cigarettes

Teresa finit de disposer jus de fruits et petits gâteaux sur une table basse couverte d'une nappe en plastique jaune, qu'elle plaça devant les trois petits fauteuils installés en face du téléviseur. Elle n'avait jamais regardé un match de football de sa vie, auparavant, mais cette Coupe du monde où jouaient les garçons d'Antônio — et lui-même était sur le terrain, sur le banc, comme la tenue lui allait bien — était évidemment à ne pas manquer.

Dès le premier match il avait été entendu qu'elle et Saverio suivraient les rencontres ensemble, là, à Radio Nova Amizade ; mais tout de suite après João s'était joint à eux, lui qui trouvait plus de satisfaction à les commenter avec quelqu'un qui, comme lui, connaissait personnellement les protagonistes. Pour les huitièmes de finale Luiza aurait dû être là elle aussi, mais elle avait une rage de dents, si bien que João l'avait remplacée dans l'émission « O carrossel do gossip », qui allait se terminer dans quelques minutes, juste à temps pour le coup d'envoi.

Teresa alluma le ventilateur, alla prendre dans le tiroir du bureau le drapeau du Brésil — le plus grand qu'ils avaient réussi à trouver, ils avaient fait une collecte à laquelle Rebeca, la secrétaire, avait participé elle aussi — et le drapa avec soin hors du rebord de la fenêtre ouverte. Elle lança un petit baiser dans l'air brûlant de midi en direction de ce qu'elle supposait être Belo Horizonte : « Allez Antônio, allez les garçons ! »

Tout était prêt.

Le visionnage du premier match avait été un peu confus parce que Teresa avait laissé le son fort pour entendre le commentaire, mais Saverio n'arrêtait pas de lui demander des détails dont le commentateur ne parlait pas : « Comment sont les gens, quelle expression ils ont, ils ont l'air contents ? L'arbitre est un bel homme ? Il est gros ou maigre ? Quelle tête il a faite, Antônio, là ? De quelle couleur sont leurs chaussures ? »

Pour lui répondre, elle perdait des morceaux d'action et ensuite elle ne s'y retrouvait plus.

Aussi, dès la fois suivante, avaient-ils trouvé le système, bien plus commode, de baisser le volume jusqu'à un murmure — juste ce qu'il fallait pour écouter un éclaircissement au cas où on en aurait besoin — et de laisser Teresa expliquer le match comme il faut à Saverio, comme il aimait.

« Voilà, voilà, ils entrent sur le terrain ! Ils sont habillés en jaune, comme toujours : ça leur va très bien, je trouve, et puis c'est une couleur qui met de la gaieté, c'est bien connu. Antônio s'est raccourci la barbe, il est vraiment bien. Mais je le trouve un peu maigrichon, ça doit être stressant pour lui : toute cette tension, tous ces gens, qui sait s'il mange assez. Dieu qu'il est laid, l'arbitre, si tu voyais. Tout en nez, et petit et camus comme si on l'avait essoré. Espérons qu'il ne soit pas trop méchant, il a des petits yeux qui ne me plaisent pas. Le Chili en revanche a un beau maillot rouge. Ils ont des têtes sympathiques et même gaies, espérons qu'à la fin du match ils soient un peu plus tristes. Mais attendez, je monte le son comme ça on entend les hymnes, ils sont tellement beaux... »

Ils se turent tous : João le menton haut, fier comme s'il était sur le terrain, Saverio qui balançait la tête en mesure, très concentré, et Teresa qui remuait les lèvres en suivant les paroles. L'hymne l'émouvait toujours, tous les hymnes, et puis voir ces beaux garçons, si jeunes, si sérieux et si raides, ces trésors, qui sait comme ils sont émus. Elle s'essuya vite une larme au coin de l'œil. Assez de sentimentalisme maintenant, allez, on commence.

« Ils courent énormément, Saverio, ils sont vraiment doués. Et ils ont une façon de bouger tellement belle, si tu savais, ils ont cadré les filles dans le public, elles les mangeaient des yeux, nos garçons... ah ! Attention Piata ! Ce petit avec le numéro sept lui colle dessus comme une tique, à mon avis quand ils ne le cadrent pas il lui donne des coups de pied ou des pinçons, il a bien la tête d'un teigneux. Voilà, maintenant Jaci part, regarde comme il court, on dirait qu'il a six jambes, il envoie le ballon à Cauê qui oh ! Il a dû le frapper mais on ne l'a même pas vu tellement il a été rapide, on dirait que le ballon a rebondi ! C'est Ubiratan qui le prend et qui l'envoie tout de suite à Taini qui est déjà là devant, comment ça s'appelle, après les lignes. »

« Oh non, hors-jeu ! » s'inquiéta Saverio.

« Hein ? »

« Non, non », intervint João, « ce n'est pas hors-jeu d'un poil ! »

« Ça que vous venez de dire je ne l'ai pas bien compris, vous me l'expliquerez après, mais attention maintenant, parce que Piraí est déjà arrivé là à droite, Yamandé lui passe le ballon et lui de la tête, oh ! Oh ! But ! But, Saverio, BUT ! »

Il n'aurait même pas été besoin de le dire : par les fenêtres ouvertes étaient entrés un grondement puis un cri, qui rebondissait maintenant comme un écho d'une maison à l'autre et secouait les palmiers au bord de la rue : « But ! But ! Buuuuuut ! »

Ils se rassirent, tandis que Teresa en profitait pour faire circuler le jus d'ananas et de coco et que Saverio et João s'allumaient une cigarette. Allez, on est bien partis.

Ils venaient à peine de l'éteindre que Teresa avertit, agitée : « Oh mon Dieu je n'ai pas bien compris ce qui s'est passé mais maintenant c'est un du Chili qui a le ballon, un grand escogriffe mal élevé qu'on a envie de gifler, voilà qu'il l'envoie à cet autre avec le numéro 10 et les cheveux très courts, oh ciel l'entraîneur des nôtres hurle quelque chose, Antônio aussi hurle quelque chose mais à mon avis s'ils hurlent ensemble les garçons ne comprennent pas, tu vois, ils se sont comme embrouillés, le numéro 10 tire très fort, Moacir se jette comme un jaguar mais non, non, non, il n'y arrive pas d'un poil... non ! But pour eux. Moacir est désespéré, pauvre enfant, il est resté interdit avec tous ces cris, mais moi je ne sais pas, je ne sais pas, mais comment on peut... »

L'heure et demie suivante fut une agonie à égalité ; jus de fruits et petits gâteaux furent épuisés, João fuma un paquet entier et Saverio, qui d'ordinaire était plus que sobre, demanda à Teresa si elle n'avait pas quelque part une bouteille de rhum, une goutte de *cachaça*, quelque chose de fort pour supporter cet exténuant manque de conclusions. Teresa, mortifiée de ne pas s'être équipée comme il fallait, mit son porte-monnaie dans la main de João et l'expédia acheter du rhum, de la *pinga* et un grand pot de glace à la papaye.

« C'est pratiquement fini, Saverio, l'entraîneur ne fait que gesticuler et brailler et Antônio est assis le menton dans les mains, ils vont devoir jouer les tirs au but, tu sais, moi les tirs au but me font tellement peur. »

« Ils leur feront peur à eux aussi », observa Saverio. « D'après ce que j'ai compris ils n'y sont pas du tout habitués. »

« Non, en effet », confirma João. « Moi aussi je pense que c'est une chose presque entièrement nouvelle pour eux... Mais qu'est-ce qu'il fait, celui-là, oh Jésus... ! »

« Saintemadone Saverio, ce numéro 9 est parti comme une fusée, il est trop près, ils ne l'ont pas arrêté voilà qu'il tire, oh mon Dieu non, c'est but, c'est fini ! Non ! Non ! C'est la chose, c'est la poutre, il a touché la poutre, il n'est pas entré Saverio, il n'est pas entré ! L'ange gardien a regardé en bas, il n'est pas entré !!! »

« La barre, la barre ! » criait João, incrédule. « Incroyable, c'est la barre, incroyable ! »

« Voilà qu'il siffle, le temps est fini, saintemadone il s'en est fallu de peu que nous perdions à la dernière minute, monjésus j'ai eu comme un coup au cœur, je suis tout en sueur, heureusement que tu n'as pas vu, Saverio, tiens, je te jure ! »

Pour se préparer aux tirs au but, Teresa alla fouiller dans ses tiroirs et posa sur le téléviseur une petite image de Nossa Senhora do Rosário et une statuette d'Ogum, dieu du feu et de la bataille : « Mieux vaut se faire aider par tout le monde, mieux vaut que Moacir ait tout le soutien qu'on peut, pauvres garçons quelle responsabilité, moi j'en mourrais, tiens. »

Très agitée, elle s'alluma une cigarette : la dernière, elle l'avait fumée avec ses camarades de classe des dizaines d'années plus tôt ; elle la tenait entre deux doigts et, sans aspirer, soufflait de fébriles petites bouffées de fumée. Dieu que c'est angoissant.

5.10 Conseils

« Almeida ! Antônio ! Tu penses que je suis aveugle ? Tu crois que je suis un idiot ? »

« Hein ? » Antônio était dans la petite salle télé de l'hôtel, occupé à revoir pour l'énième fois les images marquantes de Colombie - Uruguay.

« Non, je veux dire, tu me vois peut-être circuler avec une canne ? Avec un chien ? Avec des lunettes noires ? »

« Excusez-moi, Gonçalves, mais je ne... »

Gonçalves l'arrêta d'un geste de la main et le soupesa du regard : « Stop. Nier, nier toujours, même l'évidence. Bravo. Je te respecte. Et donc je t'épargne les contorsions. Je sais à quel jeu tu joues. »

Antônio chercha à prendre l'expression la plus neutre possible et se borna à le regarder. L'autre poursuivit.

« Je te le répète : j'ai beaucoup de défauts de caractère, mais de football je m'y connais un peu. Je ne suis pas en rogne pour ce que tu as fait, à ta place j'aurais probablement fait pareil. Ça m'énerve un peu que tu penses que je ne m'en serais pas aperçu, ça oui. Mais tant que les résultats étaient de ton côté j'ai décidé qu'il valait mieux ne pas m'en mêler ; tout compte fait, ces garçons, tu les connais bien mieux que moi. »

Antônio continua à se taire.

« Mais aujourd'hui nous sommes passés à ça de l'élimination, alors écoute-moi bien : cette liberté de jeu que tu leur accordes, c'est très bien. C'est incroyable que ça marche, mais je me rends à l'évidence. Ça marche. Mais tu dois quand même leur donner quelques points fixes, quelque chose à quoi se raccrocher quand les choses tournent mal. Sinon de la liberté tu passes à l'anarchie et ensuite à la débandade, et ça ne va pas du tout. »

Antônio n'arrivait pas à décider si Gonçalves était sincère ou s'il lui tendait un piège grossier. Mais du moment qu'il venait d'exprimer son estime pour qui nie toujours, Antônio décida que la voie la plus sûre était de continuer à jouer les innocents : « Gonçalves, je vous assure que je ne comprends... »

Gonçalves l'expédia d'un geste de la main et s'assit à côté de lui.

« Passe-moi la télécommande », ordonna-t-il.

Il chargea le film de leur match de l'après-midi, gagné in extremis aux tirs au but, et revint jusqu'au point qui l'intéressait. Il lança la vidéo, montrant un moment où la défense brésilienne ne s'en était tirée que grâce à une erreur heureuse des adversaires. Puis il avança un peu, jusqu'à un moment qui montrait une attaque brésilienne étrangement dépourvue d'idées. Puis il interrompit et relança le match de la Colombie, qui serait leur prochaine adversaire.

« Tu as vu ? Les os que nous avons à ronger à partir d'ici sont de plus en plus durs. Chaque match est exponentiellement plus difficile que le précédent. Vos tactiques allaient bien pour les premières rencontres et elles peuvent continuer à marcher, mais tu dois donner aux garçons un point de repère pour la défense et un pour l'attaque. »

Gonçalves se tourna vers Antônio pour vérifier qu'il le suivait et continua.

« Pour la défense c'est Piata sans aucun doute. Je l'ai eu à l'œil, il m'a frappé parce qu'il a une attitude presque paternelle envers la défense. Quand il monte, on dirait presque qu'il le fait à contre-cœur. Il a une belle frappe, mais une belle frappe les autres l'ont aussi ; moi je le laisserais derrière pour donner de la sécurité. Pour l'attaque je suis plus indécis : cet imbécile de Paolorossi, ça me coûte de le dire mais il est vraiment doué. Mais lui il vaut peut-être mieux le laisser libre, il me donne l'idée d'être bon partout, même dans les buts. Mieux vaut son digne compère : il me les brise tout autant, ce maudit gamin à la figure ronde qui croit que je ne m'aperçois pas que le soir il escalade la clôture de l'hôtel. Mais en attaque il a un tranchant incroyable, je dois le lui reconnaître. »

« Vous voulez dire Cauê ? »

« Oui. Je ne dis pas de le bloquer à un poste fixe en attaque, évidemment. Mais il est bon que celui qui relance long depuis la défense sache qu'en attaque il le trouvera, lui. Pas n'importe qui, lui. Ça change toute la dynamique de l'attaque et je t'assure que ça la change en mieux. »

Gonçalves se leva et, pour souligner que la discussion était close, éteignit le téléviseur.

Antônio garda son visage de poker jusqu'au bout : « Je transmettrai vos indications aux garçons, coach. »

5.11 Valério

Valério se réveilla en nage dans son lit d'hôpital en criant « La Colombie ! La Colombie ! »

Dans la coûteuse clinique privée de São Paulo, la « Fisioterapia e Armonia », où il était soigné avec ses coéquipiers, Valério Almunhos, pivot brisé de la défense brésilienne, circulait depuis une semaine déjà avec des béquilles, ayant renoncé au fauteuil roulant qui le faisait se sentir invalide et lui donnait trop d'angoisse. Mais visiblement l'angoisse n'était pas si facile à chasser.

« Valério ? »

« Oui... »

« Ah, tu es réveillé. Je pensais que tu rêvais. »

« J'ai fait un autre de ces cauchemars. Cette fois il y avait aussi le type qui joue avant-centre... »

« Qui ? Paolorossi ? »

« Oui, lui, lui. Je devais l'accompagner quelque part avec d'autres personnes dont je ne me souviens pas, mais on finissait toujours en Colombie. »

« Eh, aujourd'hui il y a le match, ça doit être pour ça. »

« C'était un rêve frénétique, tu sais, un de ceux où tu te sens toujours en retard ? Je devais accompagner Paolorossi et ensuite aller au stade pour jouer et j'étais en train de me mettre en retard. J'avais l'impression de connaître les rues et tout, mais chaque fois je me trompais de tournant et je me retrouvais en Colombie. »

« Un vrai cauchemar, hein ? » dit Orbiz en ricanant.

« Eh oui », répondit Valério avec un début de rire, « un cauchemar très réaliste. »

Dans les jours qui précédaient un match du Brésil, son sentiment de culpabilité s'amplifiait et se transformait en rêves très agités ou en véritables cauchemars dans lesquels, plus ou moins régulièrement, tout le monde attendait de lui quelque chose qu'il n'était pas en mesure de faire. Cette fois-ci il avait rêvé qu'il était chargé de mettre en sûreté un groupe de réfugiés, mais chaque fois qu'ils franchissaient la frontière, par mer, par air ou par terre, ils se retrouvaient invariablement en Colombie. Il ne savait pas quelle était sa destination, mais ce n'était certainement pas la Colombie.

Il chercha ses béquilles ; désormais il n'arriverait plus à dormir, il le savait, autant faire deux pas. Mon Dieu, deux pas... Valério n'en revenait pas de la peine qu'on avait à marcher avec des béquilles. Je suis un athlète de niveau mondial, se répétait-il, est-ce possible que je doive m'arrêter toutes les cinq minutes pour reprendre mon souffle ? Et pourquoi ils ne me laissent pas sortir, je ne sais pas, ils disent qu'ils doivent garder cette cheville sous observation mais je n'ai pas l'impression d'être plus grave que d'autres qui sont déjà chez eux.

Devil, en revanche, n'avait pas le choix : de tous les blessés du terrible accident qui avait réduit à néant les convocations de la sélection brésilienne, il était l'un de ceux qui auraient eu le plus de chances d'être titulaire. Et il était l'un des plus gravement atteints : traumatisme crânien avec fracture de la mandibule et incapacité totale et temporaire à parler. Tant que les suites du traumatisme

crânien — dont un mal de tête continu, lancinant — n'auraient pas été entièrement résolues, et tant qu'il ne serait pas capable de s'alimenter normalement, il serait obligé de rester à l'hôpital.

« Daredevil aussi, le super-héros masqué, il a commencé par un sacré mal de crâne », lui avait dit Fabbri, fin connaisseur de comics américains, réussissant à le faire sourire au moins des yeux, sinon de sa bouche en piteux état.

Une demi-heure avant le coup d'envoi ils étaient déjà tous devant la télévision à discuter avec animation. Le premier match, ils avaient commencé à le suivre chacun de son côté, un peu parce que l'état de tous était généralement plus grave et un peu parce qu'ils ne se sentaient pas de partager une expérience dont tous auraient parié qu'elle serait désastreuse. Mais à la fin ils s'étaient retrouvés à vingt, en comptant aussi parents et amis, dans la chambre de Valério et Orbiz, à jubiler et à s'embrasser pour la victoire de la sélection. À partir de ce moment ils avaient tacitement décidé de suivre les matchs dans une salle commune. Ils arrivaient en catimini, critiquaient furieusement tout et tout le monde : le coach, la Fédération, les joueurs, les politiciens, mais ensuite la ferveur du supporter prenait le dessus et ils suivaient le match en souffrant plus que tout le reste de la population.

Avant Brésil - Colombie, l'objet de la dispute avait été l'idée de Foguete d'accomplir le geste théâtral d'offrir son maillot à l'attaquant indien, Paolorossi. Les deux se ressemblaient énormément, Paolorossi un peu plus petit (il fallait le deviner, vu que Foguete était en fauteuil roulant à cause d'un traumatisme de la colonne vertébrale) et nettement moins à l'aise devant les caméras : il gardait le regard baissé, il bougeait d'une façon tout à fait particulière, il esquissait des courbettes ou des gestes qui semblaient interrompus dans l'œuf. Foguete, de son côté, se comportait comme si c'était lui qui devait entrer sur le terrain quelques minutes plus tard : tatouages bien en vue, casquette américaine portée de travers, inévitable casque autour du cou, gestes de salut de la main, les yeux de celui qui sait déjà qu'il a conquis le succès.

« Je l'ai toujours dit, que Foguete est un connard ! » dit Rominho de sa voix stridente caractéristique.

« Ce n'est pas un connard, c'est qu'il aime être au centre de l'attention », répondit Fabbri.

« Au centre de tout, tu veux dire », ajouta Rominho.

« Mais non. Dans deux minutes ils l'auront déjà oublié, il y a un quart de finale à gagner, ici », rappela Carlos Dugal.

« C'est vrai qu'ils se ressemblent, ces deux-là, hein ? » observa Valério.

« Eh oui, on dirait des frères », dit Fabbri.

« Alors l'autre aussi est un connard », intervint de nouveau Rominho, « d'ailleurs à quel point peut être connard quelqu'un qui s'appelle Paolorossi ? Et puis regardez-le, il fait tout l'empoté et l'autre soir après le but il avait l'air possédé. »

« Bah, il a marqué un grand but », releva Orbiz.

« Je ne sais pas s'il est connard, fort il est fort », admit Fabbri, « je ne sais pas s'il est plus fort que Foguete mais il est fort. »

« Parce que maintenant Foguete est fort », marmonna Rominho.

« Et puis ce geste de l'arc trop tendu, moi il ne me déplaît pas, je dois vous dire », répliqua Valério en feignant de ne pas avoir entendu le dernier commentaire de Rominho.

Assister aux matchs en compagnie d'un Devil presque complètement muet était une vraie rigolade, si on arrivait à oublier un instant le drame qu'il était en train de vivre. Chaque fois que le ballon atteignait ne serait-ce que vaguement la zone d'attaque du Brésil, il se levait en poussant des « MW-GAAAAH ! GHBAAAAAH ! » inarticulés et en gesticulant terriblement pour compenser le manque de mots, si bien qu'en cinq minutes le vide se faisait autour de lui, tout le monde, fiancée comprise, s'étant déplacé de quelques mètres en arrière pour éviter d'éventuelles beignes involontaires.

Aux hurlements de Devil quelqu'un se donnait toujours la peine de répliquer comme s'il avait compris, si bien qu'un match comme Brésil - Colombie, très riche en occasions du côté brésilien, se déroula sonoremment en :

« GHBAAAAAH !! AAAAAH ! »

« Tu as raison, c'était une belle action. »

« MWGAAAAH ! BGEEEEH ! »

« Et comment. »

« Moi aussi je trouve. »

« MBWWWWH ? »

« Non. »

« Tu parles, même pas en rêve. »

« MWGAAAAH ! GHBAAAAAH ! »

Et ainsi de suite.

À la trente-cinquième minute de la première mi-temps, Yamandé tira un corner depuis la droite de la défense colombienne. Les coups de pied arrêtés étaient accueillis par Devil avec une sorte de rite propitiatoire : il restait debout les bras écartés en gargouillant on ne sait quoi. Au départ du ballon il commençait par un « AAAAABWH ! AAAAANGH ! » particulièrement retentissant.

Mais à cet instant Yamandé réussit à imprimer au ballon une trajectoire brossée incroyable qui prit toute la défense à contre-pied. Cette fois personne n'eut le temps de commenter. Le ballon arriva précis sur le pied de Piata qui le mit au fond sans effort. Dans la salle commune de la « Fisioterapia e Armonia » de São Paulo explosa un vacarme sans précédent. Devil s'affaissa en larmes sur sa chaise tandis que coéquipiers et proches, chacun avec ses limites physiques, faisaient la fête en sautant et en s'embrassant sans arrêt.

Les garçons de Gonçalves, comme s'ils entendaient vraiment les encouragements inintelligibles mais sentis de Devil, semblaient inarrêtables : seules la malchance et deux ou trois parades vraiment spectaculaires du gardien colombien empêchèrent le doublement du score dans les quarante-cinq premières minutes.

La mi-temps amena avec elle une nouvelle discussion.

« Vous avez vu Gonçalves ? Il avait l'air hébété », dit Marcelinho, à qui la contusion au visage qui lui tenait les yeux gonflés presque fermés ne permettait de voir que des ombres vagues ou guère plus.

« Il n'est pas hébété, il fait comme ça quand l'équipe tourne », répondit Valério.

« Mais ça ne ressemble pas à une équipe de Gonçalves, on dirait presque la Hollande du football total », nota Carlos Dugal.

« C'est vrai, qui sait ce qui se passe », dit Fabbri, « c'est comme si sur le terrain c'étaient les garçons qui commandaient, mais est-ce possible ? Comment font-ils pour avoir toute cette expérience ? »

« Moi aujourd'hui au contraire je les trouve plus ordonnés que dans les autres matchs », rétorqua Corujão, qui voyait toujours tout à travers les lunettes du tacticisme.

« Gonçalves est un idiot », dit Rominho pour lui-même, ignoré une fois de plus par les personnes présentes.

Vers le milieu de la seconde mi-temps, l'arbitre siffla un coup franc en faveur du Brésil à au moins trente mètres du but. Après une brève discussion avec ses coéquipiers, Jaci posa le ballon par terre et attendit que l'arbitre trace à la bombe les marques de la distance du mur. La bombe avait été accueillie sans surprise particulière par les garçons indiens, ce n'était qu'une des milliers de bizarreries auxquelles ils étaient exposés quotidiennement : le plus surpris et le plus amusé par cette innovation avait été Antônio.

Devil était déjà debout, ses longs bras écartés, à marmonner la rengaine incompréhensible habituelle. Jaci et Yamandé se tenaient à peu de distance l'un de l'autre, fixant le ballon, extrêmement concentrés.

« C'est ce connard de Paolorossi qui tire », dit Rominho.

« Non », répondit Marcelinho, « c'est celui qui a posé le ballon qui tire, Jaci. Rappelez-vous le coup franc contre le Cameroun. »

Ce fut au contraire Yamandé qui prit son élan et frappa. Le ballon fut touché avec une force incroyable, sous les projecteurs il voyagea blanc et plat, sans le moindre soupçon d'effet, vers les tribunes derrière le gardien colombien. Après une dizaine de mètres la trajectoire se brisa inexplicablement et le ballon commença à tomber vers le but. Le gardien, désormais nettement en retard, partit sur sa gauche. Devil avait déjà entamé son « AAAAABWH ! AAAAAAEEENGH !! » alors que le ballon n'était pas encore entré. Yamandé, après le tir, s'était retourné et revenait vers son propre but, les bras au ciel, sans même regarder l'issue du coup franc. Antônio, voyant le comportement de Yamandé, et connaissant très bien ce tir, se mit à exulter avant même le but effectif. Gonçalves lui-même leva instinctivement les bras au ciel par anticipation. Quand les filets se gonflèrent, les garçons de la clinique « Fisioterapia e Armonia » hurlaient déjà de joie à s'en casser la voix.

« CE GAMIN EST UN GÉNIE ! » ne cessait de répéter Rominho. « JE L'AI TOUJOURS DIT : PAOLOROSSİ EST UN GÉNIE ! »

Devil s'était rassis pour sangloter en serrant son maillot et il resterait ainsi jusqu'à la fin, souffrant à chaque action. La Colombie s'était jetée tête baissée à l'attaque et à dix minutes de la fin elle avait même réussi à réduire l'écart sur penalty : le très jeune Julio avait marqué le but du un à deux en battant Moacir d'une exécution parfaite depuis le point de réparation. Mais ce que le monde entier vit, ce fut une énorme sauterelle qui s'était posée sur la manche droite de Julio sans qu'il s'en aperçoive, et deux joueurs du Brésil, Ubirajara et Itaúna, qui l'attrapèrent au vol et la mangèrent là, devant tout le monde.

Les cris de dégoût qui sortirent de la salle commune de la clinique ne s'apaisèrent qu'à une minute du terme, quand un nouveau cri, plus étrange encore, « MBGHAAAOOOUHRRAH ! », sortit de la bouche de Devil. Ils se retournèrent tous pour le regarder d'un air interrogateur tandis qu'il était déjà en train de prononcer, rauque mais compréhensible : « HOUR... RAH ! HOURRAH ! Val... érioh ! Je peuux parl...her ! »

Il n'arrivait pas encore à être tout à fait délié, mais la paralysie temporaire semblait dissipée.

« C'est sûr, quelle malchance », conclut Rominho, « on retrouve la parole et le premier à qui on l'adresse, c'est Valério. »

5.12 Conférences

Opispo regarda l'e-mail de confirmation, presque incrédule d'y être arrivé : « Mardi 8 juillet à 16h00 ; Estádio Mineirão, Avenida Antônio Abrahão Caram, 1001, Pampulha, Belo Horizonte, Minas Gerais. » Après la qualification pour les huitièmes de finale, il avait décidé qu'il avait attendu Pepè bien trop longtemps et, en se démenant un peu, il avait trouvé le moyen de s'agréger au cirque médiatique qui entourait la sélection brésilienne. Les fonds dont il disposait n'étaient pas nombreux (aussi parce qu'une partie en avait été utilisée avec désinvolture), mais tenir une conférence de presse dans un lieu qui grouillait de journalistes venus du monde entier était une occasion qu'il ne pouvait pas manquer.

« José, tu es un crétin. »

À l'autre bout de la ligne téléphonique Geovani Barreto, son directeur, chercha à le ramener à la raison : « Une heure avant le coup de sifflet initial de la demi-finale peut-être la plus importante de l'histoire du Brésil, à ta conférence de presse il n'y aura personne. »

« Geovani, mon ami, aie confiance en moi, tu sais qu'on peut se fier aveuglément à Opispo, non ? Je te prie de faire comme nous avons dit. La conférence de presse commencera à quatre heures dix, peut-être, s'il y a des retardataires, à quatre heures et quart. Toi, pour quatre heures vingt, publie sur le site web les extraits que je t'ai envoyés. »

« José, tu es un crétin. Il n'y aura pas de retardataires parce qu'il n'y aura personne. »

« Fais comme je t'ai dit, publie l'extrait à quatre heures vingt, d'accord ? »

Geovani avait déjà coupé la communication. S'il y avait une chose qui lui manquait avec ces téléphones modernes, c'était le geste d'abattre violemment le combiné sur l'appareil. Il en ressentait presque le manque physique.

Opispo commença à savourer d'avance la plus grande victoire professionnelle de sa carrière, jusqu'à ce moment aride des satisfactions qu'il était certain de mériter. Il avait eu une idée fulgurante, il l'avait poursuivie avec ténacité, il avait écrit un reportage digne des meilleures plumes du pays, un grand scoop, quelque chose qui allait faire sauter en l'air la nation tout entière, et maintenant l'heure de son triomphe était enfin sur le point d'arriver.

Certes, il avait aussi été très habile à reléguer dans un coin de son cerveau le fait que le scoop était un faux ; la petite voix qu'il entendait de temps en temps et qui lui disait « Faux ! Faux ! » était devenue chaque jour plus faible jusqu'à être ensevelie sous les dizaines d'autres voix bien plus intéressantes qui peuplaient son esprit.

Ce qui restait était irréfutable (presque irréfutable) : la zone de forêt d'où provenait la tribu indienne qui était arrivée en demi-finale de la coupe du monde ne se trouvait pas au Brésil mais au Guyana. Presque irréfutable : Opispo savait parfaitement que ce n'était pas vrai — en réalité il n'avait pas la moindre idée du point précis d'où venait la tribu — mais il comptait sur le fait que la forêt amazonienne est grande, gigantesque, et que personne ne se met jamais en tête de faire des calculs précis sur la localisation exacte des tribus, aucun Brésilien du moins. Il est impossible de déterminer certaines choses avec précision, se répétait-il souvent, c'est tout simplement impossible.

Normalement on ne convoque pas de conférences de presse une heure avant le début d'un match, encore moins d'un match aussi important, mais il avait tellement insisté auprès de la responsable du

service de presse de la Sélection — jolie fille par ailleurs, il avait noté avec soin son numéro de téléphone — que celle-ci, épuisée, avait fixé l'horaire à quatre heures.

« À quatre heures il ne viendra personne, senhor Opispo », lui avait-elle dit.

« Ne vous en faites pas, ne vous en faites pas mademoiselle... Roxana, vous avez dit, n'est-ce pas ? Quel beau prénom, ma chère, beau presque autant que vous. Ne vous en faites pas, vous verrez comme on en parlera, de cette conférence de presse, ohohohoh oui, comme on en parlera. »

Participer à ce grand fatras médiatique signifiait aussi s'aventurer dans d'interminables déplacements ; attendre des heures et des heures que quelqu'un de la Délégation apparaisse pour dire quelque chose, problème rendu plus énervant par le fait qu'aucun des joueurs ne parlait portugais, si bien qu'ils étaient tous virtuellement impossibles à interviewer sinon par l'intermédiaire de cet Antônio ; s'enfiler des conférences de presse sur les sujets les plus disparates, tenues par des gens à la recherche désespérée d'une miette de visibilité. De ces conférences de presse il s'était toujours tenu scrupuleusement à l'écart, mais ce jour-là peu lui importait : le lendemain à quatre heures ce serait son moment, ce jour-là il pouvait bien s'asseoir au dernier rang et voir défiler devant lui ces pathétiques personnages.

La première conférence de l'après-midi du 7 juillet était effectivement assez bondée, nota avec aigreur (ou était-ce de l'envie ?) Opispo : une certaine Isabel Barbosa — rien moins qu'une femme laide, elle non plus — annonçait la création d'une Fondation pour la protection d'une partie de la forêt amazonienne. La particularité curieuse qui avait poussé tant de journalistes à participer était que les financements de la Fondation provenaient directement des primes des joueurs. Opispo dut admettre que c'était une nouvelle qui aurait pu faire beaucoup de bruit — les Indiens qui s'achetaient un beau morceau de forêt, rien que ça — s'il n'avait pas été certain que son annonce du lendemain éclipserait tout le reste.

Ce matin-là Isabel avait passé de longs moments à regarder par la fenêtre de sa chambre d'hôtel, dans l'un des hauts immeubles du centre de Belo Horizonte. L'air était lourd et humide et, sortie de la douche sans se sécher les cheveux, après plus d'une demi-heure elle les sentait encore mouillés. Le ruissellement de l'interminable douche que Robert était en train de prendre lui faisait un fond sonore tandis qu'elle regardait les voitures s'embouteiller dans la circulation urbaine. Ils avaient travaillé tard pour peaufiner les derniers détails de la présentation, ils avaient parlé de football, ils avaient dormi ensemble et maintenant elle n'arrivait pas à détacher les yeux de cette ville.

« Cette Fondation te monte vraiment à la tête, hein ? » avait-il demandé en sortant de la salle de bains dans un nuage de vapeur.

« C'est le Brésil qui me monte à la tête, c'est mon peuple, ces villes, ces enfants, cette immense forêt que nous continuons à ignorer, l'incroyable équipe qui nous a menés en demi-finale de la coupe du monde... »

« Et moi ? »

« Toi quoi ? »

« Je ne te monte pas un peu à la tête ? »

Isabel s'était retournée en souriant : « Non, toi non ! » avait-elle répondu, en lui tirant la langue et en donnant le départ à une série d'escarmouches qui les avaient fait finir de nouveau dans le lit.

Ce n'est qu'au petit déjeuner qu'ils avaient recommencé à parler.

« J'espère que cette conférence de presse arrive vite parce que je sens que je ne peux plus t'aider », avait dit Robert, on ne peut plus sérieux.

« Qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi tu ne peux plus m'aider ? »

« Parce qu'à mesure que le match approche nous devenons de plus en plus ennemis, moi allemand toi brésilienne, nous sommes des ennemis parfaits. Je peux encore essayer un peu mais je sens déjà que ma résistance est sur le point de céder. »

« Et que se passerait-il si ta résistance cédait ? »

« Rien de particulier, tu deviens mon ennemie et je commence à te détester. »

Isabel avait toisé un moment Robert. Son accent allemand ne lui permettait pas de saisir immédiatement un éventuel ton plaisant : il continuait à être on ne peut plus sérieux mais elle, après quelques hésitations, avait établi qu'il plaisantait.

« Je ne savais pas que le football t'intéressait autant, jusqu'à l'autre jour tu n'en parlais presque pas. »

« Bien sûr que le football m'intéresse, je suis allemand. »

« Pien zûr que le footpall m'intéresse... » avait-elle fait en écho, en cherchant à singer sa façon de parler.

« Tu vois ? Nous sommes déjà plus ennemis qu'avant ! » avait-il répondu en riant.

« Laisse-moi appeler Antônio, pour lui participer à la conférence ne sera pas facile. »

« Antônio, hein ? »

« Je sais que tu es terriblement jaloux de lui et tu as toutes les raisons de l'être : Antônio est brésilien et donc bien plus beau que vous autres Allemands qui êtes nos ennemis, il a vécu dans la forêt en symbiose avec la nature la plus sauvage et cette nature sauvage brille dans ses yeux, à tel point que de moche qu'il était quand je l'ai connu à Macapá il est même devenu beau. »

« Beau, hein ? »

« Mieux que ça, magnifique. Et il est le protagoniste de l'événement le plus incroyable de l'histoire du football, dois-je continuer ? »

« Tu vois que nous sommes de plus en plus ennemis ? »

La salle de presse du stade de Belo Horizonte était bondée de journalistes. La rareté des informations qui sortaient de la mise au vert de la Sélection les rendait avides de nouvelles, et une conférence de presse à laquelle participait Antônio — fût-ce à propos d'un sujet latéral comme la protection de la forêt — pouvait être une occasion d'avoir un peu d'informations : de n'importe quel type, il suffisait qu'il y ait de la matière pour écrire quelque chose.

Opispo, assis au fond de la salle, essayait d'analyser la première image apparue sur le grand écran. Elle était divisée en deux parties : à gauche la photographie qui représentait un groupe d'Indiens jouant au football dans une vaste esplanade de forme vaguement rectangulaire, dépourvue de végétation, complètement entourée d'arbres. Le murmure dans la salle de presse lui fit comprendre que l'un des garçons figurant sur la photo, en train de tirer un coup franc, était Piata. À droite une carte du nord du Brésil où l'on voyait Macapá, la dernière partie du cours du fleuve Amazone, un gros point bleu qui localisait de toute évidence à grands traits la zone de forêt où avait été prise la photo de gauche, et en haut, très en haut, la ligne rouge en pointillé qui représentait la frontière avec la Guyane française et le Suriname.

Il lui fallut un peu de temps pour comprendre ce que tout cela signifiait. Il y eut d'abord les photographies d'Isabel, d'Antônio et d'un troisième type, le directeur de Rete Norte. Puis un petit problème technique avec les micros, promptement résolu par un garçon très empressé. Enfin une brève intervention d'Antônio qui assurait aux journalistes présents que les cinq dernières minutes seraient consacrées aux questions sur l'équipe. Ce fut seulement pendant qu'Isabel s'éclaircissait la voix pour commencer à parler qu'Opispo, comme dans un éclair, comprit.

Après cette conférence de presse plus personne ne croirait un mot de son reportage. Qui mieux qu'Antônio pouvait être une voix autorisée pour localiser le village où il avait vécu ? Du reste, se dit-il, avec les technologies actuelles il est très facile de calculer certaines choses avec précision. Très facile.

« Geovani ? »

« José ! Salut, qu'est-ce qui se passe ? »

« Geovani, salut, tu sais, ce truc de l'extrait de mon reportage ? »

« Bien sûr que je le sais, on s'est parlé il y a une demi-heure, qu'est-ce qui se passe ? »

« Voilà, Geovani. Tu sais, il s'est produit certains événements, du gros, du très gros, je ne vais pas te le raconter au téléphone... Enfin bref, oui, j'ai subi des pressions de gens très haut placés... »

« Des pressions ? Quelles pressions ? »

« Eh bien, Geovani, tu me connais, tu sais que de certaines choses délicates je préfère parler de vive voix. Quoi qu'il en soit, oui, voilà, il serait préférable d'attendre et de ne pas publier tout de suite cet article. »

« Comment ça ! C'était un truc explosif, le scoop du millénaire ! »

« Oui, oui, c'est un truc explosif, oui, mais enfin, tu sais, il y a ici des gens très en vue... »

« José, tu veux bien me dire ce qui s'est passé ? »

« Geovani, ne le publie pas, d'accord ? »

Quand Opispo coupa la communication il était déjà au bas de l'escalier de sortie du stade. Il alla à l'hôtel réserver un vol de retour et il ne pensa plus à cet article. Il oublia même d'annuler la conférence de presse du lendemain, à laquelle de toute façon une seule personne se présenta.

À 16h20, après vingt minutes passées à réfléchir à l'ironie du sort qui, en un seul mois, l'avait conduit de la recherche d'un moyen d'empêcher la convocation des Indiens à en devenir l'ange gardien (« tout dépend », entendait-il souvent répéter à Antônio, et il avait raison), Thiago établit que la conférence de presse était manifestement tombée à l'eau, vu que même l'intervenant ne s'était pas présenté, et qu'on pouvait la classer comme fausse alerte. Tandis qu'il se dirigeait d'un pas rapide vers les vestiaires, il sortit son portable : « Roxana ? C'est Thiago. Merci de m'avoir signalé ce type bizarre. Je voulais juste te dire qu'à la conférence il ne s'est finalement présenté personne. Non, lui non plus. Bof, va savoir. Tant mieux. Bien sûr. Merci encore. »

5.13 Attente

Les conseils de Gonçalves avaient été très utiles, Antônio n'avait pas de mal à l'admettre : l'équipe avait disputé contre la Colombie son meilleur match, bien que l'adversaire fût le plus coriace rencontré jusque-là. Loin d'être content, cependant, Antônio contemplait les sombres nuages qui s'amoncelaient à l'horizon.

Dans la fin de match agitée, Piata avait récolté son deuxième avertissement du tournoi, ce qui le rendait suspendu pour la rencontre suivante. Et Cauê aussi était incertain, à cause du mauvais coup reçu dans le dos dans les dernières minutes de jeu, qui l'avait contraint à sortir sur civière. Devoir renoncer à ceux qu'ils venaient tout juste d'identifier comme pivots de la défense et de l'attaque aurait été un problème en toutes circonstances, et le match qui les attendait le lendemain n'était certainement pas une rencontre comme les autres : l'Allemagne avait été jusqu'à ce moment l'équipe la plus convaincante de toute la coupe du monde.

Mais le plus sombre de tous les nuages, à côté duquel les autres étaient de légers petits nuages blancs et dodus, c'était le fait qu'il s'agissait de la demi-finale. Le type de match qu'Antônio redoutait le plus, son match maudit. Fort du bon rendement de l'équipe, Antônio cherchait à contenir l'angoisse montante et à ne pas la transmettre aux autres, mais ce n'était pas facile. Ce n'était pas facile du tout.

Assis dans la petite salle télé en attendant de dîner, un groupe de garçons s'adonnait à l'un de leurs passe-temps préférés : changer de chaîne à la vitesse de l'éclair, à la recherche de reportages qui parlaient d'eux ou plus généralement de la coupe du monde.

« Reviens en arrière. J'ai cru voir quelque chose. »

Taini revint à la chaîne précédente, qui diffusait un film d'époque en noir et blanc.

« Que c'est bizarre, cette chaîne est peut-être cassée, elle n'a pas les couleurs. »

« Le ballon aussi est bizarre, ce n'est pas le même que celui que nous utilisons. Avance, allez. »

« Attends. J'ai cru qu'ils disaient Moacir. »

« Mais non, quel Moacir. Ce doit être un de ces mots qu'ils ont, qui ressemblent aux nôtres mais qui veulent dire tout autre chose. »

Ils se turent tous. Pendant quelques secondes leurs oreilles n'enregistrèrent que le son désormais familier mais toujours incompréhensible du portugais, puis on entendit distinctement le mot « Moacir ». Quelques instants plus tard apparut sur l'écran l'image d'un bel homme à moustache. Ceux d'entre les garçons qui avaient encore gardé mémoire des leçons d'écriture d'Antônio lurent sur l'écran :

« M O A C — c'est écrit Moacir ! Mais celui-là ce n'est pas du tout Moacir ! »

Jerujeru courut appeler Antônio et Moacir et petit à petit, attirés par le remue-ménage, presque tous les autres arrivèrent aussi. Antônio jeta un coup d'œil au téléviseur et comprit au vol. C'était un reportage sur le Maracanaço, le match final de la coupe du monde de 1950 que tout le Brésil avait déjà donné pour gagné, pour se retrouver ensuite face à la plus grande débâcle de l'histoire sportive brésilienne.

« Mais est-ce possible », dit Antônio pour lui-même mais à voix haute, « que la veille de la demi-finale ces imbéciles passent à l'antenne une histoire pareille ? »

« C'est quoi comme histoire ? » demanda Moacir.

« Mais non, rien », Antônio hésita, « en réalité c'est une histoire splendide, dans sa dimension tragique. Peut-être la plus grande histoire de football de tous les temps, la vôtre exceptée. »

« Et pourquoi tu ne nous l'as jamais racontée ? » le pressa Yamandé.

« Je ne vous l'ai jamais racontée parce que les protagonistes furent nombreux, et nombreuses furent les fautes, mais le Brésil choisit ensuite de faire porter tout le poids sur les épaules d'un seul homme, le gardien. Et vous savez comment il s'appelait ? Lui aussi s'appelait Moacir. C'est lui, l'homme que vous avez vu tout à l'heure. Une fois, il y a des années, dans la forêt, j'ai été sur le point de vous la raconter, puis j'ai pensé à notre Moacir et j'ai décidé que non. »

Antônio se tut. Les garçons le fixaient, suspendus à ses lèvres. Un instant sa mémoire revint aux années passées, quand il avait depuis peu commencé à parler la Langue de façon décente, à la sensation de libération qu'il avait éprouvée, à quel point il avait été important pour lui de réussir à raconter ses premières histoires. Presque sans s'en apercevoir, il se remit à parler : « À moi, cette histoire, c'est mon grand-père qui me l'a racontée. Ce jour-là, mon grand-père était au Maracanã comme membre de la fanfare chargée de jouer l'hymne... »

Une demi-heure plus tard, Antônio, presque contre sa volonté, avait fini de raconter son histoire. Il se ressaisit et pensa mais qu'est-ce que je raconte ? Pourquoi diable leur ai-je raconté cette histoire ? Sur les visages des garçons étaient apparus une série de signaux inquiétants et Antônio jugea bon de chercher à mettre une rustine.

« Mais ne faites pas ces têtes-là, allons. Vous êtes bien plus forts que le Brésil d'alors et que l'Allemagne d'aujourd'hui. Vous gagnerez sans problème. »

Mon Dieu, mais je suis devenu fou ? Change de sujet, Antônio, change de sujet.

« Vous n'avez rien à craindre. La malédiction de la demi-finale, c'est une chose qui ne concerne que moi. »

Rien à faire, il vaut peut-être mieux que je me taise, pensa encore Antônio, en se levant et en laissant derrière lui ses garçons abasourdis.

Les jours qui suivirent le quart de finale contre la Colombie passèrent avec une lenteur infinie. Antônio épuisait désormais toutes les ruses pour se distraire, pour ne pas se laisser gagner par l'angoisse et ne pas la faire monter chez les siens. Le coup de téléphone à ses parents ne lui avait pas été d'un grand secours, trop de confusion, des recommandations agitées et des vœux balbutiés. Le coup de téléphone à Teresa l'avait un peu remonté : personne comme elle n'arrivait à le faire rire, même involontairement. Et la kyrielle de conjurations et la liste des porte-bonheur qu'elle avait alignés en leur faveur l'avaient fait sourire davantage encore.

Le coup de téléphone avec Isabel lui avait fait plaisir lui aussi, les nouvelles du front de la Fondation étaient très bonnes, mais une chose qu'elle lui avait dite lui avait mis une puce agaçante à l'oreille. Pouvait-il, Antônio, en toute sincérité, dire qu'il avait été correct avec ses garçons ? Oui, tout compte fait oui. Il s'était comporté comme un père prévenant avec de jeunes enfants : il avait

veillé sur des intérêts dont ils ne savaient pas qu'ils les avaient, et il les avait protégés de bien des pièges en ne les informant pas de leur existence.

Mais il n'était pas vraiment leur père, et ces athlètes de niveau mondial n'étaient pas davantage de jeunes enfants. Ce sont des hommes forts et courageux. Ils méritent de savoir et de décider par eux-mêmes, pensa Antônio, non sans une pointe de fatalisme induite par l'angoisse croissante de la demi-finale.

Après le dîner il demanda à Gonçalves la permission (Antônio était resté très attentif à sauver les apparences) de les emmener faire une promenade pour un rite indien qu'il avait inventé quelques jours plus tôt et qu'il utilisait comme prétexte quand il voulait rester seul avec eux.

« Vous vous rappelez que je vous ai raconté que le football n'est pas fait uniquement d'équipes nationales ? Il y a aussi les équipes des villages et celles des tribus. Dans celles-ci peuvent jouer des footballeurs du monde entier, même s'ils sont nés dans un village différent, même de l'autre côté du monde. »

Un murmure d'assentiment accueillit les paroles d'Antônio.

« Les équipes les plus fortes et les plus riches donnent beaucoup d'argent aux joueurs les plus forts du monde pour les convaincre de faire partie de leur équipe. »

Antônio se tut quelques secondes parce qu'il ne savait pas bien comment tourner la chose, puis il décida d'être direct.

« Ces jours-ci j'ai appris que certaines des équipes les plus fortes du monde voudraient que vous jouiez avec elles. »

Il y eut un bref instant de silence, puis Piraí demanda : « Et lesquels d'entre nous ? »

« Tous. »

« Tous ? » s'étonna Apererá. « Mais moi je n'ai pas joué une seule fois, comment font-ils pour savoir que je suis un bon joueur ? »

« Il y a plus de demande pour ceux qui ont joué, c'est vrai. Mais ils pensent que si vous êtes dans la même équipe que Yamandé, Cauê, Jaci, alors vous devez être bons vous aussi. »

« Et c'est vrai ! » ajouta Brejauva en riant.

« Dommage qu'après la coupe du monde nous devions rentrer tout de suite au village », dit Taini, pensif, « j'aimerais bien visiter encore quelques autres endroits. Et puis jouer tous ensemble dans une grande équipe, ce serait bien, non ? »

« Vous ne joueriez pas tous ensemble », expliqua Antônio. « Chacune de ces équipes a déjà des joueurs très forts et elles ne cherchent qu'un, deux, trois joueurs au maximum pour compléter l'équipe, selon leurs besoins. Par exemple il y a une équipe très forte en Espagne qui cherche un gardien parce que le précédent a arrêté de jouer, et ils sont très intéressés par Moacir. »

« Mais l'Espagne c'est cette équipe complètement nulle qui a déjà été éliminée, il ne peut pas y avoir d'équipes fortes en Espagne ! » rétorqua Moacir, indigné.

« Eh bien ça semble étrange mais c'est comme ça, certaines des équipes les plus f... »

« Et moi ? Qui me veut dans son équipe ? » l'interrompit Jaci.

« Toi, tu intéresses deux équipes d'Angleterre... »

« Mais nous avons vu jouer aussi ceux qui s'appellent Angleterre et eux aussi ils sont nuls ! Antônio, tu te moques de nous ? »

« Laisse-moi finir. Deux d'Angleterre, une d'Italie... »

« Il se moque de nous », en déduisit Jaci sous les rires moqueurs des autres.

« Une d'Allemagne et deux du Brésil. »

« Ah. Bien », conclut Jaci, soudain fier.

Il passa quelques secondes de silence et puis on entendit Pirai s'éclaircir la gorge.

« Moi je ne veux pas y retourner, au village. Comment je fais pour dire à une équipe qui veut me donner de l'argent pour jouer que je suis d'accord ? »

Piata fut le plus prompt à répondre : « Mais qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que ça veut dire, que tu ne veux pas retourner au village ? Au village on a besoin de nous tous. Nous retournerons au village, après l'avoir rendu fier de notre exploit. »

« Retournes-y, toi, au village. Toi tu t'y plais et tu fais bien d'y retourner, moi je me sens mieux ici et je reste ici. »

Tandis que Piata, entre stupeur et fureur, cherchait les mots justes, ce fut Itaúna qui s'immisça par surprise : « Moi aussi j'aimerais rester ici un moment. Peut-être sans aller trop loin, mais jouer à Macapá ou dans cette belle ville où nous sommes allés jouer, à Manaus, ce serait bien. »

« Toi ? Mais tu passes ton temps à dire qu'ici c'est dégueulasse, tu ne voulais même pas venir faire la coupe du monde. »

« J'ai changé d'avis. Changer d'avis, c'est malin. »

En l'espace de dix minutes beaucoup d'autres exprimèrent d'une voix de plus en plus forte leur préférence, les esprits s'échauffèrent de plus en plus, Piata et Itaúna en vinrent presque aux mains et l'équipe se divisa nettement en deux.

Ce furent Moacir et Yamandé, parmi les rares restés à l'écart, qui ramenèrent sinon la sérénité du moins le silence dans le groupe. Antônio, en pleine crise, était parti sans rien dire, se bornant à penser, presque soulagé : au moins, pire que ça, ça ne peut pas aller.

5.14 Délires

Ybyráatã, non ! Ne monte pas sur cet arbre, non ! Non ! C'est l'arbre maudit, non ! Les caïmans ne mangent pas les singes, les caïmans ne mangent pas les enfants, non !

C'est demain, c'est demain, nous devons partir, courir, peu importe combien c'est dangereux, c'est demain. Dites au senhor Inácio de m'attendre, que cette fois je viens moi aussi à l'église, Inácio, Inácio, attends-moi Inácio, je dois traverser la forêt pour venir à la messe moi aussi mais je peux y arriver, je partirai tôt le matin, je construirai un radeau, mais Ybyráatã promets-moi que sur cet arbre non, tu n'y monteras pas, souviens-toi, les caïmans ne mangent pas les singes.

Je dois vous apprendre à compter, pourquoi je ne vous ai jamais appris à compter ? Je dois vous apprendre à compter au moins jusqu'à cent, peut-être jusqu'à mille. Si je vous avais appris à compter jusqu'à mille, vous savez quelle différence ? Vous savez combien de choses en plus nous aurions pu faire ? Mille jours, mille ans, mille kilomètres. Pourquoi je ne vous ai jamais appris à compter ?

Faisons comme ça, demain nous nous enfuyons tous, nous retournons dans notre forêt, nous retournons auprès d'Ybyráatã, ça ne fait rien la demi-finale, ça ne fait rien. Attendons que le soleil se lève et puis nous prenons une pirogue, une jeep, quelque chose et nous retournons tous ensemble à nos *shabono*, à notre vie, ça ne fait rien la demi-finale.

Julio, Julio !

L'esprit de Velasco doit descendre sur nous, c'est le seul moyen. Julio, Julio, viens à l'église, fais-toi bénir toi aussi, mais ne mange pas l'huître ! Ne mange rien, l'huître, le crabe, rien, ne mange pas parce qu'ils sont empoisonnés, ils les ont empoisonnés exprès. Julio aide-moi, toi, Julio. Demain mon sang doit sortir de mes veines et à sa place doit entrer de la glace, de la glace et du poison. Julio aide-moi, toi, le sang doit sortir tout entier.

Coach je vous laisse l'équipe, je m'en vais retrouver ma femme, mon fils, je vous laisse l'équipe. Ne faites pas l'arc trop tendu, ne faites pas le jeu des lianes tressées, ils nous ont étudiés, ils nous connaissent, ils sont restés tout ce temps cachés derrière les arbres et nous ne nous en sommes pas aperçus. C'est pour ça que le jaguar a cessé de venir, pour quoi d'autre sinon ? Ils l'envoyaient au loin pour nous observer et nous étudier. Maintenant ils nous connaissent trop bien, nous devons fuir, abandonner le village, nous installer ailleurs.

Mais il est trop tard, la demi-finale est demain.

Courage les gars, donnez-moi du courage, moi je n'y arriverai pas. J'ai mal à une cheville, j'ai mal à un pied, je ne peux pas courir, je ne peux pas jouer avec vous, donnez-moi du courage. Sans moi vous n'y arriverez pas, le côté droit sera complètement dégarni, donnez-moi du courage parce qu'avec ce pied je n'y arriverai pas. Qui jouera à droite ? Qui jouera ? Ce sera toujours ma faute, pas vrai ?

Vous le sentez, l'esprit du Maracanaço planer au-dessus de nous ? Nous ne pouvons rien faire, nous ne pouvons pas fuir, l'esprit est puissant et il n'y a rien qui l'arrête. Les gars enfuyez-vous, c'est le seul moyen de vous sauver, enfuyez-vous, je l'arrêterai moi, je me mettrai moi devant les caméras pendant que vous retournez à la forêt, vous vous dispersez, vous fuyez.

Aidez-moi.

Vous ne deviez pas garder si près le grand serpent noir, vous ne devez pas vous laisser tromper par son calme apparent, à l'instant où il aura faim il n'hésitera pas à attaquer l'un de vous, vous devez le chasser, l'enfermer. Ne le regardez pas dans les yeux, ce jaune de ses iris est déjà venimeux, comme sont venimeuses ses gueules rouges. Je vous aime tous, vous ne vous rendez pas compte, vous devez le chasser, ne restez pas si près, le voilà qui bouge, le voilà qui attaque, LE VOILÀ QUI M'ATTAQUE MOI !

BOUM ! BOUM ! BOUM ! « Almeida ! Senhor Almeida ! »

Au début Antônio pensa que c'était son cœur qui battait si fort.

BOUM ! BOUM ! BOUM ! « Almeida, vous êtes là ? L'équipe est en train de quitter l'hôtel pour aller au centre technique... » BOUM ! BOUM ! BOUM !

Mais il y avait ces mots.

BOUM ! BOUM ! BOUM ! « Senhor Almeida, je sais que vous êtes encore dans la chambre, répondez-moi, je vous en prie. »

Ce n'était pas son cœur, qui pourtant battait à toute allure. C'était quelqu'un à la porte.

« Oui... » répondit Antônio d'un filet de voix. Où se trouvait-il ? Quel jour était-on ?

« Oh, Almeida, grâce au ciel ! Grâce au ciel ! Vous vous sentez bien ? Puis-je vous aider d'une façon ou d'une autre ? »

« Oui, je vais bien, je vais bien », la voix avait du mal à sortir. Il était dans un hôtel. Mais où ? Quand ?

« Oh quel soulagement, Almeida, l'équipe est déjà dans le car, ils partent pour le centre technique, il ne manque que vous : vous savez, avec le fait qu'il y a la demi-finale et tout, vous devriez peut-être les rejoindre au plus vite... »

« La demi-finale ? LA DEMI-FINALE ! »

5.15 Coup de sifflet

Il se dégagea de l'étreinte de plumes et de paillettes : « Allons, sois sage Almeiridia, ton Pepè veut voir le match. Non, pas comme ça, j'ai tes cheveux devant les yeux, allez, décolle-toi de moi mon petit papillon, c'est un match important, si tu es une gentille petite fille après Pepè te fera voir cette petite culotte de dentelle violette qu'il t'a promise, mais maintenant laisse-moi voir, parce que celui-là je le connais, je lui ai sauvé la vie, à celui-là. »

La fille écarquilla ses grands yeux charbonneux, impressionnée : « Eh, si ça n'avait pas été pour moi il était bel et bien mort, oui. Je lui ai sauvé la vie dans la forêt, cette fois où j'avais échappé d'un cheveu au grand jaguar blanc, je te l'ai raconté, non ? Et puis j'ai trouvé celui-là qui s'était perdu, il mourait de faim et de soif et il était assailli par une horde de fourmiliers féroces, s'il n'y avait pas eu moi... Mais je te le raconte après, mon petit sucre, dans ta chambre peut-être, comme ça on refait ce petit jeu de l'autre fois, maintenant sois sage et tais-toi parce que ça va commencer. »

« Taisez-vous, ça va commencer ! » Teresa avait mis ses boucles d'oreilles bleues en forme de coquillage, qui lui avaient toujours porté chance, et elle avait disposé sur le téléviseur toute une armée d'images et de statuettes de saints et d'orixás. Elle avait même allumé un « Defumador chama fortuna » acheté pour l'occasion qui, bien qu'il répandît une vague odeur de pieds, lui avait été recommandé comme le meilleur talisman du marché. Elle avait mis au frais une caisse entière de bière et deux bouteilles neuves de rhum et de *pinga* étaient prêtes sur la table basse à côté d'une cartouche de cigarettes et d'un plateau de petits gâteaux. Luiza, très élégante en rayonne à rayures jaunes et vertes, était assise entre João et Saverio qui avaient prêté, caché dans un tiroir, tout un assortiment de feux d'artifice achetés chez le Chinois du coin.

« Je ne les vois pas mais le bruit qu'ils font me plaît beaucoup, prends-en aussi quelques-uns de ceux qui sifflent, surtout », avait dit Saverio, « mais ne disons rien à Teresa, elle a toutes ses superstitions et allez savoir si elle ne va pas penser qu'ils portent malheur, nous lui ferons une surprise. »

Le grand drapeau était déjà déployé hors de la fenêtre, Teresa s'était déjà rongé tout l'ongle fuchsia du petit doigt avant même le coup de sifflet initial.

« Mais quand est-ce qu'ils le sifflent, ce début ? Mon Dieu, je suis toute en sueur d'émotion... peut-être que nous n'aurions pas dû venir, Italo, peut-être que nous aurions dû rester à la maison et regarder ce match-là aussi à la télé... je ne sais pas si j'arrive à les regarder en vrai, je m'émeus trop... »

« Mais allons, Marcela, comment aurions-nous pu ne pas venir, c'est déjà beau que j'aie résisté jusqu'ici : à voir les matchs à la télé j'étais malade... et puis tu verras comme il sera content, Antônio, quand il saura que nous sommes venus ; quoi qu'il arrive il aura ses parents à côté de lui ! »

« Oh mais à mon avis il le sait que nous sommes ici. »

« Et comment veux-tu qu'il le sache ? Tu ne le lui auras quand même pas dit, non ? Ce doit être une surprise ! »

« Non, non, tu penses bien que je ne le lui ai pas dit ! Mais à mon avis il le sent, il sent le cœur de sa maman tout près tout près... regarde-le — comment ça marche ces jumelles, je n'arrive jamais à — voilà, voilà regarde-le, mon Dieu quels cernes il a, pauvre enfant, il a dû rester éveillé toute la nuit... Mais quand est-ce qu'ils commencent, une heure et demie comme ça je ne la tiens pas, moi ! »

« Réveille-toi, allez ! »

« Hmmm, mh... mais comment, tu veux recommencer ? Nous ne sommes plus des gamins, c'est quoi cette fougue, Isabel la grande panthère ? »

« Ahaha, mais non Robert, enlève ce bras, allez, le match va commencer, nous devons le voir ! Et puis grande panthère... moi je me suis toujours plutôt vue comme un chaton, romantique, tendre, gaie et un peu foldingue... »

« Alors ça foudra tire que la grande panthère, ce sera moi, krande panthère allemande qui manche en une pouchée la petite Présilienne pien en chair et tous ses petits copains... »

« Ahahah, non arrête, arrête ! Je veux voir ! »

« Y a rien à foir, fous ne poufez rien contre la krande Allemagne, fous nous faites des chatouilles comme ça, comme ça et comme ça... ahaha, de toute façon c'est nous qui cagnons ! »

« C'est nous qui gagnons, hein papa ? Cette Allemagne est forte, je dois dire qu'elle fait un peu peur. »

« Mais bien sûr Manuelito, c'est le Brésil qui gagne, c'est Antônio qui gagne. »

Carlos leva les yeux au ciel : « Papa... ! Encore cette histoire selon laquelle le véritable entraîneur de cette équipe serait Antônio ? »

« Ce n'est pas une histoire. Je te répète que je le connais bien, beaucoup des schémas qu'ils utilisent sont les mêmes que ceux que nous avons inventés quand nous entraînions le Macapá et pour lesquels tout le monde se moquait de nous. »

Carlos et Manuelito échangèrent un regard puis se mirent à ricaner.

« Papa, arrête ! Le rail fendu, hahaha, mais bien sûr qu'ils se moquaient de vous, comment veux-tu rester sérieux ! »

Manuelito se mit à rire si fort que le Coca-Cola lui remonta par le nez et qu'il dut en cracher un peu sur son pantalon.

Eduardo réinstalla mieux sa petite-fille Evita qui s'était endormie dans ses bras et liquida d'un geste de la main la condescendance avec laquelle ses fils écoutaient ses récits. Qui sait s'il a des enfants, Antônio, il ne m'avait pas l'air d'être du genre. Qui sait s'il a trouvé quelqu'un qui écoute volontiers ses récits. Et qui sait s'il a réussi à vaincre la panique des demi-finales ; il est cadré d'un peu trop loin mais je le connais, je connais cette tête-là : il y croit encore, à la malédiction. Allez Antônio, toute la famille Bezeiros est avec toi.

« Alors ? Il a commencé, ce match ? Il y a déjà eu les hymnes ? » s'immisça sa femme Rosa en se plantant devant le téléviseur et en le faisant se coucher derrière ses hanches plantureuses.

« Maman ! » « Rosa ! » hurlèrent ensemble les trois mâles Bezeiros. « Chhhh ! Pousse-toi et laisse-nous entendre ! »

« CHHHHH ! Vous voulez bien arrêter ce boucan ? C'est déjà beau que je vous fasse regarder le match ici dans le salon... Raimundo, enlève les pieds de la table basse, avec ces gros croquenots. Et

toi, Ivano, si cette bouteille tu te la bois entièrement avant le début, après tu ne distingueras même plus le téléviseur... »

« Senhor Inácio, il y a le senhor Almundes au téléphone, pour la partie qui... »

« Mais la partie est sur le point de commencer ! Qu'est-ce qu'il veut, bon sang ? »

« Non, pas la partie de football, c'est pour cette partie de coke qui doit arriver et... »

« Mais quoi, mais quoi ! Dis-lui que je suis occupé, qu'il rappelle ! Ces gens-là, qui ne pensent qu'au travail ! Ils n'ont pas de patriotisme, ils n'ont pas de poésie ! Écoute l'hymne, il m'émeut encore plus depuis que je suis loin de mon Brésil... et puis ce garçon, l'entraîneur, c'est moi qui l'ai découvert. »

« Vraiment, senhor Inácio ? »

« Mais bien sûr. C'est moi qui l'ai élevé, c'est ma créature, c'est moi qui lui ai mis le ballon dans les mains quand il n'était encore qu'un gamin. J'ai tout de suite vu qu'il avait de l'avenir, je ne me trompe pas sur ces choses-là, Inácio avec l'aide de la Madone ne se trompe jamais, pas vrai les gars ? »

« Il avait raison mon patron, il avait raison le senhor Inácio : lui il ne se trompe pas sur les gens », se pavanait Gustavo dans l'indifférence absolue des présents, les quarante-deux détenus qui avaient l'autorisation d'assister aux matchs dans la salle télé, grisâtre de linoléum et de néons, « il ne se trompe jamais. Regarde-moi. Une fois ce petit accroc réglé je retournerai à la place que je mérite, une question de trois ans, pas plus. Et regarde-le, lui, l'Antônio. Le patron l'a toujours dit que ce garçon était doué, il était comme un fils pour lui. Lui et moi, comme des fils. Nous sommes pratiquement frères de lait, Antônio et moi. Pratiquement je suis frère de lait de la sélection nationale de football, tu te rends compte. »

À son côté Romualdo, multirécidiviste du meurtre qui en prison passait une licence de botanique, bâilla bruyamment : « Ferme ton bec, ça commence. »

« Les gars, venez, ça va commencer ! » Marcos, Sebastião, Rui et une dizaine d'autres gamins étaient agglutinés devant la vitrine du magasin d'électroménager de la Rua Madeira, où au moins cinq téléviseurs allumés montraient dans tous les formats la pelouse du Mineirão.

« Regarde, celui-là c'est Moacir ! » « Ben, bien sûr que c'est lui, il est habillé en gardien ! » « C'est lui, c'est lui, c'est aussi le plus grand ! Et celui-là c'est Jaci ! » « Aïe, et ne pousse pas ! » « Moi je dois être devant ! Je suis le plus petit, je dois être devant ! Et puis Jaci a mis mon nom sur son maillot, pas le vôtre. » « Ouais, tu parles, ton nom ! Va savoir qui c'est ce Marcos, c'est peut-être son père. » « Mais son père est un Indien ! Il doit s'appeler Ykairjurxãnutky ou un de ces noms qu'ils ont, je te dis qu'il a mis Marcos sur son maillot pour moi ! C'est un ami à moi ! » « Mais va donc, petite grenouille pouilleuse, pour qui tu te prends ! »

« Mais regarde-moi ces Boches, quel air fanfaron, va savoir pour qui ils se prennent. »

« Ben, Rominho, forts ils sont forts, et comment. Qu'en plus ils te courent sur le haricot, ce n'est pas une nouveauté. »

« La nouveauté, ce serait que quelqu'un leur revienne, Valério. »

« On s'en fout des sympathies, le problème c'est que Cauê est sur le banc, regardez ! »

« Ah merde. Il ne manquait plus que ça ! »

« Non, il ne manquait plus que ça. Et ce Taini à la place de Piata, aussi, bof. Dieu ce que j'aimerais être là-bas. » Fabbri avait les jambes dans le plâtre et elles n'étaient qu'un frémissement. Valério se tambourinait sur les genoux, Devil faisait sans s'en apercevoir les exercices de respiration qu'il avait l'habitude de faire avant d'entrer sur le terrain, Carlos n'arrivait pas à tenir ses pieds tranquilles. Dans la chambre blanche de la clinique on respirait une odeur d'adrénaline si intense que l'infirmière avait failli avoir un étourdissement.

« Je ne sais pas vous, les gars, mais moi c'est comme si j'étais là-bas, je sens même l'odeur de l'herbe... »

« Ça c'est le déodorant de Devil. Mais moi aussi je me sens comme si j'allais jouer, je vibre tout entier. »

« Concentrons-nous, comme ça notre énergie leur arrivera peut-être aussi, bandée et attelée mais c'est toujours de l'énergie. Allez le Brésil, allez. »

Supplizio était extrêmement concentré. C'était la toute première fois qu'on lui accordait d'entrer dans la salle de la *pousada* et il cherchait à être extrêmement bien élevé. Gambone lui tenait une main sur la tête, à toutes fins utiles, et s'éventait avec sa casquette de capitaine.

« Il fait chaud, Gesita. J'aurais dû m'acheter un téléviseur pour le bateau. Un de ces plats, magnifique, j'en achète un demain. Au moins je le regarde au frais. »

« Eh, l'année prochaine peut-être que nous mettrons la climatisation, on verra. Mais moi je suis en sueur d'émotion, voilà. Dire que j'ai été la première à les connaître, et maintenant le monde entier les regarde. C'est moi qui les ai rhabillés, c'est moi. »

Elle s'essuya les yeux : « Prenons-nous une *cervejinha*, allez, sinon je vais m'émouvoir. Armandinho, vous en voulez une vous aussi ? »

Armando fit oui de la tête, sans détacher les yeux de l'écran. Il avait chaud lui aussi, mais il n'avait aucune intention d'enlever la cravate qu'il avait mise pour l'occasion, noire et avec une petite tache de gras qui remontait à son mariage cinq décennies plus tôt.

L'arbitre alla au centre du terrain. Pepè se tut, une paillette pourpre coincée dans la barbe rêche de son menton. Teresa se rongea l'ongle de l'annulaire, Luiza fit le signe de croix, Saverio croisa les doigts. Italo retint son souffle, tandis que Marcela se mordait la lèvre en s'éventant furieusement avec son éventail faux-japonais. Isabel se tira le drap jusqu'au menton, fixant l'écran par-dessus l'épaule de Robert qui chantait Deutschland Über Alles, et Eduardo resta immobile, un filet de salive du nourrisson lui coulant le long du cou. Inácio s'essuya la sueur, en rallumant son cigare qui était déjà allumé, Gustavo rota, les enfants se turent tandis que Marcos s'enfonçait l'index dans le nez. Le silence se fit dans la chambre blanche bondée, Gambone cracha par terre, Supplizio grogna. Et l'arbitre siffla le coup d'envoi.

5.16 Tambours

C'était un crépuscule lumineux et limpide, une lune immense venait de se montrer au-dessus des branches les plus hautes des arbres quand Kirimà commença à raconter. Il pouvait se tromper sur bien des choses, mais il savait quand la tribu avait besoin de s'entendre raconter une histoire. Les garçons, presque tous leurs jeunes mâles, si loin, si inaccessibles, courant on ne sait quels dangers dans des endroits que personne au village n'arrivait même à imaginer : il n'y avait pas un adulte qui ne fût inquiet pour son fils ou son neveu, pas une fille qui ne pensât à un amoureux ou à un frère, pas un des rares garçons restés là qui ne se demandât à chaque instant où étaient et ce que faisaient les amis avec lesquels il avait grandi. Le fait de ne rien savoir, plus encore que leur absence, pesait sur les esprits de tous. Oui, le village avait besoin de s'entendre raconter une histoire.

Kirimà regarda le ciel et les arbres, s'efforça d'imaginer cet endroit lointain et se demanda si la lune qu'on voyait de là-bas était la même. Puis il commença son récit.

« Loin, très loin, là où le fleuve devient large et plus large encore, il y a un grand village au milieu des palmiers, et dans ce village il y a une grande clairière, mais vraiment grande, vous vous rappelez les clairières dans les récits d'Antônio ? »

Un murmure d'assentiment parcourut la tribu, bien sûr qu'ils se rappelaient les récits d'Antônio.

« Eh bien, celle-ci est plus grande encore, grande comme dix de nos clairières. Nos garçons sont au bord de cette clairière, en ce moment même : ils sont peints des couleurs du défi et ils écoutent les tambours qui jouent très fort pour les inciter à courir et à vaincre. Des tribus sont venues de tous les villages pour les voir jouer, de tous les villages du monde, et il y a vingt fois vingt fois vingt personnes qui attendent toutes que le jeu commence. Ils ont allumé une multitude de feux, tout autour, et la clairière est éclairée comme s'il faisait jour. Tous chantent et dansent, et frappent des pierres et des bâtons : c'est une grande soirée, c'est le jeu le plus important de tous, celui qui va commencer dans un instant, et les adversaires ont des peintures rouges comme le sang, ils sont nombreux et très méchants. »

Les tout-petits se serrèrent contre leurs parents, tous ces adversaires peints en rouge et si méchants les impressionnaient un peu. Ils ne croyaient pas du tout à la description de Kirimà, tu parles s'il existe une clairière aussi grande, éclairée comme en plein jour en plus, tu parles s'il y a autant de gens, combien il a dit, vingt fois vingt fois... il ne peut pas y en avoir autant au monde. Mais c'est une belle histoire, pensèrent-ils et, comme tout le monde, ils s'assirent plus confortablement pour mieux écouter.

Kirimà décrivit chacun des garçons, les dessins que chacun avait sur le visage et sur le corps, énuméra les ornements et parla de leurs visages concentrés, de grands guerriers. En tambourinant avec deux bâtonnets sur un tronc creux pour se donner le rythme, il décrivit la coiffe de plumes d'Antônio, seconde en majesté seulement à celle du grand chaman qui allait donner le départ de l'épreuve. Il leur fit entendre les cris des grenouilles dans le fleuve et des singes sur les arbres qui entouraient la clairière en expliquant qu'ils semblaient chanter sur le rythme des tambours, il traça du doigt pointé vers le ciel les routes de dix fois dix grands oiseaux lumineux, ceux dont Antônio avait si souvent parlé, il dit que les oiseaux lumineux, dans ce grand village, sont aussi nombreux que les perroquets, et qu'ils vont et reviennent de la lune où ils ont leurs nids resplendissants.

Il regarda autour de lui, les visages sur lesquels bougeaient les ombres du feu étaient tous tournés vers lui, il regarda les enfants bouche bée et ceux qui suçaient un doigt, il vit les yeux de tous les adultes étincelants du reflet des flammes, qui retenaient leur souffle en le fixant : jamais, jamais il

n'avait eu autant d'attention. Ce sera la plus belle histoire de toutes, décida-t-il, je raconterai la plus belle histoire que j'aie jamais racontée.

« Tous chantent le chant du défi, vingt fois vingt fois vingt voix s'élèvent et font vibrer la terre, elles secouent les feuilles sur les arbres tandis que les étincelles de tous les feux volent dans le ciel comme des essaims de lucioles folles. Alors le chaman des hommes jaunes lance le cri du commencement et jette au milieu de la clairière la balle. C'est Yamandé qui la frappe le premier, son coup de pied est très puissant et accomplit un arc parfait comme un arc-en-ciel : les adversaires comprennent combien nos garçons sont puissants et ils sont terrifiés. »

Les enfants se donnèrent des coups de coude, tout contents.

« Mais les hommes rouges sont forts et très cruels, ils ne laissent pas nos garçons courir, ils les encerclent de tous côtés. Ils sont rapides et malveillants, et perfides comme des araignées ; dès qu'ils sont près d'eux ils frappent les garçons à coups de coude et à coups de pied. »

Un brouhaha d'indignation s'éleva des auditeurs, une fillette murmura « Maaaaiaaaaa ! » et cacha son visage entre les genoux de sa mère.

« Un homme grand et gros, avec une plume de corbeau glissée derrière une oreille, frappe Jaci à une jambe, et Jaci tombe par terre. »

La tribu gronda devant l'affront, mais Kirimà avait déjà repris la parole : « Jaci est très courageux et il se relève aussitôt, mais les adversaires profitent de voir les nôtres troublés, ils filent comme des serpents venimeux et l'un d'eux, après avoir heurté Itaúna par-derrière au point de le faire presque tomber, tire la balle et l'envoie frapper l'arbre sacré, trop haut pour le saut désespéré de Moacir. »

« Non... Nooon... » Une seule voix, l'abattement de tous.

« Les nôtres se regardent, ils voudraient réagir mais un sorcier invisible lance sur eux une magie très puissante, leurs jambes deviennent molles, on dirait qu'ils ne voient plus où ils mettent les pieds, ils sont hésitants, hébétés par l'enchantement. Et voilà qu'un autre homme rouge se met à courir, il dépasse Ubirajara et Piraí qui ont les yeux comme perdus dans le vide, il frappe la balle qui, avec des ailes de magie, dépasse Moacir et frappe de nouveau l'arbre sacré. »

« NON !!! »

« Jaci boîte, il ne sait pas quoi faire, les autres semblent ne plus savoir où aller, on dirait que leurs yeux ne voient plus la balle, Yamandé et Moacir cherchent à se secouer mais ils n'y arrivent pas, ils sont tous la proie du sortilège. »

Le rythme des bâtonnets de Kirimà s'était accéléré, tous les yeux étaient écarquillés, Itatakûara piaffait, très agité, assis sur le tronc : quel imbécile j'ai été, pas même un enchantement je ne leur ai appris avant qu'ils partent, comment fait-on, comment fait-on pour envoyer des gens dans une aventure aussi dangereuse sans qu'ils connaissent ne serait-ce qu'une seule magie, comment fait-on.

« Et deux hommes avec des colliers de dents de puma encerclent Ubiratan, ils le frappent fort au genou, le voilà qui tombe, il n'arrive pas à se relever. On l'emporte hors de la clairière, il ne pourra plus jouer ce soir. Jerujeru entre à sa place mais le sortilège est sur lui aussi, il trébuche sur des jambes qui ne semblent pas les siennes, il laisse passer un petit homme rouge très laid et très méchant qui en un instant est déjà devant les arbres sacrés, il regarde Moacir fixement dans les yeux et l'envoie plonger du mauvais côté pendant que lui frappe et MARQUE UN AUTRE POINT ! »

« NOOON ! NOOOOON !! »

Le hurlement de la tribu gronda si fort que les toucans sur les arbres, réveillés en sursaut, s'envolèrent dans un grand battement d'ailes. Les femmes se mordirent les lèvres, beaucoup d'enfants pleuraient. La mère d'Ubiratan se serra contre la femme à côté d'elle, effrayée par la blessure mais presque soulagée que son fils ne fût plus contraint de jouer, de se mesurer à ces fauves déloyaux.

« Nos garçons sont comme stupéfaits, ils ne savent pas réagir, et le temps passe : quand l'étoile de l'œil de l'anaconda aura rejoint la lune le jeu sera fini, il ne reste pas beaucoup de temps. Et les hommes rouges marquent d'autres points, pour tous les compter il faut une main entière et deux doigts de l'autre. Ils sentent déjà la victoire sur leur peau, ils rient de nous et de notre impuissance, ils ont des yeux ronds et violents. »

Les hommes, très nerveux, caressaient les couteaux qu'ils avaient au côté, Itátakûara se mordait les jointures, personne n'osait souffler mot. Kirimà, tout en sueur de tension, accéléra encore le rythme des bâtonnets, c'était maintenant le battement d'un cœur affolé.

« Tout semble fini, les adversaires crient en se jetant sur la balle, ils savent qu'ils pourront marquer encore beaucoup de points. Quand voilà que tout à coup... »

Quand voilà que tout à coup Yamandé se porte sur le ballon et hurle : « YANIAHÌ TELÈÈÈH HOICÌIII !!! »

C'est un hurlement puissant, il réussit à percer même le brouhaha des 80 000 spectateurs du Mineirão qui se taisent pour mieux l'entendre. Et de nouveau Yamandé, en regardant ses coéquipiers, pour être sûr d'avoir été compris : « Yaniahì telèèèh hoiciiii ! »

Dans les vestiaires, peu avant, il y avait eu du silence. Les garçons se taisaient. Le coach n'avait pas envie de parler, il n'en pouvait plus de toute cette pantomime et il ne se souciait même plus de sauver les apparences. Il s'était surpris à penser qu'il avait hâte que ce soit fini, quelle que soit l'issue. Mais Antônio semblait — était — paralysé par la panique. Il continuait à murmurer : la demi-finale, de toutes les choses que je pouvais lui transmettre je lui ai transmis ma peur des demi-finales, et alors le coach parla, ne serait-ce que pour le faire taire.

« La situation est dure. Mais nous perdons trois à zéro, pas sept ou dix. Trois buts, ça se rattrape. Je sais qu'Antônio vous a raconté beaucoup d'histoires de football, je ne sais pas s'il vous a raconté celles des remontées depuis zéro à trois. Peu nombreuses, mais il y en a eu. Il y a même eu une demi-finale de coupe du monde où c'est justement l'Allemagne qui a perdu quatre à trois. Marquer quatre buts éparpillés ici et là ou les marquer tous d'affilée, ça ne fait pas une si grande différence. Maintenant vous avez peur. Mais quand vous aurez marqué le premier but et puis le deuxième... et attention, pas "si" : quand. Quand vous aurez marqué le premier et le deuxième but, vous serez encore en train de perdre mais la peur sera passée dans leurs yeux, plus dans les vôtres. Comment faire ? C'est à vous de le savoir. Plus nous avons avancé dans la coupe du monde et plus vous vous êtes mis à jouer comme les autres. Par ma faute aussi. Mais vous n'êtes pas les autres. Vous êtes vous. Arrêtez de singer les autres et jouez comme vous savez. Et redevenez une équipe, bondieu ! Jusqu'à l'autre jour vous étiez l'équipe la plus soudée que j'aie jamais vue, aujourd'hui on dirait que vous n'arrivez même plus à vous regarder dans les yeux. Ressaisissez-vous, dieutréssaint. Et arrêtez de casser les couilles au banc de touche ! Vous avez compris ? »

Un instant il y avait eu un silence absolu. Beaucoup de regards s'étaient déplacés d'un visage à l'autre. Puis Gonçalves avait plié encore davantage vers le bas les coins de sa bouche, s'était tourné

vers Antônio en secouant la tête et avait dit, un peu à lui mais surtout à lui-même : « Mais non. Bien sûr qu'ils n'ont pas compris. Quelle situation de merde. »

Tandis que Gonçalves s'asseyait, Thiago l'avait réconforté : « Beau discours, coach. »

« Va te faire foutre ! » lui avait répondu l'autre. Antônio lui avait jeté un coup d'œil, avait hoché la tête et puis avait parlé à son tour.

« Qu'est-ce que tu leur as dit ? » lui avait demandé le coach.

« J'ai traduit ce que vous leur avez dit, vous. »

« Non, sérieusement. »

« Sérieusement. C'était un beau discours. »

Le coach avait regardé Antônio d'un air interrogateur, avait secoué la tête et avait regardé Cauê : « Gamin ! Tu te sens d'entrer ? »

Puis il était sorti des vestiaires et s'était dirigé vers le banc, suivi d'Antônio.

Pendant que Cauê se préparait, les joueurs étaient restés dans les vestiaires à conciliabuler quelques secondes et puis ils étaient rentrés sur le terrain.

« YANIAH!! TELÈÈÈH HOIC!!!! »

« Qu'est-ce qu'il a dit ? » demande le coach, curieux.

« Faisons le coup du tapir. »

« Et c'est quoi ? »

« Jamais entendu parler avant », répond Antônio en souriant.

La seconde mi-temps a commencé depuis très peu et l'Allemagne vient de commettre une faute en attaque. Avant que Yamandé ne tire, neuf joueurs du Brésil montent à l'unisson et se disposent le long de la ligne médiane. Un nouveau schéma ! murmurent les spectateurs excités. Enfin ! Le disent même les plus sceptiques, ceux qui une minute plus tôt encore pensaient s'en aller, ceux qui commençaient à regretter le Brésil traditionnel. Les Allemands s'attendaient à quelque chose, mais cela les prend de court. Laisser la défense aussi dégarnie est une folie, c'est peut-être une tactique quelconque, mais cela ressemble surtout au coup de la désespérance. Dans le doute, les joueurs rouges et noirs ne savent pas bien quoi faire, ils se bornent à marquer serré chaque adversaire en attendant la suite.

« Vous savez comment on chasse un tapir ? » demande Antônio au coach.

« Tu te fous de ma gueule ? »

Yamandé frappe. C'est un coup de pied long et tendu vers Jaci. Tandis que Jaci saute comme pour frapper, il manque volontairement le ballon et celui-ci arrive sur le pied de Cauê, exactement sur la ligne médiane.

« Il y a une liane à l'intérieur de laquelle, au lieu d'eau, il y a une substance visqueuse et puante, l'odeur rappelle celle de la noix de coco mais plus rance. »

Cauê frappe le ballon à la volée en anticipant d'un instant Alherman, dont il reçoit un coup dur. Il reste à terre, mais le ballon est correctement dirigé vers Ubiratan, qui à la volée le remet pour Jeru-jeru, déjà lancé vers le but.

« Il faut prendre cette substance et s'en enduire soigneusement le derrière et, devant, le bassin ; il ne faut négliger aucun trou ni aucune fente. »

Mais la passe est d'un cheveu trop courte, Kuntz a tout deviné et l'intercepte. Le ballon est à l'Allemagne et le Brésil est découvert comme on ne peut pas l'être davantage.

« Parce que le problème avec le tapir, c'est qu'il n'est pas difficile à chasser mais qu'il est plein de tiques, qui s'appellent justement les tiques du tapir. »

L'occasion de contre-attaque est on ne peut plus alléchante, et qui ne la saisirait pas ? Le ballon vole d'un pied à l'autre des joueurs en maillot rouge qui avancent rapidement vers le but du Brésil. Ils sont quatre contre Yamandé : tout le Brésil court à toute vitesse en arrière à son secours, l'avance des Allemands est courte mais elle peut suffire.

« Et ces tiques, qui sont terribles, se sont adaptées à remonter le long des pattes ou des jambes et à s'insinuer dans le bassin, cela parce que le tapir se gratte contre l'écorce des arbres mais évidemment il ne se gratte pas exactement à cet endroit-là. »

Yamandé tient bien sa position, il tempore juste ce qu'il faut pour rendre redoutable le retour d'Itaúna et mettre la pression sur les adversaires : Bauer choisit de brûler les étapes et fait exploser un gauche puissant à quelques pas hors de la surface. C'est un instant et puis Moacir plonge. La direction est la bonne et l'agilité est celle que tout le monde a appris à admirer ces dernières semaines. Peut-être qu'il y arrive.

C'est une question de perspective, pense Antônio en photographiant cet instant. Tout dépend. Puis à un certain moment le ballon finit dehors, ou sur le poteau, ou au fond des filets, ou sur les doigts du gardien, et ça ne dépend plus.

Moacir harponne le ballon de la main droite. Il tombe. Le temps de se relever et, sans même regarder, il relance le ballon en le plaçant directement sur les pieds de Yamandé.

« C'est ça, le point du tapir : tu le vois, il a l'air d'un animal sans défense, vaincu d'avance. Tu penserais que le battre est un jeu d'enfant, mais si tu ne fais pas attention même aux moindres détails, c'est lui qui te battra. »

Yamandé lance long. À cet endroit il n'y a que Cauê, qui une seconde plus tôt était encore à terre, mais qui se relève maintenant avec l'agilité d'un jaguar et accroche le ballon d'un contrôle parfait. Était-ce une feinte ? Est-il ressuscité, motivé par l'occasion en or ? On ne sait pas et à cet instant plus personne ne s'en soucie. Cauê court comme la foudre vers le but allemand, il est complètement seul, devant lui il n'y a que le gardien. Le Mineirão bouillonne d'une espérance renouvelée comme s'il y avait cinq cent mille spectateurs, ils hurlent déjà tellement qu'on en vient à se demander ce qui arrivera s'il marque.

On le découvre quelques secondes plus tard : Krugenstein sort en désespoir de cause, mais Cauê d'une feinte l'assoit et loge le ballon dans le but vide.

Antônio est heureux, le match est relancé, la malédiction de la demi-finale est brisée mais surtout son destin d'entraîneur est arrivé à son accomplissement : le coup du tapir a fonctionné et lui est devenu inutile, comme il l'avait toujours prêché.

Kirimà s'essuie le front. Le point est marqué et d'autres suivront : tout le village maintenant rit, pleure et chante. Une belle histoire finit bien, il le sait.

Antônio le sait aussi, tandis qu'il rit au coup de sifflet final dans le fracas du stade en liesse.

Contacts

Si vous voulez en savoir plus sur certains faits et certaines coutumes évoqués ici et là au fil du récit, rendez-vous sur <http://lamossadeltapiro.wordpress.com/>

Vous pouvez aussi nous trouver sur :

Facebook : www.facebook.com/lamossadeltapiro

Twitter : twitter.com/MossaDelTapiro

Pour écrire aux auteurs : lamossadeltapiro@gmail.com

Des mêmes auteurs

Ingegneri, però simpatici, Leonardo Poggi, Sonda Editore

Da bambino ero sovietico, Leonardo Poggi

Doppler, Miki Fossati, Blonk Editore

Finalmente è troppo tardi, Miki Fossati, Zona42